

Première partie : Histoire du groupe Légaut

I - Le groupe Tala (1925-29)

Je pense que beaucoup d'archicubes, et notamment ceux qui ont quitté l'Ecole depuis assez longtemps, seront heureux d'avoir quelques renseignements sur la vie du Groupe pendant ces dernières années. Je ferai remonter ce petit historique à l'événement dont on imagine sans peine la répercussion profonde, **la mort du Père Portal**. Elle se produisit presque à l'improviste le 10 juin 1926. L'année tala s'était terminée une semaine auparavant par une journée à Gentilly au cours de laquelle le Père avait pris lui-même la parole. Il nous avait parlé, comme il aimait à le faire, de St Vincent de Paul. Quelques jours plus tard, nous apprenions qu'il avait une rechute. Il avait été très souffrant dans le courant de l'hiver. Presque aussitôt, nous étions surpris par la nouvelle de sa mort. Les tala perdaient en lui le prêtre qui, pendant 15 ans, les avait dirigés avec un si profond désir de leur donner, disons plutôt de les aider à acquérir, une vraie formation religieuse. Plusieurs parmi eux perdaient bien davantage, un Père spirituel et un véritable ami.

Dans une réunion tenue, je crois, peu de temps après sa mort, c'était en tous cas avant les vacances, le groupe décida de confier à Mr. l'Abbé Beaussart, alors curé de St Jacques du Haut Pas, choix plus que naturel puisque, depuis plusieurs années, 4 ou 5 il me semble, il venait chaque lundi secouer l'ignorance religieuse des Normaliens. Nous l'avions vu si souvent aux côtés du P. Portal, lui apportant une collaboration constante auprès du groupe, que nous ne pouvions pas penser à un autre qu'à lui. Il accepta, non sans quelques hésitations motivées par la crainte de ne pouvoir suffire à toutes les exigences de la direction du groupe et d'un ministère paroissial de plus en plus chargé. A la rentrée de novembre 1926, après une retraite prêchée par Mr. l'Abbé Renand à Gentilly, où les Pères Lazaristes nous ménageaient toujours le même accueil, le groupe reprit ses réunions hebdomadaires dans une salle paroissiale de St Jacques. Entre temps prenait corps le projet de fonder une association qui porterait le nom de Monsieur Portal et se proposerait comme premier but de conserver et d'entretenir sa bibliothèque, précieuse pour ceux qui veulent travailler à l'union des églises, comme but secondaire de soutenir les activités auxquelles le Père Portal s'était consacré et notamment de mettre à la disposition du groupe une salle où il pourrait se réunir à l'aise, dans la même atmosphère que jadis au 14 rue de Grenelle. Au mois de janvier, l'Association Portal réussissait à trouver un appartement 11 rue Geoffroy de St Hilaire. Cet appartement contient une grande salle où furent installées, avec la bibliothèque du Père, la table, les chaises et même le lustre de la rue de Grenelle. Au-dessus de la cheminée se trouve le portrait du Père, à droite celui du Cardinal Mercier, à gauche celui de Lord Halifax. Dès février, le groupe prit, chaque lundi soir, le chemin de la rue Geoffroy St Hilaire qui devint vite pour tous la "**rue Geoffroy**". Cette année-là, le groupe n'eut pas de retraite au Mardi-Gras. Je ne sais quelle épidémie s'était emparée de Gentilly, il était impossible de nous y recevoir. La retraite fut remplacée par quelques réunions de spiritualité, rue Geoffroy.

Pendant les grandes vacances de 1927, M. l'Abbé Beaussart se vit dans l'obligation de renoncer à la direction du groupe. Le groupe se tourna alors vers le président de l'Association Portal, M. l'Abbé Hemmer, l'actuel directeur du groupe. La retraite de la rentrée fut prêchée par le R.P. Crapez, supérieur de Gentilly, celle du Mardi-Gras, qui a laissé certainement un souvenir particulièrement profond chez tous ceux qui y participèrent, par le P. Teilhard qui, depuis hélas !, nous a quittés pour aller poursuivre en Chine ses travaux géologiques et paléontologiques. En novembre 1928, nous eûmes un Lazariste, le P. Reviron et enfin, à la Toussaint, le P. Plus, un Jésuite. Non seulement pour les retraites mais aussi pour les traditionnelles "journées", Gentilly continue à nous ouvrir toutes grandes ses portes. Ces journées sont, comme par le passé, une des meilleures activités du groupe, une de celles auxquelles les tala sont le plus attachés. Leur forme n'a guère changé. Après la messe du matin, un laïus d'un membre du groupe puis, l'après-midi après le déjeuner et les nombreux tours faits dans le jardin par petits groupes, l'exhibition, si j'ose dire, de quelque personnalité intéressante. Je citerai quelques noms pour donner une idée : le P. Huby, le P. Lebreton, MM. Maritain, Termier, Massignon. Les réunions du lundi, elles, ont sensiblement changé d'aspect. Le cours suivi d'autrefois a fait place à des conférences, tantôt isolées, tantôt groupées par petites séries. Une de ces conférences sur deux, elle s'appelle alors un laïus, est faite par un normalien. Ainsi, les membres du groupe apportent à sa vie une contribution plus personnelle. L'histoire du groupe pendant ces trois années serait incomplet si je ne faisais mention de la perte de deux de nos meilleurs camarades : Brossat, agrégatif de philosophie, enlevé par une fièvre typhoïde en août 1928, après une année de dur travail, et Talva, cube physicien, mort de tuberculose en avril 1929, après une maladie de presque deux ans. Depuis la guerre, le groupe n'avait jamais été si durement éprouvé.

II - Les débuts du groupe

(Légaut, hiver 1933)

Si je vous racontais des histoires...

Notes prises à une causerie faite par Légaut dans sa chambre un soir de l'hiver 33.

Présents : René Masson, J. Pétiot, Yvonne Stintzy, F. Dandelelet, les Berriot.

(Note : la transcription des noms propres n'est pas assurée)

Légaut est né en 1900.

A 14 ans, il voulait entrer au séminaire. Entre 14 et 18 ans, il lisait dans son lit, le soir, éclairé par une lampe Pigeon, "Prières d'un chrétien", petit livre offert par un oncle au moment de sa première communion : des méditations pour chaque jour de la semaine, une pensée développée pour tous les jours du mois; des prières, en particulier les litanies de la bonne mort. Il lit l'Imitation en allant à Chaptal. Pendant la mobilisation de son père, il était chez sa grand-mère dans le 17^{ème}. Tous les matins, il allait à la messe à St Charles des Batignoles. Il était élève à Chaptal. Puis il pense qu'il se mariera, qu'il aura beaucoup d'enfants.

L'Ecole Normale

Mathématicien terrible, il est reçu en 1818 à Polytechnique, il démissionne pour se présenter à l'E.N.S. où il faillit être recalé.

En 1919 : entrée à l'Ecole Normale.

Il travaille comme un imbécile, se fait vider par ses conscrits.

Il souffre énormément, il est seul, très seul.

Ses parents sont à Paris, il y passe tous ses dimanches.

Il a des camarades scientifiques et littéraires érudits.

Cette année-là, grande souffrance sentimentale : Bacuvier, un grand ami.

La première année, il passe les quatre certificats de licence. En maths, il commence sa thèse mais il est fatigué. Il mène une vie ascétique : un vrai repas seulement à midi et, pendant un mois, il couche sur la descente de lit. Il se mine mais il a besoin de sévérités. Il fait la connaissance de Senckaiser qui avait fait la guerre qui avait énormément souffert puis s'était converti au catholicisme. Il était marié avec une juive. Cet Alsacien, très allemand, de tempérament mélancolique, lui fait beaucoup de bien. Il est en contact avec un milieu religieux fervent : le groupe tala. En plus, il est nul sur le plan formation religieuse, il ne sait pas qu'il y a quatre évangiles. A ce moment-là, il pense au séminaire. Il fait, chaque jour, une heure de latin, une heure de théologie. A Pâques, il se déclare à ses Parents et fait un peu plus connaissance avec le Père Portal. En première année, il a connu Pétiet (vicaire à Ste Anne actuellement) qui lui apprend à dire son bréviaire.

En 2^{ème} année, il a comme collègue, le Père Avril, dominicain, futur directeur de la Vie Intellectuelle. Les réunions se font chez M. Portal, 14, rue de Grenelle. Le Père Portal est peu liant à ce moment. Légaut entrevoit, chez lui, l'Abbé Gaudefroy.

En octobre 1920, il fait sa première retraite capitale, où il fait un tout petit peu mieux connaissance avec le Père Portal, aumônier du groupe tala.

1922 : agrégation, reçu deuxième.

Service militaire : 1922-23

Ensuite, il fait son service militaire : trois mois à Fontainebleau, puis neuf mois à Grenoble.

Il continue sa thèse. Il a toujours cette grande idée : se faire prêtre. Il fait la connaissance de Jacques Chevalier, Doyen de la Faculté des Lettres à Grenoble, catholique influent. Il est marié, a des enfants. A 14 ans déjà, Légaut rêvait d'être professeur et père de famille à Angers. Sa vocation religieuse fléchit. Une vocation scientifique se découvre : créer une équipe religieuse de savants : physiciens, mathématiciens, qui augmenteraient leur puissance de recherche par la collaboration, un monastère de savants.

Les camarades de l'époque sont Chevalier, Guitton, Bourget. Il rencontre aussi Tavernier, officier du 4^{ème} Génie (professeur à Bonneville) et récite avec lui le bréviaire. A ce moment, il écrit au P. Portal, lui parle de sa vocation. Le Père lui recommande des méditations sur la messe.

Lors d'un voyage à cheval, Grenoble-Lyon par la vallée du Rhône et par un temps superbe, il arrive à Serrières, la veille de la Pentecôte, et est logé chez un jeune archiprêtre avec lequel il a une longue conversation. C'est un bon souvenir. Officier, il se découvre une âme de commandant, passe de bons mois au régiment et fait même quinze jours de rab. (une école à feu, pour voir).

Retour à Paris

A la fin du service militaire, sa thèse est au trois quart finie et on lui propose un poste d'agrégé préparateur. Il a quelque appréhension de retourner à l'ENS.

Il y revient le 1^{er} octobre 1923 pour une année. Ses relations avec le P. Portal deviennent alors intimes. Chaque dimanche, messe chez les Bénédictines de la rue de la Source. Prières liturgiques avec des camarades dans sa chambre.

Ils ont des réunions avec le P. Portal. Celui-ci leur propose de faire eux-mêmes des méditations. Mais Légaut ne savait pas parler, faisait un complexe d'infériorité (par rapport aux littéraires), se sentait incapable. Pendant la retraite du 1^{er} novembre à Gentilly, il fait un essai avec Toussaint, prof. à Toulon et, deux ou trois semaines après, il se lance. Une fois par semaine, méditation tirée de l'évangile avec quelques camarades : Delanne, Besançon, Guérard des Lauriers (dominicain), Bonnard (prof au Lycée d'Aix). Il propose de séparer les méditations des prières : primes, vêpres, complies... à partir de décembre.

En 1923, rencontre de Paul Dubreil, cacique à l'EN, avec lequel il se sent très proche, qui lui est très cher. Il affine avec lui ses idées sur sa vocation religieuse scientifique et ne pense plus au mariage, il est trop pris. Le Père Portal l'encourage dans ce sens et cherche des solutions. Dom Lamy avait ressuscité l'Ordre de Cluny en Suisse mais Légaut ne pouvait accepter la règle. Le Père Portal lui propose de prendre une chambre à Gentilly, chez les Lazaristes, mais en restant dans le monde, laïc célibataire. Le P. Teilhard, Leroy sont intéressés mais ils ne veulent pas éliminer les gens mariés.

1924

Arrivée de Jacques Perret à l'école.

Pour la retraite, il y a Pons, Mouchoux (prof. à Evreux), Brossat (décédé en 1928).

Fin novembre, Légaut est nommé professeur au lycée d'Evreux où il passe trois jours par semaine (lundi, mardi et mercredi, 15 heures de cours).

Il expose sa thèse au Collège de France.

Un jour à Evreux, pendant sa prière, il demande des frères. Le lendemain, il reçoit une lettre de Dubreil. Il peut garder sa chambre à l'école jusqu'au 1^{er} janvier et continuer les rencontres avec les camarades.

1925

Le 1^{er} janvier, il s'installe au 20, rue Lacépède, où il loue, 150 frs par mois, une chambre sombre au fond d'une cour mais à côté d'une chapelle et d'une petite soeur très bonne. Néanmoins, il a pas mal de cafard pendant ce premier hiver sans feu. Il vendait des missels procurés par Pétiet alors au séminaire. Sa mère lui achète une lampe électrique et, l'année suivante, lui permet l'acquisition d'un radiateur à gaz.

Perret est externe et prend avec lui le repas de midi au restaurant où ils récitent leur "benedicite". Perret a l'air d'une loque avec son crâne rasé par ascèse.

A ce moment, Martel est à la Fondation Thiers.

En janvier également, Coeurdevey est à St Cloud. Il vient un dimanche à Gentilly, invité à la méditation par Chapelle, lui aussi à St Cloud. La semaine suivante, Coeurdevey propose à Légaut de venir faire des méditations à St Cloud où se retrouvent Lafféteur (dominicain), Domer (dominicain), Berthomieux, Maggiani... Bonnard laisse un peu tomber. Allées et venues à St Cloud, d'abord avec Dubreil, tram 25 à St Sulpice pour une heure de causerie.

Chaque semaine, Légaut voit le P. Portal qui est devenu son "directeur spirituel" après un an de refus, père spirituel intimidé qui ne commande jamais rien.

Une idée est en l'air depuis deux ans : faire une retraite pendant les vacances. Cela se réalise en août 1925 au collège de la Villette, près de Chambéry, avec le Père Portal. Sont présents : Coeurdevey, Chapelle, Perret, Dubreil, Guérard des Lauriers, Thiberge et Martel. Bonne retraite de sept jours prêchée par l'abbé Combaz, professeur au grand séminaire de Chambéry.

Cette même année, première retraite des instituteurs au Puy où se retrouvent deux retraitants dont Pierre Renevier.

En octobre 1925, Légaut est professeur à Vendôme pendant trois mois par suppression de poste. Il passe sa thèse brillamment.

Dubreil fait son service militaire. Les voyages à St Cloud se font avec Perret où ils retrouvent Rosset, Matthieu, Grosberne, Galichet, Dupraz, Domer. Les réunions se faisaient dans une chambre louée soit-disant pour donner des leçons d'espagnol.

1926

1^{er} janvier, nomination à la faculté de Nancy, à 350 km de Paris. Le P. Portal demande à Légaut de ne pas le lâcher. Légaut habite une chambre triangulaire avec pension pour 850 frs par mois, impression extraordinaire de pauvreté et de misère. Son salaire est de 15 000 frs par an. Il prend ses repas au restaurant avec les étudiants. Le groupe de l'ENS tenait le coup avec les méditations plus des conférences avec Brémond et sur l'histoire de l'église avec Batiffol.

Le bail du P. Portal, 1 rue de Grenelle, arrivait à échéance au début de 1926. Avec Légaut, il cherche à louer deux appartements jumelés chez les Bénédictines de la rue Tournefort mais l'affaire échoue car les fenêtres donnent sur le couvent. L'appartement ne peut être occupé par des jeunes gens. Ce projet est à l'origine de la location de Geoffroy Saint Hilaire.

19 juin 1926 : mort du Père Portal. Coup terrible ! Pour les funérailles, rue de Sèvres, cimetière Montparnasse, tout le groupe tala est réuni. L'avenir est compromis. Plusieurs remettent en question le groupe. Perret doute des méditations, Péguy a peur d'être hérétique...

Néanmoins les deux retraites prévues avec le P. Portal sont maintenues. L'une est prêchée par l'abbé Combaz et l'autre par l'abbé Perron. Thiberge rencontre Rosset au buffet de la gare de Grenoble et l'amène à la Villette,

retraite qui sera décisive pour Rosset. (A la Villette, sur une photo, on voit Légaut, Thiberge, Martel, Guérard des Lauriers, Perret, Dubreil avec la date, 2 au 10 août 1926).

Au début septembre, rencontre de Mlle Sylve.

Dubreil part au service militaire; Perret est interne, 2^{ème} année; Martel est en Russie.

Le 1^{er} octobre, on s'installe au 27, rue Geoffroy Saint Hilaire, avec les meubles du P. Portal et d'autres provenant des greniers des familles (la célèbre salamandre fumeuse). Légaut a hérité la bibliothèque de Portal.

1927

Arrivée du chanoine Hemmer.

La maison est ouverte avec enthousiasme. Promotion Borne, Daujat, contact avec Maritain, Henry. Un reproche : être un milieu trop fermé autour de Légaut, Perret; Dubreil souffre beaucoup de ces attaques. Chapelle est soldat à Vincennes. Martel est en Russie.

Beaucoup de fatigue, un manque d'argent sans l'aide de Mme Gallice. La maison s'organise avec l'arrivée de Mme Dedreux

Vacances 1927

Le groupe a besoin d'être chez lui au lieu du petit séminaire. En août, Bignard et Galichet, mariés, participent à la retraite à la Villette mais leurs femmes sont exclues à cause de la clôture. Mme Gallice propose la maison St Vincent qu'elle possède près d'Aix-les-Bains. L'abbé Combaz, malade du coeur, fait une crise pendant la retraite et c'est Rosset qui lit ses sermons.

A Grenoble, il y avait des normaliens tala : Brunet, Jailly, Rigolet mais on leur refuse la retraite. Il y a un blocage. Refus aussi pour Mlle Sylve, puis on lui envoie Guitton.

Octobre 1927. Dubreil est agrégé préparateur à l'EN.

Démêlés multiples à l'EN. On connaît une période critique à l'école, le déroulement des méditations devient difficile et l'EN se réunit rue Geoffroy. C'est de là que commence le cahier des méditations.

Légaut est nommé à Rennes (il ne se plaisait pas à Nancy).

A St Cloud, les méditations se poursuivent avec Chapelle et des instituteurs comme Renevier.

On a toujours les mêmes idées sur la vocation du groupe, partagées par Légaut, Perret, Dubreil, Martel. On est contre la dispersion des forces (tirage avec Martel au sujet des Équipes sociales de Garric) et on veut plus une recherche, une formation spirituelle en profondeur que de faire de l'apostolat. Dubreil est fatigué. Mlle Jacotin deviendra sa femme, mariage le 28 juin 1930.

1928

Pendant les vacances, St Vincent est occupé par les Lazaristes pour des colonies de vacances. D'où la nécessité d'un autre lieu pour organiser des retraites. Lors d'une halte au cours d'une excursion au Revard, l'idée est lancée de créer un familistère pour les vacances et permettre la présence des femmes mariées et des enfants (une préfiguration de Chadefaud).

Pendant cette retraite 1928, il y eut une conversation dramatique à propos du mariage, du mariage de Dubreil, source d'une grande souffrance.

Mlle Sylve demande des méditations pour le bulletin des Davidées. La première sera "la note sur l'apostolat".

1928-29 : agrégation de Perret qui fait ensuite sa thèse en Allemagne.

Le soir, après la réunion du dimanche, on dépouille les revues.

1929

Au mois d'août, retraite à St Vincent chez les Lazaristes, prêchée par l'Abbé Long, uniquement pour les jeunes gens. On parle du familistère.

C'est aussi cette même année que Galichet demande l'envoi d'une méditation, chaque quinzaine. On en tape une trentaine d'exemplaires sur la machine à écrire puis à l'aide d'un nardigraphe (Gestetner 3000 francs). Les méditations sont envoyées également aux Davidées.

1930

L'idée de familistère s'impose.

Une retraite se passe à Lyon avec Renevier.

Tiraillements avec Martel qui prône une mystique négative. Perret et Légaut sont très rigoristes. Marguerite Rivard, Madeleine Lebecel et Blanchot veulent une mystique plus "fraternelle". Essai de fédération avec le bulletin St Augustin.

1931

Février-mars, recherche de maisons pour les vacances au cours de deux voyages. Chadefaud est loué pour 5000 frs et le premier Chadefaud peut avoir lieu en août.

A Pâques, rapport d'Antoine Martel aux Journées Universitaires de Montpellier. Il avait été titularisé comme Maître de conférence en 1930 à Lille. En mai 31, il tombe malade et quitte Geoffroy St Hilaire pour Baume-les-Dames, dans sa famille. Il meurt le 12 octobre d'une tuberculose généralisée.

1932

A Pâques, arrivée des femmes rue Geoffroy.

Perret organisait des retraites et journées intellectuelles avec le groupe de Paris des Davidées depuis 1931 avec Yvonne Hasdenteufel, J. Bourdais, Guilbert, M. Habin, J. Murith, Perchenet. Après Pâques : S. Murith, J. Duzy, J. Scherrer.

Yvonne Hasdenteufel et Guilbert avaient voulu prendre un appartement mais c'est un échec.

L'hôtel de la rue Geoffroy se révèle trop petit, mal commode. On songe à prendre deux appartements jumelés, l'un pour deux familles et l'autre pour Perret et Légaut.

Le bail de la rue Geoffroy se terminait en juin. On s'installe au 39 de la rue Galilée en juin 1932 dans le 16 ème, dans un petit hôtel. Mme Dedreux n'était pas acquise à l'admission des femmes et le nombre la fatiguait. Elle est remplacée par la famille Picou.

III - Liste alphabétique des retraitants

Liste des personnes venues à Gentilly pour les retraites proposées par le P. Portal et organisées par Légaut de janvier 1927 à mai 1929. (La transcription des noms* n'est pas garantie).

Albert	=	9 présences
Amrouche	=	5
Andrey	=	5
Avril	=	3
Aptey	=	6
Barbotte	=	6
Beaussart	=	3
Berger	=	3
Bignard	=	14
Blarin*	=	5
Bonnard	=	5
Boos	=	3
Bottinelli	=	5
Bourelet*	=	1
Brossat	=	1
Brunet	=	3
Cadise*	=	4
Cagnac	=	1
Canze de Férat*	=	2
Capot-Rey	=	10
Carles*	=	1
Chagnet*	=	1
Chapelle	=	20
Chêne*	=	1
Chibon	=	1
Coeurdevey	=	22
Cochise	=	1
Collomb	=	2
Combaz	=	8
Crapez	=	2
Dedieux	=	1
Déglise	=	2
Delanne	=	5
Deletaney*	=	3
Delbos*	=	1
Derullet	=	1
Desaye*	=	1
Dollon*	=	1
Domer	=	16

Douillet	=	13	
Dubreil	=		10
Dubuis*	=	1	
Dupraz	=		15
Duprez*	=	7	
Elchardus	=		6
Febre*	=		4
Flacelière	=		1
Flamant	=	1	
Fritsch*	=	1	
Gallice (Mme)	=		10
Galichet	=	20	
Gambier*	=		1
Garone	=		2
Garric*	=	1	
Gaudefroy	=		2
Girard	=		2
Groberne	=		4
Gueller*	=	1	
Guérard	=	11	
son frère	=	1	
Mlle Guillemin	=	2	
Guitton	=	3	
Guyon	=		1
Haas	=		1
Henry	=		3
Hemery	=	3	
Hemmer	=	1	
Hiret*	=		2
Honnorat*	=		1
Kaplan	=		2
Klem	=		1
Lafleur	=		4
Lambert	=	3	
Lamllin*	=		1
Lassus	=		3
Lay*	=		1
Legrand	=	1	
Leski	=		2
Long*	=		2
Madaule*	=		1
Maggiani	=		12
Malente*	=		5
Marcello*	=		1
Margonnet*	=		2
Marvillet	=		5
Martel	=		7
Matthieu	=		17
Massignon*	=		1
Mesnard	=	3	
Meyer	=		14
Michard	=	2	
Moreau	=	1	
Nadiras	=	3	
Narratil	=	8	
Niderst	=		2
Paoli	=		11
Palanque	=		1
Péguy	=		1
Penallé*	=	1	

Perret	=	7	
Petiet	=	1	
Petrus	=	2	
Plumet	=	1	
Prat	=	4	
Ranulat*	=	1	
Renaud	=	1	
René	=	6	
Renevier	=	4	
Rigolet	=	3	
Rollin	=	2	
Rosset	=	20	
Rubatet	=	5	
Schritta*	=	1	
Secret Na...*	=	1	
Semensi*	=	2	
Senckaiser	=	1	
Sesmat*	=	1	
Silva*	=	3	
Simon	=	1	
Susini	=	3	
Talva Fils	=	8	
Talva Père	=	1	
Tanguy*	=	1	
Teilhard	=	1	
Thiberge	=	3	
Tournesac	=	2	
Toussaint	=	6	
Vignax*	=	1	
Voirin	=	8	Soit 128 personnes et 530 présences.
Mme Voyer	=	1	51 personnes ne sont venues qu'une seule fois.
Winckel	=	1	La moyenne serait de 6 retraites pour 77 personnes.
Waline	=	2	

IV - Histoire du groupe (Légaut)

16 août 1959

Le groupe a des origines lointaines, tellement lointaines, qu'il est nécessaire que je vous décrive un peu la situation telle qu'elle existait à ce moment-là parce qu'elle est si différente de celle que nous connaissons que, pour la compréhension de mon topo, il est nécessaire que je commence par là.

Le groupe Tala

En 1919, immédiatement après la guerre de 14, les jeunes de cette époque avaient une réelle soif religieuse, religieuse et chrétienne, spirituelle d'une manière plus large, besoin de religion chrétienne chez les uns, déjà spirituelle chez les autres. A l'ENS, dans la promotion 1919, nous étions très nombreux car il y avaient tous ceux qui avaient été démobilisés. Il y avait le clan catholique, pas tellement affiché. Il y avait le clan socialiste qui était à ce moment-là sous pression. Le clan catholique n'était pas reconnu officiellement. Le groupe Tala, comme on l'appelait, était un groupe clandestin car en ce temps-là, les catholiques étaient encore presque dans la clandestinité, chose dont on ne peut pas se rendre compte maintenant. Le groupe tala ne pouvait pas se présenter officiellement comme catholique. Au début de l'année, quand on voulait toucher les conscrits, les premiers, ceux qui arrivaient, on leur parlait de la Conférence St Vincent de Paul. C'était la Conférence St Vincent de Paul qui était affiché officiellement au forum, là où on invitait les camarades qui s'y intéressaient à y venir. C'est ainsi que nous connaissions les camarades catholiques. C'est vous dire que le groupe catholique n'était pas du tout un groupe officiel. M. Portal, notre aumônier, n'a jamais mis les pieds à l'ENS, c'aurait été un scandale.

Dans ce climat, les catholiques se trouvaient comme ça, un petit peu à la frontière. Donc il y avait un réveil religieux réel. La génération des normaliens de cette époque a donné un nombre considérable de vocations : Avril, Festugière, Guérard des Lauriers, dominicains; les dominicains étaient très à la mode; à St Cloud, Domer, dominicain, Jean Lafeteur ... Il y avait aussi quelques prêtres séculiers mais relativement peu car, en général, la

formation ecclésiastique était insuffisante pour que, entrant au séminaire, ils le quittaient aussi rapidement pour aller dans les Ordres.

Le groupe Tala qui est à l'origine de la vie spirituelle de beaucoup d'entre nous, donc à l'origine de ce qui se passe ici, était un groupe spécialement religieux, uniquement de formation religieuse. Quand nous arrivions à l'école, la plupart d'entre nous étaient catholiques d'origine, catholiques pratiquants, mais sans aucune formation spirituelle. Même ceux d'entre nous qui avaient suivi le catéchisme de persévérance avec persévérance, nous n'en savions pas beaucoup plus. On savait chanter quelques cantiques, on savait réciter le chapelet, on savait que les protestants étaient des gens qui s'étaient séparés de l'église catholique dans les conditions les plus abominables... On savait des tas de questions comme ça mais ça n'allait pas plus loin de sorte que, quand on commençait à écouter quelques topos proprement religieux, soit de doctrine, soit de spiritualité, surtout du spirituel, c'était pour nous quelque chose de tout à fait nouveau. Il y avait donc une très grande ferveur dans le groupe. Il y avait une réunion toutes les semaines, le soir, après le dîner. Nous allions rue de Grenelle chez M. Portal qui avait un petit hôtel, 14 rue de Grenelle, où il habitait avec quelques prêtres. Il y avait Gaudefroy qui était pensionnaire de M. Portal. Il y en avait beaucoup d'autres, Mangenot, l'auteur du fameux dictionnaire de théologie, et beaucoup d'autres qui habitaient avec lui à ce moment-là. C'est là que nous avions des réunions. C'est là que nous avons entendu des gens célèbres, comme par exemple Teilhard de Chardin. Il était un des conférenciers, assez rare car il était plutôt ailleurs que là. D'autres comme le Père Lebbe que beaucoup de gens connaissent. Il y avait Beaussart qui est devenu ensuite évêque auxiliaire de Paris, qui était à ce moment-là curé de St Jacques du Haut-Pas, et qui est venu régulièrement nous faire des conférences religieuses. Alors pendant quelques années, nous avons eu une formation réellement sérieuse et communautaire. Pour nous à ce moment-là, dans le réveil religieux qui se manifestait à l'ENS, il y a eu des orientations très précises, d'abord une direction communautaire et un réveil liturgique. Les deux choses sont liées, il ne peut pas y avoir d'éveil liturgique s'il n'y a pas d'éveil communautaire. La liturgie lie d'une certaine façon la communauté. A ce moment-là, nous étions très férus de liturgie. La liturgie se cherchait. Cela oscillait entre la rubrique et la splendeur liturgique. Je me souviens d'un camarade qui était extrêmement rubriciste, qui disait : tel prêtre, dans telle grand-messe, a fait trois fautes. On oscillait entre le rubriciste et la liturgie proprement dite qui n'est pas définie par la rubrique. Nous allions à la messe, tous les dimanches, chez les Bénédictins de la rue de la Source ou chez les Bénédictines de la rue Tournefort qui était tout près de l'école. C'était pour nous l'occasion d'une formation liturgique et religieuse supplémentaire.

Je suis presque obligé de vous parler de cela car je suis un peu à l'origine des choses qui se sont produites à ce moment-là, je les ai un peu organisées. De l'école, je ne peux rien en dire de plus précis que ce que je viens de vous dire. Lorsque je suis devenu agrégé préparateur après mon service militaire, je suis revenu à l'école. A ce moment-là, j'étais déjà très engagé, je me sentais déjà dans ma voie.

Un groupe religieux

M. Portal était très près de moi. Je le voyais tous les lundis. Alors il nous a dit : "Pourquoi ne feriez-vous pas des méditations avec vos camarades ?". Moi, j'étais un scientifique, je ne savais pas parler. D'accord, on peut encore réciter l'office, on peut encore réciter des prières, lire la bible, pour être ensemble, mais faire des méditations ensemble... Alors on a partagé la poire en deux. On a convenu que nous viendrions de temps en temps chez M. Portal, tous les quinze jours à peu près, faire une méditation et, d'autre part, à l'école où j'avais ma chambre en tant que préparateur, on réciterait l'office. C'était ma première petite initiative qui est l'amorce indirecte de ce qui se fait maintenant.

A l'école normale, nous étions quelques-uns, il y avait un groupe, il y avait Avril, Perret, Thiberge..., enfin nous étions un certain nombre, il n'y avait pas encore Martel. Alors nous avions vraiment une vie monastique. Le matin, nous allions à la messe avec une certaine préparation, au moins pour la plupart d'entre nous; ensuite nous avions Prime. A midi, nous avions Vêpres et le soir, nous avions Complies. Et la nuit, nous allions à la chapelle pour des célébrations, par exemple, pour l'adoration réparatrice. Nous avions vraiment une vie d'école normale comme chrétiens. On travaillait toute la journée et cela scandait la chose de sorte que nous sommes arrivés ainsi à avoir une vie de groupe particulière. C'était l'aspect proprement liturgique qui a eu ensuite une grande importance pour notre groupe. A côté de cela, nous allions chez M. Portal faire des méditations mais évidemment des méditations plus difficiles à réaliser, moins réussies que nos séances liturgiques. On avait un texte. Au commencement, M. Portal disait : "Qu'est-ce que vous en pensez ?" On était condamné à parler chacun à son tour et on arrivait à en sortir des conséquences beaucoup plus de l'ordre de l'écriture générale que de l'exercice spirituelle. C'était assez médiocre. Il fallait commencer comme ça. M. Portal m'a dit : "Il n'y a pas de réveil spirituel sans retour à l'évangile". Alors c'est comme ça qu'il fallait faire. Il citait le cas de Monsieur Vincent de Paul qui faisait des méditations avec les soeurs de la charité. Car M. Portal était Lazariste, il avait une grande vénération pour St Vincent de Paul mais évidemment c'était dans ces perspectives qu'il nous avait proposé ce genre de méditation. Mais il disait : "Il n'est pas nécessaire que je sois là, vous pouvez très bien faire cela ensemble. Petit à petit, nous avons fait ça à l'école ensemble, sans sa présence. Ce n'était pas beaucoup mieux mais, petit à petit, d'une certaine manière, on a commencé à démarrer.

Les retraites

A cette époque, on ne savait pas ce qu'on pouvait faire dans ce domaine et uniquement avec des normaliens à l'origine. Nous avons avec M Portal deux retraites par an à Gentilly où nous nous retrouvions. C'était la première fois que nous faisons des retraites fermées. A ce moment-là, ce n'était pas la mode, on ne savait pas ce qu'était une retraite. C'est alors que M Portal a essayé d'avoir des relations avec St Cloud. Ce devait être en 24, quelque chose comme ça. Coeurdevey était à ce moment-là nommé inspecteur à St Cloud. Il y avait une chambre. Il avait connu M Portal par l'intermédiaire d'Albert Roland, un ancien. M. Portal lui avait dit de voir s'il pourrait faire un petit groupe à l'école. Coeurdevey a assisté à nos méditations, nos premières méditations. Il a dit qu'il fallait absolument en faire aussi à St Cloud. "J'ai ma chambre, vous venez et nous faisons une méditation régulièrement". A ce moment-là, il ne connaissait qu'un seul camarade de St Cloud qui était catholique, c'était Chapelle. Avec Chapelle et quelques autres que j'ai complètement perdus de vue, nous faisons de temps en temps une méditation dans la chambre de Coeurdevey. Il est resté deux ans à St Cloud. L'année suivante, il y avait Domer, Théobald, Heindrich, enfin toute une équipe qui se réunissaient alors toutes les semaines. Nous nous réunissions dans la chambre de Coeurdevey et nous faisons des méditations; ça commençait à mieux marcher. C'était alors toute une histoire pour aller à St Cloud, on prenait le tram à la gare St Sulpice, on y arrivait tout de même. C'était le premier contact avec St Cloud, ce qui changeait évidemment un peu l'orientation du petit groupe qui se réunissait, on sortait déjà un peu de l'atmosphère strictement fermée en un certain sens de l'ENS.

Les retraites pendant les vacances

En 1925, nous avons pris une nouvelle initiative qui amorçait notre spiritualité autrement. M Portal nous a proposé de faire une retraite pendant les vacances. Vous ne pouvez pas vous rendre compte ce qu'une telle initiative supposait à la fois d'imagination et d'énergie. Quitter ses parents pendant les vacances, il n'y avait que des âmes damnées qui pouvaient penser à ces choses-là. Quitter les vacances avec les Parents pour une question religieuse, on était deux fois damnés. En effet, ce fut très difficile. On pouvait à ce moment-là peut-être concevoir de quitter quelques heures sa famille pour faire une ascension en montagne. Cela commençait à devenir à peu près naturel aux yeux des parents. Mais au point de vue religieux, ça devenait tout à fait inconcevable. Enfin nous avons réussi grâce à notre persévérance à être sept à la première retraite que nous avons faite avec M. Portal au petit séminaire de Chambéry, à la Ravoire. Nous étions sept et sur ces sept, il y avait Coeurdevey et Chapelle, les deux cloutiers, et cinq normaliens, dont Perret, Guérard des Lauriers, Pierre Péguy qui est mort depuis et un autre dont je ne me souviens plus bien (Brossat). C'était une ambiance très particulière, ce n'était pas du tout une retraite à la méthode liturgique. On parlait comme on voulait, on était religieux bien entendu mais le plus important de ces retraites était surtout les conversations avec M. Portal. Il nous parlait de telle ou telle chose. C'était surtout une occasion de rencontre dans un climat religieux qui permettait un contact particulièrement précieux entre des jeunes comme nous qui avions 22-23 ans et M. Portal qui commençait déjà à avoir presque 70. Ce fut notre première retraite en 1925, au début d'août. Elle a duré cinq-six jours, il ne fallait pas exagérer.

C'était notre premier séjour de vacances qui, petit à petit, va s'amplifier. L'année suivante, nous devions refaire une retraite, même deux car le groupe commençait à grossir et on avait pensé à faire deux retraites, une retraite des cloutiers et une retraite des normaliens. M. Portal est mort le 19 juin, de sorte que ces deux retraites ne furent pas prêchées par M Portal. Elles le furent par un prêtre qu'on avait trouvé au grand séminaire de Chambéry, un certain abbé Combaz. Je crois bien, si je me souviens bien, que c'est par l'abbé Garonne que nous l'avions rencontré. C'était alors un jeune prêtre qui venait du grand séminaire de Chambéry et qui a prêché la retraite des cloutiers où est apparu alors Jean Lafêteur et quelques autres dont je ne me souviens pas. Gagnière devait y être, il y avait Chapelle, Rosset. Nous étions 7-8 de chaque côté. Matthieu y était peut-être déjà.

Une vie communautaire

En 1926, M. Portal avait été mis à la porte de son hôtel, il fallait qu'il trouve un logement. Il m'avait proposé de prendre deux appartements, l'un à côté de l'autre, un pour moi et l'autre pour lui. A ce moment-là, j'étais sorti de l'école. En 1925, j'étais professeur à Evreux, j'avais déjà une chambre à part, je n'étais plus préparateur, j'avais une chambre rue Lafontaine où se passaient déjà quelques réunions. Il avait été question que nous prenions deux appartements de manière à pouvoir continuer notre collaboration et, dans cet appartement, je pensais prendre quelques camarades qui feraient leur thèse ou continueraient leurs études d'une manière ou d'une autre. Mais il était prévu de vivre en communauté car c'était notre grande idée, une vie communautaire dans un climat religieux, donc monastique. A ce moment-là, Teilhard de Chardin, qui était très important pour le groupe, pensait organiser une équipe de chercheurs vivant religieusement de manière à trouver la possibilité d'une collaboration véritable au point de vue proprement intellectuel et scientifique dans un climat religieux. C'est à ce moment-là que Martel est apparu. Martel était de Perpignan, M. Portal avait dû le connaître pour une raison ou une autre à l'occasion de réunions oecuméniques. Il a fait connaître le groupe à Martel et il devait venir vivre avec nous pour justement continuer à travailler sur le plan proprement religieux.

La rue Geoffroy Saint Hilaire

M. Portal étant mort, tout cela était par terre. Alors nous avons essayé de ramasser les morceaux et nous avons loué un appartement, rue Geoffroy Saint Hilaire dans lequel nous sommes restés pendant cinq ans. Cet

appartement est très important pour nous parce que cette expérience a été le démarrage ultérieur de tout ce qui devait venir de là. C'était un appartement qui était plutôt destiné à la circulation à cheval. Il y avait des chevaux qui crevaient bruyamment pendant la nuit, ce n'était pas très confortable mais enfin c'était la première fois que nous étions vraiment chez nous. C'est là que Domer, qui faisait son service militaire à Paris, venait tous les dimanches et beaucoup d'autres.

A ce moment-là, nous avions aussi des réunions à St Cloud. On continuait d'y aller tous les dimanches matins, dans des endroits variés parce que Coeurdevey avait disparu. Ils avaient loué à un certain moment une salle à manger tous les dimanches et je me faisais passer comme professeur d'espagnol pour que la réunion soit vraisemblable. Après, nous sommes allés dans un autre endroit et, en définitive, on a atterri chez des gens chez qui nous sommes allés pendant des années du côté de la Seine St Cloud, tout à fait en bas, à un endroit où les gens pouvaient se réunir sans être trop vus par l'administration car les surveillants généraux, comme Goujon, l'oeil de Moscou, étaient là. Il surveillait Galichet qui est arrivé à ce moment-là mais comme il allait bientôt se marier, par conséquent, il n'était pas dangereux... Il y en avait beaucoup d'autres. Il y avait Domer qui était "père de l'église" en histoire et tenait tête à Goujon sur les sciences théologiques... Il y avait toutes sortes de discussions. Je n'ai jamais été à St Cloud, bien entendu mais, chaque dimanche, les camarades de St Cloud se réunissaient et on faisait des méditations régulièrement. L'après-midi, il y avait des réunions à Geoffroy St Hilaire où nous faisons des topos et ainsi de suite. C'est allé ainsi pendant quelques années.

Les retraites pendant les vacances

Pendant les vacances, nous n'avions plus le petit séminaire de Chambéry. Notamment nous avons rencontré une difficulté qui était la suivante : des camarades, comme Galichet, s'étaient mariés. Ce n'était pas une catastrophe mais ça changeait les choses. Au petit séminaire, il y avait la clôture, les femmes ne pouvaient y venir. Alors se pose la question. Galichet était partagé entre deux devoirs contradictoires. Le matin il apparaissait, il disparaissait à midi, réapparaissait l'après-midi, disparaissait le soir, bien sûr. Le résultat était qu'on sentait bien que c'était boiteux. On s'est dit qu'il fallait trouver une maison où il n'y ait pas de clôture. A ce moment-là, nous avons trouvé une maison du côté d'Aix-les-Bains. M. Portal avait une de ses dirigées, Mme Gallice, qui avait une oeuvre d'orphelins au-dessus d'Aix-les-Bains, je ne me rappelle plus le nom de la propriété (Corbières). C'est l'endroit où se trouve maintenant le terminus du funiculaire qui monte sur le Revard, sur la droite. C'est une belle propriété. M. Portal avait voulu fonder un orphelinat de garçons à côté de cette maison qui était réservée aux filles, pour pouvoir ensuite marier les garçons avec les filles. Par conséquent, il avait poussé Mme Gallice à acheter une petite villa qui se trouvait à 2-3 km de cette propriété. C'est là que nous avons passé, pendant plusieurs années, nos vacances avec la possibilité de recevoir des dames, Mme Galichet et ainsi de suite.

Ouverture aux filles

D'ailleurs le problème s'est posé d'une façon beaucoup plus angoissante parce que d'autres camarades se marièrent et disparurent. A partir de ce moment, on s'est dit qu'il fallait ouvrir le groupe aux jeunes filles, autrement tous les garçons vont disparaître. Mais vous ne vous rendez pas compte de ce que ça représentait comme audace, ouvrir un groupe de garçons aux filles en 1927, au groupe des Davidées à ce moment-là. Si nous n'ouvrons pas le groupe aux filles, tous les garçons foutent le camp. En revanche, si on ouvre le groupe aux filles, toutes les filles apparaissent. Vous vous rendez compte de l'affaire, indépendamment de tous les scandales possibles. D'ailleurs, à ce moment-là, à Geoffroy St Hilaire, nous avions une personne qui venait faire la cuisine, Mme Dedreux qui vit encore d'ailleurs. Elle me disait : "Légaut, les femmes vous perdront". La première femme qui est apparue dans ce groupe, c'était la première femme de Masson qui est morte depuis. C'était déjà un premier coup pour Mme Dedreux qui était jalouse. Petit à petit, ça s'est arrangé et alors le groupe est devenu mixte et par conséquent plus nombreux. Alors chaque dimanche, nous avions des réunions sérieuses; Nous allions tous à la messe à St Médard qui était la paroisse. Ensuite nous allions acheter nos provisions pour le ravitaillement et nous faisons la cuisine avec Mme Dedreux. Ça commençait un peu comme nous le faisons maintenant mais en plus petit. On y vivait dans une belle harmonie.

L'après-midi, il y avait topo sur topo. C'est à ce moment-là que le Père d'Ouince est apparu, amené par Teilhard, et beaucoup d'autres. Le soir, on priaient encore ensemble et on se parlait après la prière. C'était des journées très remplies par conséquent. C'est alors que nous faisons toutes sortes d'études religieuses. Nous avons eu Bremond, le bouquin sur "Le sentiment religieux", le bouquin de Duchesne, Batiffol sur les origines de l'église, Lévystein, toutes sortes d'autres topos de plus en profanes dans la mesure où petit à petit, nous étendions nos activités intellectuelles. Alors l'amorce de la petite communauté que nous étions maintenant se trouve déjà assez définie en cela.

A ce moment-là, bien entendu, l'influence du petit groupe augmentait, c'est-à-dire que nous commençons à pénétrer dans les écoles normales. Nous avons certains cloutiers qui étaient sortis pour faire l'école normale et nous imprimions une méditation toutes les semaines. Toutes les semaines, au moment où ça progressait, nous faisons 1500 exemplaires des méditations qui partaient dans toutes les directions et qui se retrouvaient partout, chez les inspecteurs primaires... Ainsi nous touchions tous les normaliens. C'est ainsi que moi, c'était en 27, j'étais un peu plus ancien, en 24, j'étais professeur à Nancy. Là, j'ai rencontré Voirin et quelques autres. Petit à petit le groupe s'élargissait. C'était un groupe mixte. Alors nous avons pu être ensemble une centaine avec toute

la liturgie qu'on pouvait avoir grâce à l'abbé Gaudefroy qui est venu très longtemps chez nous, et quelques autres abbés que vous connaissez, l'abbé Codis, l'abbé Escudié, l'abbé Baudou, Fauvel qui maintenant est évêque de Quimper, le Père d'Ouince, le Père Paris, le Père Racine..., enfin toute une équipe et nous étions alors très entourés.

Chadefaud (1931)

Mais il est certain qu'en augmentant, la villa St Vincent où nous nous réunissions pendant les vacances était trop petite. Entre-temps, Mme Gallice avait trouvé une occupation pour la villa St Vincent, c'était les Lazaristes qui l'avait louée pour des colonies de vacances. Pratiquement nous étions de nouveau des pensionnaires des Lazaristes. Enfin nous n'étions plus tout à fait nos maîtres. C'est à ce moment-là qu'avec Perret, nous avons commencé à dire qu'il faut que nous soyons chez nous. C'est vers 1930, je crois, Martel n'est jamais venu à Chadefaud, il a dû mourir l'année où nous avons commencé, donc c'est vers 1930. C'est l'année après Montpellier. Montpellier, c'est 30 ou 31. C'est après la mort de Martel ou pendant sa maladie, je crois que c'est plutôt pendant sa maladie, que nous avons loué la propriété de Chadefaud. Chadefaud était une grande maison où nous avons pu faire pas mal d'aménagements. Nous avons pu y vivre facilement une cinquantaine à la fois. Évidemment, il y avait beaucoup de dortoirs, nous étions tous très jeunes.. Nous y avons passé alors toutes les vacances. A ce moment-là, c'était fatigant. Nous chantions la grand-messe tous les jours. Nous avions méditation, recueillement à la chapelle, topo, enfin pratiquement, nous passions 4-5 heures à la chapelle par jour. Le résultat, c'est qu'au bout d'une semaine ou deux, nous étions complètement crevés. Je ne dis pas moi mais en tout cas ils étaient crevés. Mais nous étions tous jeunes et nous avions l'enthousiasme, le toupet. Le résultat, c'est que l'année d'après, il y avait, à côté de Chadefaud, une autre propriété qui était à louer et c'aurait été un péché de ne pas la louer. L'année suivante, nous avons loué Scourdois. A Chadefaud, on mettait en général les éléments jeunes, ceux qui étaient encore à l'état natif, pas encore trop embourgeoisés. De l'autre côté, à Scourdois, nous mettions en général les gens plus rassis, les malades, des gens d'un certain âge, ceux qui avaient charge de famille, des gens un peu pieux. Mais ils participaient à tous les topos. Mais il y avait tout de même deux climats différents. Le climat de Chadefaud était assurément un peu plus jeune que celui de Scourdois. A Chadefaud-Scourdois, pratiquement, nous avons passé les vacances jusqu'en 39 où les maisons ont été fermées définitivement en 40. Mais déjà avant 39, il y avait une évolution qui se manifestait. Les gens prenaient de l'âge, les topos intellectuels étaient toujours intéressants mais on avait l'impression qu'ils intéressaient moins qu'avant. Je ne dis pas que les gens s'embourgeoisaient mais il y avait une certaine gêne, les enfants apparaissaient, des petits enfants. La présence de petits enfants, ça change tout, parce qu'il y avait des petits enfants à soigner dans la communauté. J'ai eu l'impression à ce moment-là qu'il fallait donner au groupe une activité au-delà des activités proprement intellectuelles, pour que ça prenne une autre forme. On pensait déjà à ce moment-là à une activité manuelle. Mais une activité manuelle par des gens qui ne sont pas manuels, vous imaginez que c'est une extravagance. Notre première idée, c'était, puisque des familles arrivent, elles ont besoin d'une certaine indépendance, il y a des gosses, on va acheter un terrain à côté de Chadefaud-Scourdois et on va construire nous-mêmes des maisons qu'on va donner aux familles. Chaque famille aurait sa maison, son indépendance et, en même temps, elles seraient suffisamment proches de la communauté Chadefaud-Scourdois pour pouvoir assister aux topos et participer à la liturgie. Il fallait arriver à travailler réellement sous la direction de maçons qualifiés mais on ne se rendait pas compte à ce moment-là de tout ce que ça implique de servitudes. Avant de commencer à construire nos maisons, on cherchait des occupations manuelles qui seraient en un certains sens une préparation psychologique à ça. On avait trouvé un travail qui était vraiment un travail de bénédictins ou de pères du désert. Nous avons eu l'idée d'améliorer nos matelas, un certain nombre d'entre vous peuvent s'en souvenir, en transformant des toisons en laine, c'est-à-dire que nous achetions des toisons et on consacrait des heures pieusement recueillies à tout laver à la main. Les bénédictins n'auraient pas fait mieux. Cela n'a pas duré très longtemps mais ça a duré un certain temps. Enfin, vous avez des photographies où on voit le peuple saint en train de laver les toisons. Les garçons ont commencé par aller laver la laine dans la cour. Ceux qui ont l'expérience du lavage d'une toison doivent savoir ce qui en sort. Cela n'a pas duré très longtemps. C'était tout de même une tentative. On se rendait compte qu'il fallait quelque chose qui vienne apporter un complément pour mieux équilibrer une journée trop uniquement consacrée, je dirais aux topos, à la liturgie.

Une nouvelle orientation

Alors arrive la guerre, les choses se sont arrêtées. De mon côté, pendant la guerre, j'étais sous influences, quelques-unes d'ailleurs venaient de l'expérience que je pouvais avoir du groupe et qui correspondaient à mon évolution personnelle. Je me suis dit : il faut maintenant que nous arrivions à prendre quelque chose où on puisse vraiment s'installer. A ce moment-là, Chadefaud-Scourdois étaient en location et nous avons déjà pensé, en 37-38, à acheter quelque chose. Nous courions tous les châteaux de centre pour trouver un domaine qui soit vraiment possible. Nous avions un château du côté de.... Avec Marguerite Miolane, nous avons parcouru tous ces coins, dans le Lot..., où il y avait de grandes propriétés à peu près désertes. Mais en 38, tout commençait à branler dans le manche. On ne s'est jamais décidé. D'ailleurs, nous n'étions pas tellement riches à ce moment-là. Donc rien n'a été fait avant 40. Pendant la guerre, je me suis dit qu'il me fallait prendre une activité manuelle. Cette idée est devenue de plus en plus intense chez moi, non pas pour contrebalancer l'activité intellectuelle et

religieuse, mais pour lui donner son poids en un certain sens et lui donner toute sa valeur. J'ai voulu, en achetant les Granges, faire une sorte de communauté d'étudiants qui prendraient par exemple leur première année de faculté avec moi à l'université, et, en même temps qu'ils feraient leurs études, pourraient travailler la terre manuellement sous la direction d'un paysan qui voudrait bien entreprendre une telle initiative.

A ce moment-là, je suis allé voir à Vichy. Le directeur de l'enseignement universitaire était un ancien directeur de l'enseignement primaire qui était devenu directeur de l'enseignement supérieur, je ne me rappelle plus de son nom. Il m'a regardé de travers et m'a dit : "Est-ce que vous avez des rentes ?" Je lui ai dit : "Non, je n'en ai pas". Alors il m'a dit : "Écoutez, Monsieur, alors repassez". Mais j'avais des amis dans la place. Laveille était à ce moment-là secrétaire général d'un ministre qui était l'ancien directeur des sports. Alors par Laveille, par une certaine secrétaire qui était Mademoiselle, je ne me rappelle plus son nom, qui s'occupait des groupes de jeunes filles à Paris : Lecouderc. Alors il m'a dit : "Ce que je vous propose, je vous donne un congé d'un an à demi-traitement pour être ouvrier agricole". J'ai accepté et j'ai eu un papier officiel comme quoi on me donnait un congé d'un an avec un demi traitement pour être en place d'ouvrier agricole. Entre temps, j'ai réussi à me faire muter à Lyon et j'ai acheté cette propriété. J'ai eu cette possibilité d'une mutation à Lyon car j'ai échangé mon poste de Rennes avec quelqu'un qui désirait quitter Lyon, Mme Dubreil, pour rejoindre Dubreil qui était professeur à Nancy. Cela m'a permis de commencer de cette façon avec la bénédiction du recteur qui était, je ne me rappelle plus de son nom, qui m'a dit : c'est très bien... Je m'en souviens bien car, deux ou trois années plus tard, il est devenu inspecteur général de l'enseignement supérieur et c'est lui qui m'a mis en demeure de quitter car le vent avait tourné. Alors je le lui ai rappelé.

Ma tentative a échoué pour plusieurs raisons, en particulier parce qu'il fallait travailler dur. A ce moment-là, on ne pouvait pas connaître les conditions d'un travail manuel réel pour penser qu'on pourrait réussir un tel projet dans de telles conditions. A supposer même que, sur le plan psychologique, mes étudiants y aient été favorables d'une certaine manière et ils ne l'ont pas été très longtemps, la chose aurait été encore physiquement impossible dans les conditions où je me trouvais. Mais enfin les Granges étaient achetées. J'ai commencé à travailler ici, d'abord en restant encore un peu avec les étudiants. Au bout de deux ou trois ans, mon évolution personnelle m'a conduit à prendre un congé. On a prolongé ce congé après la Libération d'une façon assez sympathique. Alors le groupe a commencé à se rassembler ici. Pendant l'occupation, pendant la guerre, quelques camarades sont venus. Ils n'avaient rien à manger, on ne mangeait que des betteraves, mais c'était fort sympathique de sorte que la plupart d'entre eux en conservent un souvenir où cependant l'estomac joue un rôle important.

Les Granges

En 45-46, nous avons recommencé les rencontres d'été. A ce moment-là, j'avais des idées de plus en plus précises, je voulais que les camarades travaillent. Cela a été pour le groupe un moment de crise, indépendamment des changements provoqués par la guerre. Pour les camarades, les vacances, ce n'est pas fait tellement pour travailler, c'est plutôt fait pour se reposer. Ensuite, à part quelques-uns qui avaient du goût pour le travail manuel, le travail de paysan, la plupart n'y ont pas trouvé leur place. A ce moment-là, on a eu un tirage assez important qui a fait que le groupe n'a jamais réussi à se rassembler avec la vigueur qu'il avait jadis. De plus, il y avait trop de difficultés de ravitaillement, des difficultés d'accès aussi, des difficultés de tous ordres qui ont fait que le groupe, après avoir été très important avant la guerre, se trouvait relativement peu nombreux. Petit à petit, les choses se sont assouplies. Pratiquement, maintenant, c'est des vacances. Malgré tout, par le fait même qu'il y a ici un travail manuel réel, la plupart d'entre nous, filles et garçons, travaillent le matin d'une manière concrète à une chose ou à une autre, et c'est simplement l'après-midi que se passent les topos. D'ailleurs le régime des topos est infiniment allégé par rapport à ce qu'il était jadis. Si on disait aux jeunes de faire comme autrefois, de passer 4 ou 5 heures par jour à la chapelle, je crois qu'on aurait un drôle d'accueil. Pratiquement les choses sont infiniment plus larges. Vous voyez, une évolution progressive qui s'est faite et qui nous conduit à la situation que nous connaissons maintenant. Depuis trois-quatre ans, nous arrivons à une relative stabilité.

Une des grosses difficultés que nous avons rencontrée, il y a 6 ou 7 ans, c'est que les jeunes n'arrivaient pas à s'acclimater avec les vieux. Il y avait une certaine opposition entre les jeunes et les vieux, même avec des jeunes qui avaient un certain tempérament religieux. J'ai l'impression que ça disparaît progressivement. Je crois que les jeunes qui ont entre 17 et 20 ans sont beaucoup plus proches de ce que nous étions au point de vue religieux, il y a trente ans, que ceux qui ont maintenant 25 à 30 ans. C'est une évolution qui est extrêmement visible. En 1919-20, nous étions tout religieux; ils sont de moins en moins religieux et de plus en plus sociaux, de plus en plus politiques. Ce que nous avons après la guerre reprend. Maintenant, je crois, nous avons une génération qui va devenir plus directement religieuse. Quand nous étions dans l'enseignement supérieur, du temps de M. Portal, pas de politique, pas d'action sociale. La seule chose qui nous était permise, c'était la conférence St Vincent de Paul. Il y avait à ce moment-là le mouvement patriote de Marc Sangnier qui était à la porte mais ne pouvait pas entrer. Il y avait Robert Garric qui lançait les équipes sociales, il continue maintenant encore mais, avec M. Portal, on ne parlait jamais des équipes d'action sociale. Quand M. Portal est mort, ce fut évidemment le débordement général. A ce moment-là, l'action catholique commençait à s'organiser et les camarades qui arrivaient la connaissaient, par exemple la promotion Borne, Junod qui était professeur à la Sorbonne, Marrou et

différentes personnes. M. Portal nous disait souvent : “Ce qui m’intéresse pour le groupe, c’est que ceux qui arrivent, les jeunes qui arrivent, soient neufs, n’aient pas encore rencontré vraiment le problème”. Après aussi, il y a eu des contacts avec une organisation déjà reconnue. Il y avait en particulier Thierry, un des anciens qui était à l’origine de la J.E.C., qui arrivait dans le groupe et qui avait déjà une direction extérieure, une orientation très marquée. C’était dans les années 24 à peu près de sorte que M. Portal commençait déjà à sentir le groupe quitter la voie dans laquelle il l’avait orienté pendant les premières années.

- Quelle est la différence entre la JEC et le groupe Tala ?

Écoutez, le groupe Tala qui a continué à St Cloud jusque dans les années 40 et après, je n’en sais rien. Je peux dire les différences entre les deux groupes. Je serai fidèle à mon ancien groupe de M. Portal qui consiste à penser que la formation religieuse est primordiale. Si on se lance trop vite dans l’action, ça a l’air de favoriser la qualité de la formation religieuse au départ par le fait même que ça donne une certaine ferveur mais ça brise la vie spirituelle. J’ai vu cela, pas sur le plan proprement de l’action sociale, mais sur le plan de l’apostolat. Les premiers jécistes, en 1924-25, j’en suis persuadé, étaient des étudiants qui n’étudiaient pas dans la mesure où ils se donnaient à fond dans leur mouvement jéciste. On a eu comme ça des types qui n’ont pas réussi à passer leur agrégation parce qu’ils ont fait passer l’apostolat avant l’agrégation. Au point de vue proprement de la formation religieuse, j’ai l’impression qu’ils ont très vite disparu. Actuellement les camarades qui demeurent dans la Paroisse Universitaire sont presque uniquement des types qui ont reçu encore une formation humaine et religieuse dans le groupe tala, comme Borne par exemple, d’autres encore, qui ont été encore marqués par le groupe tel que M. Portal l’avait pensé, l’avait mûri.

Pour ma part, je crois que pour faire un travail profond, il faut une préparation lointaine, une préparation durable et qu’on n’a pas intérêt à couper le blé en herbe. Plus la préparation est profonde et par conséquent longue, plus les fruits sont durables. La tendance que nous avons dans l’action catholique consiste à donner de la ferveur aux gens en leur faisant faire de l’apostolat. A mon sens, c’est plutôt un ersatz et ça ne correspond pas à une formation en profondeur.

Un aspect très important du groupe, c’était la formation liturgique, spirituelle et aussi toute sorte de culture intellectuelle. M. Portal nous disait : “Il faut que les jeunes posent des questions sur le Modernisme”. En 1910-1915, il avait été directeur du séminaire pour les jeunes prêtres du diocèse qui étaient en pleine effervescence au point de vue de vie religieuse. Il trouvait qu’en 1919-20, les jeunes n’avaient déjà plus d’activité intellectuelle. Qu’est-ce qu’il dirait maintenant ?

Or j’ai l’impression que les jeunes qui montent se rapprocheront de leurs anciens, de la génération précédente, par le jeu normal des générations. En tout cas, pour en revenir à ce que nous disions tout à l’heure, je ne trouve plus actuellement entre les jeunes et les anciens une opposition qui était au fond assez nette, il y a quelques années. Le groupe des anciens se réunissait ensemble, les jeunes se réunissaient de leur côté. On avait l’impression qu’il y avait un divorce latent. C’était très rigolo. Les jeunes se réunissaient ensemble pour parler mariage et autres choses. Ils n’avaient pas l’idée que les anciens qui étaient mariés avaient aussi quelque chose à leur dire. Ils allaient demander ça à des ecclésiastiques qui évidemment connaissaient la chose. Il n’y a pas de plus vrai, de plus précieux que le témoignage. Je constate que, quand les jeunes se réunissent avec leurs parents, ils les voient parler comme ils ne parleraient jamais chez eux. On est beaucoup plus ouvert dans une assemblée comme la nôtre que dans une famille où, malgré tout, on est tous égaux d’une certaine manière. Je crois que c’est extrêmement précieux et que la formation, telle que je l’ai connue quand j’étais plus jeune, a été une chance. Le jeune ne peut vraiment partir dans la vie que s’il a eu un contact de fraternité intégrale avec un plus ancien ou avec des plus anciens. Lors des premières retraites avec M. Portal, il nous parlait comme à ses enfants, il nous parlait de ses difficultés, de ses souffrances, de ses luttes dans des conditions tout à fait différentes de ce qu’il aurait pu nous dire ailleurs. Cela crée des liens et apporte une formation irremplaçable. Il nous disait même des tas de choses que nous ne comprenions pas entièrement par le fait même que ces choses, nous les connaissions mal, mais ça reste, on s’en rappelle quelques années après et ça prend une valeur que ça n’avait pas au moment où on l’a entendu. Si les difficultés qu’on a connues il y a quelques années diminuent, à mon sens, en ce moment, c’est dû à ce fait que nous avons la sagesse de ne pas être trop nombreux. On est 40-45, 50 au maximum, on peut créer une atmosphère familiale. Quand on est trop serrés les uns sur les autres, l’atmosphère familiale est remplacée par une organisation où fatalement les difficultés sont mises en relief, c’est compréhensible.

- Le groupe est formé surtout d’enseignants

Mais pas uniquement. Je crois que c’est une chose que nous avons toujours estimée. Il faut sortir de l’enseignement car ce milieu est un milieu très fermé. Tous les enfants qui viennent ne sont pas condamnés à aller dans l’enseignement et il y a tout de même des camarades qui ne sont pas du tout dans l’enseignement et qui par ailleurs viennent ici. Ils sont minoritaires, d’accord. Maintenant il est évident que toutes les activités que nous avions jadis, à l’école normale aussi, se trouveraient déplacées ici du fait que nous sommes tout à fait en dehors. Maintenant, nous avons un mouvement culturel... Enfin tout est bien catalogué, organisé, structuré, calcifié..., tout ce que vous voudrez.

- Le groupe vieillit, se sclérose...

Non, il n'y a pas que cela. Nous avons toujours été des chercheurs, on l'a toujours été et on le sera toute la vie. Nous aurons de beaux enterrements à la fin parce que, en fait, chacun mourra de son côté, dans des conditions qui sont très solitaires certainement. Mais enfin l'intérêt, c'est d'avoir le groupe vertical. Pour nous, par exemple, nous nous connaissons depuis 20-25 ans. Sur le plan de la vie spirituelle, même avec des absences plus ou moins importantes, on reste en contact. Quand on ne s'est pas revu depuis 15 ans, c'est comme si on s'était toujours vu. Il y a tout de même quelque chose de commun qui reste indélébile malgré le temps. Si les hommes continuent comme ça, cette continuité nous dépasse. On le constate. Ça arrivera bien à s'éroder comme toutes les choses humaines. Enfin tout a duré une génération, une génération unique, c'est énorme. Il ne faut pas en demander plus. Après nous, autre chose naîtra qui aura un peu le même esprit, le même esprit en plus profond pour qu'il se passe encore quelque chose. J'ai toujours pensé qu'il fallait, pour qu'une communauté soit vivante, qu'il y ait tous les âges. C'est important, à condition qu'il y ait un esprit commun, autrement ça ne vaut pas la peine. Mais tous les âges, c'est très important et la manière dont on prend conscience, comme dans une famille dans un certain sens, d'entrer tout entier, depuis les anciens jusqu'aux plus jeunes, dans une communauté. Là vraiment, c'est la réalité d'une fraternité.

V- L'histoire du groupe

(Légaut - Les Granges 1962)

Les raisons de cet historique

Deux circonstances m'ont poussé à reprendre avec vous une sorte d'historique du groupe. Je me suis aperçu que des camarades commençaient à parler de leurs souvenirs et, en particulier, de leurs relations avec le groupe. Je pense à Gérard Soulages et Gabriel Rosset.

1) Des interventions extérieures

a) Le récit de Gérard Soulages

Il y a déjà quelques mois, Soulages avait proposé à Guénot de faire un récit des relations de Teilhard avec le groupe qu'on appelle "le groupe Légaut". Il m'avait envoyé sa version et j'avais refusé mon "imprimatur". En effet, cela relevait plutôt du journalisme au niveau de Paris-Match que d'un essai tout-à-fait sérieux. Je le lui ai dit, je lui ai expliqué que ce n'était pas ainsi qu'il fallait présenter les choses car, d'abord, il y a des inexactitudes et puis, le climat n'y est pas. Soulages tenait beaucoup à son topo. Il a accepté de ne pas le faire paraître dans les "Cahiers Teilhard de Chardin" de la Collection du Seuil mais il a eu l'idée géniale de le faire paraître dans la feuille belge concurrente, de telle sorte que je l'ai aperçu cette année. Cela présente un petit inconvénient, pas très grave, juste pour les historiens futurs, quand ils voudront, dans 300 ans, faire l'histoire inédite du groupe. S'ils tombent sur le topo de Soulages, ils construiront peut-être une belle histoire mais qui n'aura rien à voir avec la réalité.

b) Un article de Gabriel Rosset

Avec Gabriel Rosset, c'est beaucoup plus sérieux. Rosset avait voué un culte tout spécial à Antoine Martel dont il s'est, pour ainsi dire, couvert. Dans un des derniers numéros de "l'Arche", il a fait une première esquisse de la vie de Martel. Il faut l'avouer, il l'a assez peu connu et, pour étoffer son article, il a ajouté ses souvenirs sur le Groupe. Mais dans la mesure où Martel devenait le centre du groupe, les perspectives étaient un peu faussées. Il a énormément insisté sur ce que le groupe avait donné à Martel et sur ce que Martel avait donné au groupe. En vérité, Martel a été dans le groupe, il a simplement un peu reçu du groupe, il a certainement donné un peu au groupe mais sa vie profonde, son action, son influence se sont exercées bien au-delà du groupe et dans des directions qui n'étaient pas exactement celles du groupe. D'autre part, il a cru trouver chez les Pères de Chabeuil, qui sont des intégristes notoires de notre département, un renouvellement de la spiritualité qu'il avait cru découvrir dans le groupe au départ. Dans son article, il en conclut qu'après la mort de Martel, en 1931, tout s'est très vite désagrégé et qu'il ne reste rien du groupe depuis 1931. Donc de même, un historien qui voudrait savoir un peu ce qui s'est passé, qui essaierait de confronter les deux documents, se trouverait à cheval entre deux chaises et ni la chaise de droite, ni celle de gauche, ne pourrait l'aider à découvrir ce qui s'est passé vraiment. C'est pour cela que j'ai pensé qu'il était bon que je vous dise à fond et en faisant un effort de mémoire supérieur à celui que j'ai pu faire lorsque j'improvisais des topos sur l'origine du groupe. Ces topos étaient faits plus pour faire comprendre aux jeunes qui venaient au groupe ce que nous avions été au départ, quand nous étions jeunes nous-mêmes, que pour leur faire comprendre par le dedans une histoire qui, malgré tout, présentait un certain intérêt par le fait même que nous en avions profondément vécu les uns et les autres.

2) Utilité de garder la mémoire du passé

D'autre part, j'ai 62 ans. Je commence à vieillir. Il y a certainement des oublis qui petit à petit enseveliront sous la croûte de la vieillesse bien des détails que j'ai encore à peu près en mémoire. Donc il est utile que je vous dise des choses qui ne seront certainement pas complètes car certaines sont déjà parties, mais il me semble qu'avec tout le travail de mémorisation que je fais depuis quelque temps, je ne laisserai pas dans l'ombre des choses vraiment importantes de l'histoire du groupe.

3) Nécessité du temps

Enfin, il faut aussi le dire, cette histoire est une histoire très vivante, très personnelle. Par le fait même qu'il a fallu que je digère beaucoup de choses, il était nécessaire qu'un certain temps se passe entre ce qui s'est passé et ce que je peux vous dire maintenant car, par certain réflexe intime, il y a des choses dont on n'aime pas se souvenir et qui nous empêchent de nous en souvenir lorsque l'heure est venue d'en parler. Mais je suis arrivé à un âge, je ne dirai pas de complète pacification des passions, mais, dans une certaine mesure, j'ai déjà approché l'heure où il y a une certaine distance entre ce qu'on a vécu et ce qu'on vit actuellement qui permet de juger avec plus de sérénité ce vécu.

Il faut avouer d'ailleurs que ce travail de remémoration est pénible. C'est un travail complexe. Il est de l'ordre de la joie mais il est aussi de l'ordre de la souffrance parce que les vieux souvenirs un peu momifiés, quand on se met à vouloir s'en rappeler, reprennent vigueur, reprennent sang, reprennent chair et, dans la mesure où tous ces souvenirs ne sont pas uniquement des souvenirs gais, ce sont aussi des souvenirs pénibles, pénibles dans la mesure précisément où ils atteignent le fond de l'être. Le fait de s'en souvenir crée chez celui qui le fait un certain état émotif qui est complexe.

4) Être vrai

Alors, je vais essayer d'être vrai avec vous. Je vous dirai tout ce que je peux vous dire. Je peux vous promettre que tout ce que je vous dirai est vrai mais il est évident que je ne peux pas vous dire tout ce qui s'est passé parce qu'il n'y a pas de moi qui sois intéressé. D'autre part, je vais essayer d'être simplement vivant, objectif, même un peu plus qu'objectif, vivant, et j'espère que j'arriverai à ne pas être trop vibrant. Évidemment, dans ce domaine, comme je joue un rôle important, central, je vais parler beaucoup de moi.

Pour faire bien comprendre le dedans de l'affaire, il faut que je remonte, non pas au déluge, mais à un point de départ assez éloigné. J'ai jugé que le plus simple était d'abord, dans une première partie, de vous parler de ma situation humaine au moment où je suis entré à l'École Normale Supérieure, par conséquent en 1919.

1 - Avant l'École Normale 1900 - 1918

Naissance le 27 avril 1900 à Paris. Mon père est professeur de mathématiques au lycée Chaptal, dans le 17^{ème}. Ma jeunesse a été extrêmement heureuse. Une famille sans histoire, très régulière, laborieuse, économe. J'ai donc été très heureux avec les miens. J'avais un frère, je n'avais pas de soeur. Toute ma jeunesse a été concentrée sur l'étude. Une jeunesse à la fois heureuse et sévère, sévère comparée à la jeunesse de maintenant. Jamais je ne sortais de chez moi. Nous faisons la promenade dominicale avec tout ce que cela implique de régularité et d'ennui latent, sinon explicite.

Mon père était mathématicien. Il me suivait de très près dans ce domaine. Moi-même, j'héritais de ses possibilités. J'ai eu par conséquent une formation mathématique absolument poussée, c'est-à-dire que pratiquement, mon père me faisait toujours la classe d'après celle où j'étais en réalité au lycée, de sorte que j'étais toujours premier en mathématique. J'y réussissais d'ailleurs très bien. En revanche, comme j'étais extrêmement faible en lettres, en particulier en orthographe, comme cela arrive souvent dans les milieux scientifiques, j'avais un dédain profond pour toutes les choses littéraires, je ne m'y attachais pas. Je n'étais pas un très bon élève : très bon en science et très mauvais en lettres. C'est important de le comprendre.

Mon histoire religieuse jusqu'à l'âge de douze ans est sans fait particulier, une jeunesse religieuse tout à fait régulière, aucune question, une première communion faite dans d'excellentes conditions à St François de Sales avec des êtres fort religieux, communion qui a certainement marqué ma vie. Elle était la première et j'avais eu un climat religieux intérieur, hérité de mes parents, de ma mère en particulier et aussi de ma tante.

La première fois que ma religion est devenue un peu plus personnelle, c'est vers l'âge de 15 ans, donc en 1915, lorsque mon père et ma mère m'avaient mis chez ma grand-mère parce que mon père était mobilisé. Il était dans la réserve territoriale, mobilisé à Sisan, dans le fin fond du Finistère. A ce moment-là, je me trouvais seul avec ma grand-mère (qui n'était d'ailleurs pas exactement ma grand-mère). C'est alors qu'a eu lieu mon éveil sentimental et aussi mon éveil de vocation religieuse. Je me souviens que, tous les matins, avant d'aller au collège Chaptal qui se trouvait dans le quartier de St Ouen, je passais à l'église et, pendant quelques minutes, j'y faisais méditation.

Je voulus à ce moment-là me faire prêtre. Mes parents s'y opposèrent : "Passe d'abord l'agrégation et ensuite on verra". Je me soumis à leurs dispositions qui étaient d'ailleurs fort sages et dont je leur suis reconnaissant. En définitive, cette amorce de vocation qui fut très réelle, qui faisait une sorte de contre-balancement de l'éveil scolaire, en contrepartie de l'éveil du cœur, resta latente et presque inconnue de façon précise pendant de nombreuses années, jusqu'à mon entrée à l'École Normale.

Ces années de jeunesse sont marquées par le travail. C'est la période où l'enfant travaille le plus, pris dans l'engrenage des classes terminales, des classes d'examen : bachot en 1916, deuxième bac. en 1917, Polytechnique en 1918, École Normale en 1919. Très pris par mes études, je connus, non pas un vide religieux, mis une certaine passivité. Je n'ai pour ainsi dire aucun souvenir religieux particulier. Cependant j'ai quelques idées sur la question. Je me souviens d'un intérêt spontané pour les écrits spirituels, en particulier pour l'imitation de Jésus-Christ. En allant à Chaptal qui était à une bonne demi-heure de marche de chez moi, j'en lisais des passages et méditais en chemin pour passer le temps. Quand j'entre à l'École Normale Supérieure en

1919, j'étais un être religieux plus implicite qu'explicite. J'étais surtout un scientifique, je voulais faire des mathématiques, j'étais fortement porté vers la recherche mathématique au point que, lorsque j'avais été reçu à Polytechnique en 1918 après six mois de "taupe", j'avais démissionné pour me présenter à l'École Normale l'année suivante. J'ai été accepté grâce à des démissions car j'avais raté mon concours et si quelques-uns de ceux qui avaient été reçus à Normale n'avaient pas eu, en même temps, Polytechnique et opté pour Polytechnique, je serais resté sur le carreau.

Voilà donc la situation humaine et religieuse dans laquelle je me trouvais en 1919.

2 - Du 1^{er} octobre 1919 à 1926

J'ai classé mon exposé en tranches d'histoire. Dans chacune, je suis un peu plus maître de ma mémoire que si je vous exposais tout cela sans plan. La partie, dont je vais vous parler maintenant, c'est la période qui va de l'entrée à l'E.N. à la mort de M. Portal, le 19 juin 1926, donc du 1^{er} octobre 1919 au 19 juin 1926.

A) Ecole Normale Supérieure (1919-1923)

1- 1919 : entrée à l'École Normale

J'entre à l'École désireux de faire essentiellement des mathématiques. Je n'ai pas l'impression du tout qu'à ce moment-là, ma vocation religieuse me soit explicite. Je suis surtout mathématicien. Cette année-là, la France avait réoccupé la Ruhr. On parlait de mobilisation des jeunes classes. Je n'avais pas été mobilisé pendant la guerre puisque je suis de la classe 29 mais j'avais passé le conseil de révision et, en définitive, c'était tangent. On parlait de mobilisations de classes de jeunes pour occuper la Ruhr de crainte de développements ultérieurs. Dans ces circonstances, pour ne pas être coupé au milieu de mes études par un départ au régiment, j'ai passé quatre certificats à la fin de la première année, les quatre qui sont nécessaires pour passer l'agrégation. Je me suis évidemment fatigué un peu plus qu'il ne fallait. Je les ai passés d'ailleurs de manière peu brillante mais je les avais. Cela suppose un très gros travail mais montre aussi que je n'avais pas d'autres soucis que ceux d'un travail scientifique. Ainsi j'ai pu commencer, en deuxième année, des recherches intellectuelles que j'avais d'ailleurs amorcées quand j'étais en math-élem. Tout ceci pour vous montrer le caractère proprement scientifique et de recherches scientifiques qui était le mien et qui était assez particulier dans mon cas.

2- Le groupe "tala"

À l'École Normale, il y avait un groupe catholique qu'on appelait "le groupe tala", qui était un groupe secret car, en ce temps-là, le catholicisme n'était pas moins admis que maintenant dans les milieux officiellement laïques. Ce groupe se manifestait aux nouveaux par l'intermédiaire d'une Conférence de St Vincent de Paul. Au Forum, on affichait, au commencement de l'année, une petite feuille sur laquelle on disait que les camarades qui désiraient faire partie d'une société de St Vincent de Paul et visiter les pauvres du quartier (quartier qui en possédait pas mal puisque c'est le quartier de la rue Mouffetard) pouvaient se rassembler tel jour, dans telle turne pour faire connaissance et s'organiser dans cette direction. C'est ainsi que nous connaissions les "tala" car il n'y en avait pas beaucoup d'autres qui aient le goût d'aller faire des visites aux pauvres. Les autres avaient plus le goût, à ce moment-là comme plus tard, de faire de grands plans spirituels, de grands plans sociaux, sur la réforme de la Constitution ou la réforme des mœurs politiques.

- la Conférence de St Vincent de Paul

C'est ainsi que j'ai connu d'autres camarades catholiques comme moi, rencontre qui fut décisive dans mon existence. Je dois dire d'abord tout le bienfait que nous recevions de ces visites. C'était la visite classique, deux par deux, dans les quartiers très miséreux de la rue Mouffetard, des tanneries de St Ouen. Nous venions de la bourgeoisie moyenne, c'est-à-dire que nous n'avions jamais connu la souffrance, la maladie, la misère. En plus, nous étions des êtres abstraits qui consacrons la plus grande partie de notre temps aux études. L'École Normale était quasi un monastère, on n'en sortait pas, nous n'allions pas à la Sorbonne, l'École se suffisait à elle-même. Pour nous, c'était une découverte de la vie et, pour beaucoup, l'occasion de sortir de nos propres inquiétudes et de recevoir de ces pauvres gens une paix que nous n'aurions probablement pas trouvée en nous-mêmes ou entre nous. Beaucoup d'anciens vous diront combien ils ont reçu de la visite des pauvres, même si cette visite était, par certains côtés, bien fictive et le reproche qu'on peut nous faire qu'on entretient la misère plutôt qu'on y porte remède est, en partie, mérité.

- la rencontre d'autres jeunes

Un autre aspect était la rencontre providentielle entre jeunes scientifiques et jeunes littéraires. N'oubliez pas que mon dédain pour la littérature était sérieusement ancré en moi depuis ma plus petite jeunesse. J'ai rencontré des littéraires et des scientifiques qui étaient infiniment plus ouverts que moi. Pendant tout le lycée, je ne voyais la littérature que sous la forme de l'orthographe. Là, j'ai rencontré des gens qui m'ont découvert, sans d'ailleurs me l'enseigner, des réalités intellectuelles d'un ordre tout à fait différent et pour lesquelles j'étais beaucoup plus doué que je ne pouvais le penser, non seulement auprès des littéraires, mais aussi auprès des scientifiques. Ce fut pour moi une très grave crise intérieure de souffrance car, jusqu'à présent, enfermé dans ma bulle de savon mathématicienne, je n'avais guère de contact avec l'extérieur. En découvrant des horizons nouveaux pour lesquels j'étais secrètement fait mais que j'ignorais et que j'avais secrètement dépréciés jusqu'à présent, je me

sentais en état d'infériorité vis-à-vis de beaucoup de mes camarades sur ce point, crise forte mais libératrice qui pèsera fortement sur ma propre destinée.

3- Monsieur Portal

Le groupe "tala" était dirigé par M. Portal, prêtre de la Mission, qui vivait dans un hôtel, 14 rue de Grenelle, en dehors de sa congrégation. Il avait vécu dans des conditions à la fois douloureuses et grandes, de sorte que ça lui donnait à nos yeux une autorité que peu de prêtres auraient pu avoir. Il avait vécu profondément la crise du Modernisme et avait une liberté d'allure, de pensée qui, sans aller jusqu'aux extrémités que d'autres ont pu connaître, nous paraissait véritablement libératrice.

Il nous réunissait toutes les semaines, un soir après le dîner. Il y avait alors une séance d'instruction religieuse plus adaptée à notre niveau intellectuel que celle que nous avions pu recevoir au catéchisme de persévérance. Nous y recevions des conférenciers célèbres parce que, chez M. Portal, habitaient un certain nombre de professeurs de l'Institut Catholique. Je pense à Mangenot par exemple qui nous faisait des cours d'exégèse. J'étais beaucoup trop scientifique et pas assez littéraire pour que cela m'apporte beaucoup. Je n'ai conservé aucun souvenir des sujets que nous avons traités. Ce qui m'apportait le plus, c'était l'atmosphère de fraternité et de vie intellectuelle qui y régnait. Je vois encore bien l'ancienne salle à manger du P. Portal dans laquelle il nous réunissait. Plus tard, j'ai hérité du crucifix qui se trouvait là et qui est actuellement dans ma chambre. Ces réunions nous permettaient de mieux nous connaître, de connaître un peu M. Portal qui était à la fois accueillant et distant, en ce sens qu'il était extrêmement réservé. La première année, je n'ai pour ainsi dire pas eu l'occasion de lui parler. D'ailleurs, j'avais quelques difficultés à aller souvent à ces réunions car mes parents étaient à Paris et elles se faisaient précisément les jours où mes parents me demandaient d'être avec eux. Pendant un certain temps, je suis resté sur ma faim, avec le désir de pénétrer, de vivre le plus totalement possible du groupe tala.

4- Les réunions à Gentilly

A côté de ces réunions qui entretenaient entre nous une relation très suivie, nous avions, un dimanche par mois, une réunion à Gentilly dans le petit séminaire des Lazaristes. Le matin, nous avions la messe, dite en général par M. Portal, et une conférence le matin et une autre l'après-midi. C'était l'occasion d'une atmosphère plus directement religieuse que celle que nous pouvions avoir les soirs de semaine. En général, c'était l'un de nous (évidemment des littéraires) qui prenait le sujet du matin. M. Portal nous orientait vers l'étude des vies de saints, sainte Thérèse d'Avila, saint Jean de la Croix, saint François d'Assise... C'était pour nous une découverte parce que, jusqu'à présent, dans les exposés qu'on avait fait, on parlait plutôt de controverses, par exemple entre catholiques et protestants, mais on n'insistait absolument pas sur ce qu'il y avait de positif dans les grands spirituels de notre chrétienté.

5- Les recollections

Deux fois par an, nous organisions des retraites, une à la rentrée où, petit à petit, on arrivait à prendre contact avec les nouveaux et une autre vers Pâques. C'était des retraites de deux ou trois jours, des retraites fermées, silencieuses, qui n'étaient pas du tout à la manière de ce qui se faisait à ce moment-là. M. Portal nous demandait de parler, d'échanger entre nous, non pas sur la pédagogie ou autre sujet profane, mais de la vie spirituelle, de nous parler de nous-mêmes les uns aux autres de façon à nous sentir ainsi plus proches les uns des autres. M. Portal lui-même allait dans le même sens. Il ne fut jamais prédicateur de retraite. Il nous disait : "On s'use vite avec vous, j'aime mieux que ce soient d'autres qui s'usent". Alors il faisait parler les autres mais lui nous parlait aussi, à sa manière. Chaque soir, après la prédication, il essayait de nous faire parler sur le sujet qui avait été traité et surtout en nous parlant lui-même de ce sujet.

C'était sa manière à lui de faire, beaucoup plus en conversations familières et pas du tout en conférences, encore moins en sermons, essayant de nous faire causer, parlant lui-même et, dans une certaine mesure, parlant de lui-même. C'était sa manière de s'approcher des autres. Il avait beaucoup de choses à nous dire parce qu'il avait beaucoup vécu et il était suffisamment maître de sa vie pour pouvoir nous en parler de façon à ce que nous puissions la comprendre en profondeur sans avoir besoin d'insister sur certains détails.

Parmi les prédicateurs que nous avons eus ainsi, je me souviens d'un certain Père Bogart qui était supérieur du séminaire d'Evreux. Et puis, il y avait le P. Teilhard de Chardin qui est venu une ou deux fois, le P. Lebbe que M. Portal estimait beaucoup. Il nous disait : "C'est le plus grand prédicateur que nous ayons actuellement". De fait, quand on l'écoutait, on ne pouvait pas ne pas être ému par la sincérité, la vitalité spirituelle que cet homme pouvait nous présenter.

C'était pour nous une véritable découverte car nous n'avions jamais fait de retraite. Je pense que, pour beaucoup de normaliens, les deux ou trois premières retraites ont été décisives dans leur existence. Elles n'ont peut-être pas eu pour tous des conséquences aussi importantes et visibles mais certainement, pour tous, elles les ont accompagnés dans toute leur vie.

6- Ma vocation religieuse

Pendant la première année, je n'eus, pour ainsi dire, aucun contact personnel avec M. Portal. Il était très réservé. De mon côté, j'étais très timide, ça n'arrangeait pas les choses. Petit à petit, un éveil religieux se faisait en moi et ma vocation religieuse réapparaissait de manière explicite. J'étais, à ce moment-là, dirigé par un vicaire, l'abbé Boulou, de St François de Sales qui m'a beaucoup respecté, qui était très patient et bon pour moi. Mais dans mon

caractère de scientifique, de mathématicien, je dirais que c'était très "parallélépipède cubique", je trouvais qu'il n'était pas assez "directeur" pour moi. Je voulais des directions fermes, je voulais autre chose que des encouragements. J'étais encore "amant de la loi" plutôt que "amant de l'appel". Un jour, je m'en ouvris à M. Portal qui m'a dit : "Vous savez, ce n'est pas du tout mon genre, j'aime mieux que vous continuiez à aller chez l'abbé Boulou". Mon premier contact avec M. Portal fut donc un échec. Voyant la situation spirituelle où je me trouvais, il estima véritablement que j'avais encore besoin de mûrir pour m'approcher vraiment de lui, du moins pour qu'il puisse vraiment s'approcher de moi.

Je vous dirai que l'éveil de ma vocation n'était pas un fait exceptionnel dans le groupe tala; d'autres y pensaient. Nous étions un groupe assez particulier. Les trois quarts des camarades avaient fait la guerre, avaient par conséquent vécu des heures dures. Ils en étaient revenus très mûris, ils rentraient dans la vie civile après avoir vécu suffisamment pour savoir ce qu'était la vie et, dans ce climat religieux, ils se posaient des questions beaucoup plus que ne pouvait le faire un jeune potache. C'est à ce moment-là que quelqu'un comme Avril, Festugières, se découvrirent la vocation d'entrer chez les Dominicains.

7- Ma vie religieuse

Quelles ont été alors mes réactions personnelles vis-à-vis du groupe tala dans l'ordre de l'activité ? Je me vois encore avec Avril lire du saint Augustin dans la bibliothèque de l'Ecole. J'avais fait deux années de latin pour passer le bachot latin-sciences de manière à avoir 15 points de plus à Polytechnique. Cela ne me donnait pas de connaissances latines particulièrement développées mais, comme je pensais entrer au séminaire après l'agrégation, je me mettais au latin. Avril, qui était latiniste par vocation, m'aidait à comprendre. Nous lisions du St Augustin sous l'oeil bienveillant du bibliothécaire, M. Herr, qui nous regardait avec des yeux en coulisse. En face de l'Ecole, dans la rue d'Ulm, nous avions la chance d'avoir une chapelle tenue par les soeurs de l'Adoration Perpétuelle. Nous y allions à la messe, tous les matins, et pour le salut qui avait lieu à huit heures du soir, après le repas. Parmi les souvenirs que je peux conserver, les plus prégnants, les plus consolidants de la vie spirituelle, sont ceux de ces saluts, non pas en tant que saluts, mais en tant que recueillement, un quart d'heure, une demi-heure avant le salut. Nous étions plusieurs, très fidèles et le fait d'y aller ensemble ou de s'y trouver ensemble était pour nous un encouragement supplémentaire.

8- Ma famille

A ce moment-là, je m'étais un peu dégagé de ma famille. Je n'y allais que l'après-midi du dimanche. Chaque dimanche, nous allions à une grand-messe, soit chez les Bénédictines de la rue de la Source, soit chez les Bénédictins de la rue Monsieur, soit encore chez les Bénédictines de la rue Tournefort. A cette époque 1920-21, c'était une période de renaissance liturgique. Nous étions tous férus de liturgie et nous avions acheté des missels en latin pour pouvoir mieux suivre les offices. Nous avions même déjà commencé, au moins quelques-uns d'entre nous, surtout ceux qui avaient l'idée de se faire prêtre ultérieurement, à lire le bréviaire, en latin bien entendu.

B) L'agrégation et le service militaire (1922-23)

1- L'agrégation

En 1922, la période de l'Ecole Normale se termine pour moi par l'agrégation. Je suis reçu deuxième. Lorsque mon père apprit cette nouvelle, pour vous montrer le climat, il me dit : "Pourquoi pas premier ?" Il avait raison. J'aurais pu être premier mais mon père sentait que, si je n'étais pas premier, c'est que j'avais fait beaucoup d'autres choses que des mathématiques. Il est évident que tout ce qui me préoccupait dans le domaine religieux n'était pas une préparation directe à l'agrégation.

2- Grenoble (1923)

Pendant les vacances qui séparaient les années d'Ecole, nous faisons deux périodes de deux mois à Versailles comme simple soldat puis comme maréchal des logis. Nous sortions officiers, évidemment sans rien connaître du métier, de sorte que nous passions trois mois comme "officier-élève" (ce qui n'est pas la même chose qu'élève officier) à Fontainebleau. Je partis donc au service militaire, trois mois à Fontainebleau, comme officier. Sorti dans de bonnes conditions, je suis nommé à Grenoble où j'ai passé les neuf mois complémentaires. Ce changement de vie, qui était un changement important au point de vue extérieur, n'a rien atteint en moi du dedans. Je continuais à réciter un peu de bréviaire et j'ai même eu l'occasion de le réciter avec un camarade officier, un certain Tavernier, que j'ai complètement perdu de vue.

Le contact avec les hommes, le métier d'officier, fut pour moi une véritable révélation. On me chargea en particulier de l'enseignement des illettrés, ce qui était tout à fait indiqué, et du peloton des élèves officiers, ce qui était encore plus indiqué. J'eus avec mes étudiants et avec mes hommes des contacts humains extraordinairement intéressants, à tel point qu'à la fin de ma période, des neuf mois passés à Grenoble, je rempilai pour quinze jours pour suivre une école à feu. Je reçus ainsi les félicitations du général qui me demanda de rengager, ce que je refusai.

3- La rencontre de Jacques Chevalier

Mon séjour à Grenoble ne fut pas seulement un séjour d'élargissement humain grâce au contact que j'eus avec les hommes pendant mon service militaire. J'eus aussi des contacts avec Jacques Chevalier qui était le doyen de la Faculté des Lettres et le grand catholique du lieu, catholique rayonnant, spirituellement rayonnant, ayant déjà

une grande influence spirituelle sur ses étudiants. J'ai été introduit auprès de lui par Jean Guitton qui était encore à l'Ecole Normale. Cette relation avec Jacques Chevalier et sa famille fut de courte durée mais me posa une question fondamentale. Jusqu'à présent, j'avais cru que ma voie était celle du célibat dans une vocation religieuse et je voyais une famille chrétienne comme ma famille ne m'en avait pas donné l'image. Ma mère était profondément religieuse; mon père était pratiquant, comme les hommes de cette époque, d'une manière plutôt passive; ma tante était aussi une femme très religieuse mais, d'une certaine manière, ce n'était pas sur le plan d'intellectualité où je me trouvais maintenant.

Je n'avais jamais eu de contact avec une famille religieuse comme celle que j'ai connue auprès de Chevalier. Cela me posa la notion de famille chrétienne qui se plaça à côté de ma notion de vocation religieuse, non pour la contrebalancer, mais pour l'approfondir. D'autre part, je pensais toujours au temps où je redeviendrais civil et l'idée d'amalgamer une vocation religieuse qui me paraissait évidente avec une vocation scientifique qui était profondément enracinée en moi, me conduisit progressivement à me dire qu'il faudrait, à la suite de quelques tentatives, comme celle de Gratry jadis ou celle, plus récente, de Dom Lamy (qui avait essayé de ressusciter l'Ordre de Cluny), faire une équipe de scientifiques travaillant ensemble grâce à une vie spirituelle commune, et réussissant ainsi à faire ce que l'un d'entre eux n'aurait pas vraiment réussi à réaliser.

4- Autres rencontres

Pendant mon service militaire, j'eus la chance d'être employé dans un camp de tir dans le Midi où l'on exerçait les colonels à tirer le canon. Je suis parti avec une colonne d'une centaine d'homme comme officier orienteur. Nous sommes partis de Grenoble à cheval. Nous sommes montés à Lyon à cheval et nous avons descendu la vallée du Rhône en faisant doucement, gentiment, paisiblement des étapes de 30 km en plein printemps, au moment de la Pentecôte. Ce fut pour moi une nouvelle découverte car, Parisien, je n'avais jamais vu la campagne de si près et dans un si beau climat. Ce fut pour moi une sorte d'extase physique, si vous voulez. Je me souviens, pour vous amuser un peu, que je buvais mon litre de vin à chaque repas à cette époque.

On connaissait un peu mes sentiments. J'étais toujours officier "de bien vivre" pour que je puisse aller à la messe. On me logeait toujours chez le curé parce qu'on savait que c'était l'endroit où je me trouverais le mieux. Ainsi j'ai logé chez le curé de Ste Colombe, en face de Vienne, qui me prit par la main en me disant : "Est-ce que Maurras tient vraiment les rues de Paris ?"

Une autre fois, j'ai logé à Serrières, un village qui se trouve un peu plus au sud. C'était la veille de la Pentecôte. Il y avait là un jeune prêtre. J'ai sympathisé tout de suite avec lui. Pendant toute la soirée, et elle fut longue ce jour-là, je lui causai de mes projets. C'est au moment de la Pentecôte que j'ai eu, pour la première fois, car je n'en avais encore parlé à personne d'autre, même pas à M. Portal, l'occasion d'explicitier à un autre l'aspiration que j'avais de réaliser à la fois une vocation scientifique et une vocation religieuse, dans une équipe de type monastique.

C) Retour à Paris (1923-26)

1- Agrégé-préparateur (1923-24)

Au 1^{er} octobre 1923, je reviens à l'Ecole comme agrégé préparateur. On me préféra à celui qui avait été reçu premier à l'agrégation parce que j'avais commencé ma thèse d'une manière assez sérieuse en deuxième année. Comme j'avais passé mes quatre certificats en première année, j'avais repris alors les études que j'avais pu commencer quand j'étais en math-élem. Vassiot était sous-directeur de l'École, c'est-à-dire directeur scientifique. Il m'avait choisi comme camarade à cause de ce travail de recherche. Je fus donc agrégé-préparateur. Pendant une année, je fus logé à l'Ecole jusqu'au 1^{er} octobre 1924; je logeais au-dessus de la cuisine du sous-directeur.

2- Professeur à Evreux (1924-25)

En octobre 1924, je fus nommé professeur à Evreux mais dans des conditions particulières car j'avais en plus un cours pour exposer ma thèse que je n'avais pas encore passée mais qui était finie. J'avais une fondation, ce qu'on appelle "Fondation Pécaud" au Collège de France, de sorte qu'on m'avait choisi un poste tout près de Paris, ce qui me permettait de revenir constamment à Paris. C'est dans ces conditions que, pendant un an, je fus professeur à Evreux.

Pendant les trois premiers mois de l'année, Vassiot me conserva ma chambre à l'Ecole, malgré que je ne sois plus agrégé-préparateur. Puis je pris une chambre au rez-de-chaussée, 20 rue de Tournefort, chez les Petites soeurs des Oblats de Marie qui soignent les pauvres et visitent les malades. Elles avaient une chambre au fond d'une cour où j'étais obligé d'allumer toute la journée parce qu'on n'y voyait pas du tout, où il n'y avait pas de chauffage, mais cette chambre me permettait de rester en contact.

On me nomma ensuite à Vendôme, poste encore suffisamment près de Paris où je restai pendant trois mois. Le 1^{er} janvier 1926, je fus nommé maître de conférence à la Faculté de Nancy.

3- La collaboration avec M. Portal

Pendant toute cette période, je suis resté en contact, un contact très intime, avec M. Portal. Je n'étais plus un élève mais un agrégé-préparateur, j'étais l'ancien dans le groupe tala. J'allais le voir toutes les semaines, nous causions de tout, de beaucoup de choses qui me reviennent maintenant car j'étais jeune et je ne comprenais pas vraiment toujours ce qu'il me disait. Un jour, je m'en souviens bien, je lui dis, parce que j'étais toujours un peu

inquiet : "Mon Père, qu'est-ce que c'est, le Modernisme ?", c'était une chose qui me pesait sur la conscience. Il me répondit : "Je ne peux pas vous le dire. Il y avait d'excellentes choses, il y en avait de moins bonnes. Vous comprendrez plus tard de quoi il s'agit". Il voulut alors collaborer avec moi pour donner une vitalité spirituelle supplémentaire au groupe de l'École. Je lui avais parlé de ce que j'avais fait à Grenoble, que je priais avec un camarade en utilisant le bréviaire. C'était dans la ligne d'une prière liturgique, dans la ligne du renouveau liturgique de l'époque. M. Portal n'était pas très liturgiste, il appartenait à la vieille génération. Un jour, il me proposa de faire des méditations sur l'évangile. Il me parlait des conversations, des causeries que St Vincent de Paul avait avec ses soeurs et qui étaient pour lui l'origine de la vitalité spirituelle de l'Ordre. Mais je lui disais que je ne savais pas parler de choses religieuses, que je n'en avais jamais fait, que je n'avais fait qu'entendre d'autres en parler.

4- La lecture du bréviaire

Alors nous avons partagé la poire en deux : nous devions en même temps faire quelques méditations et réciter quelques prières ensemble. Avec quelques camarades, on se réunissait dans ma chambre d'agrégé-préparateur. Il y avait Perret qui est professeur à la Sorbonne, Thiberge qui est inspecteur général, Pierre Péguy, le fils de Charles Péguy, Guérard des Lauriers qui est dominicain, Bonnard qui est professeur à Aix et quelques autres dont je ne me souviens pas des noms mais que je retrouverais facilement si j'avais l'Annuaire de l'École. Nous nous réunissions trois fois par jour, le matin avant la messe pour réciter Prime, l'après-midi pour les Vêpres, le soir pour les Complies avant d'aller au salut. Nous étions quelques-uns à faire ça tous les jours. Cela introduisait une vie spirituelle en concordance avec le climat monastique de l'École Normale à cette époque. Quand j'allais acheter des bréviaires, plus exactement des diurnaux, on m'appelait : "Monsieur l'Abbé" gros comme le bras, du fait même qu'on ne concevait pas qu'un laïque puisse s'intéresser à des choses pareilles. Ajoutez à ces prières la messe du matin, le Salut du St Sacrement, vous voyez l'existence spirituelle que nous pouvions avoir.

5- Les méditations sur l'évangile

D'autre part, nous faisons des méditations sur l'évangile. C'était beaucoup plus difficile de faire des méditations sur l'évangile que de "salonner" autour d'une table pour réciter le bréviaire. Pour cela, M. Portal nous invitait à venir chez lui. Nous étions cinq ou six, nous lisions un texte d'évangile et puis après la conversation n'éclatait pas en sonorités bien audibles. M. Portal commençait à parler un peu mais, pour que ce soit une méditation collective, il faut bien que tout le monde parle. Alors il nous disait : "Vous, qu'est-ce que vous en pensez ?" Le type essayait de sortir quelque chose, il le pensait ou ne le pensait pas; en tout cas, il parlait et ainsi de suite. C'est pour vous dire ce qu'il y avait d'élémentaire, de fragmentaire, de lourdeur dans nos premières méditations. Il ne faut pas croire que mes premières méditations furent kérigmatiques; dans une large mesure, elles étaient silencieuses, non pas un silence intérieur mais un silence proprement mécanique.

6- L'étude de l'histoire de l'Église

M. Portal nous demandait d'avoir une vie intellectuelle religieuse à la hauteur de nos exigences intellectuelles. Il conseillait toujours de faire des études dans deux directions bien précises : les origines du christianisme et la vie, l'histoire spirituelle de l'église. Nous organisions dans nos turnes, soit dans la mienne, soit dans celle des camarades, car à ce moment-là les archicubes comme moi avaient leur turne mais les cubes, c'est-à-dire ceux qui préparaient l'agrégation, se trouvaient au troisième étage et avaient pratiquement une chambre pour deux ou trois. On se réunissait très souvent dans les turnes des cubes, comme celle de Bonnard, pour y faire des cercles d'études, toutes les semaines ou tous les quinze jours. Nous faisons l'étude de l'origine de l'église sous la direction de Duchesne et de Battifol et, d'autre part, nous étudions l'histoire du sentiment religieux en France sous la direction de Brémond. Dans ce domaine, nous avions des possibilités d'activités personnelles bien supérieures à celles que nous pouvions trouver dans les méditations qui exigent de chacun une initiative beaucoup plus réelle.

7- La fin de notre vie liturgique

Voilà ce qui se passa à l'École pendant l'année où j'étais agrégé-préparateur et les trois mois où je conservai ma chambre. Après, dans la chambre de Guérard des Lauriers. Il n'était pas agrégé-préparateur mais il était boursier et on s'était arrangé pour qu'il ait une chambre à l'École de telle sorte que sa chambre permit de continuer ce que l'on faisait, car on ne pouvait qu'à l'École réciter Prime, Vêpres et Complies tous les jours.

Cela dura un certain temps mais pas très longtemps car Guérard des Lauriers était à l'École sans y être. Nous avons trouvé une astuce pour qu'il ait une chambre mais il n'y était jamais par le fait même qu'il était externe. Alors la partie proprement liturgique du groupe s'éteignit rapidement. La partie méditation et le cercle d'études s'éteignirent moins vite par le fait même qu'on pouvait le faire dans des turnes de cubes, celle de Bonnard qui eut la bonne idée d'être recalé à l'agrégation pour y rester une année de plus et, d'autre part, dans ma chambre de la rue Lacépède qui n'est pas tellement loin de l'École et qui nous permettait de faire le jeudi, car nous n'avions pas de réunions le dimanche en ce temps-là, des méditations qui prenaient petit à petit étoffe dans la mesure où nous avions un peu plus de métier.

8- Les premières réunions de Saint-Cloud

A ce moment-là, je rencontrai Coeurdevey qui fut conduit chez M. Portal par le Père Valensin. Il était en troisième année de St Cloud pour préparer l'inspection primaire. M. Portal me mit en relation avec lui. Il assista

à nos réunions de prière et surtout à nos méditations et proposa d'en faire à St Cloud. Étant en troisième année, il ne logeait pas à l'École, il avait une chambre en ville. A partir de ce moment-là, je suis allé tous les dimanches ou les samedis soirs faire une méditation aux camarades qu'il avait pu toucher parmi les élèves de première et deuxième année. Chapelle fut le premier contacté, Magnani qui était de la promotion de Chapelle et deux ou trois autres. Je me souviens que nous faisons une méditation et, à la fin, nous terminions par un petit verre d'alcool.

9- La venue d'Antoine Martel

A ce moment-là aussi, je rencontrai Martel chez M. Portal. Martel était linguiste (russe et polonais). Je ne sais pas à quelle occasion il rencontra M. Portal mais il était concevable qu'ils puissent se rencontrer car M. Portal s'était beaucoup occupé de la réunion des églises et en particulier avec l'église orthodoxe. M. Portal me le fit rencontrer. Évidemment, il connaissait le projet, que je lui avais plus ou moins vaguement expliqué, d'une équipe de type monastique collaborant sur un plan proprement scientifique. Il avait pensé que le fait de mettre Martel en contact avec nous serait une grâce pour nous et pour Martel.

10- Ma vocation

D'autre part, je continuais à échanger en profondeur avec M. Portal de ma vocation. J'avais devant moi une vocation scientifique, une vocation religieuse et une expérience bonne, très bonne, de la vie familiale chrétienne. Tout cela se présentait à moi de façon plus ou moins confuse et, avec l'éducation que j'avais reçue, tout cela impliquait conflit intérieur.

Ce qui me paraissait évident, c'est que la vocation familiale n'était pas pour moi et que j'avais nécessairement à combiner, à allier la vocation scientifique avec la vocation religieuse. M. Portal qui pensait que ces choses étaient nécessaires dans l'église. Il n'était pas du tout orienté à me tenter de dissocier ces deux aspects de ma vocation et il chercha avec moi. Il eut une première idée. Il travaillait avec Mme Galice qui avait un orphelinat aux Corbières, près d'Aix-les-Bains. Il avait aussi des contacts avec le monastère bénédictin de Hautecombe. Il me conseilla d'y aller mais je répondis qu'il m'était impossible d'entrer au monastère car, si c'était pour devenir uniquement religieux, ça pourrait peut-être se faire, mais voulant rester un scientifique, il m'était impossible de me couper des milieux scientifiques de Paris pour m'enterrer à Hautecombe.

Il eut encore une autre idée à laquelle il tenait assez fort mais contre laquelle je réagis. Il avait alors des contacts très directs avec le petit séminaire de Gentilly. Il me disait : "Vous pourriez vous retirer à Gentilly où vous réaliseriez votre vocation religieuse d'une façon tout à fait indépendante de l'Ordre des Lazaristes qui est un Ordre relativement peu intellectuel et qui, par conséquent, ne vous convient absolument pas. Mais vous resteriez à Paris, en contact avec les milieux scientifiques et, en particulier, avec les normaliens. Non seulement vous ne perdriez pas votre vocation scientifique mais encore vous pourriez trouver quelques recrues qui viennent avec vous". Là encore, malgré que j'allais souvent à Gentilly y passer quelques journées de recueillement solitaire, je sentais que c'était quasi impossible et je me refusai à cela.

11- Le projet de location avec M. Portal

Le bail de la rue de Grenelle prenait fin au début de 1926. M. Portal me dit : "Nous devrions nous arranger pour prendre deux appartements l'un à côté de l'autre, de manière à ce que nous conservions chacun notre indépendance. J'aurais le mien, vous auriez le vôtre et, dans le vôtre, vous pourriez continuer ce que vous faites rue Lacépède, conserver un contact réel avec les normaliens et préparer progressivement l'élaboration de cette équipe dont vous rêvez".

En 1925, la crise du logement était encore très réelle. Il n'y avait encore pas d'H.L.M. et deux appartements en H.L.M. n'auraient pas convenu à notre projet.

Nous avons eu une idée : les Bénédictines de la rue Tournefort y possèdent des maisons. Mais nous avons eu des difficultés sitôt qu'elles surent qu'il y aurait des jeunes gens dans ces appartements parce que les fenêtres donnaient sur leur jardin. Nous n'avons donc pas pu donner suite à ce projet.

12- La première retraite à Chambéry (août 1925)

Au début d'août 1925, j'ai fait une première retraite d'une semaine avec M. Portal au petit séminaire de Chambéry avec quelques-uns d'entre nous, ceux qui se réunissaient tous les jours pour dire l'office, pour aller à la messe, pour méditer ensemble. Nous nous retrouvâmes à sept au petit séminaire de Chambéry. Vous ne vous rendez pas compte de ce que pouvait avoir d'exceptionnel une telle retraite car aucun d'entre nous n'aurait eu l'idée de quitter sa famille pendant les vacances. Quelques-uns avaient déjà eu cette audace, car quitter sa famille quelques jours pour faire une excursion en haute montagne, c'était encore acceptable, mais quitter sa famille pour faire une retraite, c'était inimaginable, même dans les milieux bien chrétiens. Nous avons tout de même réussi à faire cette réunion. Nous étions sept. Je crois que je peux vous donner quelques noms : Perret, Dubreil, Coeurdevey, Chapelle, Guérard des Lauriers et encore un autre dont je ne me rappelle plus le nom (Brossat). Ces réunions furent absolument décisives pour nous car alors M. Portal ne nous causait plus avec la réserve qu'il gardait quand il parlait avec tous les camarades réunis à Gentilly, où il avait devant lui une trentaine de jeunes très variés qui, malgré tout, n'avaient pas la vie spirituelle que nous pouvions avoir grâce à notre vie communautaire à l'École. Alors il s'ouvrit à nous, nous parla de sa vie, de ses souffrances, de ses espoirs et de

ses déceptions. Enfin il fut pour nous l'ancien qui, en nous disant sa vie, nous éveillait à la vie que nous pourrions avoir les uns et les autres.

13- La mort de M. Portal

Cette première retraite fut extrêmement importante pour nous et nous devions la renouveler, l'année suivante, en 1926.

Le 19 juin 1926, M. Portal meurt, il mourut presque subitement. Par conséquent, il n'eut avec nous qu'une seule retraite. A ce moment-là, j'étais professeur à la faculté de Nancy. Je reçus un télégramme qui était absolument inattendu. Ce fut une véritable catastrophe pour moi. Ce fut vraiment la première grande épreuve de ma vie, la première grande catastrophe de ma vie mais une catastrophe dont le nom ne doit pas être compris de travers. Au fond, c'était peut-être, probablement même, un événement heureux, un événement d'autant plus heureux qu'il atteignait profondément ceux qui en étaient atteints. M. Portal nous laissait seuls, avec de grandes ambitions mais, pour ainsi dire, aucun moyen, peut-être plus de moyens intérieurs par le fait de notre vitalité spirituelle que de moyens extérieurs, nécessaires parce que, comme il le disait souvent : "Vous ne savez pas combien je vous ai protégés". Incontestablement, autour du groupe tournaient beaucoup d'autres abbés qui auraient bien voulu y introduire leur propre activité, au point même d'aller jusqu'à murmurer dans l'oreille de l'un d'entre nous : "Vous savez, M. Portal, il n'est pas tellement sûr".

3 - La période de 1926 à 1933

A) Les activités du groupe

1- Les réunions de St Cloud

Chaque dimanche, j'allais à St Cloud. Coeurdevey n'y était plus. Comme je ne pouvais pas faire ces réunions dans une chambre de l'École, j'avais loué une salle à manger en me faisant passer comme professeur d'espagnol vu la sonorité de mon nom, ce qui me permettait de continuer sans éveiller trop les soupçons du surveillant général qui sentait bien qu'il y avait du jésuite là-dessous mais qui n'a jamais réussi tout à fait à identifier sa réalité. Il avait quelques conversations solennelles, par exemple avec un jeune comme Domer qui est d'ailleurs devenu dominicain et qui est mort à la guerre, avec Galichet aussi qui lui donnait des inquiétudes qui furent d'ailleurs assez vite calmées car Galichet était fiancé et le surveillant était convaincu que, le mariage consommé, la mystique commencerait à perdre ses droits.

2- Les retraites de 1926

Nous devions avoir avec M. Portal deux retraites à Chambéry au mois d'août 1926, deux car nous considérons qu'il ne fallait pas être trop nombreux. Nous voulions avoir d'un côté une retraite de normaliens, ceux qui participaient à la vie communautaire à l'École et, d'autre part, une retraite pour les camarades de St Cloud. La retraite des normaliens fut prêchée par l'abbé Combaz, un ami que M. Portal avait rencontré au grand séminaire de Chambéry. C'était un homme pour lequel on avait vraiment de la sympathie mais il mourut l'année suivante. Ce fut une perte un peu semblable à celle de M. Portal et c'était un appui ecclésiastique de plus qui nous manquait. A cette retraite, il y avait certainement Martel, Guérard des Lauriers, Péguy, Thiberge et quelques autres, je les vois mais je n'arrive pas à retrouver leurs noms. (Sur une photo, on a Légaut, Thiberge, Martel, Guérard des Lauriers, Perret et Dubreil, avec la mention "La Vilette" et la date 2-10 août 1926). La deuxième retraite, celle de St Cloud, fut prêchée par Garonne, l'actuel archevêque de Toulouse ou, s'il n'a pas prêché celle-ci, il en a prêché une autre. Il y avait Coeurdevey, Chapelle, Rosset. C'est là que Rosset est entré dans le groupe. Il n'avait pas du tout envie d'aller à cette retraite. Il était alors à Grenoble et il a rencontré, au Buffet de la gare, Thiberge qui sortait de la première retraite. Le compte-rendu de Thiberge lui fit une telle impression qu'il se décida. Cette retraite fut extrêmement importante pour lui, elle orienta toute son existence. Après ces retraites, la situation est la suivante : Guérard des Lauriers part chez les Dominicains; Martel est à la "Fondation Thiers"; Perret est en seconde année d'école normale et Dubreil, en troisième année.

3- Les premières difficultés

Les difficultés commencèrent à s'accumuler par le fait même que le Père Portal n'était plus là pour, en un certain sens, rassurer les camarades. Tant qu'il vivait avec nous ou à côté de nous lorsque nous nous réunissions pour faire des méditations sur l'évangile, personne ne se posait de questions. Mais sitôt qu'il disparut, parce que l'influence sociologique commença à peser sur eux, certains camarades commencèrent à s'inquiéter. Pierre Péguy me dit un jour après une méditation : "Tu seras un grand saint ou un hérétique". Perret lui-même demanda à son directeur s'il devait continuer à aller à ces réunions. Son directeur eut la sagesse de ne pas trop s'engager et lui conseilla de continuer. Il resta donc avec moi.. Cet état latent de crise dû à la disparition de M. Portal faisait que les gens commençaient à douter de la voie dans laquelle il les avait engagés.

D'autre part, le projet d'appartement que nous avions fait avec M. Portal reprit, il était même urgent, il fallait trouver un lieu de réunion. La rue de Grenelle n'étant plus habitée, le groupe tala se réunit d'abord dans la sacristie de l'église St Jacques du Haut Pas dont le curé était Mgr Beaussart. Mgr Beaussart était un conférencier très ordinaire du groupe tala après la mort de M. Portal. Mais une sacristie ne créait pas le climat fraternel d'un appartement, le groupe ne s'y plaisait pas, je le compris tout de suite.

4- Le 11 rue Geoffroy St Hilaire (1926 - 1931)

Avec Perret, je cherchais un appartement qui puisse recevoir la bibliothèque de M. Portal et les réunions du groupe. M. Portal possédait une grosse bibliothèque centrée sur la réunion des églises et Mme Gallice voulait que nous fondions une association de type 1901 qui puisse reprendre cette bibliothèque et la préserver de sa dispersion.

Mon appartement au 20 de la rue Lacépède était l'amorce de quelque chose de plus important puisque je voulais vivre en équipe avec d'autres camarades comme je le faisais à l'École Normale quand j'étais agrégé-préparateur. Il fallait donc trouver un appartement.

Ces trois raisons firent que nous avons cherché un appartement et que nous avons eu la possibilité de louer le 11 rue Geoffroy St Hilaire, un appartement de six pièces, six pièces disponibles parce que, au rez-de-chaussée, il y avait une écurie pour les chevaux blessés qui y crevaient cordialement et bruyamment.

Le 1^{er} octobre 1926, nous aménageons à la rue Geoffroy St Hilaire. Cet appartement nous coûtait très cher. Je n'aurais pas pu le tenir avec mes propres ressources. Professeur agrégé à Evreux, je gagnais 11.000 francs par an et le loyer était de 10.000 francs. Heureusement Mme Gallice était là, qui finançait, ce qui nous permit quelque chose que nous n'aurions pas pu réaliser autrement.

Nous avions au départ une réunion par semaine avec Mgr Beaussart mais il y eut quelques difficultés. Ce fut l'abbé Hemmer, curé de la Trinité qui prit sa place.

Dans cet appartement, il y avait la bibliothèque de l'association Fernand Portal. En plus, ceci est important, nous avons commencé à avoir des réunions tous les jeudis et tous les dimanches, prolongement de ce qui se faisait rue Lacépède mais dans une dimension beaucoup plus importante. Nous faisons des méditations et des cercles d'études dans des directions semblables à celles que nous avons prises jusqu'à présent.

A ce moment-là, apparaît pour la première fois l'abbé Gaudefroy, qui était pensionnaire chez M. Portal et que nous rencontrons d'une façon extrêmement discrète, en train de fumer une cigarette après le repas avant de disparaître. C'est alors que je pris l'initiative de lui demander de venir avec nous. Il entra ainsi dans le groupe. De même, Teilhard qui me connaissait parce que le P. Portal m'avait mis en relation avec lui car mes idées d'une équipe scientifique allaient tout à fait dans la direction de ce que lui-même rêvait. Teilhard nous envoya le P. d'Ouince.

Je n'étais plus professeur à Evreux mais à Nancy. Il fallait bien que j'y aille pour faire mes cours. Pendant mes absences, il fallait que la maison soit tenue. Nous prîmes une personne qui avait la vocation de bonne de curé, Mme Dedreux qui devint la maîtresse de maison de la rue Geoffroy St Hilaire.

5- La publication des méditations

Je ne vous dirai pas grand-chose sur nos activités intellectuelles. Cependant, c'est à ce moment-là que nous avons commencé à publier des méditations et, par le fait même, notre influence commençait à s'étendre à l'extérieur. Chaque semaine, nous écrivions une méditation, en général sur une messe de l'année et nous l'envoyions aux camarades que cela pouvait intéresser, d'abord à ceux qui étaient passés dans le groupe et qui se trouvaient en province, professeurs en général soit d'E.P.S. soit d'École Normale. Nous les avons aussi envoyées à quelques instituteurs que nous avons commencé à connaître aussi. Petit à petit, cette publication prit une importance très grande puisque, en 1930-31, nous envoyions jusqu'à 1500 méditations par semaine dans tous les milieux de France et de Navarre. Elles arrivaient partout, dans les écoles normales, sur le bureau des inspecteurs primaires et aussi sur la table des prêtres. Cette activité était déjà assez considérable. Il fallait écrire chaque semaine une méditation qui n'était pas une petite méditation mais qui devait tenir sur deux feuilles. Cela ne nous paraissait pas suffisant car nous avions un dynamisme de jeunes. Nous faisons alors des topos plus importants. C'est aussi à ce moment-là que nous avons fait des publications sur Bérulle, Newman, Gratry, Teilhard, sur le Père Racine, un Jésuite que le Père d'Ouince nous avait amené, qui était parti en Inde et qui nous faisait des conférences très intéressantes...

6- Un livre sur M. Portal. Sous l'impulsion de M. Hemmer, nous avons le désir de faire paraître une vie de M. Portal. Avec Perret et Martel, nous avons essayé de constituer les premiers chapitres d'un livre qui a paru une quinzaine d'années après dans des conditions assez lamentables car M. Hemmer était un saint homme mais il avait peur de troubler l'attitude de l'église par des livres révolutionnaires. On l'a fait paraître après la guerre, après la mort de M. Hemmer, dans des conditions tellement médiocres que ce livre, mal fait, n'a pas eu l'influence spirituelle qu'il aurait dû avoir si on l'avait construit à temps dans de bonnes conditions.

7- Le projet d'activité scientifique avec Dubreil

D'autre part, je n'oubliais pas l'activité proprement scientifique. J'avais avec Dubreil un essai de collaboration scientifique qui ne put aboutir ou, du moins, je tentais d'avoir une collaboration scientifique avec Dubreil. Ce fut un échec.

J'étais déjà à bout de souffle. Toutes ces activités spirituelles m'empêchaient d'avoir une activité scientifique réelle. J'ai été un chercheur tant que je ne suis pas entré dans l'enseignement supérieur. Après, sitôt que je fus entré dans l'enseignement supérieur, avec le temps pris par les voyages, non seulement Nancy-Paris, mais ceux que je faisais pour aller voir tel ou tel camarade instituteur ou tel groupe de normaliens, par la préparation des méditations, des topos..., il n'y avait pas de possibilité physique réelle de mener de front deux vies aussi

différentes et aussi épuisantes. Le résultat fut que l'activité scientifique avec Dubreil fut quasi-nulle. Elle se solda par un échec très rapidement et ce fut une des raisons pour lesquelles Dubreil quitta le groupe assez rapidement. Incontestablement, avec Perret et Martel, l'activité dont je vous parlais et où j'avais moins d'importance puisque j'étais un scientifique, était beaucoup plus légère pour moi et ce fut vraiment une collaboration très réelle.

Pour le reste, visites aux groupes de province, à des instituteurs dans leur poste, les retraites à Noël aux environs de Paris et aux grandes vacances dans des maisons que nous avons connues jadis, en particulier au petit séminaire de Chambéry, la Villette...

8- Le problème d'un aumônier

Le groupe se développant, des difficultés se présentèrent. J'avais réussi à naviguer suffisamment pour ne pas avoir besoin d'un aumônier. Je me suis développé tout doucement à l'abri du groupe tala qui en avait un (M. Portal). Notre influence était très grande, trop sans doute car, à ce moment-là, on la combattait mais j'ai réussi à n'avoir jamais d'autre aumônier que M. Portal. M. Hemmer était un homme très simple qui me faisait tout à fait confiance et les inquiétudes que nous pouvions avoir eu au début, à la suite de la mort de M. Portal, ne se produisirent pas véritablement.

9- Ouverture aux familles

En revanche, d'autres difficultés se présentèrent.

La première : quelques-uns d'entre nous, des jeunes du groupe, se marièrent et disparurent. Le mariage était pour eux l'occasion de disparaître. Je me rendis compte tout de suite de l'affaire et je me disais : "Si vraiment notre groupe doit continuer, il faut garder le contact". Vous voyez, ce n'était déjà plus du tout l'équipe scientifique du départ, c'était un groupe de type monastique, c'est-à-dire très religieux, tout orienté vers la vie intérieure beaucoup plus que vers une action extérieure, sociale ou politique, qui se proposait de conduire chacun d'entre nous du point de départ où il se trouvait à un point d'arrivée, c'est-à-dire jusqu'à sa mort. Nous ne voulions pas être un groupe de jeunes qui ne veulent être qu'entre eux, nous étions un groupe de jeunes qui prétendions vieillir ensemble.

Mais les jeunes qui se mariaient s'en allaient et des camarades mariés venaient au groupe. Par exemple, Briquet qui était dans le groupe a disparu pendant un certain temps. Quelqu'un qui était marié et venait au groupe malgré les objurgations de sa femme, c'était Barbazanges. Il y en avait d'autres dont je ne me souviens pas des noms. Nous avons donc décidé de nous ouvrir aux familles et, pour cela, il fallait mettre une famille à la rue Geoffroy St Hilaire. Mme Dedreux évidemment n'entrait pas bien dans la combinaison, elle réagissait. A ce moment-là, Masson est venu au groupe, il était marié et nous avons pensé au couple Masson pour tenir la maison. Mais Mme Masson mourut et notre projet s'est trouvé pour ainsi dire impossible. Nous avons donc continué avec Mme Dedreux.

10- Ouverture aux jeunes filles

Une autre décision beaucoup plus révolutionnaire que celle d'introduire des familles dans le groupe fut d'ouvrir le groupe aux jeunes filles. Nous eûmes des contacts avec des Sévriennes, avec les Fontenaisiennes, l'enseignement primaire, avec aussi quelques institutrices de Paris et d'ailleurs. Bien entendu, notre influence grandissait avec les 1500 méditations qui allaient partout.

11- Les Journées Universitaires

D'autre part, nous commençons à fréquenter les journées universitaires parce que nous étions dedans plus qu'aucun autre. Perret et moi, nous avions chacun un carnet et on notait : Mlle Untel, 15 exemplaires des méditations...

Le sommet de notre influence dans le milieu universitaire fut aux journées de Dijon, en 1932. J'ai fait un topo aux jeunes car il y avait une journée pour les jeunes, ou plutôt l'institutrice qui devait le faire m'a demandé de le lui préparer mais, quand elle l'a lu, elle m'a dit : "Je ne peux pas le lire, c'est beaucoup trop jeune pour moi". Alors c'est moi qui le fis. Pons devait en faire un autre mais il m'a dit : "Je ne sais pas faire de tels topos" et je l'ai fait avec Perret. Quand nous sommes arrivés à Dijon, nous n'avions pas tout à fait terminé. Pons m'a mis dans une pièce et j'ai terminé le topo de Pons en utilisant une méditation que j'avais faite récemment. C'est dire l'influence importante que nous avions, trop importante pour qu'elle soit tolérée et nous avons commencé à recevoir des coups de bâton.

B) Les difficultés

1- Les difficultés internes

a) L'évolution des membres du groupe

Dubreil était préparateur agrégé à l'École. A ce moment-là, quelques jeunes filles commençaient à être admises à l'École Normale de garçons. Lors de la retraite que nous avons faite à St Vincent, près d'Aix-les-Bains, il y avait eu une assez violente altercation avec lui au sujet du mariage. Il m'avait dit / "Je ne peux pas continuer comme cela, je pars". Il se maria en 1928.

Martel était venu dans le groupe par l'intermédiaire de M. Portal. Il logeait rue Geoffroy St Hilaire après avoir quitté la Fondation Thiers où il a fait sa thèse. Il fut nommé professeur de slave (russe et polonais) à Lille. Toutes les semaines, il venait à Paris et vivait avec nous une partie de la semaine. Son activité était très imbriquée, très

fondue fraternellement avec la nôtre mais il avait des activités qui lui étaient personnelles et qui étaient axées sur un autre plan, dans d'autres horizons.

Robert Garric, qui était aussi à la Fondation Thiers, avait invité Martel à s'intéresser aux Équipes Sociales. Deffontaines, qui était aussi à la Fondation Thiers, était un ami intime de Martel. D'autre part, Martel était en relation avec un groupe de jeunes filles, des malades de Berck, Marguerite Rivard, Madeleine Lebecel, et il a eu une énorme influence sur elles. De sorte que Martel était à la fois dans le groupe mais, par les activités qu'il avait en dehors, il se trouvait à part.

J'ai dû lutter contre les tendances de Martel car il était un peu hétérogène par rapport à l'axe du groupe que je voulais fonder. Nous étions cependant frères, extrêmement frères, bien entendu. Si Martel a reçu de la rue Geoffroy et lui a beaucoup donné, il ne peut pas être considéré comme faisant partie du groupe tel que nous l'avions constitué, comme a pu l'être Dubreil pendant un certain temps et, a fortiori, Perret. Au mois de mai 1931, atteint par les premiers symptômes de la tuberculose, il quitte la rue Geoffroy pour aller dans sa famille à Baume-les-Dames (Doubs) où il meurt, le 12 octobre 1931, donc avant que nous quittions la rue Geoffroy St Hilaire pour la rue Galilée et aussi avant que nous entrions à Chadefaud..

b) L'évolution du groupe

Les difficultés dans le groupe proviennent de deux ordres.

1- le risque de deux groupes

D'abord, n'oubliez pas que le groupe tala, c'est-à-dire les normaliens, se réunissait rue Geoffroy St Hilaire, toutes les semaines, sous la direction de l'abbé Hemmer ou de Mgr Beaussart, dans la bibliothèque de M. Portal, comme jadis on se réunissait dans l'appartement de M. Portal à la rue de Grenelle. Bien avant de mourir, M. Portal m'avait dit : "Surtout, ne faites aucun recrutement visible mais par contact individuel, jamais par proposition générale". C'était d'une grande sagesse car une des grosses difficultés d'une initiative comme celle que j'avais prise sous l'initiative de M. Portal, c'est que, par le fait même de la ferveur qui nous caractérisait vis-à-vis du christianisme que pouvaient vivre les autres, on en arrivait à faire des chrétiens de deux zones. D'où une certaine opposition, qui existait déjà du temps de M. Portal, entre ceux qui participaient aux activités spirituelles du groupe et ceux qui étaient simplement dans le groupe tala et trouvaient que tout cela ressemblait trop à un style monastique et donc ne correspondait pas à leur véritable besoin spirituel.

2- l'arrivée des jeunes

Ensuite, après la mort de M. Portal, les jeunes qui ne l'avaient pas connu sont apparus avec de nouvelles activités dans l'apostolat, avec l'action catholique qui commençait à s'organiser, ou qui avaient des formations spirituelles de groupes de khâgneux, de groupes de taupins. D'autre part, il y avait ceux qui avaient pu être touchés par les Équipes Sociales de Garric ou par quelques autres activités sociales ou même politiques. A ce moment-là, les activités politiques n'étaient pas négligeables. En dehors du groupe communiste qui n'était pas vraiment un groupe particulièrement chrétien, il y avait le groupe d'Action Française, les Jeunesses Patriotes, le groupe de Marc Sangnier qui tournait autour du groupe tala comme le lion rôde autour du fidèle pour le tenter. Tant que M. Portal était là, il y avait un exorcisme. Sitôt que M. Portal eût disparu, Marc Sangnier est apparu; Garric, qui avait respecté la discipline que M. Portal lui avait imposée, réapparut et les groupes politiques n'ont pas manqué, eux aussi, de réapparaître. Tout cela a provoqué une dispersion dans le groupe qui allait contre l'approfondissement qui était propre au mouvement dont je m'occupais.

D'autre part, les jeunes qui arrivaient nous considéraient déjà comme des anciens, alors que nous n'étions pas bien vieux, et se considéraient comme plus jeunes. L'opposition des générations se manifestait déjà. Les jeunes refusaient absolument d'être conduits par les anciens et trouvaient que ce que les anciens avaient fait ne signifiait rien.

A une des retraites à Gentilly où j'étais encore tout à fait dans le groupe, j'étais alors agrégé-préparateur, les Lazaristes n'avaient pas pu nous donner des chambres séparées car ils étaient en travaux. J'avais acheté de grands paravents pour couper une très grande pièce de manière à ce qu'on puisse trouver un peu le recueillement que nous connaissions jadis. Nous étions un peu comme des bonnes soeurs séparées les uns des autres par des draps verticaux. Certains camarades, comme Borne ou Marroux, jouaient ostensiblement aux échecs ou aux cartes dans leur petite cellule pour manifester leur indépendance vis-à-vis de toutes ces manières de bonnes soeurs et de curés pour pratiquer, comme ils disaient : "la joie de St François d'Assise".

Voilà quelques-unes des difficultés que nous avons rencontrées du côté du groupe tala et qui pesèrent profondément sur nous.

2- Les critiques externes

a) La dénonciation à l'assemblée des Cardinaux

D'un autre côté, l'extension des publications, le contact avec les groupes locaux et surtout avec leurs aumôniers, l'influence sur les groupes féminins par les méditations et enfin l'ouverture aux jeunes filles, donnaient de multiples occasions d'être critiqués. En particulier, les topos n'étaient pas d'un style proprement ecclésiastique, les précautions théologiques n'y étaient certainement pas exactement observées. Nous pouvions être critiqués sur le fond, cela n'allait pas très loin.

Cela ne serait pas allé très loin s'il n'y avait pas eu le reste. Le puissant levier de nos critiques, celui qui utilisa des imprudences du langage et peut-être même du fond, ce fut évidemment l'ouverture aux jeunes filles et la secrète et dure concurrence que les groupes de garçons ouverts aux jeunes filles pouvaient faire aux groupes de jeunes filles. Nous avons eu, par exemple, entre Mlle Sylve et le groupe Légaut, une concurrence assez dure qui ne se manifesta pas entre nous mais beaucoup plus par l'intervention des aumôniers de Mlle Sylve. Nous avons été dénoncés à la réunion des Cardinaux.

b) L'intervention de M. Paris

Le P. Paris qui était déjà aumônier des journées universitaires, qui nous aimait bien mais d'un amour un peu intéressé, en ce sens qu'il sentait que c'était nous qui étions la partie la plus vivante du mouvement universitaire, voulut nous protéger. D'autre part, il s'intéressait beaucoup à nous parce que c'était le groupe de St Cloud qui était la pièce maîtresse car il touchait le recrutement des Ecoles Normales et des écoles primaires supérieures. Par conséquent, nous allions faire naître une congrégation d'inspecteurs primaires et de directeurs d'écoles normales. C'était évidemment "le fin du fin". Il me dit : "On va essayer d'arranger les choses" et ce fut la décision de faire paraître un certain nombre de méditations qui étaient diffusées en feuilles polycopiées sous la forme d'un volume "Prières d'un croyant", préfacé par un cardinal de façon à ne pas pouvoir le mettre à l'index (Un livre préfacé par un cardinal ne peut pas être mis à l'index).

M. Paris est allé voir le Cardinal Verdier qui était lui-même Sulpicien et lui expliqua la chose. J'allai voir Verdier, je lui montrai le livre et il me dit : "Faites la préface, je n'ai pas le temps". Je fis donc une préface cardinalice et la lui envoyai. Puis il eut le temps de lire le livre qui lui plut et il fit une petite préface d'une demi-page qui n'avait pas la splendeur du style de la première préface cardinalice que j'avais faite mais qui était une préface cardinalice. Mais M. Paris pensait que, pour faire taire les critiques car il entendait des confidences d'aumôniers, il fallait commencer le livre par un credo : "Dites-leur que vous croyez en Jésus-Christ..." J'eus l'idée d'écrire un credo à la manière de Claudel, qui passera mieux, qui sera mieux dans la ligne. Ce sera encore un credo par certains côtés mais ce sera dans la ligne du livre. Je fis cette première prière. Je l'écrivis d'un seul jet, une nuit, rue Geoffroy St Hilaire et cette prière se trouve en tête de "Prières d'un croyant".

Le cardinal signa sa préface le 19 décembre 1932 et le livre parut en 1933. Il eut du succès. Il reçut aussi beaucoup de critiques. Dans certains milieux, on a dit et on a maintenu que c'était un livre irréformable mais, comme il était préfacé par le Cardinal, on nous laissa en paix.

C) Les réunions pendant les vacances

1- Les retraites

Une autre activité a été extrêmement importante, les retraites que nous avons amorcées au petit séminaire de Chambéry en 1925. Ensuite nous avons dû nous transporter à Aix-les-Bains car le petit séminaire avait une clôture, même pendant les vacances. Galichet était marié, il logeait sa femme à l'hôtel. Il n'arrivait plus à dormir car il participait à la retraite pendant le jour, il rentrait tard le soir et repartait tôt le matin.

Il fallait trouver une maison où nous ayons plus de liberté c'est-à-dire une maison qui ne soit pas une maison religieuse qui, toutes, avaient une clôture. Nous nous sommes transportés dans une propriété voisine de celle que Mme Gallice possédait où elle avait un orphelinat de filles et qui appartenait aussi à Mme Gallice. M. Portal lui avait conseillé d'acheter cette maison pour créer un orphelinat de garçons : "Nous marierons les garçons avec les filles de telle sorte que, lorsque les filles se marieront, elles ne perdront pas la foi et de même pour les garçons". C'est dans ce chalet vide, la maison St Vincent, que nous fîmes notre retraite et nous y sommes allés plusieurs fois. Le fait d'être chez nous avec une vraie vie communautaire qui s'accentuait, a fait que nous sommes devenus de plus en plus nombreux. La maison devenait trop petite et puis aussi, elle devenait moins vacantes car Mme Gallice l'avait confiée aux Lazaristes pour avoir un aumônier chez elle. Ils y envoyaient leurs colonies de vacances et nous étions obligés de partir. En 1931, avec Perret, nous avons cherché une propriété à louer où nous serions totalement chez nous et indépendants.

2- Ce fut Chadefaud.

La première réunion se fit en 1931 et eut un caractère extrêmement fervent. Nous n'étions pas très nombreux mais nous avions un régime de vie spirituelle encore plus intense que celui que nous connaissions à l'Ecole. Perret avec son frère, Coeurdevey je crois, certainement Chapelle et Rosset, et beaucoup d'autres encore. Nous chantions la messe tous les matins. Nous ne récitons pas l'office car il impliquait la connaissance du latin que beaucoup de nos camarades du primaire ne connaissaient pas. Mais en fait, quand on fait le calcul, sans exagérer, je crois que nous restions à la chapelle quatre à cinq heures par jour.

3- Scourdois

A côté, il y avait un autre propriété à louer, ne pas la louer eût été un péché. En 1932, nous avons donc loué aussi Scourdois. Nous avions deux "châteaux" comme on dit dans le pays, c'est-à-dire deux grandes maisons dans lesquelles, en nous équipant convenablement, nous pouvions recevoir une centaine de personnes simultanément. Cette situation avait deux intérêts majeurs :

1- approfondissement de la vie spirituelle en menant une vie communautaire beaucoup plus réelle que celle que nous avions à Paris, puisqu'elle était fatalement sporadique

2- et avoir la possibilité de retrouver les nombreux groupes de province, fondés par ceux qui étaient passés par Paris et qui avaient besoin de se retrouver ensemble pendant les vacances. Malgré tous nos efforts, il y avait une grande différence d'efficacité entre la lecture de nos topos et les réunions fraternelles que nous pouvions avoir à Chadeaud et Scourdois.

D) Paris 1932 - 1933

1- L'hôtel de la rue Galilée (1932)

En juin 1932, le bail de la rue Geoffroy St Hilaire se terminait. Nous voulions avoir des familles en communauté avec nous. L'appartement n'avait que six pièces. Il était trop petit pour nos réunions. Nous avons déménagé et sommes entrés dans un petit hôtel, dans le 16^{ème} arrondissement, rue Galilée. Nous avons déménagé et nous sommes entrés dans cet hôtel en juin 1932.

Mme Dedreux ne voyait pas ces choses d'un bon oeil. Elle se fatiguait aussi car plus nous étions nombreux, plus elle était chargée. D'autre part, elle ne voyait pas avec beaucoup de sympathie la venue de jeunes femmes dans un milieu comme le nôtre. Elle me disait : "Légaut, les femmes vous perdront", de telle sorte qu'elle partit, dans de bonnes conditions. Nous sommes restés en bonnes relations avec elle, en particulier Perret car j'étais souvent absent. Perret a gardé avec elle des relations filiales jusqu'à sa mort qui, d'ailleurs, n'est pas très éloignée. Elle est morte très âgée, il y a peut-être deux ans. C'était une sainte femme.

2- Une petite communauté

La famille Picou la remplaça. Nous avons trouvé une famille, avec l'homme et la femme, qui avait une puissance de travail pour tenir la maison plus importante qu'une femme âgée. D'autre part, je ne sais plus à quelle date exactement, Marie Roptin, qui était déjà assez âgée, vint à la maison y loger, mais ce fut peut-être plus tard, je ne sais plus.

Nous formions petit à petit une communauté grâce aux initiatives et au dévouement de ceux qui, d'une manière ou d'une autre, gènèrent leur carrière pour collaborer à Paris à une oeuvre qu'ils sentaient importante pour eux et pour les autres. Il y avait Voirin qui était sorti de l'École Normale de St Cloud, qui avait été nommé dans une école primaire supérieure de Bretagne et qui se décida à renoncer à son poste d'E.P.S. à Lamballe pour venir instituteur à Paris de façon à pouvoir loger en communauté avec nous. Haumesser, qui sortait aussi de St Cloud et désirait passer l'agrégation de sciences naturelles où il fut reçu premier, est venu passer une année avec nous. Berriot était à St Cloud et Marie-Louise, sa future femme, était institutrice à Paris; ils logèrent après. Masson aussi après la mort de sa femme et Henriette Blanc, sa seconde femme qui était institutrice dans le Lot-et-Garonne, demanda aussi son changement et arriva à être institutrice à Paris. Marguerite Rossignol, qui était assistante sociale, vint aussi vers cette époque, avec Jeanne Allibert, celle qui fut plus tard la femme de Jacques Perret.

Nous formions petit à petit une communauté grâce aux initiatives et au dévouement de ceux qui blessaient, d'une manière ou d'une autre, leur carrière de professeur ou d'instituteur pour venir à Paris collaborer à une oeuvre qu'ils sentaient extrêmement importante pour eux et pour les autres.

3- Les dimanches de la rue Galilée

Dans un local comme la rue Geoffroy, nous avons connu une extension des activités intellectuelles que nous avons dans les autres endroits, en particulier quand j'étais seul dans ma chambre. Rue Galilée, cette extension continue mais plus par un approfondissement de la spiritualité humaine que par un approfondissement de la spiritualité religieuse. Teilhard eut alors une très grande influence sur nous et nous avons étudié beaucoup d'auteurs contemporains : Gide, Mauriac, Gabriel Marcel, Valéry, Claudel, Péguy, Bernanos...

4- Les ruptures dans le groupe

Ici se place le deuxième événement important de mon existence après la mort de M. Portal. Au départ, nous étions un petit groupe. Dans cette équipe monastique, il y avait Martel, Dubreil, Perret et moi. Nous étions tous les quatre vraiment dans le bain d'une façon toute particulière. D'autres venaient à nous mais ils restaient un peu au dehors. Même des camarades comme Voirin n'étaient pas tout à fait dans notre propre ligne et son mariage se fit de la façon la plus normale.

Après quelques années, Dubreil était parti et Martel était mort. Enfin Perret s'est marié.

Ce fut pour moi une catastrophe, heureuse en définitive car je crois que c'était très important que ça se réalise, comme il était important que M. Portal meure jeune, du moins vite, de manière à nous laisser une initiative plus complète, qu'il aurait pu nous laisser aussi avec sa largeur d'esprit. Incontestablement, le jour où M. Portal est mort, je croyais que tout était par terre et le jour où Perret s'est marié, j'ai bien cru aussi que tout était par terre. Pourquoi ? Je vais vous l'expliquer. C'est la partie la plus délicate et la plus difficile de mon rapport. J'espère que j'arriverai à avoir la langue assez déliée pour vous dire ce que j'ai à vous dire et que je serai assez près de moi-même pour ne vous dire que ce que j'ai à vous dire. Je vous dirai des choses vraies mais, incontestablement, je ne peux pas vous dire tout car je ne suis pas seul en cause.

4 - La crise (1933 à 1940)

La période qui va de 1933 à 1940 me semble caractériser par deux directions qui se compénétrèrent intimement : ma crise personnelle et la décroissance du groupe. Ces deux aspects sont liés, ma crise personnelle a intéressé la décroissance du groupe et la décroissance du groupe a nourri ma crise personnelle.

A) La décroissance du groupe est l'aspect le plus extérieur.

Pourquoi ce groupe, en pleine vie jusqu'en 1933, a progressivement perdu sa vitalité spirituelle ?

1- Le nombre

Une première cause qui est immédiate, la plus visible, c'est le nombre. Nous étions de plus en plus nombreux. Notre recrutement exigeait une plus grande homogénéité. Maintenant, je dirais que le sociologique apportait de l'eau à notre moulin mais les camarades qui venaient étaient beaucoup moins semblables à ceux que nous étions jadis. Par l'hétérogénéité de notre recrutement et par le nombre, un poids pesait sur les destinées du groupe. Chose fatale qui existe dans tous les groupes, même les plus vivants.

2- Les familles

Une deuxième cause est due aux questions nouvelles posées par les familles. Tant qu'on réunit des garçons célibataires, il n'y a pas beaucoup de difficultés ou, s'il y en a, elles sont petites par rapport à celles qu'on rencontre quand on réunit des jeunes gens et des jeunes filles. Là encore, on n'a pas connu de grandes difficultés. Tous les scandales possibles, toutes les histoires qui peuvent se greffer là-dessus, car on vivait dans un milieu vitalement religieux, ne se posèrent pas. Au contraire, nous avons connu un climat de santé qui aurait fait douter du péché originel si ça avait été vraiment utile.

Mais quand les familles apparaissent, les choses commencent à devenir un peu plus compliquées car une famille a besoin d'autonomie, d'une autonomie que les jeunes célibataires ne connaissent pas et ont même tendance à refuser.

Quand un jeune du groupe rencontrait une jeune fille du groupe, ils se réunissaient ensemble et croyaient, au départ, qu'ils continueraient à faire partie du groupe comme au temps où ils étaient l'un et l'autre célibataires. En vérité, ce n'est pas vrai, mais il faut le trouver. D'où la crise qui manifeste la nécessité de trouver une solution et puis toutes les hésitations qui font que les meilleurs d'entre nous, quand ils se mariaient, ne se mariaient peut-être pas dans l'esprit qu'il fallait, puisqu'en définitive, ils se mariaient comme on s'associe entre célibataires.

Les difficultés de la famille augmentent évidemment lorsque les enfants paraissent car les enfants sont difficiles à faire vivre dans une communauté. D'où la nécessité d'absences, discontinuité dans les présences, relâchement par conséquent dans le contact...enfin, toutes sortes d'éléments que nous n'avions pas du tout la possibilité de connaître parce que nous n'étions qu'un groupe de célibataires pour lesquels le relâchement dans les contacts était simplement la manifestation d'un relâchement dans le goût spirituel.

3- Les goûts changent. D'autre part, l'âge moyen des membres du groupe a augmenté. Quand on est jeune, on a une curiosité intellectuelle réelle; je dirais même que c'est plus que de la curiosité, presque de la goinfrerie intellectuelle. Cela passe vite. Le groupe était moins intellectuel qu'au départ. Comme une grande partie de notre activité religieuse était axée sur le spirituel religieux, on a continué à faire des topos. Qu'est-ce qu'on aurait fait à Chadeaud et Scourdois si on n'avait pas fait de topos ? mais incontestablement on les faisait un peu parce qu'on les avait faits. On ne les aurait pas faits comme cela si on avait commencé à ce niveau-là. Donc ils devenaient moins intéressants. Le résultat : par une évolution vite normale, l'âge moyen augmentant, la présence des jeunes filles, des familles, des enfants, un intérêt moins vital pour les questions intellectuelles, le résultat fut une humanisation du groupe. Le groupe s'humanise, il est de moins en moins de type monacal. Il est de plus en plus de type paroissial, c'est-à-dire que nous vivions ensemble, non plus comme des moines, mais pour nous retrouver sur un plan où l'amitié a un rôle très important, de plus en plus important, aidant et compensant dans une large mesure l'intérêt proprement religieux que nous pouvions avoir au départ.

4- Le problème des aumôniers

Une autre cause est délicate à dire. Il faut tout de même que j'en parle car je ne le ferai plus. Jusqu'à présent, j'avais réussi à ne pas avoir d'aumônier. C'est moi qui choisissais les prêtres qui venaient dans le groupe, l'abbé Escudier, l'abbé Bodot, l'abbé Gaudefroy en particulier qui m'était spécialement précieux car il était, d'une manière plus ou moins officieuse, l'aumônier du groupe mais j'étais aussi libre de faire ce que je voulais avec lui que s'il n'avait pas été là. Par conséquent, tout allait pour le mieux. Cependant, nous avions une influence considérable dans le mouvement universitaire dont le P. Paris était l'aumônier. D'autre part, le groupe s'occupait de la position-clé, St Cloud. M. Paris nous aimait bien parce que nous étions particulièrement vivants dans le mouvement universitaire. Il entra dans le groupe et nous l'avons accueilli avec joie car il était ouvert, au moins sur certains points. Il nous était cher aussi parce qu'il nous complimentait beaucoup. Il s'occupa de nous dans des conditions de discrétion certaine, surtout au départ et prit petit à petit une place dans le groupe de St Cloud. Bien entendu, j'y allais toujours, tous les dimanches, jusqu'en 1939. Mais M. Paris prit petit à petit une position de plus en plus importante dans ce groupe, au point que les réunions que je faisais étaient doublées par celles qu'il faisait. Peu à peu, le groupe de St Cloud se détacha de moi sans fracas, d'une manière extrêmement souple, sans difficultés d'aucune sorte. Mais quand M. Paris invitait les normaliens de St Cloud chez Mlle Poucet, à Paris, pour une réunion, un repas en commun, il y avait la pente insensible qui menait à ce que le groupe avait un aumônier, qui ne fut jamais un aumônier qui me censurait, mais qui, petit à petit, me supplanta.

Évidemment, tout ceci pesa aussi un peu sur les destinées du groupe. A certains moments, à Scourdois, il introduisait certaines formes de liturgie, de méditation, qui provoquèrent quelques prises de bec entre lui et moi. Un jour où peut-être j'avais été un peu trop fort, il me dit : "Jamais un laïc ne m'a parlé comme vous m'avez parlé". Ceci est important, même si ce n'est pas à dire mais, puisque nous disons les choses réelles, pour bien comprendre le fond des choses, il faut évidemment sortir le sac. Donc l'évolution du groupe fut la source la plus extérieure de sa décroissance. La façon dont il évoluait n'était pas tout à fait dans ma ligne. Je conservais au milieu de vous une vie extrêmement active mais la présence des familles, leurs préoccupations, je dirais plus humaines, comme les sorties, des séances de danse, tout cela, d'une manière ou d'une autre, n'était plus tout à fait dans la ligne que j'avais rêvée.

B) Ma crise personnelle

1- Le départ de Perret

D'autre part, ma solitude, après le départ de Perret, fut très grande. Vous pouvez difficilement vous rendre compte de l'intimité de la collaboration que j'ai eue avec Perret pendant sept ans. Moi qui étais un scientifique, qui ne savais pas mettre deux mots l'un derrière l'autre, j'ai reçu de lui, je ne dirai pas le charisme du littéraire ce serait excessif, mais la possibilité d'écrire, de parler, d'organiser une pensée qui m'était absolument inconnue avant. Je lui ai certainement donné une rigueur de pensée, une possibilité de discussion qu'il avait en lui en puissance mais que ses études littéraires ne lui avaient pas permis de cultiver. Il y avait donc entre nous une collaboration d'une intimité extraordinaire, je peux vraiment dire "extraordinaire". La preuve en est, non pas seulement la fécondité, mais prolixité des écrits que nous avons produits ensemble. J'ai conservé le prototype de toutes les méditations que nous avons sorties.

Pour bien expliquer la mentalité que j'avais à l'époque du mariage de Perret et de son départ pour Montpellier, je vais citer quelques faits. Lorsque j'étais à l'École Normale comme agrégé-préparateur et que M. Portal me poussait à fonder une équipe, je lui disais que ne concevais pas la possibilité de vivre seul mon idéal à la fois monastique et scientifique. Dans "Prières d'un croyant", il y a beaucoup de méditations qui sont comme les échos des manifestations un peu dépersonnalisées des inquiétudes ou des aspirations que je pouvais avoir. Vous avez cela en particulier dans "les disciples d'Emmaüs". C'était une de nos méditations fréquentes justement parce que c'était deux êtres qui cherchaient leur voie, qui la cherchaient, la trouvaient et la réalisaient ensemble. Or quelques jours après avoir parlé de cette question avec M. Portal, Paul Dubreil m'écrivait à Evreux : "Je t'ai compris dans tes méditations, je viens avec toi". Ce fut pour moi un signe. Je croyais peut-être encore aux signes à ce moment-là mais, enfin, c'était peut-être un signe vraiment, que je devais continuer dans cette voie où, malgré tout, il n'y avait personne d'autre que moi à ce moment-là.

Petit à petit, je sentais le gens s'écarter. Dubreil parti, Martel, mort. La prière que fait Siméon dans "la joie de Siméon" manifeste un peu mes sentiments après la mort de Martel. On a une indication des sentiments de solitude qui se creusaient déjà, même si nous étions encore deux à ce moment-là, Perret et moi. Mais on sentait que l'idéal qui nous apparaissait à tous les deux, qui se manifestait à travers nous et par ce que nous faisons, n'avait pas l'écho que nous avions pu désirer l'un et l'autre dans le cœur de nos plus proches. Dans "la joie de Siméon", Siméon dit : "Je suis parti avec beaucoup et, petit à petit, je me suis trouvé seul".

2- Mon équilibre affectif

Autre chose qui est plus sous-jacent, plus caché, plus difficile à dire mais qui est pourtant très réel, j'étais un garçon singulier. J'ai pu connaître vers 14-15 ans, au moment du développement sentimental, les difficultés de la puberté. J'ai pu, pendant un certain temps, en être empoisonné. Mes premières retraites m'ont pour ainsi dire complètement exorcisé dans ce domaine. Je vous avouerai très humblement que, pendant dix ans, jusqu'en 1930-31, les questions qui sont souvent des échardes dans la chair de la plupart des jeunes me sont restées complètement ignorées à tel point, je vais vous dire une chose simple, que je ne savais pas ce que c'était un acte sexuel. C'est vous dire à quel point mon impréparation dans ce domaine était profonde. Quand on découvre ça à 20 ans, ce n'est pas très grave mais, plus on tarde, plus ça devient grave. Incontestablement, le mariage de Perret a été pour moi l'occasion de cette explosion.

A Grenoble, pendant mon service militaire, j'avais été ému par la famille Chevalier. Si, par certains côtés, je n'étais pas du tout préparé à la vie humaine classique, on voit tout de même des éléments y préparaient. D'autre part, le contact fréquent avec les familles du groupe étaient pour moi l'occasion d'éveil. Tout ceci faisait un élément complexe. Je perdis profondément mon équilibre. Je ne le perdis jamais complètement, juste au point où, quand on va le perdre, on se rattrape. Ce fut pendant toute une période où j'essayais de trouver dans des amitiés féminines un équilibre sentimental et une collaboration intellectuelle semblable à celle que j'avais pu trouver jadis avec Perret. Les jeunes filles avec lesquelles j'eus cette collaboration et cette tentative, je dirais d'union sentimentale, je ne peux que les en remercier. Tout s'est fait dans l'honneur et si nous avons eu l'occasion d'en souffrir les uns et les autres, en vérité, je le pense sans pouvoir trop le savoir puisqu'en définitive, quand une chose a cessé, il y a un éloignement qui fait qu'on ne peut plus se connaître, je pense que, pour les unes comme pour les autres, après un certain temps de maturation et d'incubation, si vous voulez, ce furent de véritables grâces spirituelles pour les uns et pour les autres. Je vais vous donner leurs noms car vous ne les ignorez pas et,

d'autre part, il n'y a rien, dans ce que je vous dis, qui puisse le moins du monde les inquiéter ou m'inquiéter moi-même. C'est Yvonne Hastenteufel, Madame Faivre et Simone Bacon.

3- Le mariage

Chaque fois, je me heurtais à une difficulté première, c'est qu'en définitive, une amitié spirituelle tend à devenir une amitié. Or je ne voulais absolument pas du mariage car, jusqu'à ce moment-là, j'avais considéré que ma fidélité intérieure exigeait le célibat. J'étais parti dans cette voie dès le départ, un départ facilité pour moi par ma non-formation sexuelle. Je me considérais comme voué au célibat.

D'autre part, je sentais très bien que, si je me mariais, le groupe en porterait les conséquences, que beaucoup ne l'accepteraient pas. L'une d'entre elles disait : "Je ne veux pas prendre pour moi ce qui appartient à tous". Il y avait déjà, vis-à-vis du groupe comme vis-à-vis de moi-même, deux impossibilités radicales pour le mariage. Une amitié spirituelle, je la crois possible lorsque tout est bien en place par sa maturation, par son approfondissement, par son dépassement. Mettons qu'une amitié spirituelle, comme celle que nous aimions rappeler alors, celle de St François de Sales avec Ste Chantal, était parfaitement réussie, ou quelques autres du même genre, ce dont je ne suis pas tellement convaincu car, en définitive, la vérité n'est jamais su dans ce domaine. Enfin mettons que ça puisse exister dans le cas où les gens sont arrivés à une maturation spirituelle et humaine suffisante pour que le dépassement soit possible et que la stabilité puisse être proprement sur le plan spirituel. Quand ces conditions ne soit pas réalisées, c'est impossible. Alors, à chaque fois, il fallait se séparer car les issues étaient bouchées.

Cependant, je ne savais pas, dans ma candeur de jeune homme, qu'on parlait de ces choses autour de moi. Je suis un homme candide, simple. J'ignorais toutes les conversations qui longtemps animèrent les causeries qui pouvaient exister entre hommes et femmes, et particulièrement entre femmes. J'avoue que, plus tard, très tard même, après la guerre, j'ai eu certaines questions à la fois précises et vagues qui m'ont fait comprendre tout ce qu'on avait imaginé, supposé, compulsé à l'occasion des ces amitiés féminines.

Incontestablement, ce fut à l'origine de pas mal de désaffection du groupe. Ma crise personnelle qui se nourrissait de la décroissance du groupe nourrissait en revanche la crise du groupe lui-même. Pour vous dire simplement les choses, vers la fin, c'est-à-dire vers 38-39, M. Paris, peut-être parce qu'il avait reçu des confidences ou pour d'autres raisons, se montrait de plus en plus réservé envers moi et augmentait petit à petit sa pression dans le groupe, de sorte que, si la guerre n'était pas intervenue, je crois que, d'une manière ou d'une autre, il y aurait eu des cassures réelles à un certain moment.

C) Lettres au Père Racine (1936 et 37) : le point

Pour vous rendre compte de cet état d'esprit, je vais vous lire deux lettres que j'ai écrites au Père Racine à cette époque. Je ne suis pas très conservateur. J'ai brûlé toutes les lettres qu'on m'a écrites, j'en avais un tas. Mais j'ai conservé la copie de quelques lettres que j'ai faites à ces heures assez cardinales de mon existence. Je ne m'en repens pas car, quand je les relis, j'y retrouve les racines de ce qui est venu après. Ainsi on voit comment une vie, petit à petit, se constitue à partir d'éléments qui semblent indépendants au départ.

1- Lettre du 4 novembre 1936

(Je crois qu'elle présente vraiment de l'intérêt. C'est pour cela que je vous la lis.)

Je viens faire le point avec vous. Ma vie arrive en ce moment à un tournant. Plusieurs réalisations auxquelles j'ai travaillé depuis longtemps semblent acquises. La maison de Paris est désormais entre les mains de deux familles, les Voirin et les Haumesser. Voirin, instituteur, ancien cloutier ainsi que sa femme. Haumesser, ancien cloutier, reçu premier à l'agrégation de sciences naturelles, professeur à Jeanson de Sully et sa femme, ancienne fontenaysienne. Actuellement, les Voirin habitent, seuls, la maison. On projette, à la fin du bail en juin 1938, de prendre un hôtel plus grand où deux familles cohabiteront. C'est l'annonce de la rue Léo Delibes.

Jamais la maison de Paris n'a été aussi fraternelle. J'y passe le samedi et le dimanche. Les réunions du jeudi ont repris, travail matériel en commun, méditation, salut par l'abbé Gaudefroy. Les réunions du dimanche continuent régulièrement. Un seul point noir, le recrutement masculin est déficient par rapport au féminin. St Cloud continue à aller très bien. Le groupe d'Auteuil, en revanche, se cantonne dans ses réunions du jeudi et ne participe pratiquement plus à l'activité de la maison.

Je m'efforce avec un succès assez convenable d'avoir des étudiants. Nous sommes actuellement une douzaine à loger à demeure dans la maison. Le fait de voir Paris bien marcher est très bon. Mon séjour à Rennes m'a permis, l'an dernier, de régulariser ma vie, de l'intérioriser, de la rendre plus efficacement laborieuse. Je vais continuer.

Une deuxième réalisation qui compte beaucoup pour moi est l'achèvement d'un deuxième livre "La condition chrétienne". Grasset le publiera début janvier, je pense. Cela est très important pour moi. C'est par là, plus que par le groupe, que je me sens appelé à porter des fruits. Le groupe n'est plus pour moi ce qu'il était jadis, une communauté qui m'aide à vivre, une collaboration intellectuelle. Depuis le départ de Perret et à cause de la fondation des familles, d'ailleurs très réussies et qui ont leur cadence propre, je me sens appelé à dépasser le groupe, comme j'ai dû dépasser l'affection que je portais à Perret, de façon à ne plus m'appuyer pour vivre ni sur l'un ni sur l'autre. Ceci est une des parties les plus douloureuses de ma vie. C'est en écrivant que je retrouve une sorte de compagnie. C'est en me faisant un public que je retrouve la paternité qui m'est nécessaire. "Prières d'un croyant" continue à progresser. Celui-ci, je l'espère, suivra la même voie; ils s'aideront mutuellement.

Un danger pour moi, le durcissement, je le sens très puissamment.

Pendant ces vacances à Chadefaud, j'ai connu, pour la première fois, une lassitude qui allait au-delà du psychologique, un désir de fuir, de prendre une vie solitaire, en contact immédiat avec la nature sauvage. J'ignore tout à fait ce que cela présage. A la lettre, ma vie est trop indépendante des cadres sociaux pour connaître les stabilités qui s'imposent du dehors. Je me sens moins disponible intimement que susceptible de vagabondage et de voyage spirituel car il y a en moi un attrait puissant que je crois être ma vocation. Mais, au dehors, il y a bien peu de choses qui me rattachent à telle ou telle force de vie, sauf ma lâcheté. Qui m'empêchera de me durcir ? Qui m'aidera à rester par le coeur dans le groupe, d'y faire figure de frère et non "d'homme supérieur et impénétrable" ?

Je ne sais ce qui se lève peut-être à l'horizon, la grâce qui serait mon salut. C'est trop vague, c'est trop improbable encore pour que je vous le dise.

Comme vous le voyez, j'émerge d'une longue période de ma vie qui a commencé à l'École Normale. Je sors de ces quinze années profondément marqué, au point de me sentir tout à fait étranger à mes camarades des promotions voisines et aussi à mes collègues et amis. Devant moi, je le sens, il y a une oeuvre à accomplir qui suppose cette préparation, ce dégagement, par traversée de la vie moderne. Devant cette heure, j'ai peur littéralement. Quand je regarde de côté pour refaire une vie plus normale, le hiatus entre l'idéal et la réalisation irait jusqu'à saper la notion de devoir. Il faudrait, pour que cela soit possible sans dégoût, que je redevienne petit enfant, que j'entre dans une retraite où rien du passé ne m'aurait suivi.

Ma vie est vraiment une tension vers quelque chose que j'ignore, qui me paraît bien l'oeuvre de Dieu, mais en retranchant tout ce que ce terme contient fatalement d'extrinsèque, de relatif, de semblable à d'autres oeuvres. C'est quand je saisis cela directement que je connais la présence du Christ. La lumière ne m'a jamais manqué sauf aux heures où, semble-t-il, il fallait que mes ténèbres éclatent en échec et en désastre pour se déchirer. J'ai connu des heures d'émoi où, littéralement, je ne comprends pas ce qui s'est passé en moi. Mais le reste du temps, j'ai su ce que j'avais à faire et le temps confirme ces perspectives. J'ai toujours eu assez de forces pour diriger le gouvernail vers le but.

Voilà où j'en suis. Je vous l'écris, mon Père, parce que je sais que vous me comprendrez. C'est d'ailleurs pour cela que je le puis. C'est un fruit précieux de ce qui nous unit. Adieu ! Je vous ai beaucoup parlé de moi mais je crois que, sans le dire, je vous ai aussi beaucoup parlé de vous.

2- Deuxième lettre en mars 1937

Je suis à la fin du premier acte de ma vie et j'ai toujours peur de ne pas en avoir un second mais seulement un entracte qui n'en finit plus. Pourtant remontent en moi des ferveurs que j'ai connues aux origines et qui ont toujours nourri mes déterminations et mes initiatives. Il m'est impossible de croire qu'il faut que j'en trouve une autre. aux jours de dépression qui me tente, qui se teintent de révolte ou d'amertume, j'ai toujours eu quelques instants dans la journée où le ciel réapparaît, où je vois que l'oeuvre de ma vie n'est qu'en apparence changée, qu'elle demeure et qu'elle est d'autant plus précieuse qu'à force de persévérance, elle hérite du passé et qu'à force de ténacité, elle devient plus singulière. Ce n'est pas la lumière qui me manque, ce n'est même pas l'amour du Christ, c'est une certaine allégresse primordiale, une jeunesse spirituelle qu'il me faudrait retrouver. D'ailleurs elle viendra. Ce qui caractérise ma vie, le manque de cadres sociaux, le manque de repos dans une affirmation sans négation, la radicale insatisfaction envers ce qui m'est le plus cher, l'Église, sa doctrine, la société, le groupe et jusqu'à ses plus proches. Ce qui fait que je me sens seul et sans soutien venant du dehors pour m'aider à être fidèle, quoique je sois de l'Église, que j'aie une foi vive et beaucoup d'amis. Je ne sais pas ce que je deviendrai plus tard. Ma vie est sans doute encore longue. J'espère que le groupe consolidera, sur les possibilités de ses principaux membres, la réalisation atteinte. Nos familles vont sans doute fonder en octobre 38 la maison qui stabilisera les efforts et les résultats acquis.

Mais je vous avoue que je ne me crois pas appelé à suivre cette évolution. Je ne suis pas fait pour avoir une vie stable. Il est toujours dangereux de parler d'une façon trop précise de l'avenir mais, actuellement, je ne pense pas entrer dans le sacerdoce tel qu'il est actuellement conçu, ni fonder un foyer. Je ne pense pas non plus consacrer toute ma vie active à ce groupe qui a de moins en moins besoin de moi parce que, s'étant établi dans la vie, il a moins d'espérance, il présente moins d'aspirations créatrices. Alors, je reviens à une image qui me sollicitait jadis terriblement, celle de l'itinérant, celui qui n'a pas d'attaches, antisocial par son aspect intensément humain à l'écart de la société constituée, parce qu'il ne s'adresse qu'aux âmes personnelles, pasteur sans troupeau mais que ses brebis éparses reconnaissent, non pas l'ascète ennemi de l'humain, croyant en Dieu et en l'homme mais croyant, ce qui implique plus une espérance qu'une possession déjà réalisée, plus humain qu'un autre et pourtant ayant jugé l'humain actuel, plus croyant que les autres et pourtant ayant jugé le christianisme actuel.

Il y a un peu de "pathos" dans l'histoire mais, après tout, dans des moments comme ça, il est difficile de ne pas faire un peu de "pathos" parce qu'on est à la fois voyant et vibrant.

D) Les remèdes pour lutter contre la décroissance du groupe.

1- Le travail manuel

Puisque l'activité intellectuelle était moins génératrice d'unité et de ferveur, il fallait introduire une activité matérielle. C'est alors que moi-même, pauvre type abstrait, n'ayant eu aucun contact dans ma vie avec le travail

matériel, je me proposai, je vous proposai des travaux dignes des Chartreux les plus observateurs de la règle, qui font le matin ce qu'ils défont le soir. Nous achetions des toisons de laine bien sales pour les laver dans le torrent du voisinage et ensuite nous nous acharnions à les carder à la main. Nous faisons un travail de ce genre pour trouver une activité matérielle qui soit pour ainsi dire le succédané, le remplacement d'une activité proprement spirituelle et intellectuelle.

2- Les maisons pour les familles

A ce moment-là, nous avons eu l'idée, qui aurait pu être très belle mais qui a été brisée par la guerre, de construire de nos mains, pendant les vacances, sous la direction de maçons à la fois expérimentés et compréhensifs, des maisons pour donner à nos familles une individualité et une indépendance qui leur étaient nécessaires car une famille a besoin de cette indépendance pour sa propre constitution et pour ses enfants. Par conséquent, il nous fallait acheter une propriété. Scourdois était plus ou moins à vendre. Il y avait le "plateau des sorcières" à côté, un terrain qui n'avait pas grande valeur. On aurait pu construire là mais cela présentait beaucoup de difficultés.

Avec Marguerite Miolane, j'ai parcouru le centre de la France où se trouvent de nombreux châteaux. Le plus proche était celui de Pererol à Arc s/Couze, un château magnifique. L'abbé Gaudefroy me disait : "C'est trop riche pour nous". Mme Faivre trouvait que c'était magnifique car c'est à côté de Clermont-Ferrand. J'étais sur le point de l'acheter dans des conditions favorables. Mais il est écrit que je ne devais jamais l'acheter. Le jour où je devais rencontrer cette personne, j'avais mal à la tête, je n'étais pas très décidé et je me disais : "Si je vais trop vite, elle me demandera trop cher". Je ne suis pas allé la voir, la guerre est arrivée, le château a été vendu et est devenu "un château en Espagne". Si j'y étais allé, que la propriétaire m'ait sollicité, j'aurais réussi une affaire intéressante. Elle me faisait d'ailleurs un prix extrêmement favorable mais, comme tous les gens qui ne connaissent rien aux affaires, on croit toujours qu'on se fait voler. Probablement ma vie en aurait été bouleversée car, si j'ai été capable de changer de vie, c'est parce que tout ce qui était dans le passé se trouvait plus ou moins en train de crouler à cause des événements. Incontestablement, un château comme celui de Pererol aurait été pour moi l'occasion de rester dans l'enseignement supérieur et de chercher à Clermont-Ferrand un poste qui m'aurait permis de réaliser, d'une autre manière, d'une manière évidemment beaucoup moins réelle et, par certains côtés, fictive, ce que j'ai essayé de réaliser avec ma vie de paysan aux Granges de Lesches.

5 - La fin du groupe de Paris

A) La guerre

1940 est marquée par la guerre et aussi par un changement brutal d'existence. Ce que je vous ai dit doit vous faire comprendre un peu les raisons profondes qui, petit à petit, s'inséraient dans mon cœur pour me préparer à un tel événement. Même dans les lettres que j'ai écrites au Père Racine, cela s'amorce d'une certaine façon. Il n'est pas question d'un retour à la terre mais il est question, et c'est le point important, du fait que le groupe n'est plus pour moi la chose essentielle à laquelle j'avais donné tout mon cœur, toutes mes énergies, toute ma vie, dont je disais souvent à ce moment-là que j'en avais fait mon idole. J'avais besoin de rompre avec le groupe, de renverser l'idole, non pas pour me séparer du groupe, mais pour y être d'une autre manière. Ce sont ces grandes tentations subtiles qui font que l'on confond le dévouement avec la possession. J'en avais besoin.

1- Ma vie d'officier

En septembre 1940, lorsqu'on me démobilise, j'avais vécu la guerre comme officier. J'avais beaucoup réfléchi, j'avais pris contact avec la guerre et, par mon nouveau métier, mon métier d'officier, j'étais capitaine, avec les réalités des hommes. Je l'explique un peu dans "Travail de la foi" mais je n'ai pas tout mis. Une des expériences, une des prises de conscience qui m'avait marqué à ce moment-là, c'était l'extraordinaire pagaille dans laquelle se trouvait l'armée française avant d'être battue, une pagaille extravagante, une parfaite impuissance et indignité du milieu officier à avoir un rôle réel. J'étais alors officier d'état-major de l'armée de l'air. Chaque type pris en particulier n'était pas mal mais l'ensemble faisait un drôle de mélange. L'impression que les causes profondes de notre défaite étaient beaucoup plus sur le plan humain que sur le plan militaire.

Cela remettait en question toute une perspective que j'avais développée dans "la communauté humaine" sous l'illusion systématiquement optimiste de Teilhard de Chardin. J'étais officier dans cet état-major. Nous avions une table brillante et bruyante. Après les repas, je partais assez vite parce que ça me fatiguait. Je me sentais étranger dans ce milieu. Nous étions dans un château. Il y avait, bien entendu, l'église du château et, au-dessus, le cimetière. Combien de fois j'ai médité dans ce cimetière, auprès des pierres tombales. J'y trouvais une paix, une solidité, une stabilité dont je sentais absolument incapables les gens qui commandaient l'armée, en bas, dans leur salle à manger. Cela, je ne l'ai pas mis dans mon livre.

2- La coupure des générations

Une deuxième raison sur laquelle j'ai beaucoup réfléchi, c'est la coupure des générations. J'avais assisté à la coupure des générations à la guerre de 14-18. C'était net : il y avait avant 14 et après 18. Pas de communication ! A ce moment-là, j'étais du bon côté, du côté de l'avenir et ceux qui étaient de l'autre côté restaient dans le lac.

La guerre de 40 devait nécessairement opérer la même coupure et je dirai même qu'elle l'a fait plus profondément car si la notion de patrie avait encore une certaine réalité en 14-18, les problèmes de conscience qui se posaient entre Pétain et De Gaulle minèrent par le dedans le sentiment patriotique. La coupure entre les générations d'avant et d'après la guerre a été encore plus considérable que je ne le pensais, quoique je la considérais déjà comme décisive au moment de la guerre de 14-18.

Je pensais ne plus avoir de contacts avec les jeunes. Pour sortir du dilemme dans lequel je me trouvais, il me fallait changer de vie, il me fallait une coupure radicale entre ce que j'avais vécu et ce que je devais vivre. C'est à ce moment-là que je décidai de faire un retour à la terre, non pas un retour à la terre comme celui qui m'est arrivé après, mais je voulais reprendre entièrement en main l'initiative au lieu d'être, pour ainsi dire, à la remorque du groupe : avoir une ferme et rester professeur, allier dans la mesure du possible un travail intellectuel à un travail manuel, ce qui était pour moi, me semblait-il, un salut pour me réformer dans ce que nos structures m'apparaissaient extrêmement médiocres et, d'autre part, sur un plan plus général, une possibilité de véritable éducation des jeunes, qui, au lieu d'être simplement élevés dans le domaine de l'abstrait, prennent contact avec la vie concrète pour ne pas être débordés par elle lorsqu'ils y entreront réellement.

B) Un changement de vie

1- Le nouveau projet

Tout ceci fit que je me décidai à me marier avec Marguerite Rossignol que je rencontrai dans une petite ville du sud au moment où je finissais ma carrière militaire à Palavas-les-Flots. Nous avons décidé de nous marier, de prendre une ferme et d'avoir un vie double, partagée entre l'enseignement et le travail manuel.

Sitôt que je pus me faire nommer à Lyon, après avoir vu la direction de l'Enseignement Supérieur et le ministre lui-même dans des conditions très favorables car j'avais des amis dans le bureau : Lavelle, représentant du ministère et Mlle de Coubertin qui était sa secrétaire. Rosset qui était directeur de l'Enseignement Supérieur, après s'être un peu moqué de moi, me demanda si j'avais beaucoup de rentes pour faire un retour à la terre de ce genre. Je n'en avais pas. A ce moment-là, je n'avais pas un sou car j'avais dépensé tout ce que j'avais. Il accéda au désir du ministre et me donna un congé en demi-solde pour faire pendant un an un apprentissage d'ouvrier agricole.

2- L'achat des Granges de Lesches

La femme de Dubreil était professeur à Lyon et Dubreil à Nancy, ils étaient séparés par la ligne de démarcation. J'ai rencontré Dubreil et nous avons obtenu l'échange. Je viens remplacer Mme Dubreil à Lyon en échange de mon poste à Rennes. Je suis arrivé à Lyon, dans la zone libre. J'écrivis à tous les notaires, avoués et hommes d'affaire pour obtenir une propriété dans un rayon de 200 km autour de Lyon. Ce n'était guère le moment de vendre ni d'acheter. Une seule propriété m'est offerte, les Granges de Lesches, à cause d'un héritage où se trouvait une mineure. Mise à prix : 20 000 francs. Je suis allé la visiter avec ma femme et Marguerite Miolane, le 1er novembre 1940. Il faisait très beau, un ciel magnifique. C'est cela qu'il fallait prendre et nous décidons de l'acheter. Le 14 novembre, je descends à Luc-en-Diois et j'achète la propriété. Je m'y installai quelques jours plus tard lorsque la surenchère devient impossible.

Je voyais dans cette réalisation deux buts à atteindre.

Premier but : un nouveau départ radical pour mon existence en héritant du passé sans en être esclave, ce que j'aurais certainement connu si je n'avais pas pris une décision de ce genre.

Deuxièmement, je voyais la possibilité, assez utopique d'ailleurs, de faire aux Granges ce que nous avions projeté de faire au château : avoir des maisons et recevoir des familles, deuxième aspect fortement utopique. Mais au moment où on entre dans des projets de cet ordre, et surtout vu ma totale impréparation dans ce domaine, je comprends la chose tout en me disant que j'avais beaucoup de choses à découvrir à ce moment-là pour avoir un peu les pieds sur la terre.

C) L'échec du groupe

Le résultat, c'est qu'il y a eu échec. Échec au départ qui ne fit qu'accentuer la diminution du groupe pour plusieurs raisons.

1- la dispersion du groupe pendant la guerre

La première, que nous aurions rencontrée dans toute autre solution, vint de la dispersion du groupe pendant cinq ans.

2- le poids des familles pour les parents

Une autre raison qui existait déjà mais qui ne faisait que s'accentuer en pesanteur, c'est que les familles devenaient de plus en plus chargées d'enfants et, non seulement des enfants mais souvent aussi des parents.

3- la fatigue du travail manuel

Enfin, je reprenais tout en main, c'est-à-dire je faisais table rase de l'évolution naturelle que le groupe avait connue les années d'avant et je repartais dans une direction neuve où j'avais des exigences autres que les aspirations que pouvaient avoir les camarades. Autrement dit, je concevais le groupe comme une communauté où le travail manuel, sérieux, par conséquent lourd de fatigue, intervenait réellement dans la vie de la communauté. Pendant les premières années de guerre où je n'avais que quelques camarades, où l'atmosphère générale était un peu dans cette ligne, j'avais pu réaliser avec quelques étudiants et aussi quelques camarades,

très peu d'ailleurs, une communauté de travail réelle. Mais, très vite, cette orientation, si contraire à l'évolution spontanée que le groupe avait connu avant la guerre, se révéla impossible. D'où, dans la mesure où je tins ferme cette ligne pendant un certain temps, une occasion de diminution du groupe.

4- les conditions matérielles de la vie aux Granges

J'y ajoute les extrêmes difficultés dues à la situation des Granges et à son état matériel. Si nous avions habité dans un château, nous aurions eu plus de facilités pour accueillir des camarades. Un jour, quelqu'un s'est exclamé : "Jamais je n'aurais cru que vous étiez dans une telle ferme". Or je pense que, quand elle nous a dit cela, il y avait déjà eu pas mal d'améliorations.

5- mon mariage

Autre cause, mon mariage fut porté lourdement par un certain nombre de familles, pas tellement des hommes mais beaucoup de femmes.

6- les responsabilités de la ferme et de la famille

Dernière chose évidemment très réelle, j'étais très chargé matériellement. Je ne pouvais plus être dans le groupe comme avant, c'est-à-dire totalement. J'avais ma tâche matérielle qui était extrêmement lourde et d'autant plus que je n'étais pas un paysan né. J'avais aussi ma tâche familiale qui n'était pas moins lourde. Il m'était impossible de vivre avec vous comme avant. Dans la mesure où je n'étais plus que quelqu'un qui passait alors que j'étais jadis indispensable pour que le groupe existe, il y avait un porte-à-faux

D) Un échec plein de promesses

Finalement, le principal bénéficiaire de ce changement, ce ne fut pas le groupe, qui paya lourdement les pots cassés, mais moi. Sans cela, je serais resté un professeur de faculté un peu à part. Les histoires qu'ont pu connaître des camarades qui conservèrent cette ligne, une ligne suffisamment vigoureuse pour se singulariser, je pense à Rosset, Chapelle ou Fumadelle, tous ces jeunes qui suivirent la voie que j'avais prise et qui la conservèrent plus longtemps que moi puisqu'ils restèrent célibataires, tous se sont, dans une certaine mesure, trouvés déportés. Ils peuvent encore aller aux Journées Universitaires mais ce sont des vieux, ils n'existent plus dans le groupe. Le mouvement universitaire les a, non seulement débordés, mais pratiquement rejetés. D'autre part, je dois vous dire que ne pense pas que leur persévérance dans la voie qu'ils avaient prise jadis manifeste plus une vitalité qu'une certaine cristallisation. Dans la vie, il y a des changements qui sont exigés par l'unité de l'existence et il y a des immobilités qui ne sont pas la manifestation d'une véritable vitalité.

1- Le retour aux aspirations du départ

Alors, le groupe se rétrécit considérablement et, d'ailleurs, nous aurions été bien en peine d'accueillir tous les camarades qui venaient à Chadefaud ou Scourdois. Son action extérieure disparut car, en définitive, je disparaissais de l'université. Ne resta cependant, je crois, que le meilleur de lui-même qui était un esprit de recherche et aussi une aspiration vers une vie spirituelle qui était bien dans la ligne du départ, tout en ayant été assez amortie mais aussi enrichie par les approfondissements que nous avons pu connaître dans l'existence. Cette recherche n'en était que plus originale parce que les générations de jeunes qui venaient à ce moment-là étaient beaucoup moins portées que nous vers les choses religieuses. Par le fait même que nous, nous y tenions encore profondément et qu'eux en étaient sérieusement éloignés, l'originalité de ce groupe, malgré une perte de substance absolument évidente, n'en restait pas moins visible.

2- La renaissance du groupe

Cependant le groupe repartit, peut-être vers 47-48, grâce à l'intervention d'Haumesser. Jean et Lina ont joué un rôle fondamental, je ne dis pas dans la renaissance du groupe parce que le groupe n'était pas mort, mais dans une reprise de vitalité du groupe, en venant aux Granges et en regroupant à Paris et aux Granges les camarades qui désiraient revenir. Haumesser a joué, à ce point de vue, un rôle capital que je ne pouvais pas jouer. Après qu'il eut repris en main la situation, en collaboration avec moi et dans des conditions de parfaite indépendance et de grande fraternité, car nous sommes essentiellement complémentaires, le groupe reprit ses séances de vie communautaire. D'autres vinrent, des anciens surtout, les familles et, petit à petit, nous sommes arrivés à ce que nous vivons maintenant.

E) Évolution de la communauté depuis 1940

Incontestablement, il a fallu que je jette beaucoup de lest.

1- La vie matérielle lourde, pesante, réelle était de trop pour des universitaires en vacances. Il a fallu que je jette beaucoup de lest à tel point que la vie communautaire aux Granges, actuellement, est une vie communautaire de vacances avec, suivant les cas un "volontariat-volontaire" et parfois un "volontariat-involontaire" à des travaux matériels. Du côté des femmes, c'est relativement facile car elles ont l'habitude d'éplucher les légumes. C'était plus difficile du côté des hommes parce qu'ils ont moins l'habitude de manier le pic ou la pioche.

2- Les activités intellectuelles et religieuses

Donc on a une activité de vacances incontestablement mais avec une activité intellectuelle et religieuse évidemment sans aucune proportion avec celle que nous avons connue au départ du groupe mais qui n'est tout de même pas sans valeur parce que, précisément, nous avons vécu les uns et les autres. L'approfondissement humain que nous avons pu connaître donne à nos recherches religieuses, me semble-t-il, une valeur que l'abondance de nos topos de jadis n'atteignait peut-être pas tellement. On parlait beaucoup jadis mais on ne

pouvait pas faire beaucoup mieux. D'ailleurs, c'était tout à fait ce qu'il fallait faire. Il faut commencer par beaucoup parler. Mais, sans vouloir surestimer une expérience de vie, je pense que avoir vécu, c'est quelque chose, cela ne se remplace pas. Les bouquins ne remplacent pas ça, même quand on les lit avec intelligence. Avoir vécu est indispensable pour parler de choses religieuses d'une manière profonde et renouvelée. Nous avons donc moins de topos mais, à mon idée, ces topos ont plus de valeur.

3- Le vieillissement

Quand on commence à vieillir, il y a des éléments qui sont favorables. On aime se souvenir, on se rappelle sa jeunesse. On se rappelle plus facilement sa jeunesse à 50 ans qu'à 35, on est en train de faire sa vie, on n'est pas en train d'y penser.

Nous avons beaucoup de souvenirs communs, des souvenirs précieux. C'est, je dirais un élément de base. Autrefois, j'allais contre ces choses. Je disais souvent : "Nous ne sommes pas une communauté de gens, nous ne sommes pas une communauté sentimentale, nous sommes une communauté de foi". La perfection serait mieux que ce que nous faisons mais, quand nous nous retrouvons, même après des années de séparation, il y a entre nous quelque chose qui passe tout de suite, comme si nous ne nous étions jamais séparés.

D'autre part, vivre quand on a 30 ou 35 ans, c'est relativement facile, on le fait comme des dieux, sans savoir ce qu'on fait, comme dit Valéry. Vieillir, c'est difficile. Bien vieillir est plus difficile que vieillir. Je suis convaincu que bien vieillir est aussi difficile que de bien choisir sa vie au départ. Un des éléments de la vie spirituelle au départ, c'est que nous étions tous des gens appelés. Nous cherchions notre voie. Toutes nos méditations tournaient autour de l'appel, de la vocation. Maintenant que nous sommes tous des vieux, j'ai l'impression que, petit à petit, nous chercherons à bien vieillir et ce sera peut-être une des raisons pour lesquelles nous nous retrouverons sur un plan dont la profondeur n'est presque pas comparable à la profondeur du départ.

Le fait que nous ayons beaucoup de souvenirs ensemble, que nous ayons réussi à bien terminer car, en définitive, nous sommes tous à plus de la moitié de notre vie, voilà des éléments qui sont extrêmement favorables à une reprise dans le profond.

4- plus de disponibilité

Moi-même, je vieillis et, dans la mesure où je vieillis, mes enfants arrivent et je suis plus disponible. J'ai les ongles un peu élimés, les dents un peu cassées, je suis moins dur, moins exigeant. Le travail matériel est moins pesant parce que mes enfants me remplacent et aussi parce que je sens que ma voie, actuellement, n'est pas tellement dans le fait d'avoir une ferme prospère que d'avoir une ferme qui tienne suffisamment le coup pour que mes enfants aient le pied à l'étrier et puissent partir dans de meilleures conditions que celles où je suis parti. La première génération d'un retour à la terre est une génération sacrifiée; la seconde ne l'est pas.

De ce fait, j'ai plus de disponibilité. Depuis un an ou deux, au moins dans les périodes de départ où je ne suis pas trop fatigué, je vous parle tous les jours, ce que je ne faisais pas, il y a quelques années. Mais je ne serais pas capable de parler comme ça si je par-lais devant ma glace. Le jour où je parle devant vous, que vous êtes là, que je vous sens, ça sort, quitte à ce que je ne me rappelle absolument pas ce que je vous ai dit et quitte à ce que, quand vous serez partis, je retombe dans le noir, ou plutôt dans le gris. Incontestablement, quand vous êtes là, vous me rendez intelligent.

6 - La philosophie de cette histoire

Pour conclure, je voudrais tirer une petite philosophie de cette histoire. C'est une petite histoire mais je ne crois pas qu'elle soit si petite quand on la regarde, non pas sur le plan général car pratiquement c'est une goutte d'eau dans plus qu'un océan, mais si on la regarde dans sa substance. Pourquoi un groupe comme le nôtre a-t-il pu naître, a-t-il pu persévérer malgré tous les avatars, les difficultés, les demi-déchéances qu'il a pu connaître le long de son existence ? Pourquoi est-ce qu'un groupe comme celui-ci d'abord a pu naître ?

1- M. Portal

Un groupe comme le nôtre a pu naître parce que quelques jeunes laïcs, en un temps où aucune action catholique n'était organisée, ont rencontré un prêtre qui leur a ouvert le chemin de la liberté, de la liberté spirituelle. M. Portal, au lieu de nous dire : "Quand vous méditez l'évangile, surtout ayez un prêtre avec vous", il nous disait, alors que nous n'avions aucune envie de le faire : " Méditez l'évangile. Je n'ai pas besoin d'être avec vous. Si vous dites des bêtises, ça n'a pas une très grande importance, ça se corrigera de soi-même. Quand on est fidèle, on peut aller de l'avant, même si on se flanque par terre. Parce qu'on est fidèle, on se relève". Il ne le disait pas sous cette forme mais c'était son esprit. Il nous a donc libérés. Nous avons été libérés grâce à la présence spirituelle d'un ancien.

2- Une époque d'une renaissance religieuse

Nous avons eu la chance, une chance que nous n'avons pas du tout méritée, d'être à une époque d'une véritable renaissance religieuse. Après la guerre de 14-18, il y a eu une renaissance religieuse tout à fait particulière, exceptionnelle, comme je n'en ai pas vue depuis. Après la guerre de 40, il y a eu peut-être une meilleure organisation de l'action religieuse. Mais l'action devient de moins en moins religieuse et fatalement de plus en plus politique ou sociale. C'est un progrès par certains côtés mais un progrès qui se solde par un lourd déficit au

point de vue proprement spirituel. En 1919-1920, nous avons eu la chance d'être dans une génération mue par une véritable renaissance spirituelle.

3- la chance d'être tous des jeunes

Nous avons la chance d'être tous des jeunes. La coupure avec les anciens, ceux qui étaient d'avant la guerre, était totale et aucun ancien ne venait nous apporter une sagesse un peu lourde. Nous étions entre jeunes. Les difficultés que rencontrent actuellement nos jeunes dans le groupe sont dues à ce qu'ils sont avec des vieux. Il y a aussi des avantages à rencontrer des vieux car nous en avons rencontré un au départ, c'était M. Portal. Si une communauté d'anciens comme nous, qui a beaucoup hérité de M. Portal est capable de le comprendre, elle peut apporter aux jeunes ce que M. Portal a été auprès de nous, auprès de quelques-uns d'entre nous. Les jeunes ne peuvent pas se rendre compte de l'atmosphère que nous connaissions, par exemple à Chadefaud, au départ, et ce n'est pas simplement un souvenir attendri de vieux sur sa jeunesse.

4- Nous voulions être des spirituels

Quelque chose encore a favorisé notre groupe et qui est au fond la conséquence de ce renouvellement religieux, c'est qu'il n'a été nullement idéologique. Nous étions essentiellement spirituels, des croyants et pas du tout des théoriciens. Nous avons complètement exclu au début toute perspective idéologique d'aspect social ou politique. Ce qui nous intéressait, c'était Jésus-Christ, c'était la vie spirituelle, ce n'était nullement la réforme des structures sur le plan social ou politique. C'est le point essentiel que le Père Portal nous avait donné, sur lequel j'ai tenu toute ma vie, qui a d'ailleurs été bouleversé par l'introduction de nouvelles générations de normaliens. Le groupe actuel des normaliens est toujours un groupe religieux mais, je le crois bien que je ne les connaisse plus actuellement, il est tout à fait incapable de fournir les têtes religieuses que le groupe tala des années 20 à 27 a pu donner, en particulier au mouvement universitaire. Quand des hommes comme Pons disparaissent, on en trouve encore à peu près de la même génération, comme Dumaine, Borne, Marroux. Ce sont de grands chrétiens qui ont réformé cet aspect de jeunesse qu'ils pouvaient avoir jadis. Ils se trouvent, par conséquent, tout à fait capables de bien tenir le mouvement universitaire mais, quand ceux-là auront disparu, vous verrez la descente verticale. Il n'y en a plus.

5- L'approfondissement humain

D'autres choses expliquent par le dedans cette sorte de persévérance dans l'être du groupe, malgré toutes ses déficiences. Un élément important, à partir d'un certain moment de notre vie spirituelle, a été l'approfondissement de l'humain. Un groupe de garçons, restés célibataires jusqu'à la fin de leurs jours, n'aurait pas connu cet approfondissement humain qui se manifeste à un certain moment. C'est kif-kif pour un groupe de vieilles filles. C'est moins évident pour un groupe de familles. C'est pourtant vrai, il y a eu chez nous un approfondissement humain qui tient à ce que notre vie spirituelle était suffisamment forte au départ pour absorber cette pâte. Sitôt que cette pâte est intervenue, ça l'a alourdie. Il a fallu qu'on la digère. On a pu croire qu'on devenait infidèle au départ mais, en vérité, le départ avait cette ferveur précisément pour pouvoir soulever la pâte, l'intégrer dans le spirituel et atteindre une plénitude que nous n'aurions jamais pu atteindre autrement au point de vue spirituel. A mon sens, un approfondissement humain, des lectures comme celles que nous avons faites, prennent toute leur efficacité.

6- Un groupe en contradiction avec les principes de l'Action Catholique

Tout cela est absolument en contradiction avec les idées qu'on peut se faire de l'Action Catholique. L'Action Catholique est une oeuvre essentiellement spécialisée suivant les âges, les sexes, les conditions de vie : des groupes de garçons et de filles jusqu'à 30 ans; de 30 à 35 ans, les jeunes familles... Autrement dit, des groupes qui se facilitent la tâche en prenant des ressemblances parce qu'ils ne sont pas capables d'avoir une vitalité spirituelle suffisante pour assimiler par le dedans toute la matière humaine. Notre groupe est donc contraire aux principes de l'Action Catholique et même aux groupes de jeunesse étudiante qui existaient avant et qui étaient essentiellement des groupes de jeunes. Cela facilite le départ au point de vue numérique. Mais l'Action Catholique a toujours échoué et, à mon sens, elle échouera toujours parce que, quand les jeunes commencent à devenir vieux, elle ne sait plus quoi en faire. Alors ils font du social ou de la politique, ce qui est infiniment plus facile à réaliser que l'action proprement religieuse. Nous, nous avons conservé cette vitalité religieuse et spirituelle, malgré tous les avatars que nous avons pu connaître, précisément parce que le point de départ était la puissance du levain qui a permis petit à petit de faire lever la pâte qui venait vers nous, même si à certains moments, la pâte semblait tellement lourde qu'elle pesait sur le levain et le faisait disparaître.

7- Un groupe vertical. La philosophie de cette histoire, c'est un point important à mon sens : un groupe, pour être vraiment efficace, doit être un groupe vertical, tous les âges. On ne peut pas commencer par tous les âges à la fois mais, quand on commence jeunes et qu'on continue, on devient vieux et les jeunes arrivent. L'important, le plus important, c'est que le groupe reste toujours un groupe spirituel qui aide les vieux à vivre, à rendre ainsi encore service, et qui apporte aux jeunes des lumières qu'ils ne pourraient pas trouver entre eux s'ils restaient simplement dans un groupe de jeunes. La grâce d'un groupe vertical, c'est que les jeunes, s'ils ne s'y refusent pas, reçoivent des anciens des éléments spirituels qu'ils ne pourraient même pas recevoir dans leur propre famille, à condition, évidemment, que les anciens y viennent, non pas pour catéchiser les jeunes, mais pour eux-mêmes.

Une des grandes erreurs des Journées Universitaires, c'est qu'on y vient, soit par discipline, soit parce qu'on se dit

:"Il faut y aller parce qu'il y a des jeunes". Donc il faut un groupe vertical dont la spiritualité est entée essentiellement sur le fait qu'il y ait tous les âges.

8- Le refus de toute dépendance Enfin, une chose me paraît extrêmement importante, c'est le refus d'être soutenu, c'est-à-dire le refus absolu d'être organisé par le dehors. Un groupe comme celui-ci est vivant parce qu'il tire sa sève du dedans. Si, un jour, nous nous transformions en "tiers-ordre" ou en quelque chose de ce genre, nous en conserverions la forme extérieure mais la forme ne protégerait pas le dedans et même, je dirais, empoisonnerait d'une certaine manière le dedans. Il ne nous faut pas de structure, de sorte que la mort est, en définitive, un état naturel de la vie. Nous disparaîtrons un jour. Je ne suis pas certain que le groupe continuera mais ça n'a aucune importance car, si ce que je vous dis est exact, d'autres jeunes, dans la mesure où ils se dégageront suffisamment d'une Action Catholique qui va petit à petit descendre, retrouveront, grâce à quelques anciens qu'ils rencontreront, une histoire semblable à la nôtre.

Deuxième partie : l'organisation du groupe

1- L'originalité de notre mouvement

Projet de plan

A) Il est l'heure d'y réfléchir

1- Ce qui se fait actuellement à la "journée des jeunes", c'est la reprise, sous des formes variées, de thèmes religieux permanents : nécessité de se christianiser, de christianiser nos frères. En fait, thèmes convenant à tous les chrétiens et de toute époque.

2- Cette formule a le défaut de ne pas tenir compte de la progression des groupes :

- progression visible dans le fait que, partis il y a environ dix ans, ils ont passé la période d'élaboration et sont à un stade de maturité,

- cette progression des groupes est inséparable de la progression des personnalités individuelles, les tempéraments religieux se différencient et s'affirment,

- de sorte qu'on se trouve, tant au point de vue des groupes considérés collectivement qu'au point de vue des camarades pris séparément, en face d'un enrichissement, d'une personnalisation croissante, donc de possibilités plus grandes et en face d'une dispersion des efforts dangereuse pour la fécondité de notre mouvement.

3- La progression du mouvement est un fait tantôt diffus, épars, tantôt en faisceau mais toujours réel et vivant. Essayons de le penser, de poser ses vrais problèmes, d'intensifier son dynamisme.

B) Caractères de notre mouvement

1) Les origines

- Origine sociale semblable qui nous prédisposait à "sentir" de la même façon.

Nos familles n'étant pas des familles vraiment chrétiennes, nous ne pouvons pas vivre sur le fond religieux de notre première jeunesse. Pour la plupart, nous avons fait une découverte en profondeur du Christ à l'E.N. : importance du rôle des aînés qui soutiennent les jeunes.

- Notre christianisme s'est développé dans la contradiction.

L'enseignement primaire nous a mis en contact avec un milieu plus ou moins violemment hostile au Christ et à l'église. Dans cette atmosphère, la prière devenait une exigence fondamentale de notre vie, elle naissait d'un besoin réel et se nourrissait de la réalité quotidienne. La foi en nous résistait aux assauts par une très grande grâce.

- Cependant une communauté spirituelle se formait entre camarades "talas" parce que nous avions des besoins religieux et intellectuels communs : lectures, méditations, livres..., et par le sentiment d'un isolement par rapport à l'ensemble, isolement qui souvent nous était imposé, un vide autour de nous.

- Les faits eux-mêmes, et non pas notre volonté de propos délibéré, nous faisaient pressentir un christianisme non individualiste mais sous une forme communautaire. Pour beaucoup, l'E.N. fut une préparation pour un don total et exigeant sur la qualité de notre christianisme.

2) Le groupe vivant

a) Notre famille ne nous offre pas encore un milieu religieux suffisant. Nous avons besoin de vivre dans et par un milieu chrétien qui corresponde à nos exigences profondes, c'est le groupe.

Le groupe n'est pas qu'une simple amitié au sens d'une convergence de caractères. Il est ce par quoi le Christ vit en nous d'une façon irremplaçable. Nous avons foi, parce que catholiques, en ce que le Christ n'est pleinement vécu que dans le cadre communautaire, ce qui n'exclut pas mais contient une vie religieuse personnelle.

Les rapports entre nos vies personnelles et la vie du groupe :

- nos propres mérites et nos propres forces informent la potentialité du groupe et nous apportons au groupe notre vie de prière, un dévouement très engagé dans le temporel, notre temps et notre argent, deux choses chargées pour nous du sens de l'incarnation et d'une communion catholique concrète,

- le groupe est un soutien indispensable : que de perspectives et de réalisations pratiques dans notre vie qui ne seraient pas sans lui, impression de "vide" si nous sommes géographiquement éloigné de lui. Il est une aide

souple, diverse, qui aide à vivre dans les formes particulières à chacun car il est un dynamisme profond, évoluant parce que vivant, et non des cadres fixes ou institutionnels. Le groupe est notre propre substance spirituelle.

b) Les méditations collectives.

Elles nous ont appris à ouvrir la bouche pour parler du Christ et de l'évangile. Elles sont la preuve que des conversations religieuses non conventionnelles sont possibles en y mettant de soi ce qui est le plus vrai, le meilleur. Elles sont souvent issues de notre "actualité" intérieure, c'est pour cela qu'elles peuvent éveiller des échos profonds. Elles nous sont la possibilité de découvrir le "religieux" en nous, d'ouvrir les yeux sur nos propres richesses plus que de connaître l'âme de nos frères. Bien orientées, c'est-à-dire avec une pureté religieuse éprouvée, la méditation est une prière collective, l'orientation des âmes vers une pensée religieuse commune : "Quand vous serez réunis en mon nom...".

Ainsi conçue, la méditation est un agent d'unité et de force incomparable mais exige toujours la lucidité et la sincérité de l'effort religieux.

c) Les topos

Il ne faut pas en attendre un aliment pour la ferveur religieuse, du moins directement, mais c'est un moyen de découvrir des valeurs humaines qui nous unissent à tous les hommes et, ce faisant, nous gardent d'une religion étriquée, minimisatrice : plus on est homme, plus on est "tala". Il y a là une perspective capitale.

Il faut des topos orientés vers la découverte de ce qu'est l'église car en effet, s'il y a pour nous d'une certaine manière un don du Christ qui transcende toute connaissance religieuse explicite, il n'en va pas de même pour l'église. Il faut faire une découverte de l'église à travers son double engagement divin et terrestre. Le Christ est une personne vivante. L'église est une institution à comprendre et, par-delà, il faut découvrir son unité organique avec le Christ. Pour ce genre de travail, on peut étudier l'église à travers l'histoire, comment l'esprit saint a assisté l'église à travers toutes les vicissitudes, et les grands saints, soutiens de l'église, qui permettent de juger l'église sur ce qu'elle a produit de meilleur.

Notons que le réalisme de ce critère est bien en harmonie avec le positivisme de la formation laïque dont nous tenons.

d) La vie du groupe réside dans la charité plus que dans ces activités.

Une charité vécue, voilà la plus profonde expression du groupe.

Une charité ouverte : si, dans chacun de nos actes avec nos frères, nous ne réalisons qu'une charité partielle, il n'en est pas pour cela moins vrai qu'il reste en nous une disponibilité totale à tous les besoins de nos frères. Elle n'est point dépendante des réalisations inadéquates que nous lui donnons. La charité met à leur juste place les difficultés intérieures du groupe car elle sait qu'elle les dépassera. Elle est la durée du groupe, ce qui, en lui, est sans solution de continuité.

C) Cette charité prend appui dans le groupe mais le déborde.

1- Les rencontres du Christ hors des lieux où habituellement on le trouve.

Il y a une possibilité de restauration de l'évangile dans les coeurs incroyants en posant des faits de charité et non des discussions sans prise sur le milieu matérialiste qui est le nôtre. Le Christ est authentiquement dans l'acte de charité le plus laïcisé, au moins quand c'est nous qui le posons. On peut concevoir qu'il est aussi dans les actes de charité des incroyants.

C'est sous cette forme apparemment lointaine qu'il nous appartient de retrouver et de faire retrouver autour de nous le visage de Jésus. D'où le caractère de large "évangélisme" que doit avoir notre apostolat. Un apostolat comme le nôtre se fonde mieux sur la grandeur de l'évangile que sur la primauté de l'église, notion contre laquelle pourraient stérilement buter les bonnes volontés.

Ceci pourrait être pour nous l'esquisse d'une méthode d'apostolat désireuse de se placer au point de vue des incroyants et de la nature de leur incroyance. Nous sommes embarqués dans le monde laïc auquel nous devons l'originalité de notre pensée religieuse et dans le monde religieux auquel nous devons la valeur de notre foi. Ceci, joint à la volonté de ne pas lâcher un monde pour l'autre, donne à notre mouvement son caractère central. C'est dire combien notre rôle est délicat et indispensable dans le catholicisme français contemporain. Il est juste, pour une pareille oeuvre, de rendre hommage à nos aumôniers.

2- Rôle des aumôniers

Nous désirons que quelques-uns d'entre nous deviennent prêtres en gardant le sens de ce que les groupes leur ont donné, en gardant une reconnaissance durable vis-à-vis des groupes pour leur vocation sacerdotale. La vie des groupes est suffisamment chrétienne pour que les aumôniers puissent y tenir un rôle exclusivement et éminemment religieux. Nous ne leur demandons rien d'étranger au rôle du prêtre. C'est dire combien il peut se consacrer à l'essentiel : l'éveil du sens de la charité en nous, en nourrir le désir, l'élan, la flamme. Mais, étant donnée la particularité de notre milieu, peu et mal connu du clergé, nous restons, par la force des choses, les seuls juges des "applications".

3- Quelques perspectives

Pratiquement nous devons éviter les attitudes diplomates car elles peuvent faire douter de notre loyauté, de notre sincérité et montrer que, sur tous les terrains où cela est possible, nous voulons vivre avec tous sans exception.

Si l'adhésion des normaliens "talas" à certains groupement peut amener des réserves justifiées, il reste des terrains de camaraderie plénière avec les normaliens incroyants, vie sportive par exemple, qui peuvent être des points de départ pour quelque chose de plus profond. Nous avons à maintenir, non seulement par des paroles mais par des actes, que l'appartenance à l'église n'est pas une prédisposition interne à une mentalité politique déterminée. Cela exige de nous un travail de critique positive pour distinguer en toutes conjonctures les vraies valeurs religieuses des pseudo-valeurs religieuses. Le syndicalisme est une réalité sociale telle, à l'heure actuelle, qu'il n'est pas outré d'affirmer que notre action sociale sera syndicale ou ne sera pas. L'adhésion à un syndicat national sera faite avec l'espoir d'en exorciser l'anticléricalisme étroit. L'adhésion aux syndicats chrétiens se fera aussi malgré l'impossibilité d'y trouver une base doctrinale (comment se réclamer des encycliques pontificales dans le domaine de l'éducation ?), et malgré l'absence de réalité définie du rôle que nous y tiendrons.

2 - Le sens du groupe

Notre communauté, telle qu'elle se présente actuellement, avec tous ses éléments jeunes, est cependant l'héritière d'une évolution logique. Elle est d'une certaine façon l'expression de la pensée de Légaut, même pour ceux de ses membres qui l'ont à peine connu, malgré son caractère provisoire et malgré le genre de vie qui paraît si hétérogène au sien.

Légaut connu à l'E.N.S. le P. Portal qui, à ce moment, travaillait à l'Union des Églises avec Lord Halifax et le Cardinal Mercier. Après ses années d'études, il essaya de constituer une équipe de recherche scientifique vivant religieusement, une sorte de communauté laïque. En fait, l'essai échoua très vite. D'où le désir informulé de constituer un réservoir de jeunes gens religieux dont certains pourraient vivre cette vie laïque de travail commun. A Paris, rue Geoffroy-Saint-Hilaire, Légaut habite avec Antoine Martel, professeur de Lettres à la Faculté de Lille, Paul Dubreil et Jacques Perret. Vie de prière et d'action car, chaque dimanche, la maison est ouverte aux camarades universitaires : méditations en commun, causerie par un homme éminent (Gabriel Marcel, Mgr Le Roy, le P. Teilhard de Chardin...) et vie d'amitié très religieuse. Édition à la ronéo des méditations dont quelques-unes parurent dans des livres de Légaut.

Pour élargir ce cercle, Légaut et d'autres voyagent sans cesse (Rennes, Nancy, St Etienne...) pour animer de petits groupe constitués à l'imitation de la rue Geoffroy. Au point de vue religieux, tout ce monde vit de la pensée des méditations. Mais cette action de surface inquiète Légaut, profondément exigeant. L'idée d'une vie communautaire plus totale s'impose petit à petit. D'où l'ouverture d'une puis de de deux maisons d'accueil en Auvergne où, pendant toutes les grandes vacances, se rencontrent ceux qu vivaient des réunions hebdomadaires. Vie assez réglée et très tendue : messe, petit déjeuner, causerie, conversations plus ou moins dirigées, séjour à la chapelle, repas, silence, causerie littéraire ou philosophique, discussion, méditation en commun, séjour à la chapelle, repas, méditation personnelle, complies, chapelet...

Mais quelque chose d'artificiel subsistait dans cette vie. En dehors du souci de perfection religieuse, se dessinait petit à petit une recherche d'équilibre humain : tous les problèmes actuels, y compris celui du mariage, y étaient étudiés et vécus dans leur exigence la plus austère. Légaut et ses amis découvraient de plus en plus l'inadaptation du monde à la vie religieuse authentique et l'impossibilité de l'en sauver par des moyens empruntés à la propre évolution. D'où avec la crise de 1940, cette décision : Légaut abandonne sa chaire de professeur de mathématiques et achète un hameau abandonné où il va devenir cultivateur avec sa famille.

Idées directrices

- 1- Pour trouver un type de vie digne de l'homme et de sa vocation, il faut une réflexion libre. D'où rupture aussi complète que possible avec la société.
- 2- L'analyse critique de la société révèle que, non seulement les classes dirigeantes sont en décomposition, mais aussi les classes de base et spécialement le monde paysan qui ravitaillait en hommes les autres classes.
- 3- Donc il faut refaire une classe paysanne saine, c'est-à-dire non asservie à l'argent, travailleuse et avide de vie intérieure.
- 4- D'autre part une critique discursive n'a de valeur que lorsque celui qui la fait ne profite pas des erreurs qu'il condamne. D'où le genre de vie : vie à l'écart de la société (autant que possible), vie pauvre, vie de labeur matériel, vie de réflexion intense, vie de prière.

Les premiers résultats

- 1- Dépaysement dans tous les domaines, virginité nouvelle de l'esprit
 - 2- Enracinement de la pensée
 - 3- Influence cosmique subie et désirée
 - 4- Ascèse permettant une vie religieuse plus valable (voir aussi les idées semées dans les méditations).
- Pendant ce temps, Légaut, avec la communauté qui le soutient dans une certaine mesure et permet à son expérience envergure et progrès, mûrit sa pensée sur les lignes de réflexion où l'homme trouvera les voies nouvelles qui rendront le monde viable.

Noter que Légaut n'est pas optimiste au sens facile du terme. Il est plutôt pessimiste sur l'avenir ouvert à notre monde occidental et peut-être au monde tout court. Son optimisme est plutôt du type prophétique.

3 - La vocation de notre groupe Légaut, vers 1930-31 (incomplet)

Introduction

Essayons d'amorcer quelques réflexions sur ce qu'est notre amitié entre normaliens et instituteurs catholiques de l'enseignement public : comment elle s'est formée, l'esprit qui l'anime, les possibilités religieuses qu'elle offre et le développement qu'on peut lui donner. En un mot si ce n'est pas trop ambitieux, cherchons ce qui fait la vie de notre mouvement.

Il ne sera question de la vie religieuse personnelle que dans la mesure où elle intéresse directement la vie de notre mouvement ou, plus justement, nous aurons présent à l'esprit que tout ce qui va suivre, pour être réel, suppose une vie religieuse personnelle de chacun de nous nourrie aux sources de la vie de l'église, de ses sacrements, de sa liturgie, de la hiérarchie qu'elle établit entre ses enfants, de sa pensée profonde.

Vouloir retracer la formation de nos groupes, c'est redire l'histoire, d'année en année, de jeunes catholiques qui, dans un milieu généralement hostile, l'E.N. et l'Enseignement primaire, prennent conscience des exigences de leur foi, naissant à la vie chrétienne. Que nous ayons été guidés dès le début par des aînés qui étaient déjà engagés dans la voie que nous prenions ou que, par un providentiel concours de circonstances, nous nous soyons rencontrés, découverts à plusieurs dans la même E.N., c'est là que commença pour nous une vie religieuse plus profonde, une vie qui engage l'avenir, une découverte du Christ. L'E.N. est une pierre d'achoppement pour un chrétien. Sa vie religieuse ou bien s'étiole et meurt, ou bien elle s'exalte et s'approfondit. Heureux obstacle qui nous a permis de recueillir nos forces, dans la lutte et l'épreuve parfois, pour édifier en nous un christianisme à la mesure d'une vie que nous voulons pleine, belle.

De nombreux points créent déjà entre nous les possibilités d'un intime rapprochement :

- une origine sociale commune. Nous appartenons à la classe populaire et c'est à son service que la profession (pour ne parler que d'elle) nous consacre,

- nous ne sommes pas "catholiques de tradition". Je veux dire que beaucoup d'entre nous n'ont pas à leur actif, en naissant, un passé familial chrétien qui les porte déjà et dont ils n'aient qu'à maintenir les principes, la force. Il nous a fallu trouver ou retrouver la foi dans la contradiction. Les luttes sont toujours le lot du normalien dans son E.N., de l'instituteur dans son école. Il en est ainsi que notre vie est une perpétuelle prise de contact avec un milieu plus ou moins violemment hostile au Christ, à l'église et qu'en dépit de l'incompréhension qu'il témoigne pour le catholicisme, il est notre milieu, celui dans lequel notre vie doit s'accomplir dans toute la force du terme. Dieu façonne semblablement les âmes faites pour travailler ensemble. Il dépose en elles des attraits de grâce qui se ressemblent. Dans l'atmosphère où baigne notre vie quotidienne, la prière devient une exigence fondamentale. Par grâce, elle est à la taille des difficultés auxquelles nous nous heurtons et en reçoit une reconfortante ferveur. Elle naît d'un réel besoin, celui de retrouver la source dont notre milieu tend à nous couper, le Christ. Elle se nourrit de la réalité journalière car nous oeuvrons non pas sur des choses mais sur des âmes.

Ces mêmes difficultés, nous faisant connaître le poids de la solitude et découvrir la faiblesse du chrétien qui serait seul, nous ont poussé les uns vers les autres et c'est pourquoi nous nous sommes réunis. C'est pourquoi aussi notre amitié, disons mieux parce que c'est plus exact, notre communauté spirituelle, s'incarne dans les groupes que nous formons un peu partout à travers la France. Nés de besoins religieux communs, ils tâchent à les satisfaire par une vie où les lectures religieuses communes, l'étude des questions qui nous intéressent ensemble, la méditation collective, la prière en commun, ont une place prépondérante.

C'est dire que les faits eux-mêmes, et nous aurons assez de foi pour y voir un coup de la grâce et non pas notre volonté de propos délibéré, nous invitent à vivre un christianisme non individualiste mais communautaire, au sens très large, et à être attentifs sur la totalité du don qu'il requiert, la vigilance intérieure qu'il exige de tous pour ne pas retomber de nouveau dans l'individualisme.

La communauté chrétienne dont nos groupes portent, pour nous, l'espérance est déjà un début de réalisation. Méditons-la à la lumière du christianisme et de l'église pour en comprendre la profonde signification.

I) Le groupe, cellule d'église

Nous serons conduits à parler des faiblesses éventuelles de cette communauté que forment nos groupes mais aussi de la seule réalité en laquelle elle se fonde et qui puisse lui donner une consistance, une efficacité et une unité durables. Disons tout de suite qu'il ne peut s'agir pour nous d'évoquer en rêve des possibilités grandioses d'actions futures et, ce faisant, de nous complaire d'une manière inféconde dans l'état où nous sommes. Certes, notre amitié qui veut s'édifier sur le Christ est en soi une réussite. Les plus anciens d'entre nous qui se sont longtemps cherchés sans se trouver n'y contrediront pas, non plus que nos jeunes camarades qui connaissent depuis peu la vie et le réconfort de nos réunions fraternelles. Pourtant nous nous souviendrons que, dans la longue série des efforts qui édifient peu à peu l'église de Jésus-Christ, il n'est pas de réussites auprès desquelles des chrétiens puissent planter leurs tente. L'heure sainte où les trois apôtres virent le Christ transfiguré ne faisait que préluder à la longue vie de prédications et de luttes, quoiqu'ils en aient pensé d'abord. Toute intelligence nouvelle du mystère du Christ invite à une connaissance plus profonde de ce mystère. Il en est de même de toute réalisation vraiment chrétienne. Elle appelle et prépare de plus hautes réalisations. Si notre mouvement est selon

la volonté divine, il n'échappera pas à cette loi. Nous le considérerons donc, dès maintenant, comme un fait acquis et une première réalité mais que les circonstances et notre pauvreté peuvent toujours remettre en question si, justement, nous ne lui découvrons assez tôt des fondements et un sens qui légitiment la totalité de notre don. Rappelons brièvement ce que cette réalité est pour nous.

Nous devons à notre amitié une compréhension plus approfondie de la vie chrétienne et du mystère des autres. C'est à l'occasion de nos réunions que nous avons parlé pour la première fois de notre vie, de nos difficultés, de nos espérances. C'est à l'occasion des méditations que nous y avons faites que nous avons appris à considérer l'évangile comme le livre de vie.

Au sortir des périodes où nous avons connu la solitude et peut-être déjà l'engourdissement spirituel, nos cercles d'étude et de prière nous sont apparus comme la réalisation vivante d'une communion que nous n'avions pas osé espérer. Nous avons tous connu de ces moments où, dans le silence des chapelles, du petit local qui nous accueillait, de la maison que nous avions montée, nous sentions nos recueils et nos vœux les plus profonds s'orienter vers la même réalité. Ou bien, durant la méditation, par la grâce du vivant mystère que nous venions de pressentir, montait du fond de nous-mêmes un désir de pureté jusqu'alors inconnu qui nous découvrait à nos propres yeux. Nous étions alors très unis, comme invités ensemble à répondre au même appel. Au-delà de notre commune vocation temporelle et de nos affinités humaines, nous sentions naître un lien nouveau, fondé sur la découverte de la présence de Jésus. Il nous apparaissait impossible qu'un tel lien puisse se détendre.

Soyons réels pourtant. Notre devoir est d'empêcher que l'habitude ou la facilité ou la fatigue n'use ce lien dont nous verrons tout le prix dans un moment.

Ce souci nous amène à considérer la nature de notre fidélité à nos groupes. Nous laisserons de côté pour le moment son fondement le plus religieux et le plus stable pour considérer seulement les raisons pratiques, les raisons de tous les jours, pour lesquelles elle nous apparaît désirable.

Ce qui, pour beaucoup, est une raison de persévérer dans cette forme d'amitié qui nous est chère, ce sont les profits et les joies spirituels qu'ils retirent de la prière, de la méditation en commun ou des études faites ensemble et portant sur leurs préoccupations les plus profondes. Rien de plus légitime et de plus souhaitable que cet enrichissement. Pour d'autres, d'ailleurs plus rares, c'est la sympathie humaine, simple et franche qui préside à nos relations et donne à nos réunions leur physionomie la plus prenante. Quelques-uns enfin qui portent déjà en eux la fatigue des longs dévouements appuient les raisons de persister dans leur fidélité sur la nécessité d'entretenir, au profit des jeunes qui montent, cette atmosphère de religion où eux-mêmes ont découvert le Christ.

Sentiment d'un devoir, désir d'épanouissement humain ou religieux, ces raisons diversement spirituelles, en dehors de la raison la plus profonde et la plus vraie, appuient déjà légitimement notre fidélité mais y introduisent en même temps en raison de leur diversité et de leur fragilité, disons-le, un caractère grave d'incertitude. Aux heures où l'égoïsme du "moi" se ressaisit avec vigueur, il est permis de penser qu'elles ne suffiraient pas à chasser l'impression qu'après tout, l'engagement consenti jusque-là n'a rien d'éternel et qu'un jour peut venir où des raisons pertinentes nous obligeront à le suspendre.

En même temps que notre fidélité, c'est toute une partie de nous-mêmes qui peut se trouver usée par la vie si nous n'y prenons pas garde. Je veux parler des richesses humaines que nous portons en nous et qui nous apparaissent si facilement inépuisables. En user comme de biens qui ne sauraient avoir de fin serait méconnaître étrangement leur nature et s'exposer à des démentis qui sont à l'origine de bien des crises spirituelles. Là encore une critique est nécessaire.

Dans cette catégorie des biens éventuellement périssables, il nous faut mettre notre bonne volonté encore neuve, notre enthousiasme à servir les causes que nous sentons confusément très proches de notre vie, notre sympathie spontanée pour tout ce qui est nouveau (écrits, mouvements) et qui nous enchante pourvu que nous y sentions passer un souffle vrai de générosité qui incite à dépenser sa vie, même un peu follement.

Ces éléments qui colorent notre existence et qui lui donnent son actuelle facilité ne sont pas en eux-mêmes éternels. Aucune valeur dans tout cela qui ne puisse se dégrader et finalement s'anéantir. Il en va de même des richesses plus directement spirituelles comme une certaine aptitude au détachement, au sacrifice, comme le besoin de prier et de se recueillir. Les duretés du réel, l'isolement, une certaine usure apportée par la vie, toutes ces réalités qui seront nôtres un jour à des dimensions diverses peuvent favoriser la lente reprise de notre "moi" sur les dons que nous croyions avoir consentis pour toujours. Nos pauvretés qui demeurent invisibles tant que triomphe notre jeunesse sont insidieusement prêtes à s'emparer des moindres circonstances pour légitimer les reculs, les durcissements, les capitulations. Tel qui a engagé joyeusement sa vie au service de ses frères, croyant servir le Christ, est toujours menacé de se réveiller un jour, seul et vide, sans espoir et d'ailleurs sans exigences au milieu d'un monde qui aura perdu, à ses yeux, toute signification.

Cette évocation n'est pas imaginée de toutes pièces. Elle ne doit pas pour autant faire naître en nous la crainte mais plutôt le désir d'approfondir un trésor de vie qui est, dès aujourd'hui, entre nos mains et dont nous, les usagers, nous n'avons pas toujours conscience. C'est sur lui que maintenant nous ramènerons nos pensées.

En dehors des raisons que nous avons indiquées plus haut, il en est une autre qui pourrait empêcher notre mouvement de porter tous ses fruits. Ce serait de considérer nos petites communautés comme autant de sociétés de secours spirituels dont l'activité, étant fonction des besoins du moment, pourrait cesser quand viendraient des temps meilleurs. Il n'est pas de pire dissolvant pour l'approfondissement d'une action que d'envisager par avance l'époque où elle prendra fin. Sans doute, notre union porte la marque des besoins de notre siècle. C'est la dispersion spirituelle et l'individualisme de l'époque finissante qui nous ont rapprochés et qui nous ont incités, comme le font beaucoup de mouvements modernes, à mettre l'accent sur l'unité. La question est de savoir si ce besoin est intégralement né des circonstances historiques que nous traversons et disparaîtra par conséquent avec elle ou bien si, d'une manière particulièrement puissante à notre époque, il n'émargerait pas plutôt d'une attente disposée depuis toujours dans les âmes et dont, à notre époque, nous prenons plus nettement conscience. Attente selon laquelle les hommes ne peuvent atteindre à la plénitude de vie qu'au sein d'une communion les unissant tous dans l'amour de Dieu.

Nous, chrétiens, c'est cela que nous croyons. L'humanité portée par cette promesse que ravivaient les prophètes pendant des millénaires a attendu le Christ. Jésus est venu. Il a fondé son église en communiquant aux apôtres son amour qui est vie. Depuis, tout au long de la nouvelle histoire, nous voyons la communauté chrétienne, pesante et cependant fidèle, inventer inlassablement, sous la conduite de l'esprit, les instruments de son unité. C'est dans cette perspective que les efforts, les sacrifices, les renoncements consentis par les générations successives prennent un sens religieux et peuvent être considérés dans une émouvante unité où, à notre heure, nous nous insérons. Il ne faut aux hommes rien moins que servir une telle réalité, consciemment ou non, pour échapper aux germes de décomposition que porte toute vie et pour faire oeuvre éternelle. Il ne faut rien moins que cela pour donner à notre mouvement autre chose qu'une utilité passagère. C'est pourquoi, échappant à une vue trop simple de notre union, conçue comme une nécessité du temps, il nous faut comprendre chaque jour plus intimement que nos groupes sont organiquement participants aux efforts que l'église tente sans cesse pour reconstruire l'unité du monde, organiquement participants à une vie qui, selon les apparences incohérentes de l'histoire, porte lentement par le jeu des libertés humaines et de la grâce, les hommes vers Dieu.

A l'égard de cette vie, ne soyons pas des usagers faciles qui transmettent moins qu'ils ne reçoivent parce que, sans le savoir, ils gaspillent leur trésor. Sachons nous donner dans le cadre du groupe avec le désir toujours présent de son unité. Soyons attentifs à la voix du Seigneur qui a dit lui-même : "Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir". Faisons de notre vie la vérification de ces paroles. Elles sont si contraires à nos égoïsmes et à notre petite sagesse humaine qu'il faut bien y adhérer d'abord dans une attitude de foi. Mais les démarches que nous aurons accepté de faire dans cette attitude nous révéleront un jour que ce qui paraît être une folie de Dieu "est plus sage que la sagesse des hommes". Ce don qu'il nous demande apparemment si proche de la négation de notre moi, peu à peu, nous découvrirons que par lui seul peut se constituer entre les hommes rachetés par Jésus une communion où ils connaîtront ensemble la plénitude de la joie dans le Seigneur. Cette évidence intime, nous devons l'établir dans notre vie pour qu'elle soit en nous comme une promesse et une invitation permanente.

Nous connaissons alors qu'il nous manque d'aimer assez pour risquer sur cet appel tout ce que nous sommes. L'exigence de l'unité seule peut inviter aux dons sans reprises mais, pour se donner ainsi, il faut aimer.

Nous touchons ici au coeur même du mystère chrétien, c'est le mystère de la charité "cette faiblesse plus forte que la force des hommes", dit saint Paul. La réalité substantielle de l'unité, c'est la charité. Elle est la réalité mystérieuse qui unit en un seul Dieu la vie des trois personnes divines. C'est la même réalité qui, par l'incarnation, voici 20 siècles, fit s'unir le verbe à notre condition d'homme. C'est elle qui, au sein de l'église, corps mystique de Jésus-Christ, tend à constituer tous les hommes dans une divine unité.

Les petites communautés ne sont pas en marge de cette universelle action. Issues d'une amitié qui est la forme première d'une surnaturelle charité, elles sont des figurations de la grande église mais elles sont plus encore des réalisations sorties d'elle. Elles sont des manifestations de l'unité chrétienne mais aussi des instruments de cette unité. En nous, c'est la vie de l'église qui passe. La divine inquiétude qui la fait se pencher depuis les origines vers l'humanité divisée en attente de Dieu est celle-là même à laquelle nous avons secrètement répondu en nous unissant. Donnons à cette inquiétude la première place dans nos pensées. C'est l'inquiétude de l'église. C'est la nôtre mais aussi, à un degré que nous avons peine à soupçonner, celle de bien des hommes. Si un jour, elle entrerait vraiment dans notre vie, sans doute le fardeau serait lourd à nos épaules mais le désir de l'unité, c'est le fardeau des forts. En lui ne figurerait plus qu'à leur place légitime, c'est-à-dire à une place très humble, les petites préoccupations de notre "moi", nos petits soucis dont nous sommes souvent écrasés, faute d'en avoir de plus sérieux.

Encore faut-il, pour porter notre vie ainsi orientée, que nous soyons sans cesse en communion avec la réalité de l'église. Cette réalité est la permanence du sacrifice de Jésus-Christ auquel sont unis par la messe tous les fidèles du monde. C'est autour de ce sacrifice, le regroupement mystique de toutes les chrétientés qu'exprime, à l'heure de la consécration, le "memento" des vivants et des morts. C'est la présence permanente sur l'autel de Jésus dans l'hostie. C'est sa vivante incorporation dans la vie du chrétien par la communion. C'est Jésus-Christ présent au coeur du pauvre comme à celui du riche, glorifié par le juste, manifesté aussi dans la conversion du pécheur.

Enfin c'est Jésus-Christ, hôte inconnu, peut-être ouvertement renié, présent encore au coeur de l'incroyant pour

y préparer les voies de son retour vers le père. Tout dans l'église de Jésus-Christ nous incline à fortifier notre foi dans l'unité mais elle n'est une unité vivante que par la charité. Certes, l'inquiétude de l'unité est une forme de l'amour. Elle possède comme l'amour un don de divination qui lui fait déceler les germes les plus subtiles de division. Seul l'amour est fort, il est la vie de Dieu et, comme tel, ne connaît aucune limitation. A l'inverse des mouvements humains, il n'incline pas seulement vers ceux qui savent comprendre et écouter; vers ceux qui savent lui répondre mais, parmi les souffrances et les contradictions, il maintient l'apôtre très proche des âmes blessées qui dissimulent souvent derrière les négations leur détresse d'être éloignées de Dieu. Plus fort que le péché, il maintient l'espérance bien en face de la lourdeur des âmes comme un signe de leur élection. Lui seul a assez de divine assurance pour oser mettre un homme en face de sa vérité mais, dans le temps même où il oeuvre en lui une blessure nécessaire, il sait aussi lui manifester une attention que nulle amitié simplement humaine n'engendra jamais.

La charité est le mode spécifique de l'action du chrétien. Il ne nous faut pas seulement entendre la parole que Jésus disait quelques jours avant sa crucifixion : "Il n'y aura plus qu'une seule bergerie, un seul pasteur". Une telle vue va si bien dans le sens de notre ferveur humaine que des hommes qui ne sont pas tous chrétiens travaillent obscurément, à tous les plans de l'action, à édifier une meilleure communauté des hommes. En même temps, il nous faut entendre la parole que Jésus ajouta et qui gêne si cruellement, par son réalisme, nos rêves de grande action humaine "C'est pour cela que mon père m'aime, parce que je donne ma vie". Beaucoup désirent le Christ, il y en a peu qui consentent à le servir en s'oubliant.

Ainsi donc nos groupes, dans leur cadre limité et original, ont une fin qui se confond avec celle de la grande église à laquelle ils appartiennent. Ils sont une fraternité, une communauté, une union intime, nécessaires à l'édification des vies religieuses personnelles et correspondant, dans leur secteur, à l'universel dessein d'amour de Jésus : "Qu'ils soient un". Gardons-nous de les considérer comme des formations simplement un peu particulières, un peu plus originales que tant d'autres.

N'y voyons pas une formule plus moderne d'apostolat, une formation passagère issue de quelques nécessités particulières de l'époque mais bien une expression nouvelle, indéfiniment perfectible, du mouvement unique qui, depuis Jésus, tente d'édifier la grande église de Dieu. Il ne faut rien moins que cela pour requérir et exiger dans la charité le don de chacun d'entre nous et les sacrifices qu'il comporte.

2) Réalisations du groupe

a) Nos vies personnelles aident à la vie des groupes

C'est dans une telle perspective que nous comprendrons que la vie du groupe ne va pas son train seule, comme détachée de notre propre vie personnelle ou uniquement reliée à la générosité d'un camarade qui émerge. La vie de notre mouvement est liée au développement de chaque personnalité, de toutes les personnalités qui le composent. Nos propres mérites et nos propres forces informent la potentialité du groupe comme nos tiédeurs et nos erreurs individuelles l'alourdissent, le ralentissent.

Chacun de nous n'est pas seulement responsable de sa propre vie vis-à-vis de lui-même et pour son seul compte personnel, pour son propre salut mais aussi responsable devant Dieu de la communauté dont il est partie. C'est pourquoi nous apporterons à nos petites communautés le don intime de notre personne, son intelligence et cela ira jusqu'à un dévouement très engagé dans le temporel.

Nous donnerons notre temps et notre argent. Temps et argent, deux facteurs chargés pour nous du sens de l'incarnation et d'une communion catholique concrète. La charité, nous le savons, demande pour être réelle à sortir du domaine de l'intention pieuse, à s'inscrire dans les faits matériels. Il faut que cela se traduise par une disponibilité totale de tous vis-à-vis de chacun. Les résolutions qui avaient été prises l'an dernier touchant à la solidarité pécuniaire ont été tenues et constituent le signe d'une progression intéressante du mouvement. Tel de nos camarades au sana voit son traitement régulièrement complété. Tel autre peut faire une 4^{ème} année d'E.N. parce que le groupe l'a déchargé du devoir impérieux de gagner sa vie et celle de sa famille. Tel qui fut aidé normalien aide maintenant, instituteur ou professeur, ceux qui montent.

Comprenant la nécessité de concrétiser notre charité dans des actes tangibles, comprenant l'obligation vitale où nous sommes de servir un ensemble, une collectivité à travers tel ou tel de nos frères, il ne nous paraîtra pas extraordinaire d'aller passer un dimanche ou un jeudi auprès de tel camarade malade, auprès de tel groupe insuffisamment connu, fussent-ils éloignés de nous de plusieurs centaines de kilomètres.

Si le dévouement matériel concret que nous devons apporter au groupe est de première importance, il n'est cependant pas la plus haute expression de notre don. Nous avons à veiller sur nos groupes afin que "le sel ne s'affadisse pas", charité faite de clairvoyance, de lucidité et de force. Il ne nous est pas permis de laisser nos frères s'endormir dans une excessive impression favorable, dans des attitudes, des mimétismes, dans le pseudo-abandon à la providence. Il nous faut garder le groupe des engouements passagers, des terminologies hermétiques, des fétichismes.

Nous saurons également le garder d'une individualisation prématurée par rapport aux autres groupes. De même, nous saurons nous demander pour notre compte personnel si, à peine tirés par le groupe d'un individualisme excessif dû à notre situation géographiquement indépendante, nous ne sommes pas menacés, les anciens surtout, par un autre individualisme se couvrant, cette fois-ci, sous les plus belles raisons religieuses. Nous sommes-nous

demandés si les désirs que nous avons parfois de vivre un peu hors du groupe, non point avec l'intention de l'abandonner, mais parce qu'il nous paraissait plus utile de répondre à certaines exigences intérieures ou de remplir quelque devoir d'état, n'étaient pas, sous des apparences chrétiennes, un autre individualisme qui se faisait jour en nous, d'autant plus grave qu'il devenait plus difficile à déceler.

Donc charité virile, franche, à la mesure de l'affection que nous portons au groupe. Charité ouverte, baignée d'humanité, respectueuse des différences qui s'établissent entre les personnes à mesure que les groupes grandissent. Savoir qu'il n'existe pas deux âmes totalement semblables. Savoir qu'il y a des familles d'âmes qui peuvent se former par la diversité des tendances. Savoir considérer cette diversité non pas comme autant de brisures mais comme un enrichissement collectif. Cela paraît deux exigences contradictoires. Ne serait-ce pas plutôt les deux limites de la zone propre à la charité vis-à-vis du groupe : d'une part, fermeté et intelligence, d'autre part, souplesse et humanité. C'est à cette double condition que la charité atteint et englobe les deux pôles de la vérité dans la lumière de laquelle nous devons juger toutes choses, non pour nous reprendre mais pour mieux servir avec des moyens plus appropriés. Parce qu'elle sert ainsi la vérité, elle sert aussi l'unité car il n'est pas d'unité profonde ni durable sans vérité.

b) Le groupe aide à la vie personnelle

Le groupe dont la vie est liée au développement des personnalités constitue lui-même un milieu éminemment favorable à la formation de la personnalité de chacun, il est pour chacun principe d'accroissement, il découvre chacun à soi-même.

Après les premières expériences faciles et heureuses, le groupe est l'occasion pour chacun de découvrir ses faiblesses inconnues. Il permet de faire l'épreuve de la pureté de notre don grâce au nombre et parfois à la profondeur des sacrifices qu'il nous demande, de la persévérance de notre don car, s'il est bien de se donner, il est mieux de ne pas se reprendre, de persévérer.

Il permet de remettre dans leur note réelle la valeur de nos qualités naturelles si abusivement admirées quelquefois dans le milieu familial et sur lesquelles on peut être devenu soi-même aveugle. Par l'approfondissement des contacts que le groupe permet, il est une école d'humilité car des situations douloureuses, des difficultés tenaces et cachées s'y révèlent. Ainsi surgit devant nous une tâche plus forte que nos possibilités n'en peuvent remplir. École d'humilité, école d'approfondissement spirituel, nos groupes sont des foyers de vie où nous avons toutes chances de pouvoir faire l'épreuve de nous-mêmes comme nulle part ailleurs.

Cette découverte qui nous prépare à une charité purifiée peut être dure. Les illusions sur soi-même quittent bien chacun mais en y faisant une traînée d'amertume. C'est alors que la présence affectueuse de frères, leur charité active et cependant discrète évitent les sursauts regrettables.

La méditation collective

Elle est une conversation religieuse sur un thème de préférence évangélique dans une disposition d'âme qui permet d'apporter ce qui est le plus vrai, le meilleur. C'est dire qu'elle exclut le psychologisme, l'introspection subtile parce que la forte simplicité de l'évangile s'y dissoudrait. Elle exclut aussi, parce que nous voulons rester des chrétiens vivants, le conventionnel moralisant.

Elle est un regard pur posé à la fois sur nous et sur Jésus, personne vivante. C'est que nous nous réunissons, comme le définissait excellemment Martel aux Journées de Montpellier, pour nous encourager à servir le Christ, mieux, pour le faire venir parmi nous. Nous savons qu'il a dit : "Quand deux ou trois se réuniront en mon nom, je serai au milieu d'eux". Osons croire à cette parole et entraînon-nous à considérer que le centre de nos groupes, ce n'est aucun membre en particulier mais Jésus lui-même, autour de qui nous sommes rassemblés. Dans cette perspective, les sympathies purement naturelles ne sauraient jouer un grand rôle au sein des groupes. L'union entre chrétiens n'est pas conditionnée par rien d'affectif, c'est une obligation pour tous ceux qui ont compris le message : "A cela on reconnaîtra que vous êtes mes disciples; si vous avez de l'amour les uns pour les autres". Elle s'établit, dit encore Martel, selon un mode de pensée qui devrait nous être naturel : la réflexion sur le plan surnaturel. C'est ainsi que le Christ vient à nous quand nous parlons de lui, de même qu'il rejoignait sur la route les disciples d'Emmaüs qui s'entretenaient à son sujet. Pourquoi faut-il que, comme eux, nous soyons si longtemps avant de reconnaître sa présence ? Comme nos groupes deviendraient plus fervents et comme nous y serions plus fidèles encore si nous avions la foi d'y rencontrer le Christ.

Ne jamais oublier la présence du Christ au centre de nos groupes mais, au contraire, la rappeler souvent, nous y référer pour justifier et orienter nos réunions, voilà qui donnera à nos groupes une des meilleures garanties de vie et par là même de développement.

Ayons aussi souvent qu'il est possible nos aumôniers activement présents à nos méditations. Ils représentent l'église visible, ils sont les "pères", ceux qui, selon la plus authentique tradition catholique, engendrent les âmes à la vie spirituelle. Ils sont aussi des "frères", ceux qui cheminent avec nous dans l'affectueuse confiance.

Les topos

Après les méditations, nous réserverons une grande place dans nos groupes à l'activité intellectuelle. Il le faut pour une double raison, parce que notre culture laïque reste, de façon générale, étrangère à tout christianisme et parce que la formation religieuse que nous avons pu recevoir jadis fut le plus souvent dénuée de valeur humaine.

Notre devoir d'état exige que nous ayons à un très haut degré le sens des valeurs de la personne, que nous sachions découvrir toutes les richesses humaines qui composent la personnalité des enfants qui nous sont confiés, si jeunes soient-ils. Nous n'y parviendrons que dans la mesure où nous-mêmes, nous serons réellement une personne. Une vraie culture chrétienne contribuera à faire de nous des personnes véritables.

Certes, si notre devoir d'état a pour nous de telles exigences, le milieu dans lequel nous vivons n'en a pas de moins grandes. Ce serait une faute grave, semble-t-il, que de chercher à nous évader du milieu primaire dans lequel nous sommes. Or, c'est un fait, ce milieu est irrégulier. Reconnaissons que l'athéisme de nos collègues n'est pas une position d'ordre intellectuel, ce qui ne signifie pas qu'il n'appelle pas des remèdes d'ordre intellectuel, il est une position anticléricale reposant sur des bases politiques : échecs, compromissions de l'église..., et aussi, ce qui est plus grave en un sens, reposant sur des exemples médiocrement humains donnés par beaucoup de catholiques. Nous n'arriverons à leur rendre le catholicisme au moins sympathique que dans la mesure où, en tant que catholiques, nous aurons une estime enthousiaste pour les valeurs humaines, que dans la mesure où nous voudrions réaliser en nous toute la plénitude possible de l'idée d'humanité. Une culture vraiment chrétienne se confond avec la réalisation progressive de cet idéal. Ceci déborde le cadre individuel. Les incroyants ont beaucoup plus besoin à notre époque de voir des collectivités chrétiennes ferventes et ouvertes sur le monde que des cas isolés de sainteté. On touche là à une cause capitale de l'apostasie de beaucoup en même temps qu'on entrevoit les conditions de l'avancée et de la vitalité renouvelée de l'église.

Autour de ces problèmes, nous voyons peu à peu se définir l'engagement total que l'église attend de nous. Ce travail reste, bien entendu, dépendant dans une large mesure de nos goûts, de nos possibilités intellectuelles, du temps dont nous disposons, du lieu où nous nous trouvons.

Ce qu'il faut surtout, c'est en comprendre la nécessité, bien voir que cette activité n'est pas étrangère à la réussite de nos vies comme à la réussite des groupes. La nature de notre engagement au sein des groupes a d'abord orienté nos topos vers l'étude de la doctrine catholique elle-même. Ce que nous recherchons, les uns et les autres, c'est de vivre plus étroitement dans l'intimité même de la personne du Christ. Bien vite, notre religion nous est apparue comme une personne à aimer, celle de qui nous avons tout à attendre, celle qui seule peut tout pour nous. Nous avons repris à notre compte le mot de l'apôtre si cher à Pascal : "Je sais en qui j'ai cru". Nous voulons, nous aussi, savoir, connaître celui en qui nous croyons, nous voulons connaître "ces choses glorieuses qui ont été dites sur toi, cité de Dieu". Il se trouve ainsi que nos topos s'orientent vers la découverte de ce qu'est l'église car, s'il y a, d'une certaine manière, un don du Christ qui transcende toute connaissance religieuse explicite, il n'en va pas de même pour l'église. Il faut faire une découverte de l'église à travers son double engagement divin et terrestre : le Christ, personne vivante et l'église, institution à comprendre et, par delà, son unité organique avec le Christ.

Nous irons aussi vers les grands saints, soutiens de l'église, qui permettent de la juger sur ce qu'elle a produit de meilleur. Nous découvrirons dans le même mouvement non des saints de vitrail immobiles mais de grands vivants, des géants de l'humanité, un saint Bernard, chef spirituel de l'Occident à son époque, un saint François d'Assise qui, par le mouvement qu'il engendra, retarda de deux siècles la cassure de la chrétienté occidentale. Cette connaissance plus précise des choses religieuses engagée au moment où notre vie intérieure devient plus personnelle, où le besoin de prier se fait plus intense, vient alimenter notre vie intérieure si on veut maintenir et intensifier les efforts de réflexion personnelle sur les données chrétiennes.

C'est là que se trouvent les fondements réels sur lesquels doit reposer tout le travail d'élaboration d'une véritable culture. Ne partons pas avec cet a priori que tout le travail de connaissance, d'acquisition et de réflexion personnelle sur ces données chrétiennes doivent toujours aller de pair avec nos exigences intérieures. Le développement de la vie intérieure ne marche pas à la même cadence que l'enrichissement de notre intelligence. L'un et l'autre ont leurs lois propres mais l'un et l'autre sont cependant intimement liés. Continuons à croire que penser la religion est pour nous la forme même de notre piété. Pour un milieu comme le nôtre où les exigences spirituelles sont grandes, la vie intérieure, c'est un fait, revêt deux aspects complémentaires. C'est d'une part "ce commerce d'amitié avec Notre-Seigneur toujours présent et qui nous aime" (Sainte Thérèse d'Avila) et d'autre part l'acquisition d'une culture chrétienne suffisante pour éclairer notre vie religieuse. Disons que, dans ce domaine, toute étude qui nous révèle le Christ est bonne. C'est dire la part qui doit être faite aux écritures, aux évangiles, à saint Paul.

Mais le travail de nos groupes n'a pas uniquement pour but de combler au point de vue religieux le vide laissé par l'enseignement que nous avons reçu. Nous avons vu que notre devoir d'état, comme le contact avec nos collègues et avec tous les incroyants, d'une façon générale, posaient pour nous la nécessité d'acquiescer la vraie notion de la personne et le sens des valeurs humaines. Voilà qui agrandit considérablement le champ de l'activité intellectuelle de nos groupes.

Disons tout de suite que tout travail qui, dans nos groupes, tendrait à les faire se replier sur soi, qui les amènerait à n'envisager que ce qui leur apparaît spécifiquement chrétien, ce travail amènerait très vite le groupe à un échec car, nous le savons, la grâce couronne la nature et ce n'est pas en réduisant la nature qu'on agrandit le domaine de la grâce. Précisons alors l'attitude qu'il convient d'avoir dans cette oeuvre de recherche intellectuelle, c'est avant tout une attitude de sympathie réel-le pour le monde. Nous devons porter un intérêt entier et sans réserve à

tout ce qui a une valeur dans le monde. Entendons bien que c'est un travail très positif que nous avons à faire puisqu'il ne s'agit rien moins que de... (incomplet)

4 - Règlement - Décembre 1928

Le groupe est principalement une oeuvre de collaboration dans la charité fraternelle.

Nous voudrions qu'il nous aidât :

- 1) à augmenter notre valeur personnelle au point de vue religieux, intellectuel et professionnel,
- 2) à multiplier notre puissance d'action dans ces trois domaines.

Jusqu'ici le groupe a bien rempli sa tâche mais notre nombre augmente et il semble désormais nécessaire de préciser quelques détails pratiques.

Les circulaires

Dans chaque circulaire, un camarade est particulièrement chargé de se tenir en liaison avec le reste du groupe. Il reçoit de Rigolet des articles dactylographiés, les insère dans la circulaire et les en retire après un tour. Quand une question est à l'ordre du jour (pour la préparation d'une retraite...), il en propose l'étude dans sa circulaire.

La rue Geoffroy

Voiron prévient les camarades de chaque réunion du groupe : retraites, dimanches à Gentilly. Rigolet envoie les articles dactylographiés aux chefs de circulaire. Légaut envoie directement les articles dactylographiés aux camarades qui désireraient les garder.

La bibliothèque

Un catalogue est envoyé à chaque camarade.

Il sera suivi de suppléments donnant la liste de nouvelles acquisitions.

Le catalogue est divisé en quatre sections :

- 1- livres pédagogiques,
- 2- livres pouvant être prêtés à des non catholiques,
- 3- lectures religieuses,
- 4- ouvrages plus techniques de culture religieuse.

Pour avoir un exemplaire supplémentaire d'une ou de plusieurs sections, écrire à Navratil pour les sections 2, 3 et 4, à Niderst pour la section 1.

La bibliothèque :

- 1- prête les livres marqués sur son catalogue,
- 2- peut, dans certains cas, les donner définitivement, soit qu'on désire les garder pour soi, soit qu'on veuille en faire don à quelqu'un,
- 3- se charge d'envoyer les références précises d'un ouvrage quelconque,
- 4- se charge d'acheter et d'envoyer n'importe quel livre.

Pour ces différentes opérations, écrire à Navratil (sections 2,3 et 4) ou à Niderst (section 1) suivant la nature de l'ouvrage.

- Pour collaborer à l'accroissement de la bibliothèque, envoyer à Navratil ou à Niderst, suivant la nature du livre :

- 1- les ouvrages dont on désire faire don à la bibliothèque,
- 2- la référence des ouvrages dont on désirerait que la bibliothèque fit l'acquisition/

La bibliothèque fait dactylographier de larges extraits de livres épuisés, trop volumineux... Ces extraits sont centralisés à la bibliothèque qui les prête comme des livres.

- Pour collaborer à la constitution de ces extraits :

- 1- inscrire sur une feuille la référence des passages intéressants en indiquant le n° de la page où ils commencent avec la première phrase, le n° de la page où ils se terminent avec la dernière phrase, les coupures s'il y a lieu,
- 2- donner un titre significatif à chaque extrait ou groupe d'extraits,
- 3- envoyer ces indications à Légaut qui s'occupera du travail de dactylographie, lui envoyer aussi le livre s'il y a lieu, sinon en donner les références exactes.

Pour contribuer aux frais de la bibliothèque, une caisse a été créée, tenue par Dubreil, 45 rue d'Ulm, cp. 1306-00 Paris.

Bibliographie

Il s'agit de nous faire connaître mutuellement les livres ou les articles dont nous avons tiré profit, les textes dont nous nous sommes servi pour la classe.

Nous avons adopté la division suivante :

- A- livres religieux (études religieuses et spiritualité)
- B- livres de culture personnelle (littérature, philo...)
- C- livres professionnels (manuels scolaires et ouvrages de fond :

I - Histoire

II - Géographie

III - Langue française, littérature

IV - Arts

V - Langues étrangères

VI - Sciences

D- livres pour enfants, bibliothèque de village...

E- articles de revues

F- textes à expliquer ou à faire apprendre aux élèves

G- textes à lire aux élèves comme lectures historiques

H- sujets de compositions françaises.

Un cahier comportant ces différentes rubriques circule, suivant un ordre déterminé, entre les camarades dont les noms sont inscrits sur la première page. Il recueille indications et références. Galichet s'occupe de le faire circuler.

Pour que chacun puisse obtenir immédiatement les renseignements dont il a besoin, trois camarades se chargent, à chaque passage du cahier, de copier et de classer les nouvelles références qui y sont portées. Ils sont prêts à répondre à toutes demandes :

- Albert s'occupe de ce qui concerne histoire, géographie, langues étrangères, art, lectures historiques,

- Mathieu s'occupe de la partie scientifique,

- Galichet s'occuper du reste.

Collections

Niderst se charge de constituer une collection de cartes postales et vues géantes.

Bulletin de l'U.T.C.

Niderst se charge de les faire parvenir aux camarades.

Les retraites

Nous avons trois retraites par an : Noël, Pâques, les grandes vacances. La retraite des grandes vacances se compose de deux parties : la première, religieuse; la seconde, plus spécialement consacrée à une collaboration intellectuelle et professionnelle.

Rosset se charge de préparer cette partie de la retraite.

1- Par l'intermédiaire des chefs de circulaire, il propose aux camarades du groupe l'étude d'une question intellectuelle ou professionnelle. Il fait, toujours par l'intermédiaire des chefs de circulaire, centraliser les réponses chez un camarade qui en tirera un exposé pour la retraite.

Afin de ne pas retarder les circulaires, réponse ne sera donnée à la question posée qu'au tour suivant.

2- il s'occupe de faire faire des leçons types et organise, d'une façon générale, tout le programme de cette retraite,

3- il reçoit toutes les suggestions et propositions relatives à cette retraite.

Chaque camarade fait tenir par ses élèves un cahier de roulement où seront relevés les textes des exercices faits en classe : leçons, plans, lectures, dictées... Ces cahiers seront apportés à la retraite des grandes vacances.

Conseils

Les circulaires sont des lettres privées. Elles ne doivent être montrées au-dehors qu'avec une extrême discrétion.

Prendre son temps pour lire les circulaires en ayant, au préalable, classé les lettres par ordre chronologique.

Prière de ne pas les garder plus de quatre jours. Toutefois, il vaut mieux les retarder d'un jour que de les lire mal. C'est plutôt pour la rédaction de sa lettre qu'il faut veiller à ne pas se mettre en retard. Éviter toute fébrilité, faire de sa lettre une méditation qui sera utile à soi et à ses camarades, lire les lettres dans le même esprit.

Dans la rédaction, séparer nettement la partie personnelle du "Journal des idées".

Quand une question sera mise à l'étude (pour la préparation d'une retraite...), la traiter sur une feuille à part.

Pour l'envoi de circulaires, se servir de fortes enveloppes commerciales, en avoir un stock chez soi.

Conserver précieusement, classer et ranger les lettres et les feuilles du "Journal des idées" que l'on retire de la circulaire. Au jour de l'épreuve, elles seront d'un grand réconfort, elles donnent, en tous temps, un nouvel essor à notre élan chrétien.

Prêter, donner, procurer des livres, autant de moyens d'apostolat aussi simples que féconds.

Procurer à ceux qu'on connaît un bon missel, un Nouveau Testament, une Imitation. Se servir de la bibliothèque pour son apostolat personnel. Quand un livre ne sert plus, le renvoyer à la bibliothèque, profiter de cet envoi pour faire une nouvelle demande. S'appliquer à avoir de l'ordre, c'est la seule manière de faire beaucoup de choses rapidement sans être absorbé.

Lorsqu'un travail arrive (circulaire à lire, cahiers à remplir ou à recopier, lettres auxquelles il faut répondre), le faire le plus tôt possible dans le calme du bon ouvrier qui sait et fait son métier.

Dans une vie chrétienne intense, sans un ardent désir de servir, sans une grande humilité, tout règlement est lettre morte, toute initiative est vouée à l'insuccès. Un règlement est un appui et non une source de vie.

La vie intérieure de chacun, les lettres particulières, le dévouement et l'abnégation seront toujours la seule sauvegarde de l'efficacité du groupe.

5 - Projet de règlement

Le groupe grandissant toujours, une organisation simple et une discipline deviennent nécessaires.

I- Voirin, cloutier de première année, est chargé de prévenir des réunions rue Geoffroy, à Gentilly, des retraites... tous les camarades susceptibles d'y assister.

Il fournira à tous les renseignements utiles : date, sujets traités...

Bien entendu, Voirin ne préviendra directement que ceux que personne n'aura l'occasion de toucher mais il veillera à ce que tous soient avertis directement ou non.

II- Les circulaires

A) Comment les faire vivre et comment assurer la cohésion du groupe

Les circulaires deviennent très nombreuses. Trois nouvelles vont être lancées. Il est impossible à Rosset, Galichet... d'écrire dans toutes et il devient difficile de mettre une vie réelle dans douze circulaires (demain dans quinze). D'autre part, le groupe risque de s'émietter en circulaires séparées les unes des autres. Les distances et les différences d'âge pourraient amener des "schismes".

Il devient donc nécessaire :

1- d'assurer la vie spirituelle des circulaires;

2- de les unir par un lien qui assure la cohésion de groupe tout en laissant à chaque circulaire son autonomie.

La rue Geoffroy a trouvé moyen de répondre à ce double but :

1- Légaut, Perret... feront taper les articles qu'ils rédigent pour les Davidées.

A chaque journée importante de la rue Geoffroy ou de Gentilly, il sera rédigé par un cloutier (qui sera désigné) un compte rendu vivant pour les camarades absents. Ce compte rendu sera tapé et passera dans les circulaires des cloutiers.

2- Articles et comptes rendus seront remis par Légaut en nombre suffisant à Rigolet qui fera parvenir à chaque chef de file un exemplaire (pas plus d'un compte rendu ou d'un article à chaque tour). Quand les articles auront fait un tour complet, ils seront retirés par le chef de file qui les utilisera pour un apostolat personnel.

Le chef de file pour chaque circulaire est celui dont le nom est souligné dans la liste ci-dessous.

B) Comment perfectionner les circulaires

1- Pour les modifications n'intéressant qu'une circulaire, adresser les suggestions au chef de file qui en parlera à Légaut ou à Perret et soumettra la discussion ou la proposition de la rue Geoffroy aux camarades au prochain tour de la circulaire.

2- Pour les améliorations intéressant toutes les circulaires, adresser les suggestions à Légaut, Perret ou Rosset. La modification, si elle est décidée, sera exposée dans un petit compte rendu tapé à la machine et inséré dans toutes les circulaires.

III- Collaboration pédagogique et intellectuelle :

1- que tous ceux qui le peuvent aident :

- Albert, E.P.S. de Châtillon s/Chalaronne (français)

- Galichet, E.N. de Rouen (français 1, 3, 4)

- Rosset - Belen, E.N. de Bonneville (français, histoire dans les 3 années)

- Rubatet, E.P.S. de St Julien en Genevois (lettres)

2- que le journal des idées, toutes les fois que c'est possible, devienne utilisable pour la classe. Exemple : que les scientifiques mettent au point leur travail sur le transformisme en vue de la classe de 3^{ème} année A. des E.N..

Des leçons bien faites sur ce sujet et sur d'autres pourraient attirer au groupe des camarades qui hésitent.

3- L'initiative de Rosset à St Vincent (leçon faite devant des camarades) doit être le point de départ d'une collaboration plus intense.

Apporter à St Vincent renseignements bibliographiques, collections de cartes postales, de minéraux, recueil de textes, sujets de C.F.... Que chacun prépare plusieurs leçons.

Que chacun voie déjà s'il serait possible après la retraite religieuse de faire une retraite intellectuelle. Que l'effort admirable des communistes nous stimule !

4- Que tous ceux qui en ont la possibilité entrent en relations religieuses et intellectuelles avec les Normaliens de la rue d'Ulm.

5- Que St Cloud aide de toutes ses forces les camarades qui préparent la deuxième partie et les camarades de quatrième année.

6- Chacune des circulaires sera abonnée au bulletin de l'U.T.O. très intéressant au point de vue pédagogique. Les numéros reçus par la rue Geoffroy seront distribués par Rigolet aux chefs de files.

IV- Aide religieuse et intellectuelle à apporter aux groupes de province

1- La rue Geoffroy fournira des extraits des oeuvres de Bérulle (à la machine).

Les demander directement à Légaut-Perret.

Des analyses d'ouvrages divers avec larges extraits. Tous ces extraits, ainsi que les analyses d'ouvrages, pourront servir pour les réunions qui ont lieu en province (Lyon, St Etienne, Nancy).

2- Les membres du groupe puisent dans la bibliothèque commune pour eux-mêmes et pour tous ceux qu'ils connaissent. Ils choisissent les livres qui peuvent leur être le plus utiles et tiennent à jour la liste des ouvrages ainsi expédiés. Une grande liberté est laissée pour la durée des prêts. Certains ouvrages essentiels peuvent même être donnés, si besoin est.

6 - Liste des circulaires__

Novembre 1928

A) Circulaires entre Cloutiers

1 ère lettre ou circulaire d'Alsace :

Théobald - Albert - Leibrich - Rosset - Galichet - Chapelle - Niederst

2 ème lettre aux Cloutiers 28 :

Galichet - Rubatet - Groberne - Chapelle - Rosset - Albert - Rigolet

_____ les Scientifiques :

Domer - Rosset - Groberne - Matthieu - Dupraz - Chapelle - Bignard - Théobald

B) Circulaire entre Cloutiers et Instituteurs

La circulaire des Alsaciens-Lorrains : Andez - Meyer - Deletang - Chapelle - Domer

2 ème circulaire Lyon - St Cloud : Michard

_____ 3 ème circulaire Nancy - St Cloud : Voirin

_____ 4 ème circulaire Grenoble - St Cloud : Rigolet - Connet - Déglise - Brunet- Jailly -Reggui -
Fluchaire

5 ème circulaire Besançon - Draguignan - St Cloud : Rigolet - Brunet - Roustan - Henriot

6 ème circulaire Le Puy - St Cloud : les frères Renevier - Blanc - Pierrefeu - Tournissou -
Senuillet - Chel - Chapelle

_____ 7 ème circulaire Bordeaux -Corrèze -St Cloud : Renevier - Tournier - Gauthier - Chapelle

Troisième partie

Les prières du groupe Légaut

1 - Introduction à la prière

La seule prière dont nous sommes capables est celle que nous sommes conduits à dire, que les événements nous imposent ou que la vie spirituelle invente. Elle est la seule parole que Dieu nous adresse et que nous entendons avec tout notre être, quand nous la prononçons.

Parce qu'elle est de Dieu plus que les autres, cette parole est nôtre comme nous sommes siens. Elle est tellement de nous, nous sommes tellement d'elle, elle nous rend présents à nous-mêmes et nous introduit devant Dieu.

Ces textes ne sont pas des prières mais ils peuvent le devenir s'ils savent dire ce que vous êtes, ce que vous atteignez de Dieu avec la sobriété des mots justes. Corrigez-les à votre manière, complétez-les suivant vos besoins, suivant l'éveil de votre esprit et les cadences de votre vie afin qu'ils deviennent vôtres. Apprenez-les par coeur, ils seront plus de vous que si vous les lisez. En vous les redisant, vous vous renouvellez, vous vous retrouvez hors de la distraction, en face de l'essentiel. Alors vous priez.

A) Première prière

1) Le mot cherche la présence pour devenir parole. Cherchez votre présence pour dire la parole juste. Quand la parole est juste, elle est action pour Dieu, elle engendre par elle-même son propre développement. Elle est appel de l'homme et réponse de Dieu.

Se dire ce que l'on est, au-delà du sentir, au-delà du désir, malgré les apparences, malgré les théories, est un travail de longue haleine.

L'authenticité n'est pas la sincérité. La langue est rétive aux précisions nécessaires. Accepter d'être seulement ce qu'on a été, entrevoir l'avenir selon qu'il se présente, entrer dans l'existence au-delà de sa vie, c'est prendre conscience de soi.

Alors la parole juste viendra vous visiter. Elle sera vraie prière, elle grandira en vous et vous grandirez en Dieu.

2) La parole qui dit exactement ce que j'atteins de Dieu, malgré une ignorance invincible de nature, ce que j'espère de lui malgré tout ce qu'il est dans sa transcendance même, ce que j'aspire à être dans l'authenticité sans faille de mon être vrai, ce que j'atteins de moi quand je suis à moi-même dans la lucidité, est la seule prière dans la langue de l'homme qui soit langage pour Dieu. L'adressant à moi-même dans le recueillement, je me tiens devant Dieu. L'adressant à Dieu, je me le rends présent autant qu'il m'est donné. Me parlant, j'écoute. M'entendant, Dieu me parle.

Dieu, au-delà de toute pensée, radicalement autre, infiniment proche, en-deçà de toute distance, que nous savons seulement nommer car rien de ce que nous connaissons ne peut nous permettre de dire davantage, présence transcendante au coeur même du réel qui lui donne un sens et presque un visage, à l'heure de la lumière dont la disparition est une séparation tant elle nous laisse seuls et sans raison de vivre. Appel qui monte des profondeurs

de l'homme paraissant n'être que l'écho de ses désirs mais qui demande plus que ce qui est possible, action inséparable de l'être qu'elle visite, ayant l'intimité des mouvements immanents sans être assujettie à leur nécessité.

A l'origine de ce que l'homme crée, au terme de ce qui s'engendre en lui, nous sommes par vous, nous sommes pour vous. Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.

Vous êtes vous-même en nous donnant d'être. Nous sommes en nous recevant de vous. Nous sommes l'accomplissement de votre plénitude qui fait de vous le Père. Vous êtes l'ouvrier de notre achèvement qui fait de nous des fils. Que votre volonté soit faite en nous comme en vous.

Infimes mais nécessaires, précaires mais éternels, ensevelis dans l'immense mais conscients, perdus dans l'innombrable mais uniques, livrés aux déterminismes, liés aux cadences du monde mais libres en notre centre même, solitaires parmi les solitaires, sujets au malheur, voués à la mort, par la fidélité nous existons dans la stabilité au milieu de tout ce qui se dissipe, nous devenons avec sécurité au milieu de tout ce qui se corrompt, émergeant de la servitude, visités par la liberté, élevés au-dessus de nous-mêmes, à mi-chemin de l'être et du non-être.

Nous sommes pour votre plénitude. Quel que soit notre destin, même tragique, même misérable, puissions-nous être purement nous-mêmes à notre place dans le réel, au-delà du faire et du paraître, hors des plaisirs et des souffrances, hors des soucis et des angoisses, pour partager la joie d'être avec l'ensemble des vivants qui dépassent l'appétit de vivre, ces échos de votre bonheur, Père.

Pour le croire en vérité malgré tout ce qui le nie, donnez-nous la force de porter en votre présence, dans la dignité, au long de notre vie, notre misère et notre grandeur. Que notre foi, dans sa nudité, par son enracinement en nous, l'emporte sur notre cécité. Que notre parole dans la vérité, par votre action en nous, affermis nos pas sur le chemin de l'être.

Père, que votre être s'accomplisse. Si infimes que nous sommes, faites-nous exister en vous. Donnez-nous de croire en notre prochain comme vous croyez en nous-mêmes. Aidez-le à tirer un bien du mal que nous lui avons fait, involontaire ou non, inévitable ou non, pour qu'il puisse nous en absoudre comme vous rendrez utile pour nous le mal que nous avons commis, celui que nous avons subi, ce dont nous vous bénissons. Inspirez-nous une intelligence des événements, même les plus déchirants, qui nous les rendra bienfaisants.

O Jésus, l'homme de Dieu, fils de l'homme, fils de Dieu, seul maître, seul Seigneur, à travers les vingt siècles et toutes les distances qui nous séparent de vous, soyez notre chemin vers nous-mêmes et vers Dieu par la puissance de votre souvenir. Soyez en nous l'agent actif de notre vie fidèle. Écartez de nous l'apostasie, l'aberration de l'indifférence, l'abdication du scepticisme, l'abjuration de l'athéisme, le renoncement à être. Sainte Marie, fille d'Israël, mère de Jésus, par votre cheminement de la loi à la foi auprès de votre fils, inspirez-nous la voie de notre fidélité.

Que les saints des siècles passés, par le témoignage de leur vie, par leur secrète présence en nous, nous aident à devenir disciples. Puissions-nous faire fructifier le trésor d'amour qu'ils nous ont légué.

Va en paix solitaire, départ et détachement, distance et liberté, discrétion et pureté, prière et recueillement, dans la nudité de la foi, dans l'intégrité de l'esprit, dans l'authenticité du vouloir, dans la simplicité de l'acte, par l'épanouissement de la mission, vers l'unité de l'existence, la durée et la consistance, face à face avec toi-même, portant la présence des êtres que tu aimes, prêt à passer le seuil. Père, entre vos mains, je remets mon esprit. Cueille ton fruit l'automne, avant qu'il soit trop tard, sans cesse mais sans hâte, sans peur et sans vertige, d'une main ferme mais légère. Fais-le dans le silence, respecte tes cadences, veille à ne rien forcer. Dimension ecclésiale, le reste est accessoire. Toute oeuvre est dangereuse pour celui qui la fait d'autant plus qu'elle est grande. toute vie est difficile qui veut être fidèle d'autant plus qu'elle est longue. Maintiens-toi dans la paix, hors des temps et des lieux, en toi et devant Dieu. Père, sois mon soutien. Père, sois mon refuge.

Quand la parole est juste, elle engendre la prière. Qu'elle est douce à mes lèvres, je fais corps avec elle. Toujours nouvelle, la redire m'appelle à être.

3) Attente et recherche, approche de ce qui vient, aspiration-inspiration, action où l'homme s'exprime selon ses cadences propres qui se développe et s'éclaire dans la lumière de Dieu, motion qui vient de Dieu à l'heure qui convient, qui s'élève et se nourrit des profondeurs de l'homme, action de l'homme dans l'authenticité, hors de l'agitation motion de Dieu intime et invisible dans le silence de l'être, s'appellent et se répondent dans le même langage.

Présence de l'homme à soi-même, source de toute action vraie qui peut mouvoir Dieu lui-même, qui vous refuse, se refuse. Présence de Dieu au croyant, sa motion toute appelante qui pousse l'homme à se créer, qui vous accueille, se reçoit.

Quand l'homme dépasse ses mouvements immanents, il s'ouvre à l'action où Dieu est agissant. Quand Dieu incarne sa nature transcendante, il donne jour à l'oeuvre que l'homme porte en soi.

En Dieu, l'immanence est liberté. Autrement, Dieu ne serait pas Dieu. En l'homme, la transcendence est nécessité. Autrement, l'homme ne reste même pas homme. Immanence et transcendence se joignent en l'homme sans se confondre. Elles ne peuvent pas être séparées quand elles sont ensemble agissantes. L'une appelle l'autre

sans la susciter. Quand l'une vient à manquer, l'autre reste impuissante. Que je découvre en Jésus cette union dans sa perfection, comme l'ont entrevue jadis quelques êtres de son temps !

Maître que je désire et que j'ignore encore, chaque fois que vous ne vous rendez pas présent, c'est en vain que j'essaie de m'approcher de vous. Si vous ne venez pas à moi, c'est en vain que vous êtes passé parmi les hommes, si je ne me tiens pas en moi.

Don inconnu de Dieu, source de sa motion la plus puissante en l'homme, espoir secret de l'homme, son cheminement privilégié vers Dieu. Sans vous, malgré tous mes efforts, je ne puis pas porter mon fruit. Sans moi, malgré ce que vous êtes, je suis comme si vous n'étiez pas. Comme Dieu est feu et lumière, vous êtes père et ferment.

Par votre action dans le croyant, le disciple est aussi un maître. Quand il se trouve et vous découvre, il vous rend présent à beaucoup. Votre histoire inspire la sienne, son histoire prolonge la vôtre. Puisse votre destin être le sien !

B) De la présence de nous-mêmes et de Dieu (*en italique, ce qui est changé*)

La parole qui s'efforce de dire exactement ce que j'atteins de Dieu malgré une ignorance invincible de nature; ce que j'espère de Lui malgré l'ordre transcendant qui le sépare de moi (malgré tout ce qu'il est et le rien que je suis); ce que j'aspire à être *par ce qui est le plus authentique en moi-même*, ce que j'atteins de moi quand je suis à moi-même dans la lucidité est la seule prière dans le langage de l'homme qui soit langage pour Dieu.

L'adressant à moi-même dans le recueillement, je me tiens devant Dieu. L'adressant à Dieu, je me rends présent autant qu'il m'est donné. *Quand je me parle ainsi, Dieu m'écoute. Quand je m'entends ainsi, Dieu me parle* (Quand Dieu me parle, je m'entends). (cf. Prières d'homme. p. 31)

Dieu au-delà de toute pensée, radicalement autre, infiniment proche, en deçà de toute distance, *que tout ce que nous sommes nous oblige d'affirmer mais* que nous savons seulement nommer car rien de ce que nous connaissons ne nous permet de dire davantage.

- *Action inséparable de l'être qu'elle visite, ayant l'intimité des mouvements immanents sans être assujettis à leur nécessité; à l'origine de toute création humaine.*

- Appel qui monte des profondeurs de l'homme, paraissant n'être que l'écho de ses désirs mais qui *lui demande plus que ce qui est possible; quand l'homme y correspond, il grandit en lui-même.*

- *Intuition qui jaillit dans la recherche de l'homme, semblant n'être que le fruit de son activité mais qui apporte plus que ce qu'il attend; c'est quand elle apparaît que l'homme vit vraiment.*

- *Lueurs qui jalonnent le cheminement de l'homme, elles lui montrent celui qu'il devient à travers ce qu'il a vécu, elles lui révèlent comment être quand il en sera besoin; tous leurs souvenirs demeurent si l'homme en reste digne.*

- *Présence fondamentale au cœur même du réel, qui lui donne un sens et presque un visage à l'heure de la lumière, dont la disparition est une séparation tant elle laisse l'homme seul et sans raison de vivre. Nous sommes par vous. Nous sommes pour vous. En nous, vous vous engendrez de nous.*

Vous êtes vous-même en nous donnant d'être. Nous sommes en nous recevant de vous. Nous sommes l'accomplissement de votre plénitude qui fait de vous le Père. Vous êtes l'ouvrier de notre achèvement qui fait de nous des fils. Que votre volonté soit faite en nous comme en vous. *Que notre volonté ne vous frustre pas en nous frustrant nous-mêmes.*

Infimes et éphémères mais nécessaires. Ensevelis dans l'immense mais conscients. Perdus dans l'innombrable mais uniques.

Livrés aux déterminismes, liés aux cadences du monde mais libres en notre centre même. Sujets au malheur, voués à la mort mais appelés à être. Solitaires parmi des solitaires *qui se côtoient bien plus qu'ils se connaissent mais sur le chemin de l'Unité.* (PH. 53)

Tâtonnant face à l'inextricable, trébuchant affrontés à l'impossible, sollicités sans cesse par le moins être, par la foi et la fidélité, nous existons dans la stabilité au milieu de tout ce qui se dissipe, nous devenons avec sécurité au milieu de tout ce qui se corrompt, nous atteignons au niveau de la création pour ce qui nous convient afin que nous soyons. (PH. 55)

Héritiers d'un labeur immense, émergeant de la servitude, visités par la liberté, élevés au-dessus de nous-mêmes, à mi-chemin de l'être et du non-être, ouvriers d'un avenir sans fin. Inséparables de vous, mon Dieu, nous vous magnifions. En vous est notre béatitude. Nous sommes pour votre plénitude. (PH. 56)

Quel que soit notre destin, même misérable, même tragique, *quand nous serons* purement nous-mêmes, à notre place dans le réel, au-delà du faire et du paraître, hors des plaisirs et des souffrances, *des désirs et des projets*, des soucis et des angoisses, nous partageons la joie d'être avec l'ensemble des vivants qui dépassent l'appétit de vivre, ces échos de votre bonheur, Père. (PH. 57)

Pour le croire en vérité malgré tout ce qui le nie, donnez-nous la force de porter en votre présence *nos misères dans la dignité, notre grandeur malgré nos pauvretés, notre être en devenir dans son autonomie au cœur des contingences, tout au long de la vie.*

Que notre foi dans sa nudité, par son enracinement en nous, l'emporte sur notre cécité.

Que notre parole dans sa vérité, par son action sur nous, affermis nos pas sur le chemin de l'être. Amen. (PH. 57-58)

Père, que votre être s'accomplisse, *tout inconsistants que nous sommes*, faites-nous exister (en vous) *en nous-mêmes dans l'unité de votre esprit*,. Donnez-nous de croire en notre prochain comme vous croyez en nous-mêmes, *de le suivre dans son cheminement comme vous nous suivez vous-même*. Aidez-le à tirer un bien du mal que nous lui avons fait, (involontaire ou non, inévitable ou non) *volontaire ou inévitable*, pour qu'il *s'en libère et* puisse nous absoudre, comme vous rendez utile pour nous celui que nous avons commis, celui que nous avons subi, ce dont nous vous bénissons. Inspirez-nous une intelligence des événements, même les plus déchirants, qui nous les rendra bienfaisants. *Qu'ils nous portent à connaître notre condition d'homme, qu'ils nous fassent approcher des frontières de la vie, du seuil de l'absolu; si proche du néant, qu'ils aiguissent notre foi s'ils écrasent nos croyances.*

O Jésus, l'homme juste, *le saint de Dieu*, fils de l'homme, fils de Dieu, *ferment de l'homme, appel de Dieu, présence-éternité*, seul Maître, seul Seigneur, *notre père sur cette terre*. *Par ce que vous avez dit, parole de Dieu sur les lèvres de l'homme, par ce que vous avez fait, action de l'homme sous la motion de Dieu, par ce que vous avez été, signe du Dieu impensable et de l'homme accompli pour l'être qui vous accueille.*

A travers les vingt siècles et toutes les distances qui nous séparent de vous, (ensemble réunis ce soir en votre nom après la dispersion de nos occupations), *par la puissance de votre souvenir en nous, soyez révélation de nous-mêmes à nous-mêmes, soyez présence active qui rende nos vies humaines*, soyez notre chemin vers nous-mêmes et vers Dieu. *Ne nous laissez pas dans l'ignorance de celui que vous avez été, clos dans l'indifférence, privés d'intelligence, victimes du scepticisme, trompés par le scientisme, ivres de belles doctrines, distraits par l'activisme. Écartez de nous le renoncement à être, paralysés par une religion de coutumes, enlisés dans une piété sentimentale ou cérébrale, séduits pas une idéologie sociale ou politique.*

Sainte Marie, fille d'Israël, mère de Jésus, par votre cheminement de la loi à la foi auprès de votre fils, inspirez en nous la voie de notre fidélité.

Que les saints des siècles passés, *par leur vie que nous avons aimée, par l'intelligence que nous en avons reçue*, nous aident à devenir disciples. Puissions-nous faire fructifier le trésor d'amour qu'ils nous ont légué *et rendre l'Eglise digne de la folle espérance dont Jésus a vécu dans la fidélité, pour laquelle il est mort. Amen.*

Que chacun aille en paix sur la voie qui est sienne avec l'exactitude de la fidélité. Départ et détachement, dépouillement sans fin. Distance et liberté, seul, face à son destin. Discretion et patience de celui qui sait mais espère dans la pureté du silence. Ténacité et persévérance à travers les temps et les lieux dans la fidélité à sa voie. Attente de la présence qui fait être dans l'authenticité du vouloir. Recherche de la lumière qui comble dans l'intégrité de l'esprit. Recueillement dans la solitude de l'être face au vertige du vide. Prière dans la nudité de la foi, face à Dieu, l'impensable. Harmonie et paix, étant soi sans être à soi, dans la rectitude du regard, dans la justesse de la pensée, dans la simplicité de l'acte, disponible comme immobile devant Dieu (PH. 61).

Sous le choc des événements qui séparent et font entrer dans la solitude, sous le poids des situations qui doivent être tuées pour être vécues, sous l'ensemble des décisions qui inventent et singularisent la destinée, sous la grâce des rencontres qui font entrevoir l'être profond des autres, dans l'imbroglio des entraînements, des intérêts, des théories et des actions, des préjugés et des sagesses, des fautes et des fidélités,

dans les temps noirs et les vertiges de la vie, dans l'épanouissement et la fructification propres à la mission.

Découvrir son unité, sa consistance, sa durée, épouser son existence;

elle est le fondement de ce qui naît en nous, de notre union à Dieu, de notre communion. (PH 66-67)

A la lumière de la vie, adossé à son existence, prendre de la hauteur, sonder la profondeur, s'affranchir de la distance, traverser la solitude, dépasser la connaissance de ce qui peut être connu, entrer dans l'ignorance de ce qui ne peut être qu'ignoré, s'ouvrir à la totalité, à son inépuisable unité, première approche de Dieu que la foi seule permet, proche de son mystère que Dieu seul fait franchir.

Que chacun cueille sa gerbe tout le long de ses jours, sans cesse mais sans hâte, sans peur et sans vertige, sans violence mais sans faiblesse, sans exaltation et sans illusion, sans ambition et sans retour sur soi. Le faire en sa présence et en celle de Dieu, respecter ses cadences, les temps forts et les autres... Laisser l'oeuvre grandir et suivre son destin, dimension ecclésiale. Création nécessaire pour Dieu qui la promet, pour l'homme qui y pourvoit. Toute action est dangereuse pour celui qui la mène, d'autant plus qu'elle est grande. Toute vie est difficile, qui veut être fidèle, d'autant plus qu'elle est longue. Que chacun se recueille hors des temps et des lieux, en soi et devant Dieu. Tout ce qu'édifie l'homme est fragile et précaire pour enfin disparaître. Toute vie doit finir. Soutenu par la foi, à la suite du Maître, tenant ferme en soi-même, que chacun se prépare pour l'oeuvre de ses jours au détachement dernier, pour soi et pour les siens, au mystérieux passage de la mort vers l'au-delà, conservant la présence des êtres qu'il aime, emportant la présence des êtres aimés, étant de Dieu qui est. Amen (PH. 63).

Quand la parole est juste, elle engendre la prière, elle ouvre sur soi-même et sur Dieu. Elle fait monter la présence. Qu'elle est douce à mes lèvres, elle résonne en mon cœur. Je fais corps avec elle tant je lui porte écho. Toujours nouvelle, la redire m'appelle à être. Appelle Dieu en moi. (PH. 35.

2 - Prières publiées

1) Vers le divin amour (N° 280)

Lutte entre Dieu et l'homme. L'homme ne peut rester qu'un homme et Dieu veut en faire son fils. Qui l'emportera ? L'amour divin ou la satiété humaine ? A chaque naissance, la question est posée, la mort dicte la réponse. Le sculpteur lutte contre le marbre. Le marbre résiste mais il ne sait pas dire "non". C'est en vaincu qu'il porte la forme de sa beauté. Si la statue chante, lui se tait. Combien l'homme est plus actif en la sainteté que Dieu veut lui donner. L'homme veut ou ne veut pas. Même s'il ne le dit pas, il choisit. Grandeur et risque de sa vie. Ultime grandeur et seul risque de l'oeuvre divine.

Mais si l'homme ne veut pas devenir ton enfant, mon Dieu, que peux-tu faire ? Le faire vouloir, le faire vouloir, lui qui est libre, en l'aimant plus encore.

J'ai écouté jadis ta Parole, mon Seigneur, car, en moi, elle éveillait l'homme.

Tu m'as exalté par ton message. Voir grand, c'était grandir.

J'ai aimé ta loi, elle m'a conduit dans les méandres de mes journées, elle m'a protégé. Grâce à elle, j'ai vu d'une vie riche et épanouie, tout proche, le sommet.

J'ai dit : "C'est là que je veux aller". Tu as murmuré : "non".

J'ai dit : "Mon Dieu, sois béni de m'avoir donné une vie si heureuse ici-bas".

Tu as détourné ton regard. Je n'ai pu ignorer ta réponse et ton silence. Je n'ai pu ignorer ton doigt qui montrait l'autre sommet, abrupte, tellement loin, tellement autre.

Avant j'allais à toi, mon Seigneur, avec l'enthousiasme plénier de ce qui est unifié. Quand j'hésitais, je savais, d'une évidence criante, que c'était lâcheté, paresse de vivre. Maintenant, tu m'imposes un choix. Ce n'est pas entre la plaine et la montagne. C'est entre deux sommets. Il est beau celui que je désire. Celui que tu aimes pour moi est loin.

Tant que je les ai confondus, je les ai choisis ensemble. Si je ne connaissais pas le premier, hésiterais-je à continuer ma marche vers le second ?

Tu m'as dit : "L'un ou l'autre". J'ai compris. Un jour, tu m'as dit : "De mon sommet, comme tu saurais aimer le tien". Je veux le croire. Je t'ai répondu : "Me voici !" mais, derrière moi, s'éloigne déjà la colline désirée. Sois près de moi !

Quand ensemble vont les hommes à la conquête de leur bonheur, ils s'entendent. En t'aidant, je m'aiderai. Que nos efforts réunis triomphent et nous ouvrent les portes de la joie ! L'appel du Christ a uni les jeunes. Leur mouvement vers le plus grand et le plus beau. Fraternité dans l'espérance, fraternité dans l'effort, frères, nous vivrons ! Ainsi fut le beau départ. Ainsi chantèrent les étapes. Toujours plus haut et plus unis ! Des expériences communes jaillit une plus intime compréhension. Pourrions-nous vouloir des choses différentes, nous qui avons toujours voulu ensemble ?

Seigneur, est-ce ta charité qui est le lien de notre union ? Avons-nous déjà réalisé ton désir ultime, "Qu'ils soient un" ? Sommes-nous un comme toi, tu es un avec ton Père et comme ton Père est un avec toi ? L'avenir l'a dit. Ceux que le désir avait réunis, la possession les sépare. Quand les portes de la joie s'ouvrirent, chacun s'y précipita seul. Il y eut ceux qui en prirent beaucoup et ceux qui furent moins heureux. Les premiers oublièrent les seconds et les seconds ne le purent pas car ils devinrent jaloux. Dans un commun dénuement, plus tard ils se retrouveront. "Seigneur, sois béni d'avoir été si bon pour nous", dirent les premiers. Les autres cherchèrent dans tes béatitudes une consolation et l'occasion d'une revanche. Toi, tu es resté muet parmi nous, tu n'as rien répondu ni aux uns ni aux autres. C'était mieux. A cette heure, toute parole a deux sens, tout geste a deux appels.

Derrière toi, nous cheminons lentement et sans grande joie, nous qui n'avons pas voulu te quitter. Chacun avec un passé qui n'est plus tout à fait celui de l'autre. Nous parlons des langues différentes comme les aspirations confuses de nos sens. Nouvelle Tour de Babel, si haute déjà, jusqu'au ciel. Qui pourra la construire si tu ne donnes pas, Seigneur, à ces compagnons l'unité ?

Le bon Pasteur rassemble son troupeau inquiet. A chacun tu as dit : "Viens avec moi ! La montagne de Dieu est moins éloignée que jadis. Laisse l'autre. Pour être fidèle, nourris ton désir du plus grand amour. Entre dans le royaume de l'amour. En lui, tout est un". Que vienne sur nous l'Amour !

Pourquoi me redire ton appel ?

Me rappeler le mot secret que nourrit ton amour, mon Seigneur, c'est revivre le contact divin qui me l'a dit. Souvenirs efficaces, sacrements d'une présence désirée, je ne vous atteins que par les traces laissées par son

passage. En ses pas, il est resté un peu de lui encore. La feuille qu'il a froissée garde l'empreinte de ses doigts. La lumière qui l'a baigné va-t-elle me redire son visage ?

Voici le moment de calme qui suit l'invasion de l'ombre projetée par le nuage. La plaine est là comme avant mais tout autre. L'aube ne connaît pas ce recueillement. C'est celui d'une présence qui demeure invisible pour être plus personnellement elle. C'est en dessous de ce que je sens, que je pressens. Vide plénier. Solitude compacte comme une foule pressée. Silence où toute parole trouve sa source avant d'être proférée.

Voilà une phrase que je goûte pour la première fois sans m'attacher à son sens limité. Aujourd'hui, on dirait que c'est toi qui me la dis, une profondeur qu'il suffit de voir sans regarder, une totalité d'harmonie qui baigne l'âme sans se dénombrer. Elle est là en moi comme un don vivant. Chaque fois que je la presse, elle brille d'amour en moi. Quand je la tiens ainsi, portant ailleurs mon attention, elle m'est source d'une paix qui se répand partout. L'image de ce vaste espace désolé, une plaine bordée au loin par le ciel. Sur l'horizon une seule croix. Silence, dévastation, fin d'un monde, fin d'une vie peut-être en ce monde. Tout ce qui me fait peur ou horreur. Au-delà, une certitude de joie "Consummatum est". Ou ces bras de ton corps étendu sur la croix, tes bras seulement et le haut du torse dans le geste puissant qui s'ouvre totalement. Montagne de Dieu aride et désolée, haute et surhumaine, pourquoi m'attires-tu ? Quand mes yeux peuvent te fixer, tu me dis la parole que je préfère à tout bonheur humain.

Ta parole est puissante, Seigneur, mais elle est rare. Le chant qui m'appelle ailleurs est plus proche de mon cœur de chair. Ses visites viennent, continuelles. A d'autres, les appels grossiers. Il n'en est pas de trop élevés pour moi. Ce chant veut être une épopée qui satisfait tout ce qu'il y a en moi de plénier, tout ce que je sais de ma richesse. Dans un tel mouvement, n'est-ce pas encore toi que je trouverais, mon Dieu ? Je veux que tout me l'assure, je ne veux pas entendre le contraire. Je le redis, c'est certain. Deux embrassements de la vie. Je suis tellement dans mes jours que ma propre substance s'y coule comme les minutes de la durée. Ainsi dans la forêt compacte, l'esprit aime à se perdre en ce qui le pénètre de toutes parts pour se joindre à l'âme d'un monde dont la vie le baigne et l'enfouit. Unification de mon être dans une totale sensation. Plénitude vive, pure de distraction. Devenir le tout en restant capable de jouir comme un seul. Concert des mille voix de la vie dont l'écho suscite en moi l'intense existence unifiée.

Voici la fleur qui éclôt pour toi. Cueille-la vite. Épuise-la dans l'étonnement et pour celle qui vient, jette-la. Tu sais, la nature est prodigue. Sois prodigue comme elle de tes biens. Ne retiens rien entre tes mains pour mieux êtreindre. Aime la caresse des choses qui passent. Sois assez délicat pour goûter leur unique présence et sois assez sage pour les oublier après. Sur le néant, tout se penche et va se détruire. Avec l'oiseau, que tes ailes embrassent toutes choses avant leur chute. Avec lui, vole sur l'abîme. L'image d'une ronde en liesse, de la joie dans un coin obscur en la totale absence de tout le reste. Après ce sera fini mais, ailleurs, nous recommencerons toujours jusqu'au jour où nous n'y penserons plus. Mourir ainsi après avoir intensément vécu revêt la vie de grandeur. Ou la vie silencieuse et maîtresse, loin du bruit et de la fatigue, pleine de l'euphorie du connaître, qui regarde totalement et sait. Montagne de l'homme, toute couverte de fleurs et de fruits, humaine à lui gonfler l'âme d'amour, je ne suis pas de ceux qui peuvent goûter toutes tes délices. Il est une ombre qui te marque d'un signe étrange, l'ombre d'une croix. Il est un cri qui trouble ta quiétude, le cri de celui qui pleure sur les hommes. Mais tu portes en tes flancs tous ses désirs.

Auprès de celui dont je veux faire un fils, je demeure. Dans le silence de ma présence, je le fais entrer sans qu'il le sache pour recevoir de mon contact tout proche la science de l'être et l'expérience de l'amour. Ce que je veux lui dire, ses oreilles ne peuvent l'entendre et le langage des choses créées l'ignore. De l'amour dont je l'aime déjà, son cœur ne peut pas encore aimer. Prends conscience de qui tu es ! Qu'il monte en toi, mon chant d'amour ! Tu aimes trop la science que tu fais et l'amour que tu donnes aux autres pour être de la courbure d'âmes qui découvrent, au-delà de leur pauvreté, une autre science et un autre amour. Que naisse en toi un grand désir de ce que tu ne possèdes pas, d'un autre savoir que le tien. Que ton amour connaisse cette nostalgie, dusse-t-il encore en souffrir. Vois, tu es plus grand que ce que tu fais et que ce que tu sais. Dans la désillusion de ton être, prends conscience de qui tu es !

Entre tes mains se gaspillent les rosées divines. Tes joies sont courtes, ton souffle les ternit. Tu n'es pas assez pur pour aimer naturellement celles que je veux te donner. Apprends de moi que ce que je veux est toujours plus doux que ce que je permets. Ta vie est lourde, dis-tu. Viens, je vais te dire comment il faut la vouloir et mon joug te sera léger. Dans la fatigue de ton être, laisse monter en toi mon chant d'amour.

Ce soir, je l'ai visité, il m'a écouté. Je l'ai vu s'ouvrir à mon amour. Il m'a dit qu'il m'aimait. Mais après, sa joie s'est épaissie qu'il en a oublié la secrète et fluette source. Aujourd'hui, il est l'étranger. J'ai fait le vide autour de lui. Je l'ai forcé à croire en moi. Il ne veut pas me quitter. Au-delà de sa ténacité angoissée, je lui ai fait un signe. Il a baisé ma main. Mais, à vouloir trop la retenir, il l'a perdue. A Marie-Madeleine, j'ai dit : "Noli me tangere !". Dans l'excès de ses fatigues et l'amertume de ses échecs, il est venu se remettre à moi. Sur son front fatigué, j'ai déposé le baiser de ma paix. Sur mon cœur, il s'est endormi. Que fera-t-il demain ? Voilà qu'il se révolte contre la médiocrité de sa vie. Pourquoi rêve-t-il de si grandes choses ? Viens à moi. Avec moi, tout ce qui est grand est facile, pauvre petit qui veut soulever le monde à lui seul. Quand il vient me prier dans la joie, c'est pour me

demander de la lui conserver et de l'accroître. Mon enfant, je t'aime trop pour te laisser méconnaître mon amour. Je te donne cette joie. Prends-là, va au large, jette tes filets, tu trouveras.

Quand je te sais proche de moi, ainsi mon Dieu, je me sens pris par le lien divin de l'unité de tes enfants. Dans le milieu où ils s'aiment, je me baigne, milieu qui n'a figure de personne mais qui cependant me manifeste sa personne par la manière dont il étreint mon coeur.

Esprit de charité en qui le Père aime le Fils et le Fils aime le Père, en qui Dieu aime ses enfants, donne-moi la puissance nouvelle d'aimer qui oublie tout ce qui n'est pas elle. Quand je te sais proche de moi, ainsi mon Dieu, je puis sortir en secret de la geôle de mes passions et libérer mon coeur prisonnier de ses aversions. Près de mon frère, je m'approche sans qu'il le sache comme tu faisais avec moi jadis et je lui dis : "Viens, aime-moi comme je t'aime désormais".

Esprit de charité, près de la personne de mon frère, dans le mouvement qui me porte vers lui, ce n'est plus seulement moi qui te reçois, je t'étreins comme Dieu me saisit dans son amour. Donne-moi la subsistante persévérance d'un tel amour.

Mais quand je retombe en ma pauvre existence et que je regarde avec un sentiment double si le chemin que je suis ne va pas tourner plus loin pour rejoindre la montagne que j'ai quittée, mon frère redevient l'étranger, l'adversaire. Mes chaînes se tendent et ma prison se ferme.

Seigneur, où es-tu ? Mon enfant, je suis près de toi, va au-delà. Sors de ta journée mauvaise. Demain, lève-toi dans l'espérance.

2) Je sais que tu es proche (N° 273) (1934)

Je sais que tu es proche car je sens que tu viens... Oh ! pouvoir seulement toucher la frange de ta robe et m'en aller, guéri, dans une autre innocence... ou bien, ainsi que Pierre chargé d'un lourd remords, retrouver et ma vie et ma force et ma joie en ton regard croisant le mien...

Moins encore, maître aimé, être là seulement quand passerait ton ombre et, sans autre prière, que ce pauvre manteau de misère et de honte étendu sous tes pas. Et puis, sans rien te dire, ouvrir à ton passage, mon âme ainsi qu'un livre, en te montrant la page avec toutes ses fautes, ses taches, ses erreurs...

Puis sentir tout à coup que tout devient droit, que tout redevient blanc et mon être éclater d'une joie surhumaine quand ton divin regard rencontrerait le mien... Aujourd'hui, dans ma nuit, si froide et sans étoiles, je ne sais que te dire, avec l'humilité que donne la souffrance : Rends-moi, Seigneur, ma lumière disparue et replace-moi, tôt, sous le rayon de ton regard.

Plus malheureux, vois-tu que le paralytique au bord de la piscine à qui tu dis un jour : "Prends ton grabat et marche", qui ne sait rien encore de la joie naturelle du marcher, du mouvoir, de posséder des membres et d'en faire ce qu'on veut...

Moi, j'ai connu jadis la joie aérienne de marcher, de courir, de voler sur tes traces. Mais aujourd'hui, mon Dieu, vois mon âme liée sous une lourde chaîne. Je la hais, elle me brise et j'épuise mes forces

à vouloir seul la rompre... Seigneur, délie mon âme, comme autrefois l'infirmes de Bethesda !

Mes pieds jadis légers pour marcher dans tes pas sont devenus de plomb... Mes ailes sont brisées qui, si facilement, m'emportaient jusqu'à toi. Je sens dans tout mon être l'attraction terrible qui tire tout en bas...

Toi qui voulus un jour connaître aussi ce poids, par ton front touchant terre au soir de l'agonie, par tes chutes sanglantes marquant la voie royale, mais par ta croix, "debout" sur le haut du calvaire, redresse ce qui tombe et garde-moi, Jésus, serré auprès de toi.

Une vertu sortait de toi qui les guérissait tous. Elle en émane encore, ô mon Dieu, je le sais Et je sais que, par elle, ma guérison est proche car je sens que tu viens...

Oh ! pouvoir seulement toucher la frange de ta robe... et m'en aller guéri, dans une autre innocence... ou bien ainsi que Pierre, chargé d'un lourd remords, retrouver et ma vie et ma force et ma joie, en ton regard croisant le mien ! Moins encore, mon Seigneur..., être là seulement quand passerait ton ombre... et sans autre prière que ce pauvre manteau de misère et de honte étendu sous tes pas...

3) Le visiteur inconnu (voir Communauté chrétienne)

Seigneur, vous êtes secrètement entré dans ma vie, comme le visiteur inconnu et le sollicitateur silencieux. Votre église m'a épilé votre nom. Elle m'a expliqué votre parole. Vos saints ont jeté sur moi leur manteau pour m'apprendre à vous suivre.

Qu'ai-je fait de votre don, sans cesse proposé, aujourd'hui encore renouvelé ?

Pendant le repos des heures, quand je puis m'atteindre au-dessous de mes agitations, faites monter en moi la question qui sonde les profondeurs de mon âme. Quelle est la logique interne qui se dissimule sous la trame de mes pensées ? Quel est le trésor caché, aveuglément désiré, qui anime ma ferveur et donne la puissance à mon effort, celui qui jette invinciblement mon coeur dans l'angoisse lorsque je crains d'en être dépossédé ?

Quand mon âme veut ainsi se comprendre, je me trouve devant moi-même comme devant l'inconnu que seul, vous pouvez totalement voir, mon Dieu. En moi, ce qui est le plus moi-même, puisque tout ce que je sais de moi

n'en est que la conséquence, vous seul pouvez le connaître. Devant ma propre personne plongée dans l'abîme de silence, comme l'est le mystère impensé de votre être, je découvre la majesté des jours les plus ordinaires de ma vie.

Aucune de mes actions passées n'est restée stérile mais toutes ont levé. Je pense et j'agis, pressé sous le poids de mes échecs et de mes réussites incessamment multipliés. Ma pensée et mon action de chaque jour sont construites sur l'édifice de tout ce que j'ai vécu jadis, même si j'ignorais alors la source de mes évidences et le mobile premier de mes actes. La trame de mon existence dans son actuel écoulement ne peut être mienne que seulement dans la mesure où chaque instant passé m'a appartenu.

Je ne suis pas seulement né d'hier. En moi, le passé se survit. Il continue les gestes ébauchés, il épuise le fruit de ses initiatives. La réalité immense porte son ombre sur tout ce qui m'est montré.

Je ne comprends les secrètes sollicitations dont je suis visité qu'à travers le murmure continuel que sa présence fait résonner à mes oreilles. Mes oeuvres portent la marque indélébile de ce qui a été fait jadis par d'autres que moi, même si je les crois totalement nouvelles.

Mon sens intime n'est pas plus à l'abri du souffle de la société qui m'entoure que de celui du monde qui prépare mes jours. En moi se bat la cadence d'une vie qui déborde les étroites frontières de mon être et mon histoire ne peut être séparée de l'histoire de tous les hommes. En moi, toute l'humanité présente s'efforce vers ses accroissements et retombe vers ses déchéances.

Ma petite barque vogue sur un fleuve à la source très lointaine que le courant entraîne puissamment par l'action d'un poids immense. Longtemps déjà j'ai vécu sans comprendre la mystérieuse unité de ma vie et j'ai accumulé sans le savoir, pour l'avenir, dans les secrètes matrices de mon être, les poussées nourries des profondeurs, les aveugles élans qui enfanteront ma vie.

Depuis longtemps déjà, sans le savoir, je baigne dans un milieu qui me pénètre et veut m'assimiler.

Devant l'inconnu de ma personne, source cachée de mes réactions, de mes passionnements et de mes détresses, de mes intuitions et de mes jugements, je suis oppressé, sans pouvoir la fuir, par l'exigence de cette évidence irrépressible. Déjà de l'irréparable, de l'impossible à réparer par moi est fait en moi. Devant moi, sans cesse, se développent ses ravages dans l'extension des contacts contaminateurs.

Aux jours des exceptionnelles clairvoyances, je sens peser sur moi la justice de Dieu. Elle me presse sous le signe des immanentes conséquences de mes péchés déjà pleurés, déjà pardonnés mais, par leurs effets encore et toujours présents. Elle me presse à travers l'écho qui monte en moi du long passé vagabond d'une humanité déchue. Chaque jour, les fautes de mes frères viennent encore augmenter ma pesanteur charnelle. Devant la masse de ce désordre, je découvre l'inextricable assemblage des péchés et des erreurs, des révoltes et des ignorances.

Seigneur, vous êtes la seule espérance de ceux qui ont su ouvrir les yeux pour voir.

Vers vous, notre coeur s'élève, nous qui n'avons pas voulu nous griser des seules apparences pour oublier le sens tragique et grandiose de la vie. Venez vous-même nous prendre entre vos mains miraculeuses, nous transformer, nous refaire, nous sauver. Venez vivre en nous votre justice.

Soyez en nous la puissance rédemptrice qui recrée dans l'ordre ce qui se disperse, dérisoire, ou se gaspille avec brutalité dans le chaos monstrueux. Passez votre chemin, près de nous, comme jadis vous faisiez dans le pays de nos pères. Apparaissiez-nous, point trop voilé, dans la tempête comme jadis à Pierre. Fixez sur nous votre regard. Dites à chacun de nous : Suis-moi !, le mot qui fit de tant d'hommes comme nous des apôtres et des saints.

Donnez-nous la force, née de votre amour, de nous lever à votre appel.

Alors notre vie ne sera plus la chose qu'une société a enfantée ni l'aveugle développement de l'instinct. Elle ne sera plus l'eau vive qui se perd dans les sables du désert stérile.

Alors nous naîtrons au pays de la liberté que Dieu visite sans cesse d'une présence toujours très reconnue et d'une parole toujours très écoutée.

4) L'attente (Voir N° 160 : "Parabole des dix vierges")

J'ai paré ma demeure et l'ai toute fleurie dans la joie de ton attente, ô mon bien-aimé !

J'ai purifié mon coeur aux flammes du désir et j'ai vécu paisible en ma demeure close, les yeux fixés en haut et l'oreille attentive... et tu n'es pas venu.

Pendant bien longtemps, je t'attendis ainsi car tu m'avais donné l'invincible espérance, l'infatigable attente qui sait avec amour supporter tes délais et, si tu tardes trop..., qui sait t'attendre encore. Et tu n'es pas venu.

Mais que s'est-il passé ? Tout mon être aujourd'hui tressaille. L'étroit enclos de ma demeure lui semble une prison. Vois, mon âme étonnée, éperdument tendue vers la promesse de ta venue, ne se reconnaît plus. Cette attente immobile en ma demeure silencieuse ne me suffit plus.

Et voici que je pars. C'est encore l'attente, l'attente unique de toi, Seigneur; mais c'est l'attente active, celle qui doit hâter ta venue dans mon âme car je me suis levée et déjà j'ai franchi mon seuil. Je pars à ta rencontre et vu viens à la mienne.

Dans ma hâte à te joindre, je n'ai pas même pris le bâton du pèlerin et je n'ai ni sac ni bourse. Qu'en ferait-il celui qui a des ailes ? Est-ce qu'au jour de notre rencontre, tu ne seras pas riche pour nous deux ?

Vois, je suis partie, seule, n'ayant d'autres richesses que celles de mon coeur avec la joie essentielle de ta présence qui vient. Mon pas est-il traînant et ma démarche lasse ? Mes regards s'attardent-ils parmi les fleurs du chemin ?

Seigneur, tu le sais bien, durant ma veille solitaire, sont tombés un à un les jours de ma jeunesse et ma vie aujourd'hui glisse vers son automne. Mais chacun des jours de ma montée vers toi me révèle sans cesse, de plus en plus précis; chacun des contours, perdus jadis dans le lointain, de ta montagne de lumière.

Si j'ai dû quitter pour toi, pour t'atteindre mieux, ma solitude aimée et mon vibrant silence et l'ombre tutélaire enveloppant ma vie, c'est que des forces neuves, inconnues à moi-même, surgissaient et montaient des profondeurs secrètes. Le grand fleuve de vie qui travaille le monde coule en moi à plein bord. Loin de se tarir, plus j'avance vers toi, plus l'heure se fait proche de la grande rencontre et plus s'engouffre en moi le souffle de la vie, réveillant mes puissances d'aimer et mon besoin d'agir.

Jusqu'à ta rencontre au sommet de lumière, fais de ma vie entière une attente sans fin qui consente à t'aimer dans la dépossession de toutes choses et d'elle-même, en attendant ta grande possession, qui consente à t'aimer sous les ombres et les symboles, en attendant le face à face en ta lumière.

Comme une eau tranquille qui, d'un mouvement égal et continu, s'écoule vers la mer jusqu'à s'y perdre toute, fais de ma vie, Seigneur, une marche en avant, les bras tendus vers ton aurore.

5) Un poids très doux (N° 272)

Un poids très doux, ce soir, tel celui d'une main aimée, vient courber, Seigneur, mon âme à tes genoux et, sans effort et sans fatigue, la recueille en toi, toute.

Seule et silencieuse en ma maison déserte, j'écoute...

Au doux son de ta voix vibre ma solitude et s'éveille en mon coeur le chant d'amour.

De ta présence aimée, ma solitude est pleine. je te sens là dans l'ombre, infiniment proche, tant le voile est léger qui te dérobe à mon étroite...

Mais si mon bras de chair ou ma débile main essaient de te saisir, ils n'étreignent que du néant et, sur du vide, ils se referment.

Qu'importe si mes sens, trop grossiers pour t'atteindre, ne peuvent ici-bas te toucher ni te voir, c'est ton coeur, c'est ton âme, c'est la vie que j'appelle.

Je veux ton coeur divin pour battre avec le mien, je veux sentir ta vie fluer avec la mienne. C'est de ta plénitude que mon âme a besoin pour combler tous les vides, toutes les impuissances de mon être, à la fois infini et borné. Toi qui m'appris jadis ta divine chanson et versas sur mes heures tant d'amoureux sourires, ton absence, ô Seigneur, fait la nuit sur mes jours et ta présence aimante emplît mes nuits d'amour.

C'était bien la soif matérielle qui t'arrachait au dernier soir ton lamentable "sitio" mais combien plus encore de ton coeur, de ton âme, lorsque tu te vis seul, abandonné de tous et même de ton Père, tout en proie à l'horreur entière de n'avoir plus d'amour à ton heure dernière.

Daigne, par cette ultime et profonde douleur qui s'en vint à la croix broyer ton coeur de chair, prendre en pitié, Seigneur, le même cri de ta créature, tout altérée d'une eau inconnue à la terre. Fais-toi source pour elle, apaisante et très pure, source d'amour surtout, vivifiante et féconde.

J'ai soif de toi, Seigneur. Je t'appelle, je t'attends... Parle-moi dans ma nuit. Par ce feu qui me brûle et ce désir ardent de m'écouler en toi, donne-moi ton amour.

Pour me mêler aux âmes qui croisent mon chemin, j'ai besoin que tes bras m'y portent... Si tu ne combles toi-même la totale capacité de mon coeur souffrant, je ne suis que vide et néant, je n'ai rien à leur donner.

Tu es là, mon Seigneur, je suis plongée en toi. Garde-moi toujours, garde ta folle enfant sous ton divin rayonnement... Redis-moi ton amour et fais croître le mien à la mesure du tien, ô toi, mon immuable et ma stabilité.

3 - Prières diverses

1) Ne nous laisse pas seuls

Mon Dieu, sois béni de nous avoir donné, à l'aube de notre vie, un premier amour mais ne nous laisse pas seuls au milieu des difficultés de notre vie, ne nous laisse pas seuls devant les obstacles qui s'opposent à l'avènement de ton règne en nous et autour de nous.

Donne-nous la grâce de rencontrer d'autres frères qui, comme nous, cherchent à mieux t'aimer pour mieux te servir. Donne-nous la grâce de trouver dans leur communion une plus totale compréhension de ce qui se passe en nous et autour de nous. Donne-nous la grâce de comprendre ton universelle présence et ta continuelle bienfaisance en nous et autour de nous. Donne-nous la grâce de continuer toute notre vie cette route ensemble de sorte que jaillissent de cette collaboration spirituelle les fruits que tu as promis à ceux qui sont "un".

Au soir de notre vie, donne-nous la grâce d'un plus grand amour, de celui que tu portes à chacun d'entre nous d'une manière unique, originale et personnelle. Qu'à la lumière de notre amour, quand la gerbe de notre vie sera liée, quand l'heure de notre plénière et définitive rencontre avec toi sera proche, fais-nous comprendre et voir

notre vie comme tu l'as comprise et vue, notre vie vivant souvenir de notre amour naissant, nourriture substantielle de notre éternel amour.

2) Donne-nous des frères

Mon Dieu, sois béni de nous avoir donné, à l'aube de notre vie, un premier amour. Mais ne nous laisse pas nous contenter de ce premier amour. Ne nous laisse pas entraîner par la médiocrité d'un milieu qui t'aime peu. Ne nous laisse pas en proie à notre lâcheté. Nourris, au fond de notre coeur, un immense désir, celui de mieux t'aimer, celui de mieux aimer nos frères.

Ne nous laisse pas forger en nous le mensonge qui nous sépare peu à peu de toi. Ne nous laisse pas éteindre la discrète lumière qui éclaire la secrète racine de nos pensées et de nos actes. Ne nous laisse pas nous duper sur ce que nous sommes par ce que nous paraissions ou voulons être.

Donne-nous le courage de ne pas nous mentir à nous-mêmes et à toi.

Envoie-nous des frères pour sortir de la prison intime des mensonges de notre coeur. Envoie-nous des frères pour redresser nos voies le long du grand chemin de la vie. Envoie-nous des frères pour nourrir l'amour naissant que nous avons pour toi. Fais-nous communier, au long de chaque jour, au sacrement de ta présence en eux.

Protège-nous du désespoir si nous ne pouvons pas nous garder de la souffrance. Fais-toi proche de nous. Quand nous verrons combien nous sommes pauvres, nous qui nous croyions riches, donne-nous la lumière de ta grâce, l'esprit d'enfance et la simplicité de l'amour.

Apprends-nous à nous accepter tels que nous sommes. Apprends-nous à nous laisser aimer ainsi par toi, tels que nous sommes.

Dans la détresse de notre amour, fais-nous rencontrer des âmes pures et aimantes. Donne-nous des frères très proches qui, par leur vie en toi, changent nos coeurs et que tout devienne nouveau.

Change nos coeurs et que, de l'éblouissement douloureux de notre néant, jaillisse la source de notre éternelle reconnaissance, de notre céleste action de grâce.

Seigneur, viens près de nous.

Ne nous laisse pas te décevoir.

Appelle-nous par notre nom.

Donne-nous un plus grand amour.

3) Donne-moi ton amour

Mon Dieu, donne-moi ton amour, donne-moi un plus grand amour, apprend-moi à connaître et à aimer l'amour dont tu m'aimes. Mon Dieu, quand pourrai-je dire "notre amour" ?

Mon Dieu, change mon coeur et purifie-moi. O mon Dieu, donne-moi l'amour de mes frères, un plus grand amour de mes frères.

Seigneur, donne-moi la divine espérance en un plus grand amour. Donne-moi la douce et silencieuse humilité de l'amour. Donne-moi la force et l'endurance de l'amour. Donne-moi la joie d'un grand amour. Seigneur, donne-moi de porter heureusement les saints renoncements de l'amour. Donne-moi les divins renouvellements de l'amour. Donne-moi la paix souveraine de ta présence. Viens en moi et prends-moi en toi. Aie pitié de moi car, sans toi, je ne peux pas vivre la vie où tu m'as appelé.

Mon Dieu, sois béni pour tout ce que tu m'as donné, sois béni pour tout ce que tu m'as retiré et sois béni de m'avoir sauvé. Seigneur, sois béni de nous avoir appelés à être des sacrements de ta présence parmi nos frères mais aie pitié de nous car il nous est si facile d'échapper à notre mission.

Ne nous laisse pas rabaisser ton message à notre propre taille, ne nous laisse pas tourner ton évangile pour justifier notre désir des joies qui ne sont pas ta joie.

Donne-nous, assez tôt en notre vie, le sens des divines réalités. Donne-nous la lumière qui va au-delà de nos pauvres raisonnements, la volonté qui va au-delà de nos pauvres désirs, donne-nous de voir et de vouloir dans ton amour. Rends notre âme profonde, lumineuse dans sa pureté, rayonnante dans sa vitalité pleine d'amour.

Donne-nous l'espérance de ceux qui ont une grande vie en eux, la joie triomphante et secrète des âmes pures, aimées de toi. Donne-nous l'amour universel, tendre et profond de chaque âme et de toutes les âmes. Donne cette joie à notre amour. Que, près de nous, ceux qui ont faim trouvent leur nourriture, que se vêtissent ceux qui sont nus.

Épanouis près de nous le coeur de ceux qui ne savent pas combien on peut être heureux ici-bas.

Mon Dieu, fais grandir en nous le secret, puissant et efficace amour des âmes.

Donne cette joie à notre amour. Que, près de toi, en nous, celui qui est tenté trouve un temps de repos et la stabilité. Que près de toi, en nous, celui qui pleure trouve la vraie consolation, celle qui vient, non des hommes, mais du Dieu crucifié. Que près de toi, en nous, l'âme pécheresse trouve sa renaissance dans un rayonnement de pureté.

Donne-nous le sens sacerdotal qui porte, dans la prière solitaire auprès du tabernacle, la vie de tous les frères.

Donne-nous la grâce d'être cueillis chaque jour par ta divine main quand, pour eux, nos frères, tu es assoiffé

d'amour. Donne-nous la grâce, puis-je te le demander, de te porter encore plus totalement près d'eux, au soir de notre vie, sous le signe du crucifié.

Même prière avec quelques variantes

O mon Dieu, donne-moi ton amour

O mon Dieu, donne-moi un plus grand amour

O mon Dieu, apprends-moi à connaître et à aimer l'amour dont tu m'aimes

O mon Dieu, quand pourrai-je dire "notre amour" ?

O mon Dieu, change mon coeur, change mon coeur et purifie-moi.

O mon Dieu, donne-moi l'amour de mes frères, un plus grand amour de mes frères.

Seigneur, donne-moi la divine espérance en un plus grand amour.

Donne-moi la douce et silencieuse humilité de l'amour.

Donne-moi la force; l'endurance de l'amour.

Oh ! donne-moi la joie d'un grand amour !

Seigneur, donne-moi de porter heureusement les saints renoncements de l'amour.

Donne-moi les divins renouvellements de l'amour.

Oh! donne-moi la paix souveraine de ta présence. Viens en moi et prends-moi en toi.

Aie pitié de moi ! Sans toi, je ne peux pas vivre la vie où tu m'as appelé.

O mon Dieu, sois béni, sois béni pour tout ce que tu m'as donné.

Sois béni pour tout ce que tu m'as retiré et sois béni de m'avoir sauvé.

Oh ! mon Dieu, sois béni de nous avoir appelés à être des sacrements de ta présence parmi nos frères mais aie pitié de nous, il nous est si facile d'échapper à notre mission.

Ne nous laisse pas rabaisser ton message à notre propre taille.

Ne nous laisse pas tourner ton évangile pour justifier notre désir des joies qui ne sont pas ta joie. Donne-nous, assez tôt dans notre vie, le sens des divines réalités.

Donne-nous la lumière qui va au-delà de nos pauvres raisonnements.

Donne-nous la volonté qui va au-delà de nos pauvres désirs.

Donne-nous de voir et de vouloir dans ton amour.

Rends notre âme profonde,

Rends notre âme lumineuse dans sa pureté.

Rends notre âme rayonnante dans sa vitalité pleine d'amour.

Donne-nous l'espérance de ceux qui ont une grande vie en eux.

Donne-nous la joie triomphante et secrète des âmes pures, aimées de toi.

Donne-nous l'amour universel, tendre et profond de chaque âme et de toutes les âmes.

Donne cette joie à notre amour. Que près de toi, ceux qui ont faim trouvent leur nourriture, que se vêtissent ceux qui sont nus. Oh ! épanouis près de nous le coeur de ceux qui ne savent pas combien on peut être heureux ici-bas. Mon Dieu, fais grandir en nous le secret, puissant et efficace amour des âmes. Donne cette joie à notre amour. Que près de toi, en nous, celui qui est tenté trouve un temps de repos et la stabilité, que près de toi, en nous, celui qui pleure trouve la vraie consolation, celle qui vient, non des hommes, mais du Dieu crucifié. Que près de toi, en nous, l'âme pécheresse trouve sa renaissance dans un rayonnement de pureté.

Donne-nous le sens sacerdotal qui porte dans la prière solitaire auprès du tabernacle la vie de tous les frères.

Donne-nous la grâce d'être cueillis chaque jour par ta divine main quand, pour eux nos frères, tu es assoiffé d'amour. Donne-nous la grâce, puis-je te le demander, de te porter encore plus totalement, près d'eux, au soir de notre vie, sous le signe du crucifié.

4) Prière du soir

Sois béni, Maître aimé, qui m'allèges ce soir

Du poids d'ombre et de nuit qui pesait sur mon âme.

Sois béni, Maître aimé, qui m'allège ce soir.

J'ai cru ne plus pouvoir reposer sur ton sein

Mon front appesanti d'une lourde tristesse.

J'ai cru ne plus pouvoir reposer sur ton sein.

O mon Jésus, pardon ! J'ai douté de ton coeur,

Ne croyant plus goûter ta divine tendresse.

O mon Jésus, pardon ! J'ai douté de ton coeur.

Mais voilà que soudain tout renaît à ta voix.

Tout me parle de toi, tout me rend ton sourire.

Mais voilà que soudain tout renaît à ta voix.

Tu murmures en moi : Vois, l'hiver est passé,

Qu'au souffle de l'Austère reflourisse ton âme !

Tu murmures en moi : Vois, l'hiver est passé !
Vois, je tressaille encore à ton toucher divin
Car la nuit de mon âme en aurore se change.
Vois, je tressaille encore à ton toucher divin.
Tendre amour qui s'obstine à ne vouloir mourir,
Sans cesse abandonné, mais qui toujours pardonne.
Tendre amour qui s'obstine à ne vouloir mourir.

5) Offrande

L'heure méridienne où tu te reposes,
Donne-la moi, Seigneur; ton silence à ma voix
Ne sera point troublé. Je ne veux qu'une chose :
 Me tenir près de toi !
Jésus, qui tant connus nos fatigues humaines,
Ne me refuse pas la halte en mon enclos...
Puis laisse mon amour, ainsi fit Madeleine,
 Baiser tes pieds si beaux.
Car l'étape fut longue et la brebis rebelle...
Pèlerin de l'amour, si divinement las,
J'adore et je veux suivre où que ta voix m'appelle,
 La trace de tes pas.
Je suis la fleur sauvage ou bien la graine folle
Qui croît sur le chemin, foulée à chaque pas...
Pour partager un jour ta sanglante auréole,
 Ne me prendras-tu pas ?
Tu le sais, je suis pauvre et ma voix est muette
Et je suis sans beauté...
Je ne sais que vibrer sous ta touche secrète
 Quand passe ton esprit.
Je ne sais qu'adorer dans l'aube lumineuse
Écouter dans le soir ton nom seul entendu,
Implorant pour chaque âme infidèle, oublieuse,
 Ton amour méconnu.

6) Vains efforts

Ah ! te trouver partout et ne pouvoir t'atteindre !
S'épuiser nuit et jour en d'impuissants désirs,
Tendre les bras vers toi pour enfin te saisir
Et les fermer, lassés, sans avoir pu t'atteindre.
Mon coeur voudrait chanter, il ne peut que gémir.
Toute ma vigueur s'épuise à vouloir te contraindre.
Ma lèvre se dessèche à force de se plaindre
Et mon regard lassé commence à se ternir !
Reconnaître l'appel de ta voix bien-aimée,
Sentir son être entier jaillir vers l'infini
Dans la sérénité de ta nuit étoilée...
Puis rester à la terre où tout meurt et finit...
Deviner ta lumière et vivre en l'aube grise...
Oh ! ce poids de la chair où notre essor se brise !

7) Sois cette halte

Sois par toi, mon Seigneur, cette halte en ma vie
 Bénie !
Garde mon faible coeur durant ce long repos
 Bien haut !
En ta présence aimante, humble et silencieuse,
 Heureuse,
Laisse-moi, libre enfin de soucis étrangers
 T'aimer !
En ta présence aimée où mon être s'éploie

De joie,
Fais que je porte à tous l'ineffable douceur
Du coeur !
Fais que pénétrant mieux ta secrète parole
Je vole !
Et vers le coeur souffrant que m'entraîne toujours
L'amour !
Vois ! Je me tends à toi, puissè-je à ton sourire
Revivre,
Et que je trouve enfin dans tout ce qui te plaît
Ta paix !
De connaître longtemps de ta divine essence
L'absence,
Garde mon âme, ô Dieu; reste et recueille-moi
En toi !

8) Soyez donc en moi, Jésus

Soyez donc en moi, ô Jésus, vivez en moi, opérez en moi.

Formez et figurez en moi vos états et vos mystères, vos actions et vos souffrances.

Comme le Père exprime et imprime en vous sa substance, comme en son divin caractère, imprimez en mon âme et en ma vie votre vie intérieure et extérieure et que je sois un vif caractère, portant l'impression de votre esprit, de vos états, de vos opérations saintes et salutaires.

Vous êtes l'image de Dieu, que je sois l'image vive de vous-même, que je sois fait semblable à vous, me conformant à vos mystères, comme vous avez voulu vous faire semblable à moi, vous conformant à mes misères et que je porte les effets et les traits de votre grâce et de votre gloire, de votre puissance et de votre vie sur la terre.

Que votre naissance me fasse renaître, que votre enfance me mette en innocence, que votre fuite en Egypte me fasse fuir le monde et le péché, que votre servitude me rende votre esclave, que vos liens me délient et me délivrent de mes péchés, de mes passions et de moi-même, que votre vie cachée et inconnue me cache au monde et à sa vanité, que votre solitude m'entretienne, que vos tentations m'affermissent, que vos labeurs me soulagent, que vos douleurs me guérissent, que vos agonies me confortent, que vos langueurs me consolent et que votre mort me fasse vivre et renaître en l'éternité.

Qu'ainsi j'entre en commerce et communication avec vous, ô ma vie et mon amour, ô mon Dieu et mon tout.

Qu'ainsi le cours et les moments, les périodes et les états de votre vie sur la terre me soient appliqués et appropriés et qu'ainsi vos qualités et offices opèrent en moi et impriment leurs efforts salutaires.

Vous êtes la sagesse incréée et incarnée, je veux adhérer à vos maximes et suivre votre conduite.

Vous êtes le docteur de justice, je veux entrer en votre école et discipline.

Vous êtes le saint et salutaire de Dieu, je veux avoir grâce et salut en vous.

Vous êtes la vie, je veux vivre de vous.

Vous êtes la voie, je veux aller par vous.

Vous êtes le Dieu du ciel et de la terre, je veux être à vous.

9) Je suis en vous

Je découvre un plus grand secret en votre amour et en vos mystères, une plus grande grâce en la voie que vous tenez sur moi, non seulement vous êtes à moi et je suis à vous mais je suis en vous.

J'aperçois, en vous contemplant vous-même et votre Père et en voyant que vous êtes en lui, que vous vivez en lui. Vous voulez former en moi une image vive de vous-même et de votre émanation divine.

Vous voulez, par votre incarnation, établir une manière de grâce toute nouvelle au monde qui me rende en l'ordre de la grâce, non seulement en existant par vous mais en existant en vous.

Tellement que, par cette manière de grâce propre à ce mystère et émanant de lui, en l'honneur et en imitation de votre procession éternelle, non seulement je suis à vous, je suis par vous mais je suis en vous, je vis en vous, je fais partie de vous, je suis os de vos os et chair de votre chair.

Que je sois donc aussi esprit de votre esprit, que je vive de votre vie, que je participe à l'intérieur, à la grâce, à l'état, à l'esprit de vos mystères, que je m'approprie à vous, que je les approprie à moi, que je m'approprie à vos grandeurs et à vos abaissements, votre croix et votre gloire, votre vie et votre mort.

10) Je me donne à vous

Jésus, mon Sauveur, je me donne à vous de tout mon pouvoir et selon l'étendue de votre puissance et volonté sur moi. Je me donne à la grâce de votre mystère de l'incarnation, grâce qui me lie à vous d'une manière toute nouvelle, grâce qui me sépare de moi-même, m'unit et m'incorpore en vous, grâce qui me rend vôtre d'une

manière si noble, si intime et si puissante qu'elle me rend vôtre comme partie de vous, grâce de vie et de mort tout ensemble, grâce d'anéantissement et d'établissement.

En la force et vertu de cette grâce qui prend son origine en vous et en votre nouvel état de Dieu-homme, je m'anéantis en moi-même pour être en vous. Je veux porter en mon esprit une mort salutaire à toutes choses pour vivre en vous. Je veux que mon être soit réduit à n'être plus qu'une pure capacité de vous, remplie de vous.

Selon le pouvoir et l'efficace de cette grâce qui est propre à votre mystère de l'incarnation et qui est formée sur lui comme sur son exemple, je me donne à vous, ô Jésus, mon Sauveur.

Je vous donne mon être, ma vie et mon amour. Je vous donne mon temps et mon éternité.

Je vous donne mon corps et mon âme. Je vous donne mes sens et mes puissances.

Je me rends esclave de vos grandeurs, de votre croix et de votre amour. Je mets entre vos mains la dernière heure de ma vie, décisive de mon éternité. Je m'offre à vous, je m'applique à vous, je me veux transformer en vous, je me perds et m'abîme en vous car vous êtes mon Dieu et je suis votre créature, vous êtes mon souverain et je suis votre vassal, vous êtes mon rédempteur et je suis votre esclave.

Voilà vos qualités et mes devoirs, je les accepte et m'y rends pleinement. Je vous offre mon obéissance, ma servitude et ma dépendance absolue de vous et je vous l'offre pour jamais.

Je me rends et me soumets au mouvement de votre esprit et à la conduite efficace de votre grâce établie en la terre et au ciel par le nouveau mystère de votre incarnation et je ne veux, en la terre, autre repos qu'en vos labeurs ni autres délices qu'en votre croix, ni autre vie qu'en votre mort, comme vous voulez qu'au ciel et en l'éternité, j'ai vie en votre vie, félicité en votre félicité, paradis en votre paradis, jouissance en votre jouissance et subsistance en votre divinité.

11) Que ferai-je ?

Mais hélas ! que ferai-je ? Vos grandeurs sont permanentes, nos devoirs sont perpétuels et j'arrive tard à ces lumières et encore sont-elles passagères et nos esprits se laissent aisément divertir de choses si grandes, si dignes et si justes.

Je me veux affermir en ces vérités et en ces volontés. Je veux réparer le temps passé.

Je veux me rendre vôtre pour le temps auquel je vous ai peu connu et peu servi.

Je veux vous donner pour jamais tout ce que je suis et tout ce que je puis.

Je veux que tout ce qui est moi vous regarde et vous serve uniquement et parfaitement. Je veux n'avoir autre conduite, mouvement et sentiment que par vous et pour vous. Je veux qu'en vertu de la pensée, intention et oblation présente, chaque moment de ma vie et chacune de mes actions vous appartiennent, ô Jésus, et à votre humanité sacrée, comme si je vous les offrais toutes en particulier.

12) Prière du matin

O Dieu, venez à mon aide, Seigneur, hâtez-vous de me secourir ! - Hymne

Déjà l'astre du jour est levé. Prions Dieu à genoux et demandons-lui que, dans les actions de cette journée, il nous garde du péché. Qu'il mette un frein à notre langue afin de nous garder de l'horreur des discordes. Qu'ils couvrent nos yeux comme d'un voile pour qu'ils ne s'arrêtent pas aux vanités. Qu'il garde bien pur le fond de notre cœur et écarte de nous les séductions de ce monde et que l'orgueil de notre chair soit dompté par l'abstinence et la sobriété. Aussi, quand le jour sera à son déclin et que le cours du temps ramènera la nuit, restés purs par notre vie mortifiée, nous chanterons de nouveau une hymne à sa gloire.- Capitule

Au roi des siècles immortels et invisibles, au Dieu unique, honneur et gloire dans les siècles des siècles.- Répons bref

Christ, fils du Dieu vivant, ayez pitié de nous. Vous qui êtes assis à la droite du Père, ayez pitié de nous. Levez-vous ô Christ, secourez-nous et délivrez-nous à cause de votre nom. Notre secours est dans la nom du Seigneur, qui a fait le ciel et la terre.

Daignez, Seigneur, en ce jour, nous préserver de tout péché. Ayez pitié de nous, Seigneur. que votre miséricorde, Seigneur, soit sur nous, selon que nous avons espéré en vous. Seigneur, exaucez ma prière et que mon cri parvienne jusqu'à vous.

- Prions

Seigneur, Dieu tout-puissant, qui nous avez fait parvenir au commencement de ce jour, sauvez-nous aujourd'hui par votre puissance, afin qu'en ce jour nous ne nous laissions aller à aucun péché mais que nos paroles, nos pensées et nos oeuvres tendent toujours à l'accomplissement de votre justice par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Précieuse en présence du Seigneur est la mort de ses saints. Que la sainte Vierge Marie et tous les saints intercèdent pour nous auprès du Seigneur afin que nous méritions d'être aidés et sauvés par lui qui vit et règne dans les siècles des siècles.

Jetez les yeux, Seigneur, sur vos serviteurs et sur vos oeuvres et guidez leurs enfants. Que votre faveur, Seigneur notre Dieu, repose sur nous. Dirigez d'en haut les ouvrages de nos mains, dirigez le travail de nos mains.

Daignez, ô Seigneur, roi du ciel et de la terre, diriger, sanctifier, régir et gouverner aujourd'hui nos cœurs et nos corps, nos sens, nos paroles et nos actions suivant votre loi et dans l'accomplissement de vos préceptes afin que,

ici-bas et dans l'éternité, nous méritions, par votre secours, d'obtenir le salut et la liberté, ô Sauveur du monde, vous qui vivez et réglez dans les siècles des siècles. Que le Seigneur tout-puissant dispose dans sa paix nos journées et nos actions. Que le Seigneur dirige nos coeurs et nos corps dans l'amour de Dieu et la patience du Christ et vous, Seigneur, ayez pitié de nous

- Bénédiction : Que le Seigneur nous bénisse, qu'il nous préserve de tout mal et nous fasse parvenir à la vie éternelle, et que les âmes des fidèles trépassés, par la miséricorde de Dieu, reposent en paix.

13) Prière improvisée par Légaut à Chadefaud en 1935 ou 36

(transmise par Hélène Albert en décembre 1991)

Jésus, tu es secrètement entré dans nos vies, comme le visiteur inconnu et le solliciteur silencieux.

Sois béni de nous rassembler ce soir en ton nom et de nous avoir fait comprendre que, lorsque plusieurs se réunissent en ton nom, tu es parmi eux, au milieu d'eux, tu es en eux.

Donne-nous la grâce de demeurer éveillé et vivant pour te suivre car sans cesse tu es en marche et sans cesse il nous faut marcher pour rester auprès de toi.

Apprend-nous à t'entendre à chaque instant, à travers chaque événement.

Fais-nous comprendre que ce n'est pas toujours aux endroits où nous t'entendrons le plus facilement que tu nous diras la vérité la plus nécessaire, que ce n'est pas toujours aux endroits où nous sommes en sécurité de ne pas nous tromper, que nous entendrons l'appel qui nous est destiné.

Puissions-nous connaître l'audace fidèle d'aller comme l'explorateur sur ces terres où ton nom et celui de ton Dieu ne sont point encore nommés.

Puissions-nous aussi apprendre à vieillir et, pour cela, concentrer dans nos jours la vénération fidèlement active d'un passé lointain et la sollicitation passionnée d'un futur immense.

Jésus, mets en nos coeurs cette attente plénière qui nous donne l'exacte intelligence de notre temps et fera de nous les ouvriers de la croissance du royaume parmi les hommes, royaume que tu as, à la fois, annoncé et inauguré.

4 - Prières manuscrites

1) Comment vivre ?

Mais comment veux-tu que je vienne ainsi à toi ? Comment vivre sans tout ce que tu me demandes d'écarter de moi ? Aurai-je encore le goût de vivre lorsque, n'ayant plus le soutien de ce qui peu à peu a constitué la trame de mes jours, je n'aurai pas encore découvert l'Amour dont tu m'aimes et le souterrain secret qui conduit à ta demeure.

Jadis, j'avais bien compris qu'il faudrait tout quitter, j'avais fait facilement en esprit car je ne savais pas ce que voulait dire "tout" et j'ignorais le tragique pressentiment, quand tout vous quitte, du vide absolu, dénué même du sens qu'aurait le mot absence. Alors, quand j'acceptais totalement de telles perspectives, leur surface et leurs apparences plutôt, ton Amour était sur moi. Il me souriait.

Mais maintenant, tu te tais devant ma plainte. Ton exigence est totale et muette. Une gêne sacrée me saisit quand j'hésite. Je ne puis pas ne pas entendre ton appel, il semble comme un ordre et je ne peux pas y répondre. Si je le fuis, je souffre; et si je veux l'écarter, dans ma révolte encore je souffre.

Accorde-moi du temps. Laisse-moi la moitié de mon bien. Je l'avais jadis tout entier et jamais ma conscience ne me l'avait reproché. Ah ! pourquoi ton silence pèse sur moi comme la condamnation. Car tu te tais, tu es tout proche. Pourquoi est-ce que je sais que ma prière monte jusques à toi mais ne sera pas exaucée !

Mais laisse-moi au moins un ami. Non, tu ne veux pas me laisser un seul ami. Je sais, on meurt seul et les vivants regardent de loin l'agonisant partir sur la route qui mène au-delà du regard, de la compassion, au-delà de l'imagination. Mon Dieu, aie pitié de moi. Sans toi, je ne puis plus vivre, mais sans ces choses, vivrais-je ?

Même texte plus long

Mais comment veux-tu que je vienne ainsi à toi ? Comment vivre sans tout ce que tu me demandes d'écarter de moi ? Aurai-je encore le goût de vivre lorsque, n'ayant plus le soutien de ce qui peu à peu a constitué la trame de mes jours, je n'aurai pas encore découvert l'Amour dont tu m'aimes et le souterrain secret qui conduit à ta Demeure.

Jadis, j'avais bien compris qu'il fallait tout quitter pour te suivre mais je l'avais fait facilement en esprit car je ne savais pas ce que voulait dire "tout" et j'ignorais le pressentiment tragique, quand tout vous quitte, du vide absolu, dénué même du sens qu'aurait le mot absence. Mais quand j'acceptais de telles perspectives, leur surface et leurs apparences plutôt, ton Amour était sur moi.

Mais maintenant, tu te tais devant ma plainte. Ton exigence est totale. Une gêne sacrée se répand en moi quand j'hésite. Je ne puis pas entendre ton appel, il arrive comme un ordre et je ne peux pas y répondre. Si je le fais, je souffre; et si je veux l'écarter, je me révolte.

Accorde-moi du temps. Laisse-moi la moitié de mon bien. Je l'avais jadis tout entier et jamais ma conscience ne me l'avait reproché. Ah ! pourquoi ton silence pèse sur moi comme la condamnation, et pourquoi est-ce que je sens que ma prière ne sera pas exaucée. Je ne puis pas me duper là, si souvent ailleurs, il faut que je le crois, j'ai pu me cacher l'illégitimité du bonheur dont je jouissais et des appuis que je trouvais pour te servir mais qui n'étaient pas des appuis sur toi fondés.

Mais laisse-moi au moins un ami. Non, tu ne veux pas me laisser un ami. Je sais, on meurt seul et les vivants regardent de loin l'agonisant partir sur la route qui mène au-delà de leurs regards, au-delà de leur compassion, au-delà de leur imagination. Mon Dieu, aie pitié de moi. Sans toi, je ne peux pas vivre mais, sans ces choses, vivrai-je ?

Ainsi l'âme lutte avec son Dieu. Heureuse et merveilleuse lutte. Quelle profondeur de souffrances monte de l'homme; tout son être se tend et se tord. Tout son être se déploie, se découvre, se manifeste et, devant le Père, s'abat en suppliant. Rien de lui ne reste étranger à ce combat et rien ne reste silencieux dans sa prière. Lui qui avait tout donné en esprit, dans l'effort qui le dresse pour résister au dernier renoncement, avant celui qui vient après, s'offre à la Charité de Dieu avant de s'offrir à la divine puissance qui le rendra heureux.

Ah! il n'est pas l'heure de te dire ton nom, âme qui te révolte contre l'amour. Il n'est pas l'heure de te consoler pour toujours. Non, un peu de répit entre deux combats : une joie courte et rapide comme le rayon de lumière qui perce entre deux nuages, un regard permis en arrière pour voir un passé heureux et chuter —(—) posée sur l'avenir avec une perspective qui console. Puis un trait noir sur tout cela, la page arrachée et souillée. En garde. Et pourtant, jamais ton Dieu ne fut plus ton Père, son action en toi ne s'était faite si puissante, comme au jour de tes fiançailles qui consacrent ta vie à son Amour dans la joie des commencements.

2) Je suis l'amour

Je suis l'Amour et je n'exige de toi rien, que l'Amour ne demande.

Tu es si proche de ton bonheur, mon enfant. C'est une haie qui t'en sépare. Un pas suffit si tu savais. Mais ce pas, il faut le faire dans la foi nue. Ce pas, qui peut le faire sans son appel ?

Mais je t'appelle. Entre dans ma contemplation silencieuse, enfant, en te renonçant totalement. Tu as peur de demain. Comment vivre en ce désert demain si, aujourd'hui, seulement la pensée de cette solitude m'accable au point de me révolter ? N'as-tu pas confiance en moi ?

Seigneur, je l'aurais la dure espérance, si encore j'espérais un peu en moi; si j'étais sûr de n'être pas trop pécheur...

Viens, couche-toi jusqu'à ce sol que jonche ta vie passée; dessus ton péché que j'ai occulté monte l'Amour, presque le plus pur Amour, celui de la Pénitence qui ne s'occupe pas de quoi elle fait pénitence. Mais demain ? Combien ont vécu desséchés, aigris, combien ont désespéré. Abysse.

Je suis l'Amour et je n'exige de toi rien que l'Amour ne demande. Tais-toi, crois en moi. L'Amour exige tout. Si on ne lui donne pas tout, il n'a rien. Donne-lui tout.

Seigneur, voilà ! mais...

Et quelque temps après, tout de nouveau est en question, révolte qui remonte, tentation de s'échapper. Et l'âme s'accroche à tout ce qui lui tend la main. En vain. Il faudra que tu rentres les épaules en terre. Ce combat n'est pas mené à armes égales. Avant de te lever, tu as raison. La grâce est triomphante, même quand tu la fuis, elle te rattrape; même quand tu irais jusqu'à l'offenser, tu ne la rebuterai pas. Non, jamais. Tu n'es pas un pécheur ordinaire, tu es le péché. Ma grâce n'est pas celle qui sollicite, elle est celle qui devine en toi son ennemi.

Mon fils, pourquoi me persécutes-tu ?

Hier, c'était impossible. Aujourd'hui, c'est devenu facile.

3) Le premier mouvement

Mouvement naissant qui soulève notre être comme le vent gonfle la voile, tu jaillis en nous et donnes à notre action sa plus riche ferveur.

Tu viens sans prévenir et sans dire ton pays.

Nous te recevons avant de te connaître et sans t'avoir appelé.

Et c'est pourquoi, l'orgueil aidant, nous te méconnaissons.

Nous aimons nous sentir maître chez nous, connaître tous nos hôtes et ta venue masquée, à l'improviste, déconcerte nos prétentions.

Nous aimons appeler nos serviteurs par leur nom.

Comment es-tu entré chez nous, la porte close ?

Aussi, pour beaucoup, es-tu l'ennemi envahisseur qui veut usurper notre couronne.

Ils ne savent pas que, sans toi, ce front couronné pâlirait de faiblesse.

Tu viens comme le vent de l'aube et tout s'agite en nous dans l'éveil nouveau.

Une force naît en nous que ton souffle enivre.

Tu rends chaud son désir qui la porte hors de soi.

L'âme silencieuse résonne de ses élancements et la sage raison s'inquiète,

elle que trouble le moindre bruit qui n'est pas d'elle.
Aussi beaucoup ont sur toi des pensées homicides.
S'ils le pouvaient, ils interdiraient ta venue féconde
et préféreraient régner sur le désert stérile et froid d'une île
où seul vit l'écho de la pensée abstraite.
Ah ! mon âme, tu es comme la terre que l'homme laboure.
Sous le léger sillon qu'il creuse en toi palpite toute une richesse secrète
et, dessus, un autre monde d'énergie et de chaleur.
D'où te viennent ces trésors qui nourrissent la semence jetée en ton sein.
Dis-le moi, j'ai besoin de le savoir pour vivre, il y va de ma vie.

4) La vie de l'homme

La vie de l'homme est casanière. Comme la pierre, il reste en place. Le ruisseau, lui, après avoir coulé entre quelques mottes de terre, connaît l'immensité de la mer et devient océan. L'oiseau, sorti du nid, s'enfuit au pays lointain à la poursuite du soleil. Mais l'homme meurt souvent là où il est né.
Fils d'une seule famille et d'une seule civilisation. Il n'aime que ce qu'on aime dans son pays et il ignore ce que ceux qu'il connaît ne savent pas. Il est l'homme d'une seule pensée et d'un seul amour. Et dans ses mains recroquevillées, le fruit qu'il désire chaque jour, sans cesse se dessèche.
Il ne vit que petitement et l'extase de la nature en son printemps le frôle sans le toucher. Sa mort passe inaperçue comme une cause qui n'a pas d'effets.
Échec de Dieu qui veut le faire un Vivant. Homme, qu'as-tu fait de ta couronne ?
Elle n'est pas dans l'âme jeune cette résignation à la médiocrité d'une vie avare. Ah ! le désir intense d'une immense expansion ! Le cœur voudrait avoir la force d'être plus vaste que le milieu qui l'entoure et l'esprit plus vigoureux franchirait, libéré, les frontières d'une pensée collective qui le limite. Oui, c'est bien seulement ainsi que l'homme peut vivre pleinement et toute barrière qui le sépare du Tout, l'affame.

La vie de l'homme (bis)

Un jour, je suis né et ma vie a coulé comme le ruisseau entre quelques mottes de terre. De tout son poids, elle coule. Vers quoi ? Je rêve de vastes espaces et de profondeurs insondées. En sera-t-il de moi comme de lui qui sourde de la prairie pour se jeter dans l'immensité de la mer et devenir océan ? Oui, mon Dieu, de tout le poids de ce désir qui est si mien qu'il me semble que je ne serais pas si je ne l'avais pas !
Je suis né dans une seule famille et je ne suis que fils d'une seule civilisation. Je n'aime que ce qu'on aime dans mon pays et j'ignore ce que ceux que je connais ne savent pas. Je suis l'homme d'une seule pensée et d'un seul amour. et pourtant, mon cœur pourrait être plus vaste que le milieu qui l'entoure, s'il en avait la force, et mon esprit plus vigoureux franchirait les frontières de la pensée collective qui le limite après l'avoir nourri.
Je ne suis qu'un homme quand, en moi, ce qui est le plus moi m'appelle à devenir l'Homme. Est-ce vivre que de vivre médiocrement en soi quand, en moi, gémit le désir de vivre avec ferveur en tous ?
Ah ! qui soutiendra mes ailes pour voler en plein ciel et gagner le large ? J'étouffe dans mes jours vides ou pleins d'une substance connue, usée, toujours la même. L'espace et le temps m'enchaînent. Pourtant, je suis plus que le temps et plus que l'espace. Ah ! l'heureuse évasion ! Mais je suis sans vigueur et je languis sous le poids d'habitudes amoncelées.
Qui renouvellera ma ferveur et la rajeunira ? C'est une nouvelle naissance qu'il me faut, une naissance continuelle, une résurrection éternelle qui fera reflourir ma chair et donnera à mon cœur l'ardeur ! Chaque matin, l'aube apporte à la terre nourricière la vigueur d'une nouvelle jeunesse, don d'un nouveau jour. Et le pré reverdit, la forêt épaissit son feuillage et l'oiseau chante à plein gosier.
Vous, mon Dieu, qui donnez à chacun ce qu'il lui faut pour être et devenir, pour devenir complet dans son être, auriez-vous oublier l'homme ? Et la glaise dont vous l'avez fait serait-elle moins fertile que celle qui le nourrit ? Et n'y aurait-il aucun soleil et aucune aube pour cette terre-là, d'où monte, sève précieuse, l'ardeur de sa vie ?

5) Marie

Marie, vous avez connu la fatigue qui épuise, la douleur extrême qui brise la vie humaine, la désillusion fondamentale qui fait sourire la mort.
Vous n'avez pas été ménagée dans le grand combat qui s'est livré autour de votre Fils. Vous avez souffert par les autres et pour eux. Votre vie offerte et acceptée, crucifiée, après la solennelle harmonie humaine et divine de l'idylle initiale, vous êtes entrée dans l'épaisseur des heures d'écrasement où la nature humaine crie, épuisée, exprimée, sous le poids immense du péché des hommes et de l'échec de la Miséricorde. Mais, Marie, en cette extrémité de souffrance, il n'y avait pas en vous la moindre amertume, la moindre révolte.
Sous les espèces nouvelles de ces débordements, votre âme était la même qu'au soir sur le chemin quand vous pensiez, contemplative, au bonheur de vivre, d'être mère et épouse de Dieu même.

Et votre beauté, quittant sa forme parfaite, symbole d'une humanité née dans l'Eden, se revêtait peu à peu du signe encore plus riche qui sera celui de notre humanité souffrante et conquérante, repentante et convertie, victorieuse enfin et pacifiée par sa seule victoire.

Ainsi Jésus porte-t-il les stigmates, en son corps glorieux, de la croix triomphale.

6) La sécheresse

Ce n'était pas un saut d'humeur qui passe et repasse au gré des circonstances, comme un nuage porte son ombre fugitive sur la terre. Ce n'était pas l'effet de la fatigue, qu'un repos vient effacer et faire disparaître. C'était quelque chose de plus sérieux, de plus profond, de plus durable.

Il le disait un jour. Jadis, voyez-vous, j'étais dévot, pieux. J'aimais les cérémonies religieuses, j'aimais aller à l'église, j'aimais prier. Maintenant, je n'y ai plus aucun goût. Cela est parti comme cela, sans crier gare, sans que je m'en aperçoive, comme un changement de décor qu'on fait, le rideau baissé; et maintenant, je n'ai plus aucun goût pour les choses religieuses. Encore si j'étais comme les autres, qui jouissent de la vie à plein bord; si je pouvais de nouveau redevenir ce que j'étais jadis, avant ma dévotion et tout ce qu'elle m'a fait faire. Mais non, je ne le puis plus.

Ce que j'ai rejeté jadis, comme indigne d'un chrétien qui a compris un peu son Maître et son ardent amour d'un monde dont la chute l'opprime, ce que j'ai rejeté jadis me le rend bien et je suis rejeté par cela même que j'ai retiré de ma vie. Je ne sais plus me réjouir comme le camarade qui n'a pas connu tout cela. Je ne sais même plus aimer ceux que mon abnégation jadis a épuisés en les faisant passer au deuxième plan des perspectives de mon coeur, derrière le Christ. Et je reste maudit, rejeté des uns et des autres, aventurier sans aventure à raconter, pionnier sans tâche à continuer, soldat sans lutte à accomplir, et je suis las.

7) Jadis

Jadis, j'étais comme mes amis, ni meilleur ni plus mauvais. J'étais comme eux et eux comme moi.

Il n'y avait pas de différence entre eux et moi.

Et pourtant, j'avais remarqué quelque chose d'autre en moi qu'en eux.

Nous étions bien les mêmes en classe, pour apprendre nos leçons ou pour copier nos devoirs, pour aimer à briller ou pour cacher nos fautes mais eux le faisaient en riant, et moi un peu forcé, parce qu'ils le faisaient. Je me croyais alors peureux.

8) Le repentir

Bienheureux le chrétien qui pleure sur sa vie écroulée. Dans l'exil de son péché, au-delà de l'incohérence de son esprit miné par le doute, il regarde en arrière et voit l'endroit précis où il quitta jadis, sans trop le savoir peut-être, le droit et juste chemin de sa jeunesse. Le misérable présent où il gît effondré; la claire et impérieuse connaissance de la cause fatale; un goût de vivre que rien ne peut détruire, même le désespoir; la grâce de Dieu enfin qui toujours sollicite ceux qui sont tombés, pressent ce coeur de pécheur. Et à travers les multiples étapes faites d'amères révoltes et d'abattements, d'espérance et de désespérance, de confiance avouée et inavouée en Dieu, d'humble bonne volonté, le repentir conquiert cette âme et reconduit au bercail celle qui était perdue.

9) La Joie

Seigneur, il vous a plu de nous faire naître en le milieu protégé et caché d'une famille pour y cultiver secrètement l'âme de l'homme qui sera demain. Il vous a plu de faire croître longuement dans l'ombre les richesses que vous nous avez confiées avant de leur donner en plein jour la lumière qui achève.

Aussi, sans que nous le sachions, parfois même dans l'impatience que nous avons de nous produire dehors, vous nous avez tenus longtemps sous le boisseau. Bienheureuse préparation que votre gouvernement maternel a fait longue comme devait être exigeante notre carrière d'adulte. Vous avez semé en nous la profondeur pour que, aux jours où l'épreuve et la joie creusent leurs abîmes, elles ne puissent pas bouleverser de fond en comble tout ce que votre main divine a touché et assuré.

Soyez béni, mon Dieu, de me l'avoir fait comprendre. J'ai découvert en votre providence une immensité de prévoyance comme celle qui rend possible en l'espace stérile la vie sur notre terre et en l'homme l'intelligence. L'homme est toujours plus grand qu'il ne le croit. Ce n'est pas en vain qu'il fut formé à l'image de son Dieu. En ce monde, il a sa place marquée que, seul, il peut occuper. Oh ! révélation de sa vocation sociale qui fait l'homme.

Avant, il est encore le germe qui cherche à gagner la surface du sol. Tout enfermée en elle-même, sa vie ne puise sa ferveur qu'en la forme extérieure qui l'étreint. Il peut ensuite connaître la joie et la souffrance : tempêtes dans une goutte d'eau.

Après, l'homme devient un plus grand que lui. En son coeur bat une cadence plus forte que la sienne. Il est un peu moins son maître que jadis, dans sa solitude. Mais il sait être un peu plus le maître des autres. C'est ainsi que Jésus se livra à nous pour que nous soyons à lui.

Enfant, prends ta barque, va. Jette tes filets au large sans te souvenir du passé dans la nuit. Là, tu trouveras ta vie. Grâce à toi, beaucoup feront de même à ta suite.

Quelle puissance de joie, mon Dieu, est en ce Monde ! Chacun y puise à la grandeur de son gobelet. L'enfant, comme le papillon, court de l'une à l'autre. Il ne sait que les goûter. Elles ruissellent à sa surface puis vite, le quittent. L'âme qui rêve et marche absente à travers les choses, n'entend que l'échec amorti sous le poids de ses pensées, de la joie qui sonne autour de lui. Celui qui s'ouvre à la nature et pénètre son secret, connaît de l'extérieur l'ardente joie de la forêt grouillante de vie, étranger qui entend dans une autre langue le chant d'amour. Ce n'est qu'à l'homme qui a pris un jour la route pour vous suivre, Seigneur, et l'outil pour travailler avec vous d'une vie totalement et uniquement donnée à vous, qu'il est confié, qu'il est donné l'immense joie dont les autres ne sont que les innombrables harmoniques, la joie créatrice. Votre Joie.

Il est une joie du départ, toute spirituelle comme celle d'une annonce. Joie que l'âme possède avec le geste qui la fait répondre à l'appel. Joie encore fluette comme le seul coeur qu'elle fait briller. Elle se mesure à la taille de celui qui l'accueille, s'applique à lui avec tant de délicatesse que nul ne le saurait s'il ne disait son magnificat. L'aurore ainsi distille cette joie discrète. Mais il est la joie de midi, en l'ardeur de toute chaleur déployée, en l'incomparable unanimité de toute lumière répandue. C'est la joie de l'oeuvre qui se fait, de l'effort que la résistance anime, que sa prodigalité exalte, que sa réussite pousse encore plus loin.

C'est la joie de courir dans le sens des choses, d'épouser la cadence de leur devenir, d'entrer dans l'immense tension divine vers ce qui vient. C'est la joie de n'être plus un étranger, un solitaire, un non-sens, de comprendre enfin qui je suis et qui tu es, mon Dieu.

Joie qui me dépasse, me domine, m'écrase. Tu m'es pesante comme une croix.

Quand tu viens en moi, je te crains dans le désir même que je te porte, tellement tu t'empares de moi par ta force. Mon coeur même déborde de toi. Il faut qu'il crie sa ferveur pour ne pas être écrasé. Ah ! tu me dis : Viens ! que t'importe ce travail que tu voulais faire aujourd'hui. Viens, tu es à moi.

Tu me brises de tes élancements et, demain, quand tu seras parti, ah ! quel vide je connaîtrai dans ma fatigue. Tu m'exaltes. Ah ! même si jamais tu ne me laisseras retomber, j'aurais encore peur de la hauteur où tu me portes si je n'en venais à m'oublier. Tu cours devant moi, tu me tires avec violence et, même si mon pied trébuche, c'est pour toi encore l'occasion de m'entraîner plus vite après toi.

Ne peux-tu donc pas venir à moi, ma soeur, bien sagement comme l'amie. Te faire petite à ma taille. Non, ton rôle n'est pas de me conserver mais de me faire. Tu as la puissance des forces de la nature, l'énergie qui a constitué la moindre de mes cellules. Oh ! créatrice !

Avant que tu te pensais, je t'aimais. Pour ce creux où je te niche, toujours je t'ai préparée. Écoute les mille harmonies que ta seule présence déclenche en toute l'oeuvre. Écoute les mille échos que ta seule parole engendre en tous les coeurs. et les voilà qui déferlent pour toujours en mon vaste monde comme une chaleur nouvelle, une lumière féconde.

Vois ce qu'elles vont devenir en ces âmes qui te suivent. Vois la mystérieuse nutrition qui les nourrit pour mieux servir. Elles s'éveillent. Déjà elles montent en leur place pour joindre leur chant au tien et leurs efforts à tous les autres. Penche-toi, regarde vers l'avenir. Le mouvement qui de toi a jailli ne s'arrête plus. Comme l'avalanche, il grossit en avançant. Où est le premier flocon de neige qui l'engendra ? Qu'importe ! Il est là, dans la masse énorme. Paternité innombrable. Oh ! Joie ! C'est parce que tu es un homme que tu n'y seras pas englouti et qu'elle te portera en Dieu.

Mais retourne-toi en arrière, regarde donc tout autour de toi. Ma créature qui a besoin qu'on l'aime pour vivre, qui a besoin qu'on l'admire pour faire des oeuvres admirables Je t'ai trop exaltée pour que tu sois écrasée. Je t'ai trop dit ton nom pour que tu l'oublies dans cette foule. Elle te porte. Qu'as-tu donc que tu n'aies reçu ? Qu'as-tu fait qu'elle n'a fait avec toi ? Plus que ton amour naissant, ses mille regards t'ont soutenu dans l'effort, être qui a besoin qu'on l'aime pour qu'il vive, qui a besoin qu'on l'admire pour faire des oeuvres admirables N'es-tu pas les autres ?

Non, ma présence en toi est uniquement tienne. Je te sens si intérieure et tu es si personnellement à moi qu'en nul autre que toi, je ne suis comme en toi et que nul n'est en moi comme toi. Être unique !

Je sais combien j'ai besoin d'amour pour vivre et tu me donnes le paroxysme de l'amour.

10) Qui m'apprendra à vivre ?

Le vent qui gonfle la voile est aussi celui qui chavire la barque. Le soleil qui fait mûrir les fruits est aussi celui qui les dessèche. Et mon coeur connaît des désirs insensés.

Puissances de ce monde qui faites la terre féconde, vous êtes aussi la force stérile qui étend le désert sous ses pas. Instincts qui donnez chaleur et ardeur à tout ce que vous touchez, vous êtes aussi le mouvement qui désorganise et qui tue. Vous êtes la source qui jaillit et la pierre qui tombe. Et le souffle qui porte mes ailes à la même transparence que le tourbillon qui m'abat. Sans cesse, je voudrais capter vos énergies et je crains vos violences. A force d'avoir peur de vous, j'ai appris plus à vous détester qu'à vous maîtriser. Oh ! mes ancêtres qui m'avez donné l'existence facile d'aujourd'hui avec son confort et sa sécurité, vous qui ne saviez pas manier le feu avant de le maîtriser et qui ignoriez l'outil avant de l'inventer. Vous qui étiez les vagabonds de la terre, plus étrangers

au milieu des exubérances de sa végétation et de ses tonnerres que les animaux, vos frères inférieurs. Vous qui mendiez la nourriture à l'arbre et qui, toujours fuyant, dérobiez en cachette la proie du lion, je vous aime comme un fils fier de ses Pères.

Ah ! quelle lutte avez-vous donc menée contre cette terre pour que, aujourd'hui, j'ai la gloire de m'en sentir déjà un peu le maître. Faut-il que vous ayez cru à votre couronne pour ne pas désespérer de votre royaume ! Faut-il que vous ayez été vivants pour ne pas mourir des défaites, semences de mes victoires ! J'admire vos efforts et votre persévérance millénaire. A penser à vous, mon coeur se dilate mais la route de notre humanité est si longue qu'à peine m'avez-vous conduit à la première étape de son ascension royale.

Quand, sortant de vos conquêtes, je rentre en moi, il me semble que tout est encore à faire et que cette autre terre n'a pas connu le labeur qui fit de l'autre le champ cultivé immense. Terre que j'ose à peine parcourir, tu es moins la plaine qui s'étale que le gouffre qui se concentre. Et il semble que ta fertilité vivante est plus dans ton épaisseur qu'au fil de ta surface. Je ne sais pas remuer ton sol et, si je le savais, l'oserai-je ? Ton mystère est si intime au mystère de la vie qu'il me semble que le monde est clair et simple auprès de toi. Tes forces sont si opposées, si jaillissantes et si pesantes qu'il me semble qu'en toi s'exagère le mouvement qui monte et celui qui descend, et la contradiction est encore plus ton signe que celui de la terre qui engendre et qui tue. Devant toi, l'homme hésite. Es-tu dans les limites de son royaume et peut-il espérer un jour te conquérir ? Ou es-tu la terre fertile, nouveau fruit défendu, qu'il ne faut connaître sous peine de mourir ? Es-tu ce qui fait le contrepoids mauvais, définitivement mauvais, de ce que l'homme a de plus que les autres de pensée et de coeur ; la gangue d'où le métal s'est extrait pour faire bloc et qu'elle serre encore avant qu'on lui arrache ? Ou es-tu le reste éminent et d'autant plus difficile à dominer d'une création qui a fini par toi son effort ? Faut-il que l'homme refasse à son insu les étapes de Dieu ? N'est-il qu'au soir qui précède le jour où l'homme naquit ?

Qui me délivrera de ce doute ? J'ai faim et soif d'ardeur, j'appelle de tout mon désir la ferveur de vivre mais la source que tu m'offres est peut-être le poison. Faut-il réveiller le volcan qui, je le sais, est en moi et exalter ma passion ? Mais si j'étreins la chaleur de son souffle, saurai-je maîtriser ses laves ? Mon âme, envahie par tout ce dont elle semble s'être séparée pour être soi, ne redeviendra-t-elle pas la nature que brutalise l'instinct épais et dévergondé ?

Jusqu'ici j'ai muré l'abîme tant que j'ai pu mais, si j'entends moins les grondements qui me faisaient peur et les élancements que je ne voulais pas, je dépéris comme celui qui comprime son coeur, dont le sang se fait rare. Est-ce dans l'abstraction d'une pensée toujours plus sèche, est-ce dans la contemplation d'un monde intérieur, transparent comme le cristal mais inerte comme la pierre, que doit se terminer en moi l'ardente pensée d'une création prodigue de ses efforts et de ses richesses ?

Ou ceci n'est-il pas le signe, ah ! je le crois, je veux le croire, que je ne sais pas encore me nourrir de toutes les nourritures terrestres que m'offre la sève géante qui s'élabore au coeur du monde et de moi-même et qu'un jour, l'homme saura en vivre peut-être plus roi que moi et plus homme ?

Qui m'apprendra à vivre ?

11) Autres textes sans titre

- Le Christ n'est pas venu abolir la loi mais l'accomplir. L'amour du Père qui appelle à soi ses enfants ne va pas contre l'amour du Dieu créateur.

Seigneur, nous vous rendons grâce de nous l'avoir solennellement affirmé, à l'heure même où, montant sur la colline, vous nous avez enseigné la voie étrangement surhumaine des Béatitudes.

Nous savons, en partant à votre suite, qu'aussi loin vous nous conduirez de notre première patrie, nous resterons des hommes et que rien de nous ne sera arraché qui fait déjà, aujourd'hui, la dignité supérieure de notre humanité.

Mais ne nous laissez pas trahir nos promesses et utiliser vos paroles pour être moins dociles à vos appels. Vous n'ignorez pas combien le croyant, baptisé en votre nom, tend naturellement à ne faire du surnaturel qu'une manière plus religieuse de parler de la nature.

Apprenez-nous, avant notre départ, et redites-nous aussi, longtemps après, aux croisements des chemins, les exigences du royaume des cieux pour qu'au soir de notre vie, nous ne nous retrouvions pas errant par la plaine jadis quittée avec foi et courage ou perdus dans l'impasse secrètement traîtresse.

- Israël lui aussi connut le jugement de Dieu quand Jésus vint parmi nous. Et d'Israël est sortie la première société chrétienne car les juifs convertis sont devenus les premiers chrétiens.

Il nous est facile d'affirmer la continuité de pensée entre Saul le persécuteur et Paul l'apôtre. Mais nous avons facilement tenté d'opposer la nation juive à l'église naissante. Nous voyons le salut du Juif dans sa conversion et nous ne sommes pas portés intellectuellement à voir la naissance de l'église, une conversion sociale semblable.

Le rôle de la grâce sur le.....plan de l'individu et de la société nous apprend sa difficulté, son essentielle difficulté. Même si nous devons la voir travailler et...

Il nous semble qu'une conversion sociale, ce n'est pas le fruit d'un travail extérieur dû à un développement naturel, ce n'est que la somme de conversions individuelles. Cela parce que nous n'avons pas d'instinct le sens de la société, réalité qui dépasse la conscience des individus, non seulement de par l'inextricable réseau de cause

et d'effet qui existe en son sein, mais aussi par quelque chose comme l'âme qui est remplie de grâce divine, dont chacun reçoit la

Comment l'homme peut-il agir alors pour travailler à la conversion de la société ? Est-ce seulement par cette action personnelle en tant qu'il en est un membre ? Sa propre conversion facilite la conversion de l'ensemble mais elle n'est pas d'un autre ordre de grandeur.

Jésus est venu nous prêcher, Jésus est venu nous appeler par sa parole et sa vie, par sa mort, par ce qu'il devient en nous.

5 - Recueil de prières (attribué au P. Gaudefroy)

1) Devant le buisson ardent

Je suis, je suis, je suis. Rien ne peut m'empêcher d'être.

Pour toujours, je suis. Toujours il sera vrai que je suis. Pour toujours je suis. Tout l'avenir dépend de mon être présent. Joie d'être et de se savoir être.

Il y a un absolu dans l'être, un fondement solide car mon être n'est pas solide en tout ni permanent ni joyeux. Il y a une joie d'être, une joie substantielle. Cette joie en soi me communique ma joie d'aujourd'hui. Grâce à cette joie en soi, je suis affermi dans ma joie d'aujourd'hui. Je la goutte à l'abri de la foi. Ma joie ne me quittera plus. A moi la joie d'être, la source de la joie, la source de l'être.

Je suis, je suis, je suis. Rien ne peut m'empêcher d'être.

C'est un absolu, c'est une toute-puissance, riche de toutes les possibilités car l'être, c'est tout. L'être m'a voulu, l'être a été joyeux de ma naissance, l'être est joyeux de ce que je prends conscience de la profondeur de mon être. Je suis avec lui, en lui, par lui.

Je suis éternellement. Joie mystérieuse, joie maternelle, flanc maternel de l'être, vous avez aimé que je sois. Un baiser maternel me couvre de joie parce que je viens ouvrir les yeux de l'être à la conscience d'être. Quelle joie dans les profondeurs du réel parce qu'un premier sourire apparaît dans mes yeux lorsque je contemple l'être, lorsque j'écoute palpiter la joie de l'être jusque dans les entrailles de la réalité. Je suis si fragile dans l'être, du moins dans la conscience d'être. Que faire pour l'avoir toujours, toujours ? Que faire pour être joyeux d'exister toujours, toujours, pour être une source d'être, une source de joie, pour être une source de la joie universelle d'être ?

Je ne suis pas toujours présent à l'être. Je n'ai pas toujours la foi, la foi active, la foi ferme. Je ne suis pas toujours une source de joie. Si vous étiez toujours présent, ou plutôt, si j'étais toujours présent à moi-même, mais j'oublie que je suis et alors je ne suis plus qu'un rêve, un nuage qui se dissout. Je ne suis qu'un être inconscient, entraîné dans le courant de ce qui est abandonné, de ce qui est entraîné vers l'océan du probable, du nivelé, du vieux, du mort, jamais tout à fait mort mais aussi mort que possible.

Tandis que je pourrais être, moi qui suis, qui suis, moi qui suis "engendré aujourd'hui", tout neuf, tout nouveau-né, morceau tout chaud, tout fumant encore des entrailles de l'être; tout espoir, moi qui fais palpiter l'être de joie et d'attendrissement parce qu'un homme est né sur la terre.

Être fondamental, être absolu, matrice de l'être, mamelles de mon être, je reconnais que je suis venu à l'être par amour. Ma mère absolue, ma joie substantielle, je vous aime ! Entraînez-moi dans l'être toujours, toujours.

Je suis, je suis, je suis, je suis éperdument.

2) Prière universelle

Le ciel et la terre sont remplis de sa gloire

Hosanna au plus haut des cieux

Seigneur, apprenez-nous à prier comme vous l'avez appris à vos disciples.

Apprenez-nous à prier ensemble à la manière de l'Eglise, en Église, comme un corps mystique.

Apprenez-nous à prier ensemble, avec tous nos frères absents, avec tous les chrétiens du monde, avec tous les hommes que vous aimez.

Apprenez-nous à prier ensemble avec tous les siècles chrétiens, avec tous les siècles passés dans la révérence pour tous les siècles à venir.

Apprenez-nous à prier ensemble, unis à tous les saints, les anges et toutes les puissances spirituelles, aux créatures visibles et aux invisibles.

Apprenez-nous à prier ensemble avec toute la création, à vous prier d'une seule voix qui soit la voix de la création.

Apprenez-nous à prier ensemble dans un silence universel, un silence de communauté, dans la ferveur d'une contemplation unique.

Le ciel et la terre sont remplis de sa gloire. Hosanna au plus haut des cieux.

3) Cantique à la vérité

Je suis la vérité, la parole de Dieu, la véritable lumière qui éclaire tout homme. La vérité te délivrera.

Délivre-moi, mère et fille de la sincérité. Guide-moi, douce lumière, guide-moi.

"Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvée".

Vous chercher, c'est se jeter à votre poursuite. Ardemment, je vous désire dans ma vieillesse parce que vous m'avez enivré dans mon âge mûr après m'avoir enflammé dans ma jeunesse.

Jaunissez sous mes doigts, évangile de saint Jean.

L'amoureux de la vérité reçoit votre baiser. Il brûle de passion mais aussi de jalousie. L'abîme surplombe l'abîme. La colère pour vos prétendants félons et la honte pour vos traîtres amants passent sur lui comme vos cataractes.

"Te mêleras-tu de chanter sa beauté ?"

Ils relient des fardeaux accablants et les imposent sur les épaules des hommes. Qu'ils se taisent, les doctes. Toi seule, parle-moi, bouche à bouche.

Le visage du juste médite la sagesse. Nuit et jour, sa pensée distille la vérité. Amante cruelle, tu me déchires le sein. Pourquoi es-tu triste, ô mon âme ? Pourquoi me serres-tu le coeur lorsque j'entends dire chaque jour :

"Ton Dieu, où donc est-il ?"

Vérité Dieu, fais-moi un avec toi
dans une affection qui n'ait pas de fin !

4) *Donne-nous des frères très proches*

Seigneur, nous ne monterons pas seuls par les âpres sentiers à tes béatitudes. Voilà que nous montons ensemble. Vois, par tous les chemins, l'humanité entière est en ordre de marche vers toi.

Mais aie pitié de nous. La fatigue du chemin est trop lourde pour nos faibles épaules et l'étape est trop longue à celui qui est seul. Prends en pitié, Seigneur, notre solitude et donne-nous des frères en qui nous trouverons notre force et notre appui.

Donne-nous des frères, des frères très proches, aux âmes bien connues, des frères pour nous avertir des dangers du chemin et dont la main amie se tendra vers nous aux passes difficiles, des frères dont le regard saura comprendre, sans même que nous les leur disions, nos secrètes souffrances, nos intimes défaillances et dont le secours sera d'autant meilleur que nous ne l'aurons pas même sollicité.

Donne-nous des frères pour briser l'orgueil de notre coeur, pour apprendre à recevoir par leur entremise ce que, dans notre présomption, nous serions tentés parfois de ne vouloir tenir que de toi seul. Donne-nous des frères enfin pour qu'en pratiquant ce commandement nouveau dont tressaillit la terre : "Aimez-vous les uns les autres", nous trouvions la force et l'endurance d'un grand amour.

5) *La Lumière luit dans les ténèbres*

Mon Dieu, j'adore la mystérieuse manducation que l'humanité fait de votre vérité, semblable à une communion dont elle ignore encore le caractère sacré.

Elle est étreinte par votre majesté sainte, même quand elle pense la détruire, la renier. Quand elle combat contre vous et veut vous supprimer de son coeur et de son esprit, elle n'en est encore que plus imprégnée de vous.

Sa chair et son sang, ses passions et ses enthousiasmes sont tout saturés de vous, même quand elle blasphème, pêche, se débat, vous refuse.

Jusqu'au jour où votre vérité sera devenue tellement sienne qu'elle y trouvera son explication et, d'un seul et même geste, s'affirmera dans l'être en vous reconnaissant son Dieu.

6) *Votre disciple comprendra*

Seigneur, haussez ma foi jusqu'au mystère de la stabilité de votre providence et de la souplesse de ses voies, jusqu'au mystère de la sécurité de votre volonté et de l'insécurité des réalisations qui l'exécutent.

Votre disciple comprendra alors en vérité que le Prince de ce monde est déjà jugé, que votre action est plus puissante que les puissances qui semblent vouloir écraser vos conquêtes et que votre victoire est plus certaine que vos plus apparentes déroutes.

7) *Élévation sur l'espérance*

Espérance, forme de tous mes désirs,
Étoffe de toutes mes passions,
Moteur de toutes mes actions.
Espérance essentielle, pure et simple,
Espérance d'aucune chose,
Espérance de tout,
Espérance ouverte,
Espérance de vivre et de vivre à jamais,
"Espérance à moi, reposez en mon sein" (Job 19,27).

"Aujourd'hui, si vous faites entendre votre voix, attendrissez mon coeur endurci" (Ps 45,7), car autour de moi tout être vous entend, toute la nature confesse votre nom. Qui pourra sonder la foi du végétal ? "Coupé de ses racines, l'arbre reverdit" (Job 14,17).

La fleur vous proclame dans l'attente du fruit, le berceau vous rend hommage comme le nid. Appelez la jeunesse, vous la soulevez d'enthousiasme. Prenez pour eux le nom de vocation, vous en faites des héros et des conquérants. Entrez dans le coeur de l'homme, son front est radieux. Circulez dans les veines du vieillard, le voilà rajeuni.

"Comme le cerf aspire aux fontaines d'eaux vives" (Ps 62,2), jour et nuit, mon âme cherche votre secret. Êtes-vous née dans le temps, vous qui animez le temps, vous qui donnez un sens à la destinée, un intérêt à l'avenir. "Votre génération, qui la racontera ?" Êtes-vous "devenue" comme les créatures ? Êtes-vous apparue un jour à l'horizon comme le soleil levant ? Quelle conjonction aurait pu vous engendrer ? Quels événements auraient pu vous précéder ? Car les créatures sont le fruit des circonstances et vous préparez leurs berceaux. Vous êtes le mot préalable de la création. Avant votre appel, nul être ne s'est levé. Votre présence est éternelle, vous êtes le milieu sacré où s'écoule le temps.

Espérance de chaque instant,
Espérance qui enveloppe tous les instants,
Espérance supra-temporelle,
Atmosphère où respire la vie.
Est-il possible que vous ayez un terme ?
Que le monde finisse un jour dans le désespoir ?

En vérité, dites-moi que vous ne mourrez pas. Jurez-le aux entrailles de mon être. N'êtes-vous pas plus forts que la mort, vous par qui l'élan fut donné à la vie ?

"J'espère en vous, Seigneur, que jamais je ne sois confondu" (Ps 31,22).

Toute-puissance divine, matrice de l'espérance elle-même, être caché sous les vêtements du monde, réalité que personne n'a jamais vue, raison profonde de toutes choses, vous êtes présente dans l'espérance. Là vous vous révélez, comme jaillit du cratère la lave incandescente. Dans ce phénomène, vous faites irruption. En cette pulsation de mon coeur, je sens battre votre coeur. C'est votre doigt qui m'éveille, qui invite mon doigt à chercher le vôtre. C'est votre souffle dans mes narines qui devient ma respiration à moi. Je me contemple, tabernacle de l'éternel, je suis promu fils du Très-Haut.

Phénomène immédiat, phénomène surnaturel, contact enivrant avec l'ineffable, vous m'êtes un baiser maternel. Espérance féconde, en vous éprouvant, je me reçois de vous. Espérance reçue, espérance donnée, phénomène partagé, phénomène réciproque, qui me dira ce que vous êtes pour moi ? Qui m'apprendra ce que je suis pour vous ? Je n'espérerais pas si je n'étais pas espéré, je n'attendrais pas si je n'étais attendu. Bats, mon coeur, éclate, ma joie, je suis espéré, je suis attendu, je suis nécessaire à quelque bonheur mystérieux.

Vous qui espérez avec moi, mes frères jumeaux, au sein de notre mère commune, nous sommes espérés. Une nouvelle naissance nous attend, un monde nouveau nous réclame, car jamais ce vieux monde n'aura été si neuf malgré sa fatigue, ses découragements et ses détresses.

"La création tout entière gémit et souffre les douleurs de l'enfantement" (Rom 8,17). Jamais il n'aura été si jeune, si tendu vers la prochaine étape du grand événement de celui qui doit venir.

"Cieux, distillez votre rosée et que les nuées fassent pleuvoir le juste" (Rorate).

8) Louange à Dieu pour la conduite de sa providence dans l'histoire et les calamités

Gloire à Dieu au plus haut des cieux !

Seigneur, venez à mon aide à tout instant et surtout dans les calamités actuelles.

S'il est digne, équitable et salutaire de vous louer en tout temps et en tout lieu, nous venons vous louer en ce temps de détresse car vous en tirerez le bien de l'humanité.

Nous le croyons fermement. Les fautes des hommes ne vous déconcertent pas, le mal ne vous atteint pas. Vous l'utilisez à vos propres desseins, vous spiritualisez le monde, même par la main des hommes violents et cruels. Vous êtes le maître du temps. Éternel, nous croyons en vous.

Gloire à Dieu au plus haut des cieux !

Cette crise n'est pas la première de l'histoire. Vous avez guidé l'humanité à travers combien de vicissitudes pour en faire la reine de la création. Vous êtes la providence de l'histoire.

Votre création n'est pas comme les oeuvres humaines, une construction conçue par l'imagination. En écartant la multitude des circonstances, par crainte de la trop grande complexité du réel, l'homme combine des abstractions en suivant son schéma simplifié.

Au contraire, votre action épouse le réel dans toutes ses particularités. Les moindres éléments du monde y collaborent. Dans une évolution infiniment circonstanciée, vos oeuvres nous jettent dans l'étonnement et l'admiration.

Gloire à Dieu au plus haut des cieux !

Votre création, Seigneur, a de la suite. Tous les moments successifs y jouent un rôle nécessaire. Elle ne se laisse pas juger sur un tableau instantané.

La durée en est l'étoffe substantielle. Votre création est un immense vivant qui n'est bien définissable que par son histoire, par ses souvenirs et ses espérances.

De cette suite, vous avez fait notre histoire sainte. Dans cette histoire, vous incarnez votre Verbe, vous en faites sa chair et son sang. De cette histoire humaine, vous avez fait une histoire divine.

Gloire à Dieu au plus haut des cieux !

Soyez béni, Seigneur, maître du temps, pour nous avoir introduit dans votre conseil, dans les secrets de votre providence, pour nous avoir fait connaître quelque chose de l'histoire, la spiritualisation progressive de notre humanité qui est le dernier chapitre de votre création.

Gloire à Dieu au plus haut des cieux !

L'homme était un être misérable et nu. Grâce à ses inventions, il est devenu le maître de la terre.

Soyez-en béni vous-même car, s'il a inventé, c'est vous qui l'avez inspiré. Paul a planté, Apollos a arrosé mais c'est Dieu qui a fait pousser. Toutes les découvertes humaines vous rendent gloire, elles forment la trame la plus apparente du progrès.

Gloire à Dieu au plus haut des cieux !

Mais qu'est cela dans notre histoire sainte ? Rappelez-nous les luttes par lesquelles s'est faite l'ascension spirituelle et le prix qu'il a fallu payer et d'abord la science de la mort quand l'homme a pris conscience qu'il mourrait de mort. Il fallait l'obsession de la mort personnelle, répétée à chaque génération, pour obtenir de lui le détachement, la lente sublimation de son égoïsme.

Rappelez-nous les haines fraternelles des Caïn contre les Abel et la lente avance de la douceur par le sacrifice. "Bienheureux les doux car ils posséderont la terre".

Rappelez-nous les atroces vengeances des Lamech et la lente victoire de l'amour sur les concupiscences de la chair. Telles sont nos expériences humaines, vos expériences divines en vue de l'avancement spirituel de l'homme.

Gloire à Dieu au plus haut des cieux !

Rappelez-nous les étapes de l'homme dans l'apprentissage de la vie communautaire, la quasi solitude dans les grands espaces vides aux âges de la chasse, de la vie au jour le jour, la horde à la recherche d'un gibier incertain. Puis l'époque critique des groupes plus serrés qui abandonnent la vie nomade et se fixent au sol, dans des cités fortifiées, pour entreprendre la culture en commun afin de tirer de la terre une sécurité annuelle.

Presque insouciant lorsqu'il était encore chasseur ou pêcheur, le voilà maintenant pâtre ou laboureur, attaché à la glèbe, assujéti aux besoins du troupeau, astreint aux projets suivis, aux combinaisons sans fin, à mille essais pour améliorer fruits et grains, à mille inventions pour l'élevage et le dressage des animaux, esclave de ses propres progrès.

Seigneur, vous lui donniez ainsi d'immenses richesses matérielles et spirituelles par une nouvelle forme de la vie en commun. Mais rappelez-nous la plus terrible de ses rançons, la nécessité de défendre les greniers, le service militaire, les premières guerres. "Qui terre a, guerre a".

Dites les atrocités de ces luttes sans merci où les femmes et les enfants n'étaient pas épargnés, comme à l'époque de Josué ou même au temps de la clémence de David. Évoquez devant nous les peuples tributaires, leurs révoltes incessantes, la servitude odieuse des vaincus, Samson condamné à tourner la meule jusqu'à la fin de ses jours, les eunuques et le reste.

Qu'il a été dur, l'apprentissage de la vie en commun. Et pourtant, nous ne pouvons nous en déprendre, nous aimons la communauté spirituelle.

Gloire à Dieu au plus haut des cieux !

Dites-nous aussi les expériences de l'humanité dans l'apprentissage de la vie religieuse, les polythéismes, leurs mythologies et leurs fables dépourvues de toute consolation. Rappelez-nous les terreurs sacrées, la sorcellerie, les flots de superstition et de magie lentement vaincus par l'héroïsme des prophètes et des saints.

Dites, même chez les Juifs, les abominations des hauts lieux, le sacrifice d'Isaac et des premiers-nés, l'odieuse consécration des filles, comme celle de Jephté, les hontes de toutes sortes que nous n'osons plus nommer, même si elles ont été commises au nom du vrai Dieu.

Combien de générations en ont été marquées ! Quelle lourde hérédité sur les générations suivantes !

Si le venin coule encore dans nos veines, est-il étonnant que nous ayons la fièvre ?

Cruelles expériences et pourtant, heureuses expériences, "Heureuses fautes", comme dit l'église, puisque, par elles, vous avez créé notre société, nous obligeant à réagir contre le passé, heureuses si elles nous ont fait apprécier la vertu, la bonne foi, la pudeur, l'honneur, si elles nous ont donné le sens de la délicatesse, l'amour de la liberté, le respect de la conscience.

C'est donc ainsi que vous avez créé, Seigneur, que vous soufflez l'esprit dans la matière sociale, que vous y incarnez votre Verbe, que vous en faites le "chef" de la grande communauté qui est l'église.

Gloire à Dieu au plus haut des cieux !

De quoi s'agit-il aujourd'hui ? Pourquoi cette épreuve nouvelle ? Pourquoi tant de victimes ?

Qu'allez-vous faire de leurs sacrifices ?

Créez, Seigneur, créez un monde nouveau, plus conscient de votre paternité. Unifiez d'abord la chrétienté, unifiez toute la terre. Nous croyons que vous voulez cette unité, que vous la réaliserez dès que nos âmes seront prêtes.

Mais quand viendra ce temps ? Comment unir ceux qui se haïssent ?

Donnez d'abord à chaque peuple le respect des autres peuples, la sympathie pour les civilisations différentes de la sienne. Donnez-nous l'amour de tout ce que vous créez en nos frères.

Mais aussi, rendez-nous conscients de ce que vous avez créé en nous. Donnez-nous le courage de défendre notre héritage, celui que nous ont transmis nos ancêtres français et qui a coûté tant d'expériences pénibles et sanglantes à l'intérieur même de notre histoire de France.

9) Louanges à Dieu pour la gratuité de sa création

Beauté ancienne et toujours nouvelle, premier principe de l'harmonie et de l'unité, la création proclame votre fécondité paternelle. La terre est parée de vos merveilles, le ciel en est resplendissant.

De tout cela, Seigneur, nous vous glorifions.

Gloire à Dieu au plus haut des cieux !

Vous êtes le Très-Haut, à vous la majesté, à vous l'indépendance, à vous l'éternité. Vous avez donné l'existence aux siècles passés, vous, "l'ancien des jours" et l'avenir est entre vos mains.

De tout cela, Seigneur, nous vous louons.

Gloire à Dieu au plus haut des cieux !

Vous m'avez fait une place dans votre création. Vous êtes ma force et mon refuge, la source jaillissante de ma vie, l'inébranlable rocher de ma foi, la joie sans fin de mon espérance, le charme irrésistible de mon amour. De tout cela, je vous bénis, ô Dieu d'amour.

Gloire à Dieu au plus haut des cieux !

Mon Dieu, vous m'êtes présent, à tous vous êtes présent et c'est la réalité suprême. "Où pourrai-je fuir loin de votre face ?" Vous lisez mes plus secrètes pensées; avant qu'elles soient formulées, vous les avez déjà devinées, vous qui sondez les reins et les coeurs, vous qui êtes si près, si près de nous.

Pour votre seule présence, pour votre sainte présence, Seigneur, nous vous bénissons.

Gloire à Dieu au plus haut des cieux !

Quelle intelligence peut vous comprendre, ô créateur de l'intelligence humaine ? Les plus grands génies se proclament votre oeuvre, ô vous, étonnement des sages.

Votre richesse déconcerte l'imagination, ô sublime sagesse, nous vous adorons.

Gloire à Dieu au plus haut des cieux !

Vous qu'avez créé tous les hommes, vous en créez chaque jour à profusion et chacun d'eux avec une physionomie distincte. La variété des esprits me confond, leur inaccessibilité m'épouvante, l'angoisse me saisit devant cet océan spirituel.

Seigneur, je crois à vous en tremblant. Je crois humblement à l'unité de cette multitude. Je crois, Seigneur, mais augmentez ma foi. Mystère insondable, vraiment vous êtes un Dieu caché, vos voies sont impénétrables.

Gloire à Dieu au plus haut des cieux !

Vous le Tout-Puissant "de qui relèvent les empires", en vous seul la force s'unit à la justice, à vous et à vous seul la réussite. Dans le chaos des tâtonnements humains, malgré eux, les violents secondent vos desseins, ils travaillent au triomphe de la douceur. Vous savez tirer le bien du mal avec force et suavité.

Gloire à Dieu au plus haut des cieux !

O Père généreux qui créez par grâce et donnez sans compter, auteur de notre vie, nous vous remercions; auteur de toute vie, nous vous glorifions.

Même s'il faut mourir, soyez béni. Avoir été une seule fois, une seule, voilà qui n'est pas révoquant.

Mais que vous trouviez le moyen d'utiliser la mort pour rajeunir la vie, voilà qui est admirable et que vous utilisiez la mort pour sublimer notre vie, pour nous faire comprendre l'éternité, pour nous la faire vivre dès à présent, voilà qui est ineffable.

Pour vous, la mort n'existe pas.

En vous, l'esprit est assuré du triomphe. Avec le Christ, après sa passion et sa croix, c'est pour nous la résurrection et l'ascension dans le règne sans fin de l'esprit et de l'amour.

10) Notre Père qui êtes aux cieux

Seigneur, apprenez-nous à prier comme vous l'avez appris à vos disciples.

Apprenez à prier ensemble, à prier en communauté, comme un seul être, à prier à la manière de l'église comme un seul corps mystique, avec tous les chrétiens du monde, avec tous les hommes que vous aimez, avec tous les siècles chrétiens, avec tous les siècles passés, unis aux anges et aux saints, aux créatures visibles et aux invisibles, nous vous prions d'une seule voix, celle de la création dans son ensemble.

Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié sur la terre comme au ciel.

Père tout-puissant, Père des siècles écoulés, Père des siècles futurs, Père de la famille humaine, auteur de mon être, Père de mes frères, Père de nos pères, Père de nos mères, soyez béni pour avoir créé la bonté d'un père et le cœur d'une mère. Vous avez parlé par la bouche du prophète Isaïe : "Sion disait : Yahvé m'a abandonnée, le Seigneur m'a oubliée. - Une femme oubliera-t-elle son nourrisson ? N'aura-t-elle pas pitié du fruit de ses entrailles ? - Moi, je ne t'oublierai point".

"Ainsi parle Yahvé : Je vais faire couler sur elle la paix comme un fleuve et la gloire des nations comme un torrent qui déborde. Vous serez allaités, portés sur le sein, caressés sur les genoux. Comme un homme que sa mère console, je vous consolerais et vous serez consolés dans Jérusalem".

Seigneur, vous avez éminemment le cœur d'une mère, vous, mère de nos mères.

Soyez béni aujourd'hui comme au commencement et dans tous les siècles.

Notre Père qui êtes aux cieux, que votre règne arrive sur la terre comme au ciel.

Qu'il arrive bien vite ce royaume qui est proche, ce règne qui n'aura pas de fin, où les justes resplendiront comme le soleil; le royaume des pauvres en esprit où les doux posséderont la terre, où ceux qui pleurent seront consolés; le royaume où ils seront rassasiés ceux qui ont faim et soif de la justice, où les miséricordieux obtiendront miséricorde, où les cœurs purs verront Dieu; le royaume des pacifiques enfants de Dieu où entrent les petits enfants et ceux qui leur ressemblent, où les premiers se font les derniers, où ceux qui commandent se font les serviteurs. Le royaume des cieux qui est semblable au levain et fermente la masse du monde, semblable au grain de sénevé, la plus petite de toutes les graines et qui devient un grand arbre destiné à grandir pendant les siècles des siècles.

Notre Père qui êtes aux cieux, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

Que votre loi soit suivie, vos préceptes, vos dix commandements et vos conseils évangéliques, votre loi ancienne et votre loi nouvelle. Vous nous donnez une loi nouvelle, que nous nous aimions les uns les autres, que votre volonté d'amour soit faite, que votre volonté d'union soit faite. Consommons-nous tous en un par votre volonté créatrice. De même qu'au commencement, vous avez dit une parole et que tout a été fait, dites encore une parole et tout se fera.

Seigneur, nous n'en sommes pas dignes mais dites seulement une parole et nos âmes seront unies.

Notre Père qui êtes aux cieux, donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour, le pain frais, au jour le jour, et la confiance pour le pain de demain.

Donnez-nous foi en votre providence, le courage de travailler pour l'avenir dans l'insécurité du présent. Nous croyons en votre évangile, nous écoutons avec confiance votre parole : Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et on vous ouvrira. Si l'enfant demande du pain, son père lui donnera-t-il une pierre ? S'il demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent ?

Nous croyons en vous, Seigneur mais augmentez notre foi. Vous savez tout ce dont nous avons besoin, Exaucez-nous aujourd'hui, nous vos en supplions.

Notre Père qui êtes aux cieux, pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons nous-mêmes.

Pardonnez encore à Madeleine, exaucez encore le bon larron. La Madeleine et le bon larron, c'est nous. Vous ne voulez pas la mort du pécheur mais sa repentance et son salut. Purifiez la racine de mes fautes, mon manque de courage, la honte de mes lâchetés. Je suis plus misérable que Pierre qui vous renie trois fois.

Pardonnez-nous toutes nos offenses. Seigneur, plus à fond, percez mes ténèbres. N'est-ce pas moi, le jeune homme riche, incomplètement sincère, qui vous a réjoui puis attristé. Pardonnez-moi mes péchés cachés.

J'imiterai le bon serviteur qui veille, la lampe à la main, en attendant son maître.

Que je ne dorme pas à la deuxième ni à la troisième veille, quand vous m'apporterez la vérité.

Pour qui parlez-vous de la paille et de la poutre ? Est-ce seulement pour les autres ?

Purifiez-nous jusqu'au fond de nous-mêmes et remettez-nous dix mille talents quand nous remettons cent deniers.

Notre Père qui êtes aux cieux, pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, remettez-nous nos dettes comme nous remettons à nos débiteurs.

Apprenez-nous à bénir nos ennemis. Ayez pitié de celui qui m'a fait du mal, il est encore votre fils et mon frère. Vous ne désirez pas qu'il s'égaré davantage ni qu'il se rende de plus en plus méprisable mais qu'il revienne au bercail.

Seigneur, je ne demande pas son humiliation, je ne repousse pas sa fraternité. S'il persévère dans le mal, ayez pitié de lui, donnez-moi de la supporter. S'il me faut l'éviter, changez-le, changez moi pour que nous redevenions vos enfants.

Notre Père qui êtes aux cieux, pardonnez nos offenses comme nous pardonnons. Pardonnez, Seigneur, à votre peuple comme il pardonne à ceux qui l'ont offensé.

Nous vous prions pour ceux qui nous calomnient, pour ceux qui nous persécutent.

Pardonnez, Seigneur, aux ennemis de l'église, à ceux qui veulent la diviser par la violence des persécuteurs, par la ruse ou la suspicion. Même à ceux qui tirent profit de son institution, pardonne-leur, Seigneur, parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font.

Notre Père qui êtes aux cieux, ne nous laissez pas succomber à la tentation, ne nous induisez pas en tentation.

Bienheureux ceux qui ne se scandalisent pas à cause de vous ! N'est-ce pas pour nous que vous l'avez dit, Seigneur ? Si vous nous conduisez au jardin des Oliviers, soutenez-nous dans la tentation, apprenez-nous à dire comme vous : Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi mais que votre volonté soit faite et non la mienne.

Soyez présent si le désespoir nous menace : "Eli, Eli lamma sabactani", mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? Mettez sur nos lèvres votre dernière parole : "Entre vos mains, mon Père, je remets mon âme".

Notre Père qui êtes aux cieux, délivrez-nous du mal.

De tout mal, délivrez-nous, Seigneur. De la crainte des hommes, délivrez-nous. De la loi de la crainte, délivrez-nous, mais, sous votre crainte salutaire, conservez-nous. De l'esclavage intérieur, délivrez-nous. Donnez-nous la liberté des enfants de Dieu, comme a dit saint Paul qui a choisi d'être esclave de Jésus-Christ. Faites pénétrer à l'oreille de notre coeur humain cette parole de votre coeur divin :

"Je ne vous dirai plus mes serviteurs, je vous ai appelés mes amis".

11) Prière pour la paix

Agneau de Dieu, donnez-nous la paix !

Seigneur, voyez notre inconstance. Lorsque la tempête souffle plus fort, l'angoisse nous étroit mais, à la première accalmie, l'habitude nous ressaisit et nous rétablit dans une fausse sécurité.

Que de sujets de peur et d'inquiétude dans ma vie ! Je n'en sors que par la fatigue, l'insouciance et la lâcheté. Je vis dans le mensonge qui n'est pas la paix. A la moindre occasion, je retombe dans le trouble. Mais, devant vous, je préfère la vérité. Seigneur, donnez-moi votre paix.

Agneau de Dieu, donnez-nous la paix !

Toutes mes frayeurs, les petites et les grandes, les voilà, je veux les mettre à nu sous vos yeux. D'abord, les hommes m'intimident, je suis lâche devant eux, je crains d'être méprisé. Heureux qui peut dire : Je crains Dieu et n'ai point d'autre crainte. Je l'admire mais je ne sais pas l'imiter. Par dessus tout, je crains la mort, non de loin sans doute, mais dans le danger.

Agneau de Dieu, donnez-nous la paix !

Je tremble même pour mon avenir. Je crains de perdre une situation qui m'a demandé tant d'efforts. La nourriture et le vêtement sont un vrai souci pour moi. Ai-je le droit de m'en désintéresser ? Pourvu que ma santé ne me trahisse pas ! La vieillesse vient, que de peine je me donne pour l'assurer ! Je redoute de prendre à charge ceux que vous voulez me confier. Vivre en insouciant, n'est-ce pas une lâcheté ? Mon devoir n'est-il pas de prévoir de plus en plus loin ? Ma vie est une lutte qu'il faut sans cesse recommencer, l'inquiétude me semble installée au coeur même de mon être.

Agneau de Dieu, donnez-nous la paix !

Telle est ma misère. elle me paralyse. Je me tourne vers vous et je vous admire, vous qui êtes éternel, vous à qui appartient l'indépendance. Jamais l'inquiétude ne vous a effleuré, votre séjour est si élevé au-dessus des vicissitudes du temps que le malheur ne peut vous atteindre. Vous réglez dans la sérénité.

Agneau de Dieu, donnez-nous la paix !

Quelque chose de votre paix ne peut-il descendre sur la terre ? Pour que j'y puise ma sécurité, dites-moi votre secret. C'est vous qui avez créé le temps et ses changements imprévisibles. Tout être cherche son mieux-être dans les calculs d'une espérance incertaine. Du royaume de l'absolu, vous avez créé le risque, vous avez voulu que le risque soit la condition du bien. Pour chacun des hommes, la vie n'est qu'un risque voué à l'échec. Pour l'ensemble du monde, c'est une mystérieuse aventure.

Pour vous, Seigneur, c'est une création solide et glorieuse car vous ne sauriez manquer votre entreprise. Vous triompherez finalement du mal.

Agneau de Dieu, donnez-nous la paix !

Je crois, Seigneur, en votre providence mais augmentez ma foi. Par votre Fils, vous m'avez appris que vous êtes mon Père, ô vous mon créateur, que vous êtes mon ami intime, ô vous créateur de l'amitié, mon ami le plus intime, ô vous le créateur de l'amour humain.

Répétez donc, Seigneur Jésus, vos divines paroles, faites-les bien entendre à mon âme : "Viens à moi, toi qui es chargé d'inquiétudes, et je te soulagerai". Appelle-moi, toi qui es accablé par la peur de l'avenir, je porterai ton fardeau. Vois, je te donne déjà une deuxième vie destinée à contempler d'en haut et à contrôler la première.

Agneau de Dieu, donnez-nous la paix !

Comprends-moi bien, j'ai besoin de toi, c'est par toi que je continue ma création, c'est dans tes efforts que je suis, c'est là que j'aime, c'est lorsque tu risques ton talent, non lorsque tu l'enterres.

Avec moi, tu crées un royaume, un royaume sûr, hors des atteintes de toutes les tempêtes. De là vient la paix que je te donne, non celle que donne le monde, une paix boiteuse et menteuse, un anesthésique passager d'où on se réveille avec terreur devant la réalité vraie. La paix surpasse tout sentiment.

Agneau de Dieu, donnez-nous la paix !

Seigneur, quand vous me rassurez, je n'ai plus de crainte. En votre présence, je suis prêt à l'insécurité. Mais quand viendra la peur, alors secourez-moi, alors soyez près de moi. En attendant, donnez-moi un gage de sécurité. Le témoignage de votre présence, c'est l'Eucharistie, Jésus, c'est le baiser de mon Dieu.

Agneau de Dieu, donnez-nous la paix !

Entre vos mains, je remets mon avenir. Au-dessus des nuages et de la tempête, je crois à la sérénité de votre ciel, plus pur que le bleu du firmament.

12) Prière pour demander la patience

Venez à moi, vous qui portez des fardeaux et je vous soulagerai.

Mon fardeau, Seigneur, c'est le poids du passé, ce sont les formes surannées de la piété, ces prières que je répète et qui ne prient plus, ces représentations qui ne représentent plus, ces paroles qui ne parlent plus, ces rayons qui n'éclairent plus, ces chemins qui ne conduisent plus.

La foule m'opprime, comme vous. Je suis écrasé par le poids des idoles de votre peuple. Moïse aussi avait la nausée de leurs superstitions. Parlez, vous qui commandez même au sabbat. Parlez, maître du culte en esprit et en vérité. Parlez, Seigneur, votre serviteur vous écoute.

Bienheureux ceux qui portent le fardeau du passé parce que l'avenir est à eux.

Bienheureux ceux qui gémissent dans les chaînes du passé parce qu'ils jouiront de la liberté des enfants de Dieu.

Bienheureux ceux qui savent porter l'ennui car ils rapporteront la joie.

Bienheureux ceux qui savent supporter la routine car ils seront renouvelés.

Seigneur, j'accepte l'ennui comme la contrepartie de mes désordres. Dans la recherche des divertissements, je réciterai avec piété, le psaume 118, comme Pascal. J'accepte les conditions de la prière en commun et celles de l'action en commun.

Seigneur, complétez l'oeuvre que vous avez commencée en moi.

13) Prière dans l'ennui et devant l'échec

Seigneur, exaucez ma prière et que ma plainte arrive jusqu'à vous.

Ne rejetez pas la prière du pauvre, humilié de sa vie misérable. Vous m'aviez fait pour de grandes choses, vous m'aviez donné votre jeunesse et votre joie, qu'ai-je fait de tous vos dons ?

Je les ai laissés vieillir et se faner, j'ai enfoui votre talent dans la paresse et l'habitude, je me suis endormi, j'ai perdu le sens et le goût de la vie, je ne fais rien de mon existence.

Seigneur, exaucez ma prière et que ma plainte arrive jusqu'à vous.

Voici un jour que vous avez créé pour moi, un jour tout neuf, plein d'espoir et de fraîcheur comme le visage d'un enfant, plein d'aspiration et de promesses, et j'en fais un jour comme les autres, j'y répète les jours écoulés dans une vie semblable à une mort, un jour qui descend à la suite des autres au tombeau de mes jours, à la fois respectable et plein d'ennui.

Seigneur, exaucez ma prière et que ma plainte arrive jusqu'à vous.

Je suis humilié par la médiocrité de ma vie. Malheur à l'ennui où je m'endors avec des larmes vaines et une morne résignation. Pourtant, c'est vous, Seigneur, qui avez créé l'ennui mais un ennui conscient et inquiet, comme un aiguillon, l'ennui impatient et inaccepté, signe de la pauvreté d'esprit, présage de votre générosité.

Seigneur, exaucez ma prière et que ma plainte arrive jusqu'à vous.

Devant le riche, le pauvre tend la pain. De même vers vous, Seigneur, s'élève ma supplication.

Puisque vous êtes si riche, je demande beaucoup. Comme le prêtre à la messe, je tends les deux bras.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour. Créateur de la vie spirituelle, donnez-nous une bonne mesure, pressée, secouée, débordante. Puisque, à vos yeux créateurs, ma vie est neuve à chaque instant, faites-moi l'aumône du renouvellement.

14) Prière pour l'union des chrétiens

Vous qui avez les paroles de la vie éternelle, Seigneur, répétez-les pour nous. "Qu'ils soient un comme nous sommes un". Répétez-les, même si elles nous jugent, même si des chrétiens ont déchiré la robe sans couture.

Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple

Parlez encore, Seigneur, vos serviteurs vous écoutent. "A cela, je reconnaitrai que vous êtes mes disciples, si vous faites ce que je vous commande. C'est mon commandement, que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous aime".

Ayez donc pitié de votre chrétienté car elle est divisée en partis opposés, elle vit en état de péché.

Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple

Inclinez notre coeur devant la réalité. Vous avez des enfants partout, vous faites des saints partout, vous les réunissez au ciel, ils y forment ensemble le corps des élus. Ne pouvez-vous faire redescendre l'unité sur la terre ? Que votre règne arrive sur la terre comme au ciel.

Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple

Considérez l'affliction de votre peuple. La division tourne en dispersion. La foi du catéchumène hésite, l'incroyant se détourne, le chrétien lui-même se scandalise. Comment croire à votre parole ? Où sont-ils vos disciples, ceux qui vous appelez vos amis ?

Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple

D'aucun côté, on ne s'avoue coupable. Sommes-nous donc innocents à vos yeux ? Personne ne désavoue les prières pour l'unité et pourtant l'unité ne se fait pas. Toute la chrétienté est sincère mais le mensonge rampe dans le subconscient.

De nos péchés cachés, délivrez-nous, Seigneur, faites briller la clarté qui délivre.

Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple

Pourquoi l'union ne se fait-elle pas ? Les bonnes intentions n'y suffisent donc pas ? Qu'il est lourd à porter le fardeau des siècles ! Votre peuple est victime de son hérédité. Chacun de nous porte un péché de famille, un péché de groupe, un péché de communauté.

Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple

Voilà ce que nous dit votre apôtre saint Paul : "Portez les fardeaux les uns des autres et ainsi vous accomplirez jusqu'au bout la loi du Christ". C'est donc un fardeau de groupe que vous imposez sur nos épaules puisque c'est en groupe que nous avons péché, nous et nos pères depuis des siècles.

Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple

Sur nous pèse la loi de l'histoire, la loi de fer du déterminisme, la loi de l'évolution qui ne revient pas en arrière. Pourquoi nier l'impossibilité humaine de l'union ? Ne faites-vous que ce qui est possible à l'homme ? Aucune parole est-elle impossible à Dieu ?

Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple

C'est donc un miracle que nous vous demandons. Les miracles de l'amour se paient, comme le christianisme s'est payé de la croix. Réveillez-vous, Seigneur, votre oeuvre est en péril. Prolongez votre incarnation jusque dans notre inconscient, jusque dans notre chair impuissante. Par votre passion, rassemblez-nous, Seigneur, fondez nos coeurs dans une même commisération.

Par votre communion, consommez-nous tous en un. Si l'apôtre nous demande d'ajouter à votre action salutaire "Ce qui manque à la passion du Christ", donnez-nous d'ajouter une modeste goutte d'eau au vin généreux de votre calice eucharistique

15) Venez à l'écart et prenez un peu de repos

Veillez et priez ! Seigneur, apprenez-nous à prier

Seigneur, vous passiez vos nuits en prière, seul, sur la montagne. Il ne vous suffisait pas d'apprendre à prier car, dans votre condition humaine semblable à la nôtre, acceptée comme elle est, misérable et tâtonnante, la prière en commun ne vous a pas suffi. Vous avez eu comme nous besoin de solitude pour prier, besoin de vous trouver seul à seul avec votre Père.

Veillez et priez ! Seigneur, apprenez-nous à prier

Vous avez éprouvé l'oppression de la foule lorsqu'elle n'est qu'une rencontre d'impulsions, d'entraînements, de distractions. Nous aussi, la société parfois nous pèse, toute société, toute emprise de l'autre. Mais vous, mon Dieu, mon créateur, mon sauveur et mon partage, il n'y a que vous qui ne soyez pas l'autre. Venez à l'écart, dites-vous à vos disciples. A leur suite, nous cherchons le recueillement pour retrouver notre Père, avec vous.

Veillez et priez ! Seigneur, apprenez-nous à prier

Vous, mon créateur, et moi, votre créature, nous sommes les deux seuls êtres au sens plein du mot. L'église ne permet à aucune image d'aucune sorte, à aucun symbole dogmatique, à aucun rite, à aucun sacrement, à aucun saint, pas même à la bienheureuse Vierge elle-même, de s'interposer entre l'âme et son créateur. C'est face à face que se passent toutes choses, entre l'homme et son Dieu, entre vous et moi. Vous seul avez créé, vous seul avez racheté, c'est devant vous que nous allons à la mort, c'est en vous contemplant que nous jouirons de la béatitude éternelle.

Veillez et priez ! Seigneur, apprenez-nous à prier

Vous seul, Seigneur, enseignez-moi. Que cesse le bruit des hommes, que se taisent les docteurs car c'est vous qui les jugez, tous ceux qui m'en imposent, tous ceux qui m'intimident.

Que se taisent aussi mes amis, qu'ils respectent votre présence en moi, qu'ils adorent dans le silence la parole que vous m'adressez. Vous seul, Seigneur, parlez à mon coeur.

Veillez et priez ! Seigneur, apprenez-nous à prier

Admettez-moi, Seigneur, en votre présence. Lisez ce que je suis dans la sincérité de mon âme. J'y parais dans ma misérable condition d'homme, tout tel que je suis, tel que je serai dans mon dernier jugement sur moi-même, lorsque je mourrai, seul, lorsque personne ne pourra prendre ma place ni assumer ma responsabilité; tel que je suis dans les éclairs de mon existence lorsque vous me révélez ma vocation, lorsque vous m'appellez ou lorsque vous m'imposez un choix douloureux.

Veillez et priez ! Seigneur, apprenez-nous à prier

Mettez-moi en votre présence, mettez-moi vraiment devant vous, non devant une représentation de vous que les hommes ont fabriqué de leur industrie, comme devant ma destinée.

O vous, mon destin, que vous êtes beau, je vous aime ! Mon Dieu et mon tout, je vous donne ma foi, vous êtes mon Dieu pour toujours.

Veillez et priez ! Seigneur, apprenez-nous à prier

De vous jaillit la lumière qui éclaire tout homme. Je l'ai reçue, elle m'a éclairé. Je ne suis pas inconnu de vous mais un organe essentiel de votre création, une personne irremplaçable. Il y a une parole que vous prononcez pour moi au principe même de la réalité. Par cette parole, vous me donnez d'être fils de Dieu, l'héritier de votre royaume. Suis-je capable de dire avec Marie : Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole ?

Veillez et priez ! Seigneur, apprenez-nous à prier

Mon Dieu, renvoyez-moi vers les hommes. Devenu votre fils, l'héritier responsable de votre royaume, je ne me perdrai pas au milieu d'eux. Ils ne sont plus une foule pour moi mais j'ai une communauté, une église. Qu'étais-je parmi eux ? Un roseau agité par le vent. Que faites-vous de moi ? Un frère, un père, une mère. Mais encore que faites-vous de moi ? Jésus vivant parmi les hommes.

16) Prière sur le mariage

Soyez glorifié, Seigneur, pour avoir créé l'homme et la femme, la femme selon les vœux de l'homme et l'homme selon les vœux de la femme; pour avoir voulu qu'ils soient unis tous deux dans une même chair, exemplaire complet d'humanité; pour avoir voulu leur union indissoluble comme l'union du Christ à son église; pour avoir procuré leur progrès spirituel par l'intensité de leur affection; pour avoir créé la famille, cet être spirituel nouveau par lequel s'est définie l'humanité à son origine; pour avoir créé un toit et un foyer spirituel, destiné à recevoir l'enfant humain, la plus tendre des créatures;

pour avoir voulu la tendresse de ses origines comme la condition même de sa souplesse et finalement de sa puissance spirituelle; pour lui avoir donné la douce affection d'une mère et la ferme protection d'un père qui lui apprennent la grande loi de la nature et de la religion chrétienne, l'amour de ses parents, l'amour de tous ses frères, l'amour de la création mystérieuse et, par dessus tout, votre amour, ô Dieu qui vivez et réglez dans les siècles des siècles.

17) Prières de Saint Augustin

1- **Tard je t'ai aimée**, ô beauté si ancienne et si nouvelle, tard je t'ai aimée !

Mais quoi ? Tu étais au-dedans de moi et j'étais, moi, en dehors de moi-même.

C'est au dehors que je te cherchais et je me précipitais si lourdement sur tes gracieuses créatures.

Tu étais avec moi et je n'étais pas avec toi, retenu loin de toi par ces choses qui ne seraient point si elles n'étaient en toi.

Tu m'as appelé, tu m'as crié et tu as forcé ma surdité. Tu as resplendi et ton éclat a chassé ma cécité.

Tu as exhalé ton parfum, je l'ai respiré et voici que, pour toi, je soupire. Je t'ai goûtée et j'ai faim de toi, soif de toi. tu m'as frôlé et je brûle du désir de tes caresses. (Confessions 10,27)

2- **Trop étroit est l'habitable de mon âme** pour que vous puissiez y entrer, élargissez-le. Il est tout délabré, réparez-le. Certaines choses y pourraient choquer vos yeux, je l'avoue, je le sais.

Qui le purifiera ? A qui crierai-je, si ce n'est à vous : Purifiez-moi, Seigneur, de mes défauts cachés,

épargnez à votre serviteur ceux dont l'occasion lui viendrait d'autrui. Je crois et c'est aussi pourquoi je parle.

Seigneur, vous le savez, ne vous ai-je pas, contre moi-même, raconté mes péchés et n'avez-vous pas amnistié l'impiété de mon cœur ? Je ne conteste pas en jugement avec vous qui êtes la vérité et, pour moi, je ne veux pas me tromper moi-même "de peur que mon iniquité ne mente contre elle-même".

Je ne conteste pas en jugement avec vous car "si vous observez de près nos iniquités, Seigneur, qui pourra soutenir l'épreuve ?

Cependant, laissez-moi parler en présence de votre miséricorde, moi, terre et cendre. Laissez-moi parler puisque c'est à votre miséricorde que je parle et non pas à l'homme qui se moquerait de moi.

Vous aussi peut-être, vous riez de moi mais tournez-vous vers moi et vous aurez pitié.

Qu'est-ce que je veux dire, Seigneur, sinon que j'ignore d'où je suis venu ici, dois-je dire en cette vie mourante, ou bien en cette mort vivante ? J'ai été accueilli par les consolations de vos pitiés, comme je l'ai appris des père et mère de ma chair, de qui et en qui vous m'avez formé au moment voulu car moi, je ne m'en souviens pas.

(Confessions 1,5)

3- O éternelle vérité, ô vraie charité, ô chère éternité !

Vous êtes mon Dieu, je soupire après vous jour et nuit. Quand je vous ai connu pour la première fois, vous m'avez soulevé vers vous pour me faire voir qu'il y avait quelque chose à voir mais que je n'étais pas encore capable de le voir. Par la puissance de votre irradiation, vous éblouissiez mes faibles regards et je frissonnais d'amour et d'un effroi sacré. Je me trouvais loin de vous, dans une région qui vous est étrangère, où il me semblait entendre votre voix des hauteurs. Je suis, disiez-vous, la nourriture des forts, crois et tu me mangeras. Tu ne m'assimileras pas à toi comme la nourriture de ta chair, c'est toi qui t'assimileras à moi. Je reconnus que "vous corrigez l'homme à cause de son iniquité et que vous avez fait sécher mon âme comme une toile d'araignée". Je disais : N'est-ce donc rien que la vérité parce qu'elle ne s'étend pas dans l'espace fini ou infini ? Vous m'avez crié de loin : C'est moi qui suis celui qui suis. J'ai entendu cela comme on entend avec le coeur et je n'avais plus de motif de douter. J'eusse plutôt douté de ma vie que de l'existence de la vérité "rendue visible à l'intelligence à travers la création". (Confessions 7,10)

4- Je vous connaîtrai, ô vous qui me connaissez.

Je vous connaîtrai comme je suis connu de vous. Vertu de mon âme, pénétrez en elle, façonnez-la à vous afin de l'occuper, de la posséder "sans tache ni ride". Voilà mon espérance, voilà pourquoi je parle ! C'est dans cette espérance que je me réjouis quand je me réjouis d'une joie saine. Quant aux autres biens de la vie, plus on leur accorde de larmes et moins ils en méritent; moins on leur en accorde et plus ils en méritent. Mais vous, vous avez aimé la vérité puisque "celui qui réalise la vérité vient à la lumière". Je veux donc la réaliser dans mon coeur devant vous par les aveux que je fais.

Au surplus, pour vous, aux yeux de qui l'abîme de la conscience humaine reste découvert, qu'est-ce qui pourrait demeurer secret en moi si je ne voulais pas le confesser ? C'est vous que je cacherais à moi-même sans réussir à me cacher à vous. Maintenant que mes gémissements attestent que je me suis pris moi-même en déplaisance, vous êtes ma lumière, ma joie, mon amour, mon désir. Je rougis de moi, je me rejette pour vous choisir et je ne veux plaire que par vous, soit à moi, soit à vous.

(Confession 10,1)

5- O très haut, très bon, très puissant, très omnipotent, très miséricordieux et très juste, très caché et très présent, très beau et très fort, stable et impossible à saisir, immuable et changeant tout, jamais nouveau, jamais ancien, renouvelant tout, amenant à leur insu les orgueilleux à la décrépitude, toujours actif et toujours en repos, amassant sans avoir besoin de rien, portant, remplissant, protégeant, créant et nourrissant, parachevant, cherchant, bien que rien ne vous manque !

Vous aimez mais sans emportement. Votre jalousie est sans inquiétude, votre repentir sans douleur.

Votre colère reste paisible. Vous modifiez vos oeuvres, non vos desseins. Vous recouvrez ce que vous trouvez sans l'avoir perdu. Vous n'êtes jamais pauvre et vous aimez le gain, jamais avare et vous exigez l'usure. On vous donne plus qu'on ne vous doit afin que vous deveniez débiteur, et qui pourtant possède quelque chose qui ne soit à vous ?

Vous payez vos dettes sans devoir à personne, vous les remettez sans en rien perdre. Qu'avons-nous dit, ô mon Dieu, ma vie, ma sainte douceur, que peut-on dire quand c'est de vous qu'on parle ?

Pourtant malheur à ceux qui se taisent sur vous car leur partage n'est alors que mutisme !

Qui me donnera de me reposer en vous ? Qui me donnera de vous voir entrer dans mon coeur pour l'enivrer, pour que j'oublie mes maux et que je vous étreigne, vous, mon unique bien ?

Qu'êtes-vous pour moi ?

Ayez pitié de moi que je puisse parler. Mais que suis-je moi-même à vos yeux pour que vous me commandiez de vous aimer et qu'à défaut de cet amour, vous vous irritiez contre moi et me menaciez de terribles misères ?

N'est-ce donc déjà qu'une médiocre misère de ne vous aimer point ?

Dites-moi, dans votre miséricorde, ce que vous êtes pour moi. Dites à mon âme : C'est moi qui suis ton salut.

Dites cela, que je l'entende. Voici que l'oreille de mon coeur est devant vous, ouvrez-la et dites-lui : C'est moi qui suis ton salut. Je veux courir après cette voix et vous saisir enfin. Ne me dérobez pas votre face. Que je meure pour ne pas mourir mais que je la voie ! (Confession 1,4)

6- Puissé-je vous chercher, Seigneur, en vos invoquant et vous invoquer en croyant en vous. Vous nous avez fait pour vous et notre coeur est inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en vous...

Je ne serais pas, je ne serais absolument pas, si vous n'étiez en moi ou plutôt je ne serais pas si je n'étais en vous "de qui, par qui, en qui sont toutes choses"

(Confession 1,1-2)

(Confessions, traduction de Labriolle, Paris 1939)

18) Prières de Newman

1- Guide-moi, douce lumière, dans l'obscurité qui m'encercler. Guide-moi !

La nuit est profonde et je suis loin de ma demeure. Guide-moi en avant, garde mon chemin.

Je ne demande pas à voir l'horizon lointain. Un seul pas à la fois, c'est assez pour moi. Je n'ai pas toujours été ainsi, je ne t'ai pas toujours priée d'être mon guide. Je préférerais choisir et voir ma route.

Mais maintenant, mène-moi. J'aimais l'éclat du jour et, malgré mes craintes, l'orgueil dominait ma volonté. Ne te souviens pas des années passées. Ta puissance m'a béni depuis si longtemps qu'elle continuera certes à me guider par les landes et les torrents jusqu'à la fin de la nuit. Le matin viendra et je verrai le sourire de ces visages d'anges que j'aime depuis toujours et qu'un temps je perdis.

2- Résolution

Que ne pouvons-nous envisager simplement les choses en sentant qu'une seule compte à nos yeux et que c'est de plaire à Dieu. Que gagnons-nous à plaire au monde, à plaire aux grands et même à plaire à ceux que nous aimons, en comparaison de cela ?

Quel gain y a-t-il à être applaudi, admiré, courtoisé, suivi, en comparaison de ce but unique de ne pas désobéir à une vision du ciel ? Que peut nous offrir ce monde de comparable à cette vue intime des choses spirituelles, à cette foi ardente, cette paix céleste, cette haute sanctification, cette éternelle justice, cet espoir de la gloire, qu'on possède en aimant sincèrement et en suivant Notre Seigneur Jésus-Christ ?

Supplions-le et prions-le de se révéler lui-même à nos âmes plus complètement, d'aiguiser nos sens, de nous donner l'ouïe et la vue, le goût et le toucher du monde futur afin qu'il agisse en nous et que nous puissions dire avec sincérité : Vous me guiderez par vos conseils et ensuite vous me recevrez dans la gloire. Qui ai-je au ciel que vous ? Et sur la terre, il n'y a personne que je désire autant que vous. Ma chair et mon cœur sont faibles mais Dieu est la force de mon cœur et mon partage pour l'éternité.

19) *Tu m'as fait infini* (André Bach)

Tu m'as fait infini, mon Seigneur, tel est ton plaisir et déjà, je le constate, frêle calice, un rien m'épuise mais, sans cesse, je t'aspire et chaque jour tu me remplis de fraîche et surabondante vie.

Petite flûte de roseau, je crains toujours qu'à travers vallées et collines, ma chanson ne retentisse plus mais, en des notes quotidiennement renaissantes, ta grande mélodie en mes frères et en moi s'amplifie.

Cœur de tout jeune enfant, apparemment tout me limite mais tu commandes, toute barrière tombe et c'est, par ce mien cœur, que se répandent, intarissables, tes épanchements.

L'infinité de tes dons, je n'ai que de toutes petites mains pour les recevoir et m'en saisir. Cependant, quel mystère ! Chaque jour, tu les y déverses. Jamais je n'en manque. Ajouterai-je que sans cesse il y a de la place où en mettre encore.

(Tiré de "Le royaume de Dieu est parmi nous",
fragments spirituels de l'abbé André Bach,
textes présentés par M. Nédoncelle,
Bloud et Gay, 1941

20) *Pascal*

1- Le mystère de Jésus

Jésus souffre dans sa passion les tourments que lui font les hommes mais, dans l'agonie, il souffre les tourments qu'il se donne à lui-même, "turbare semetipsum". C'est un supplice d'une main non humaine mais toute-puissante car il faut être tout-puissant pour le soutenir.

Jésus cherche quelque consolation au moins dans ses trois plus chers amis et ils dorment. Il les prie de soutenir un peu avec lui et ils le laissent avec une négligence entière, ayant si peu de compassion qu'elle ne pouvait seulement les empêcher de dormir un moment. Ainsi Jésus était délaissé, seul, à la colère de Dieu.

Jésus est seul dans la terre, non seulement qui ressent et partage sa peine, mais qui la sache. Le ciel et lui sont seuls dans cette connaissance. Jésus est dans un jardin, non de délices comme le premier Adam, mais dans un de supplices où il s'est sauvé et tout le genre humain. Il souffre cette peine et cet abandon dans l'horreur de la nuit. Je crois que Jésus ne s'est jamais plaint que cette seule fois mais alors il se plaint comme s'il n'eut pu contenir sa douleur excessive : Mon âme est triste jusqu'à la mort. Jésus cherche de la compagnie et du soulagement de la part des hommes. Cela est unique en toute sa vie, ce me semble, mais il n'en reçoit point car ses disciples dorment.

Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde, il ne faut pas dormir pendant ce temps-là.

Jésus, au milieu de ce délaissement universel et de ses amis choisis pour veiller avec lui, les trouvant dormant, s'en fâche à cause du péril où ils exposent, non lui, mais eux-mêmes, et les avertit de leur propre salut et de leur bien avec une tendresse cordiale pour eux pendant leur ingratitude et les avertit que l'esprit est prompt et la chair infirme. Jésus les trouvant encore dormant sans que ni sa considération ni la leur les en eut retenus, il a la bonté de ne pas les éveiller et les laisse dans leur repos. Jésus prie dans l'incertitude de la volonté du Père et craint la mort mais, l'ayant connue, il va au-devant s'offrir à elle : Eamus !

Jésus a prié les hommes et n'en a pas été exaucé. Jésus, pendant que ses disciples dormaient a opéré leur salut. Il l'a fait à chacun des justes pendant qu'ils dormaient et dans le néant avant leur naissance et dans les péchés depuis leur naissance. Il ne prie qu'une fois que le calice passe et encore avec soumission et deux fois qu'il vienne s'il le faut.

Jésus dans l'ennui. Jésus, voyant tous ses amis endormis et tous ses ennemis vigilants, se remet tout entier à son Père. Jésus ne regarde pas dans Judas son iniquité mais l'ordre de Dieu qu'il aime et l'avoue puisqu'il l'appelle

“ami”. Jésus s’arrache d’avec ses disciples pour entrer dans l’agonie. Il faut s’arracher de ses plus proches et des plus intimes pour l’imiter.

Jésus étant dans l’agonie et dans les plus grandes peines, prions plus longtemps.

2- **Nous implorons la miséricorde de Dieu**, non afin qu’il nous laisse en paix dans nos vices, mais afin qu’il nous en délivre. Si Dieu nous donnait des maîtres de sa main, qu’il leur faudrait obéir de bon coeur. La nécessité et les événements en sont infailliblement.

Je pensais à toi dans mon agonie, j’ai versé telles gouttes de sang pour toi. C’est me tenter plus que t’éprouver que de penser si tu ferais bien telle et telle chose absente : je la ferai en toi si elle arrive. Laisse-toi conduire à mes règles. Vois comme j’ai bien conduit la Vierge et les saints qui m’ont laissé agir en eux.

Le Père aime tout ce que je fais. Veux-tu qu’il me coûte toujours du sang de mon humanité sans que tu donnes des larmes ? C’est mon affaire que ta conversion, ne crains point et prie avec confiance comme pour moi. Je te suis présent par ma parole dans l’écriture, par mon esprit dans l’église et par les inspirations, par ma puissance dans les prêtres, par ma prière dans les fidèles.

Les médecins ne te guériront pas car tu mourras à la fin mais c’est moi qui guéris et rends le corps immortel.

Souffre les chaînes et la servitude corporelles, je ne te délivre que de la spirituelle à présent.

Je te suis plus un ami que tel et tel car j’ai fait pour toi plus qu’eux et ils ne souffriraient pas ce que j’ai souffert de toi dans le temps de tes infidélités et cruautés, comme j’ai fait et comme je suis prêt à faire et fais dans mes élus et au saint-sacrement.

3- **Si tu connaissais tes péchés**, tu perdrais coeur.

Je le perdrai donc, Seigneur, car je crois leur malice sur votre assurance. Non, car moi par qui tu l’apprends peux t’en guérir et ce que je te dis est un signe que je te veux guérir. A mesure que tu les expieras, tu les connaîtras et il te sera dit : Vois les péchés qui te sont remis ! Fais donc pénitence pour tes péchés cachés et pour la malice occulte de ceux que tu connais.

4- **Eritis sicut dii** scientes bonum et malum

Tout le monde fait le dieu en jugeant : Cela est bon ou mauvais ! et s’affligeant ou se réjouissant trop des événements. Faire les petites choses comme grandes à cause de la majesté de Jésus-Christ qui les fait en nous et qui vit notre vie et les grandes choses comme petites et aisées à cause de sa toute-puissance.

5- **Ne te compare point aux autres** mais à moi.

Si tu ne m’y trouves pas, dans ceux où tu te compares, tu te compares à un abominable.

Si tu m’y trouves, compare-t’y mais qu’y compareras-tu ? Sera-ce toi ou moi dans toi ?

Si c’est toi, c’est un abominable. Si c’est moi, tu compares moi à moi. Or je suis Dieu en tout.

21) Prière de Jeanne d’Arc (Mystère de la charité de Jeanne d’Arc par **Charles Péguy**)

Blés sacrés, blés qui faites du pain, froment, épi, grain de l’épi de blé, moisson du blé des champs, pain qui fûtes servi sur la table de Notre-Seigneur, blé, pain qui fûtes mangé par Notre Seigneur même qui, un jour entre les jours, fûtes mangé. Blés sacrés, blés qui devîntes le corps de Jésus-Christ, un jour entre les jours, et qui tous les jours êtes mangé, n’étant plus vous-même mais étant le corps de Jésus-Christ.. Blés qui n’êtes plus que les aspects du blé, pain qui n’êtes plus que les apparences du pain, pain qui n’êtes plus que les espèces du pain, pain qui n’êtes plus que de l’ancien pain. Et vous, vigne, soeur du blé, grain de la grappe de vigne, raisin des treilles, vendange du vin des vignes, cep et grappes des vignobles, vignobles des coteaux, vin qui fûtes servi sur la table de Notre-Seigneur, vigne, vin qui fûtes bu par Notre-Seigneur même qui, un jour entre tous les jours, fûtes bu. Vigne, vigne sacrée, vin qui fûtes changé au sang de Jésus-Christ un jour entre tous les jours et qui, tous les jours, aux mains du prêtre, êtes changé, n’étant plus vous-même mais étant le sang de Jésus-Christ. Vin qui n’êtes plus que les aspects du vin, vin qui n’êtes plus que les apparences du vin, vin qui n’êtes plus que les espèces du vin. Pain qui fûtes changé au corps, Vin qui fûtes changé au sang, Pain qui n’êtes plus que de l’ancien pain, Vin qui n’êtes plus que de l’ancien vin. Faudra-t-il, mon Dieu, que le sang de votre Fils ait coulé en vain, qu’il ait coulé en vain une fois et tant de fois. Faudra-t-il, mon Dieu, que le corps de votre Fils ait été sacrifié en vain, qu’il ait été offert en vin une fois et tant de fois, une fois et cette fois et depuis tant de fois. Sera-t-il dit que vous abandonnez, que vous aurez abandonné la chrétienté de vos enfants ?

22) Paul Verlaine

O mon Dieu, vous m’avez blessé d’amour et la blessure est encore vibrante.

O mon Dieu, vous m’avez blessé d’amour.

O mon Dieu, votre crainte m’a frappé et la brûlure est encore là qui tonne.

O mon Dieu, votre crainte m’a frappé.

O mon Dieu, j’ai connu que tout est vil et votre gloire en moi s’est installée.

O mon Dieu, j’ai connu que tout est vil.

Noyez mon âme aux flots de votre vin, fondez ma vie au pain de votre table.

Noyez mon âme aux flots de votre vin.

Voici mon sang que je n’ai pas versé, voici ma chair indigne de souffrance.

Voici mon sang que je n'ai pas versé.
 Voici mon front qui n'a pu que rougir pour l'escabeau de vos pieds adorables.
 Voici mon front qui n'a pu que rougir.
 Voici mes mains qui n'ont pas travaillé pour les charbons ardents et l'encens rare
 Voici mes mains qui n'ont pas travaillé.
 Voici mon coeur qui n'a battu qu'en vain pour palpiter aux ronces du calvaire.
 Voici mon coeur qui n'a battu qu'en vain.
 Voici mes pieds, frivoles voyageurs pour accourir au cri de votre grâce.
 Voici mes mes pieds, frivoles voyageurs.
 Voici ma voix, bruit maussade et menteur pour les reproches de la pénitence.
 Voici ma voix, bruit maussade et menteur.
 Voici mes yeux, luminaires d'erreur, pour être éteints aux pleurs de la prière.
 Voici mes yeux, luminaires d'erreur.
 Hélas, vous, Dieu d'offrande et de pardon, quel est le puits de mon ingratitude.
 Hélas, vous, Dieu d'offrande et de pardon.
 Dieu de terreur et de sainteté, hélas ! ce noir abîme de mon crime.
 Dieu de terreur et Dieu de sainteté.
 Vous, Dieu de paix, de joie et de bonheur, tous mes pleurs, toutes mes ignorances.
 Vous, Dieu de paix, de joie et de bonheur.
 Vous connaissez tout cela, tout cela, et que je suis plus pauvre que personne.
 Vous connaissez tout cela, tout cela.
 Mais ce que j'ai, mon Dieu, je vous le donne.

(Poésies religieuses, Paris 1904)

Quatrième Partie

Récits

1 - André Glossinde (3 septembre 1977) Le groupe Légaut

Les camarades me chargent de faire une sorte de bilan de la session et cela consiste en gros à faire l'examen de conscience des autres et à leur proposer un authentique acte de contrition. J'ai été désigné car on me trouve probablement apte à cette fonction. Ceci dit, ça ne marche pas très bien parce qu'il y a deux jours que sommes ici et honnêtement c'est un peu prétentieux de juger l'ensemble du séjour après un si court délai.

Donc n'écouter que mon inspiration, je vais m'élever à des hauteurs supérieures et projeter une vue d'ensemble sur le groupe Légaut, depuis que je le connais bien entendu. Je dois dire que je suis un peu gêné parce que j'ai cette infirmité parmi d'autres de ne pas savoir parler sans un papier devant moi sur lequel je marque ce qu'il y a lieu de dire, dans quel ordre je dois le dire, les choses à ne pas oublier et, soulignées en rouge, les astuces que je veux faire. Tout cela risque d'être plus ou moins confus, mais je me console sachant que, parmi les charismes de cette assemblée, se trouve le génie de l'organisation du désordre et nulle doute que vous allez vous y retrouver. Je me suis dit que, pour être digne de vous, je me devais de donner un titre à ce que je vais dire et j'ai envié les titres de Jean Ehrhard, spécialement le dernier : "Vieillir en communauté ou être en communion", il faut le faire. Après mûres réflexions et attendant l'inspiration, je vous propose ceci : "Heurs et malheurs d'un ingénu à test du groupe Légaut". Je signale tout de suite que "heurs", je l'écris sans "p".

J'ai eu une petite hésitation quand même. "Ingénu", est-ce qu'ils vont me croire ? J'aurais préféré "marginal"; ça fait bien maintenant d'être un marginal, ça vous pose un homme d'être sans histoire. Mais comme le groupe est un peu comme ce fameux cercle où la circonférence est partout et le centre nulle part, personne ne se sentira visé si je parle d'être marginal car vous le serez avec moi.

1) Mes origines

Avant de vous expliquer la façon dont j'ai pris contact avec le groupe, je précise que, lorsque je dis "je", je le dis en tant que témoin, bien entendu, sans exclure mon épouse car ce n'est pas moi qui vais séparer ce que Dieu a uni. Malgré tout, je dis "je" quand même parce que ce n'est pas tout à fait pareil pour nos premiers contacts. Ma femme est d'un village où il y avait une paroisse, un curé et son papa était même chantre à l'église. Elle n'a quitté ce village où elle était bien protégée que pour être confiée aux mains de saintes femmes pendant un séjour dans un pensionnat. Donc elle n'était pas en danger.

Quant à moi, j'avais une maman qui était une bonne catholique, une grand-mère qui était dévote ou bigote, je ne sais pas très bien, mais ce dont je suis sûr, c'est qu'elle était amie intime avec des bonnes de curés qu'elle m'envoyait visiter de temps en temps quand j'étais petit et j'en revenais chargé de chapelets bénis que je n'ai jamais échangés contre des billes. Il n'y avait pas encore de chewing-gum à l'école pour faire des échanges. J'ai tout de même respecté les chapelets en question. Mais le reste de ma famille, c'était... on n'était pas très porté sur la "religion, comme on dit. Mon père a très bien accepté que j'aie au catéchisme à une seule condition, c'est que je sois un bon élève là aussi, comme je l'étais à l'école. Il ne transigeait pas là-dessus. Le malheur, c'est que quand je me suis retrouvé à l'école primaire supérieure, mon nom a dû être cité car le vicaire de la paroisse, un

brave ecclésiastique qui organisait des retraites d'adolescents, est venu un jour me demander de faire la retraite en question. Il a été reçu poliment par mon père qui l'a reconduit non moins poliment mais assez vite hors de la maison. J'ai senti tout de suite que le climat n'y était pas.

Ce n'était d'ailleurs pas plus facile à l'école normale. Je me souviens assez bien qu'en 21 ou 22, deux normaliennes de Dijon se sont fait exclure de l'école normale car on avait trouvé des évangiles dans leurs papiers. Pour aller à la messe, de mon temps, il fallait une autorisation signée par les parents. Cela pouvait poser problème aux gens un peu timides comme je l'étais. Par chance, les camarades qui étaient de bons athées avaient convaincu leurs parents que c'était la seule façon de boire l'apéritif; autrement, on restait bloqué à l'école normale jusqu'après le repas de midi. Donc tous les parents avaient signé le papier et toute la promotion l'avait. Cela vous dit le climat.

Pour montrer les déboires que j'ai eus avec l'autorité : dans le premier village où j'ai fait un remplacement de trois mois, je suis allé le dimanche à la messe, comme j'en avais pris l'habitude. Le curé a lu un mandement épiscopal qui vilipendait l'école publique. Dans l'assistance, il y avait cinq instituteurs retraités. Ni une ni deux, ils sortent en claquant du talon. Moi, je n'ai pas osé, je suis resté dans mon petit coin, mais ils m'attendaient à la sortie. On était pris entre l'enclume et le marteau.

Plus tard, dans le village où j'ai été instituteur pendant 8 ans, une fois, le brave curé avec qui j'étais en très bons termes s'est trouvé en panne d'organiste au moment de la première communion des gosses. Je jouais un peu de violon. Il m'a suggéré : "Vous pourriez peut-être soutenir les voix hésitantes de nos enfants avec votre violon, le jour de la cérémonie". C'est ce que j'ai fait. Deux jours après, j'étais signalé et convoqué chez l'inspecteur primaire. L'entrevue a commencé d'une façon un peu tendue puis ça s'est bien arrangé parce qu'on s'est accordé pour dire que c'était encore de la pédagogie. Vous voyez le personnage que j'étais.

René Masson peut raconter son histoire du concours d'inspecteurs. Il s'est trouvé au niveau du concours sans avoir suivi un seul cours. Cela demandait un niveau général, c'est tout. A un certain moment, je crois que c'est venu de Jacques Perret, on nous a dit : "Vous, les jeunes, vous avez des ennuis avec vos inspecteurs primaires parce que vous allez à la messe". En effet, certains camarades n'osaient pas aller à la messe dans le village où ils étaient instituteurs et y allaient dans un autre village pour ne pas être repérés. "Donc, disait-il, ce qu'il faut, c'est prendre les postes d'administration où sont les responsables, il faut faire le concours d'inspecteur". La même année, Rigolet, Richard et Galichet ont passé le concours et ont été reçus du premier coup. L'expérience fut contagieuse. On se disait : pourquoi ne pas occuper les places ? Un jour aux Granges, Légaut, revenant d'avoir travaillé péniblement et voyant qu'on était en fait des bourgeois, alors qu'ils peinaient dur, lui et sa femme, nous a fait un petit topo et, au cours de ce topo, il m'a attaqué vivement : "Voilà des gens qui, au lieu de rester instituteurs dans leur village où ils pouvaient faire quelque chose d'utile, sont devenus inspecteurs primaires pour devenir des bourgeois". Honnêtement, si j'ai passé le concours, c'était pour être fidèle à ce qu'on m'avait dit dans le groupe.

Ce n'était pas tellement mieux du côté des ecclésiastiques. Étant à l'école normale, j'étais allé un dimanche à la messe dans ma paroisse d'origine avec un camarade. Au moment de la quête, le vicaire s'approche de nous, tire légèrement la sébile et dit : "Qu'est-ce que vous faites ici, vous deux ?" Avant qu'on ait eu le temps de nous expliquer, il ajoute pour préciser sa pensée : "Je croyais que vous étiez à l'école normale". Autrement dit, on ne pouvait pas être à la fois normaliens et aller à l'église. Je crois qu'il nous a quand même tendu la sébile.

2) La rencontre de Légaut

Comment ai-je pu rencontrer Légaut alors que j'étais perdu dans un petit village ?

De la manière la plus simple et la plus humaine. Un certain dimanche, c'était la fête dans un village voisin où ma femme avait des parents. Elle est allée danser sans son mari et s'est dénichée un jeune instituteur assez séduisant, que certains d'entre vous connaissent : Jean Chognot. C'était l'année où Bremond avait été reçu à l'Académie Française. J'avais lu "La poésie pure", "Prière et poésie" et cela m'avait donné l'envie de lire "L'histoire du sentiment religieux", mais mes finances ne me permettaient pas d'acheter actuellement ces volumes.

J'ai donc fait la connaissance de ce garçon. Histoire de meubler la conversation, on a échangé sur nos lectures et, en parlant de Bremond, il me dit : "Je connais quelqu'un qui pourrait vous prêter ces livres, je suis sûr qu'il les a". Il me donne une adresse : M. Marcel Légaut, professeur à l'université de Rennes. Jean Chognot avait fait partie du petit groupe que Légaut avait réuni l'année où il était professeur à l'université de Nancy. C'était probablement l'année précédente.

J'ai envoyé une lettre, en m'excusant, sans faute d'orthographe, mais d'ailleurs cela n'aurait pas eu d'importance car Légaut ne les aurait pas vues.

"Monsieur le Professeur, j'apprends que... Si vous pouviez m'envoyer l'un ou l'autre de ces livres, je vous en serais bien reconnaissant et je suis, bien entendu, prêt à vous payer la somme que vous m'indiquerez pour la location..."

Réponse de Légaut, c'était un peu avant Noël : "Je vais justement à Ste Odile pendant les vacances de Noël, je passe vous déposer ces livres". En effet, on s'est donné rendez-vous au pied de la "colline inspirée" où notre camarade Chognot était instituteur. J'ai demandé une demi-journée de congé. Nous descendons à la gare par un petit train. Sur le quai, en dehors du chef de gare, il y avait Chognot chez qui nous allions et une seule personne.

C'était un monsieur habillé, je ne dirais pas d'une manière minable, mais modeste, qui vient vers nous en disant : "Je suis Marcel Légaut". Je m'attendais à tout autre chose. Je n'avais jamais vu de ma vie un professeur de faculté mais, enfin, ils sont habillés d'une façon telle qu'on les distingue. Je pensais qu'un professeur ne pouvait pas faire moins. J'étais déçu. Nous sommes entrés chez l'ami Chognot. En attendant la fin de la classe, Légaut a fait la cuisine. Le lendemain matin, nous voilà sous la neige en train de gravir "la colline inspirée" de Maurice Barrès. Il y a un couvent là-haut. Arrivés, nous entrons, nous demandons au Père qu'il veuille bien nous prêter une pièce, je ne savais pas pour quoi faire. D'emblée, Légaut nous a fait, pour trois auditeurs, une méditation sur "l'étoile des mages". Évidemment, ça m'a fait de l'effet. Il y avait un effet différent qui était moins positif, c'est que, de temps en temps, la porte s'entrebâillait et je croyais deviner le bout de l'oreille du Père qui devait se demander ce que ces quatre laïcs pouvaient bien faire de particulier dans cette salle. Cela m'a fait de l'effet pour toutes sortes de raisons et je pense que ça a été exactement la même chose pour ma femme. Le lieu est une "colline inspirée" comme chacun sait, mais j'ai trouvé étonnant qu'un laïc parle de choses religieuses. Je n'avais jamais entendu parler de cette façon que par les braves prêtres, dans leurs homélies, et souvent en moins bien. Après ce premier contact, Légaut nous a dit : "Il faut absolument que vous veniez aux Journées Universitaires". Je me demandais un peu ce que c'était. Nous sommes donc allés aux Journées Universitaires de Dijon où j'ai été non moins épaté. C'était en 1931. Parmi les camarades que j'ai connus là, il y avait Renevier, Marguerite... J'ai surtout le souvenir de Giry et de Teston qui sont intervenus, poussés dans le dos par Légaut, pour aller contredire les savants orateurs qui étaient là. Je trouvais ça très drôle, que de petits maîtres d'école, des jeunes, tiennent tête vaillamment, je ne dis pas efficacement, mais quand même vaillamment à des professeurs d'université. Mon univers se retournait vraiment, je n'y comprenais plus rien.

A la suite de ceci, Légaut nous dit : "Maintenant, il vous reste deux choses à faire. La première, c'est de faire chez vous un petit groupe d'accueil pour les camarades instituteurs catholiques qui sont bien isolés. La deuxième, c'est de venir passer une partie de vos vacances à Scourdois", qui ouvrait cette année-là; Chade faud était déjà ouvert auparavant.

Nous avons essayé d'ouvrir notre maison dans le petit village. On était très peu nombreux. Légaut nous a dit : "Dans ce village, ça ne peut pas marcher, il n'y a pas de moyen de communication. Il faut vous faire nommer dans un endroit qui soit vraiment accessible", si bien que nous avons déménagé cette année-là pour aller dans un endroit plus accessible.

3) Scourdois

1- L'accueil

Voilà maintenant l'accueil qui s'est produit pour nous à Scourdois !

J'aurais pu commencer mon petit topo par une lecture du livre de la Genèse : Au commencement était le groupe... Nous étions quelques entrants à ne pas le savoir et j'étais de ceux-là. Or le groupe existait bien avant cette aventure que je vous raconte. Arrivant à Scourdois, je me suis trouvé, plus exactement nous nous sommes trouvés assez perdus car tout le monde avait l'air d'être au courant de l'existence de ce groupe dont je n'avais eu tout de même que des vues assez rapides lors de mes contacts précédents avec Légaut.

J'ai gardé un souvenir fort sympathique quant à l'accueil et je pense que c'est une des caractéristiques de ce groupe depuis le début, avant moi je ne le sais pas. Ce que j'en ai vu et qui m'a considérablement rassuré, moi qui étais instituteur de campagne, c'est la qualité de l'accueil qui nous a été fait. Je ne dis pas que c'était plein de tendresse, ce n'est pas exactement ça, mais il y avait de quoi s'en souvenir. Je ne sais pas si ça continue maintenant mais je crois que, pour certains, le premier choc doit être un peu comparable au nôtre.

Je me revois très bien arrivant à Scourdois. Le premier à qui j'ai causé s'appelait André Négrin. Il était encore mineur à l'époque et travaillait à Decazeville, je crois. Puis l'abbé Codis bien sûr, et d'autres camarades. A peine installé, je vois très bien la grande table, immense, autour de laquelle nous étions 30 ou 40, je ne saurais dire combien. On essayait de se faire tout petits. Si on avait pu se cacher, on aurait bien essayé mais c'était arrondi aux bords, on vous voyait de partout là-dedans. Je me revois très bien, et ça causait, ça causait... Tout d'un coup, un silence... Dans ce silence, la voix claironnante de Giry, cette belle voix magnifique, qui s'adresse à moi : "Que pensez-vous de l'évolution de la philosophie contemporaine en France ?" En vérité, je n'en pensais rien. Par chance, j'ai découvert quelque chose d'assez mystérieux, c'est que les fourchettes se sont remises à piquer les assiettes. C'est charitable, les fourchettes ! Dans ce bruit, on n'a pas entendu que je n'avais pas répondu. Ce premier choc nous a fait un certain effet quand même.

Une petite anecdote qui n'est pas contemporaine mais qui montre un autre aspect de l'accueil qu'on avait là et qui était fort sympathique. J'aime me promener autour du parc, les mains derrière le dos en méditant, en faisant mine... J'ai fait cinq ans de captivité, la foule ne me gêne pas beaucoup. Donc j'avais l'habitude de me promener solitaire et ça m'a joué des tours dans ma vie, ce jour-là en particulier. Un gars qui marchait derrière moi se met à ma hauteur et me dit : "Mon Père, voulez-vous me confesser ?", j'ai hésité un moment.

Un autre jour, dans le parc de Scourdois, je me promenais avec cette même allure mélancolique et triste car les camarades croient toujours que je suis triste quand je me promène seul, ce qui n'est pas le cas. Le cher Raymond Berriot, qui est la tendresse même, se dit : "Ce type-là, qu'est-ce qu'il peut faire ? Il ne connaît pas grand monde ici, il faut vraiment aller le dépanner". Il vient vers moi et entame la conversation. Je suis poli, j'ai accepté la

conversation. Je ne me souviens plus très bien de quoi j'ai parlé, mais de fil en aiguille, au bout de deux ou trois phrases que j'ai dites, il s'écrie : "Marie-Louise, viens vite, Glossinde dit des choses intéressantes". Je me suis dit : "Pour une fois que ça m'arrive !" C'était très gentil et je dois dire que cela a été très général dans le groupe car les camarades qui arrivaient étaient presque toujours mis à l'aise au premier contact. Je parle de ceux qui, comme moi, n'étaient pas des professeurs et pour qui le premier choc était un peu rude quand même parce que les discussions, les topos, c'était chaque fois à une altitude qui vous collait le vertige. Quand on est un petit instituteur de campagne, ce n'est pas tout à fait pour vous mettre à l'aise mais il y avait toujours la contrepartie. Donc l'accueil a, je crois, toujours été une excellente chose.

2- La voiture de Légaut

Je pourrais ajouter ceci pour mettre un petit peu de pittoresque dans la chose. Surtout quand on débarquait à la gare du Breuil, il y avait dans les environs, quelque part, la voiture de la maison, la fameuse B 2, qui était une décapotable et qui faisait une décapotée, laquelle voiture était munie de tous les perfectionnements de l'époque, y compris une roue de secours remplie de foin. Enfin, il y avait différentes choses qui étaient assez bien dans cette voiture. Et elle roulait. Il suffisait de lui mettre, de temps en temps, de l'essence. On y mettait aussi de l'eau quand ça fumait, de l'huile quand le moteur commençait à clignoter, à rougir... Mais ça roulait, elle n'était jamais en panne. Quand ça arrivait, on descendait de voiture, on en faisait deux ou trois fois le tour, on remontait et elle repartait. Ajoutez à cela que, si la voiture était fort fidèle comme vous le savez, les gens de Le Breuil-sur-Couze ou de St Germain-Lembron ne l'étaient pas moins. Il suffisait que vous descendiez de la gare avec l'air de ne pas être d'ici, les gens vous repéraient : "Vous allez à Chadefaud ? La voiture vous attend là-bas". On nous a toujours rendu ce service.

Une voiture merveilleuse comme il se doit, qui a servi d'abord à transporter des voyageurs et, occasionnellement, différentes marchandises comme des stocks de charbon. Il me semble même qu'une fois, j'avais dans la voiture un certain stock de charbon, Yvonne Gaston à côté de moi et, sur le stock de charbon, le Père Gaudefroy, et, sur le Père Gaudefroy, un parapluie car il pleuvait. Et nous avons traversé brillamment, comme ça, St Germain-Lembron.

Cette voiture nous servait aussi à faire passer les permis de conduire à nos camarades car ils se passaient assez bien à Issoire. Jean Albert, le mari d'Hélène, en avait fait la preuve. J'étais avec lui le jour où il a passé son permis. Ce jour-là, dans une marche-arrière, il a heurté impoliment un réverbère, ce qui ne l'a pas empêché d'avoir son permis de conduire. Maintenant, si vous vous promenez par là et que vous voyez quelque part, sur un petit pont, des rainures historiques, vous saurez, en le demandant à Marguerite Miolane, ce que cela signifie. Elle avait son permis depuis des années déjà.

3- L'initiation

Donc nous étions très bien accueillis dans la maison. Je voudrais vous parler maintenant un tout petit peu de ce que j'appellerai "l'initiation". En effet, c'était pour moi et pour beaucoup d'entre nous un monde tout nouveau, par le rythme de vie et par un certain vocabulaire que j'y ai appris. Je vous ai dit que je n'étais pas très calé dans le domaine religieux mais il y a certains mots...

D'abord le rythme, il y avait la cloche du matin. La cloche, comme les épiluchures, c'était un sacramental; la réunion, c'était le huitième sacrement et le groupe, c'était le transport d'anges. Il fallait d'abord se placer là-dedans. Remarquez, on y arrivait avec un peu d'explication et de pratique.

Il y avait la cloche et l'inséparable Lucien Matthieu à 6 h et demi. Il fallait apprendre, surtout apprendre le silence. C'est là que Jean vous dira qu'il y a une différence entre l'absence de bruit et le silence. L'absence de bruit, ça doit se pratiquer avec un art suprême mais le reste, c'était beaucoup plus difficile. Ce fut le plus cruel pour moi.

Il y avait donc la préparation à la messe, la prière du matin et la messe. La prière, c'était tout un style car on en inventait. Il y avait un invitoire et après ces invitatoires, on récitait les Primes. C'était superbe. On avait la messe, bien sûr. Puis on avait le petit déjeuner après la messe. On avait l'oraison ensuite, la méditation du matin évidemment. On disait l'angelus et on mangeait.

Je ne vous parlerai pas de la nourriture. Elle était bonne en général. A Scourdois, nous étions plutôt privilégiés. A Chadefaud, c'était pesé au gramme près. Il y avait un technocrate avant la lettre, c'était le frère de Jacques Perret, Georges, qui savait combien de grammes de lentilles étaient suffisants pour nourrir un jeune. A une époque, ce devait être en 35, nous étions à Chadefaud en même temps que les Giry. On trouvait que les parts de fromage étaient un peu justes. On est allé à Issoire en acheter. Il y avait aussi Mme Faivre à la cuisine mais c'était Georges Perret qui faisait les rations et elles étaient rationnelles.

L'après-midi, il y avait un soit-disant repos mais, très vite, on reprenait le collier car, dans l'après-midi, il y avait successivement un topo et la répétition de chant. Nous chantions. Voyez comme l'esprit de communauté nous a gagnés, nous chantions. Cela me fait penser à des camarades de captivité. On avait organisé des sports et j'avais un camarade de chambre qui était très sportif, c'est-à-dire qu'il allait voir les matchs et, quand il revenait, il nous disait : "Nous avons gagné" ou "Ils ont perdu", c'était des jeunes dont il parlait. L'abbé Gaudefroy, à la liturgie de la patate, nous faisait chanter et Mgr Fauvel nous faisait chanter "Le curé de St Malo", "Perrine était servante" en particulier qui était une de ses spécialités.

Continuons : le soir, le repas, le salut, les complies, et le chapelet après les complies ! Voilà ce qui était recommandé; en un autre langage, ça veut dire "obligatoire".

Alors, ça ne suffisait pas. En dehors de ces choses recommandées, il restait tout de même des temps relativement libres que des gens bien intentionnés utilisaient pour faire, non pas des répétitions de chant, mais des répétitions de topos. Certains topos n'étant pas toujours à la hauteur, imaginez le topo d'hier par exemple, Marie Roptin réunissait ses sévriennes et refaisait le topo en français. L'abbé Fauvel faisait de même avec les petits camarades instituteurs..., tout partout. Comme la journée n'était tout de même pas assez longue, j'en connais qui, nuitamment, se promenaient sous les ombrages (évidemment la nuit !) pour continuer la journée. Quand un monsieur que je ne nommerai pas et qui s'appelle Pierre Renevier revenait dans sa chambre, il y trouvait des bouquins, des châles, une bouillotte et quelque fois sa femme dans son lit car elle dormait, la sainte femme, alors que Renevier dilapidait sa parole utile au clair de lune, sous les arbres du parc.

4- Les activités manuelles

Malgré ces activités que nous avions et qui étaient assez bouillonnantes, Légaut s'était rendu compte assez vite que quelque chose clochait, c'est-à-dire que nous étions trop intellectuels. Il avait eu l'intuition de ces choses. Alors il y eut diverses tentatives d'humanisation. Je ne vous les dirai pas toutes. On entra dans un truc, on échouait; on en prenait un autre... On ne sait pas à quel point la vertu d'espérance soutient l'homme. Je me souviens de l'année où Légaut a condamné tout le monde à danser. On chantait comme chacun sait, nous chantions en épluchant les pommes de terre et en d'autres occasions, il fallait donc danser. Une certaine fois, je me souviens que trois dames, je crois que Marguerite en était, la deuxième étant Yvonne Gaston et la troisième, Louise Gaillot, se sont mises à presser de petites vieilles noix, de petites noix toutes noires, car elles ne savaient pas danser !!

Le plus drôle, c'est le coup des matelas. C'est quelque chose d'absolument sensationnel. Tous les camarades vous la diront en même temps que moi, avec mes propres paroles. Pour ceux qui ne connaissent pas l'histoire et pour montrer combien nous avons toujours pu rester extrêmement près du concret dans cette communion que nous formions, il vaut la peine de la conter. Toutes les histoires sont un peu ambiguës.

Légaut avait décidé qu'il fallait se tourner un tout petit peu vers la peine des hommes et des femmes bien sûr. Une excellente occasion s'est présentée. Il avait fait la connaissance, déjà, d'un berger qui traînait son troupeau entre les deux maisons, un ancien mineur, avec qui il aimait bavarder. C'est ainsi que le berger lui avait proposé de lui refiler les toisons de ses moutons. Légaut avait accepté, et nous aussi, dans la perspective d'avoir des matelas un peu moins durs. Ainsi fut fait. La plupart des gens étaient d'accord pour dire que, utiliser la laine des moutons telle qu'elle pour en faire des matelas, ce serait peut-être un peu trop odorant la nuit. Donc il fallait les laver. D'abord, de toute évidence, il allait de soi que les hommes devaient faire cette lessive. Je vois encore le spectacle. On a apporté les plus grandes lessiveuses qu'on a pu trouver, on a bourré la laine dedans, on y a mis un peu d'eau, car il le fallait paraît-il, et tout ceci sur le feu, un feu ardent si possible, plus le couvercle pour que ça marine. Je vois encore ces délicieuses sévriennes, ces chères demoiselles, que nous avons laissé lâchement se présenter face au danger. Elles ont soulevé le couvercle et sont tombées comme des mouches les unes après les autres. On a compris que ce n'était pas la très bonne solution. Après, on a trouvé beaucoup plus poétique. On a vidé le tout dans la cour et chacun, au rythme de sa fantaisie, dansait sur la laine des moutons et tout ça, pour la laver. On avait même imaginé de faire rouler la voiture sur la laine. C'était joli comme tout, très pastoral, mais pas très efficace... Il ne restait qu'à faire les matelas. On l'a cardée avant, cela va de soi. Qui est-ce qui a fait les matelas ? C'est notre cuisinière, la bonne Madame Schneider.

Bien que nous formions une communauté très unie, il y avait, il faut bien le dire, une hostilité larvée, de petits tiraillements, entre les deux maisons, entre l'aristocratie et la plèbe. A Scourdois, nous étions tout de même, je n'oserais dire, les mal-pensants. Il était entendu que Scourdois était un peu plus confortable. On y mettait des personnes plus fragiles, comme Mme Garraud qui était très malade, les gens qui n'étaient pas en parfaite santé, comme Rosset. Il faut donc reconnaître que Scourdois n'avait pas le même dynamisme que Chadefaud. C'est nous qui le vivions ainsi. Nous acceptions la servitude mais nous nous vengions en disant : "Les aristocrates", en parlant des autres.

Nous avions des tas d'idées, n'est-ce pas Marie-Thérèse. A un certain moment, on a pris conscience qu'on était toujours en train de courir de Scourdois à Chadefaud et on a eu l'idée de relier les deux maisons par le téléphone à travers l'immense pré qui les séparait. On a acheté les appareils, on a déroulé des kilomètres de fil. Ce à quoi on n'avait pas pensé, c'est qu'il fallait des ouvriers pour l'entretien de la ligne car, si nous étions des constructeurs, les moutons, eux, étaient des destructeurs. Chaque fois qu'ils passaient dans le pré, ils bouffaient le fil et notre téléphone ne fonctionnait à peu près jamais, si bien qu'il a été abandonné quelque part. Maintenant, ce sont peut-être des archéologues des temps futurs qui le redécouvriront et diront que ça date du temps de la guerre de 40 : "Voyez comment les Français de cette époque étaient outillés pour fabriquer des liaisons téléphoniques !"

5- Les constructions

Ce fut aussi à cette époque que Légaut a été pris de cette frénésie de construire. On avait trouvé en effet que l'existence de foyers avec des enfants à Scourdois n'était pas toujours la meilleure solution pour l'ensemble de la

communauté car les foyers n'avaient pas leur autonomie et pouvaient être un peu gênés. La solution consistait à construire, sur cet immense territoire, de petites maisons que les camarades recevraient en attribution mais que tout le monde construirait ensemble. Il y avait des statuts qui existent encore. On a tous les papiers concernant Légaut depuis l'achat de Chadefaud jusqu'aux statuts de la société Chadefaud-Scourdois en vue des constructions, la liste des premiers souscripteurs.

A la veille de la guerre, on était allé explorer différentes propriétés qu'on se disposait à acheter. Il y a encore des photos des propriétés qu'on est allé visiter, des châteaux. Il y avait un album de photos mais il faut avouer que nous n'avions pas de bons appareils. On ne s'en rend pas compte mais les camarades étaient prêts à engager leur argent dans ces entreprises. Quand on a décidé d'acheter une propriété, en très peu de temps, en trois semaines, on a reçu 117 000 francs. A ce moment-là, en 34-35, une souscription de 5 ou 10 000 francs représentait une année de salaire, un année de traitement. On a organisé Chadefaud et Scourdois avec rien. Marguerite Miolane nous avait vendu des tables ovales pour 17 francs. Il y a encore ici, à Mirmande, des tables, des marmites, des ustensiles de cuisine..., achetés pour Scourdois. Il y avait une générosité de la part de ces jeunes qui sentaient quelque chose, qui croyaient avoir trouvé vraiment une voie pour eux. On était dans un univers de rêve, absolument.

C'est une chose assez curieuse : les questions d'argent n'ont jamais pesé dans notre groupe. Cela a toujours épaté les gens. Hélène vous dira, par exemple, qu'à un certain moment, pour acheter sa maison, elle a été obligée d'emprunter. Le notaire a été épaté quand elle lui a dit qu'elle avait trouvé très facilement des gens pour l'aider. Les camarades acceptaient d'en prêter. Quand j'ai eu un accident de voiture, je n'avais pas de quoi payer la facture. Marguerite m'a envoyé l'argent pour payer. A l'époque, je n'ai pas été gêné pour le lui demander, pas plus que je n'aurais été gêné d'en prêter à d'autres. C'est quand même quelque chose d'assez particulier et qui a toujours un peu étonné les gens étrangers au groupe. Quand on avait besoin d'argent, on en trouvait spontanément. Un camarade, nouveau dans le groupe, s'est trouvé veuf avec un bébé et des dettes. Perret lui a prêté l'argent, une somme énorme à l'époque.

Légaut n'avait jamais d'argent pour prendre son train. A Scourdois, il demandait si on ne pouvait pas lui prêter 15 francs. Un jour, comme il faisait le voyage avec moi, je lui avais acheté son billet et... un béret car, vraiment, pour se faire remarquer... Régulièrement, on lui achetait des bérets mais je ne le fais plus car ils disparaissent aussi vite que possible et réapparaît le vieux béret. La dernière fois, c'était à St Chamond, il avait un béret minable. La vendeuse lui dit : "Donnez-moi votre vieux béret". Il a répondu : "Non, je le garde pour la nuit". Elle a cru qu'il plaisantait mais je n'en suis pas sûr.

6- La place des prêtres

J'ai oublié de dire une chose qui est très importante et je suis sérieux en le disant. Dans ce groupe, à Scourdois et à Chadefaud, pour la première fois, j'ai rencontré des prêtres qui acceptaient de parler sans doute mais qui acceptaient surtout d'écouter mes âneries et celles d'un certain nombre d'autres. Comme probablement tous les jeunes, nous avions des choses qui nous chahutaient un peu dans ce qu'on nous avait appris au catéchisme ou dans certaines cérémonies d'église. On n'osait pas en parler à nos curés. Dans le petit village où j'étais instituteur, à Pierre la Treiche, j'étais bien avec notre curé, c'était certainement un brave homme. Un jour, il entre à la maison pour demander je ne sais pas très bien quoi. Sur mon bureau, j'avais des livres alignés dont un livre sur l'origine des espèces de Darwin. "Vous avez ce livre ? - Oui - Vous ne savez pas qu'il est à l'index ?" Il m'en a fait toute une histoire si bien que je n'étais pas prêt de lui raconter mes petites inquiétudes sur la foi. Cela était assez général. Alors que là, que ce soit Fauvel, Codis, Gaudefroy, le Père d'Ouince, que ce soit Légaut, le Père Racine, le Père Paris, l'abbé Baudou, l'abbé Escudie et combien d'autres... A ce moment-là, on en avait des prêtres et tous plus intéressants les uns que les autres. Baudou était une mine sur le plan littéraire, un homme qui avait tout lu. Cela nous a fait un choc. Quand on avait une question, on n'hésitait pas à le dire. On avait nos préférés. Je préférais Fauvel et Codis, c'était ceux que je fréquentais le plus.

Pour tous, il y avait notre Père Gaudefroy. Il avait une candeur extraordinaire. C'était de plus un savant de renommée mondiale. Une fois, c'était aux Granges, Haumesser avait fait un laïus sur les sciences naturelles. A la fin, Gaudefroy lui dit : "Vous savez, je n'ai pas tout compris, c'est trop difficile pour moi". C'était un spécialiste en géologie, il en savait tout de même un petit bout dans ces domaines. Par ailleurs, il était d'un pittoresque incroyable. Je le vois encore, j'ai une série de photos. Nous étions tous assis en cercle à Scourdois, 80 au moins, et au milieu Roger Pons qui nous faisait un cours de littérature tout en gesticulant. Au début, l'abbé Gaudefroy, assis, écoutait avec la plus grande attention. Au bout d'un certain temps, une coccinelle est montée sur sa main. Alors il a sorti sa loupe et, sur une photographie, on le voit qui regarde sa coccinelle pendant que Pons continue à discuter. Par ailleurs, il avait une imagination incroyable pour créer des paraliturgies. Nous avions cette fameuse "paraliturgie du grand-père". Dans les environs très proches, on avait découvert un dolmen, facile à repérer car les cantonniers donnaient de grands coups de pieds dedans pour avoir de la pierre pour empierrer la route voisine. On était intervenu auprès de la municipalité pour sauver le dolmen. Tous les ans, l'abbé Gaudefroy nous y emmenait en procession : on allait rendre visite au "grand-père". On avait fouillé dessous sans trouver d'ossements, bien entendu. Bien sûr, on ne gardait pas toujours notre sérieux. Il avait une telle façon de nous présenter en particulier son laïus sur l'évolution. On se souvient très bien de l'année où il nous a expliqué

comment les sangliers étaient devenus des cochons. Il aurait fallu l'enregistrer car c'est vraiment indicible. C'était un ami de Teilhard de Chardin et ces questions le touchaient vraiment.

4) Les groupes Légaut en France

Je vais prendre maintenant un autre point. Comme je viens de vous le dire, la soif que nous avions ne s'arrêtait pas avec la fin de la période des vacances. Légaut nous avait conseillé, et nous avons accepté, de faire un petit groupe à l'image des groupes qui existaient déjà bien avant que nous venions. Il y en avait à St Etienne avec Marguerite et Renevier, à Bordeaux avec Mazet, en Alsace avec Matthieu, à Lyon avec Tournissou... Enfin toute la France était parsemée de groupes qui finissaient par réunir tout ce qu'il y avait d'un peu actif parmi les gens de l'enseignement public qui étaient catholiques. Nous ne doutions de rien. Donc nous avons décidé de former un groupe dans le village où je m'étais fait nommer instituteur. Il y avait évidemment Jean Albert qui m'avait été signalé par Légaut, qui nous avait mis en relation et avec qui ça marchait très bien. Il y avait Chognot et un certain nombre de camarades, l'un appelant l'autre, pour vous dire combien grand était ce désir de s'accrocher à quelque chose de solide pour faire face, d'une part à l'Administration et, d'autre part, pour se conforter dans cette foi qui se cherchait. Dans la région de Toul où je me trouvais, des camarades venaient de la Haute-Saône, c'est-à-dire qu'ils se levaient à deux heures du matin et faisaient je ne sais combien de km à pieds pour aller prendre un train et arriver à onze heures à Toul où j'allais les chercher avec une petite automobile que j'avais achetée pour la circonstance. Hélène venait d'Altkirch. Il y avait Fillet qui s'est très vite égaré dans la nature, Meyer, un autre Alsacien.

C'était joli, ce que Légaut nous demandait, il ne doutait de rien. Il nous disait de faire un groupe. On essayait de faire une méditation pendant la journée à partir de ce qu'on avait vécu pendant les vacances. C'était très joli mais il faut pouvoir le faire durer. Matthieu venait de Ferrette, Jean Albert donnait sa part évidemment. Je m'y suis mis petit à petit, grâce à l'abbé Fauvel d'ailleurs qui nous avait donné l'idée, pour faire quelque chose d'un peu nourrissant, de prendre les épîtres de St Paul. Je prenais les épîtres de la captivité qui me semblaient moins difficiles à attaquer que les grandes épîtres, les Romains ou les Corinthiens. Nous avions un petit bouquin. On travaillait cela à l'avance et on le faisait très sérieusement. Nous nous réunissions avec Jean Albert, nous établissions un questionnaire qu'on ronéotypait et on envoyait ça aux camarades. Ils étaient obligés de réfléchir sur les questions qu'on posait à propos de la partie qu'on voulait étudier. C'était très sérieux. J'ai dit tout à l'heure qu'on avait le génie de la pagaille, ce n'était pas tout à fait vrai quand même, c'est plus que médisant. Nous avons entendu dire que, dans notre petit coin, on n'était pas très fort. Alors Jean Albert qui, comme professeur d'école normale, avait plus de facilités qu'un instituteur, de temps en temps, une fois par mois, allait à Paris au groupe parisien où se faisaient les grandes représentations autour de Légaut et de son état-major et nous ramenait les bonnes nouvelles. Inversement, le groupe parisien envoyait un "missi dominici" en la personne de Pierre Voirin qui, en ce moment-là, était à Paris dans le groupe et qui venait, lui aussi, un dimanche par mois, nous apporter les nouvelles de Paris.

Et puis il y avait les fameuses méditations qui avaient été faites à Paris. Après audition, elles étaient rédigées, ronéotypées à je ne sais combien d'exemplaires, 3000 par semaine au début, et envoyées dans toute la France. Nous les reprenions et c'était une nourriture spirituelle qui nous faisait tout de même tenir le coup dans le courant de l'année.

C'est d'ailleurs très amusant le sort qui a été dévolu à ces méditations. Dans le village où j'étais secrétaire de mairie, le maire très traditionaliste que j'avais au début avait été blackboulé aux élections de 1936 et remplacé par une personnalité que nous appellerions maintenant "du front populaire". C'était un ouvrier camionneur, méridional d'origine et qui travaillait à Neuve-Maison, pas loin de Toul. On s'est arrangé assez vite parce qu'il n'entendait rien à l'administration mais il était très intelligent. Comme secrétaire de mairie, je pouvais l'aider à diriger et à prendre ses décisions, si bien qu'on était devenu assez amis. Ce bonhomme a commencé par me dire : "Vous recevez de temps en temps des gens ? C'est de jolies bringues, le dimanche !" Alors je lui dis : "Si vous le voulez, venez avec nous. On vous invite à participer au repas". Le jour où je lui en ai parlé, on avait des pommes de terre cuites à l'eau et pas grand-chose à côté. Enfin cela l'inquiétait quand même. Un jour, je lui ai rendu compte de quoi il s'agissait et je suis venu à lui parler des méditations en question. "Qu'est-ce que c'est que ces trucs-là ?" Alors je lui ai filé une méditation, je ne me souviens plus très bien laquelle. Il m'a demandé de les recevoir. Quand elles arrivaient, je les mettais dans le tiroir de son bureau à la mairie. Il venait tous les jours à la mairie préparer son travail municipal et, après, il tirait une méditation. C'était un bonhomme qui ne mettait jamais les pieds à l'église mais, par ailleurs, il était admirable, il est mort en déportation. C'est extraordinaire que ces méditations touchent un homme comme lui. C'est un exemple mais je pourrais en donner un certain nombre d'autres de ce genre.

5) Les fruits

Nous avons trouvé véritablement, je peux le dire au nom de la plupart de nos camarades, notre épanouissement grâce à ce groupe qui se prolongeait, tout au long de l'année, dans de petits groupes de province qui faisaient un peu le relais des uns aux autres. Légaut lui-même allait, de temps en temps, chez les uns ou chez les autres, apporter la vigueur de sa présence.

Alors vous voyez. Entrer dans une activité pareille supposait une certaine endurance. Il faut dire que nous étions jeunes, que la plupart des camarades étaient célibataires. Pierre Renevier était là avec ses deux enfants. Nous, nous étions mariés depuis 5 ou 6 ans. Il n'y en avait pas beaucoup d'autres. On avait une soif de savoir, une soif de vivre en commun, et qui ne se ralentissait pas, bien au contraire.

Pour nous, c'était une sécurité incroyable.

Premièrement, dans cette assemblée, la fraternité était réelle, car, si au début j'étais un peu coincé, très vite, Légaut m'a dit : "On se tutoie comme je te tutoie !", Perret de même. Alors tutoyer des professeurs de faculté et sentir que si, un jour, on a un pépin avec l'Administration, on sera soutenu par des gens du second degré ou de l'enseignement supérieur qui ont un certain poids aux yeux des inspecteurs d'Académie, ce n'était tout de même pas à mépriser. De plus, ça nous étoffait au point de vue religieux, de toute évidence, et ça nous rassurait aussi de savoir qu'on n'était pas des phénomènes isolés dans la nature. Il y avait donc ce besoin de sécurité.

Deuxièmement, cette soif que nous avions. Je ne dis pas que nous souffrions tellement d'avoir une religion très traditionaliste, comme on a pu l'avoir dans les campagnes mais, quand même, nous aurions bien aimé être un petit peu plus ouverts. A l'époque, je le signale, les missels que nous avions ne donnaient pas les traductions de la messe en français, ce n'était pas autorisé. La première fois que nous avons eu une traduction du canon, c'était par le Père Paris à Scourdois. Et il y avait la pratique des évangiles. D'autre part, il y avait la formation humaine que nous recevions par les camarades. Les premiers chocs, ça vous fait de l'effet. J'étais comme tous les autodidactes, je ne savais pas grand-chose de la vie littéraire contemporaine, d'autant plus que, dans nos écoles normales, pour sortir un livre de la bibliothèque, il y avait un comité de censure et la signature obligatoire du professeur intéressé. Un jour, sans savoir qui était Mauriac, j'avais demandé à sortir un de ses livres, cela m'a été refusé. Même à cette époque, il suffisait qu'on nous refuse une lecture pour qu'on essaie de l'avoir par la bande. En fait, on était très ignorant. Un des premiers topos que j'ai entendu, c'était "Le soulier de satin" présenté par Giry. C'était évidemment un texte assez difficile pour quelqu'un qui avait lu une littérature bien plus banale. Je ne parle pas de Racine ou de Corneille, je savais parfaitement ce qu'il y avait dans la scène 3 de l'acte 2 du Cid, c'est sûr, mais quant à savoir si la littérature s'arrêtait après la fin de mon manuel, ça n'allait pas beaucoup plus loin. Alors ici, des éléments de philosophie nous ont été donnés d'une manière plus ou moins directe. Petit à petit, nous allions nous constituer une sorte d'humanisme, une véritable culture, qui se formait peu à peu. Vous devez savoir quelle reconnaissance je peux avoir pour ce groupe qui véritablement m'a donné une vie assez équilibrée.

6) La guerre

Là-dessus, la guerre est arrivée et vous savez le choc que ça a été pour Légaut. Pour moi, ça m'a valu une expérience intéressante. Dès le début de la captivité, pour m'occuper, j'ai réuni les instituteurs que je rencontrais, surtout les jeunes, ceux qui n'avaient à peu près pas encore travaillé, pour les entretenir un peu dans l'amour du métier. De fil en aiguille, tout naturellement, comme j'avais eu à m'occuper des loisirs des jeunes ouvriers, à partir du métier, j'essayais d'élever le débat sur un plan spirituel. On était arrivé à faire, comme on le disait en ce temps-là, une sorte de groupe d'action catholique. Peu de temps après, j'ai retrouvé Giry qui est venu m'aider dans cette histoire et nous avons formé ce groupe.

Petit à petit, les officiers que nous étions, nous nous sommes très bien organisés. Il y avait une université et nous avons même fait des Journées Universitaires dans le camp. A ces Journées, il devait y avoir différents topos car il y avait toutes sortes de profs, des agrégés, des profs d'université. A cette occasion, j'ai vu arriver dans ma piaule Peretti de la Roqua qui, par la suite, a été conseiller à la Fac. et s'est occupé de la dynamique de groupe, et Jean Baboulène qui a été, après la guerre, directeur de Témoignage Chrétien. Ils sont venus me trouver en disant : "Il paraît que tu as fait partie du groupe Légaut. Nous organisons des Journées Universitaires. Alors c'est vous qui ferez le laïus sur la spiritualité". Je ne sais pas qui leur avait raconté ça. Je ne les avais jamais vus, je ne les avais jamais rencontrés et je ne faisais pas partie des hautes sphères de l'intelligentsia du groupe, je m'occupais seulement de mon petit groupe d'instituteurs. Le fait de savoir qu'il y avait quelqu'un du groupe Légaut leur suffisait pour se dire que c'était l'homme qui ferait l'affaire pour donner un témoignage sur la vie spirituelle. Cela m'a frappé. J'étais aussi un peu gêné parce que j'avais quand même la trouille de parler devant une telle assemblée. J'ai pris conscience à ce moment-là de la dimension des groupes Légaut qui dépassaient le niveau universitaire. Il y avait des universitaires comme ceux qui étaient venus me voir, mais il y avait aussi des polytechniciens et d'autres. Après le laïus que j'ai fait, j'ai été amené à parler du groupe Légaut dans des groupes d'officiers d'active, des ingénieurs... C'est dire combien ces gens étaient intéressés par cette expérience. Un certain nombre de livres de Légaut avait déjà paru mais c'est surtout "Prière d'un croyant" qui avait marqué les gens. Il avait paru en 1933.

7) Les Granges

Après la guerre, nous revoilà à recommencer les séjours de vacances. En 45, nous sommes montés aux Granges. L'équilibre très instable que nous avions avant la guerre, c'est-à-dire autour des rites liturgiques, intellectuels et un petit quelque chose qui se voulait d'ordre concret, ce Chadefaud est absolument renversé. Légaut voulait trouver des étudiants qui fassent une demi-journée de travail intellectuel avec lui et une demi-journée de travail manuel. Les camarades qui sont montés aux Granges y venaient avec l'idée bien arrêtée qu'on leur demanderait

de participer, au moins un peu, aux travaux de la ferme. La guerre avait changé pas mal de choses mais, et c'est très curieux, aux Granges, surtout au début, nous n'avons pas revu de professeurs d'université, je peux même dire pas du tout. Même les professeurs du second degré, je n'en vois pas beaucoup, à part Jean Haumesser. L'essentiel, ce sont des instituteurs et des instituteurs de campagne : des Barbazange, des Epinat, des Briquet de Fontainebleau, les Girard, René Raynal qui était toujours fidèle bien sûr... Légaut espérait de nous que nous prendrions notre part de travail.

1- Le travail de la ferme

Cela a fait que les horaires ont été tout de même assez transformés. On se levait toujours assez tôt, surtout quand c'était le temps de la fenaison ou de la moisson. Chacun essayait d'aider selon ses moyens. Les dames triaient de la lavande, ramassaient des lentilles. Les hommes refaisaient les chemins, jouaient aux cantonniers... On aidait à la récolte du foin. Il faut le dire, dans notre manière d'être, de travailler, nous pensions trop, je crois.

Une fois, nous allions avec Légaut chercher du foin à Costessoul car il n'en avait pas assez. Imaginez une côte qui monte très fort et puis qui descend très dur. Il y avait du foin là-bas, disons une voiture. On y allait avec la mule. Les enfants tiraient des traîneaux et des chariots. On mettait le foin sur les traîneaux, on arrivait péniblement en haut et on chargeait la voiture. A la fin de la journée, après avoir mobilisé tout le monde et tout le bétail de la maison, on redescendait sur ce chemin impossible. Quand on avait de la chance, ça ne culbutait pas mais on n'avait pas toujours de la chance. On arrivait ainsi à apporter de quoi nourrir les bêtes pendant une semaine à peu près. Cela fait penser...

D'autres coupaient le bois. On avait une scie mécanique. Je rends grâce au ciel d'ailleurs car cette petite circulaire, qui servait à couper le bois, a laissé tous les gens intacts. Je ne sais pas comment il se fait que personne n'y a laissé même un doigt. C'est un miracle.

Il y avait ceux qui réparaient les outils, ceux qui rentraient les outils oubliés dehors. Pour Légaut, c'était dans les champs qu'ils laissaient les outils, ce n'était pas "dehors", car les champs, ce n'est pas "dehors".

2- Les animaux de la ferme

Légaut avait deux jeunes taureaux. Un jour, il m'a dit : "Allez les rentrer, ils sont là-bas, dans le pré". Ils ne voulaient pas m'obéir. C'était Gaspard et Balthazar, c'était leurs noms. Je vais raconter l'histoire pour ceux qui ne la connaissent pas. Les deux taureaux étaient dans une écurie, comme il se doit. La pierre des Granges est une pierre gélique qui éclate assez volontiers. Le sol était dégradé. Légaut nous dit, à moi et à Jean ou un autre : "Vous devriez bien essayer de refaire le sol". On n'avait pas de sable mais la pierre broyée nous servait de sable. Avec du ciment, on a refait le sol avec tout l'art que vous devinez. On a décidé qu'il ne fallait pas que les bêtes, le soir, se mettent à leur place car cela allait abîmer tout notre chef d'oeuvre. On a donc tenté de mettre Gaspard et Balthazar dans un coin qui ne leur était pas habituel.

Cela les a vexés, figurez-vous, et, quand on les a lâchés le lendemain, ils ont montré qu'ils n'étaient pas contents, c'est-à-dire que, dès qu'ils voyaient apparaître quelqu'un, ils lui volaient, je ne vais pas dire dans les plumes, mais nous étions comme des oiseaux, on trouvait des ailes incroyables pour se jucher sur le bord des fenêtres, dans l'embrasure des portes..., pour éviter le fameux Gaspard qui nous en voulait à mort. Alors, on est allé chercher des fourches, des bâtons et on a essayé de l'enfermer mais c'est lui, à lui tout seul, qui nous enfermait.

Dans le livre de Bernard Feillet "Patience et passion d'un croyant", Légaut a l'air de dire que nous n'étions pas très efficaces. Très efficaces ? sûrement pas mais Légaut est une mauvaise langue. D'ailleurs, Olivier, le fils de Légaut qui faisait une école d'agriculture, disait : "Mon père, un paysan ? Allez donc, ce n'est pas possible".

Légaut avait deux boeufs, pas toujours les mêmes car il fallait les vendre assez souvent pour en acheter de plus solides. Un jour, les deux boeufs, attelés à la charrue, ont décidé de s'arrêter. Il y avait là bien quarante personnes. Alors, je te donne de l'aiguillon par-ci, par-là, je te dis des "mon petit, tu seras gentil...", on leur tend du foin, on leur donne de la paille, de l'herbe..., ils n'en démordaient pas, ils restaient sur place. A ce moment-là, l'un d'entre nous qui avait du génie, car il y en a qui en ont, c'était le frère de Madame Barbazange, se met à trois pas devant les boeufs. Il portait un joli chapeau de feutre. Il enlève son chapeau et leur dit : "Messieurs, si vous voulez bien me suivre..." et les deux boeufs se sont mis à le suivre. Alors qu'on ne vienne pas me dire que nous n'étions pas efficaces !

Par contre, je vais dire une méchanceté contre Légaut. Il avait acquis, entre autres choses, une arracheuse de pommes de terre, c'est-à-dire un engin muni de roues métalliques avec beaucoup de rayons, un soc qui soulève les pommes de terre et une roue qui envoie les pommes de terre hors du sillon. Nous étions là pour les ramasser et les mettre dans des paniers. La seule chose à laquelle Légaut n'avait pas pensé, c'est que, dans ses terres, il avait, par an, trois récoltes de cailloux et une seule récolte de pommes de terre. La roue envoyait indifféremment cailloux et pommes de terre. Alors on a joué le jeu. On ramassait les pommes de terre en rampant pour éviter les cailloux. C'était magnifique, une épopée.

Je n'ai pas assez de talent pour raconter la descente du troupeau avec Jean-Marie Carpentier, un dominicain qui était venu chez Légaut pour essayer de se reconforter et qui y avait passé toute la saison. A l'automne, Légaut ne gardait pas toutes ses bêtes dans son écurie car il ne pouvait pas les nourrir toutes. Il y avait les moutons, deux mules, les boeufs, les deux chèvres et même, à un certain moment, des vaches. On descendait dans la plaine après avoir traversé la vallée avec toute cette bande. Jean-Marie Carpentier, en intellectuel qu'il était, s'y

entendait pour faire marcher toute la troupe mais pas tous du même côté de la route. Il paraît que c'était quelque chose d'affolant. Je ne l'ai pas vu, je le regrette car cela manque à ma culture générale. Les bêtes étaient plus ou moins maigres, plutôt plus que moins. Nous avions quelques soupçons sur la façon dont Légaut nourrissait ses bêtes.

L'une des mules était morte mais l'autre était bien vivante. Chacun la connaît, elle était très sympathique. On lui avait fait un petit charreton pour aller chercher les gens, en réalité pas les gens mais les bagages. J'étais allé à Luc en Diois chercher, je ne me souviens plus exactement qui, je crois que c'était les Epinat. Nous chargeons les gosses sur la voiture et nous voilà partis, ça monte, ça monte... Arrivée près du transformateur, Madame Epinat, qui attendait peut-être un bébé, était un peu fatiguée. On l'a invitée à monter dans la voiture. La mule a tourné la tête et elle a refusé de repartir. Madame Epinat était une adulte. On aurait pu mettre vingt gosses dans la charrette mais pas un adulte, la mule n'aimait pas ça.

Une autre fois, on l'avait emmenée chercher des matelas. Sur un côté, la pile dépassait une certaine hauteur. Elle n'a plus voulu repartir, elle avait sa ration, c'est tout. Il a fallu décharger en partie.

Elle savait parfaitement où il y avait des touffes d'herbes intéressantes, elle s'arrêtait et elle ne mangeait que celles-là. Elle aimait beaucoup les géraniums. Quand on entra dans les fermes, elle savait où il ne fallait pas rester. Elle faisait vraiment partie de la famille. Quand un nouveau camarade prenait la direction de la mule, on lui donnait des conseils et on n'oubliait surtout pas de lui dire de s'arrêter à la fontaine de Luc pour la faire boire : elle adorait ça, paraît-il. C'est ce qu'on m'a dit, la première fois : "Si tu veux remonter, il faut absolument la faire boire, sinon tu ne remontes pas". Je l'ai mise devant le premier bassin, elle s'est braquée. En fait, elle n'avait pas en horreur l'eau mais les bassins. Après, j'ai appris qu'il y avait à un certain endroit, près de chez Bonnet, un petit ruisseau.

3- La jeep

Au bout d'un certain temps, tout de même, nous nous sommes modernisés. René Raynal a trouvé une jeep, et une jeep qui savait monter les côtes. On la chargeait avec toutes sortes de choses. J'étais allé avec René chercher des pommes de terre, du pain... pour tout le groupe. On était assez chargé. On devait prendre aussi Louise Renevier avec un de ses fils, Paul ou Alain. Avant de partir, Paul m'avait dit : "Il faut mettre Maman du côté où on ne voit pas la pente". On a rangé les pommes de terre de telle sorte qu'elle soit obligée de se mettre à gauche, du côté de la montagne. Et nous voilà partis ! La route n'était pas absolument régulière, c'est le moins qu'on puisse dire. De temps en temps, à cause des trous, on entendait des chocs. C'était le coffre de la jeep qui cognait sur l'essieu. Paul me demande ce qui se passe. Je lui réponds que, à mon avis, on avait trop chargé la voiture et qu'on devrait, pour pouvoir la charger ainsi, mettre une lame de ressort en plus. Alors Louise nous a dit : "Arrêtez la voiture et mettez tout de suite cette lame".

4- Une visite impromptue

Un jour, nous étions en train de battre la moisson. J'étais à l'écart car, asthmatique, je ne supporte absolument pas ce travail. J'étais donc spectateur mais j'ai assez bien vu la chose. Il y avait là Négrin, vous imaginez le gars; il était velu comme un ours, dépoitraillé, avec une flanelle qui volait au vent. Notre cher abbé Gaudefroy était en tenue de géologue, avec un mouchoir noué sur la tête, et tous les autres camarades étaient en tenue de travail comme il se doit.

Tout à coup, on voit, venant de Lesches, une longue théorie de sept ou huit prêtres en soutane qui descendaient la côte. Légaut savait vaguement qu'un certain vicaire général avait émis le désir de rendre visite à cette communauté si spirituelle et tout et tout... Les voilà qui arrivent et se présentent. Légaut va au-devant d'eux et, à son tour, présente le géologue : "Monsieur le Chanoine Gaudefroy", puis un ours velu : "Monsieur l'abbé Négrin". Nos hôtes les regardaient et se demandaient un peu qui c'était. C'était un tout petit peu tendu. Alors l'abbé Gaudefroy, attentionné comme vous le savez, dit : "Il faut leur offrir quelque chose à ces messieurs". On avait beaucoup de prunes, des quantités de prunes à ne pas savoir qu'en faire. L'abbé Gaudefroy cavale chercher des prunes. Il cherche un instrument pour les apporter et ne trouve qu'un seau hygiénique. Bien rempli de prunes, il vient en offrir à ces messieurs. Je le verrai toujours. Quand il a eu fini le tour, il me dit : "Vous avez remarqué, ils n'en ont pas pris aux bords".

5- La vie religieuse et intellectuelle

Il faut rendre un hommage au génie de l'abbé Gaudefroy, l'inventeur des veillées liturgiques. C'était un vrai précurseur, il nous a vraiment ouvert des horizons. Un jour, il est allé chercher les vases sacrés, le calice, la patène, et ils nous les a fait toucher..., la première fois qu'une femme osait les toucher.

Pendant toute la période des Granges, nous avons eu la chance d'avoir toujours des prêtres. Nous avions, d'une manière constante, l'abbé Gaudefroy et le Père d'Ouince. Un certain nombre d'autres se sont succédé : l'abbé Châtillon, le Père Kopf, l'abbé Brien, le Père Liégé... On avait la messe tous les jours. On faisait des méditations sous des formes diverses, des commentaires d'évangile, des méditations toutes préparées.

Les choses ont beaucoup changé à partir du moment où n'a plus eu la messe tous les jours. Ici, à la Magnanerie, on n'invitait plus de prêtres. C'est là que s'est perdue la vie liturgique de la communauté. Nous avons été à l'avant-garde sur le plan de la liturgie par rapport au reste de l'église. Maintenant, ce sont des pratiques

courantes. Aux Granges, avec l'abbé Gaudefroy, on avait découvert l'essentiel au point de vue de la messe. Il était là tout le temps. On voyait le prêtre tout près de nous, face au peuple. Pour nous, ça changeait tout. Maintenant, nous sommes trop vieux pour être encore des créateurs. Le pouvoir créateur existe assez peu dans le troisième âge. Si des prêtres venaient encore parmi nous, nous suivrions, bien entendu, car nous ne sommes pas suffisamment endurcis, sclérosés, pour ne pas nous y retrouver mais véritablement ce n'est plus de nous que viendra le changement. C'est pour cette raison qu'il est absolument essentiel pour nous de refuser d'être un asile de vieillards, une colonie de vacances pour décatis.

Il y avait aussi des laïcs mais on n'en faisait plus qu'un au lieu d'en faire autant qu'à Chadefaud car, pratiquement, on était tout de même très fatigués. A Scourdois, si on voulait faire une excursion, aller au Montcelet par exemple, on se levait très tôt, avant le déjeuner bien sûr, pour que les excursionnistes soient revenus pour l'heure du lever de la communauté. Il n'était plus question de cela aux Granges. On était très fatigués par le travail manuel qu'on accomplissait et par la mauvaise nourriture car on n'avait rien à manger. De plus, nous étions plus vieux, bien entendu.

Mais c'était une terre d'élection pour les enfants, d'une part, à cause de la beauté des lieux; d'autre part, par la liberté qu'on pouvait leur donner car il n'y avait pas de risques. C'était tout de même quelque chose d'irremplaçable.

Et puis, il y avait quelques "anciens", René Lefèvre par exemple, un comédien qui venait aux Granges, qui nous ont aidés à réaliser des pièces de théâtre, "l'Annonce faite à Marie"... des choses extrêmement intéressantes, si bien que nous autres, les jeunes, nous gardons tout de même des souvenirs inoubliables. Je rappelle à ceux qui ne me croiraient peut-être pas que Zadou-Naïski, qui vient de partir ce matin, nous a organisé une fois une représentation dont il était l'acteur principal, il était "le curé de Cucugnan".

Je crois qu'il faut le dire. Ce qui a changé d'une certaine façon cette communauté que nous sommes toujours en train de vouloir réaliser, ce fut le commencement de la vie littéraire de Légaut. A partir du moment où il a commencé à rédiger ses livres, il a demandé à certains camarades de l'aider à mettre ses manuscrits en l'état. Cela a causé tout de même un certain flou dans la communauté, d'abord parce que le temps qu'ils passaient auprès de Légaut les séparait un peu du groupe. Quand Légaut était pressé d'achever un chapitre, il fallait se débrouiller pour occuper le reste des gens comme on pouvait. Il s'est passé là un petit quelque chose dont la communauté a senti le poids.

Je vais m'arrêter là car, personnellement, je reste un peu sur ma faim. J'ai une affection particulière pour Légaut, une reconnaissance incommensurable envers lui, vous le devinez. Mais j'ai la même qualité de relation avec tous les camarades du groupe, quels qu'ils fussent, je veux dire qu'ils soient de l'état-major comme de la piétaille. Ce groupe avait quelque chose d'absolument unique, à mon avis. Ce qui est plus important que d'être disciples de Légaut, c'est la qualité de l'amitié. C'est ce qui frappe ceux qui viennent pour la première fois. On peut parler de relations immortelles. Je connais un tel depuis 45 ans. On s'est séparé pendant vingt ans, on se retrouve comme si on s'était quitté la veille. Il y a là une qualité d'amitié en profondeur qui est absolument unique.

N.B. André Glossinde est décédé en 1989.

2 - André Derem Un souvenir humain lié à Marcel Légaut

Décembre 1991

Nous aimerions ici transmettre une humble histoire qui se rattache aux années de jeunesse de Marcel Légaut et à son passage par Nancy, rapportée et reconstituée par André Derem d'après des propos et des confidences recueillis oralement, achevée au mois de décembre 1991, peu avant Noël. "Elle brillait toute petite dans un ciel plein d'étoiles".

Marcel Légaut est mort le mardi 6 novembre 1990, dans l'après-midi. Je suis allé souvent chez André et Georgette Glossinde qui ont bien connu Légaut. Souvent ils m'ont parlé d'une certaine réunion qui s'était tenue, au cours d'une journée d'hiver, à Sion. André aimait à rappeler ce souvenir, racontait inlassablement les moments d'une rencontre qui avait marqué. Depuis que Marcel Légaut s'en est allé, André est mort l'année précédente, à plusieurs reprises et en mélangeant un peu les dates, Georgette a reparlé, elle aussi, de cette fameuse rencontre qui s'était produite à la Colline de Sion. Elle racontait à nouveau l'événement, s'y attardant avec insistance, comme s'il y avait eu là un épisode rare qu'il ne fallait surtout pas laisser tomber dans l'oubli. Le jeudi 9 mai 1991, jour de l'Ascension, nous sommes allés déjeuner, Georgette et moi, à la Colline. Le temps était agréable et il y avait du monde. Nous nous sommes rendus ensuite chez Jean et Suzanne Chognot à Ogeviller. Jean Chognot était en effet l'un des rescapés d'une aventure qui plonge ses racines dans les années vingt et il s'agissait d'essayer de mettre de l'ordre dans ce qui s'était passé au cours de ces années-là. Heureusement, la mémoire de Jean était demeurée excellente, à peine moins vivace que le muguet qui proliférait dans son jardin.

Marcel Légaut avait présenté sa thèse en 1925 au Collège de France. Il enseigna à l'Université de Nancy durant l'année 1926-27. Le 19 juin 1926 mourait Monsieur Portal. Au mois d'octobre de l'année suivante aura lieu, à Gentilly, une retraite qui sera prêchée par le Père Teilhard de Chardin.

A Nancy, Marcel Légaut a habité rue de la Ravinelle. En fait, en même temps, il commence à résider habituellement à Paris où, au mois d'octobre, il loue un grand appartement situé 11 rue Geoffroy-St Hilaire. Par là, il veut rester fidèle à un projet qui avait mûri du vivant de Monsieur Portal. Marcel Légaut sera nommé professeur à la Faculté de Rennes en 1927. Il ne s'était guère plu à Nancy qu'il trouvait froid. Il n'y disposait d'aucun moyen de locomotion personnel. A Paris se forma rapidement un petit groupe avec Antoine Martel, mort en 1930, Jacques Perret et quelques autres.

Jean Chognot

Lorsque je suis venu à Nancy en 1980, j'ai demandé s'il serait possible de faire agrandir une photo de la Colline, photo que j'avais aperçue dans une revue éditée par les Oblats, photo splendide, pleine d'une sorte de mystère, et qui me plaisait énormément. Dans la brochure célébrant le centenaire du couronnement de Notre-Dame de Sion (1873-1973), on peut lire : "La nuit, sous la magie des projecteurs, c'est un grand cierge au milieu des étoiles". Je suis allé à Sion où l'on m'a fait rencontrer le Père G. Delaunay. Celui-ci était l'auteur de la photo et il me dit que l'original était encore plus remarquable que sa reproduction. Il fit donc réaliser un magnifique agrandissement, en couleurs, à Mirecourt. C'est alors que je demandai à André Glossinde si, parmi toutes ses relations, il n'y aurait pas une personne capable de me faire un encadrement d'une certaine qualité. André s'adressa à Jean Chognot qui s'acquitta à merveille de la tâche qui lui était confiée.

Ici, il nous faut faire un grand saut en arrière, dans le passé. En 1921, Georgette et Suzanne font connaissance à l'École Supérieure de jeunes filles de Nancy qui se trouve, à l'époque, en face de l'église Saint-Léon. Elles sont ensemble en pension au Petit Arbois. Suzanne, qui vient d'arriver, est originaire de Goviller. Georgette a trois ans de plus et provient de Domèvre-en-Haye. Un peu plus tard, André Glossinde sera nommé instituteur à Domèvre qui compte parmi les chefs-lieux d'un des cantons les moins peuplés de France. Georgette, déjà fragile de santé, revient dans son pays natal. Elle obtient un emploi à la poste, à deux pas de l'école où enseigne André. André et Georgette vont se marier à Domèvre, le 11 novembre 1925.

La vie alors s'écouler à Domèvre, petite localité d'à peine plus de deux cents habitants, distante de Nancy d'une trentaine de kilomètres. A l'époque, il n'est pas encore question de se procurer une voiture et on se déplace donc avec la bicyclette. Les années passent, paisibles et ordinaires, sans événements bien marquants. André découvre la joie des grandes promenades dans la campagne ou en forêt. Cependant, au fond de lui-même, des aspirations sommeillent, vers une vie intérieure plus riche. A vrai dire, une attente se creuse mais ce qui pourrait la satisfaire est assez mal défini. Georgette repense à des rencontres qu'elle avait faites dans les années antérieures, au village voisin de Manonville, avec Madame de Blic. Georgette avait là une tante, alors que Madame de Blic s'arrêterait fréquemment chez des connaissances, à deux pas du château.

La rencontre de Marcel Légaut

Pendant son séjour nancéen, Marcel Légaut avait cherché à se faire connaître. La rue de la Ravinelle ne se trouve pas très loin de l'église Saint-Fiacre. Or c'est là que Jean Chognot, qui avait alors 18 ans, se rendait chaque dimanche pour la messe de onze heures. Il était à la fin de ses études à l'école normale d'instituteurs. Comme souvent dans ces âges-là, il existait le désir d'un engagement plus profond. Il arriva qu'à la sortie de la messe, un prêtre s'entretint quelques instants avec Jean et lui conseilla de s'adresser à l'abbé de Metz-Noblat qui demeurait rue des Loups. L'abbé lui parla de "quelqu'un de très bien" qui souhaitait précisément organiser quelque chose et lui dit d'aller voir cette personne. Ce monsieur n'était pas prêtre, c'était un laïc qui enseignait à l'université mais qui était personnellement très engagé sur le plan religieux. En outre, le milieu des instituteurs lui était déjà familier. Il s'agissait bien entendu de Marcel Légaut qui, dès ce moment-là, cherchait à rassembler quelques jeunes en vue de constituer un groupe qui se réunisse pour méditer l'évangile. L'abbé de Metz-Noblat ménagea un rendez-vous grâce auquel Jean put rencontrer Marcel Légaut dans son appartement. C'est ainsi qu'un jeudi de printemps, vers 13 heures, on se rendit chez Marcel Légaut, rue de la Ravinelle, pour une première réunion. Ceux qui se retrouvèrent à cette occasion furent amenés à méditer de façon un peu inhabituelle, partant d'un récit tiré des évangiles.

Dans la même promotion 1924-27 à laquelle appartenait Jean Chognot se trouvait également une autre figure connue. Celui qui apparaît ici est Pierre Voirin dont les attaches se situent à Maron sur la Moselle. Cependant, bien qu'étant condisciples et amis, il ne vint pas à l'idée de Jean Chognot d'essayer d'attirer Pierre Voirin. Pendant ses études à l'école normale, ce dernier gardait volontiers une certaine discrétion; il aimait se réfugier à la bibliothèque où il pouvait travailler à son aise. Pierre Voirin poursuivra ses études à Paris, à l'École normale supérieure de Saint-Cloud. C'est à cette époque que se produira la rencontre décisive.

La rencontre de Marcel Légaut laissa à Jean une impression extrêmement forte. Quelques réunions eurent encore lieu à Nancy mais l'année universitaire approchait de sa fin. Malgré tout, un premier contact important avait été établi entre eux. Un lien solide s'était formé car il s'avérerait que cet engagement initial ne resterait pas sans lendemain.

En 1927, Marcel Légaut est appelé à rejoindre la Faculté de Rennes pour y enseigner les mathématiques. Les relations avec Nancy se relâchent nécessairement. Pour Jean Chognot, c'est l'heure du service militaire. Celui-ci achevé, il reçoit sa nomination sur Nancy vers le mois de novembre 1928. Pendant trois années consécutives, il enseignera à l'école Didion, rue de l'Équitation. Il lui est possible de correspondre avec Marcel Légaut, de telle sorte que, malgré l'éloignement, la communication ne sera pas interrompue. Par ailleurs, c'est l'époque où, de Paris, sont envoyées, à travers la France, les fameuses méditations écrites. On reçoit aussi les lectures pour chaque dimanche avec un commentaire. Il n'y a donc jamais de rupture. C'était un temps de relative obscurité avec une certaine attente qui subsiste, bien vivante.

Jean Chognot était attiré par les Beaux-Arts mais les aléas de la carrière enseignante ne lui permettent pas de se fixer définitivement à Nancy. Les décisions extérieures infléchissent la suite des événements, lui faisant prendre une orientation tout autre. Voilà donc qu'au mois de juillet 1931, Jean s'éloigne du grand Nancy pour de bon, pour aller habiter à Praye-sous-Vaudémont, coquet village s'étendant au pied de la Colline de Sion. L'école de Praye est au fond derrière l'église, au bout d'une petite rue, là où se trouve aujourd'hui la poste. Le logement de l'instituteur et la salle de classe sont dans le même bâtiment. Dans ce site qui est si agréable, où les saisons sont rehaussées par les aspects si attachants et si divers sous lesquels on voit la Colline, une année heureuse se dessine, au plein soleil de l'été.

La vie heureuse trouve à s'accomplir en empruntant parfois des chemins inattendus. A travers d'apparents détours, c'est la destinée véritable qui se construit. L'appel divin peut s'exprimer pleinement au moment précis où se produisent les rencontres déterminantes. Nous sommes maintenant en l'année 1931, à la fin de l'été.

L'automne s'annonce déjà. Aussi bien à Praye qu'à Domèvre, on s'apprête tout doucement à reprendre l'enseignement. Jean ne connaît ni André ni Georgette Glossinde, ils ne se sont jamais rencontrés. Pour André Glossinde, une certaine monotonie a commencé de s'établir. Le désir d'une ouverture, autant intellectuelle que spirituelle, a grandi. Mais où aller ? L'inspecteur de l'enseignement primaire est passé à Domèvre. Il a suggéré à André de demander un changement d'affectation afin de pouvoir découvrir de nouveaux horizons. Mais l'ouverture espérée se produira-t-elle ainsi ? Soudain, tout s'accélère. L'automne arrive, les événements se précipitent. En quelques semaines, les horizons vont s'ouvrir largement et la destinée des uns et des autres connaît un changement décisif et profond.

Jean Chognot a perdu ses parents de très bonne heure. Il a grandi à Saizerais, recueilli par sa grand-mère maternelle. Or une tante de Georgette demeure à Saizerais. Le dernier dimanche du mois de septembre est le jour de la fête annuelle au village. C'est alors que les circonstances veulent que tout le monde se retrouve à la fête.

Dans les villages autrefois, la fête était l'occasion de danser. L'événement marquant se prépare. Jean et Georgette, qui jusqu'à ce jour ne se connaissaient pas, ont entre eux un point commun : ils aiment la danse. Ce n'était sûrement pas le cas d'André. Pour faire plaisir à son oncle, il reste assis dans un coin, à l'écart, jouant aux cartes. Jean et Georgette dansent ensemble, c'est l'occasion de faire connaissance, le courant passe très vite, dans cette rencontre fortuite où jouent cependant de profondes affinités, un nom est prononcé, c'est celui de Marcel Légaut.

C'est bien ainsi, en effet, qu'une rencontre en profondeur se produit ce jour-là. De part et d'autre, une attente très semblable trouvait à s'exprimer. Jean était heureux de pouvoir parler à quelqu'un de ce personnage un peu particulier, croisé quelques années auparavant et qui lui avait laissé une si forte impression. Georgette a le sentiment que, pour elle comme pour André, une fenêtre peut s'ouvrir. On se retrouve assis sur un banc afin de parler, à trois, de la perspective qui se dessine. Jean explique qui est Marcel Légaut et ce qu'il cherche à faire. Il est plein d'éloges à son égard. Certainement, avec lui, il devrait être possible de réaliser des choses intéressantes. Il faut absolument se revoir et discuter de la manière dont on va chercher à concrétiser ce qui vient de jaillir, si inopinément. C'était une belle journée de fin d'été, journée mémorable, et on se sépare en communiant dans une sorte de bonheur très léger. Dès que Jean Chognot a eu conversé avec André Glossinde, il a eu la certitude que quelque chose allait se produire. Quoi exactement ? Qui aurait pu le savoir ? Il s'empresse d'écrire à Marcel Légaut : "Il y a des personnes ici dont j'ai fait la connaissance, qui aimeraient vous rencontrer. Ils sont très intéressés et seraient heureux de voir se former un groupe sur Nancy". Jean Chognot disposait d'une moto Peugeot. Au début du mois d'octobre, il se rendit à Domèvre. Il refit une méditation sur les évangiles avec André et Georgette, en se souvenant de ce qu'il avait lui-même reçu de Marcel Légaut. André et Georgette se montrèrent de plus en plus désireux de s'engager concrètement. Pour tous, c'était comme une fenêtre qui s'ouvrait, c'était comme une lumière très forte qui se promettait.

Toujours en ce mois d'octobre, Marcel Légaut, de passage à Nancy, se rendit directement à Domèvre. Il lui fallut emprunter le petit train qui allait de Toul à Thiaucourt. Il semble qu'il revenait d'un séjour au Mont Sainte-Odile où il était allé se recueillir pendant quelques jours. Il eut une courte entrevue avec André et Georgette. Après quoi, ces derniers le reconduisirent à la gare. Parlant avec eux, immédiatement Marcel Légaut leur dit : "Si vous voulez qu'un groupe puisse se former, vous ne pouvez pas rester ici. L'endroit est trop à l'écart et on ne pourrait pas avoir des réunions régulières. Il faut que vous demandiez votre changement". Il fut convenu qu'on se reverrait dès que possible.

Pour André et Georgette, c'était un sérieux changement. Une route nouvelle semblait se dessiner devant eux. Après le départ de Marcel Légaut, ils ne cessèrent de penser à ce qui s'était dit. Longtemps, ils reparlèrent de cette entrevue. Ils étaient attirés et se sentaient portés à donner leur confiance. Pour eux également, quelque chose s'était passé. Il avait été question de chercher à rassembler quelques personnes de manière à constituer un groupe de réflexion centré sur les évangiles. Finalement, André était d'accord : ils quitteraient Domèvre. D'ailleurs l'inspecteur de l'enseignement, lui aussi, poussait à la roue, il estimait qu'André était appelé à occuper un poste plus important. Ainsi l'ouverture attendue était là. Intérieurement, André et Georgette étaient prêts à s'engager. Cependant, ils ne voyaient pas bien la forme que prendrait cet engagement. Ce qui leur paraissait clair, ayant parlé avec Marcel Légaut, c'est qu'il s'agissait de changer de route, la vie serait différente. En fait, tout cela était tellement nouveau. Mais encore une fois, ils se sentaient profondément attirés. Certes, ils ne seraient pas seuls puisqu'il existait déjà une activité forte à Paris et ailleurs avec, régulièrement, des séjours communautaires ouverts à tous.

Jean Chognot, lui, est toujours célibataire. D'un seul coup, il s'attache fortement à André et Georgette. Beaucoup plus tard, il dira que cette rencontre fut pour lui providentielle, l'une des plus belles de sa vie. Mais encore en ce même mois d'octobre, il doit se rendre à Vézelize afin d'y assister à la conférence pédagogique, laquelle réunit tous les instituteurs et institutrices du canton. Suzanne, l'amie de Georgette, enseigne précisément à Vézelize, à l'école des filles. Jean et Suzanne, ce jour-là, se rencontrent pour la première fois. Ils se reverront ensuite et les déplacements entre Praye et Vézelize vont être fréquents.

La montée sur la colline inspirée

Du côté de Marcel Légaut, une réunion un peu plus organisée est en préparation. L'idée, tout doucement, fait son chemin. Marcel Légaut écrit à Jean qu'il envisage de revenir à Nancy à la fin de l'année, à l'occasion des vacances de Noël. André et Georgette sont prévenus. On propose de se retrouver tous ensemble à Praye-sous-Vaudémont. Jean restait alors avec sa grand-mère mais celle-ci étant amenée à retourner à Saizerais pour la fin de l'année, il y aurait place pour loger. Le rendez-vous qui s'annonçait serait comme une sorte d'inauguration, afin de commencer à marcher sur une route dont les contours demeureraient encore assez imprécis. Le mouvement amorcé se poursuivrait ensuite à partir de la fidélité des uns et des autres.

Nous sommes donc arrivés à la fin de l'année 1931, entre Noël et Nouvel-An. L'un des derniers jours de l'année, rendez-vous a été fixé à Praye, à l'école qui servait alors pour les filles et les garçons. Venant de Nancy, on emprunte la ligne qui rejoint Mirecourt. Marcel Légaut est descendu du train dans la matinée, découvrant un paysage enneigé. Tout en haut, la Colline impose sa masse avec de grandes nappes blanches qui miroitent au soleil. Jean Chognot fait visiter les lieux, montre le jardin puis l'habitation. Comme il fait voir sa chambre, Marcel Légaut ne manque pas de remarquer la photo de la fiancée.

Lorsque, en fin de journée, André et Georgette se présentèrent à leur tour, ils aperçurent Marcel Légaut assis à une grande table en bois sur laquelle ronronnait, tout proche, un gros chat noir et blanc. Par dessus, dans les airs, un canari s'agitait dans sa cage. Voyant la scène, André regrettera vivement de ne pas avoir emporté son appareil photographique.

Marcel Légaut était visiblement heureux d'être là, dans ce lieu certes un peu insolite, mais surtout dans ce climat accueillant et chaleureux. Il revenait à Nancy où il avait enseigné quelques années plus tôt mais c'était dans un environnement tout différent, simple et campagnard. Le petit noyau qui était là, assurément, ne participait pas à une cérémonie officielle. Georgette commence à préparer le souper avec l'aide de Marcel Légaut. Pendant ce temps, André prend quelques notes en prévision de la discussion qui doit suivre le repas. En fin d'année, il y avait toujours une part de cochon qui était offerte par les habitants du village. A la cave, on trouve les petits pois de la grand-mère, qui sommeillent conservés dans des bouteilles. On fit une délicieuse soupe de pois au lard. Après l'échange de la soirée, chacun se retire pour s'abandonner à une longue nuit d'hiver. André et Georgette ont dormi sur place, occupant la chambre laissée libre. Marcel Légaut a été hébergé dans le village, chez le coiffeur, Monsieur Claude, qui, à l'occasion était aussi tailleur.

=Le lendemain matin, les quatre volontaires entreprennent de monter à la Colline, à pied, par le chemin qui grimpe droit depuis Praye. Ce jour-là, il faisait très froid et les chaussures se révèlent peu appropriées. Sur le haut, on commençait à enfoncer dans la neige. Arrivés au couvent des Oblats, les quatre pèlerins du jour s'enquirent s'il serait possible de disposer d'une pièce afin d'y avoir, entre eux, une petite réunion. Très aimablement, un local bien chauffé est mis par les Pères à la disposition du groupe. Alors vint le temps de la méditation : "l'étoile des mages".

Autour de Marcel Légaut, les rencontres commençaient normalement par la lecture de l'évangile. En cette fin d'année, dans la période qui va de Noël à Nouvel-An, le texte de Matthieu (2, 1 à 12) qui parle du voyage accompli par les mages venus d'Orient est tout à fait de circonstance. Une fois la lecture achevée vient un temps de silence. Les participants sont simplement assis autour de la table. Au dehors règne un profond silence, aussi loin que l'oreille puisse porter. Puis la méditation par Marcel Légaut commence. Après quelque temps, chacun peut intervenir et prolonger la réflexion.

Pour ceux qui vivent cette expérience, entendre parler des évangiles comme cela se fait alors, de cette façon très simple et si directe, loin de toute formule conventionnelle, en dehors de tout rituel convenu, est une véritable

révélation. Entre l'évangile de Jésus et la vie concrète, il n'y a pas de divorce, il n'y a plus aucune distance. Ce matin-là, André et Georgette se sentent introduits dans un monde nouveau. Jamais ils n'avaient entendu parler de cette façon. La méditation sur les rois mages sera éditée en 1933. Elle est la première qui figure dans un ouvrage "Prières d'un croyant" qui paraît chez Grasset à cette date.

Ainsi donc, on s'était réuni pour la première fois, pour de vrai. Jusque là, on attendait quelque chose, sans trop savoir quoi. Or c'était une certitude, ce que l'on avait attendu était arrivé. De temps à autre, la porte de la pièce s'entrouvait. C'était un Père qui, avec beaucoup de gentillesse, venait demander si le chauffage était suffisant. Sans doute aurait-il aimé savoir ce que pouvaient se dire ces jeunes qui se réunissaient ainsi de leur propre initiative. Ce n'était pas si fréquent à l'époque et il y avait de quoi étonner. Il y eut une messe chez les Oblats. Puis il fallut redescendre, toujours par le même chemin. Mais la tête était ailleurs. L'impact produit par Marcel Légaut était si fort, l'impression laissée était si vive... Tout cela était si nouveau. Soixante ans après l'événement, peu de souvenirs précis subsistent de ce qui fut dit. Mais il subsiste le souvenir d'une joie très pure et très belle. Un lien définitif s'est alors formé, point de départ vers une aventure originale. Rencontre inoubliable qui se prolongera par toute une vie de fidélité constante et absolue. Des relations s'établirent et se maintiendront pendant toute une existence, sans que rien ne vienne jamais les contrarier ou les amoindrir. Le premier soir, revenus de Sion, André et Georgette eurent quelques difficultés à trouver le sommeil. Ils ne pouvaient s'empêcher de repenser continuellement à ce qu'ils venaient de vivre. Maintenant, ils se trouvaient devant une décision à prendre. Un appel leur était clairement adressé, il fallait donner une réponse. Une partie de la nuit fut occupée à retourner en tous sens la situation peu ordinaire, mais sollicitant tout l'être, qui se proposait maintenant dans une sorte de grande clarté. Au fond d'eux-mêmes, ils sentaient qu'ils étaient conduits par le Seigneur, ils comprenaient que c'était lui qui leur indiquait le chemin. Finalement, ils acquiescèrent : la réponse était oui, ils s'engageraient, ils iraient de l'avant. La décision étant prise, il lui succéda une grande paix intérieure et le sommeil ne tarda pas à rétablir ses droits.

Une nouvelle vie

D'une certaine manière, André et Georgette étaient déjà sur la route. Maintenant, ils savaient qu'ils pouvaient s'engager aux côtés de Marcel Légaut, soutenus et aidés par lui, et bénéficiant de tout un mouvement bien vivant, ayant un centre à Paris. Dès lors, c'était une première vie qui prenait fin, une vie nouvelle commençait. André Glossinde demande donc sa mutation. Il aurait souhaité obtenir la place vacante à Gondreville qui est facile d'accès depuis Toul. Cependant, pour des raisons diverses, où le fait d'être connu pour aller à la messe a pu intervenir, il obtiendra plutôt un poste à Pierre-la-Treiche. C'est un village pittoresque au sud-est de Toul, profondément enfoncé au débouché de la Moselle qui vient de se frayer un passage dans une vallée sauvage et resserrée. Il est avéré que le site a été occupé par les hommes depuis des temps très reculés, ce dont témoignent les nombreuses grottes creusées dans la falaise. Le nom du village est d'origine assez récente. Les "treiches" (latin "trichila" = berceau de verdure; en alsacien "Triesch" = terre en friche) étaient des plateaux surélevés et assez calcaires, difficilement cultivables, où l'on menait paître les moutons.

A une dizaine de kilomètres en amont de Pierre-la-Treiche se trouve Maron où habitait la famille de Pierre Voirin. Cependant, les deux localités étant séparées par le défilé de la Moselle, les communications ne sont pas très directes. Jean et Suzanne se marient à Goviller, le 11 mai 1932. A cette occasion, Marcel Légaut leur écrit quelques mots. Ils seront ensuite nommés tous deux à Choloy qui n'est pas très éloigné de Toul. Au même moment, André et Georgette s'apprêtent à venir habiter à Pierre-la-Treiche. Jean achète sa première voiture, une Peugeot 201. Pendant l'été de cette année 1932, ils se retrouveront tous les quatre à Scourdois en Auvergne. Au retour, Jean, au volant de sa voiture, se fait un plaisir de reconduire André et Georgette jusqu'à Neufchâteau.

Les rencontres régulières

La vie se poursuit. Il s'agissait ici de rapporter les débuts d'une longue aventure qui connaîtra, par la suite, bien d'autres moments forts. Les origines d'une histoire peu ordinaire sont souvent voilées et entourées d'une grande discrétion, si bien qu'on a rarement la chance de disposer d'informations tout à fait sûres à leur endroit. Les grands développements qui viennent ultérieurement éclipsent presque toujours, au moins pour un temps, les commencements humbles et discrets. André et Georgette seront six années à Pierre-la-Treiche. Jean et Suzanne Chognot restent de même dix années à Choloy, c'est-à-dire jusqu'en 1938. André entreprend alors d'organiser des rencontres à des intervalles assez réguliers. Il aura beaucoup d'amis dans la région et, en particulier, il aura d'excellentes relations avec le maire de Pierre-la-Treiche qui n'est pas précisément un croyant de stricte obédience. A son tour, André achète sa première voiture qui est encore une Peugeot 201.

Le contact avec Marcel Légaut devient permanent. Tout au long de l'année circulent méditations et textes divers. Par ailleurs, à la saison des vacances, des rencontres communautaires plus importantes, ouvertes à tous, se déroulent à Chadefaud et Scourdois en Auvergne. André et Georgette se donnent entièrement à leurs nouvelles occupations. Comme ils savent qu'ils ne peuvent pas avoir d'enfants, c'est là véritablement qu'ils trouvent à accomplir leur vocation spécifique. Sur ce plan, Marcel Légaut les a bien compris. Ils auront une autre famille, grande et multiple, à laquelle ils apporteront les dons les plus précieux, ceux qui permettent à l'âme et à l'esprit de se nourrir. Beaucoup seront amenés à trouver leur chemin dans la vie à leur contact et grâce à eux. Jusqu'au

bout, leur attachement à Marcel Légaut restera fort et inébranlable, de même qu'à tous ceux qui seront conduits à se rejoindre à partir d'aspirations et d'exigences semblables.

Assez vite, à Pierre-la-Treiche, se constitue un petit noyau relativement stable. Les réunions regroupent jusqu'à une dizaine de personnes, venant d'horizons assez divers. Jean Chognot est un fidèle de la première heure.

Certains arrivent de loin, du département des Vosges ou de la Moselle. Les rencontres se partagent entre méditation, échanges, lectures avec commentaires. Puis tous se rassemblent autour de la grande table pour un repas pris en commun. Le service de la cuisine est assuré par Marie-Rose Schneider qui s'est déplacée depuis Tremblecourt, près de Domèvre. Restée veuve avec trois filles et connaissant bien, depuis longtemps, Georgette et André, elle est heureuse de trouver à s'employer de cette façon. Elle entendra Marcel Légaut et s'attachera immédiatement à lui. C'est encore elle qui aura la responsabilité de la cuisine à Scourdois. Jean Albert, très proche d'André Glossinde, se joint au groupe dès les débuts. Les déplacements, en ce temps-là, ne s'effectuent pas avec la même facilité qu'aujourd'hui. Professeur de lettres à Commercy, Jean Albert achèvera plus d'une fois le parcours à pied, faisant le long de la Moselle les dix kilomètres qui séparent Toul de Pierre-la-Treiche. Un peu plus tard, il assistera aux réunions avec Hélène.

Quand on considère, avec quelque recul, cette aventure peu commune, ce qui a marqué, bien plus que les réunions ou les rassemblements divers, plus même que le contenu matériel de telles réunions, c'est la réalité d'une solidarité vraie, c'est la permanence de liens stables et profonds, à travers et par delà les épreuves, tout au long de l'existence, dans une fidélité simple et sans ostentation. Une communauté de foi s'est créée par une compréhension secrète et immédiate, par une communion au niveau de l'essentiel. Présence et rayonnement de Marcel Légaut, présence et rayonnement de Jésus, ces deux étant manifestement liés. A l'image de son Maître, Marcel Légaut a été, à l'heure où le loup menace, le berger vigilant qui reste avec les brebis.

3 - René Raynal : Le groupe Légaut

I) 1934 - 1937

Les groupes "Légaut"

Marcel Légaut et Jacques Perret, ces deux universitaires dont l'abbé Codis a fait la connaissance aux Journées de Montpellier, animent, avec quelques amis, un mouvement qui se propose de réunir des enseignants du primaire et du secondaire pour approfondir leur foi, développer leur culture et créer entre eux une communauté de vie fraternelle. Ce mouvement, ou plus exactement ce groupe de chrétiens, est mixte. Or l'Eglise à l'époque de sa naissance n'est guère favorable à la mixité dans les actions apostoliques. La prévention de la hiérarchie trouva là de quoi se justifier.

Ce groupe, que plus tard on appellera "le groupe Légaut", est constitué d'unités informelles qui réunissent, en cours d'année et dans plusieurs centres urbains, les adhérents du lieu. Ces rencontres, ces réunions, sont animées par une personnalité. Ce sera souvent Légaut qui parcourt ainsi la France pour éveiller à la foi et faire partager sa réflexion et la richesse de sa vie spirituelle.

Chadefaud - Scourdois

Chaque été, au cours des vacances, deux maisons d'Auvergne, près d'Issoire : Chadefaud et Scourdois, sont ouvertes et animées par Légaut et Perret pour permettre à tous leurs amis disséminés à travers la France de se rencontrer pour mener une vie à la fois monacale par la densité des offices religieux, studieuse par la qualité des échanges intellectuels et fraternelle par la chaleur de l'ambiance. Chacun passera, à son gré, un temps plus ou moins long mais rarement inférieur à deux semaines. Ainsi se créeront des amitiés exceptionnelles.

Première rencontre (1934)

A la Pentecôte 1934, l'abbé Codis a organisé à Ceignac une rencontre des enseignants Aveyronnais de sa "Paroisse" et il a demandé à Jacques Perret de venir de Montpellier pour l'animer. Nous sommes deux invités non enseignants. Perret fera, le matin, une méditation sur une page d'évangile, du genre de celles qui ont fait l'objet de "Prières d'un croyant" et, le soir, il présentera et commentera une oeuvre littéraire à consonance religieuse dont je n'ai retenu ni le titre ni le contenu. Avec mon compagnon non enseignant, Raymond Nadal, nous ferons donc connaissance avec Jacques Perret qui nous invite à nous joindre, l'été suivant, aux Aveyronnais qui fréquentent les maisons de vacances d'Auvergne.

C'est ainsi qu'en juillet 1934, je passerai, avec quelques amis de Rodez, 15 jours dans cette communauté. Les Aveyronnais, nous sommes installés à Scourdois mais les deux maisons, Chadefaud et Scourdois, ne sont pas éloignées de sorte que les réunions de méditation ou de conférence sont communes. Seuls sont séparés les offices religieux, chaque maison ayant sa chapelle. Je ferai naturellement la connaissance de Marcel Légaut mais également des autres participants qui me deviendront des amis très chers : Marguerite Miolane, André et Georgette Glossinde, entre autres.

La découverte

Ce sera pour moi une découverte absolument étonnante : celle de gens qui sont croyants par conviction et qui ont mis la question religieuse au centre de leurs préoccupations, et aussi celle d'intellectuels intelligents et cultivés. Jusqu'alors, je n'avais connu que des chrétiens plus dociles que convaincus et, d'autre part, je ne savais pas ce

qu'étaient des intellectuels, des gens capables de lire, de disséquer, d'expliquer et de se poser des questions !! Et qui plus est, ce sont des hommes et des femmes qui appartiennent à l'enseignement public. Entendre cet instituteur chevronné dire qu'il récite régulièrement le chapelet me donne l'impression d'être sur une autre planète. Mais ce que j'ai rencontré et qui m'a certainement marqué plus durablement, c'est le climat d'amitié profonde et joyeuse qui unit ces camarades, garçons et filles, une fraternité dans le partage, une harmonie qui préside à l'organisation de la vie communautaire dont chacun partage allégrement les charges et les contraintes. En 1934, il y a encore essentiellement des célibataires, peu de ménages et pratiquement pas d'enfants. Au fil des ans se noueront des unions et des enfants viendront.

Le groupe des Aveyronnais

Le groupe d'Aveyronnais que l'abbé Codis a conduit en juillet 1934 comprend certes des enseignants mais également des "étrangers" à ce monde de l'école : Nadal, Peguret, Anglade et moi, deux séminaristes : Négrin et Soulages, deux prêtres : Ginisty et Flottes. L'abbé Codis, on le sait, ne peut faire une découverte de qualité sans désirer la faire partager au-delà de tous les clivages catégoriels.

Ce rythme va se continuer jusqu'à la guerre. Perret ou Légaut viendront en Aveyron, chaque année, animer une journée de rencontre du groupe des sympathisants qui fréquentent l'abbé Codis et aussi de nombreux autres invités. A chaque rencontre d'été, un groupe d'Aveyronnais fera un séjour en Auvergne, à Scourdois la plupart du temps, et en cours d'année des réunions sont organisées pour resserrer les amitiés et favoriser les échanges. Elles auront lieu, un certain temps; dans le château de Vareilles, que la famille Guibert met à notre disposition et dans lequel a été aménagé pour nous une chapelle inspirée de celle de Scourdois, c'est-à-dire avec un autel rustique sur lequel le prêtre célèbre face à l'assistance, ce qui est une nouveauté révolutionnaire à l'époque qui deviendra plus tard exemplaire.

La rencontre de l'abbé Codis et, avec lui, du groupe Légaut, fera de moi un pratiquant convaincu, j'irai à la messe tous les matins. Elle me révélera mon inculture et fera naître ce que St Joseph ne m'avait pas donné, une certaine curiosité, un attrait pour la lecture, le désir d'apprendre. Je découvrirai les auteurs en vogue à cette époque dans les milieux chrétiens : Péguy, Mauriac, Bernanos, Claudel, dont les oeuvres feront souvent l'objet de lectures commentées dans le groupe. J'ai le souvenir que Légaut me paraissait plus attiré par Bernanos : "Sous le soleil de Satan", "Le journal d'un curé de campagne"... , ou par Claudel : "La jeune fille Violaine" qui deviendra "l'Annonce faite à Marie", l'énigmatique pour moi "Soulier de satin", que par Mauriac et Péguy dont nous étions friands...

Cette rencontre me fera surtout connaître des personnes avec lesquelles se sont nouées des amitiés solides et de qualité et d'autres qui ont orienté ma vie. C'est dans ce groupe que j'ai rencontré la famille Migayson : Marie-Louise, institutrice qui avait fait connaître la Paroisse Universitaire à l'abbé Codis, Roger, son frère, qui devait décéder à 25 ans en décembre 1935, Malou qui devint ma femme. Je les ai rencontrés à Ceignac en 1934 à la réunion animée par Perret, dont j'ai parlé, et à Scourdois en août 1936, pendant 24 heures.

2) 1938 - 1939

La rue Léo Delibes

Octobre 1938, c'est le retour à la vie civile, après le service militaire. Si je ne savais pas où je pourrais être nommé en qualité d'adjoint technique, je souhaitais par contre pouvoir reprendre la préparation du Concours d'Ingénieur TPE. A l'occasion de mon passage à Scourdois, le 15 août, Légaut, qui connaissait ma situation et mes ambitions, m'a proposé de venir à Paris, habiter au 8 de la rue Léo Delibes avec la communauté des camarades qui venaient de s'installer dans ce grand immeuble du 16^{ème} arrondissement, près de l'Avenue Kléber. Cette offre extraordinaire me permettrait de suivre les cours de l'École des Travaux Publics et de partager la vie d'une communauté exceptionnelle. J'ai donc accepté et, après quelques jours passés à Rodez, dans ma famille, j'ai gagné Paris début novembre et je me suis installé dans cette maison.

En cet automne 1938, elle était occupée par des célibataires : Légaut naturellement, René Peguret, Marguerite Rossignol (future madame Légaut), Saralbe (jeune réfugié Basque), deux jeunes filles dont je n'ai pas conservé un souvenir précis, et par trois ménages : Haumesser avec 2 enfants, Voirin et Fontaine sans enfant. Une cuisinière et sa nièce assuraient les services. Légaut, professeur à Rennes, quittait Paris le lundi matin et revenait le mercredi soir, de sorte qu'il pouvait consacrer 4 jours par semaine à la capitale.

Les activités du groupe

La vie communautaire comportait le partage en commun des repas, celui de certaines tâches matérielles d'entretien et de fonctionnement de la maison, la participation à des exercices religieux, à des réunions à but culturel. C'était en gros l'essentiel de la vie en semaine, étant donné que chacun avait ses occupations professionnelles. Le dimanche par contre, c'était un jour d'accueil et de rassemblement de tous les amis de Paris et de la banlieue. L'après-midi était, la plupart du temps, consacré à la conférence ou à l'interview d'une personnalité, suivie d'un échange. Au cours de mon bref séjour, j'aurai l'occasion de voir et d'entendre Teilhard de Chardin, Gabriel Marcel, Le Bras, le Père Fessard, Mendizabal (ancien ministre espagnol), Emmanuel Mounier... La plupart du temps, nombre de participants partageaient le repas du soir.

J'ajoute que, parmi les présents, il y avait en permanence le Père d'Oince, supérieur des Jésuites de Paris, l'abbé Gaudefroy, professeur à l'Institut Catholique et à la Sorbonne.

Pour assurer la subsistance de ces invités et des occupants permanents, il fallait un ravitaillement important. Chaque samedi matin, à l'aube, Jean Haumesser, l'intendant de la maison, se rendait aux Halles avec un camarade (je fus celui-là à plusieurs reprises) et revenait avec le métro, chargé de grands sacs de victuailles, comme un trimardeur. Combien de fois ne m'a-t-il pas dit : "Ce serait drôle si je rencontrais un de mes élèves !!". Il était, en qualité d'agrégé d'Histoire Naturelle, professeur au Lycée Janson de Sailly, un lycée bourgeois de la capitale, dont les élèves eussent été surpris et peut-être outrés de voir leur professeur dans cette tenue et dans cette situation.

Mes week-end à Paris

Intégré dans cette maison et dans cette communauté, grâce à la générosité de Légaut qui prenait à sa charge mon hébergement car, ne travaillant pas encore, j'étais sans ressources, je me suis mis à préparer le concours d'ingénieur dans le futur espoir de le passer en 1939 et de le réussir. J'espérais naïvement obtenir de mon administration une mise en disponibilité temporaire qui m'eût donné les loisirs nécessaires et je comptais avoir la possibilité de suivre des cours à l'École des Travaux Publics. Je devais rapidement déchanter. Cette mise en disponibilité, ou plus exactement ce congé sans solde que je sollicitais, me fut refusée. Le Directeur du Personnel au Ministère des Travaux Publics, qui au demeurant me reçut très aimablement, comme on reçoit un jeune un peu trop candide, m'expliqua que ce n'était pas administrativement possible parce que les statuts de la Fonction Publique ne le permettaient pas. Il était donc contraint de me nommer "quelque part", à moins que je ne démissionne, ce qu'il me déconseillait vivement et ce que je ne souhaitais d'ailleurs pas. Parmi les postes vacants dont il me donna la liste, je choisis le plus proche de Paris. Il était à Orléans où je fus nommé à compter du 15 décembre. Je n'ai donc passé, à temps plein, qu'un mois et demi rue Léo Delibes.

La proximité d'Orléans, pratiquement 1 heure de train des Aubrais à la gare d'Austerlitz, ne me coupait pas de la rue Léo Delibes car je pouvais passer toutes les fins de semaine à Paris. Je conservais donc ma chambre dans cette maison où je passais la quasi totalité de mes week-end du samedi vers 15 h. à la nuit de dimanche à lundi. La multiplicité des trains sur cette grande ligne me permettait d'adapter très soupagement mes allers et retours. Si je n'ai pu rester très longtemps à demeure rue Léo Delibes, j'en ai suffisamment partagé les activités dominicales pour avoir très heureusement bénéficié de son ambiance et de ses richesses spirituelles et intellectuelles.

Cette situation me permettait de lier des amitiés et aussi de profiter de Paris. René Péguret, Robert Orain, André Lion, Suzanne Porte... étaient des compagnons de sortie, la Comédie Française, les théâtres d'avant-garde, le cinéma... Il y avait à cette époque, un bouillonnement exceptionnel ou, du moins, qui m'apparaissait comme tel, dans les domaines politique, sociologique, philosophique ou religieux. On tentait de sortir des sentiers battus, en ordre dispersé certes, mais avec une imagination débordante. Le nombre et la variété des maîtres à penser, des mouvements, des revues qui attiraient les jeunes étaient impressionnants et particulièrement sensibles au milieu que je fréquentais, qui se voulaient avides d'action et d'engagement : Teilhard de Chardin, Emmanuel Mounier, Primard, Bergery... et, dans le monde des publications : Esprit, l'Aube, La Flèche, Vendredi... Jusqu'à notre ami Robert Orain, toujours tenté par la nouveauté et l'originalité, qui osait créer un mouvement qui se voulait de rencontre et de réflexion avec les jeunes qu'il avait rencontrés dans son milieu de travail aux PTT. Cette expérience devait être courte et se terminer en mars 1939. Hitler envahissait Prague le 15 mars, j'étais rappelé sous les drapeaux... C'était la fin de la paix...

3) Nouvelles orientations

Les Granges (1940 - 1966)

Légaut s'était marié en novembre 1940. Il avait acheté la propriété des Granges, dans la commune de Lesches en Diois, et il s'était fait muter de Rennes à Lyon pour pouvoir mener une double vie d'enseignant et de paysan. En 1942, il avait cessé d'enseigner et il n'était plus dès lors que le "berger des Granges". Le hameau était assez grand, grâce à des constructions, faites à dessein pour accueillir les camarades et leurs familles.

A Noël 1945, une rencontre des amis du groupe a été organisée à Paris pour permettre, après les six années de guerre et après le retour des prisonniers, des retrouvailles et une reprise du dialogue. L'année suivante, à Noël 1946, une rencontre analogue eut lieu à Lyon.

Après six ans de dispersion et de silence; le groupe qui autrefois constituait des communautés vivantes et importantes pendant les deux mois de vacances estivales à Chadefaud et Scourdois, ne se reconstitue pas dans son intégralité, loin de là, aux Granges, sans doute pour plusieurs raisons.

- L'éloignement géographique, les difficultés d'accès, le confort rudimentaire furent peut-être des arguments assez lourds pour dissuader bon nombre d'anciens de répondre à l'invitation.

- Je crois toutefois que leur retrait du groupe avait d'autres causes. Le mariage de Légaut et l'orientation qu'il avait donnée à sa vie avaient incontestablement provoqué une rupture du groupe d'avant-guerre. Elle était vécue par certains comme un abandon de la part de Légaut et presque une trahison... De fortes personnalités qui s'étaient engagées à fond dans l'expérience communautaire proposée par Légaut ont été si profondément ébranlées par cette mutation qu'elles ont rompu toute relation avec lui.

D'autre part, si la maturité, l'expérience acquise dans ce passé, le choc de la guerre ont conduit Légaut à une nouvelle orientation de sa vie, différente de ce qu'elle était autrefois dans son expression humaine, il est probable

que, pour d'autres camarades, cette évolution et ces événements ont eu sur eux une influence déterminante qui les a conduits à des options nouvelles les éloignant des perspectives antérieures.

Une vie de paysan

Si Légaut ne souhaitait pas rompre, si au contraire il désirait voir monter aux Granges les camarades d'autrefois auxquels il était lié en profondeur par la nature même de sa vie intérieure, il ne pouvait que leur offrir un accueil s'insérant dans sa situation de paysan. En d'autres termes, il leur disait : "Venez et vous partagerez ma vie dans ses contraintes matérielles qui, si vous savez les vivre, vous apporteront une ouverture et un enrichissement que vous ne soupçonnez peut-être pas". Car il faut bien dire et souligner que ces contraintes étaient si lourdes et si variées qu'elles ne laissaient pas à Légaut une suffisante liberté d'esprit pour se passionner ou simplement s'intéresser à autre chose et, en particulier, aux questions philosophiques ou religieuses qui autrefois constituaient l'essentiel de ses préoccupations.

Je me souviens, à ce propos, d'une attitude très significative de sa part et dont j'ai été le témoin direct au cours de notre rencontre de Lyon à Noël 1946. J'avais été aux Granges l'été précédent et, des camarades venus à Lyon, je devais être l'un des rares, si ce n'est le seul, qui ait fait un séjour dans ce hameau. J'étais, d'autre part, du fait de mes activités professionnelles, le plus proche des problèmes matériels qui assaillaient Légaut : chemins, alimentation en eau, transport... A Lyon, entouré de camarades qui attendaient de lui un écho de ce qu'il leur apportait autrefois, il n'en restait pas moins très préoccupé par les soucis que lui causait l'aménagement de l'accès et des conditions de vie aux Granges, à telle enseigne qu'en dehors des réunions formelles, il me prenait à l'écart pour me parler de ses problèmes et me demander dans quelles conditions il pourrait les résoudre et comment je pourrais l'aider. Je sentais alors combien ces préoccupations étaient si pressantes qu'elles étaient continuellement présentes à son esprit. Aussi je ne suis pas sûr que plusieurs participants à cette rencontre ne sont pas repartis déçus de ne pas avoir retrouvé le "Légaut" d'autrefois.

Pratiquement, j'ai pu trouver à Decazeville une occasion exceptionnelle de tuyaux d'acier avec lesquels il a pu réaliser une alimentation et une distribution d'eau à tout le hameau et, quelques années plus tard, j'ai trouvé aux surplus américains une jeep qui, avec sa remorque, a réduit le problème de l'isolement.

Des amitiés fidèles

Si le contact entre Légaut et le groupe n'a pas été rompu, c'est grâce à quelques éléments particulièrement fidèles, sur lesquels les événements, les obligations familiales ou l'évolution intérieure n'ont pas exercé de pressions centrifuges.

Je pense tout particulièrement à Marguerite Miolane qui a été si proche et si compréhensive de Légaut et sans cesse dans les années suivantes, Pierre et Jérôme Voirin, Yvonne Gaston, l'abbé Gaudefroy, le Père d'Ouince et quelques autres.

A eux se sont joints, à la sortie de la guerre, quelques anciens qui, chargés de famille, trouvaient aux Granges un accueil de qualité pour eux et leur enfants : Haumesser, Ehrhard, Girard, Epinat, Barbazange... de telle sorte que, dans les années 45-50, le peuplement estival du hameau était constitué en grande partie par une population d'enfants jeunes et d'adolescents.

Les séjours aux Granges

En juillet-août 1946, j'ai donc été passé mes vacances, exactement 17 jours, aux Granges avec mon fils Dominique qui avait 3 ans et demi. Le voyage ferroviaire par Montpellier, Avignon, Valence était long, il fallait presque 20 heures en raison des arrêts dans les gares de bifurcation. Au petit matin, nous avons débarqué à Luc en Diois et nous avons tenté de gagner à pied ce mythique pays des Granges qu'on m'avait dit être à 3 heures de marche. J'avais une valise et un sac à dos... et l'enfant. A la sortie du village, nous avons rencontré André Glossinde accompagné de la mule de Légaut, la Nine. Il était descendu nous attendre dans l'intention de jucher sur la bête Dominique et mes bagages. Mais le gamin, qui n'avait jamais approché et même vu un pareil animal aux longues oreilles s'est tenu si énergiquement à distance que nous avons dû renoncer à le faire monter. Mais après un si long voyage au cours duquel il n'avait pas fermé l'oeil, le gosse était épuisé et j'ai dû le porter tout le long du trajet. Ce fut long. Je suis arrivé claqué, comme je l'ai rarement été. Et nous avons découvert ce pays lointain, isolé mais combien magnifique dans sa rudesse et dans sa lumière.

Les années suivantes, je suis toujours revenu aux Granges pendant mes vacances d'été, pour une durée qui n'était pas inférieure à 15-20 jours. Jusqu'en 1950, je prenais le train. A ce propos, je me souviens que je m'arrêtais quelques heures à Sète, entre deux trains, pour faire découvrir la mer à Dominique et nous baigner. En 1950, nous avons fait le voyage par la route. Je conduisais à Légaut la jeep que j'avais achetée à un garagiste de Baraqueville qui vendait des surplus américains.

Ensuite chaque année, je suis venu avec ma voiture personnelle. Au début, je n'allais pas aux Granges dont le chemin d'accès était impraticable à une voiture ordinaire mais j'allais à Lesches où je laissais l'engin sous le préau de l'école. André Glossinde qui avait découvert cet abri dont il usait me l'avait recommandé. De Lesches on gagnait les Granges à pied par le col Mort, 1 heure de marche. Plus tard, vers les années 1950, le chemin des Granges ayant bénéficié de quelques aménagements qui le rendaient relativement praticable, nous sommes montés en voiture bien dire que c'était une rude épreuve pour ces malheureuses voitures.

Les anciens de Chadefaud

Les séjours d'été aux Granges, dans l'immédiat après guerre, au début, réunissait essentiellement des anciens qui autrefois se retrouvaient pour de longs séjours à Chadefaud et Scourdois. Ils étaient, pour eux, une continuation dans la fidélité à ce passé. Le programme d'une journée se voulait d'abord maintien d'une vie religieuse avec messe le matin, à la première heure, et chant des complies le soir à la nuit tombée pour permettre de répondre aux contraintes matérielles impératives.

Il fallait entretenir les bâtiments et le chemin d'accès continuellement menacé par les intempéries, compléter l'équipement rudimentaire du hameau par des aménagements élémentaires : amenée de l'eau, construire des wc, une douche, apporter aide à Légaut pour la garde du troupeau ou l'exécution des travaux de fenaison, dépiquage, coupe de bois..., et naturellement assurer le ravitaillement en descendant à Luc, d'abord avec la mule et son chariot, 5 heures de marche, ensuite avec la jeep et sa remorque.

A l'image de ce qui se pratiquait avant guerre, il y avait en principe, tous les jours, un échange sur l'évangile et un topo assuré par un camarade qui, en général, présentait un livre ou faisait part d'une expérience. Pour assurer un tel programme et une telle animation, il était nécessaire qu'il y ait toujours un prêtre. Ce fut le cas grâce à la fidélité de l'abbé Gaudefroy, du Père d'Ouince, de la venue de Dominicains ou de Jésuites, souvent aumôniers d'étudiants. J'ai ainsi rencontré les Pères Liégé, Kopf, Chiflot, Jaouen... et il fallait qu'il y ait des "intellectuels" en mesure de faire partager leurs lectures et leurs découvertes. Ce fut le cas.

La présence de Légaut

Légaut, quant à lui, très pris par les obligations matérielles, ne participait qu'épisodiquement à ces activités. Il s'efforçait toutefois de partager avec nous un ou deux jours par semaine, dont le dimanche. C'était souvent l'occasion d'une méditation par laquelle il exprimait les réflexions que lui suggéraient ses découvertes, ses vues, ses tâtonnements..., sur la condition humaine... Préfiguration de ce qui donnerait bien plus tard "L'homme à la recherche de son humanité". Mais c'était aussi parfois une lecture... Comme il ne lisait plus et ne découvrait plus d'oeuvres nouvelles, il reprenait ses anciennes amours : Péguy, Bernanos, Claudel... Je me souviens d'une lecture d'une page de Péguy sur sa Jeanne d'Arc que Légaut, des sanglots dans la voix, dut interrompre et abandonner, telle était son émotion...

Légaut, dans sa solitude, avait besoin de se dire et c'est pourquoi le groupe lui était si nécessaire. La recherche de la solitude, la distance prise avec le "monde" et ses institutions lui étaient devenues si essentielles pour être lui-même, se connaître, réfléchir, qu'il n'était pas particulièrement désireux de dialogue. Il ne semblait pas éprouver le besoin, ressentir l'intérêt de rencontres autres que celles où il pouvait s'exprimer sans avoir à discuter ou à justifier ses positions. Dans cette période de recherche, d'interrogation, s'il avait besoin d'un auditoire auprès duquel il pouvait mieux saisir sa pensée en tentant de l'exprimer, il ne souhaitait pas particulièrement des interlocuteurs. On pouvait même avoir l'impression qu'il cultivait sa solitude pour résister à des influences. C'est ainsi que la plupart, si ce n'est la totalité, des intellectuels ou hommes d'Eglise venus uns fois ou l'autre aux Granges dans l'intention ou l'espoir de nouer un dialogue avec Légaut sont repartis sans doute déçus, car ils ne sont pas revenus.

L'évolution du groupe

Le climat était chaleureux et fraternel. Pour les enfants, c'était le paradis dans cette vaste nature aux multiples attraits. Au fur et à mesure que s'écoulaient les années, il évolua vers une plus grande libéralisation et diversité. Les enfants, devenus des adolescents et des étudiants, prenaient un essor qui les rendait plutôt rebelles à une discipline collective d'adultes. Il venait aussi de plus en plus des éléments nouveaux qui s'intégraient plus difficilement au groupe. Enfin, la famille Légaut, avec ses six enfants, si elle habitait Valcroissant, passait l'été aux Granges et entendait bien rester à l'écart et garder son autonomie. Dans un hameau aussi étroit, le souci de respecter la singularité et l'indépendance des uns et des autres ne pouvait manquer de faire naître des incompréhensions, des conflits parfois.

A partir des années 64-65, il s'est avéré que cette expérience touchait à sa fin, que le groupe ne pourrait survivre que s'il sortait des Granges et trouvait une maison dans laquelle il pourrait affirmer sa consistance en vivant dans l'indépendance.

Plusieurs éléments conduisaient à cette situation. Il y avait d'abord et essentiellement la vitalité et la spécificité de la famille Légaut qui s'accommodait de plus en plus difficilement de la présence d'un groupe aux goûts et au rythme de vie différents des siens. En prenant de l'âge, de la maturité et de l'indépendance, les enfants Légaut et leurs amis devenaient si expansifs que Madame Légaut souhaitait vivement qu'ils puissent disposer sans contraintes du hameau.

D'autre part, le temps produisait également sur le groupe une évolution aux caractéristiques multiples. Les enfants qui peuplaient les Granges dans les années d'après-guerre avaient naturellement grandi et, à part quelques très rares exceptions, ils avaient pris une telle autonomie à l'égard de leurs parents qu'arrivés à l'âge adulte, ils n'étaient plus intéressés par le groupe qui restait celui de la génération de leurs parents.

Nous étions donc devenus essentiellement un groupe d'anciens, qui commençaient à vieillir. L'inconfort des Granges contribuait à dissuader plusieurs amis d'en faire "l'ascension". L'isolement de Légaut, dont j'ai parlé, n'attirait guère d'éléments nouveaux et surtout des prêtres. Quand l'abbé Gaudefroy ne vint plus, il n'était pas rare qu'il n'y eut plus de célébrants et la qualité des séjours s'affaiblissait.

La Magnanerie (1967)

Quand cette situation s'avéra source de conflits ou d'appauvrissement dangereux, le groupe se décida à chercher un point de chute. Les recherches furent assez longues. Elles aboutirent au choix de la Magnanerie de Mirmande. On constitua une Société, alimentée par les actions que les uns et les autres financèrent. On acheta, on aménagea et le groupe s'y installa pour le séjour d'été 1967. Légaut n'était pas le moins heureux de cette solution car il se trouvait alors quasi libéré des contraintes de la ferme que ses enfants prenaient en charge et il commençait à écrire sérieusement. La Magnanerie lui offrait un lieu de travail et surtout la possibilité d'avoir, avec quelques camarades, une assistance précieuse pour la rédaction de ses écrits.

Les besoins du groupe

Je ne m'étendrai pas sur ce qu'a été l'expérience de la Magnanerie. Je soulignerai simplement son originalité par rapport à l'expérience des années passées. Le départ des Granges fut, pour le groupe, l'affirmation de son identité par la manifestation de sa capacité à exister, à s'organiser, se structurer, indépendamment de toute directive ou assistance extérieures. Il fut également la matérialité d'une évolution très significative de sa réalité. Aux Granges, héritier fidèle d'un certain passé, le groupe se voulait d'abord lieu d'une vie religieuse : une chapelle au cœur du hameau, la présence quasi permanente d'un prêtre, la messe quotidienne lui assuraient ce caractère volontairement prédominant.

Son évolution spirituelle

L'amenuisement de la fréquentation du séjour d'été par des prêtres après le départ de l'abbé Gaudefroy, l'évolution de la recherche personnelle de Légaut, avaient lentement et inexorablement fait évoluer le groupe d'un souci primordial de pratique religieuse vers une exigence fondamentale de recherche et d'authenticité spirituelles.

A la Magnanerie, on estima ne pas avoir besoin de chapelle mais on installa un oratoire. On ne chercha pas à s'assurer la présence d'un prêtre mais on s'imposa comme règle de vie communautaire la méditation et le recueillement, matin et soir, dans le silence de l'oratoire, la vie paroissiale de Mirmande offrant aux camarades la possibilité et l'invitation au partage eucharistique.

Je ne serais pas éloigné de penser que ce départ des Granges a vraisemblablement donné une nouvelle vigueur au groupe en le rendant plus responsable de lui-même et en permettant à ses éléments les plus vivants de mettre en oeuvre toutes leurs capacités. Quand on sait ce que fut l'activité intelligente et la générosité attentionnée de Marguerite Miolane dans l'aménagement et l'animation de cette maison, de quelle qualité fut la présence de Pierre et Jérôme Voirin qui assurèrent, de longues années, la surveillance, l'entretien de l'immeuble, l'accueil des visiteurs et aussi l'insertion du groupe et sa présence dans l'environnement social du village de Mirmande, on ne peut qu'être convaincu que cette mutation a permis à toutes ces richesses de se libérer.

4 - Lina Haumesser-Kling (Montreux-Vieux 28 juillet 1970)

Souvenirs

Mardi 28 juillet 1970 - mardi 28 juillet 1936, entre ces deux dates, 34 ans..., 34 ans qui sont notre histoire, l'histoire de notre foyer. Pour cet anniversaire, me voici seule pour la première fois. La guerre même ne nous avait pas séparés un 28 juillet.

Voilà trois mois que Jean a quitté cette terre. La tristesse est tombée sur moi, ce soir, en chape de plomb, ma tristesse infinie au-delà de toute protestation, de toute révolte.

J'étais assise sur le banc, devant "sa maison" campagnarde, bruits familiers des soirs d'été ici, aboiements de chiens, chant des criquets, passage du train, cris des enfants...

Dans l'herbe, des vers luisants; plus loin, les cônes de lumière sur la route, des voitures; des rectangles clairs au loin, les fenêtres illuminées des maisonnettes de la cité.

En moi soudain, ma désespérance infinie, ma lassitude sans nom, pourquoi vivre maintenant ?

Écrire notre histoire, pour qui, pour quoi ?

Pour moi-même d'abord. J'ai besoin de repenser ma vie, de suivre ce fil qui serpente au long des années et fait l'unité d'une vie humaine.

Pour Jean, il aimait sa famille, ses ancêtres, sa terre natale.

Pour nos enfants, pour ceux qui peut-être liront ces lignes, sa vérité, un passé déjà disparu en partie avec Jean et qui disparaîtra tout à fait avec moi car nous seuls avons vécu notre histoire. Il ne s'agit pas du roman sentimental de notre vie. On ne peut écrire l'histoire intime d'un amour, du moins je ne peux l'écrire..., cela n'intéressera personne. Il s'agit simplement de relater des faits, ces faits qui jalonnent toute existence humaine, d'évoquer les visages de ceux qui nous furent proches et qui sont disparus à jamais afin que nos enfants retrouvent un peu de leurs racines terriennes et s'insèrent mieux dans la chair humaine.

Jean Haumesser

Il s'appelait Jean - Lucien - Nicolas, Lucien comme le parrain, Nicolas comme le grand-père. Il est né dans ce village de Montreux Vieux où j'écris ces lignes, un village d'Alsace mais un village frontière, frontière entre le Haut-Rhin et le Territoire de Belfort, frontière entre la France et l'Allemagne de 1870 à 1914 puis de 1940 à 44 ou 45, un village de la Trouée de Belfort : vent, pluies, humidité, froid, chaleurs orageuses en été..., village autrefois paysan, aujourd'hui mi-paysan, mi-ouvrier, mi-fonctionnaire, mi-retraité: mi-travailleur, mi-dortoir. Une usine fabrique des serpillières, emploie une centaine d'ouvriers, gens du pays, italiens, portugais. Peugeot (Sochaux), Alsthom a ses cars de ramassage pour les usines plus lointaines, 1000 habitants. Village alsacien : des maisons individuelles, coquettes; devant, un jardinet, des fleurs; tout autour, des vergers. Chaque maison est un îlot où vit une famille laborieuse, heureuse d'améliorer son confort, de suffire seule à ses besoins par son travail. Village catholique et assez pratiquant; quelques familles protestantes.

Jean est né ici le 31 mars 1908 dans une maison de torchis aux poutres apparentes, tout près de la voie ferrée. Y vivent encore maintenant Edouard et Mathilde Cuenin. Quatre mois plus tard, le bébé et ses parents s'installent dans une maison construite sur un terrain appartenant à la jeune femme. C'est la maison actuelle.

Jean-Baptiste Haumesser a épousé Célestine Mangolte le 5 mars 1905, un jeune couple travailleur. Jean n'est pas le premier enfant. Ils ont eu une fillette qui vient de mourir, en 1907, à deux ans, de la diphtérie. Il y aura en 1910 une autre fille : Hélène. Jean-Baptiste, né le 19 novembre 1877, fils de Nicolas Haumesser et Adèle Hartzenheim, cultivateur. Facteur rural, il fait chaque jour sa tournée : Lutran, Valdieu, Romagny, Magny, Montreux Jeune, Montreux Vieux, tournée à pied, plus tard en bicyclette.

Célestine est couturière. Elle a appris le métier à Chavannes chez ma cousine. Dans la nouvelle maison, une pièce va devenir l'atelier où Célestine aura, à domicile, jusqu'à 4 apprenties. On coud pour le village. Les apprenties sont de la famille, deux coucheront même dans la maison, comme Odile d'Altenach qui deviendra Soeur Ambrosia. Une autre deviendra une de nos amies : Ernestine Seibold, née Widemann. Célestine est une fille du village, une famille de cultivateurs.

Après la mort de Célestine en 1928, Jean-Baptiste épousera une de ses cousines, Marie Barbier née en 1885, qui deviendra pour nos enfants "**Grand-mère Marie**". Gaie, accueillante, elle sera la seule mamie, la grand-mère d'Alsace, riieuse, aimant les farces, excellente cuisinière mais se fâchant si on ne finissait pas ses petits plats. Jean-Baptiste meurt en 1944 et Marie en 1951.

Montreux Vieux est notre maison de vacances. Nous y venons chaque année de 36 à 38. En 1937 et 1938, nous y retrouvons Jean et Hélène Albert-Haumesser. En 39, c'est la guerre et la séparation, l'Alsace est à nouveau allemande. La frontière est toute proche. Grand-père fait ses colis toutes les semaines. Ils passent la frontière clandestinement et viennent améliorer les menus de nos années de disette. La maison loge des douaniers qui sont bien vite des amis et des complices, ce qui nous permet de revoir parfois les grands-parents dans une petite maison à côté du pont qui chevauche la rivière-frontière. Jean revoit ainsi son père une ou deux fois l'an. Un jour, il passe même la nuit dans la maison. Pourtant, en 1944, il ne pourra pas assister aux obsèques. Il suivra des yeux, de loin, le convoi funèbre car, en mai 1944, la surveillance des frontières s'est faite plus sévère. Nous retrouverons les vacances à Montreux dès 1945. Grand-mère Marie meurt le 12 septembre 1951 après dix jours de maladie. Elle a eu le temps d'admirer Pascal né en mai.

Les Kling

Lina (Marie-Louise-Caroline) est née à Richemont, le 28 mars 1912, troisième enfant de Ernest, né à Colmar le 14 mai 1883 et de Céline Schlinquerre (Schlinker en allemand). Caroline, (Carolina), soeur d'Ernest, née le 6 novembre 1884, dite "Lina" me légua son prénom.

Ernest, fils de sellier et lui-même sellier, aurait dû normalement vivre en Alsace à Schiltigheim. Un accident survenu pendant son service militaire chez les Hussards lui coûta l'amputation d'un doigt et l'affectation à la Compagnie des chemins de fer d'Alsace-Lorraine en 1907. Il est envoyé à Thionville comme contrôleur de quai. C'est sur les quais de Thionville qu'il rencontre Céline Schlinquerre qui sont bien installés à Richemont de longue date.

Richemont

Céline et Ernest se marient dans l'église de Richemont et leurs six enfants naissent dans la même maison et sans doute dans la même chambre. En 1908, Richemont est un paisible village sur une colline où subsistent encore quelques vignes. Le village domine la vallée de la Moselle et de l'Orne dont le confluent s'opère à Guénange. Des cultivateurs surtout mais déjà quelques usines métallurgiques sont apparues ça et là. Aussi beaucoup d'habitants vont à l'usine, font leurs 8 heures et reviennent vers 15 h. à la maison, jardinent et même cultivent quelques champs. Le pays subit l'occupation allemande. Le village s'appelle Reichesberg, la classe est faite en allemand mais le pays est de langue française, la famille Schlinquerre est réputée pour son chauvinisme.

Céline, après ses classes primaires à Richemont, a appris le métier de couturière pendant trois ans dans une école ménagère d'Hayange. Pour y aller, on prenait le train à Richemont, on changeait à Thionville pour un autre train en direction d'Hayange; d'où la rencontre sur le quai de Céline et d'Ernest, celui qui refermait les portières des trains, aidait certaines voyageuses à descendre les hautes marches des wagons mal commodes et avait remarqué

la jeune fille sérieuse, un peu timide mais si gentille. La jeune fille avait aussi remarqué le beau jeune homme si poli et si aimable. Elle était une jeune fille seule, sans camarades, sans amis. Elle a toujours souffert d'être fille unique. Sa mère ne voulait pas qu'elle fréquente les jeunes du village.

Sa grand-mère **Joséphine** avait été en classe jusqu'à 15 ans. Elle avait rêvé d'être institutrice. Elle avait tenu son journal intime, elle copiait des poèmes, elle était présidente de la Ligue des dames d'oeuvre. Elle était un peu la "grande dame" du village, se sentait autre, détestait la vulgarité, la saleté, le désordre. Sa fille et ensuite ses petits-enfants ont été élevés dans un climat de bonnes manières, de politesse, presque de "supériorité".

La demande en mariage se fit mais il y eut un obstacle inattendu. Ernest était alsacien. En Lorraine, les Alsaciens ont mauvaise réputation, sans doute parce qu'ils sont les plus proches voisins. Ernest parlait mal le français mais il l'avait appris depuis qu'il était en Moselle. Le grand-père déclara qu'il consentait au mariage s'il obtenait la promesse que jamais un mot d'allemand ne fut prononcé dans la maison. Le beau-père, maçon, s'occupa du logement pour le jeune ménage.

Les Kling avaient acheté une vieille maison datant de 1660, aux murs très épais, avec d'immenses pièces et de hautes cheminées. Elle avait été le pied-à-terre de la propriétaire du château de Pépinville. Le grand-père avait aménagé le rez-de-chaussée et, en 1908, il transforma le grenier au 1^{er} étage en un appartement de cinq pièces.

I - L'enfance de Lina (1912 - 1933)

Je suis née à Richemont le 28 mars 1912. Depuis 1870, nous étions pays allemand mais nous étions profondément français, nous subissions le joug allemand, la rage au coeur. L'allemand avait développé toutes ces usines qui embrasaient de leurs feux la plaine et les crassiers : Hagondange, la Cité, Mondelange et toute la vallée de l'Orne. La langue allemande s'installait à l'école et j'ai commencé le cours préparatoire en allemand. A la maison, on parlait français, on disait "les boches". Plus tard, quand la guerre nous obligea à loger des soldats et des officiers de l'armée allemande, grand-mère leur jouera plus d'un tour en prétextant son ignorance de la langue allemande.

Le village menait sa petite vie tranquille, des exploitations agricoles de petite importance, puis bientôt des départs, le matin dès l'aube, pour le travail en usine mais le travailleur garde son jardin, son champs de pommes de terre, son élevage de lapins, de poules, voire même de cochons. Nous avons même eu une vache quand les restrictions de la guerre nous l'ont imposée. Eugène et moi, nous étions chargés de la mener au pré. On apprend l'allemand à l'école mais on parle français pour la prière et la leçon de catéchisme. Sur la cheminée de ma grand-mère voisinent, à côté de la statue de la Vierge, celles de Napoléon III et de l'impératrice Eugénie. Les veillées sont souvent chantantes. Le grand-père est membre de l'harmonie municipale. On chante "Sambre et Meuse", la Marseillaise, "l'oiseau qui vient de France", "Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine".

Papa continue son travail à Thionville. Maman a fort à faire avec trois bébés et un quatrième en 1914 mais elle est heureuse. Elle a toujours voulu une famille nombreuse, ayant trop souffert d'être une enfant unique. Les enfants sont bien portants. Grand-mère Joséphine est une aide précieuse et discrète.

1) La guerre éclate en août 1914

Consternation en Alsace-Lorraine mais elle ranime l'espoir des retrouvailles avec la mère patrie. Les Mosellans comme les Alsaciens sont soldats de l'armée allemande. Papa ne sera pas mobilisé. Employé de chemin de fer, il garde son affectation à la gare de Thionville et sera plus tard appelé comme chef de train pour le trajet Thionville-Francfort. Le grand drame inattendu fut la mobilisation du grand-père. Furent appelés dès août 1914 les anciens, les plus de 45 ans, qui se pensaient non-mobilisables. Stupeur, refus... mais le grand-père dut partir. Il revint trois jours plus tard. Le seul travail des anciens était la surveillance de la voie de chemin de fer pour le départ des troupes.

La vie s'organise dans la guerre, dans les privations, dans les méfiances. La guerre, c'est d'abord pour nous, les enfants, la guerre alimentaire, manque de sucre, l'affreuse saccharine, le pain rationné, mauvais, avec des pommes de terre entières en pelure, dans la mie. Je suis dans le grand couloir du rez-de-chaussée pour manger ma tartine. Ainsi maman ne me grondera pas car j'extirpe les rondelles de pomme de terre et ne mange que la mie, peu de chose. Pourtant nous n'avons pas eu vraiment faim. Nous avons nos champs de pommes de terre, des légumes au jardin, des poules et des lapins, un cochon à l'écurie mais il fallait ruser, camoufler pour éviter les prélèvements de l'administration allemande. Dans la cave, la citerne asséchée cacherait le porc tué clandestinement et salé, les sacs de blé pour nourrir la basse-cour. Il y avait des contrôles sévères et nombreux. Ils n'ont jamais découvert la citerne.

Il était interdit de donner du vrai blé aux poules, il fallait se procurer un "mélange". Je revois grand-mère dans la cour après un contrôle, appelant poules et poussins : "Petits, petits, venez, voilà le blé, ils sont partis, ça, c'est du vrai blé". Ce jour-là, ils n'étaient pas tout à fait partis, ils étaient dans la cour de la voisine. Une tête d'allemand a dépassé le mur. Grand-mère a cessé sa distribution sans doute à temps. La guerre, c'était aussi la joie des fruits rapportés par papa, les oranges venues d'Allemagne prélevées sans doute sur quelque colis, les noisettes, oranges de nos Noëls de guerre. Mais nous ne manquions ni de pommes ni de poires ni de cerises ni de groseilles mais le sucre manquait pour les confitures. Maman utilisait un sucre brun, visqueux. Nous l'appelions "la mélasse". Une

confiture spéciale : celle de tomates vertes. La guerre, ce fut aussi l'occupation de la maison par l'armée allemande, occupation par la troupe de deux pièces du rez-de-chaussée et de la grange, de deux pièces du 1^{er} par des officiers. Nous nous sommes retrouvés à 4 dans deux lits jumeaux dans la même chambre. Papa et maman évitaient les frictions et dans l'ensemble les officiers furent corrects. L'un d'eux soigna ma main brûlée sur un fer à repasser.

Avec grand-mère Joséphine, les choses allaient moins bien. Elle parlait français dans la rue, elle parlait haut et subit plusieurs réprimandes. Elle se moquait des soldats allemands, feignait de ne pas comprendre ce qu'ils demandaient, donnait un saladier quand on lui demandait des pommes de terre ou une balance.

La vie continue pourtant.

Nous allons à l'école "à l'asile", c'est une maternelle communale. L'institutrice, Mlle Catherine Welter, a une vingtaine d'enfants de 4 à 6 ans. Je trotte derrière Eugène et Odile. On apprend les lettres allemandes. On dessine un peu, on calcule, on écrit. On apprend des prières en allemand. Pourtant, entre nous, on parlait français et aussi avec Mlle Catherine en dehors de la leçon de lecture. Mlle Catherine m'a prise en grippe. Pourquoi ? Il paraît que cette petite veut toujours avoir le dernier mot et puis "elle tourne les fesses en marchant". J'aime l'école pourtant et nos jeux dans la toute petite cour.

En 1917, on attend le petit frère. Quel sera son nom ? Je propose : "Neues Brot", le nouveau pain. Il s'appellera Ernest comme mon père, comme son grand-père, et naîtra le 30 décembre.

En mars 1918, j'ai 6 ans. A Pâques, j'entre dans la "grande école", chez Mlle Marie, soeur de Mlle Catherine mais qui, elle, devient vite pour moi une grande amie.

Une image de guerre encore : juchée sur une chaise dans le couloir, j'écris à la craie jaune sur la porte du placard des phrases allemandes que je fais lire à 3 ou 4 écoliers et écolières assis sur un banc en face de moi. Il y a Anne-Marie et d'autres camarades. Grand-mère est horrifiée. Elle voudrait que Lina soit institutrice mais non qu'elle enseigne l'allemand.

Le 11 novembre, ce fut l'explosion de joie de l'Alsace et de la Lorraine, des jours inoubliables. Je revois le départ des Allemands sur des voitures, des chars à banc. Ils passent devant la maison. Un soldat joue de l'harmonica. Grand-mère lui crie : "Allez-vous en !" et le jeune lui dit : "Nous reviendrons". Grand-mère est blanche de colère. Nous récupérons avec joie la maison entière.

Puis ce fut l'arrivée des troupes françaises et américaines. Des officiers encadraient des Allemands prisonniers. Je suis debout sur un banc au coin de la rue avec mon amie Marie, grand-mère et deux vieilles femmes. Nous criions à tue-tête : "Vive la France ! Vive l'Amérique ! A bas la Prusse !". Nous avons crié au point de ne plus pouvoir dire un mot le soir. Le dimanche qui suivit, ce fut la grande liesse. Nous recevions les soldats français. Nous étions costumés, Eugène en poilu, Odile et moi en Alsaciennes : noeud noir pour Odile, noeud rouge pour moi, Anne-Marie en Lorraine. Messe solennelle puis repas fastueux avec nos invités, deux soldats français. Bal populaire le soir. Nous avons chanté à pleine voix la Marseillaise, la Marche lorraine et aussi toutes les chansons que grand-père chantait en sourdine quand les Allemands étaient là. Des histoires tendres : le jeune garçon qui se fait tirer par une sentinelle parce qu'il passe involontairement la frontière pour aller cueillir des fleurs à sa mère. La ronde enfantine chantée à tue-tête dans les cours des écoles entre 1914 et 1918 : "Cigogne, cigogne, t'as de la chance : tous les jours, tu vas en France. Cigogne, cigogne, apporte-nous dans ton bec un petit pioupiou". Vieilles chansons patriotiques qui ont bercé notre petite enfance, dont les paroles surgissent par bribes dans ma mémoire, et qui ont fait de nous, enfants de Lorraine, irrémédiablement des petits Français.

"Un matin du printemps dernier	L'oiseau fidèle vient s'y poser
Dans ma bourgade lointaine	En dépit des soldats en armes
Une jeune fille au ruban noir	Et la belle essuyant ses larmes
Apparaissait à sa fenêtre.	Mit sur son aile un doux baiser.
Les coeurs palpitaient d'espérance	
Rayon divin qui ne meurt pas	
Sentinelle, ne tirez pas	
C'est un oiseau qui vient de France.	

La sentinelle tire, l'oiseau meurt, la jeune Alsacienne en larmes berce l'oiseau.

D'autres chansons : "Ferme des lilas, ferme des rosiers" racontaient des passages de frontières, parlaient de fermiers accueillants, victimes de leur patriotisme.

2) Richemont (1918 - 1925)

Tout a une fin, même les jours de liesse. La vie reprit dans un village qui, matériellement d'ailleurs, n'avait pas souffert dans ses maisons et ses pierres. Les Allemands quittèrent très vite leurs fermes. Ils n'étaient pas nombreux à Richemont. A Hagondage, ce fut au contraire un gros départ. Ils vendaient leurs meubles. Je note en passant que, dans la maison, nous disions "les Allemands" et jamais "les Boches ou les Fridolins", tout au plus parfois "les Fritz". Je pense que, chez grand-mère, la haine de l'Allemand n'étouffait pas son dégoût de toute vulgarité.

Dans la maison, les soldats français avaient pris la place des soldats allemands au rez-de-chaussée. Ils avaient droit à tous les égards. Dans la maison, ils étaient chez eux. A côté de l'église s'élevait un vieux château déjà bien délabré, occupé par la troupe, des Sénégalais, merveilleux noirs que nous, les enfants, nous admirions beaucoup jusqu'au jour où nous entendîmes leurs histoires "de chapelets d'oreilles". Maman nous surveille davantage. Pourtant ces Sénégalais se tinrent bien dans le village.

Nous reprîmes le chemin de l'école.

L'institutrice était toujours Mlle Marie. En bonne Lorraine, elle savait parfaitement le français et ce qu'elle nous enseignait en allemand, elle le continua en français. Nous étions heureux : plus de gothique, plus d'exercice de prononciation. Le français était notre langue maternelle à tous. Certes il fallut du temps avant qu'arrivent les manuels français. Qu'importe ! On lisait les phrases écrites au tableau noir, on les recopiait, on apprenait par coeur les résumés dictés en histoire, en géographie, en sciences, les récitations nouvelles : "Les connais-tu, les trois couleurs, les trois couleurs de notre France, celles qui font rêver les coeurs de gloire, d'amour et d'espérance ?"

J'avais 6 ans mais Mlle Marie avait à ce moment-là toutes les filles du village, de 6 à 13 ans. Les leçons étaient communes en histoire, géographie, sciences, chant, récitation. Les petites en prenaient ce qu'elles pouvaient. A vrai dire, cela ne m'ennuyait jamais. Calcul, lecture, dictée, grammaire faisaient l'objet de quelques quarts d'heure plus spécialement consacrés à la petite classe. Méthode très analytique pour la lecture, lecture chantée en commun. La table de multiplication aussi était chantée mais on la savait. Plus tard, il y eut les livres de France, livres de lecture que je dévorais en quelques jours et enfin ces merveilleux "Tour de France par deux enfants" qui nous révélaient, page par page, la grande France, la France de "l'intérieur"; le précieux "Lavisserie" en histoire que nous connaissions à peu près par coeur : nos ancêtres les Gaulois, Vercingétorix, Jeanne d'Arc. Le même livre servait 2 ou 3 ans.

L'Alsace-Lorraine avait gardé le régime concordataire pour son école. Nous étions une école confessionnelle catholique à Richemont où une seule enfant était protestante, elle venait en classe 1/2 heure après nous. La classe commençait par la prière dite debout : Notre Père et un cantique. Puis l'institutrice, pendant 1/2 heure, faisait un cours de religion. C'était un résumé de la bible : création, Adam et Eve, Noé... Nous avions une petite bible enfantine illustrée avec résumés à apprendre. Parfois aussi nous récitons à la maîtresse le catéchisme que, de toute façon, il nous fallait savoir pour 11 h. En effet, M. le Curé entrait en classe, l'institutrice se retirait : récitation de la leçon du jour. Cela durait une heure. Le samedi, nous devions en plus savoir par coeur le texte de l'évangile du lendemain et M. le Curé expliquait l'épître que nous devions entendre le dimanche.

A 12 h, après la prière, on rentrait à la maison puis on repartait en classe à 1 h. A 4 h, tartines et fruits, puis devoirs du soir, quelques corvées ménagères : bois à couper, charbon à monter et, au moment des récoltes, cueillette des fruits, ramassage des pommes de terre, balayage des escaliers, cirage des chaussures. Le souper était à 7 h et, après la vaisselle, tout le monde au lit. Il faut dire que, le lendemain matin, il fallait se lever à 6 h 1/2 car la messe était à 7 h, quasi obligatoire au moins dans la famille Kling. C'était une messe chantée par les enfants, en latin, et souvent une messe dite pour un défunt. Aussi chantions-nous la messe des morts quand le rituel le permettait. Nous connaissions vite le Requiem, le Libera nos, le Dies irae... L'église était proche de la maison. Cela permettait aux enfants Kling un rapide passage à la maison pour le petit déjeuner. A 8 h, nous étions dans les rangs des écoliers devant la porte de la classe. Journées pleines, journées qui ne laissent en moi qu'un souvenir heureux.

J'étais une petite fille brune, rouée, bavarde, gaie, pleine d'entrain, toujours en mouvement. Maman m'appelait "Sans-souci". J'étais aussi turbulente qu'Anne-Marie était sage, aussi bavarde qu'Odile était silencieuse, aussi expansive qu'Eugène était concentré. Je me souviens des courses folles à travers le village, d'explorations dans le parc et le verger du "Sécheret"; nous appelions ainsi le château du nom de son propriétaire. Je me souviens de nos jeux de cache-cache dans le grenier, jeux de la petite marchande, surtout le grand jeu du théâtre. La maison était alors ouverte à tous les copains de la rue (pauvre grand-mère !). Quand nous étions lassés de jouer à l'institutrice et aux écoliers, nous nous costumions et nous montions "sur les planches". Nos représentations, tous les contes de Perrault : Cendrillon, le Chaperon rouge, la Belle au bois dormant, Barbebleue... Eugène parfois "disait la messe" avec le plus grand sérieux et combien de fois avons-nous baptisé nos poupées, célébré des mariages...

Nos poupées

Elles étaient bien humbles, bien modestes et on ne peut guère les comparer à celles de nos petites filles. Maman avait l'art de les fabriquer, de les vêtir, poupées de chiffons aux yeux brodés, aux cheveux de laine. Ma préférée, c'était Catiche, habillée en indienne puis en esquimaude (au fil de mes lectures). D'autres jouets étaient l'oeuvre de grand-père ou de papa : landau, lits, chariots, meubles de poupée. Cela nous était donné à la St Nicolas, si nous avions été sages.

La Saint Nicolas

La grande fête des enfants de Lorraine ! On s'y préparait par plus de sagesse car St Nicolas savait tout. C'est le 5 décembre au soir. Nous sommes tous les 6 rassemblés dans la cuisine de grand-mère, assis sur un banc et nous attendons. C'est le grand silence. Nous tendons l'oreille, anxieux : St Nicolas passera-t-il ? Nous avons tout fait

pour cela. Nous avons mis des carottes dans une assiette, sur le perron, pour la bourrique. St Nicolas passe dans le village. Il va de maison en maison. Nous entendons au loin des bruits de clochettes. Soudain, la porte au bout du grand couloir grince, des pas s'approchent, un léger tintement nous dit que la bourrique s'est arrêtée et déguste la carotte. Ernest et Anne-Marie sont blancs de frayeur. Puis on frappe à la porte et nous disons avec ferveur : "Entrez, entrez, St Nicolas !" Il entre, immense, tout de blanc vêtu, une longue barbe blanche, mitre dorée, crosse dans la main droite et, sur son dos, une hotte. Pas un son, nous retenons notre souffle. St Nicolas pose la hotte, toussote pour éclaircir sa voix et, grave, commence l'interrogation. "Odile, as-tu été sage ? as-tu obéi à maman ? as-tu appris tes leçons ?" Il faut répondre et surtout ne pas mentir sinon : "Non, ma petite, tu n'as pas su ta leçon de géographie tel jour... Père Fouettard, une verge pour Odile". Père Fouettard sort de l'ombre. Il est tout noir et sa hotte est pleine de verges. Odile aura une verge..., comme presque chacun de nous, mais comme nous avons tout de même fait des efforts, de la hotte sortent les jouets désirés, des noix, des oranges, des gâteaux. St Nicolas fait son discours d'adieux : "Apprenez bien vos prières, obéissez à vos parents..." La voix de grand-mère s'élève : "Allez, on va chanter pour St Nicolas". Les voix ferventes s'élèvent "St Nicolas, mon bon patron, apporte-nous quelque chose de bon, des pastilles pour les petites filles, des macarons pour les garçons...". Parfois aussi : "Il était trois petits enfants...". St Nicolas se retire discrètement et tout à coup c'est une explosion

Avons-nous cru à St Nicolas ? Sans doute mais à mesure que les années passaient, de petits indices nous menaient à la vérité mais ce ne fut pas un drame le jour où mon frère me dit : "Tu sais, St Nicolas, c'est ton parrain". C'était lui en effet cette année-là. Qu'importait après tout ! Il restait le merveilleux de l'attente et, je crois aussi, le bonheur d'une interpellation directe par un être mystérieux qui nous appelait par notre nom, savait tout de nous et nous reconnaissait en tant que "personne".

Noël

C'était par contre une fête strictement religieuse, pas de Père Noël ni de jouets, pas de réveillons pantagruéliques. Nous célébrions la naissance de l'enfant Jésus. Le 24 au soir, nous installions la crèche. Papa installait l'arbre de Noël, le sapin qu'il avait été cueillir dans les bois. Guirlandes et boules sortaient de leurs boîtes. On suspendait les gâteaux, sablés à trou confectionnés par maman, noix enveloppées dans du papier d'argent. Au haut de l'arbre, trois bougies allumées chauffaient un cercle de laiton muni de 3 tiges métalliques qui frappaient des clochettes tenues par des anges dorés. Nous chantions des cantiques. Nous parlions joyeusement en grignotant noix et noisettes jusqu'à 10 h seulement. A minuit, nous assistions à la messe dans l'église illuminée. Après la messe, vin chaud avec cannelle et citrons, brioches et kugelhof. Nous nous couchions heureux comme des rois.

Je note ici que le sapin, les gâteaux, les boules comme le kugelhof étaient dûs à notre ascendance paternelle alsacienne. Je pense que notre sapin était le seul du village et les Lorrains trouvaient cela "un peu allemand". **D'autres fêtes** rythmaient notre année, religieuses ou profanes : la fête du village, ses boutiques et son bal; la foire sur le champ de Mars; la St Georges, patron de la paroisse en septembre. Pâques et ses rites spéciaux. Un long carême sévère : deux jours d'abstinence par semaine, pas de chocolat, de bonbons pendant 40 jours; assistance à tous les offices de la semaine sainte, confession, messe; les "ténèbres" le soir; le samedi saint : bénédiction de l'eau, du feu, lever à 5 h 1/2. Les offices des 3 derniers jours étaient annoncés par les gamins du village par les crécelles. Ils parcouraient en bande le village en chantant : "Au premier coup de la messe", on sonnait 3 coups. C'était un travail. Le samedi saint, après la messe du matin, ils passaient de maison en maison, ramassant sous et oeufs, leur salaire. Les cloches avaient fui le village, le jeudi saint. Au Gloria de la messe, elles s'étaient envolées pour Rome "pour se confesser au Pape". Avons-nous cru aux cloches parties pour Rome ? J'en doute. J'ai dit un jour à grand-mère : "Pourquoi se confessaient-elles, elles ne peuvent pas faire de péchés, elles ne peuvent pas désobéir..." Mais cette légende était si jolie, si bien accordée à la joie subtile émanant d'une nature qui renaissait à la vie. L'air s'emplissait de douceur, de parfums et dans le bleu du ciel, parmi les légers nuages blancs, nous cherchions en ce matin du samedi saint les ailes bleues, rouges, jaunes des cloches qui regagnaient leur clocher.

Le jardin retentissait de nos cris, de nos rires. Les cloches avaient éparpillé partout les oeufs de Pâques. Nous les cherchions sous les buissons, sous les groseilliers, sous les buis, oeufs bleus, rouges, verts; oeufs cuits dur et peints ou passés au thé ou au café; oeufs en chocolat après la guerre. Tout était rassemblé pour une distribution équitable. Heureux, nous mordions à pleines dents dans ces oeufs durs tellement meilleurs que ceux qui nous étaient parfois servis à table.

Les processions

Il y avait la Fête-Dieu et nos corbeilles de pétales de roses, les "repositoires" dans chaque rue du village. On s'y arrêtait pour une bénédiction par le prêtre, on chantait "Tantum ergo" et on repartait. Notre porche était transformé en "repositoire". Nous l'avions érigé la veille et décoré de toutes les plantes vertes de la maison, de toutes les fleurs du jardin, de tous les cierges de nos premières communions.

Le 15 août, une autre procession à travers le village. Les jeunes filles en blanc portent à quatre une vieille statue de la Vierge, une Vierge au raisin.

Les 1 et 2 novembre, procession au cimetière. M. le Curé bénissait toutes les tombes.

Moins spectaculaires, les processions des Rogations. Elles se déroulaient pendant 3 jours avant l'Ascension, le matin, en semaine. La messe commençait 1/2 h plus tôt. Après la messe, nous partions dans la campagne. M. le Curé partait en tête. Derrière lui, l'enfant de chœur portait la croix et, à ses côtés, un servent avec le bénitier et le goupillon et un autre avec l'encensoir. Nous allions dans la brume du matin. Les enfants des écoles et quelques paysans en plus des femmes qui ordinairement assistaient à la messe. Nous récitons le chapelet et chantions des cantiques. M. le Curé s'arrêtait en pleins champs, bénissait la terre, implorait la bénédiction du ciel pour que la récolte soit bonne. Ces processions devaient avoir lieu au printemps. Elles m'ont laissé le souvenir de moments merveilleux de recueillement, d'accord profond entre Dieu et la nature, entre Dieu et l'homme qui se repose en lui.

Mes années d'enfance furent heureuses et maintenant que les ans ont passé sur ces souvenirs lumineux, je cherche les éléments de ce bonheur. Il faut peu de choses pour qu'un enfant soit heureux. Nous vivions à la campagne, nous n'étions pas riches : 6 enfants, pas d'allocations familiales, pas de prime à la naissance, mais nous nous épanouissions sans complexes dans un monde où nous nous sentions bien à notre place, un monde qui ne nous effrayait pas.

Est-ce parce que nous nous sentions en sécurité ?

Le foyer de mes parents était sans histoires : pas de discussions, pas de disputes. Papa et maman s'aimaient bien, cela ne faisait pas de doute pour nous malgré l'absence presque totale de manifestations affectives. Les Lorrains ne sont pas démonstratifs. Papa décidait, maman s'inclinait. Papa était sévère : on ne parlait pas à table, on était à l'heure aux repas, on saluait ses parents au réveil, on se lavait les mains avant de se mettre à table, on ne ramenait pas de mauvaises notes à la maison, on obéissait immédiatement, on ne mentait pas... Nous recevions des gifles, parfois des fessées et même du martinet. Il faut le dire; ces punitions ont toujours été méritées, papa était juste. Nous boudions un peu puis tout était oublié jusqu'à la prochaine bêtise.

J'étais le N° 3 entre les deux aînés et une cadette de 2 ans avant les deux dernières naissances, en 1917 et 1924. Je n'ai pourtant jamais connu les difficultés que l'on dit aujourd'hui inhérentes à cette situation de 3^{ème}. Certes, maman s'occupait moins de moi que du bébé mais je n'en souffrais pas. Je me demande maintenant si la présence de grand-mère n'a pas été pour moi compensatrice.

La grand-mère Haumesser

Elle est toujours présente dans mes souvenirs d'enfance. Cette femme forte, grande et belle, gaie et toujours en mouvement nous aimait tous d'une égale affection mais, très vite, elle s'intéressa spécialement à moi. J'étais dès le début ce qu'on appelle une bonne élève : une mémoire facile, un esprit curieux, un vocabulaire riche, une élocution correcte... Je devais tout cela d'ailleurs à grand-mère, au langage qu'elle avait imposé à sa fille puis à son gendre et à ses petits enfants. Elle qui avait voulu être institutrice déclara, alors que j'avais 6 ans : "Elle sera institutrice" et me prit alors sous sa protection. C'est chez elle que je faisais mes devoirs. C'est à elle que je récitais mes leçons. Elle me fit lire ces précieux cahiers où autrefois elle copiait des poèmes. Puis peu à peu elle me raconta des contes, contes de Perrault, me fournit des livres, les livres de la Comtesse de Ségur, des almanachs... Je lisais tout ce qui pouvait être lu dans la maison, pas grand-chose certes mais je parlais avec grand-mère de toutes mes découvertes. Un jour pourtant elle me retira des mains un vieux livre que j'avais déniché au fond d'une armoire. J'y lisais émerveillée l'Apocalypse. Mais c'était une bible protestante. Les catholiques, en 1925, ne lisaient pas la bible, surtout pas dans un texte protestant. Je n'ai jamais retrouvé cette vieille bible.

Grand-mère m'emmenait aussi dans ses journées charitables à travers le village. Nous allions voir telle personne infirme, telle malade, telle femme enceinte. Elle fournissait des couvertures, des layettes. Tous nos habits passaient, lorsqu'ils étaient trop courts, à ses protégés. Pour eux, elle savait demander, elle connaissait les maisons où elle pouvait frapper. Maman disait : "Elle nous enlèverait le pain de la bouche pour le donner". Moi, je l'admirais. Je l'admirais d'autant plus qu'elle vivait elle-même au jour le jour. Grand-père souvent ne travaillait pas, restait à la maison par l'état de ses jambes couvertes d'ulcères variqueux. Alors c'est grand-mère qui binait au jardin, qui allait au champs, qui nourrissait poules et lapins. Grand-mère est morte à 60 ans après une semaine de maladie. J'avais 14 ans. Ce fut mon premier grand chagrin et la fin de mon enfance.

Elisabeth, la grand-mère alsacienne

J'ai peu connu grand-père Kling. Il est mort assez jeune d'une tumeur du foie. Il était grand, beau, avec des yeux et des cheveux d'un noir de jais.

Grand-mère lui a survécu de longues années. Elle devait mourir en 1940 à Richemont. Elle était travailleuse (lingère) mais elle ne parlait pas français. Je ne l'aimais pas parce qu'elle voulait faire de moi une couturière. Je détestais la couture. Elle n'admettait pas qu'un enfant lise, étudie, c'était inutile. Seuls les métiers manuels comptaient. Elle cuisinait très bien mais voulait me faire aimer la tarte à l'oignon que je détestais. Je redoutais les vacances à Schiltigheim. Papa nous envoyait l'un ou l'autre 15 jours au moment des grandes vacances. Longues, longues vacances ! A cause de cela, je n'ai jamais envoyé mes propres enfants en vacances seuls chez leur grand-mère.

Je ne voudrais pas quitter ces années d'enfance sans noter la place importante de la vie religieuse au long des jours. M. le Curé était le grand personnage du village. Le nôtre était bon, intelligent et savait se faire aimer de

tous. Je n'en ai pas connu d'autre avant mon "envoi" de Richemont. Les fêtes religieuses scandaient l'année. Je fis ma communion privée à 8 ans et ma communion solennelle à 12 ans dans une totale ferveur. M. le Curé dirigeait les groupes de jeunes. Nous préparions des matinées théâtrales; Nous avions une chorale. M. le Curé avait une bibliothèque, organisait les excursions, les sorties au Luxembourg, dans les Vosges. Il était vraiment l'animateur et se faisait aider par l'instituteur et l'institutrice.

Le village

Quelques traits maladroits ne peuvent suggérer l'univers clos qui fut celui de mon enfance. Quelques maisons ramassées à l'ombre d'un clocher. Les maisons lorraines accolées les unes aux autres, des maisons de pierre jaune, rectangulaires, aux toits de tuiles rouges, des maisons de lignes simples, grandes sinon confortables, de grands porches de grange, de grands greniers. Parmi ces maisons, la nôtre, face à l'église, à deux pas de l'école. Maison, église, école, c'est toute mon enfance. Mon village est un nid douillet qui suffit à mon bonheur.

Les voyages

Cet univers clos, nous le quittions parfois, différents en cela des autres enfants du village. Parce que papa était employé des chemins de fer, nous étions des voyageurs, c'est-à-dire que nous prenions quelquefois le train. Parce que papa était alsacien, nous allions souvent à Strasbourg et parce qu'il aimait son Alsace, nous connaissions et la plaine et les Vosges. Nous avions 7, 8, 10 ans. Le train nous arrêtait au pied des collines à Thann, Ottrot, Sichertwiller... Nous partions alors à pied, sac au dos. Nous chantions sur la route montante du St Odile, des Trois Épis, du Nidefer, de Haut Bar, du Donon, du Grand Ballon... Papa était le meilleur marcheur. Nous nous arrêtions pour manger nos casse-croûtes, puis repartions à la conquête des sommets. L'excursion se faisait le plus souvent dans la journée mais il nous est arrivé aussi de dormir dans une ferme des hauteurs et de continuer la route des Crêtes le lendemain matin. Papa connaissait le nom de toutes les ruines vosgiennes, l'itinéraire le plus agréable à travers les forêts de sapins, de chênes ou de pins. Il connaissait toutes les légendes mais aussi le nom de ces fleurs qui nous n'avions jamais vues en Lorraine : digitales, aconit... Nous mangions des myrtilles, ramassions des pommes de pin. Ces excursions de 2-3 jours ont laissé, dans la famille, de très bons souvenirs. Elles nous ont révélé un papa alsacien, exubérant, amateur de bonne chair, de bonne bière, de münster, de saucisses; de tartes aux fruits... Pour lui, aucune cuisine n'égalait la cuisine alsacienne. Nous étions de son avis car la cuisine lorraine de notre enfance était vraiment très simple : potée au lard, tartes épaisses, pommes de terre rôties, salades... En Alsace, un repas était apprêté et servi d'une façon plus qu'attrayante, c'était un régal et un plaisir pour les yeux autant que pour la bouche. Maintenant encore, je pense que rien ne vaut la charcuterie et la pâtisserie alsaciennes.

Nous avons connu l'Alsace et le Luxembourg mais, plus tard, vers 10-12 ans pour les plus petits, nous avons aussi connu la France.

Là encore, nous partions en train pour 3-4-5 jours. Papa organisait son itinéraire de telle sorte que nous passions au moins 2 nuits dans le train. C'était un peu fatigant mais nous étions infatigables. Quelques voyages dont je me souviens : Paris évidemment, Montmartre, la Tour Eiffel, Notre-Dame, la Sainte Chapelle, le Panthéon, les Invalides; Nice : la promenade des Anglais, Menton, Vintimille, Monaco et le musée océanographique; Lourdes et Biarritz, le cirque de Gavarnie, les grottes du Loup. Voyages d'agrément et voyages instructifs. Papa avait une passion : la géographie. Il avait une mémoire extraordinaire pour tout ce qui concernait un lieu qu'il avait visité. A cette époque, tout en me trouvant très bien dans mon village, je rêvais de voyages plus lointains encore et je disais : "J'irai en Amérique quand je serai grande; je me ferai missionnaire et j'irai en Afrique". Je ne suis allée ni en Afrique ni en Amérique et je ne suis pas entrée au couvent.

3) E.P.S de Thionville (Octobre 1925 - juin 1927)

A 13 ans, Pâques 1925, je devins élève de l'école primaire supérieure de Thionville. Cela se fit assez brusquement. Au village, Mlle Marie avait pris sa retraite, quelques années auparavant. Elle avait été remplacée par une jeune institutrice lorraine mais originaire de la région mosellane de langue allemande. Elle avait toujours parlé allemand dans sa famille et avait fait toutes ses études en allemand. Par quelle aberration la nommait-on dans un village de langue française ? Pour qu'elle apprenne le français... ? Quoiqu'il en soit, malgré les pétitions des villageois, Mlle Bour ne quitta Richemont qu'en 1944. Pour nous, ses premières élèves, ce fut un désastre. Elle était manifestement perdue, noyée. Nous nous moquions de ses fautes d'orthographe, de ses germanismes, de ses fautes de syntaxe, de son accent... Elle perdit vite toute autorité sur nous, les grandes. Elle perdit aussi sans doute toute confiance en soi. Elle savait qu'elle n'était pas à la hauteur. Nous répétions éternellement les mêmes leçons, les mêmes chants et nous chahutions souvent, des petits papiers circulaient de main en main, des marrons crépitaient sur le fourneau... Je m'ennuyais. Mlle Bour n'osa pas nous présenter au certificat d'études en 1924.

En 1925, quand papa comprit qu'elle ne nous présenterait pas non plus, il alla trouver Mlle Usselman, directrice de l'E.P.S., dont il avait fait connaissance sur les quais de la gare. Très complaisant, il lui arrivait d'aider certaines dames ou demoiselles à descendre les hautes marches des omnibus d'autrefois. Devant l'urgence, j'avais 1 an de retard, elle accepta de me prendre à la rentrée de Pâques dans la classe du certificat. Un rapide examen des cahiers et livres de Richemont faillit tout remettre en question. Il révélait que nos études s'arrêtaient au niveau du cours élémentaire.

Mme Bujadoux me prit à l'essai. Méridionale toute ronde, aimable, enthousiaste, elle me mit en confiance mais que j'étais malheureuse ! Il y avait un tas de mots que je n'avais jamais entendus. Je me souviens du jour où elle me demande : "Quelles sont les dimensions de ce rectangle ?" Le mot "dimension" en calcul, je ne savais pas ce que cela voulait dire. Je peinais en calcul, en science. Par contre, je fus immédiatement brillante en français. J'avais une orthographe impeccable et je savais écrire. Je connaissais la grammaire française. La première rédaction était un sujet libre : Racontez des souvenirs de vos dernières vacances. Je racontai la recherche des oeufs dans le jardin au matin de Pâques. Avant de rendre les compositions, Mme B. m'appela : "Est-ce vous qui avez écrit cela ?". Elle était perplexe, m'interrogea longuement sur ma famille, mes lectures. J'avais la meilleure note. J'avais surtout conquis une réputation. Je devenais une bonne élève et bientôt la meilleure élève de Mme B. J'eus le fameux certificat en juin avec 11 de mes compagnes et Mme B. remplaça le prix d'excellence, qu'on ne pouvait donner à une élève n'ayant que 3 mois de scolarité, par cinq prix d'honneur décernés aux 5 premières de la classe.

La vie à l'E.P.S. de Thionville

Je pars le matin de Richemont en train. Je suis la seule enfant de Richemont qui va à l'EPS. Une autre fille va à la Providence. Dans le train, je retrouve Madeleine Kehrès, en deuxième année. Vingt minutes de train, un seul arrêt à Uckange, des cheminées d'usine. Eugène est au lycée, il a eu son certificat à 12 ans. Le lycée n'est pas ouvert aux filles. En classe, je travaille avec joie, tout m'est nouveau, tout m'est facile. Les professeurs sont excellents, en sciences notamment avec Mlle Hurtel que je devais retrouver plus tard à l'E.N. de Metz. Je me passionne pour l'histoire, la géographie mais rien ne m'enthousiasme comme les heures de français. En fin d'année, je suis présentée au concours des Bourses; reçue première. On m'offre, ou on offre à mes parents, deux ans d'internat en préparation à l'E.N. d'institutrices de Sélestat pour préparer le concours d'entrée à l'E.N.. Je n'ai jamais rêvé autre chose que d'être institutrice. Mes parents acceptent donc Sélestat.

4) École Normale de Sélestat (Octobre 1927 - juin 1929)

Sélestat, ville d'Alsace, ville de la plaine mais nous ne connaissions que l'École Normale. Mon père a dû m'amener le 30 septembre dans l'après-midi. C'est une surveillante qui m'a accueillie et m'a dirigée sur un groupe de nouvelles. Papa est reparti. En groupe, nous avons fait connaissance avec les salles de classe, le réfectoire, le dortoir. L'école était grande et belle, moderne pour l'époque. Impression de propreté, presque luxueuse, mais aussi de froideur. Ce soir-là, j'étais absolument perdue dans des couloirs sans fin, sur des parquets ou des linoléums trop bien cirés. Mon dortoir comprenait 12 boxes, étroits mais confortables : 3 cloisons, 1 rideau, 1 lit, 1 chaise, 1 table de nuit, 1 meuble haut pour notre linge. C'était impeccable. Je m'y sentais étrangère, à l'étroit. Il fallut ranger le trousseau, les menus objets de toilette, aller à l'étude, ranger cahiers et matériel scolaire; déposer au réfectoire la serviette de table et son enveloppe, à la cordonnerie, les souliers, les chaussures et le nécessaire à chaussures. Le dîner de ce soir-là me sembla trop copieux. Une prière nous réunit à la chapelle et ce fut le coucher pour une nuit trop longue. Je ne dormis pas un seul instant. Sélestat était l'E.N. catholique pour les trois départements de l'Est. C'était une école confessionnelle préparant des maîtres pour les écoles catholiques des 3 départements. L'E.N. protestante était à Strasbourg. Je retrouvais le régime confessionnel car les EPS comme celle de Thionville étaient absolument laïques. L'école comportait 5 classes d'une trentaine d'élèves chacune : 2 classes préparatoires qui préparaient le Brevet élémentaire et l'entrée aux 3 autres classes normales. Ces 3 dernières classes préparaient le Brevet supérieur, examen fractionné en 3 parties. Ainsi à la fin de chaque année, il y avait un examen.

Nous étions les "Prép", c'est-à-dire les "petites". Les normaliennes nous regardaient de haut. D'ailleurs, nous n'avions avec elles aucune relation, sauf au réfectoire et au dortoir. Au dortoir, une élève de 3^{ème} année était chef de dortoir. Elle occupait comme nous un boxe mais elle était la surveillante et la responsable de notre tenue. Ma surveillante fut, cette première année, Hélène, ma future belle-soeur. Elle fut aussi, par hasard, mon chef de table au réfectoire. Les tables de 10 comprenaient 2 élèves de chaque année. J'étais donc en bout de table, face à une élève de ma classe. Avec elle seule, la conversation était possible, possible mais non facile, car nous étions subjuguées par nos aînées. Le silence était à peu près de rigueur car la conversation devait se faire presque à voix basse. Or mon interlocutrice était séparée de moi par une table assez large. Ces repas furent immédiatement pour moi un supplice. Nous étions servies par le chef de table. C'était une louche pour toutes. Il fallait manger tout ce qu'on nous donnait. Nourriture riche, abondante. Je ne pouvais me faire à ces montagnes de purée, à ces soupes épaisses, à ces gâteaux de riz couronnant un repas déjà trop fourni. Il y avait les lentilles, les tranches de colin, les pruneaux avec les nouilles. Je ne dis pas que cette nourriture était mauvaise, je dis que sa monotonie était lassante et surtout que, pour moi, elle était trop abondante. La cuisine et l'internat étaient tenus par des religieuses, gentilles, discrètes. Nous ne les voyions guère que dans les couloirs, dans la lingerie ou à l'infirmerie. Mes premiers jours furent durs puis la vie s'organisa peu à peu.

Évidemment dans cette sainte maison, tous les **professeurs** étaient à leur poste au matin du 1^{er} octobre et le travail commença sérieusement dès le 1^{er} jour.

Ces professeurs étaient dans l'ensemble d'un certain âge, 40-50 ans et même 60. Je ne parle pas de la directrice, elle était malade et je n'en ai gardé aucun souvenir. Mais il y avait une équipe de vieilles demoiselles dont nous ne savions jamais le vrai titre, professeurs chargées en même temps de surveillance. Elles faisaient leur

apparition à l'heure "des charges", elles passaient dans les études le soir, elles passaient au réfectoire et même parfois au dortoir. Quel était le régime de ces professeurs ? Je ne sais mais cette surveillance continuellement exercée sur nous, les petites prép., je ne sais si les normaliennes la subissaient elles aussi, me fut vite odieuse. Sélestat fut une école où j'étouffais. Aux heures de classe, ces professeurs étaient d'ailleurs excellents. Ils nous faisaient travailler d'arrache-pied. C'était sérieux, pas toujours très drôle, mais l'époque n'avait pas encore donné la parole aux élèves.

Les élèves

28 dans notre classe : 5 Mosellanes, les autres sont du Bas et Haut Rhin; tout de suite, un fossé entre les Lorraines et les Alsaciennes. Les 5 Lorraines étaient toutes de langue française et sortaient des EPS de Moselle. Les Alsaciennes parlaient "alsacien" dans leur famille et venaient de cours complémentaires tenues par des religieuses. Les Lorraines étaient vives, rieuses, bonnes en français. Les Alsaciennes étaient compassées, disciplinées, toujours prêtes à tout accepter; elles n'avaient aucun sens de l'humour, avaient toujours l'impression que les Lorraines se moquaient d'elles, de leur accent, de leurs fautes de syntaxe.

Deux Lorraines entrèrent avec moi à l'EN de Metz en 1929. Claire Calba, calme, heureuse, fille de cultivateurs, dangereuse à qui n'échappait aucun ridicule. Elle était pince-sans-rire, gardait un calme imperturbable alors que sa voisine riait de ses réflexions et se faisait punir.

Germaine Crosia, la bonté même, la générosité, la poésie. Fille d'un Italien et d'une Lorraine, elle était la joie de vivre et, sous l'oeil ébahi des Alsaciennes, elle déclamaient dans le silence de l'étude du soir des vers de Hugo, Lamartine, Verlaine, ou entonnait une de ces chansons sentimentales dont elle avait le secret. Elle fut une de mes amies très chères. Elle est morte la première de nous toutes, elle n'avait pas 40 ans.

Deux autres Lorraines, Elfriede et Valentine, étaient plus insignifiantes. C'est surtout le trio, Germaine, Claire et Lina, qui devint la bête noire de la hiérarchie. Ces Lorraines semaient le mauvais esprit dans la classe, elles étaient indisciplinées, insolentes; elles pervertissaient les gentilles Alsaciennes.

A 15 ans, j'étais la fille des sympathies ou des antipathies. J'allais vers celles qui me plaisaient, dédaignant les autres. J'avais des amies parmi les Alsaciennes. Gérarde, longue, maigre, un grand nez, de grands yeux verts, de longues nattes blondes, un teint pâle, mais surtout une envie de discuter de tout, une façon de voir les choses en profondeur, une manière de philosopher sur tout. Nous étions faites pour nous entendre. Nous fûmes vite inséparables, en classe, en récréation, en étude. Elle était fille d'instituteur, d'une famille de 10 enfants, sérieuse et pourtant lucide, sentimentale et raisonnable. Cette amitié devait être à l'origine d'une curieuse histoire qui éclaire bien l'atmosphère de Sélestat. Gérarde fut un jour convoquée chez Mlle D., interrogée longuement sur nos relations mutuelles. On lui demandait de ne plus me fréquenter, de laisser tomber son amie lorraine qui ne pouvait que lui faire du mal. Bref, on craignait une de ces amitiés particulières dont ni Gérarde ni moi ne connaissions rien. Gérarde s'est défendue et notre amitié en est sortie raffermie et plus solide que jamais. D'autres compagnes alsaciennes, intelligentes, bonnes élèves, surent vite se défendre en classe. Certes, nous étions meilleures en français, en rédaction surtout, mais elles triomphaient en mathématiques, en sciences, en allemand, en religion. Certaines devinrent le "Club des philosophes", des discussions interminables nous réunissaient sur nos lectures, nos idées, nos opinions religieuses, sociales, politiques.

J'avais une très grande facilité de travail. Aussi les heures d'étude me semblaient longues et souvent il me restait une grande heure et je ne savais que faire. Je commençais alors un "dossier". Je lançais, sur une feuille de papier, un mot ou une idée. Le papier circulait de bureau en bureau. Chacune écrivait ce que lui suggérait le mot. Le papier me revenait et repartait sur une idée nouvelle le lendemain. Tout cela, dans un silence pesant. Nous ne devions pas parler, nous ne devions pas lire, nous devions travailler. Je pense que c'est à l'amitié que je dois de supporter Sélestat et de m'y trouver, certains jours, parfaitement heureuse car la vie à l'école n'était vraiment pas drôle en dehors des heures de classe.

La vie à l'école

Lever à 6 h, toilette; 6 h 1/2 : "charges", mot mystérieux au fond, c'était le ménage de la maison. Chaque élève avait sa charge pour la semaine, un bout de couloir à faire briller, une salle à balayer, des lavabos à nettoyer. Ce n'était pas dur, c'était fastidieux. Passer et repasser pendant 1/2 h le même torchon sur des meubles où il n'y avait pas un grain de poussière; passer le même "bloc" sur un lino que l'on juge trop propre, trop glissant, trop brillant.

7 h : étude ou messe pour celles qui le désiraient. J'allais à la messe.

7 h 1/2 : petit déjeuner et classe à 8 h; 12 h : déjeuner.

13 h : promenade. Elle était obligatoire par tous les temps, en rangs par deux. En hiver, il fallait chausser les fameuses bottines à boutons; par temps de pluie, nous enfilions sur nos chaussures des "snowboat" en caoutchouc qui se boutonnaient sur le côté. Chaque classe avait sa surveillante et choisissait sa route. C'était du "footing", on partait d'un pas vif, route de Scherwiller, de Chatenois, de Giessau.

14 h à 17 ou 18 h : reprise des classes avec goûter à 16 h, puis étude.

19 h 1/2 : souper suivi de la grande récréation (musique, lecture, danse). Je me réfugie à la bibliothèque, je lis mais souvent nous nous retrouvons à 3 ou 4 et nous bavardons interminablement.

21 h : prière du soir à la chapelle puis montée au dortoir, toilette et à 22 h, l'électricité est coupée; quelques veilleuses bleutées dans les couloirs. Tout dort.

Le jeudi et le dimanche : grande promenade qui nous menait plus loin sur les routes mais toujours du même pas vif et en rangs.

Le dimanche : messe à 10 h à Ste Foi pour les élèves de langue française à cause du sermon dit en français et à St Georges pour les élèves de langue allemande. L'après-midi, l'école se vidait de toutes celles qui allaient chez elles, de celles qui recevaient des visites. La Lorraine était trop loin. Je n'avais pas de correspondant local et je ne suis jamais sortie, même aux petites vacances : Toussaint, 11 novembre, carnaval. Il fallait cela sans doute pour me faire gravir les pentes de ces Vosges si proches que nous regardions toujours d'en bas, des routes de Chatenois ou de Giessau. L'école organisait une excursion pour les 10 à 20 élèves non partantes. On partait le matin. Le train nous laissait au bas de la montagne : montée à pieds, pique-nique sur l'herbe, et nous redescendions le soir, ravies de ces journées de plein air.

Une école close sur elle-même

L'école était vraiment un milieu clos, elle se suffisait à elle-même. Aucune fenêtre ouverte sur le monde extérieur, un "séminaire". Je pense que c'était voulu : faire macérer ces jeunes filles dans une ambiance de travail sérieux. Être institutrice, c'était non un métier mais une vocation analogue à la vocation religieuse. Je n'étais qu'une "prép.". Je ne sais ce que pensaient les normaliennes. Pour ma part, je m'y sentais partout mal à l'aise, brimée, suspectée. Je ne pouvais, comme certaines de mes compagnes, me couler dans le monde de l'élève idéale, de celle qui plaît aux professeurs parce que toujours silencieusement docile. J'étais très indépendante depuis toujours, très directe, disant ce que je pense ouvertement.

A Sélestat, il fallait être prudente, savoir se taire, parler à voix basse, ne pas critiquer. L'autorité de nos professeurs était sacrée, leur répondre était une insolence, même si cette réponse était polie. Deux professeurs n'étaient pas aussi bizarres, Mlle Leclerc et Mme Charlier. Toutes deux venaient de "l'intérieur". Mme Charlier, professeur de sciences, me plaisait car elle parlait franc et ne s'embarrassait pas de circonvolutions inutiles si elle avait une remarque à faire.

Une certaine conception du catholicisme marquait toute la vie de l'école.

Un catholicisme qui me surprenait, il n'était pas celui de mon enfance heureuse, épanouie, jalonnée de fêtes. Plus tard, je l'ai qualifié de janséniste et j'ai su que certaines de nos vieilles demoiselles étaient des converties. Toute peccadille prenait des allures de faute, de péché, de manquement grave. Le règlement devenait une loi sainte. Arriver en retard à la messe, bavarder ou lire en étude... devenaient des fautes graves dont il fallait s'accuser en confession. Je trouvais cela stupide et il m'arrivait de le laisser entendre. M'exaspéraient aussi les attitudes religieuses considérées comme bonnes et à respecter : rester à genoux la plus grande partie de la messe, aller à la communion mains jointes et yeux baissés. Cette ingérence dans notre vie religieuse des demoiselles-professeurs-surveillantes m'était intolérable.

Dès cette époque, j'avais une foi trop profonde pour qu'elle soit atteinte par de telles remarques. Dieu n'était pas un éteignoir et la foi n'avait de sens que si elle épanouissait l'homme dans sa nature même. J'optais pour une religion de bonheur.

5) École Normale Supérieure de Metz (Octobre 1929 - juin 1932)

La Moselle a ouvert sa première école normale de jeunes filles en octobre 1928. C'est donc à Metz que nous envoye le concours d'entrée de juin 1929. Claire, Germaine, Elfriede et moi, nous sommes reçues. Les autres viennent des EPS et des écoles confessionnelles de la région. Nous sommes 30 élèves dans la classe. L'école est un ancien Casino des officiers allemands. Elle est spacieuse, agréable, accueillante, située hors de la ville, près de la "Porte des allemands". Le régime intérieur est à peu près le même que celui de Sélestat : école confessionnelle, participation aux travaux ménagers, mais l'atmosphère est très différente. Après Sélestat, on ne peut que se sentir libre. Il faut dire que nous sommes chez nous, en Lorraine : des visites le dimanche, des sorties du dimanche après-midi, enfin un week-end par mois chez nous. Les promenades de 13 h sont possibles mais non obligatoires. Elles se font en traversant la ville mais un peu à la débâcle. Il y a bien une surveillante mais elle fait ce qu'elle peut et surtout elle n'est pas disposée à "moucharder" auprès des autorités. La promenade est souvent remplacée par des jeux dans le parc (tennis). Évidemment pour moi, quand je le peux, je passe les temps de récréation en bibliothèque.

Madame

C'est la directrice, une mère-poule; qui veut tout savoir mais s'intéresse réellement à chacune. Je suis une des rares élèves qui ne l'aime pas. Je n'ai jamais aimé être couvée mais je reconnais ses hautes qualités pédagogiques et morales.

Les professeurs

Ils sont intéressants et agréables; On a nommé dans cette école confessionnelle quelques professeurs "athées" qui viennent de "l'intérieur" et veulent un peu secouer notre foi traditionnelle de petites Lorraines. La plus virulente est certainement Mlle M., professeur de français. Pendant les 3 années que je passerai à l'école, je serai en constante opposition avec ses idées un peu primaires sur la religion. Je lui dois sans doute d'avoir cherché à approfondir ma foi, d'avoir réfléchi mes croyances, des les avoir passées au crible de ma raison.

Mlle H. est plus discrète. Elle nous dit parfois : "Vous autres catholiques..." mais elle prêche surtout une morale laïque, sans hypocrisie. Elle hait le mensonge et la paresse. Elle était professeur à Thionville.

Mlle Guillaume et Mlle Legrand me rappellent trop Sélestat, elles en viennent d'ailleurs mais elles sont toutes deux d'une bonté débordante et trouvent à Metz un ton nouveau.

Deux hommes en dessin et musique et le chanoine Cristiani, un prêtre âgé, intelligent, qui nous fait un catéchisme d'adultes, 1 h par semaine.

Les élèves

Aucune ne remplacera Gérarde restée à Sélestat et qui m'écrit toutes les semaines. J'aurai de bonnes camarades mais ce seront des compagnes, rien de plus. Je suis entrée major, ce sera aussi mon rang de sortie, mais cette place de 1^{ère} fait tomber sur ma tête un tas de responsabilités qui empoisonnent ma vie. Je suis responsable de la classe. Si les lavabos sont sales, on me demande des comptes; s'il y a du bruit en étude, c'est moi qui suis punie. Je suis chargée du cahier de notes. C'est un drame le jour où une note a été gommée et falsifiée par une des élèves. Je déteste m'imposer aux autres. J'aimerais être seule dans mon petit coin, les autres n'ont qu'à vivre comme elles le désirent et me laisser vivre à ma guise.

Ces incidents jalonnaient une vie calme le plus souvent et qui convenait tout à fait à l'humeur de mes 17 ans.

J'étais prise par mes études, emballée par les sciences, par la pédagogie (nous faisons des stages à l'école d'application), par la psychologie et la philosophie et évidemment par le français, je découvrais les classiques, les romantiques et même quelques modernes : Claudel, Péguy, Montherlant... La bibliothèque était bien garnie. Certes, nos lectures étaient contrôlées et on ne trouvait pas tout dans les rayons. Je pense que, pour moi, ce fut un bien. Lire tout à 17 ans ne me semble pas l'idéal. La fréquentation des classiques a formé mon style, mon goût et m'a permis plus tard de lire des oeuvres de tous bords en sachant les juger, en me référant à un idéal qui est resté le mien aujourd'hui encore.

Je réfléchis beaucoup, je me pose toutes sortes de questions. Mes compagnes m'ont surnommé "le philosophe". Le problème religieux est au premier plan de mes préoccupations. L'attitude agaçante de Mlle M. y est pour quelque chose. Marie B. réfléchit avec moi. Nous discutons souvent en promenade, en récréation, au réfectoire. Nous reprenons les preuves de l'existence de Dieu du catéchisme Cristiani. Je ne les trouve pas convaincantes et, un jour, je dis à Marie : "Tu sais, Dieu pour moi ne peut qu'exister mais c'est parce qu'en moi, il y a cet idéal de beauté, de justice, de perfection". Elle me dit : "Tu as lu cela dans Descartes". Je ne connaissais guère de Descartes que le nom mais je le lus alors avec avidité et je découvris Pascal.

Dès la première année se forma un petit groupe de "**ferventes**" qui voulions mieux connaître notre religion.

Nous n'étions pas nombreuses, 5 en tout, un groupe secret d'ailleurs. Nous nous réunissions une fois par semaine, nous lisions une page d'évangile, nous cherchions ensemble en quoi cette page nous concernait. L'entreprise était audacieuse à l'époque. Je ne sais si l'idée était venue de Marie ou de moi, elle était née en tous cas de nos discussions et de nos oppositions. Quand je citais une phrase des évangiles, elle me répondait par une autre qui la contredisait. Il fallait y voir clair. En 3^{ème} année, nous apprîmes l'existence de la Paroisse Universitaire et des J.U. à Pâques. Cette année-là, elles se tenaient à Dijon. J'y allai avec Marie. Je revins enthousiasmée. C'est dans le train du retour que je fis la connaissance d'un jeune normalien d'Obervaux aux yeux clairs, aux cheveux blonds, aux sourcils extraordinaires, un bavard qui avait lui aussi un petit groupe de fervents étudiant l'évangile. Il était élève de 2^{ème} année. C'était Jean Ehrhard qui m'écrivit ensuite assez souvent pour éveiller quelque peu les inquiétudes de Madame. Je la rassurai en lui permettant de lire les lettres de Jean, elle ne le fit d'ailleurs jamais.

6) Institutrice (Juin 1932)

La 3^{ème} partie du B.S. est passée. Je suis institutrice. Je ne désire pas continuer mes études. Quelques professeurs m'ont conseillé la 4^{ème} année mais je pense à mes parents et, pour tout dire; j'ai envie de vivre, de voler de mes propres ailes.

Dès juin d'ailleurs, je suis nommée directrice d'une école neuve à Creutzwald. C'est une déception. Je n'aime pas la Lorraine où l'on parle allemand, un stage à Diffenbach m'a laissé un mauvais souvenir. Mlle Legrand qui espère toujours que je continuerai mes études propose de trouver un poste qui me permette de suivre des cours en faculté à Nancy. Ces cours, je ne les ai jamais suivis mais je suis nommée à Hagondage.

Voyages

Le voyage de fin d'études, la 2^{ème} quinzaine de juillet 1932, la Bretagne, les Châteaux de la Loire.

En septembre, voyage offert par les Amitiés de l'Alsace française à l'élève sortie première : une semaine à Paris et une semaine à Chartres.

C'est une initiative privée pour rapprocher Parisiennes et Alsaciennes-Lorraines. Nous sommes 30, 15 et 15.

Voyage très bien organisé par deux grands personnages : Mlle Le Verrier et Mlle Créances. Je découvre Paris, l'art gothique à Chartres. Peu de rapprochement avec les Parisiennes qui ne m'intéressent pas mais une découverte, Yvonne Stintzy, major de Sélestat. Elle connaît mes anciennes compagnes, elle a entendu parler de moi et je la connais par les lettres de Gérarde. Nous sympathisons immédiatement et nous ne nous quittons plus. Au retour, nous sommes deux amies.

Hagondage (Octobre 1932-33)

Une classe CE 1 ère année, 63 filles. Je me mets avec ardeur à l'ouvrage. J'aime ma classe. Je prends contact avec un milieu ouvrier sous prolétaire : enfants qui se nourrissent à midi de café au lait, manque de vêtements, manque de chaussures. Pas d'autre problème de discipline que le bavardage des élèves du fond. Je fais du chant, de la gymnastique. Cela surprend mes collègues ! Ces collègues sont plus âgées. Hagondage est une petite ville et j'ai parfois l'impression qu'elles m'en veulent d'occuper un poste qui n'est pas pour débutante. J'ai pris une chambre en ville et je mange avec les propriétaires, les jours de classe, mais le plus souvent je prends le train et je couche chez moi. Richemont est à 3 km.

En décembre arrive cette chose bizarre : je m'ennuie, je ne trouve pas ma vie assez remplie, les études me manquent, les discussions de l'EN, les livres. Une institutrice a essayé de s'approcher de moi, elle se présente comme catholique, elle est "Davidée" et m'abonne à son journal. Cela ne me plaît pas. Elle me donne du catholicisme une image qui ne me plaît pas. Je ne veux pas de cette religion un peu bigote, de ces dévotions à la Vierge, de ces habitudes religieuses. Toute la religion traditionaliste de ma Lorraine natale semble vouloir soudain m'embrigader. Je dis non aux Davidées et aux oeuvres de charité mais je ne dis pas non à Dieu car, plus que jamais, j'entends comme un appel. Cet appel est si fort que je choisis de rester d'abord catholique, même si ce choix m'impose certains renoncements. J'ai répondu un soir dans la vieille église du vieux village d'Hagondage, souvenir d'un moment fort que rien n'a pu effacer. Il faut un jour choisir, opérer à 20 ans une véritable conversion personnelle. Dieu est appel et c'est l'adulte qui répond vraiment à cet appel. Alors il s'oriente vers une vie plus simple, plus facile. Je me suis toujours sentie libre.

7) Paris (2 janvier 1933)

Un matin de décembre m'arrive une lettre des Amitiés de l'Alsace française. A la suite de mon rapport sur le voyage Chartres-Paris, on me proposait, avec l'accord de l'inspecteur de l'Académie de la Moselle, six mois de stage à Paris. Le but est de nous faire connaître les écoles parisiennes et leurs méthodes d'éducation et d'enseignement. Mon traitement d'institutrice est assuré. Les Amitiés s'occupent de mon logement et de l'organisation des stages. Yvonne Stintzy sera invitée elle aussi. J'accepte à l'étonnement de mes parents. J'ai tant aimé Paris lors de mon voyage d'études et je sens vraiment le besoin d'autre chose. C'est le 2 janvier 1933 que je retrouvai Paris. Je ne savais pas alors que je quittais définitivement la Lorraine.

II - Paris 1933 - 1940

1) Stage à la rue Monge (1932 - 1933)

Elle débarque à Paris le 2 janvier 1933. A la gare de l'Est, Mlle Créances m'attendait, âgée déjà, professeur en retraite, une personne bonne et discrète que j'ai aimée beaucoup plus que Mlle Le Verrier. Avec elle, je prends possession de ma chambre, rue Tournefort, N° 30, une mansarde d'étudiante qu'une simple cloison sépare d'une autre mansarde analogue, louée par une jeune fille, sténo-dactylo. C'est pauvre mais propre.

Le 30 de la rue Tournefort est un couvent de Bénédictines, Bénédictines du St Sacrement. Elles ont transformé la moitié de leur maison en pension de famille pour augmenter des ressources qui leur permettent tout juste de subsister. Au rez-de-chaussée, une chapelle est ouverte au public mais les religieuses sont derrière une grille, il y a clôture. J'ai la possibilité de faire sur place le petit déjeuner. Pour les repas de midi et du soir, je les prendrai à Concordia, foyer de jeunes filles situé aussi rue Tournefort. Le lendemain matin, à la messe de 7 h. 30 dans la petite chapelle des soeurs, je retrouve Yvonne Stintzy. Elle loge à Concordia, nous nous verrons tous les jours.

Je suis attachée à l'école primaire de la rue Monge. C'est tout près par la rue du Pot-de-fer, une école de 15 classes mais je dirai tout de suite que je n'ai pas été émerveillée par l'enseignement primaire à Paris en 1933. Je retrouvais les vieilles méthodes, récitation des tables, des leçons apprises par coeur, enfants menés rondement, entrant en classe en rangs et en silence. Metz nous avait appris les méthodes "actives" : Montessori, Freynet. Je devais par la suite visiter d'autres écoles, y demeurer pour des stages de 15 jours. Je ne retiens de valable de ces expériences pédagogiques que la jolie école maternelle de Clamart, où on appliquait systématiquement des tests Binet-Simon et aussi une classe d'arriérés mentaux.

Je découvris Paris avec ravissement. Je partais au hasard des rues et des ruelles du quartier latin ou de Montmartre. Il y avait les monuments, les églises mais aussi les musées et leurs inépuisables richesses. Tout pour moi était joie et ce temps parisien si doux en comparaison du temps de nos pays de l'Est. Bref, j'étais heureuse. Je vivais.

Quel jour de la semaine avions-nous débarqué à Paris, Yvonne et moi ? Je n'en sais rien. Je sais seulement que le samedi qui suivit, je vis arriver vers moi une Yvonne un peu hésitante, un papier à la main. "Lina, on m'a dit que si je m'ennuyais à Paris, je pouvais aller le dimanche matin à cette adresse (elle montrait le papier), rue Galilée. Il y a un groupe de professeurs et d'instituteurs catholiques qui est bien, on lit ensemble l'évangile. C'est Mlle S. de Colmar qui va aux J.U. qui a rencontré un certain Marcel Légaut. Si on y allait demain..." Cela ne m'emballait certes pas, Yvonne insistait : "Viens avec moi, je n'oserai jamais y aller seule..., juste pour la première fois".

La rue Galilée

Nous sonnions, le lendemain matin à 11 h., rue Galilée. Un immense garçon brun est venu nous ouvrir. C'était Jacques Perret, un peu éberlué devant ces deux provinciales. Il prit la lettre de Mlle S. qu'Yvonne lui tendait, hésita un moment puis nous dit : "Eh bien ! entrez, Marcel Légaut est occupé..., c'est déjà la méditation".

Nous sommes entrées. Une grande table, un tapis de feutrine rouge, une dizaine de personnes, des hommes, 2 ou 3 femmes. On nous regarde à peine. Légaut parle. D'autres parlent puis tous se mettent à genoux et Légaut prie, une prière personnelle qui reprend les thèmes abordés par la méditation.

Légaut vient vers nous, semble aussi timide, aussi gêné que nous. Il m'a dit plus tard : "Quand j'ai vu ces deux jeunes filles de province; j'ai eu envie de leur dire : Allez chez Mlle Silve". Mlle Silve, à la tête des Davidées, reprochait alors à Légaut d'attirer dans son groupe les jeunes institutrices catholiques. Mais Légaut nous dit seulement : "Il y a une méditation tous les dimanches matins et un topo à 3 h. Si cela vous intéresse, c'est ouvert à tout le monde". Il ajouta : "Vous pouvez même déjeuner avec nous si vous voulez".

Nous étions trop émues pour accepter cette surprenante invitation mais la porte refermée, nous nous sommes regardées, Yvonne et moi : "Nous reviendrons, c'est tellement bien. Nous reviendrons cet après-midi". Nous sommes revenues, ce dimanche après-midi et tous les dimanches suivants et plus tard les jeudis. Au début, nous retournions prendre notre repas de midi à Concordia et puis, un jour, nous avons accepté de déjeuner.

Merveilleuse fraternité et merveilleuse simplicité de la rue Galilée. La grande table recouverte de toile cirée, une seule assiette creuse, des mets abondants mais simples, de l'eau, jamais de vin, couvert mis par les convives, vaisselle faite en commun.

Dans la cuisine en sous-sol, Madame Picou préparait les repas. Elle était la belle-soeur d'un "juste" du groupe, elle avait abandonné son métier de secrétaire pour élever son petit Jean-Claude. Avec son mari, elle tenait la maison. Vivaient là en 1933 Jacques Perret, sorti de Normale Sup., il préparait une thèse, Georges Perret (école des Mines), Légaut, professeur à Rennes, absent deux jours, d'autres étudiants ou instituteurs vivant à la maison ou y faisant de brefs séjours : Zadou, Fontaine, Berriot, Voirin, Jean Haumesser... Deux jeunes filles : Jeanne Allibert, José Scherrer, puis Henriette Blanc, Marie... Tout ce monde vivait une expérience communautaire unique, travail manuel, on tapissait, on bricolait avec ardeur, on jardinait même dans un tout petit jardin derrière l'hôtel (Jérôme et ses tulipes !); travail intellectuel intense pendant la semaine, on bûchait, et le dimanche, recherche spirituelle. Quelques sorties organisées par l'un ou l'autre à la campagne, un jeudi, Montfort l'Amaury, au théâtre, à l'opéra... mais c'était rare. La communauté vivait pour la recherche spirituelle, c'était son but et son centre.

Avant de noter l'originalité du groupe Légaut de cette époque, je voudrais une fois encore admirer la réussite fraternelle de ces années 33-34. Rue Galilée, chacun se sentait aimé, accueilli, à l'aise dès le départ. Chacun y prenait une valeur nouvelle, avait soudain la révélation de sa richesse personnelle. L'instituteur était écouté tout autant que le professeur de faculté, il avait son mot à dire. Pas de "racisme" bien sûr mais pas de paternalisme non plus, un respect de l'autre quel qu'il soit. Une seule unité peut-être : notre âge, entre 20 et 30 ans. S'épanouir dans une telle communauté à 20 ans, c'est une grâce, c'est ma grâce, qui devait marquer la vie d'Yvonne et la mienne.

L'originalité du groupe Légaut

Légaut a raconté maintes fois son histoire, l'histoire de ce groupe tala de Normale Sup., des "savants", des chercheurs, mais aussi des catholiques fervents, voulant concilier leur science et leur foi, voulant prendre à la lettre, ou plutôt "en esprit", un vrai évangile. Je voudrais surtout dire la "nouveauité" de ce groupe catholique pour qui le découvrait en 1933. Tout d'abord, c'était une initiative purement laïque. Pas de hiérarchie catholique à l'origine. Des enseignants laïques interrogeaient leur religion. Les prêtres de la rue Galilée n'étaient pas des aumôniers responsables du groupe, ils étaient des "invités", donnaient leur avis mais en "amis", en camarades. C'était un groupe mixte. Les membres du groupe, fervents catholiques, voulaient être aussi totalement hommes et femmes de leur temps, assumer leurs responsabilités civiques, politiques, aller le plus loin possible dans la recherche scientifique, vivre toute leur humanité, "splendeur humaine et ferveur chrétienne".

Si les méditations du matin étaient strictement spirituelles, les topos de l'après-midi abordaient tous les sujets d'actualité humaine : découvertes scientifiques, Teilhard, Gaudefroy; domaines historiques, sciences humaines, Massignon, Dupraz; domaine littéraire, Mauriac, Gabriel Marcel, Gide, Giono, Thomas Mann, Claudel, Péguy; domaine politique, Madame Ancelot (l'Aube), E. Mounier, E. Borne. Le topo était fait par un conférencier. Suivait une discussion où chacun avait la parole. Après le topo, une courte méditation-prière mettait le note spirituelle à une effervescence intellectuelle.

Dans sa recherche spirituelle, le groupe allait aux "sources", aux textes évangéliques, à l'Ancien Testament, aux écrits des Pères de l'Église. C'était alors une nouveauté et même une audace. Pour certains, Légaut était un "protestant".

L'idéal évangélique entrevu, ce groupe voulait vraiment le vivre. Il n'admettait pas la vie double des "bien-pensants", une religion des dimanches qui n'imprègne pas la vie de tous les instants. Il cherchait à vivre les Béatitudes. La simplicité, la pauvreté, la bonté étaient à l'honneur. D'où un certain dédain de la réussite sociale, de la vanité bourgeoise, de la fortune et même de la notoriété.

"Prières d'un croyant"

Le monde des enseignants catholiques attendait en 1930-35 ce renouveau spirituel. Les “talas”, Légaut, furent à l’origine de la Paroisse Universitaire qui prit son essor avec le Père Paris.

Les méditations de Légaut et des autres camarades du dimanche matin étaient prises en sténo, retranscrites et, le jeudi matin, la ronéo tirait la méditation du dimanche précédent qui était adressée dans toute la France aux amis enseignants. Puis ces méditations groupées devinrent un livre : “Prières d’un croyant”, paru en 1933 et qui eut un grand succès.

Les réunions rue Galilée atteignaient parfois 60-80 personnes en 1934. La maison devenait trop petite. Légaut et Perret avaient loué en 1932 une maison campagnarde en Auvergne, avec le projet d’un séjour de vacances entre amis pour un essai de vie communautaire plus détendue avec les amis de province.

2) Lycée Chaptal (1933-34)

En mars 1933, je ne connais pas encore Chadefaud. Je connais la rue Galilée, Légaut, des gens merveilleusement simples, merveilleusement bons. Je découvre la vie dans toute sa richesse. Je découvre une religion de bonheur rayonnante, épanouissante. Je suis heureuse d’être chrétienne mais j’ai besoin maintenant de ce milieu qui est devenu tout à coup ma vraie famille. Comment faire pour rester à Paris et pour continuer cette vie quelque temps encore ?

Avec Yvonne, nous cherchons une solution. Pourquoi ne pas reprendre nos études ? Yvonne parle de “Technique”, cela ne me dit rien. Nous en parlons à Mlle Le Verrier. Elle trouve pour Yvonne une place dans une classe préparatoire à Technique. Elle me conseille Fontenay. Il reste trois mois avant l’examen, pas de place dans les classes de préparation. Je décide de me présenter en juin sans préparation, pour voir mon niveau. C’est de la folie mais je suis admissible. J’échoue à l’oral. Mon manque de préparation et de connaissances est trop évident mais mon admissibilité à Fontenay a subjugué Mlle Le Verrier. Elle me propose une bourse pour une année d’études préparatoires au lycée Chaptal dont le proviseur est son propre frère. J’accepte. Yvonne est admise à Technique. Nous voilà l’une et l’autre assurées d’une nouvelle année à Paris et nous nous retrouvons en août à Chadefaud.

Chadefaud

Chadefaud, une grande maison de “maître”; en face, une ferme; autour de la maison, un immense parc, des pelouses, des arbres, des chemins qui partent dans la nature vers des petits villages auvergnats, pauvres et sales, Augnat, notre paroisse. C’est la région d’Issoire, des Monts d’Auvergne. Devant nous, des dômes arrondis, une montagne douce et paisible, le Montcelet et sa tour en ruines.

Dans la maison, une soixantaine de jeunes, garçons et filles, instituteurs, professeurs; une installation rudimentaire, douches froides, réfectoire dans un grenier aménagé loin de la cuisine. Les plats avaient le temps de refroidir avant d’arriver sur les tables. Les tables sont de grandes planches sur tréteaux, pas de chaises, des bancs de bois. La chapelle est une ancienne bergerie, l’autel est face au peuple.

Légaut et Perret dirigent la maison, l’esprit est celui de la rue Galilée : fraternité, simplicité, pauvreté. Climat de retraite, de récollection mais dans la liberté, dans la bonne humeur. Des horaires de vie monastique, des journées bourdonnantes de prières, de topes, de méditations. Des tâches matérielles, vaisselle, épluchage, ménage, bricolage.

7 h : matines, psaumes “Invitatoires”; messe. Petit déjeuner.

11 h : méditation et déjeuner

15 h : topo (souvent sur l’herbe) et goûter

18 h : méditation ou topo

19 h 30 : souper. Prière - complies - chapelet

Parfois une journée d’excursion : géologie avec l’Abbé Gaudefroy.

Nous trouvions encore le temps de chanter ensemble, de raccommoder les draps de la maison, de retaper les matelas, d’aller nettoyer l’église d’Augnat, de faire tourner le phono... Heureuse jeunesse ! Souvenirs fructueux ! Discussions sans fin avec le Père Paris, le Père Racine et tant d’autres. Nous avons ri, chanté ensemble, nous avons prié avec une ferveur nourrie de notre joie de tous les instants.

J’ai fait trois séjours à Chadefaud, absolument gratuits, et je n’étais pas la seule à bénéficier ainsi de la générosité du groupe. J’ai connu à Chadefaud les amis de province : Marguerite Miolane, Yvonne Gaston, Rousseau, Briquet, Barbazanges, Connet, Chapelle... et tant d’autres que maintenant j’ai des amis dans tous les coins de France, ces amis qui ont été notre joie plus tard et si souvent notre aide et notre soutien.

Dès la deuxième année des séjours de vacances, parce que les participants étaient trop nombreux, il fallut louer une autre maison à un kilomètre à peu près de Chadefaud. Ce fut Scourdois qui fonctionnait comme Chadefaud mais à un rythme plus lent. La maison était plus confortable, la cuisine presque bourgeoise (chère Madame Schneider). On y rassemble les foyers, les personnes plus âgées, les santés plus fragiles. Les deux maisons se retrouvaient au topo de l’après-midi qui se faisait en plein air, soit sur la pelouse de Chadefaud, soit sur l’herbe à Scourdois.

Lycée Chaptal (octobre 1933 - juillet 1934)

Je retrouvai donc Paris, la rue Tournefort, la rue Galilée, en octobre 1933. Je suis étudiante boursière, élève au lycée (à cette époque collègue) Chaptal dans la classe de préparation à St Cloud-Fontenay. Je loge à Concordia, une chambre simple et confortable. J'y prends mes repas.

Ma bourse est de 600 frs par mois. C'est juste et il m'arrivera de dîner d'un petit pain acheté chez le boulanger. Il m'est même arrivé de n'avoir pas de quoi payer le ticket de métro et de faire à pieds rue Tournefort - rue de Rome mais c'était dû à un retard dans le paiement de ma bourse.

A Chaptal, classe mixte, travail par équipes. Cela me plaît. J'y connais Louise Gaillot, Firmin, d'autres que j'ai perdus de vue depuis longtemps. Yvonne Stintzy habite avec sa mère veuve qu'elle a fait venir à Paris. Je la retrouve le jeudi et le dimanche rue Galilée.

Je suis très liée avec une jeune fille qui habite un home de la rue Tournefort, qui prépare aussi Fontenay : Paule Pietis, fille d'inspecteur primaire et d'institutrice. Elle est aussi "laïque" que je suis catholique mais nous nous entendons très bien. C'est avec Paule que je découvre Paris du soir, du théâtre et des concerts. Paule a un principe : une sortie au théâtre une fois par semaine, un concert le dimanche. Je l'accompagne au théâtre, rarement au concert. Elle a heureusement une soeur, elle aussi mélomane, qui l'accompagne le dimanche. Vie d'études, calme, studieuse, épanouissante. Paris me plaît chaque jour davantage. Il m'arrive de partir dans les rues sans but précis, pour le seul plaisir de marcher à la découverte de telle porte, de telle petite place, de telle rue ou venelle. L'histoire surgit à chaque pas. Cour intérieure des vieux hôtels du Marais, secrets des vieux cailloux, des ruelles de Montmartre. tout m'enchanté.

Je me sens vivre, je suis heureuse. Je m'éveille à la vie sociale et politique. Certes, les étudiants des années 30 étaient moins politisés que ceux d'aujourd'hui et les femmes n'avaient pas le droit de vote. Nos discussions étaient surtout théoriques. Nous échangeons des idées, les défendant parfois avec ardeur mais nul ne songeait à descendre dans la rue. Nous nous informions pour plus tard. Je suivais en Sorbonne les cours de Meyerson. Ils me passionnaient malgré un langage philosophique trop haut pour moi.

Deux faits me reviennent en mémoire quand je revis cette année 33-34.

Le 11 novembre 1933, vers 10-11 h du matin, ayant remonté la rue Tournefort vers le Panthéon, longeant la rue de l'Estrapade, je me trouvai soudain au haut de la rue Soufflot devant un étrange cortège. Une foule montait vers le Panthéon, une masse compacte, en rangs de 10-12 personnes se tenant par le bras. Ils montaient, hommes pâles en costume de travailleur, femmes décoiffées traînant avec elles des enfants mal vêtus... Impression de grisaille, de pauvreté. Ils portaient des drapeaux rouges, des calicots avec des inscriptions : "A bas les patrons", "Vive le peuple". Ils chantaient une "Internationale" lugubre, pathétique. Quand le chant s'arrêtait, montaient des slogans hurlés, des cris de colère : "Mort aux vaches"...

Je m'étais arrêtée, vraiment sidérée d'ailleurs. Les trottoirs de la rue Soufflot s'étaient soudain vidés de leurs badauds. J'étais seule et j'avais peur... peur de ces regards hagards, haineux, peur de ces hurlements... Je prenais conscience soudain de la puissance émanant d'une foule en révolte mais aussi de la dépendance totale d'une personne prise par l'enthousiasme d'une collectivité. C'était aussi mon premier contact avec la misère. Je sortais de la classe paysanne et ouvrière... mais les ouvriers de Lorraine n'avaient rien de comparable à ces ouvriers que j'entendais crier et que je voyais défiler. Ceux-ci étaient un autre peuple, un peuple revendicatif et triste, un peuple, non pas acceptant sa misère, mais faisant de sa misère son drapeau. A cause de ce choc reçu le 11 novembre 1933, je ne suis jamais descendu dans la rue. J'ai toujours peur de ces foules grisées où l'individu perd sa personnalité et devient la proie d'un délire collectif. Ce jour-là pourtant, s'il y avait rue Soufflot 2000 manifestants, c'est un maximum. Rien à voir avec les "manifs" de mai 68 !

Il y eut aussi les journées de février 1934. Elles marquèrent nos discussions mais je suis allée à Chaptal comme d'habitude. Je me souviens seulement d'une sortie de Chaptal vers 6 h du soir. Du haut de la rue de Rome, nous avons vu brûler, sur la place, devant la gare St Lazare, un autobus. Nous avons entendu des coups de sifflets, des cris, des hurlements mais nous nous sommes engouffrés dans le métro.

Rue Galilée, se nouaient de solides amitiés, une famille nouvelle pour moi : Légaut, Perret mais aussi Matthieu, Coeurdevey, Delaroque, Girard, Berriot et tant d'autres. Yvonne Stintzy me vantait à longueur de rencontres les qualités d'un jeune "cloutier" formidable, extraordinaire, un vrai "saint" et un homme d'une beauté exceptionnelle. Je lui disais : "Tu es amoureuse", elle ne voulait pas le reconnaître mais se mariait à Chadefaud en 1935 avec Lucien Matthieu.

En juin, je fut reçue à la première partie du Professorat, 13^{ème}. Fontenay n'acceptait à l'école que les 12 premières pour la préparation en deux ans de la deuxième partie du Professorat des écoles normales. J'étais heureuse de ce résultat et m'apprêtais à préparer seule cette deuxième partie en continuant à Paris mon existence d'étudiante boursière et indépendante. Mais Mlle Le Verrier ne l'entendait pas ainsi. L'école de St Cloud admettait à cette époque tous les Alsaciens-Lorrains reçus à la première partie. Elle estima qu'en tant que Lorraine, ma place était à Fontenay. Il fut donc entendu que j'entrerais à Fontenay en octobre. L'obtention de la bourse dépendait, comme mon entrée à Fontenay, de Mlle Le Verrier. Je m'inclinai donc. En août : vacances à Chadefaud, chaudes, ensoleillées.

3) Fontenay aux Roses (octobre 1934 - juillet 1935)

Porte d'Orléans, on montait dans un tramway et, cahin-caha, en 20 à 30 minutes, on allait à travers la banlieue sud, ses pavillons de meulière et ses baraquements plus ou moins confortables. On débarquait à Fontenay, sur la place de l'église, tout près de cette grande maison calme qui nous offrait l'ombre de sa porte cochère puis d'un paisible jardin intérieur où de beaux vieux arbres, des pelouses vertes, des buissons de roses...

J'arrivai à Fontenay avec 8 jours de retard sur mes compagnes. Des difficultés de dernier moment m'avaient obligée à enseigner 8 jours à Hagondage-Cité dans une charmante classe de 36 gamins assez sages, un CE 2. Je quittai mon poste dès que fut nommée une remplaçante.

A cause de ce retard, je fus logée dans le quartier des "toupies". Nous appelions ainsi les élèves inspectrices, plus âgées que nous et plus indépendantes. Une chambre agréable. Le régime était malgré tout celui de l'internat : obscurité à 22 h. J'allumais alors une bougie et je lisais ou écrivais à la lumière de la bougie. Mes débuts à Fontenay furent pénibles. Au lendemain de mon arrivée, je fus convoquée chez Mlle Granvogel, directrice de l'école et subis, à ma grande surprise, un véritable "sermon laïc" : "Mlle Kling, vous êtes ici dans une école laïque. Je sais que vous venez d'une école confessionnelle, que vous êtes une catholique convaincue. Sachez qu'ici la religion est affaire individuelle : pas de prosélytisme, pas de réunion avec d'autres élèves..." Je pense maintenant que Mlle M., ancienne de Fontenay et très laïque, avait renseigné son ancienne directrice, d'autant plus que nous avions échangé, elle et moi, quelques lettres plutôt "acides" depuis ma sortie de l'E.N. de Metz. J'étais abasourdie et surtout profondément choquée. Je ne pouvais admettre une telle attitude, une telle immixtion dans ma vie privée et, sur le champ, je décidai de ne pas rester dans cette "boîte" où déjà j'étouffais. Le lendemain était un dimanche. J'allai à la messe à 8 h 1/2. Le petit déjeuner était servi à 7 h 1/2. Je ne le pris pas (jeûne eucharistique) et, au retour, cela me fut reproché. Il fallait manger, "la communion ne regardait pas l'école". Nouvel étonnement mais je m'aperçus que je n'étais pas la seule "coupable". A la messe, il y avait quand même quelques "fontenaysiennes" et certaines n'avaient pas déjeuné. C'est ainsi que je connus Odette L. et Renée Host. Cependant c'est une fille "effondrée" que les amis de la rue Galilée accueillirent en fin de matinée. Je déclarai mon intention de quitter Fontenay. Jeanne Allibert me raisonna, me calma peu à peu : "Lina, il faut faire un essai. On ne refuse pas Fontenay. Voici ce que je vous propose. Je suis votre "correspondante", je vous accueille du samedi au lundi matin. Vous passerez à Fontenay le minimum de temps". Ainsi fut fait et ma vie durant les deux années de Fontenay fut une vie double, du lundi au samedi : vie d'étudiante effacée, appliquée; du samedi au lundi : vie libre, de détente, rue Galilée. Je n'eus d'ailleurs plus de discussions avec Mlle Granvogel, quelques remarques "acides" au passage mais elle devait avoir assez d'ennuis à la fin de ma première année pour prendre sa retraite et rechercher même l'amitié des catholiques. C'est une autre histoire ! Chaque soir, dans la chambre de Renée ou d'Odette (l'initiative ne venait pas de moi), se retrouvaient 5-6 catholiques pour une courte lecture de la Bible et la prière du soir. Cela finit par se savoir mais aussi cela finit par être admis. Nous propositions aux opposantes d'y assister. C'est pourquoi M.D. fut un jour des nôtres. Les opposantes à Fontenay, c'était les adeptes de "l'Union rationaliste" L'Union rationaliste était le conseiller spirituel de l'école, très imprégnée encore de la mentalité protestante autant que laïque de Félix Pécaut. La journée commençait par un chant commun. Ce fut souvent un psaume, traduction et musique de la Réforme. Nos professeurs étaient neutres mais certains, professeurs, adjoints, répétitrices qui suivaient de près nos études et faisaient aussi des cours, étaient nourris de principes moraux strictement laïcs et vantaient la morale rationaliste, très noble d'ailleurs. Ainsi étaient Mlle Vaisson, Mlle Dard qui succéda à Mlle Granvogel en octobre 35. On nous proposait les soirées-conférences de l'Union rationaliste à Paris. Cela nous valut quelques sorties du soir. Je me souviens d'une conférence d'André Siegfried.

A l'école, une grande place était faite aux "têtes" de l'Union rationaliste pour les causeries formatives de la soirée. Nous avons subi Bayet et ses attaques constantes contre l'Église, le Pape. Pour lui, les évangiles étaient inventés de toutes pièces. Que pouvions-nous dire ? Il savait l'hébreu et détenait ainsi la vérité. Alors malgré l'oeil directorial, nous laissions dire et pensions à autre chose. En 36, c'était l'heure où j'écrivais à Jean. Il y eut Boutroux, Caullery mais, pour être juste, il y eut aussi de Broglie en fin d'année scolaire. C'est après cette conférence que Mlle G. me dit : "Vous le voyez, il n'y a pas que Bayet qui parle ici".

Mlle G. avait des ennuis et était attaquée par des personnes sans doute moins "laïques" qu'elle-même. Une jeune fille enceinte avait accouché dans sa chambre, une nuit, et le docteur n'avait pas été appelé à temps. Une autre avait pris une dose trop forte de barbituriques et, parce que le médecin avait été appelé trop tard, elle ne put être sauvée. Pauvre Mlle G., elle nous a laissé le souvenir d'une personne fatiguée, vieillissante, débordée par une tâche au-dessus de ses capacités réelles. Je la revois, grande, sévère, morne, parcourant le réfectoire, rôdant autour de nos tables rondes. Elle nous est arrivée un jour avec des bas violets. Quel succès ! Des histoires couraient dans l'école. Elle assistait souvent aux leçons des répétitrices, contrôle sans doute.

Ainsi passent les journées fontenaysiennes, cours plus ou moins intéressants, conférences, goûter de 4 h avec Jeanne Paillat et son thé, visites aux vieillards (une sorte de Conférence St Vincent de Paul). A l'étude du soir, j'ai pour voisine Marguerite D., rationaliste, communiste et communarde, une historienne. Nous discutons pendant des heures; parfois le ton monte; nous sommes toutes les deux des "passionnées". Alors Denise M. (le major) fronce les sourcils, nous rappelle à l'ordre. Fou-rire et réflexion aigres-douces de Grande Jeanne.

Disposition de la salle d'étude : 4 historiennes : Odette L., Betty R., Marguerite, Marguerite; 9 littéraires : Denise Minchin, Lucienne Bataillard, Jeanne Paillais (Grande Jeanne), Jeanne Masson (Petite Jeanne), Germaine Ballet, Renée Host, Julie Parent, Suzanne Bouveyron, Lina Kling.

Chadefaud 1935

A Chadefaud, temps chaud et ensoleillé. Je partage la chambre de Lucie Heckly. Journées rayonnantes d'amitié. Je serais tout à fait heureuse si D. ne me poursuivait pas des ses assiduités. Cela a commencé il y a deux mois rue Galilée, un garçon qui cherche à tout moment à vous sourire, à vous parler, un garçon comme les autres mais qui tout à coup parle amour et mariage. Odette, Lucie s'amuse. Moi, je suis énervée, je n'aime pas ce garçon, il n'y a en moi aucune attirance physique pour ce type d'homme trop blond. Il ne veut pas comprendre. Je ne sais pas être brutale. C'est Légaut qui se charge de lui dire la vérité mais quel roman alors ! N'y pensons plus. D. quitte Chadefaud assez vite et je reprends ma vie insouciant.

Un soir, nous chantons la chanson des adieux pour un groupe de personnes qui doit quitter Chadefaud le lendemain matin. Tout à coup, je remarque un garçon qui me sourit. C'est un des partants, châtain, des yeux bleus. Je me sens fondre et rougir et, en moi, s'installe une certitude : "C'est celui-là !". Jean Haumesser, quelques instants plus tard, m'invite à une promenade avant la prière du soir. Nous partons sur la route d'Auignat. Quand nous rentrons, une demi-heure plus tard, j'ai accepté ce qu'il me demandait, une correspondance d'une année pour nous connaître mieux et juger si nous nous aimerons assez pour bâtir ensemble un foyer. Jean est alors professeur au lycée du Parc à Lyon. La correspondance très régulière dès octobre 1935. Bien vite s'ajoutent les voyages Lyon-Paris, tous les 15 jours.

4) Mariage (1935-36)

Elle passera à une vitesse folle. Le travail scolaire est souvent délaissé pour les missives à Jean. Visite de Jean à Richemont à Noël. A Pâques, je vais à Montreux.

Le mariage aura lieu le 28 juillet à Richemont. Un grand mariage. Papa Kling mène deux filles à l'autel. Anne-Marie a accepté en effet un mariage célébré le même jour. Présence de l'Abbé Fauvel et son allocution est à la fois simple et profonde.

J'ai été reçue à la 2^{ème} partie du Professorat et reçois une nomination pour Châtillon sur Chalaronne. Notre vie s'annonce donc sans histoire. Nous pensons nous installer à Lyon en septembre. Voyage de noces en Luxembourg puis passage à Montreux, dans les Vosges et court séjour à Chadefaud.

En septembre, Jean reçoit une nomination inattendue pour Paris. Je demande aussi une nomination dans la région parisienne. Hélas ! les jeunes débutants devaient, à cette époque-là, commencer par la province. On me propose Mouy ou Pithiviers. Cela nous semble trop loin. Je refuse et demande des suppléances à Paris. En fait, j'aurai deux suppléances, l'une au lycée Camille Sée et l'autre à l'E.N. de St Germain.

Il faut dire que la question de mon travail n'était pas pour nous essentielle. Jean ne désirait pas que je travaille. Il rêvait d'une femme au foyer. Moi-même, j'avais tant à faire pour installer mon appartement. Je me trouvais si bien dans mon intérieur que je n'ai pas souffert de ne pas partir tous les matins pour un travail extérieur. Après avoir vécu un mois rue Galilée, nous trouvons un appartement dans un immeuble de la Porte de Vanves, l'immeuble moderne de 1936, tout confort, chauffage, vide-ordures... Je m'essayais à la cuisine, au ménage, à la lessive, à la couture et, les dimanches, nous retrouvions les amis rue Galilée.

5) Les jumeaux (1937)

En janvier 37, je commençai ma première grossesse. Débuts assez pénibles, nausée, sciatique. Que je trouve long le chemin de la Porte de Vanves à St Germain où j'enseigne jusqu'au 1^{er} juin. Jean enseigne à Janson de Sailly et son collègue Desmousseaux l'entraîne à une collaboration pour des manuels scolaires.

Chadefaud en juillet puis vacances d'été à Montreux avec les Albert et à Richemont.

Une mobilisation de trois jours pour Jean (anschluss) en septembre.

Les premiers jumeaux (19 octobre 1937)

Nous rentrons pour le 1^{er} octobre à Paris. Dernière visite à la Maternité du Bon-Secours où je me suis inscrite pour l'accouchement. La radio révèle la présence de jumeaux, assis face à face. Dans le bus qui me ramène à la maison, je pleure comme une Madeleine. Des jumeaux, pour moi, ce sont des êtres anormaux ! Jean prend très bien l'événement mais m'engage à ne pas prendre le poste qu'on me propose dans le quartier, il s'agit d'ailleurs d'un poste d'institutrice. Nous gardons le secret. La naissance a lieu le 19 octobre, un jour d'automne ensoleillé, à 10 h 15 et 10 h 30 du matin. "Siège" pour Blandine. Bernard s'étant placé "en travers", on m'endort et l'accoucheur va chercher le bébé. Deux beaux enfants, poids normaux (2 kg 500 et 3 kg 250). Nous sommes heureux. Jean a embauché une femme de ménage. Elle vient tous les matins. J'ai une machine à laver car les couches et langes n'ont pas été remplacés par la cellulose. Je nourris les bébés mais il faut compléter. Les journées passent vite, très remplies par les menues tâches matérielles le matin, la promenade des bébés l'après-midi.

Baptême le 14 novembre. Yvonne Hasdenteufel et Jean Albert, marraine et parrain pour Jean Bernard, Victor Host et Monique pour Blandine, baptême à l'église St Antoine de Padoue, tout à côté de notre immeuble.

Un projet naît rue Galilée. Nous rêvons de construire une "communauté", vivre ensemble pour mieux soutenir les activités du groupe. La maison rue Galilée se fait trop petite. Il faut chercher un hôtel particulier plus vaste où

pourront vivre Légaut, des étudiants et deux familles (les Voirin et nous). L'hôtel est trouvé, 8 rue Léo Delibes, l'association 'Familles unies' est constituée.

6) La rue Léo Delibes (octobre 1938)

Nous quittons la porte de Vanves pour le quartier bourgeois et calme du 16^{ème}. La maison est vaste. En sous-sol, la cuisine; au rez-de-chaussée, les salles de réunion et la salle à manger; au premier étage, Légaut et quelques étudiants; au deuxième étage, les Voirin; au troisième, nous. Les pièces sont immenses. Au troisième, une vaste cuisine (d'autrefois) carrelée donne sur une cour intérieure, jardin de la "Comtesse" où se donnent parfois, le soir, des réceptions à la lumière des lampions. Je suis seule présente à la maison dans la journée. Jérphine travaille. Je suis chargée de l'intendance. Nous avons engagé une cuisinière, une Auvergnate, Madame Rieux. Elle est venue avec sa fille Madeleine. Elle est chargée du ménage des pièces communautaires et prépare, tous les jours, petit déjeuner et déjeuner des célibataires et de Légaut quand il est là. (Il assure deux jours à la Faculté de Rennes). Les familles mangent chez elles le matin et à midi. Un repas commun rassemble le soir la communauté toute entière dans le jardin. Dans leurs chaises hautes, Jean Bernard et Blandine gazouillent. Tout va bien. L'atmosphère est détendue. Une prière du soir clôt la journée dans une chapelle-oratoire du premier étage.

Bientôt la maison s'ouvre à des amis nouveaux, imprévus, réfugiés d'Espagne, d'Autriche, de Roumanie, d'Allemagne. Par les Amitiés judéo-chrétiennes, ils nous sont signalés et nous les hébergeons pour un temps plus ou moins long dans les chambres du quatrième (chambres dites "de bonnes"). Je me souviens de ce jeune Espagnol, Surrealde, qui finit par épouser Madeleine Rieux après avoir donné pas mal de soucis à Mme Rieux. Il y eut tous ces réfugiés d'Autriche qui arrivaient, démunis de tout, anxieux, désarmés. Ils restaient quelques jours, partaient pour la province ou pour ailleurs. Monassé Moritz, parti pour l'Amérique, est maintenant citoyen américain.

Les dimanches continuaient ceux de la rue Galilée. Nous allions à une messe matinale (6 h 1/2 pour Jean et moi) à St Honoré d'Eylau.

- à 11 h, causerie - méditation,

- à 12 h 30, déjeuner communautaire, une seule assiette, une seule boisson (de l'eau), très souvent un convive de marque : François Mauriac, Gabriel Marcel, Jacques Maritain, Etienne Borne,

- à 15 h, topo littéraire, scientifique, politique, tout dépendait du conférencier. Beaucoup de monde, en moyenne de 60 à 70 personnes,

- à 17 h, thé et gâteaux secs et, jusqu'au dîner, discussion sans fin avec les uns et les autres.

Pour moi, les journées passent vite et Monique n'est pas de trop pour m'aider dans les travaux du ménage et la garde des enfants. Monique a 13 ans, ne veut pas faire d'études. Elle suit pourtant des cours dans une école de religieuses de la Sagesse, avenue Victor Hugo mais elle préfère s'occuper des deux jumeaux qui l'adorent et l'accaparent. Les deux bébés poussent bien, se développent normalement, marchent à 14 mois et babillent très tôt. Ils trottent dans l'appartement, Bernard traînant Blandine, lui enseignant mille sottises. L'après-midi, ce sont de longues promenades dans le quartier, au Champ de Mars, au Bois de Boulogne.

III - La guerre de 1939 - 1945

En février 39, j'ai la certitude d'une nouvelle grossesse. Elle est accueillie dans la joie mais je me sens fatiguée, quatre mois de nausée, des jambes lourdes. Je pense à d'autres jumeaux. A Bon-Secours, on s'amuse de mes "certitudes" et on me promet une radio au 8^{ème} mois.

Depuis juin, l'ombre de la guerre, d'une guerre possible et proche, assombrit nos discussions, nos conversations. Légaut disait : "Ce n'est pas possible, j'ai confiance en Lord Halifax, c'est un homme de paix". D'autres étaient plus pessimistes mais tous, nous espérions la paix. Nous partîmes en vacances en juillet. Nous ne savions pas que se terminait pour Jean et moi cette belle expérience communautaire de la rue Léo Delibes. Montreux, Richemont et partout cette peur grandissante, cette attente angoissée. Nous rentrons à Paris le 25 août.

1) Chantilly (début septembre)

Le 1^{er} septembre, déclaration de guerre de l'Angleterre; le lendemain, déclaration de guerre de la France et mobilisation générale. Jean doit partir quelques jours plus tard, le 3. Il ne veut pas me laisser à Paris, on craignait alors les bombardements des villes. Une ressource : Chantilly, Soeur Nicolas toute proche (une parente). Je ne serai pas seule pour ce dernier mois de grossesse. Nous louons, au premier étage d'un immeuble, un petit appartement meublé sur la place de l'Église. Je m'y installe avec les deux petits et Monique. Jean part pour Chambéry. Commence alors une semaine extrêmement pénible. La sirène retentit à tout instant de jour et de nuit. Le chef d'îlot oblige les locataires à descendre dans l'abri. Soeur Nicolas envoie une religieuse pour nous aider à trimballer les bébés qui n'y comprennent rien et seraient beaucoup mieux dans leur lit. Je reste très calme et, après l'émoi des deux premières alertes, constatant qu'il ne se passait rien, je décide de ne plus bouger mais Monique tremble de peur et Soeur Nicolas ne vit plus. Elle a vécu 14-18 en Belgique et a connu les bombardements de Bruxelles. Elle vit dans une terreur folle et, un matin, n'y tenant plus, elle nous ramènera tous quatre rue du Connétable. Elle dirige là une petite communauté de soeurs garde-malades, cinq soeurs de

Niederbronn, logées dans un petit pavillon attendant à une immense maison. L'immense maison de maître est occupée par Mme Chomel, veuve d'un docteur qui avait demandé et installé chez lui les soeurs de Niederbronn. Mme Chomel vit seule dans des pièces immenses avec deux domestiques, les Olive, un chauffeur et la cuisinière. Soeur Nicolas lui demande de me loger. Refus de la vieille dame. Alors Soeur Nicolas nous loge dans son petit pavillon. Je dors au dispensaire. Aux alertes de nuit, je ne bouge pas, les soeurs emmènent les bébés avec l'aide de Monique.

2) Montceau les Mines (Saône et Loire) (9 septembre - 10 novembre)

Une lettre d'Odette arrive le 7 septembre. Elle me propose un appartement dans sa maison de Montceau les Mines. Nous en parlons avec les Soeurs. Je serais heureuse de libérer un peu les soeurs en leur rendant le dispensaire mais un voyage dans mon état ne sera-t-il pas néfaste ? Une sage-femme consultée estime que le voyage ne sera pas plus dangereux que la fatigue des alertes perpétuelles. Soeur Nicolas force la main de Mme Chomel et réquisitionne (il n'y a pas d'autres mots) la voiture de la dame et son chauffeur pour transporter tout le monde à Montceau les Mines. Soeur Paul-Marcel m'accompagne. La voiture doit être grande car nous tenons là-dedans tous les cinq et le chauffeur conduit admirablement bien. C'est le 9 septembre et nous arrivons à Montceau vers 7 h de l'après-midi avec le soleil du soir. Ébahissement de maman Labarre. Odette est là, nous reçoit avec sa bonne humeur habituelle, nous installe, s'occupe de Soeur Paul-Marcel, du chauffeur qui ne rentreront que le lendemain à Chantilly.

Nous occupons deux pièces d'un rez-de-chaussée-sous-sol où ont vécu les grands-parents d'Odette. La porte s'ouvre sur le jardin. Tout est installé pour la cuisine. Nous allons pouvoir vivre indépendants et ne pas trop peser sur le ménage Labarre. Devant la maison, de l'autre côté de la rue P. Garnier, un jardin public où les enfants passent de longues heures avec Monique. Je semble avoir bien supporté le voyage en voiture. Pourtant je me sens lasse. Dès mon arrivée, j'ai appris avec stupeur qu'il n'y avait pas de maternité à Montceau. La clinique la plus proche est au Creusot, 25 km.

Les triplés (12 septembre 1939)

Le 12, je reste à la maison et je passe l'après-midi au parc avec les enfants. Je rentre vers 6 h 1/2 et prépare le repas du soir quand tout à coup me prennent de violentes douleurs. Monique monte appeler Odette. Mme Labarre juge prudent de faire signe à une sage-femme avant de partir pour le Creusot. La sage-femme est catégorique : l'accouchement est en route, hémorragie, pas le temps d'aller au Creusot. La sage-femme est d'une stature imposante, elle parle dru et fort. Je lui dis : "Vous savez, c'est des jumeaux". Elle hausse les épaules : "Des jumeaux, on en a une fois, pas deux". Pas une chemise, pas une brassière, la malle layette est encore à Paris mais les événements vont vite. A 8 h moins 10, naissance de Chantal, à 8 h 10, celle de Daniel et à 8 h 25, celle de Dominique. Chantal est un bébé minuscule et je déclare immédiatement : "Il y en a trois, les jumeaux étaient plus beaux que cela". La sage-femme ne répond pas, elle est maintenant toute à son travail. Elle laisse Chantal nue sur le lit, à peine recouverte d'un linge. Les deux garçons sont plus forts : 2 kg chacun, estime la sage-femme, 1 kg pour Chantal. Odette et sa maman habillent les trois bébés. En une demi-heure, elles ont rassemblé trois layettes complètes, plus une panetière et un tas de petites choses. La sage-femme semble inquiète. Elle demande à Odette d'appeler un docteur. C'est le Dr Barral. Pour moi, curetage nécessaire en raison d'une hémorragie. Chantal a un bras cassé. Le docteur place une attelle et enveloppe le thorax et le bras droit dans une bande Velpeau. Les trois bébés sont alignés sur le lit. Odette m'apprend alors qu'elle a baptisé Chantal et qu'elle a demandé au vicaire de la paroisse de venir ondoyer les deux autres. Puis les bébés sont mis dans la panetière. La chambre retrouve peu à peu un certain calme. Alors seulement je remarque Bernard, debout dans son lit qui ouvre des yeux ébahis en suçant son pouce. Il a dû assister à tous les événements de la soirée.

Mme Labarre m'a veillé toute la nuit car l'hémorragie a duré toute la nuit. Elle me secoue, j'ingurgite tout ce qu'elle me donne dans une demi-inconscience. J'ai l'impression que je m'en vais. Je la vois qui tourne autour de la panetière, une tasse d'une main, une cuillère de l'autre. Elle essaie de calmer leurs cris en leur donnant de l'eau d'oranger. Odette envoie un télégramme à Jean. Il lui parviendra au bout d'une semaine et c'est le journal qui lui apprendra la nouvelle car il ne sait pas où je suis. Je dois me lever le vendredi 22 septembre mais mes jambes sont douloureuses. Le docteur parle de phlébite et décide de me faire admettre à la maternité du Creusot. On choisit pour nous la chambre la plus chaude. Les trois bébés sont laissés dans la panetière placée contre la cheminée du chauffage central car la seule couveuse de la maternité est occupée par des jumelles, filles de réfugiés alsaciens. Pas de visites : Odette a rejoint son poste à Lyon et Mme Labarre a assez d'occupations avec Monique et les deux grands.

Le 5 octobre, à 8 h du soir, une surprise, je vois entrer dans ma chambre Jérphine. Elle est venue tout exprès de Paris pour passer un moment avec moi. Le 9, autorisation de quitter la clinique. Le docteur Bourret examine les enfants. Le bras de Chantal est bien en place. On pèse les bébés : 2 kg 700 pour Daniel et Dominique, 2 kg 100 pour Chantal. Nous serons à Montceau jusqu'au 10 novembre. La malle-layette est arrivée. De tous côtés affluent les cadeaux. Mais c'est la guerre, la drôle de guerre encore mais nous vivons malgré tout dans une angoisse perpétuelle. Yvonne Gaston m'invite à venir chez elle à Vauvert. J'accepte car Mme Labarre semble fatiguée et les incidents se multiplient avec Bernard qui fait des dégâts au jardin.

3) Vauvert (Gard) (10 novembre 1939 - 15 octobre 1940)

Le 10 novembre, départ pour Vauvert dans un grand taxi. La vallée du Rhône est splendide, dorée par l'automne. A 4 h 1/2, arrivée à Vauvert. Yvonne et sa maman nous accueillent à bras ouverts. La maison est agréable. La fenêtre de ma chambre donne sur une petite place et je suis réveillée, le matin, par une foule jacassante à l'accent bien sympathique. Deux mois plus tard, nous occuperons un logement plus grand appartenant à la maternelle dont Yvonne est la directrice. Les grands vont à l'école le matin. Mais Monique commence à avoir le mal du pays et repartira à Noël pour la Lorraine. Je garde de Vauvert un souvenir agréable mais l'hiver fut très froid, un froid exceptionnel qui gela l'eau. Le mistral souffle, pénètre sous les portes dans les pièces dallées qui ne tiennent pas la chaleur.

Jean passe 3 jours à Noël. Puis les visites se succèdent : Hélène, Odile, Papa, Ernest, Eugène (qui est à la base de Salon), Tante Hélène, Jean Albert (je ne devais plus le revoir). La drôle de guerre se poursuit. On ne manque de rien à Vauvert, on s'accoutume aux absences des hommes. Arrive alors le 10 mai. C'est Pentecôte. Jean est là. Il repart le lundi. A Vauvert, c'est l'inquiétude. Les nouvelles sonnent étrangement : Hollande, Belgique, poche de Sedan puis les villes de Normandie, Dunkerque... Arrivent les premiers réfugiés. Ils sont Belges. Après eux, des "repliés" : employés de chemin de fer, soldats, officiers de l'armée en déroute. Dans la confusion, nous apprenons la démission de Paul Reynaud, l'appel fait à Pétain, l'installation d'un nouveau gouvernement, l'appel de de Gaulle, la signature de l'armistice le 25 juin. Des soldats rentrent chez eux, Légaut passe nous voir en juin. Je ne sais rien de Jean quand arrive une lettre. Il est vivant, prisonnier des Allemands à St Jean d'Angély. Il reviendra le 20 juillet, pâle, amaigri et barbu.

A Vauvert, la vraie guerre commence à peser. Les vivres se font rares. La population des réfugiés, ajoutée à la population locale, crée des besoins nouveaux. Le temps est lourd, les bébés sont fatigués, font de la diarrhée. Le docteur nous conseille de quitter le pays pour la montagne. Le 4 août, prenant le train d'assaut, nous partons pour Chadefaud.

Dernier Chadefaud, Chadefaud de 1940. Un temps merveilleux de fraîcheur et de soleil après la lourde chaleur du Midi. Mais quelle misère, quelle angoisse ! Quel rassemblement de tous ceux qui se sont réfugiés là, fuyant les bombes, la mort. Cécile Poncet vient de perdre sur les routes son père et sa mère. Georgette Burdiot et sa mère ont fui Paris. Les Philippe viennent de Nancy. Nous sommes une quarantaine. Nous vivons sur les provisions faites pour les prochains séjours de vacances et sur les ressources locales. Tout se fait, cuisine, lessive, ménage, dans la bonne entente mais où sont les rires, les chansons des années 32-35, où est notre insouciance jeunesse ? Les bébés renaissent. Le docteur Fèbvre soigne Chantal et la diarrhée disparaît.

Légaut nous parle de ses projets : son mariage avec Marguerite Rossignol, son retour à la terre.

Son expérience d'officier lui a fait comprendre la misère de l'homme dans la société actuelle. Il pense qu'il a besoin de se retrouver, de se reconstruire. Il faut reprendre l'éducation à la base, se faire paysan, reformer l'homme d'où surgira un homme nouveau. L'universitaire se fera paysan. Pour nous, cela signifie l'abandon de Chadefaud et aussi de la rue Léo Delibes.

Retour à Vauvert le 30 août. L'atmosphère change avec les soucis, les ennuis de la situation nouvelle.

L'égoïsme reprend le dessus, on a peur de manquer. Les familles nombreuses sont de trop, les mères de famille se font insulter dans les queues. Avec septembre, de nouveaux ennuis de santé pour les triplés : diarrhées. Ordre est donné aux enseignants de rejoindre leur poste. Jean part pour Paris dès le 1^{er} septembre. Il retrouve les Voirin rue Léo Delibes. Il faut vider la maison, trouver un nouvel appartement, caser les meubles de Légaut et de la communauté et, pour ce faire, trouver des camions de déménagement et de l'essence. Les biens communautaires sont casés chez Fanny Dubost et chez des religieuses. Les Voirin ont trouvé un appartement à Asnières. Jean cherche un pavillon en banlieue. Je lui ai parlé de Fontenay aux Roses. Cécile Parent lui conseille le 11 de l'avenue du Parc à cause des ses trois pièces au rez-de-chaussée qui permettront d'installer les enfants près de la cuisine. Puis Jean cherche une jeune fille qui puisse m'aider aux soins du ménage. Tante Nicolas nous dépanne une fois de plus, elle nous promet une jeune fille alsacienne.

4) Bourg la Reine (octobre 40 - mai 44)

J'ai demandé l'autorisation de rentrer à Paris. Elle m'est accordée début octobre. J'envoie à Jean un télégramme qu'il recevra quatre jours plus tard, le 14 octobre. J'ai quitté Vauvert le 11, seule avec les 5. A Nîmes, Yvonne m'installe dans un compartiment où je pense rester jusqu'à Paris. Premier arrêt à Valence. Il faut descendre du train et passer la nuit au centre d'accueil. C'est sale et sans doute pouilleux mais les aides bénévoles sont gentilles et nombreuses. Les bébés sont transportés, nourris, changés, dorlotés. Réembarquement le lendemain matin dans un "express" pour Paris. Tout va bien. Les enfants sont sages et les bébés dorment dans leur trois hamacs, Bernard et Blandine sur une banquette. J'ai une vingtaine de biberons d'eau bouillie. Je complète par du lait concentré. Le train va lentement. Aux arrêts, distribution d'eau bouillie, de bouillon de légumes. On arrive à la ligne de démarcation. Arrêt qui se prolonge. Un officier allemand vérifie tous les papiers d'identité, s'arrête au nom Haumesser. On repart dans la soirée mais comme on va lentement. Aux arrêts, plus de bénévoles, plus d'infirmières. Je commence à être inquiète, mes provisions baissent. Quelques voisins donnent des biscuits aux deux grands mais il faudrait de l'eau pour les bébés. A Dijon, nous nous retrouvons en pleine nature, sur une voie de garage. Nous y resterons 24 heures. J'obtiens avec peine de l'eau bouillie que j'économise maintenant sans qu'on me le dise. Nous repartons pour Paris le 15 au matin et nous arrivons le soir, Gare de l'Est. Jean a

reçu mon télégramme le 14. Il a eu le temps d'installer Maria à Bourg la Reine mais il ne sait pas à quelle gare je dois débarquer. Il a téléphoné Gare de Lyon mais on ne sait rien. Je suis dans la salle d'accueil de la Gare de l'Est. Une infirmière belge a pris en mains mon destin, une maîtresse-femme qui a fait 14-18 et tient tête aux Allemands. Elle a fait installer les enfants dans des lits de camp, a trouvé de l'eau bouillie et des gâteaux. Les grands dorment. Elle fait avertir Jean par la mairie de Bourg la Reine mais ne peut obtenir ni taxi ni ambulance. Jean prend le métro avec Maria et ils arrivent une heure plus tard. Il faut repartir vite pour ne pas rater le dernier métro. L'infirmière belge nous accompagne. Nous portons chacun un bébé. Maria et moi tenons un grand par la main. Jean traîne une valise. Il ira le lendemain chercher les autres bagages mis en consigne. Triste métro aux vitres bleuies ! Long chemin de la gare de Bourg la Reine à la maison. Je suis si fatiguée que Jean renonce à me faire visiter les lieux le soir même. Nous installons rapidement notre précieuse amie belge. Elle rejoindra son poste le lendemain. Je n'ai jamais su son nom.

La maison. Pavillon du début du siècle, le choix de Jean se révèle très bon car le manque de charbon nous imposera la vie au rez-de-chaussée. Soeur Nicolas nous trouvera du bois à Chantilly. Nous tenons péniblement un feu dans la chambre des enfants. Jean et moi, nous dormons sur un divan au bureau. Nous mangeons à la cuisine. Seule Maria dort au 1^{er} étage.

Le jardin nous semble grand, des buissons partout, une végétation sauvage qui fera le bonheur des enfants mais, un jour, le papa défrichera, plantera salades, pommes de terre, haricots car il faut bien vivre. Derrière la maison, deux énormes marronniers et un parterre de roses. Dans la cabane du fond, un élevage de lapins et quelques poules.

Les restrictions, carte de pain, de lait, de viande, pour tout...

Avec 5 enfants, le lait est assuré mais que de temps passé dans les queues pour un demi camembert, 1 kg de pommes de terre ou de topinambours. Soeur Nicolas a été notre grand secours. Jean partait à Chantilly et revenait le sac à dos rempli de pommes de terre, de carottes. Elle faisait payer les soins donnés dans les fermes "en nature". Soeur Chrysostome nous apportait soit un rôti, soit un morceau de fumé, soit une livre de beurre, soit du fromage blanc. De la Sarthe arrivait aussi de temps à autre, par l'intermédiaire de Péguret un colis alimentaire à un prix normal, non de marché noir, mais parfois la difficulté des transports nous fournissait un poulet tout juste bon à être enterré au jardin. D'Alsace, franchissant la frontière grâce à un douanier complaisant, le grand-père expédiait une fois par mois un lapin de son élevage. Évidemment on manquait de fruits et de mille aliments dont on ne pourrait se passer aujourd'hui mais enfin nous n'étions pas les plus malheureux. Nos enfants avaient moins besoin que des adolescents de viande et de fromage. Les menus n'étaient pas variés mais nous ne savions plus être exigeants. Maria avait 18 ans. Robuste, elle resta chez nous jusqu'en 1947. Elle faisait partie de la famille. Elle fut une aide précieuse. Les enfants l'aimaient beaucoup. Seul Bernard commença, en 1947, à lui tenir tête.

La vie quotidienne

Jean enseignait à Buffon. En novembre 41, après l'arrestation de Beaudoin par les Allemands, il fut nommé à la Lakanal. Pour Maria et moi, un seul souci : les enfants. Maria faisait les courses, le ménage. Je soignais les enfants et faisais la lessive, la couture, les raccommodages. Journées bien remplies et pourtant nous trouvions le temps de faire des sorties pour les enfant, de longues promenades au parc de Sceaux. La maison résonnait des rires et des chants. Yvonne Masson appelait notre home, la maison du bonheur. Volontairement nous vivions en sourdine avec les enfants, nous oublions la guerre, les événements, nous les isolions dans un petit monde normal et heureux, un monde du temps de paix.

La guerre continuait pourtant. Nous la retrouvions dans le monde des adultes, dans les conversations. Jean n'avait pas voulu de radio mais le voisin m'attendait chaque jour à l'heure de Londres. On écoutait les nouvelles, on comparait avec les écrits des journaux officiels. Les feuilles clandestines circulaient et on finissait par savoir certaines choses : l'organisation de la Résistance, les malheurs des Juifs. Notre voisin, l'Abbé Bourcard, faisait partie d'un groupe de Résistance, accueillait des Israélites, cachait des parachutistes, collaborait à "Résistance", fabriquait des faux papiers. Il nous a demandé quelques services mais s'opposa toujours à ce que Jean s'engage dans un groupe organisé. Comme alsaciens-lorrains, nous étions en effet repérés et sollicités par deux fois de réintégrer le grand Reich. L'armée allemande occupait un Paris triste et vide. Elle occupait une partie du lycée Lakanal, le château de Sceaux. On entendait les chants et le bruits de bottes des soldats descendant la boulevard Carnot. Nous passions un mois de vacances à Chantilly et dans la forêt, officiers et soldats se promenaient au bras de belles françaises. Les enfants allaient spontanément vers les uniformes militaires mais Bernard grandissait et, quand il alla en maternelle, il apprit ce que nous prenions tant de soins à lui cacher : la guerre et des mots que nous ne disions pas devant lui (les boches, les fridolins).

Relations et amitiés

Dans le quartier, chacun vivait chez soi, dans son pavillon. Nous ne connaissions que nos voisins immédiats : la propriétaire au 9, l'Abbé Bourcard au 13. Plus tard, par les enfants, des contacts se firent avec les mamans. Les conversations n'abordaient jamais les sujets brûlants. Au lycée, même méfiance, aucun vrai contact ne fut possible.

Mais nous avons nos amis, ceux de la rue Léo Delibes et de la rue Galilée. Ils venaient tour à tour : femmes de prisonniers (Yvonne Matthieu, Simone Zadou, Renée Host); jeunes instituteurs ou normaliens de Versailles; jeunes prêtres; jeunes israélites (Rose, Eva). Dès 1944, la maison s'ouvrait pour le groupe Versaillais un dimanche par mois. Jean s'était occupé, avant guerre, de ce groupe de normaliens de Versailles. Ils venaient le matin. La messe était dite à la maison. A midi, déjeuner pique-nique; dans l'après-midi, une causerie. Aux garçons s'ajoutèrent les jeunes filles du Lycée Hoche. Il y eut des mariages. Tous ces amis sont encore nos amis. S'ajoutaient les anciens de Chadefaud qui allaient devenir les amis des Granges. Avec eux, c'était la détente, la confiance. On parlait de tout, on se donnait les nouvelles des uns et des autres, on discutait littérature, politique. Nous sortions peu mais nous avons vu tout de même plusieurs pièces de théâtre : la Jeanne d'Arc de Bernard Shaw, les Souliers de Satin de Claudel, les Mains sales de Sartre. En 1943, nous prenions contact avec l'Abbé Caffarel. C'était la naissance des Équipes Notre-Dame. Nous retrouvions à la réunion mensuelle Yvonne Matthieu. La guerre était toujours là, les alertes, mais Jean avait décidé que nous ne bougerions pas pour chercher un abri. Il y eut pourtant des bombardements très fracassants : celui des usines Renault, de Villeneuve St Georges, Orly le 14 juillet à 3 h de l'après-midi. Le bombardement de la gare de triage de Villeneuve resta dans nos souvenirs car c'est la seule fois où nous descendîmes à la cave à cause d'Yvonne Masson qui dormait chez nous ce jour-là.

En octobre 1946, Jean fut opéré d'un ulcère à l'estomac qui avait provoqué deux hémorragies, en juin et en septembre. Il se remit vite et reprit son travail après les deux mois de congé réglementaire.

Les Granges. Marcel Légaut avait acheté dans la Drôme, à 9 km de toute localité et à 1160 m d'altitude, un village de quatre maisons en ruines. Il se faisait paysan dans la montagne, une montagne terriblement pauvre et hostile. En 1942, la France tout entière est occupée, plus de ligne de démarcation. Nous monterons aux Granges en août 1943. Nous trouverons là-haut une trentaine de personnes : maquisards, jeunes fuyant le STO, israélites camouflés. Les "camarades" réparent les maisons, aidés par les jeunes marins d'un chantier situé dans la région. Ils travaillent dur comme maçons mais aussi comme moissonneurs. Peu de nourriture, feuilles de betteraves, rutabagas, carottes jaunes. Pour Jean, fatigué, Marguerite cuit un peu de riz

5) Verne (Doubs) (avril 44 - Noël 44)

Au printemps 44, la vie se fit soudain plus difficile. Les sabotages de la Résistance, les prélèvements des Allemands amenèrent la raréfaction des denrées alimentaires. En mars, le lait commença à manquer. Il fallait se résoudre à quitter Paris. Yvonne nous offrait d'aller à Verne dans la maison où s'était réfugiée déjà la maman Matthieu, une maison de notre ami Coeurdevey. Maria partit dès avril avec Jean et les enfants, sauf Bernard. Je les rejoignis le 5 avec Bernard car vraiment la situation ne s'améliorait pas. Encore une étape heureuse dans mon souvenir : gentillesse de tous ces paysans que l'on venait plus ou moins encombrer de notre misère, de nos besoins, de nos enfants; de M. le Curé qui nous fournissait en oeufs, de Henry Coeurdevey, Virgile, Notat qui nous donnaient le droit d'acheter à la fruiterie tout ce que nous voulions en fromage, lait, beurre. Quand Jean nous rejoignit en juin après le débarquement, il se mit à la disposition d'Henri, mena les bêtes aux champs, moissonna, laboura... On le payait en nature bien au-delà des services rendus.

Période d'attente dans le calme jusqu'en septembre. Depuis le débarquement, nous vivions d'espoir. Dans notre coin, la Résistance libérait Beaume les Dames, cinq jours trop tôt hélas ! car l'armée de Lattre semblait retarder dans sa marche. Beaume les Dames fut repris par les Allemands et des villages brûlèrent en représailles. A Verne, l'armée allemande arriva fin septembre, armée en retraite, non en déroute. Elle cantonna dans le village. Jean servit d'interprète à un docteur officier qui opéra un soldat blessé au bras. Je reçus la visite de deux soldats à la recherche d'habits civils et de bicyclettes. Le vélo avait été caché au fond du jardin. Les allemands quittèrent le village le lendemain, laissant une sentinelle à la sortie du village. Ils occupèrent les collines voisines, tirant de temps en temps des rafales de mitrailleuse. L'armée américaine soumit à un tir d'obus toutes les sorties du village, tuant sept vaches dans les prés. Les soldats attendirent la nuit pour entrer dans le village. Nous dormions tous, rassemblés dans une même pièce au rez-de-chaussée quand ils frappèrent à nos volets. Jean les fit entrer. Ils s'installèrent au 1^{er} étage tandis que Jean allait frapper à la porte des granges où se terraient les hommes du village. Ce fut la grande liesse. Mais le lendemain, quand ces premiers américains nous quittèrent, il y eut encore des coups de feu tirés des collines. L'armée allemande décrochait lentement, faisant payer chaque pouce de terrain. Puis ce fut l'armée de Lattre. Ce furent des Martiniquais qui occupèrent la maison, non sans quelques inconvénients.

Des Jumeaux (8 octobre 1944)

J'étais enceinte et une radio faite à Besançon précisait deux autres jumeaux. C'est dans cette heureuse pagaie que s'annoncèrent les nouveaux jumeaux. Le 7 octobre, je partis pour Beaume les Dames. La sage-femme me conseilla de rentrer chez moi et d'attendre le lendemain, la chambre n'étant pas encore prête. Toutes les vitres avaient été brisées par les combats précédents. Elle m'accepta le lendemain dans une chambre propre. Elle avait elle-même revêtu une blouse blanche. J'étais évidemment la seule parturiente. Toutes les femmes du pays accouchaient encore chez elles. La chambre ne servait que pour des cas spéciaux. Accouchement facile et sans douleur, Etienne et Anne-Véronique, deux beaux jumeaux de plus de 2 kg 500. C'est dimanche, il est environ 4 h. de l'après-midi, il fait beau. Jean rejoint Verne à pieds (9 km). Mon séjour fut de 8 jours. Les jumeaux furent

baptisés le dimanche suivant en l'église Notre-Dame de Baume. Nous eûmes, Jean et moi, une pensée pour Antoine Martel, enterré au cimetière de Baume. Les parrains et marraines étaient au loin : Yvonne et Lucien Matthieu, Jean Fougeronne et Yvonne Gaston.

Jean devait rejoindre son poste au plus vite. Il partit pour Paris et je restai seule avec Marie et 7 enfants. L'instituteur voulut bien prendre les deux aînés à l'école. Jean m'écrivait que la vie à Bourg la Reine était difficile mais que, de jour en jour, se voyait une amélioration. Je ne pouvais le laisser seul indéfiniment. Il fallut penser au retour dans la capitale pour Noël.

6) Bourg la Reine (Noël 1944)

Nous quittons Verne à regret. Marie s'y était faite des amis et moi-même j'appréciais la compagnie des paysannes, courageuses et toujours accueillantes mais l'hiver s'affirmait trop dur dans une maison non chauffable. Un camion militaire conduisit toute la famille à Besançon. Le 24 au soir, nous étions à Bourg la Reine, Noël sans joujoux, sans friandises mais tout de même avec un sapin et quelques guirlandes. La guerre n'était pas finie. Déjà le voyage de retour nous avait révélé l'état des chemins de fer. Le ravitaillement était des plus pénibles, un manque quasi total de légumes et de fruits. Etienne et Anne-Véronique souffrirent d'un manque de vitamines et d'un manque de lait. Manquaient aussi les médicaments, les matières textiles. Nous eûmes encore bien des difficultés mais enfin nous étions tous réunis et vivants.

Nous reprenions contact avec nos familles d'Alsace et de Lorraine. A Montreux, le grand-père était mort subitement en 44. Il avait vu Jean au poste frontière 8 jours avant. A Richemont, Ernest avait fini par rentrer sain et sauf après un séjour dans les camps de Russie...

IV -1945 - 1970

1951 : naissance de Pascal, bien accueilli par les frères et soeurs, un peu déçus car ils auraient préféré des jumeaux. Agrandissement de la maison après son achat en 1949, avec une grande salle pour une grande famille et nos réunions d'amis.

1953 : un accident faillit coûter la vie à Jean-Bernard, chute d'un grand arbre de la propriété, 36 heures dans le coma, trois mois d'hôpital et des mois de rééducation.

Mariages : Blandine en 1959, Dominique en 1961, Daniel en 1962, Jean Bernard et Etienne en 1966

Aux Granges puis à Mirmande : vacances plus graves, ressourcement spirituel. C'est l'esprit de Chadefaud mais les années, les enfants, les soucis, la guerre nous ont tous "alourdis". Nous faisons le point, nous réfléchissons ensemble, nous confrontons nos expériences à la parole évangélique. Nous quittons les Granges ou Mirmande plus forts pour affronter la vie.

Nos engagements

Une formule courait dans le groupe Légaut des années 32-35 : le mariage ne doit pas être pour nous une voie de garage, un égoïsme à deux, une cellule close. Nous voulions un foyer ouvert, une maison accueillante, un couple engagé dans l'humain parce que les valeurs chrétiennes étaient pour nous essentielles.

Les amis du groupe Légaut restèrent pour nous le premier engagement. Les réunions mensuelles à Bourg la Reine reprirent. Elles continuent toujours l'esprit de Chadefaud et de la rue Galilée.

En 1945, nous avons lancé à Bourg la Reine les équipes Notre-Dame. Nous y découvriions un monde différent du milieu universitaire. Je fais partie de l'ACGF dès 1947. Quand l'Association familiale se lance à Bourg la Reine, Jean est parmi les membres fondateurs. Il en a été jusqu'au jour de sa mort le secrétaire efficace, toujours sur la brèche. Jean fut toujours un excellent professeur, consciencieux et respecté. Nos enfants ont eu la possibilité de tout dire en famille. Certains de nos amis nous ont reproché cette éducation trop libérale. Certains de nos enfants, surtout le dernier, nous ont reproché une éducation trop traditionaliste, dirigée par certains "principes".

L'éducation est une oeuvre difficile, un équilibre toujours remis en question. Ce qui convenait en 1940 s'avérait dépassé en 1968. Nous avons donné une formation religieuse à nos enfants puisque nous sommes catholiques convaincus et que nous savons que la foi a fait l'unité et le bonheur de notre vie. Une éducation ne va pas sans principes de base. Nos principes étaient les principes évangéliques : aimez-vous les uns les autres, ne pas juger, que votre oui soit oui... Vérité et charité !

Jean nous a quittés le 14 avril 1970. Il était né le 31 mars 1908 à Montreux Vieux (Haut-Rhin).

5 - André de Peretti

Bref mais vif souvenir d'une rencontre avec Marcel Légaut

Je n'ai rencontré, je crois, qu'une seule fois Marcel Légaut mais j'en ai gardé un vivifiant souvenir. C'était à Paris même, à la fin de mes études à Polytechnique ou juste après, soit vers 1938-39. Il m'avait donné rendez-vous dans un local près de l'Étoile, rue Galilée me semble-t-il. Il y réunissait un groupe d'institutrices catholiques de l'Enseignement public, des "Davidées" ?, qu'il soutenait : elles devaient, en ce temps-là, se faire très discrètes dans la manifestation de leur foi.

J'ai pu profiter à cette occasion, outre d'un échange direct avec Marcel Légaut, de la présentation qu'il faisait à ce groupe d'enseignantes, d'une pièce de théâtre, sans doute de Jules Romain. Ma mémoire persiste à retenir le titre de "Gromedeyre-le-Vieil", pièce peu connue, datant de 1920 (avant "Le Trouhadec saisi par la débauche" en 1921 et le célèbre "Knock ou le Triomphe de la Médecine" de 1924). Ce que j'ai retenu de cette "explication de texte" exemplaire, c'était l'art de Marcel Légaut pour mettre en valeur la fougue et les finesses des dialogues qu'il mettait en scène. C'était aussi l'explicitation heureuse qu'il nous donnait des antagonismes dramatiques entre les personnages et les situations, justifiant la théâtralité, la force scénique, de l'oeuvre. Chacun était mis en mesure, en veine, de comprendre avec grâce et humour l'esprit de l'auteur et le brio de son expression : se sentant, me souvient-il, personnellement mis en intelligence et en vivacité !

Cette présentation, à la fois brillante et modeste, originale et communicante, m'a profondément marquée. Elle m'a directement influencé (outre une ou deux autres expériences) dans ma façon de présenter et de faire vivre à un public des oeuvres significatives. C'est ce que j'ai eu bientôt, bien vite, à mettre à l'épreuve, dès juillet 1940, au tout début d'une captivité qui devait durer cinq années : en amorçant un cours de littérature, exposant et commentant des romans d'André Gide et d'Alain Fournier, devant cinquante ou cent officiers prisonniers, au milieu desquels j'étais parmi les benjamins. Mais le souvenir de Marcel Légaut me donnait de l'ardeur et de l'inspiration.

C'est aussi probablement dans son souvenir ou en son implicite encouragement que j'ai accueilli, dès 1951, l'offre d'un enseignement de littérature et de philosophie que j'ai pu assurer, en surplus de mes engagements et responsabilités, en deux classes de mathématiques spéciales, des "taupes", pendant quatorze ans, à l'École Sainte Geneviève : avant de prendre distance de la littérature mais restant en lien avec quelque camarade de captivité qui me relayait avec un dynamisme chaleureux (c'était Georges Paul Dominé).

Je devais me consacrer, à partir de 1964, à la psychosociologie naissante ainsi qu'à la formation des enseignants et de tous les acteurs de l'Éducation nationale. Mais là, je retrouvais aussi, je pense, un souci, une préoccupation forte qui avait été celle de Marcel Légaut, avant guerre, avant son exode vers un autre monde de la culture. Sa ferveur nous reste.

6 - Etienne Borne

La Croix, 17 avril 1992

Marcel Légaut et Jacques Perret

Deux maîtres, foyer d'une intense spiritualité

Pour les survivants de ma génération et pour quelques plus jeunes amis, ont compté, à l'aurore de notre vie, les noms de Marcel Légaut et de Jacques Perret; plus encore que leurs noms propres, l'indivisible association, Légaut et Perret.

Après Marcel Légaut, Jacques Perret vient de nous quitter et leur destin en ce monde s'est achevé en destinée éternelle. Dans la décennie qui va de nos vingt ans à la guerre, nous avons eu la chance providentielle d'éblouissantes rencontres qui nous ont ouvert aux avenues et aux aventures de la pensée, ainsi qu'aux problèmes d'un monde, de jour en jour plus dramatique. Légaut et Perret sont devenus des maîtres au fil des ans, en dépit et peut-être à cause de l'intense spiritualité dont ils étaient chacun et ensemble le foyer. Ils nous furent d'abord camarades et amis. Les groupes qui se constituaient spontanément autour d'eux avaient une âme fraternelle. Nous devions comprendre plus tard ce qu'ils avaient été exactement pour nous, des apôtres, directement descendus de l'évangile dans nos existences encore hésitantes et balbutiantes.

Les Actes des Apôtres sont la scène primitive appelée à se répéter et à se renouveler dans l'histoire de l'apostolat. De bons ouvriers qui ont labouré ensemble dans le souffle d'un même esprit s'aperçoivent dans le choc de l'imprévisible événement que chacun est appelé à ensemercer et à fertiliser sa propre terre. Le mot de rupture fait mal et il serait, au surplus, inexact. Après la coupure de la guerre, Légaut et Perret prirent des chemins qui ne pouvaient se rejoindre.

N'importe : le couple Légaut-Perret est inscrit dans un airain ineffaçable. Son histoire est notre mémoire, celle-là même des groupes "tala" des écoles normales de la rue d'Ulm et de Saint-Cloud. Je ne sais par quel miracle Légaut fut accueilli chez les "Cloutiers", futurs professeurs alors dans les écoles normales d'instituteurs. Ces "hussard noirs de la République" avaient une réputation, bien justifiée, de rigueur laïque. Légaut et Perret devaient être, dans les années d'avant-guerre, les plus hardis et les plus fervents apôtres des milieux universitaires. Ils nous apprirent à méditer la parole évangélique et nous firent connaître la pensée du P. Teilhard de Chardin dont les textes étaient quasi clandestins.

A mon rang, j'ai servi de mon mieux le couple Légaut-Perret. Directeur improvisé de la collection "La vie chrétienne" chez Grasset, je publiais sous le titre "Prières d'un croyant" un ensemble de méditations qui était leur oeuvre commune. Restent pour moi inoubliables les ultimes réunions, à la veille de la guerre, des groupes Légaut dans les hauts lieux auvergnats de Chadefaud et Scourdois où alternaient célébrations eucharistiques, méditations d'évangile et partage sans académisme ni pédagogisme des acquis et des recherches. Ainsi, sur ces pentes privilégiées, par groupes et essaims, parmi rocs et prairies, laïcs et prêtres, dont de hautes figures sacerdotales

universitaires de tous les ordres d'enseignement, s'opérait un ressourcement chrétien, riche d'avenir. Tels étaient les beaux temps de "Légaut-Perret".

Lesquels n'étaient pas le double l'un de l'autre. Chacun avait sa personnalité, c'est-à-dire ses paradoxes propres. Légaut, le mathématicien, n'était pas prisonnier du savoir abstrait dont il avait eu si tôt la pleine maîtrise. Plus adapté aux règles et fonctions universitaires, Perret allait enseigner toute sa vie selon l'idée rigoureuse qu'il se faisait de son devoir d'état. On ne voit au-delà que lorsqu'on va jusqu'au bout. Tous deux pratiquaient, par rapport à des disciplines originelles, ce "détachement en traversée" auquel le "milieu divin" de Teilhard ramenait l'essentiel de la spiritualité chrétienne. Mais cette maxime capitale, Légaut la vivait davantage comme une mystique, alors que Perret nous semblait la comprendre d'une manière plus ascétique.

Légaut était un contemplatif, attiré par la solitude et les grands espaces dépouillés des sollicitations mondaines. Je mourrai berger, disait-il. Perret, de son côté, cherchait la pureté chrétienne dans un détachement absolu, toujours menacé par l'égoïsme et la tyrannie du "moi". Henri Brémond lui avait révélé la grande spiritualité française du 17^{ème} siècle et le problème de Perret était de concilier une doctrine de l'absolu désintéressement de l'amour avec la maxime teilhardienne du détachement en traversée. Légaut et Perret, c'était déjà deux spiritualités et dans cette différence pourrait bien se trouver le principe de leurs futures divergences mais il faut regarder très haut pour le bien saisir. Devait suivre pour chacun un demi siècle fertile en oeuvres. Légaut s'établissait en altitude, dans le Diois, en gardant tout son charisme d'animateur de groupes. Fidèles amis et disciples nouveaux ne craignaient pas, pour venir le rejoindre, les chemins escarpés. Sa mystique s'approfondissait et se simplifiait, centrée sur Jésus, l'homme-Dieu, en lequel s'abolissaient toutes les différences, tandis que chacun pouvait reconnaître en lui sa propre humanité et l'humanité de tous. Opposant de plus en plus institution et vie, Légaut était indifférent aux dialectiques de l'histoire. Sa mystique ne pouvait être ecclésiale et c'est l'église de toujours qu'il mettait en question quand, à la fin, il contestait l'église d'aujourd'hui. Forçons le trait : alors que Légaut paraissait trouver la comparaison évangélique dans un humano-divin illimité et indéterminé, Perret était de ceux qui, contre certains excès postconciliaires, entendaient sauver le christianisme par l'exactitude exégétique, morale, dogmatique. Du défini et du définitif comme moyens vers l'absolu et l'infini. Dans l'antichambre de la mort, Perret méditait sur la résurrection du Christ, fondement de notre foi.

Perret avait rejoint le groupe "Fidélité et ouverture" dont il ne répudiait pas la vigueur polémique et dont l'animateur, Gérard Soulages, avait appartenu aux groupes Légaut. N'essayons pas nous-mêmes de rendre justice aux uns et aux autres. Un autre s'en est déjà chargé pour la plupart d'entre nous. Dans nos tâtonnements proches de la nuit, nous avons peine à nous reconnaître les uns les autres. au moins savons-nous d'où nous venons. L'aube qui éclaire notre crépuscule s'appelle Légaut et Perret.

7 - Renée Host-Held

Victor Host

né le 2 juin 1914 à Terville

mort le 6 mai 1998 à Bures sur Yvette

Origines

Je ne sais pas grand-chose de son père, Charles, né à Strasbourg le 30 décembre 1884. Pure souche alsacienne. Orphelin très jeune. Entre à l'Ecole Normale de Phalsbourg puis, d'humeur voyageuse, enseigne à l'étranger, en particulier en Turquie.

Sa mère a un père, Joseph Trüb, d'origine suisse qui devient allemand pour des raisons de travail. Il construit le Trans-Europ-Express. Au Tyrol, il rencontre une jeune Autrichienne, Anna Walter. Il l'épouse et elle le suivra tout au long de la construction de la ligne en mettant au monde huit enfants. La saga familiale est pleine d'histoires comiques ou tragiques survenues pendant ces voyages. La mère de Victor, Rosa, naît en Grèce. Je ne sais rien de ses tribulations, sauf un séjour en pensionnat en Suisse.

En fin de carrière, Joseph Trüb dirige le dépôt central en Asie, à Hayder-Pacha, en face de Constantinople. C'est là que Charles Host, professeur, rencontre et épouse Rosa.

Un mot sur les langues parlées dans la famille : l'allemand entre soi; le grec et l'arménien avec les commerçants; le turc avec le personnel. Il en est résulté que ma belle-mère, que j'ai beaucoup aimée, faisait un salmigondis de ces langues; très émotive, elle parlait toujours avant de trouver ses mots. Je m'y suis très bien habituée.

Terville et la Turquie

Très vite, Charles Host emmène sa jeune épouse en Moselle. Ils vont loger à l'école de Terville. Victor y naît le 2 juin 1914. La guerre éclate. Le père est mobilisé sur le front russe. La pauvre petite Rosa reste seule avec son bébé et la situation devient intenable quand les soldats occupent l'école. Heureusement, la sage-femme, Honorine, s'occupe d'elle; elle décide de la renvoyer en Turquie chez ses parents. On imagine mal ce voyage interminable avec un bébé. Mais Rosa, si timide, devient très énergique si nécessaire. Pour Victor, ce furent des années heureuses avec une maman pour lui tout seul et une famille bienveillante, sauf une arrière grand-mère acariâtre.

Pour le retour à Terville, je ne connais pas l'itinéraire précis. Je sais que ce fut difficile avec des détours imposés, des quarantaines. Quant à Charles, il avait déserté quand on avait voulu l'envoyer à Verdun. Bref, ils se retrouvent. Victor devient le grand frère de trois autres enfants.

Buding

Ils changent de village. Victor racontait beaucoup d'histoires de ce deuxième village.

Il y avait beaucoup de juifs et les petits chrétiens leur rendaient des services, par exemple allumer ou éteindre l'électricité le jour de Shabbat.

Le grenier du curé regorgeait de trésors.

Études

Victor entre au collège de St Avold dont il n'a pas de bons souvenirs, puis à l'Ecole Normale de Montigny, puis en Prépa à Nancy où un jeune professeur, Jean Albert, les réunit pour lire l'évangile; on le retrouvera chez Légaut.

Il est admis du premier coup à St Cloud. Les "Cloutiers" sont gâtés : le curé de la Paroisse universitaire, le Père Paris, dîne avec eux chez une ancienne de la P.U., Mlle Poucet.

Marcel Légaut a une chambre à St Cloud où il réunit des étudiants le dimanche matin.

Vers la guerre - Le mariage

Fini St Cloud, service militaire dans les Transmissions. Ils devaient être libérés en septembre 1938 mais le seront en novembre. Il prend alors son poste à Amiens. Mais en mars 1939, il est rappelé jusqu'en septembre. Nous nous retrouvons le dimanche... Par souci de stabilité, nous décidons de nous marier en septembre après sa libération du service militaire. Heureusement, nous avons une longue permission pour faire connaissance avec les familles, puis un séjour à Chadefaud. C'est là que, le lendemain de son retour au régiment, je reçois une lettre : "Libération retardée, avançons date mariage". Pour nous, il était évident que cela signifiait "la guerre". Seul, Légaut l'a compris et ne s'est pas moqué de mon départ précipité.

Me voici donc à Bordeaux, à attendre. Je vis avec une grand-mère impotente, sa gouvernante et son fils, qui ne m'aident en rien. Un télégramme tous les matins : "libération remise", "pas de libération, marions-nous par procuration"... Avec notre ami, l'abbé Fauvel, nous avons fixé le mariage religieux au 26 août. Le 23 au matin, télégramme : "arrive aujourd'hui, mariage immédiat". J'ai couru à la mairie, obtenu qu'un conseiller municipal se dérange, dérangé un deuxième témoin et, après avoir mis une robe "habillée", je suis allée cueillir mon fiancé pour l'emmener "manu militari" m'épouser. Après cela, achat des bagues, chambre d'hôtel pour les beaux-parents qui allaient arriver. Quant aux amis, personne n'est venu !

Avec effroi, j'ai découvert, le soir, que Victor n'avait aucune permission écrite. Son colonel lui avait dit : "Je ne veux plus vous voir, foutez-moi le camp !" et il était parti. On pouvait l'arrêter à n'importe quel moment. Au presbytère, on nous a dit : "Venez à n'importe quelle heure de la nuit, on fera le mariage". Tout le monde me croyait enceinte, je pense. L'abbé Fauvel est arrivé le 26 au matin et a célébré la messe. Il était mobilisé, lui aussi. Nous avons fait manger nos hôtes et nous sommes repartis... pour la ligne Maginot ! Naturellement, je me suis fait expulser dès mon arrivée. J'ai quand même réussi à regagner mon poste à Amiens mais c'est mon histoire et non celle de Victor.

La captivité

Victor, pris dans la nasse comme des milliers d'autres, aurait pu se faire libérer. Né allemand, il devait se reconnaître allemand et prêter serment à Hitler. Naturellement, il a refusé mais il est resté longtemps dans des camps lorrains à subir des pressions, des promesses mirifiques et aussi des mensonges cruels... Un jour, je reçois une lettre à Bordeaux : "Si tu faisais des démarches, je serais déjà libéré mais les familles nous laissent tomber". Munie de cette lettre, je me suis précipitée au rectorat demander un sauf-conduit pour Amiens car l'Inspecteur d'Académie d'Amiens ne répondait jamais à mes lettres. Je devais être sur place. Une belle dispute avec l'Inspecteur qui a dit : "A voir comment les officiers se sont conduits...". A ce moment-là, j'avais griffes et dents et je les ai sorties. Il m'a fait présenter des excuses par ma directrice mais je les ai toujours refusées. Cela n'a pas arrangé nos affaires.

Au mois d'août, Victor a été transféré à l'Oflag XVII A en Autriche où il a retrouvé son frère cadet. Vers la fin du mois d'octobre 1940, on a pu correspondre, chaque mois, une lettre de 27 lignes, deux cartes de 7 lignes, ouvertes bien sûr, et deux colis de 5 kg.

Je parle souvent de la captivité mais les gens d'ici ne savent pas ce que c'est, cinq ans ! Malgré le froid et la faim, Victor, comme d'autres officiers, a beaucoup travaillé. Il a rencontré beaucoup d'hommes intéressants qui ont élargi sa connaissance du monde. En particulier, il traduisait des ouvrages allemands pour un camarade théologien devenu depuis conseiller au Vatican mais il n'a gardé de contact qu'avec son "maître" en géologie, Ellenberger. Ils avaient fondé une Université très active, deux anciens sont Prix Nobel. Faute de matériel vivant pour faire de la biologie, Victor y a passé un diplôme de géologie, publié plus tard par l'Université de Besançon. Mais quelle Université ? Celle de l'Oflag XVII A, une des plus célèbres. C'était une baraque aménagée.

Matériaux : le bois et les boîtes de conserves. Pour le bois, on démolissait tout ce qui pouvait l'être. Les réchauds pour faire la cuisine étaient en boîtes de conserves, la cloche de la chapelle aussi. Au laboratoire, plusieurs microscopes ont été transformés ou construits avec des boîtes de conserves. Il leur fallait des pierres en lames

minces, transparentes. On les obtenait par frottement pierre contre pierre d'abord pendant les interminables appels et contre-appels, puis sur du verre grâce à une technique qu'ils ont inventée. J'ai lu que leurs découvertes avaient fait avancer la connaissance du métamorphisme des roches. Il y avait bien d'autres cours. Victor en suivait plusieurs, en particulier les cours de biologie donnés par des savants juifs dans leur baraque, ils étaient interdits ailleurs; parmi eux, un Prix Nobel : Wolf.

La nuit, ils creusaient des tunnels pour s'évader. un seul a réussi. Celui de Victor a été découvert, dix mètres avant le débouché. Et tout cela, le ventre creux.

Correspondance et colis ont cessé en septembre 1944. La faim s'est fait sentir terriblement. A l'approche de l'armée russe, les Allemands ont évacué le camp vers l'ouest : un mois de marche en hiver, dans les monts de Bohême. Les moins résistants étaient restés au camp.

Enfin, l'armistice et la libération par les Américains qui les transportent à l'aérodrome de Linz et de là en France, le 11 mai 1945.

Le retour

A cette époque, j'étais professeur à Pau, et lui aussi "pour ordre". Après un congé d'un mois, il reprend le travail et prépare l'Agrégation. Il allait un jour par semaine à l'Université de Toulouse et travaillait beaucoup sur place. A la fin de l'année scolaire, il a été reçu premier. L'année suivante, il allait à Toulouse comme assistant, deux jours par semaine. Plus tard, il a assuré le même service à l'Enseignement par correspondance.

Besançon

Victor voulait se rapprocher de sa famille en Lorraine. On nous a nommés aux Écoles Normales de Besançon en 1954. Victor y a fondé un centre de formation des PEGC (professeurs de collège). Plusieurs de ses élèves sont devenus professeurs de Fac (aujourd'hui IUFM). Tout s'est gâté à cause des changements continuels de programmes. Il a jeté l'éponge quand l'enseignement de la biologie a été supprimé en 1966 ou 67. Tout le destinait à la recherche pédagogique mais le poste n'était pas encore créé.

La coopération : Bamako

Une année de stage à Paris en vue de la coopération a élargi considérablement son champ de recherche et d'action. Je pense que jamais étudiant n'a accumulé autant de connaissances dans les domaines les plus variés. En juin, nomination à l'ENS de Bamako. Quelques temps après, une autre nomination pour l'UNESCO à Yaoundé mais c'est trop tard. Nous partons donc à Bamako avec Annette qui a 14 ans. Jean-Michel est étudiant à l'Université de Besançon et Bernard à la rue d'Ulm. Le climat est très pénible : de novembre à mai, pas une goutte de pluie, degré hygrométrique de 0,05, température entre 35 et 40°. Victor et Annette perdent chacun 9 kg, le premier mois. Je résiste mieux.

Les Maliens n'ont pas le droit de nous fréquenter car le régime est maoïste mais nous avons d'excellentes relations avec les autres coopérants. Nous ne sommes jamais seuls. Des amis de tous pays, surtout communistes. J'ai gardé la nostalgie de ces amitiés. Un jeune Nord-Vietnamien, collègue de Victor, venait nous voir le soir, en cachette. Victor enseigne la physiologie végétale. A 14 h, il cueille feuilles, tiges... et les ramasse en poussière à 17 h. Il a 53 ans. Tous les jeunes coopérants sont inquiets pour lui mais il résiste bien. En novembre 1968, coup d'Etat, l'armée prend le pouvoir mais notre situation ne change pas.

Il était entendu que Victor aurait un poste d'Inspecteur d'Académie à la fin de son contrat. Au mois de mars 1969, on apprend qu'il n'aura pas ce poste, il est trop vieux, et son contrat n'est pas renouvelé. Il n'est pas aimé des autorités car il veut apporter du sang neuf, faire bouger les choses.

C'est le moment des examens. Victor me dit : "Je suis très pris par les examens, je ne peux pas aller à Paris, vas-y pour me chercher un poste". Et me voilà partie pour Paris. C'est une épopée que je raconte souvent. Je me fais souvent "remballer". Enfin, je frappe à la bonne porte. Le poste de "Directeur de recherche pour l'enseignement scientifique" est créé pour lui. J'ignore mon succès quand je rentre à Bamako, c'est en descendant d'avion que je découvre le télégramme de sa nomination.

La troisième carrière : l'INRP

Voilà donc commencée la troisième carrière de Victor. Nous devons nous installer à Paris. Je décide de prendre ma retraite. Quand Victor prend possession de son poste en octobre 1969, il dispose de papier, d'un stylo et d'une chaise. Il lance aussitôt des circulaires, organise des rencontres, des stages.

Deux principes semblent diriger son action : l'innovation pédagogique doit partir de la base, prise en compte, analysée, structurée et formulée dans un travail d'équipe; tout travail se fait en équipes.

Lorsqu'il abandonne son poste en 1979, son bureau rassemble une secrétaire, un psychologue, un sociologue, des professeurs d'EN détachés auprès de lui pour préparer leur thèse (Develay, Martinand...) et souvent un visiteur étranger. Il écrit chez lui de nombreux articles dont l'INRP a publié la liste. Giordan insiste pour qu'il écrive un livre mais il ne pourra pas l'achever.

Il travaille avec l'Institut de recherche pédagogique allemand qui l'invite souvent, participe à ses recherches et à ses contrôles. De même avec la Pologne, il va souvent à Varsovie et Cracovie. Il est aussi envoyé en Algérie pour évaluer une expérience d'enseignement audio-visuel. Ils sont trois experts, un Suisse, un Canadien et lui. Ils se retrouvent au Canada pour élaborer leur rapport.

Mais de nombreux conflits l'opposent aux Inspecteurs Généraux. Aussi prend-il sa retraite à l'âge de 63 ans.

La quatrième carrière

Aussitôt l'UNESCO et l'UNICEF l'envoient en mission jusqu'à l'âge de 73 ans.

En Tunisie surtout, au Portugal, en Espagne, on l'appelle comme conseiller pour réorganiser l'enseignement scientifique ou la formation des professeurs, ou encore à Séville pour fonder un institut de recherche pédagogique. Il dirige de nombreuses thèses, reçoit beaucoup de visiteurs, français, marocains, congolais, colombiens...

Il écrit ou il dicte jusqu'à ce que la maladie de Parkinson le terrasse le 6 mai 1998.

Nécrologie

Les collègues de l'Institut national de recherche pédagogique ont la douleur de faire part du décès de Victor Host, agrégé de l'Université, ancien responsable de la section "Didactique des sciences", le 6 mai 1998, dans sa quatre-vingt-quatrième année.

Sa bonté, son dévouement, sa grande culture, sa rigueur et son exigence intellectuelles sont à l'origine de réflexions et de publications essentielles pour l'amélioration de l'éducation scientifique et du fonctionnement du système éducatif au service de la justice sociale.

Liste des personnes rencontrées par Renée Host (1935-40)

Albert Jean (mort à la guerre en octobre 1939) et son épouse, Hélène Haumesser
soeur de Jean Haumesser, une des fondatrices de la Maganerie

Barbazange Victor et son épouse

Belleville Georges

Briquet et son épouse

Brothier Jacques et son épouse Soniska

Chapelle Adrien

Coeurdevey Henri

Connet

Crubellier

Delaroque Maurice et son épouse

Ehrhard Jean et son épouse

Fontaine et son épouse, Henriette Blanc

Gaston Yvonne

Galichet

Girard Camille et son épouse

Glossinde André et son épouse, Georgette (Tante Zette)

Haumesser Jean et son épouse, Lina Kling

Heckly Lucie

Host Victor et son épouse, Renée Held

Labarre Odette

Masson René et Yvonne

Matthieu Lucien et Yvonne Stintzy

Meunier Paul et son épouse

Miquel et son épouse, Simone Bacon

Miolane Marguerite

Pedemay H. et son épouse

Poucet Cécile

Perrin Marie-Thérèse

Renevier Pierre

Roptin Marie

Voirin Pierre et Jérôme

Zadou-Naïsky Georges et son épouse, Simone

A Chadeffaud-Scourdois

Abbé Fauvel Henri (futur évêque de Quimper)

Abbé Gaudefroy Christophe. (1878-1971)

Père Laféteur (dominicain)

Père d'Ouince R. (1896-1973)

Père Paris Pierre, sulpicien, curé de la Paroisse Universitaire

Père Racine Ch. (1897-1976), S.J. (Trichinopoly)

Teilhard de Chardin (2 fois)

Père Lagrange (Jérusalem)

Rosset Gabriel

Tournissou Henri

8 - Jacques Brothier (15 mai 1977)

1) Paris

Je venais d'arriver à Paris, en octobre 1934, quand le P. d'Ouince nous parla de Légaut : "Allez le voir, me dit-il, c'est un homme extraordinaire". Je l'entends encore, ce n'était pas un homme à abuser des superlatifs. Je me suis donc rendu rue Galilée avec deux camarades. Immédiatement, nous avons été conquis. Je peux dire, sans la moindre exagération, que cette rencontre a été un des événements décisifs de ma vie. Non seulement je trouvais en Légaut une personnalité spirituelle dont la vigueur vous entraînait dans son sillage, mais je m'intégrais à un milieu vital dont je sentis obscurément le besoin. Assidu d'abord aux réunions du dimanche, j'ai saisi la première occasion pour venir habiter rue Galilée avec le petit groupe de permanents. Pouvoir trouver à la fois l'appel à une vie intérieure personnelle et l'aide d'une communauté fraternelle; allier la recherche profondément sérieuse de Dieu à l'épanouissement humain, quel rêve ! Ce rêve, je l'ai réalisé alors, ou du moins j'ai cru le faire. J'ai bien conscience maintenant qu'il y avait une part d'illusion dans le bel enthousiasme de ce départ. Mais enfin, l'essentiel n'avait rien d'illusoire; la preuve, c'est qu'il demeure.

Légaut a été pour moi, à cette époque, un initiateur à la fois intellectuel et spirituel. Il n'était pas littéraire de formation mais il approchait les textes de façon vivante et personnelle. C'est lui qui m'a révélé Gide, Claudel, Valéry et tant d'autres. Il m'a fait "entrer en littérature". Quant à la vie spirituelle, il la nourrissait par ses méditations sur l'évangile; en même temps, il nous apprenait à ne pas la séparer de la recherche intellectuelle et de l'information religieuse. Cet équilibre se retrouvait dans l'orientation du groupe où se mêlait l'ouverture au monde à une spiritualité encore passablement de type monastique. Synthèse que caractérisent à eux seuls les titres des ouvrages de Légaut parus à l'époque : "Prières d'un croyant", "La condition chrétienne", "La communauté humaine". Le groupe, formé essentiellement d'enseignants, ne vivait pas replié sur lui-même. Il s'insérait tout naturellement dans la Paroisse Universitaire et c'est ainsi que je dois encore à Légaut d'avoir connu le Père Paris.

2) Les Granges

La guerre est arrivée, le groupe s'est momentanément dispersé. La vocation de Légaut s'est précisée. Chacun de nous a pris son chemin dans la vie. Même si les choses avaient dû en rester là, l'expérience aurait gardé pour moi une valeur unique. Mais il ne pouvait pas en être ainsi. L'impulsion initiale avait été si forte, les liens tissés si solides, que le contact entre nous ne pouvait être rompu. Quelque chose avait commencé qui, d'une façon ou d'une autre, devait continuer. Le groupe en effet, après une période de sommeil, s'est réuni de nouveau après la guerre. Lorsque, après quinze ans, j'ai pu participer de nouveau à sa vie, je n'ai pas été surpris de me retrouver de plein pied avec Légaut et avec les camarades dont pourtant les expériences, les opinions, les engagements pouvaient être fort divers. Mais l'essentiel était inchangé, inchangé pourtant dans le mouvement. A mesure que le temps passait, la pensée de Légaut se constituait dans son originalité et allait s'approfondissant. Nous suivions des cheminements parallèles. Je ne dirai pas que j'adhère en tous points à la pensée de Légaut. Qu'est-ce que cela signifierait ? Chacun développe son expérience propre et forge en même temps son propre langage. Ce que je veux dire, c'est que j'adhère à l'intuition de Légaut qui me paraît essentielle : on n'atteint la foi qu'en s'atteignant soi-même dans ce qu'on a de plus humain, de plus universel. Le christianisme a toujours été une voie vers Dieu par Jésus. Mais comment connaître Jésus ? Comment éviter le docétisme diffus dont nous sommes imprégnés ? La réponse que donne Légaut est qu'on ne peut approcher Jésus qu'en approchant sa propre humanité. Langage nouveau peut-être, me dira-t-on, mais pensée très traditionnelle, rien de bien révolutionnaire. Il faudrait s'entendre sur ce qu'est une révolution et là-dessus je renvoie à Péguy que Légaut ne connaît guère mais qu'il lui arrive de rencontrer sans le savoir : "Une pleine révolution, il faut littéralement qu'elle soit plus pleine, s'étant emplie de plus d'humanité..., il faut qu'elle ait, plus profondément, découvert des régions humaines inconnues" (Pléi, 1348)

Mais surtout ce n'est pas tant la pensée, ni le langage, si nouveaux qu'ils puissent être l'un et l'autre, qui sont l'essentiel, c'est la vie en accord avec le langage, ou plutôt c'est un langage élaboré par la vie, né de la vie, authentifié par elle. "Mon livre, dit Légaut, n'est pas un livre de doctrine, c'est un livre de cheminement". La chance que j'ai eue dans ma vie (chance ou quête ?), ainsi que plusieurs autres, c'est d'avoir côtoyé le cheminement de cet homme et d'avoir reçu de lui ce qu'un fils peut recevoir de son père. Mais aussi, car les analogies de parenté sont insuffisantes à exprimer le réel, je me retrouve maintenant auprès de lui comme un frère. A la fois conscient de sa grandeur et nullement intimidé, très différent de lui et pourtant constitué grâce à lui dans ma vérité personnelle, je me sais lié à lui pour toujours.

Jacques Brothier est décédé voici deux ans (2002). Il a connu Légaut après la guerre et a participé à plusieurs séjours aux Granges. Il était Maître de Conférences (Lettres) à l'Université de Pau.

9 - Pierre Voirin

Ce que fut Marcel Légaut et ce qu'il est pour moi

Un ami rencontré pour la première fois en octobre 1927 alors que j'avais vingt ans. Mes contacts avec Marcel Légaut à Paris furent quasi quotidiens de 1932 à 1940. J'ai partagé sa vie paysanne tous les jours de 1941 à 1944. Nos rapports devinrent épisodiques.

1) Paris 1932 - 1940

Au cours de la période de nos rapports quasi quotidiens de 1932 à 1940 et dans le cadre du groupe d'amis qui s'était constitué auprès de lui, j'ai découvert l'évangile. Ce livre avait été jusque là, pour moi, le recueil de textes liturgiques lus à l'autel par le prêtre à la messe du dimanche. Ou bien le texte servait d'appui à un enseignement doctrinal où le souci de faire connaître la personne de Jésus n'apparaissait point; ou bien il prêtait à un commentaire où la sentimentalité dominait, nourrissant des ferveurs ancestrales que ranimait chaque année la même forme d'éloquence. Je tenais alors l'évangile comme le livre à usage des prêtres pour l'édification des fidèles.

Je découvris, grâce à Marcel Légaut, qu'il pouvait être un livre de méditation personnelle et quotidienne et que quiconque se voulait chrétien ne pouvait négliger cet usage. Je l'utilisais donc aussi, par une discipline rapidement acquise, comme un livre d'enseignement de conduites chrétiennes en rapport étroit avec la vie. Tel fut le premier apport essentiel, quoique encore limité, que ma vie chrétienne a reçu de Marcel Légaut.

2) Vie professionnelle

Pendant les 25 années qui suivirent 1940 et grâce à la familiarisation avec le texte de l'évangile que j'avais acquise, le nouveau Testament demeura l'axe de référence de mes conduites professionnelles et privées. Ce fut le temps où j'appliquai à ma vie d'homme, loin de Légaut que je ne rencontrais plus qu'épisodiquement, ce que je comprenais de l'esprit de l'évangile avec mes limitations propres certes mais aussi avec la conviction que je suivais ma direction de pensée et de recherche qui ne changerait plus.

3) Approfondissement

Avec la parution des premiers livres de Marcel Légaut mais avant même cette parution, dans la mesure où il faisait part à ses amis périodiquement rassemblés, du cheminement de sa pensée à mesure qu'elle s'élaborait et telle que l'avaient préparées 25 années de silence et de travaux obscures dans la région du Haut Diois, une ouverture nouvelle m'apparut quant à l'évangile. Je le comprends aujourd'hui comme le livre d'accès au mystère de Dieu par Jésus, à partir de son humanité.

Jésus est, pour moi, l'exemplaire unique d'une condition humaine vécue au cours de 30 années de façon telle qu'il connut l'intimité de Dieu, du Père, fit de lui sa demeure sans cesser d'être un homme parmi les hommes et parla du Père à ses disciples essentiellement comme la source même de l'amour et l'inspirateur d'une justice radicalement différente de la justice de la Loi.

De par une éducation religieuse traditionnelle, ma foi avait été durant mon enfance et mon adolescence, une adhésion pure et simple de l'esprit aux vérités de foi enseignées au catéchisme. J'ai vécu, jusqu'à ma rencontre avec Légaut, en repos sur ces certitudes. Au cours des années qui se sont écoulées depuis lors, je découvris que la foi ainsi comprise ne pouvait être considérée comme persévérante et fidèle que dans la mesure même où elle souscrivait à une forme d'immobilisme de l'esprit, possesseur d'une vérité à laquelle il n'avait plus qu'à se tenir. Or, et c'est là l'essentiel de la pensée que je reçus de Légaut, je compris peu à peu que la foi ne peut se comprendre qu'au sein d'une dynamique de la recherche de Dieu qui ne se donne point d'avance des conclusions certaines et salutaires, mais qui, sur la base d'un appel intime et toujours personnel, s'engage et accepte les risques d'une incarnation obscure, difficile et nécessairement douloureuse. Que dire de cet appel à l'origine de toute démarche vers le mystère de Dieu ? C'est l'exigence fondamentale, marque spécifique de l'homme, qui lui fait désirer, avec une constance jamais démentie depuis les origines et toujours renouvelée au niveau de chaque homme vivant, d'être autre, d'être plus que ce qu'impose la condition humaine communément vécue. C'est par ce qu'il appelle l'exigence d'être que Légaut aborde le mystère de l'homme. Il me fit prendre conscience de cette exigence en moi et du devoir premier de l'homme, avant tout décalogue, qui est d'abord de porter à cette sollicitation de nature une attention essentielle, parce qu'elle est, dans sa réalité profonde, la manifestation originelle, personnelle et intime de Dieu en chaque vie, la forme première de l'incarnation de l'Esprit en tout homme, avant même la conversion. Répondre à cet appel, à cette urgence, à cette invitation si universelle et si intime à la fois, c'est le sens même de la vie.

Mais Jésus seul y a répondu de façon parfaite, dans la direction qu'il fallait, par l'accomplissement d'une humanité qui trouva sa plénitude en Dieu; d'où ce tournant vers les hommes, fort d'une expérience réalisée dans les conditions mêmes de l'homme; il fut leur dire : "Je suis la voie, la vérité, la vie"; sous-entendu : écoutez-moi, faites ce que je fais, vous le pouvez; alors comme moi, vous entrez dans le mystère de Dieu. Le mystère de l'homme est indissolublement uni au mystère de Jésus. Dieu n'est accessible que par Jésus et c'est en Jésus que l'homme peut trouver réponse à l'immense exigence qui hante son esprit depuis les origines.

Telle est ma certitude et l'essence de ma foi. Je la tiens de l'église; une démarche de vie soumise à l'influence d'un ami comme Marcel Légaut y a ajouté un élément personnel qui me fait considérer cette foi comme inébranlable, quoique encore toujours incertaine et encore limitée, alors que l'enseignement traditionnel la voulait sûre et totale. Elle implique une dynamique de la recherche de Dieu. Pour moi, faire son salut, assurer son éternité consiste aujourd'hui à me tenir en recherche, sur la voie ouverte par Jésus, et d'y avancer, autant que

je puis, compte tenu de mes faiblesses et de ma misère. Quand je m'arrêterai définitivement, le Père franchira pour moi et vers moi les étapes que je n'aurai pas pu parcourir et me prendra là où je serai tombé. Telle, j'espère, sera ma quiétude aux approches de la mort ! Puisse-t-elle être la paix de Dieu.

10 - Raymond Bourrat Ce que fut et ce qu'est Marcel Légaut pour moi

Un témoignage sur Marcel Légaut ?... L'entreprise me semble difficile et, à la limite, vaine. Légaut témoigne si puissamment de l'espérance humaine et de l'existence chrétienne que celui qui, non prévenu par une idéologie informante, déformante, un système de pensée sécurisant et extériorisant, ou encore endormi par des habitudes religieuses ou non, peut l'entendre ou le lire en adulte, n'a pas de peine à comprendre de lui-même quelle place il tient chez ceux qui l'ont véritablement rencontré. Parler de lui pour celui qui, comme moi, jeune chrétien, l'a vu pour la première fois il y a vingt-cinq ans, homme essayant de vivre avec honnêteté et fidélité son expérience humaine, l'a peu à peu approché fraternellement dans sa vie et dans son oeuvre, c'est parler de soi autant que de lui. Mais se situer ainsi par rapport à lui, c'est sans doute suggérer le sens du témoignage que l'on voudrait malgré tout porter.

Avant de tenter de dire ce qu'est Légaut pour moi, je le vis assez pour n'avoir encore jamais songé à l'exprimer, il me faut préciser quatre points qui conditionnent peut-être la réponse la moins imparfaite à la question que je me pose.

1- Bien que je sois convaincu que "le charnel est aussi spirituel", en parlant de Légaut obéissant à une exigence intérieure, je ne peux qu'éliminer le plus possible le premier élément.

2- Je ne peux séparer sa vie de son oeuvre et si, éprouvant pour lui une vive affection, je suis heureux de le retrouver quelque temps, chaque année, dans l'atmosphère chaleureuse d'une communauté, de l'entendre, de lui parler, je dialogue beaucoup mieux avec son oeuvre, fruit tellement vigoureux et fidèle de son existence, qu'elle conduit à s'interroger dans le silence, qu'elle le rend présent, qu'elle rend le lecteur présent à soi et, plus encore, sur la Présence.

3- Je ne peux ni ne veux distinguer ce qu'il fut pour moi et ce qu'il est pour moi. Ce qu'il dit du souvenir dans son tome I (pages 76 et suivantes), de cette activité intime qui réduit jusqu'à l'abolir la distance entre le regardant et le regardé et sans laquelle il n'est sans doute pas de vie spirituelle authentique, suffit à faire comprendre cette disposition et ce parti-pris. En effet dans cette découverte de l'existence que l'on fait au-delà du dire, il y a quelque chose qui ne se plie pas au découpage chronologique, qui échappe au morcellement temporel, quelque chose qui "dure".

4- Je ne peux parler de Légaut que gravement, religieusement. Cela me gêne et me donne l'impression de prendre une attitude qui me convient mal, d'entendre une voix qui, à cause de lâcheté, de médiocrité et de futilité quotidienne, n'est pas vraiment mienne.

Cela peut gêner aussi celui qui me lit ou m'entend et qui, fêru de sciences humaines, voit dans cette attitude quelque chose d'aliénant. D'autres l'ont cru qui ont connu Légaut et qui, il y a une dizaine d'années, éprouvant et craignant à la fois son rayonnement, parlaient de "légaulâtrie". Que c'est absurde ! et pourtant que je comprends ces camarades.

Marcel Légaut n'attire pas l'autre à lui mais le renvoie à soi. Répercutant de tout son être un appel lancé il y a deux mille ans, il invite, par ce qu'il est, par un langage recréé et une parole créatrice, les hommes qu'il rencontre à s'approcher d'eux-mêmes, à être pleinement eux-mêmes.

Or les attitudes de fuite, si nombreuses et diverses dans nos sociétés, ne permettent guère d'être soi-même. Sirènes redoutables pour les intellectuels, elles revêtent pour eux la forme de devoirs, prennent l'apparence de vraies richesses. Il en est une en particulier qui stérilise en donnant au besoin l'illusion de l'accomplissement. Proust la dénonçait déjà il y a plus d'un demi-siècle, "cette fuite loin de notre propre vie que nous n'avons pas le courage de regarder et qui s'appelle l'érudition". Comme l'érudition n'est pas seulement dans la quantité de connaissances mais plus encore dans la manière de connaître, comme notre époque a tendance à voir dans cette manière la seule approche du réel, il n'est pas étonnant qu'il soit si difficile d'avoir une véritable vie spirituelle... Dans une civilisation où le scientisme, jamais vraiment éteint, renaît de toutes parts, s'approcher de soi-même requiert force et foi. La seule réponse que je puisse faire à ma question initiale est donc que Marcel Légaut me renvoie à moi-même, plus que nul autre. Il m'a aidé à reconnaître certaines exigences que je portais sans savoir où, sans oser les vivre. Il a été et demeure un ferment d'humanité..., en un mot, le relais nécessaire pour commencer à découvrir la grandeur singulière de Jésus de Nazareth que ma religion, telle que je l'aurai reçue, me masquait, pour saisir en Jésus le "ferment de l'homme", "l'appel de Dieu", pour chercher à devenir "disciple de Jésus". Ces expressions, volontairement employées et spontanément utilisées ici et plus loin, sont de Légaut.

Comment Légaut m'a-t-il aidé à vivre ma foi en adulte ?

C'est reprendre et prolonger sous une autre forme la question que je posais au départ. Je vois tout d'abord en lui un homme d'une honnêteté intellectuelle radicale, sachant vivre en totalité l'exigence d'intégrité de l'esprit, ne

refusant aucune question, en quelque domaine que ce soit, un homme capable de poser les questions en vérité sans jamais prédéterminer les réponses.

Je trouve de la même façon en Légaut un homme qui ne se laisse pas conduire par les mots comme on est tenté de le faire quand on essaie de parler de la réalité humaine ou de la foi. Il est le seul qui, pour moi, ait atteint, dans l'expression de l'essentiel, le niveau de la parole personnelle, le seul qui fasse entendre en ce domaine une voix toujours vivante.

En ce qui a trait au langage pourtant, j'ai quelque exigence : par penchant naturel comme par nécessité de métier, je suis professeur de lettres, je prête à cette matière toute mon attention. Le plus souvent, quand, sur un problème humain fondamental, quelqu'un donne à son expression une certaine étendue, je ne peux m'empêcher de suivre le déroulement d'un discours qui se substitue à la parole, de prévoir, à coup sûr hélas !, l'emploi de tel mot, à telle place, le développement de telle idée à telle autre. Je dois ajouter que, dans cette qualité que je reconnais en Légaut, il ne s'agit pas de valeur littéraire, de perfection formelle, encore que cela y touche par plus d'un point ! Même chez un très grand écrivain comme Proust, que j'admire beaucoup, un artiste sûr et un des maîtres de la lucidité, il m'arrive parfois de traquer, dans une page merveilleuse de beauté et de vérité, un glissement idéalisant. Légaut, quand il s'exprime, demeure toujours "réel", jamais sa lucidité ne se laisse aller au moindre abandon.

Ces deux qualités supposent et font tout ensemble un homme d'une totale authenticité. Peut-on l'être sans "vivre de foi" ? Légaut est avant tout un homme profondément religieux, qui a passé et passe sa vie, dans la fidélité et sans renier aucune de ses exigences d'homme, aucune de ses appartenances à la civilisation de notre temps, à se souvenir de Jésus de Nazareth. Légaut, "disciple de Jésus", cette expression revient sans cesse chez lui, reçoit de son oeuvre entière son sens plénier, commande la lucide et fervente méditation du sixième chapitre de son tome III. Légaut, disciple de Jésus, c'est le point où converge et d'où émane tout à la fois ce qui fait de lui un "homme debout".

C'est ce que je cherchais, sans en avoir conscience, dans ma jeunesse, que j'ai découvert et que je découvre chaque jour, à mesure que, à ma taille et dans un mode de vie assez banal, j'essaie à mon tour de fonder mon existence sur une même recherche spirituelle. Les questions que je me suis posées et que je me pose, je les ai trouvées et les trouve formulées chez Légaut avec une vigueur, une rigueur et une ferveur également appelantes. On ne peut qu'être conforté dans son être et affermi dans sa foi.

Je ne voudrais qu'évoquer en quelques mots ce qui, chez lui, est, pour moi, comme le coeur de l'essentiel.

- Tout d'abord le mouvement d'ensemble de son oeuvre tel qu'il ressort des quatre tomes parus chez Aubier, un mouvement qui épouse et traduit un cheminement lucide et fervent, nécessaire, sous des formes diverses, à tout homme du 20^{ème} siècle "à la recherche de son humanité".

- Le chapitre "L'universalité de Jésus" dans le tome II dont, avant de le lire, je pressentais, vivais la teneur sans pouvoir l'exprimer, et qui constitue comme un point d'ancrage de ma foi en Jésus.

- Le chapitre 5 du tome III, ultime lucidité qui touche au mystère de l'homme sans le préfigurer et sans le faire s'évanouir, union heureuse et indissoluble d'analyse et de création.

- Dans le même tome III, les vivantes méditations des chapitres 4 et 6.

- Les paroles réelles que Légaut écrit sur Dieu, l'Impensable, dans le 1^{er} chapitre de son tome IV...

Cette évocation volontairement imprécise et ce témoignage inévitablement maladroit ne visent pas, comme à tort peut-être on pourrait le croire, à faire partager une admiration. Légaut, pour moi, est avant tout un ami et un frère qui me précède de loin dans le même cheminement. Ils voudraient seulement murmurer, à ceux qui cherchent, qu'il est possible de retrouver en vérité et de vivre dans l'espérance l'appel qui a été lancé aux hommes, il y a deux mille ans.

11 - Figures d'anciens

1) René Emprin (1911 - 2004) par François Garin, le 5 février 2005

De souche savoyarde, père douanier de Haute-Tarentaise, mère de Haute-Maurienne, il fait ses études primaires supérieures à Annemasse et entre à l'École Normale de Bonneville (Haute-Savoie) en 1927. Il y rencontre Georges Belleville, professeur à Lyon, qui se fera prêtre dès sa retraite vers 1972. Tous deux sont fortement marqués par la personnalité d'un de leurs professeurs, Gabriel Rosset, fondateur de ND des Sans-Abris à Lyon. René opte pour l'enseignement en Algérie où ses deux soeurs viendront le rejoindre, enseignantes aussi. Il garde de profonds contacts avec les membres de la Paroisse Universitaire, les chrétiens de l'Enseignement Public : enseignements supérieurs, secondaires et primaires. (Ces derniers deviendront les "Equipes enseignantes"). Chaque année, une rencontre est prévue dans les différentes académies, la semaine qui suit Pâques.

En 1937, René se joint au groupe savoyard et y rencontre sa future femme, Jeanne Liatard, institutrice à Pugny Chatenod. Leur mariage y a lieu le 30 juillet 1938. Le ménage est nommé à Ruffieux en Chantagne.

Le transfert militaire n'ayant pas été fait, René part en Algérie au début de la guerre. A son retour, ils sont nommés à Pugny, puis à Charafond où ils élèvent leurs six enfants : Jacques (1939), Pierre (1942), Jean (1943), Marie-Claude (1945), Marguerite (1947) et Paul (1949). Pour les études des enfants, ils décident d'habiter Aix. La

semaine de leur installation, en septembre, le petit Paul est écrasé par un camion. Ce sera la grande "épreuve" de la famille.

Sur le plan professionnel, René s'occupe du bulletin départemental du S.G.E.N., syndicat adhérent à la CFDT. Membre de la Fédération des Familles Françaises, il participe au travail de la section d'Aix et, plusieurs fois, accepte d'être le tuteur de familles en difficulté et de l'alphabétisation de jeunes Maghrébins. Puis c'est le Secours Catholique local à qui il consacre beaucoup de temps, et à l'équipe de la Vie Montante, spécialement à celle de son quartier. Après la mort de sa femme, il se retire à la maison de retraite "Tiers Temps" à Aix et continue à soutenir financièrement des oeuvres de charité.

Fidèle à ses convictions chrétiennes et à l'église dont il suivait l'évolution, à son esprit de vraie laïcité ouverte et tolérante, fidèle surtout à toutes les amitiés rencontrées en tant d'années, il se voulait un serviteur modeste, n'occupant jamais les premières places. Ses enfants eux-mêmes ignoraient ses générosités. Selon la prière universelle du dimanche 23 janvier, il a cherché à être lumière dans ses choix politiques, dans ses engagements professionnels, dans ses démarches humanitaires et dans ses responsabilités familiales.

2) Gérard Soulagés par Guy Lecomte - 22 12 2004

Gérard Soulagés et sa femme, Madeleine, instituteur d'abord à St Martin de Lamps (Indre) puis à Vineuil (près de Châteauroux), encore vivant.

Gérard est un des plus anciens du groupe Légaut avec René Raynal et Renée Host.

Ce Rouergat pur sang fut séminariste au grand séminaire de Rodez, d'où il s'est fait exclure pour indiscipline en matière théologique car il était imprégné de modernisme et de "loysisme". Brouillé avec son père, il a débarqué à Paris où il a eu la chance de rencontrer la bande des Normaliens (Légaut, Perret) qui réunissaient des amis rue Galilée.

Il avait la bosse des études, ce qui n'avait pas trop plu au séminaire, et avait déjà une solide culture qui lui a permis de passer à Paris une licence de philo à La Sorbonne.

Il a participé aux journées Chadefaud-Scourdois. Il a pu être nommé instituteur dans l'Indre. Il y a bien d'autres péripéties impossibles à relater ici.

Je l'ai connu quand j'étais à l'E.N. de Châteauroux, au temps où il a fondé une dynamique section de la Paroisse Universitaire et rencontré l'hostilité des nombreux laïcistes de l'Indre. Par un prof. de l'E.N. qui était catho., j'ai été invité à des réunions de la P.U., en particulier en avril 1947 quand il a fait venir Légaut à Châteauroux.

3) par Michelle Vincent

7 janvier 2005

Hélène Albert

C'était la soeur de Jean Haumesser. Elle habitait Nancy et travaillait dans un foyer pour enfants en difficulté.

C'était une femme généreuse, très accueillante, qui m'intimidait par son aspect un peu sévère. C'était une femme discrète. Elle ne faisait pas de topo mais elle a fait, sans bruit, un énorme travail d'intendance pour le groupe.

Son mari est mort bêtement pendant la guerre car une sentinelle française lui a tiré dessus par erreur et pourtant c'était un des jeunes à qui il apprenait à lire. Ce devait être un type "formidable". Premier malheur ! Puis il y a eu l'accident de son fils André qui, à 17 ans, s'est fait exploser un engin de guerre. Il croyait cet engin inoffensif; ça l'a rendu aveugle.

Les Zadou

Un peu "réfrigérants". Lui, assez coincé; une fois, je lui avais demandé de me tutoyer et il m'a répondu qu'il ne tutoyait pas les femmes. Elle, un voix de titi parisien, assez mordante. Au début, cela me rebutait mais ensuite j'avais compris que ce côté "chataigne" cachait de grandes qualités. Il paraît qu'ils accueillait parfois des SDF. Ils adoraient voyager et rapportaient de leurs voyages des diapos qu'ils passaient à Mirmande.

Marguerite Miolane

Un pilier du groupe; sans doute, très proche de Légaut et qui a contribué financièrement à Mirmande et peut-être aux Granges. Institutrice modèle, femme généreuse. Mais je sais peu de choses d'elle. Je l'aimais bien.

Marie-Thérèse Perrin

Elle a consacré sa vie et sa fortune pour essayer de sortir des prostituées de leur sort et, parallèlement, elle s'intéressait à la vie de l'église et nous faisait des topos passionnants sur la "crise moderniste", nous racontait la vie d'un évêque comme un roman à suspense.

3) Guy Lecomte (Dijon, le 22 janvier 2003)

Le projet Guy Lecomte

Nous ne faisons malheureusement pas de compte-rendus. J'ai conservé les cahiers (préparations et prises de notes) jusqu'en 1968.

Le projet Guy Lecomte répondait en effet à la demande des jeunes d'alors qui étaient facilement en désaccord avec les anciens (qu'ils trouvaient "amortis"). Leur regroupement s'est concrétisé dès 1963 quand nous habitons encore à Guéret où j'étais inspecteur. A la différence des autres qui, pour la plupart, avaient leurs parents aux Granges l'été, j'étais seul et "le moins jeune des jeunes", ce qui fait que je me suis trouvé à prendre des responsabilités, appuyé par André Albert (fils d'Hélène Albert), Dominique Raynal (fils de René) et Pierre Ehrhard (fils de Jean).

Avec les encouragements de Légaut, ce groupe de jeunes s'est peu à peu différencié jusqu'à occuper, seul, les Granges pendant la deuxième quinzaine d'août, de 1964 à 1969. Je me suis réjoui cependant que quelques anciens tiennent à rester avec nous : Victor Barbazanges, Jacques Brothier, Camille Girard et Gérard Soulages. Ce serait évidemment trop long d'entreprendre dans cette lettre de vous raconter l'évolution de ce groupe. (Le fait d'en écrire ici me donne envie de l'écrire... plus tard).

Jean Haumesser

Le rôle de Jean a été primordial pour la renaissance aux Granges du groupe d'avant-guerre qui s'était réuni jusqu'en 1939 en Auberge, à Chadefaud-Scourdois

(voir la circulaire qui projette l'achat nécessaire à l'implantation de la communauté !).

Jean a beaucoup travaillé à la restauration du hameau des Granges avant la reprise des rencontres. Il venait seul. Lina, son épouse, est de ces femmes de pionniers qui freinaient l'engagement de leur mari (je pourrais en citer plusieurs exemples) et ne venaient pas aux Granges. Lina avait 7 enfants à la maison.

Les Voirin ont habité aux Granges pendant la guerre, je ne saurais dire pendant combien de temps. Ils étaient plus libres, n'ayant pas d'enfant. Henri Trouseville, Nicole Chassin ont aussi séjourné aux Granges (une photo les montre en train de labourer) mais Légaut a compris très vite qu'aucun de ses compagnons du départ ne resterait là comme paysan, ce qui explique qu'il ait pris un métayer et sa famille, les Vilain, qui descendront plus tard à Valcroissant.

Marguerite Miolane

Fidèle entre les fidèles... A joué un rôle important comme secrétaire du groupe, comme agent de liaison, préparant les séjours, assurant la comptabilité... A participé à la prospection qui a abouti à l'achat de la Magnanerie, y a beaucoup investi (voir l'appartement "Miolane" près du garage...).

Lucien Matthieu

Dévoué et fantasque. Légaut l'aimait bien mais ne le prenait pas au sérieux.

Magnifiquement épaulé par une épouse solide et sûre... (Yvonne)

Jean Ehrhard

Aux Granges et à Mirmande, il fut "l'intellectuel" du groupe, capable de tenir tête à Légaut mais très dépendant de lui. Caractère difficile (abîmé par la déportation...) avec des sautes d'humeur étranges. Épisodes de tension avec Légaut (sans lendemain) et avec Thérèse Renoirte (tenaces...).

L'achat de la Magnanerie

C'était un investissement important. Il a fallu des relances mais la bonne volonté des associés m'a rempli d'admiration (voir la liste des souscripteurs...). Cela a été un test pour voir qui était attaché à Légaut et son groupe et qui n'y trouvait que préoccupation secondaire.

Rêve d'une communauté

Légaut a certainement eu ce rêve avant la guerre et, sans doute, au début de la restauration des Granges. Mais il a vite compris que son geste, quitter son métier et changer de vie, ne pouvait pas être imité. (Je me suis entretenu de cela avec lui en 68 ou 69).

Cinquième partie

Manuscrits de Légaut

Les pages qui suivent proviennent de différents manuscrits dont un journal de 1922 qu'il a remis lui-même à Nic Mottard, preuve qu'il ne souhaitait pas qu'il disparaisse, suivi de notes sur une retraite de novembre 1925, une méditation (Luc 1,6-38) et des notes d'auditeur sur deux méditations faits par Légaut, ainsi que des feuilles volantes (résolutions de retraites, des "Fragments de journal" sans date).

I - Journal de 1922

Remarques

- des points de suspension remplacent les mots illisibles,
 - Légaut désigne en général les personnes par la première lettre de son nom,
- Ce journal se trouve dans les Archives : dossier A 1.

Retraite

Cette retraite commença le dimanche soir.

Le dimanche matin, j'ai été chez les Bénédictines où l'esprit de componction s'empara de moi. Cela dura toute la journée mais, le soir, je me mis trop violemment en retraite et l'énerverment s'en suivit. D'autre part, non habitué à prier en commun, je suis souvent tenté par l'orgueil ou le faux orgueil. Je n'ai pas pu faire ce que je m'étais proposé pour le dimanche soir et je me suis couché à 9 h 1/4. Nuit agitée et assez mauvaise. Je me réveille fatigué vers 6 h., je me lève à 6 h 1/4 et je descends à 6 h 1/2 à la chapelle. Je récite Prime avec piété. Ma fatigue disparaît et jusqu'à 7 h 1/2, je médite sur ma vie de pénitence.

Souffrance

J'ai d'abord vu en quoi la souffrance surnaturelle (sous toutes ses formes) est le véritable acte de religion. Notre être est un orgueil et une aspiration au bonheur sous toutes ses formes. Notre être, par le péché originel et par la concupiscence qui s'en est suivie, est un être révolté contre Dieu. Pour revenir dans l'amour de Dieu et, par suite, dans notre état initial et final, il faut faire acte de soumission, c'est-à-dire offrir à Dieu tout ce que nous sommes, en particulier nos inclinations propres, l'orgueil et le désir du bonheur. D'ailleurs dans toute soumission, l'orgueil est toujours abattu. Par suite, quand nous souffrons pour l'amour de Dieu ou même quand nous offrons à Dieu les souffrances que nous endurons non volontairement, nous faisons un acte de soumission car nous courbons tout notre être devant Dieu. Ce qui plaît à Dieu dans cette souffrance, ce n'est pas le fait de souffrir mais celui de se soumettre. Ainsi la souffrance n'est pas le but mais le moyen que Dieu a mis à notre disposition pour le retrouver. On peut classer les souffrances en volontaires et involontaires, ou bien en naturelles et surnaturelles, naturel et surnaturel correspondant à l'état de l'âme de celui qui souffre. Si la personne est dans la grâce, le seul fait de souffrir lui attire, par le grand amour de Dieu, des grâces qui la conduisent à offrir sa souffrance à Dieu et cette offrande est une oeuvre méritoire. Elle fait ainsi, toute proportion gardée et dans un sens analogique, ce que le Christ, homme parfait, a réalisé dans toute sa vie humaine et en particulier sur la croix. Car le Christ, en s'anéantissant devant son Père après avoir pris notre chair et être devenu homme parfait, représentait l'humanité se réconciliant à son créateur par sa soumission mais aussi nous montrant l'exemple à suivre : "Qui m'aime, prenne sa croix et me suive". Par conséquent, on peut offrir ses souffrances pour le royaume de Dieu sur la terre et dans les âmes. On continue ainsi le sacrifice du Christ, de même que l'église est la continuation du Christ puisqu'elle constitue son corps mystique.

Plus un acte religieux est explicité, c'est-à-dire plus on en pénètre l'essence et le but, plus on le vit et par suite plus on unit son âme à cet acte et par suite plus on unit notre âme au but de cet acte, c'est-à-dire à Dieu. Il est bon d'explicitier l'offrande de ses souffrances et de le faire assez souvent pour que le brouillard de l'habitude n'en obscurcisse le sens profond. Mais il n'y a pas que dans l'état de grâce que la souffrance est bonne. Si en effet la personne n'est pas en état de grâce, la souffrance, même soufferte passivement, par son action logique sur notre orgueil qu'elle rabaisse, nous rend plus accessibles à Dieu et qui ne voit le nombre des convertis qui doivent leur vie à la douleur.

Par suite, on peut dire que la souffrance est un grand Sacrement. Ce serait le seul sacrement si le Christ Jésus, fils de Dieu, n'était pas venu sur cette terre pour nous aider et nous sauver. Dans un même degré de surnaturel ou de naturel, les souffrances, voulues ou subies, présentent chacune des avantages qui les rendent aussi recommandables. La souffrance voulue vient d'un acte de foi d'amour mais, par le fait qu'il est volontaire, elle prête flanc à l'orgueil si subtil qui s'insinue dans nos meilleures actions. La souffrance endurée est peut-être le fruit d'un acte de foi et d'amour moins intense, donc moins méritoire, mais elle possède, dans le fait de l'endurer, la sainte soumission à la volonté de Dieu qui la met plus à l'abri de l'orgueil.

M'étant ainsi bien persuadé de l'utilité d'une vie de pénitence et comprenant combien Dieu était avec moi car je jouissais alors d'une paix pleine de joie, j'ai relu ce qui suit. Tout cela d'ailleurs avait été préparé d'avance par l'Esprit qui souffle en moi et je vous rends grâce, ô mon Dieu, de m'avoir ainsi éclairé sur votre volonté.

Sur les six jours de la semaine (hors le dimanche), j'ai résolu de me passer des déjeuners de 7 h 1/2, cinq fois sur six, sauf le jeudi où je pourrai prendre et où je devrai prendre un morceau de pain, pris à 12 h. le mercredi (et) de bonne taille. Dans la semaine, sauf le samedi soir et le dimanche soir, j'ai résolu de coucher habillé à demi sur le parquet avec, pour commencer, mon traversin pour oreiller. Privation absolue, sauf le dimanche et mercredi soir, de vin et de dessert. Dépense comme le règlement précédent l'a ordonné.

Mon Maître, montrez-vous à moi pour que je vous aime de plus en plus ; montrez-moi, ô mon Dieu, votre pauvreté, votre humilité, votre abjection. O mon Maître, faites-moi sentir dans le fond de mon coeur le grand désir de vous imiter, de vous suivre et de porter ma croix, de ne vivre que pour vous, de vous imiter de plus en plus afin que, étant plus semblable à vous, je vous comprenne mieux, je vous aime mieux, je remplisse mieux la vocation que vous m'avez donnée afin que, lorsque le moment sera venu où vous m'appellerez pour paraître devant vous, je puisse entrer dans la maison de mon Père et dans l'éternité vous adorer, vous voyant dans la béatitude de vos saints.

Paroles et Esprit de Dieu

Pendant le déjeuner, le lecteur nous a lu le 2^{ème} sermon de Carême de Bossuet sur les paroles de Dieu. J'ai en particulier été frappé par la comparaison entre le corps du Christ réellement présent sous les Saintes Espèces et l'Esprit de Dieu réellement présent sous les mots et formules du prédicateur, que celui-ci soit ou l'Esprit Saint lui-même ou un livre ou un ami ou un prêtre. Nous devons avoir autant de respect pour l'Esprit de Dieu que pour le corps du Christ. Aussi nous devons, et chercher à l'écouter et chercher à en faire notre profit, de même que nous devons chercher à communier souvent et à le faire le mieux possible.

Il nous faut donc, de devoir strict, faire deux choses, d'abord écouter l'Esprit qui souffle en nous et retenir ce qu'Il nous dit pour en faire notre plus grand profit. Ceci est d'ailleurs d'autant plus nécessaire que, dans le cas général, les touches de l'Esprit-Saint sont comme le développement d'un germe dans notre esprit, comme une idée force qui se développe en nous et qui a besoin, du moins au début de son développement, de beaucoup d'attention pour pouvoir se développer. D'autre part, seules les oeuvres et la volonté de Dieu persistent. Aussi, pour distinguer la

volonté de Dieu de celle de la chair, faut-il la soumettre à l'épreuve du temps, chose que l'on ne peut faire que si l'on a une parfaite maîtrise de soi et une parfaite connaissance de soi, non seulement dans le présent, mais aussi dans le passé. C'est pourquoi depuis plus d'un mois, l'Esprit-Saint me porte à comprendre et à gagner la sainte Solitude du Coeur d'une part et d'autre part, pour suppléer à ma mémoire, de faire régulièrement chaque jour un journal où, dans la plus grande simplicité de mon coeur et dans sa plus grande franchise, je noterai mes fautes, les mouvements de ma nature et de la grâce.

Cette dernière idée est apparue dans mon âme, il y a au moins un an (premier plan de vie) et échoua. Il a réapparu à divers moments de cette année, en particulier pour écrire les recommandations que l'Esprit me disait dans la Sainte Communion. Mais depuis un mois, cette idée s'impose de plus en plus en moi et je suis sûr que j'obéis ainsi à la volonté de mon Maître.

De la paix intérieure, de la Sainte Solitude du Coeur. La composition du coeur demande des conditions matérielles et naturelles et des conditions intérieures ou surnaturelles car nous sommes faits d'un corps et d'une âme.

1) Il faut éviter la dissipation extérieure

Or notre esprit se laisse si facilement entraîner, soit que notre nature nous y conduise naturellement, soit que notre orgueil cherche à faire valoir nos qualités réelles ou non aux yeux de nos frères. Par suite, il faut bannir de notre vie les conversations inutiles car le Seigneur a dit que nous serons redevables d'une seule parole inutile. Il nous faut bannir aussi les réunions trop tapageuses, les rires trop bruyants... Mais il faut mettre dans tout ceci la discrétion nécessaire à l'édification du prochain afin que rien en nous ne scandalise le prochain.

2) Une deuxième condition indispensable au maintien du silence et de la paix dans notre âme est d'être maître de ses pensées, c'est-à-dire de savoir retenir celles qui doivent être retenues et rejeter les autres. Or les pensées viennent de nos occupations extérieures. Par suite, pour lutter et vaincre leurs assauts, il faut pratiquer : a) la soumission à la volonté de Dieu, b) la confiance en Dieu.

Si vraiment je crois que tout ce qui arrive vient de la permission de Dieu et que tout est fait pour mon plus grand bien, alors toute inquiétude sera bannie de mon coeur et l'angoisse de l'avenir ne viendra plus harceler la composition de mon coeur.

3) Une troisième cause de l'agitation et du trouble de mon coeur vient dans la lutte que je livre contre les tentations.

Ce qui distingue un saint d'un pécheur, ce n'est pas la tentation, puisqu'ils sont tous les deux tentés et le Christ lui-même l'a été, ce qui les distingue, c'est la manière dont ils réagissent. Dans l'âme du saint, la tentation est un nuage qui ne fait que glisser sans y pénétrer. Le combat et la victoire, tout se passe sur les frontières de l'âme en sorte que le sanctuaire où cette âme adore son Dieu dans le silence et la paix n'en est pas troublé. Au contraire, chez le pauvre pécheur, la tentation pénètre facilement jusque dans la profondeur de l'âme. Le combat se livre dans l'âme elle-même et, même si cette dernière est victorieuse, elle s'est cependant troublée et elle a perdu, pour un moment, cette calme sérénité qui est la paix chrétienne.

Il faut donc s'exercer à subir la tentation sans s'en énerver ; ne pas la repousser avec des efforts violents qui, par eux-mêmes, donnent de l'importance à la tentation. Le démon ne craint rien de plus que le mépris.

L'après-midi, la fatigue me prit et, avec elle, la sécheresse. A 3 h., une conférence de l'abbé Bottinelli sur la foi prenant l'âme, qui correspond tout à fait au sentiment que j'en avais eu vers la fin de décembre de l'année dernière, moment où j'ai commencé à comprendre l'importance d'explicitement ses croyances.

Responsabilité des fautes

Tout se ramène en somme à mieux écouter l'Esprit qui souffle en nous et la parabole des talents y trouve une application immédiate. Je ne m'occupe, dans mes confessions, que des fautes positives. Combien de fautes négatives je n'omet pas ! Et nous en sommes responsables : non pas par le fait même puisque notre pauvre esprit est en trop mauvais état pour apprécier toutes les touches de l'Esprit, mais surtout à cause de cet état même que nous pourrions sensiblement améliorer par une vie plus méthodique.

Notre vie est courte. Une autre pensée m'a semblé bonne à développer : celle du peu de temps que nous avons pour mieux connaître Dieu avant que, par la mort, notre état définitif ne soit établi pour l'éternité. Que de moments perdus que nous pourrions utilement occuper à nous faire un bonheur impérissable auprès de notre Dieu.

J'ai lu Nones qui a fait disparaître la sécheresse que j'éprouvais et je fis une assez longue méditation sur le péché. Le péché est un mal en ce sens qu'il prive Dieu d'une partie de la gloire extrinsèque que toute créature lui doit en tant que créateur. Supposons un homme en état de grâce. Le péché est une blessure à cette vie de la grâce et, par suite, une atteinte à cette vie intime de Dieu en nous. Mais il y a plus et je pense que plus la vie de la grâce est élevée en nous, plus la blessure est profonde et, par suite, plus nous devons en avoir le repentir.

Comparaison avec la vigne et le sanglier

On peut en effet comparer la vie surnaturelle de notre âme à un champ de vigne et le péché au sanglier. Le sanglier ravage la vigne, comme le péché la vie surnaturelle de l'âme mais, de même que plus la vigne présente de beaux raisins, plus les dégâts sont grands et plus les regrets du propriétaire sont justifiés, de même, plus notre vie surnaturelle est élevée, plus le péché y fait de ravages et, par suite, plus il déplaît à Dieu. Et cela explique

ainsi la grande douleur de sainte Thérèse à la vue de fautes que je ne penserais peut-être même pas à accuser. Par suite mon âme, il ne faut pas regarder la faute en elle-même pour la regretter, mais le ravage qu'elle a produit, de même que, pour juger d'une façon précise du dégât de la vigne, il ne suffit pas de regarder la grosseur du sanglier. Certes, plus il est gros, plus il fera de dégâts, mais la richesse de la vigne a bien plus d'importance à cet égard. Dans l'âme de l'homme qui ne possède pas l'état de grâce, la vigne n'est pas alors plantée, mais est-ce la présence de sangliers qui inclinera le cultivateur à y planter de la vigne ? La présence des péchés par suite, en empêchant Dieu de venir dans cette âme, lui vole ainsi une part de la gloire extrinsèque que cet homme lui aurait donnée.

Cette méditation me rendit tout à fait sensible à l'amour de mon Dieu et je pris, quant à ma vie de prières, les résolutions suivantes. Elles ne sont que des précisions sur un programme qui a déjà existé depuis plus de 4 mois.

1) Tous les jours de la semaine

- au matin, Prime, préparation à la messe, messe, action de grâce,
- à midi, deux des trois petites Heures : Tierce, Sexte, None,
- le soir : Complies et Salut.

Tout ceci ne pouvant être changé que par des obligations d'état.

En outre, à midi, 3 fois "Domine, labia mea aperies et os meum annuntiet laudem tuam", pater noster, angelus, benedicamus, fidelium animae... De même, au soir, à 7 h. Dans la matinée et l'après-midi : une visite à mon crucifix.

M'appliquer à conserver en moi l'impression de la présence de Dieu, soit par l'image que je possède, soit par mon médaillon, soit par l'image du sanctuaire qui est en moi.

Au Salut, méditation sur un sujet précis avec des conclusions précises de façon que cela puisse être noté. Offrir le début de mon travail à Dieu, le faire en esprit de pénitence en m'imprégnant particulièrement du saint esprit de l'obéissance. Faire tout avec conscience et en paix.

2) Le dimanche

Aller à la messe pour communier à 6 h. 20 au 36 de la rue d'Ulm. Déjeuner.

Aller chez les Bénédictines à la grand-messe où on récite Tierce et Sexte. Rester pour dire None de façon à ne rentrer chez mes parents que pour l'heure de la sortie de la messe de 11 h.

3) Résolutions générales

- dire les psaumes lentement, si possible en psalmodiant, du moins en esprit.
- dire les Heures avec grande dévotion sans négliger, quand cela est possible, les manifestations extérieures, génuflexions... Tout psaume non compris doit être traduit le jour même. Pour lire tous les psaumes, on intervertira la lecture sur 3 semaines comme il suit : Tierce-Sexte, Sexte-None, Tierce-None.

Mardi Lever à 6 h 1/4. Je suis dans un bon esprit et je descends méditer et réciter Prime et méditer jusqu'à 7 h 1/2.

Ma méditation a surtout porté sur mes **fautes** et ma future confession.

Guidée par la méditation de la veille, mon âme a retracé dans une vue d'ensemble toutes les grâces que j'ai reçues de mon Dieu, depuis celle d'être né de parents catholiques jusqu'à celles de faire ces retraites qui m'ont fait prendre conscience de la Réalité qui est en moi; de ma vocation sacerdotale qui part des environs de ma première communion lorsqu'un prédicateur nous avait parlé de ce brillant étudiant qui avait tout abandonné pour se faire prêtre; de la méditation de ma première communion où je m'étais offert à Dieu de tout mon coeur; des prêches de mon évêque qui demandait à notre Maître que quelques-uns des ces premiers communiantes reçoivent l'investiture sacerdotale; de la crise de 1914 où, contre toute logique, Dieu fit dériver toutes les forces de mon coeur à son seul service; de cette entrée à Normale où, dans une solitude et un travail acharné, je me suis de plus en plus détaché des biens de ce monde; de la grâce qu'il m'a faite dès le moment où je gagnais de l'argent d'en donner toujours davantage aux pauvres; de la grâce qu'il m'a faite de n'avoir plus d'attache pour l'argent et d'aimer la sainte pauvreté; des tribulations qu'il m'a imposées lorsque, moi ingrat, fasciné par mon travail, j'allais peut-être l'abandonner mais au moins le réduire sûrement dans mon coeur; de l'influence qu'ont eue sur moi mes amis, en particulier B. qui m'a en outre enseigné à me détacher de toute créature et à n'aimer que par mon Dieu; de la grâce d'avoir rencontré cette âme qui vous cherchait, ô mon Maître, et qui m'a tant instruit.

O mon Dieu, je vois partout votre action divine se développant sans cesse, sans à-coup, dans l'onction de l'Esprit. Déjà les barrières tombent devant moi, ma mère se soumet.

O Maître, ayez pitié d'un aveugle qui prie pour un autre aveugle, ayez pitié, mon Dieu, et donnez la lumière à mon père afin que, vous connaissant, ô mon Maître, il ne mette pas d'obstacle à votre divine volonté. Car mon Maître, plus je pense, plus je vois que ma vocation n'est pas venue de moi. C'est votre volonté, mon Dieu, et petit à petit le voile, la gangue, qui cache toutes vos volontés, toutes vos inspirations (car nous sommes si mauvais que notre compréhension en agissant annule en partie ce que vous nous donnez) disparaît et, mon Maître, comme vous me l'avez dit dans la communion que j'ai faite ce matin, et vous me l'avez dit d'une manière si simple, si lumineuse, dans ce calme si grand que toute cette vie se résumait, non pas était, de tout faire en Dieu et de tout faire pour Dieu. Tous, nous sommes appelés à remplir cet idéal mais pas tous de la même façon et, de même que

dans le corps il y a plusieurs membres, de même dans le corps mystique de votre Christ, l'église, chacun d'entre nous est appelé à un poste particulier, à une mission spéciale pour votre plus grande gloire, ô mon Dieu. Pendant que vous me comblez de grâces et que votre oeil paternel me surveillait du haut des cieux, moi, mon Maître, je vous ignorais presque et je vous offensais plus qu'un enfant de mon âge ne pourrait le faire. Oui, mon Maître, je suis un grand pécheur et le Pécheur car aucun de mes camarades n'a connu si jeune et avec tant d'amertume ce vice affreux où j'ai failli sombrer, ce démon de la pensée impure qui m'assaillit presque quotidiennement pendant près de 8 ans. O mon Maître, c'est la grande tache de ma vie, c'est là, ô mon Dieu, le point où ma faiblesse s'est montrée dans son abjection et où j'ai mérité mille fois l'enfer. Mon Dieu, ayez pitié de moi et, comme vous le dites par la bouche de vos saints, que tout profite à ceux qui vous aiment, faites que le souvenir de cette jeunesse impure soit toujours devant mes yeux, que ce soit un grand rempart contre l'orgueil, contre le ... car, partout où je serai, partout je serai un grand pécheur car j'ai beaucoup péché et vous m'avez tant aimé.

Combien la vigne était riche et combien était gros le sanglier ! O mon Maître, vous m'avez beaucoup donné et j'ai beaucoup gâché. Non seulement je n'ai pas enfoui mon talent dans la terre mais je l'ai dépensé. Ayez pitié de moi, donnez-moi la grâce de racheter tout le mal que j'ai fait. Donnez-moi l'esprit de pénitence et l'esprit d'humilité. Donnez-moi, mon Dieu, la notion claire du mal à réparer, du peu de temps que j'ai pour le faire, de mon incapacité à le faire si vous-même, vous ne m'y aidez pas. O mon Maître, pour réparer les dégâts causés dans le champ de vigne, je n'ai plus le temps de le bêcher à la main mais donnez-moi la charrue qui fera le travail plus vite.

O mon Maître, ayez pitié de votre serviteur. Je prends la résolution de me souvenir quotidiennement de ces fautes de jeunesse, de réciter chaque jour, comme vous me l'avez jadis conseillé, un acte de contrition fervent et de faire mes pénitences pour cela. O mon Dieu, ayez pitié de moi parce que je vous ai beaucoup offensé mais, mon Maître, si vous tournez votre face vers nous, nous serons sauvés. Mon Seigneur et mon Maître, je vous donne tout ce que j'ai car vous m'avez tout donné. Je vous donne mon cœur, mon esprit et ma vie. Que votre sainte et divine volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

La charité : voir le Christ dans les pauvres

A 11 h., le Père Portal nous a parlé des pauvres et de la charité envers les pauvres. C'est presque un sacrement et la douceur et les grâces que l'on reçoit sont immenses. Je le constate bien moi-même et, quand je considère ma vie de ces derniers mois, je la vois remplie de vos grâces mais aussi remplie des charités que vous m'avez ordonnées, ô mon Maître. Mais le contact avec le pauvre, contact physique, ajoute beaucoup à l'efficacité de l'action, surtout si on le considère comme l'image du Christ. Certes, dans les derniers jours qui précédèrent cette retraite, particulièrement après la lecture du Père de Foucauld, ayant mieux compris la pauvreté de notre Maître sur cette terre, j'étais venu à l'aimer ou à désirer l'aimer et j'avais pensé plusieurs fois en montant les escaliers sales et noirs de nos pauvres, à notre Dieu souffrant sur cette terre, mourant dans l'abjection sur la croix. Mais cette pensée s'est explicitée d'une façon plus précise dans la bouche du P. Portal. Je vois et je comprends et que cela soit pour moi une résolution de cultiver l'idée que les pauvres sont les vrais citoyens de la maison de Dieu, que moi aussi, je dois les considérer comme cela, que je dois les servir comme le Christ nous a servis, comme il a lavé les pieds de ses disciples et ses disciples ne sont pas au-dessus du Maître. Mais que cette pensée ne se ferme pas aux pauvres où cependant elle lutte avec efficacité contre cette philanthropie qui ne mène à rien de bon car elle est humaine et qu'elle est vite tombée, mais étends-la, ô mon âme, à ton prochain. As-tu jamais pensé à cela : chacun de tes frères est un christ qui doit exalter la paix, la force de celui qui vit en toi.

A 2 h., nous avons eu une lecture méditée sur la force d'âme des saints, nos ancêtres, de leur force d'âme, de leur énergie à lutter contre leurs chairs et qui nous montre combien moi qui me crois fort, je suis faible et médiocre. Combien les actes que je qualifie de bons sont médiocres. O mon Maître éclairez mon esprit ; montrez-moi, mon Dieu, toute ma médiocrité ! pour repousser l'orgueil qui sans cesse me poursuit.

J'ai eu une conversation avec GL (Guérard des Lauriers), qui pourra peut-être être reprise avec Avril, sur des entretiens chaque semaine sur des méditations en commun. J'ai vu le P. Portal qui m'a encouragé à continuer à travailler toute ma vie. De toutes ces conversations, je suis un peu revenu refroidi. J'ai sans cesse des tentations d'orgueil.

Mercredi 1er mars

Lever à 6 h 1/4. Je récite Prime avec ferveur et je fais une méditation sur les résultats de cette retraite. Le gros point nouveau dans ma vie sera la pénitence. Le règlement que je me suis imposé en octobre dernier demeure, après cinq mois de pratique, tout à fait conforme à mes besoins et j'admire là la sagesse de l'Esprit qui souffla en moi lorsque je l'écrivis. Mais je ferai désormais pénitence car j'ai beaucoup péché, car je suis attaqué comme un démon par le vice de l'orgueil, car mon Maître m'a donné le soin de travailler à son oeuvre sur l'âme de certains de mes camarades. Et à ce point de vue, j'ai compris combien, dans ces oeuvres particulières, je me montrerais téméraire si je ne le faisais pas en total abandon de ma volonté dans les mains de Dieu.

Comment pourrais-je, moi, pauvre et infime pécheur, secouer la pauvreté de mes frères si je me contente de leur donner mon dénuement ? O mon Maître, j'ai compris que je devais, chaque jour, vous prier pour les deux motifs suivants :

- pour vous demander les lumières nécessaires pour édifier mes camarades,
- pour vous demander pour eux particulièrement des grâces divines spéciales.

Mon Maître, vous m'avez enseigné à offrir mon coeur, au début de la messe, sur l'autel, pour participer ainsi, d'une façon plus intime, au sacrifice adorable de votre Fils. O mon Dieu, il me semble, en ce moment, que je dois en faire autant lorsque je réciterai les deux Heures que vous m'avez ordonnées dans la journée.

Je prends la résolution, avant leur récitation, de penser, d'une façon explicite, à ces deux intentions. J'ai eu aussi, dans cette méditation, la tentation qui me prendra ces jours-ci lorsque, le soir, je me coucherai sur le sol comme vous l'avez fait si souvent, mon Maître, vous qui êtes né dans une grange.

O mon Maître, écarterez-vous de toute pensée qui alors me scandaliserait et m'empêcherait de répondre à votre appel. Donnez-moi une foi confiante, confiant qu'en vous imitant, dans la mesure de mes moyens et de votre demande, dans vos misères et vos souffrances, je vous comprendrai mieux, je vous aimerai mieux. En particulier, mon Dieu, que je le fasse dans l'esprit de votre humilité, que je me couche sur le bois, non pas seulement parce que vous l'avez fait, ô mon Jésus, mais aussi parce que mes crimes m'y obligent, parce que je le mérite, attaqué constamment par cet orgueil qui me dévore, qui me trouble, qui m'empêche de vous aimer et de m'unir à vous comme je le voudrais. O mon Dieu, je vous offre cette pénitence en esprit d'humilité pour rabaisser cet orgueil qui m'accable. Faites, ô mon Dieu, que, chaque soir, cette pensée soit explicitée dans mon esprit. J'en prends la ferme résolution et, avec votre grâce, je le ferai.

Je me suis confessé hier au bon père ... qui m'a parlé beaucoup de Sen. Je sens en lui vivre le Christ et, dans ma confession où je lui avouais tout mon orgueil et ce sentiment de basse jalousie que je nourris contre un des mes camarades, toujours par orgueil, il m'a conseillé, avec beaucoup d'insistance, de prendre envers la sainte Vierge une grande dévotion.

O ma Mère, que je vous suis inconnu. Combien mon coeur reste sec et froid devant votre sainteté. Ma Mère, aidez-moi, je sens bien confusément de quelle douceur on doit être réconforté lorsque l'on vous aime comme on doit le faire mais, jusqu'à présent, je suis bien païen sur ce point.

Je m'engage, ô ma Mère, à réciter tous les soirs, avant de m'endormir, une dizaine de chapelet avec méditation sur les mystères du Rosaire. Ma Mère, ayez pitié de votre enfant, montrez-vous à moi, faites-vous sentir à mon coeur afin que, aidé par votre secours, je remplisse tous mes devoirs de reconnaissance et d'amour envers la Mère de mon Dieu, la Mère de tous les hommes, depuis que le Christ, mourant sur la croix, non content de donner sa vie pour nous, nous donna aussi sa Mère.

Nous avons eu ensuite le prêche de l'abbé Bottinelli sur la foi confiante et il nous a rappelé la scène de Pierre s'enfonçant dans les eaux par manque de foi quand il allait vers le Christ. O mon Dieu, faites que j'aie une foi profonde, une foi qui passe dans les actes, qui les engage dans l'avenir avec confiance sans se préoccuper de savoir où il va mais ayant confiance car il va avec Dieu. Nous sommes dans une barque, sur les flots en tempête ; mais le Christ est là qui dort en nous. Nous sommes ses enfants, ses frères. Qu'avons-nous à craindre ? O mon âme, calme tes inquiétudes et dans la ferveur sois tout à Lui et aussi dans la sécheresse; rappelle-toi cette image et grave-la dans ton coeur comme celle du sanctuaire où habite en toi l'Esprit Saint. Pour acquérir cette humilité qui me fait tant défaut, j'ai reçu l'ordre de mon Dieu d'étudier pendant ces jours de Carême la Passion de mon Maître dans les évangiles, dans les auteurs ecclésiastiques, Bossuet, les Pères... afin d'avoir constamment et d'une façon vivante devant les yeux les souffrances et les humiliations de mon Christ. Que votre volonté soit faite. Je commencerai dès demain par les méditations faites dans mon livre de retraite. D'autre part, je chercherai un livre fait par un saint sur le culte de la Vierge Marie. L'abbé Bottinelli m'a recommandé "le Prix de la vie" de Laprun.

Je fus bien désolé pendant la messe, assailli continuellement de distractions, même pendant la communion. O comme je suis mauvais et j'ai bien compris que c'est par amour pour moi, pour arracher de mon âme ce mauvais orgueil que mon Dieu se cachait de moi. Vers la fin, une sainte paix me prit et je vis que toutes nos lâchetés sont des grâces divines de notre doux Maître, qu'elles sont des présents par rapport aux traits de ses consolations et que pour supporter ces moments si excellents, il faut s'envoler au-dessus des flots de la tempête et voir de haut ces choses qui passent et qui ne durent pas et offrir alors à Dieu pour le bien de son âme et pour le bien des autres ces bonnes et divines souffrances.

O mon Maître, vous m'avez montré l'amour de la croix, il y a bien deux mois et je ne l'ai pas encore atteint, faites que, pendant ce Carême et pendant la Semaine Sainte, votre Esprit qui souffle si fort et si souvent en moi me conduise à votre croix. O mon Dieu, je vous offre toutes mes souffrances et je les reçois avec amour de votre main.

*Je suis descendu à la chapelle dire Tierce. Après une méditation excellente où l'Esprit m'a parlé de **mon règlement de vie** : ajouter au précédent une demi-heure de lecture de mystiques, de 12 h. 1/2 à 13 h., comme Sainte Thérèse... pour répandre dans mon coeur les leçons que la théologie a mises dans mon esprit; pour le journal quotidien, l'écrire de 9 h. 1/2 à 10 h. du soir : obligation stricte. Si par hasard, impossibilité de fait, l'écrire à l'instant libre qui se trouvera. Y noter ses fautes, ses états d'âme, sa méditation d'action de grâce de la communion, ses impressions théologiques et de lecture des mystiques, sa méditation du soir, souligner ses résolutions. A ce point de vue, ces résolutions doivent être lues au moment de la récitation des deux Heures de la*

journée, c'est-à-dire en général vers 1 h. de l'après-midi, au moment de l'examen de conscience et de la prévision de l'après-midi. Ce cahier devra être strictement sous clé dans notre chambre et sera très surveillé. A 9 h. du soir, il faudra aller le chercher dans la chambre et prier avant d'écrire. Le manier avec le respect qui convient.

Pour le règlement, aucune décision ne peut être prise dans le délai de moins d'une journée, cette décision ne pouvant être que relative à l'omission accidentelle d'une action commandée. Pour l'omission prolongée, soit à cause de santé ou de raisons différentes, rien ne peut être décidé avant une semaine, chose qui nous fut déjà ordonnée dans notre premier plan de vie.

Le Père Portal nous a parlé du domaine surnaturel et en a fait une application particulièrement touchante au mariage. J'ai compris ici une chose que je n'avais pas encore sentie de cette façon. Certes, ma vocation est de me faire prêtre et c'est Dieu qui le veut et non pas moi mais que cette vocation dont je vous remercie, ô mon Dieu, que cette vocation sacerdotale est construite sur les sacrifices de toute la vie.

La vie du prêtre, de votre disciple, des successeurs de vos apôtres, ô mon Dieu, est construite sur votre amour et leurs sacrifices. Oui, certes, la vérité pour les prêtres est encore plus vraie que pour les autres hommes et c'est dans la mesure où je me viderai que vous entrerez, c'est dans la mesure où je m'humilierai sous votre main, où je me réduirai à mes yeux, que vous aurez une place plus grande en moi et que venant plus à moi, je vous serai plus uni. O mon Dieu, que cette pensée, alliée à l'honneur que vous m'avez fait de m'appeler à cette dignité sacerdotale dont je suis si indigne. Non seulement vous donner mon coeur et mon corps mais, mon Dieu, vous allez utiliser ma bouche pour prier votre Père, mes mains pour vous offrir le divin sacrifice de votre Fils. Que cette pensée contribue à me donner l'idée de la nécessité de m'anéantir en vous, de m'anéantir afin d'être tout à vous et de vous mieux comprendre afin d'être mieux uni à vous, mon Maître.

Dans la lecture de l'évangile sur la multiplication des pains et l'annonce de l'eucharistie, en entendant Jésus reprocher aux Juifs de le suivre pour avoir du pain et non pas pour avoir le Chair et le Sang qui unifient, l'Esprit me poussa et me montra combien j'avais une attitude semblable aux Juifs quand je cherchais dans mes actes de religion, non pas à satisfaire un désir envers Dieu et à m'unir de plus en plus en esprit et vérité à la Divinité, mais à sentir un sentiment, à me nourrir du pain grossier des Juifs. O mon Maître, je veux vous aimer et être uni à vous, non pas parce que vous me comblez de vos consolations spirituelles, mais parce que vous êtes mon principe et ma fin, mon Dieu et mon Tout : "Deus meus et omnia". *Me voici sorti de ma retraite, rentrée douce que je comparais au navire chargé de marchandises qui s'approche doucement du quai de peur que la houle ne vienne à lui faire heurter le quai et le briser. Je me suis retiré dans ma chambre et j'ai commencé à composer le plan de mes journées suivant les différentes résolutions que j'ai prises. Passé cinq minutes à la chapelle, j'ai été chez moi. En autobus, j'ai médité sur le passage de St Luc, de la veuve qui, par ses supplications, oblige le juge à lui rendre justice, j'ai ramené ceci à la foi.*

Sur la foi

La foi vivante correspond à un Christ vivant en soi et, réciproquement, au Christ vivant en soi correspond une foi vivante ; mais la foi vivante n'est pas le Christ vivant en soi, c'est une conséquence, une qualité de notre âme que nous donne la présence en nous de l'Esprit, c'est-à-dire la vie surnaturelle. Comme toute qualité, la foi se développe par sa vitalité même, par son exercice même. Elle dispose de deux sources d'activité, d'abord l'activité intérieure, une sorte d'introspection sur elle-même, la méditation, qui lui donne sujet de s'augmenter, se connaissant mieux. C'est ensuite une activité extérieure mais celle-ci se borne à acquérir des dispositions passives car, comme nous sommes un néant et un orgueil, de même l'activité de la foi extérieure et qui se présente surtout sous la forme de générosité se développera sur notre être vivant ou sur notre orgueil. Sur ce dernier, ce sera la disposition d'humilité. Sur le premier, ce sera la souffrance endurée ou voulue, la prière faite malgré la sécheresse..., malgré la non réussite de nos prières, donc cette humilité qui touche notre être vivant. Et c'est ici que la parole de mon Maître qui nous dit de prier sans cesse a son explication. Plus une prière est faite avec foi, plus elle est faite en union avec le Christ, plus par suite elle est bonne.

J'ai eu ensuite une entrevue avec mon père qui souffre, mon Dieu, de me voir à votre service. O mon Dieu, ayez pitié de lui, ayez pitié de mon père, c'est lui qui m'a donné le jour, qui m'a élevé dans l'observance de vos commandements. Ayez pitié de lui. O mon Maître, je vous offre toutes mes prières pour lui. En rentrant, conversation avec Sem., il progresse et apprécie de mieux en mieux le besoin de connaître la Vérité. Cela m'empêche de dire Complis. En revenant, dans l'autobus, plusieurs tentations pour juger autrui.

Jeudi 2 mars

J'ai dormi cette nuit pour la première fois sur la terre. Jamais je n'ai ressenti une pareille impression et je suis tout étonné de l'avoir faite. Je n'y comprends encore rien mais, à certains moments, je me vois enfin dans cet état de pauvreté où le pauvre n'a rien à m'envier. Je vois le Christ, petit enfant à l'étable de Bethléem et je suis heureux. Cependant ma nuit ne fut pas bonne. Je me suis levé ce matin à 6 h. 1/2, assez mal en point. J'ai dit Prime, assisté à la messe où GL. était à mes côtés. Nous sommes revenus ensemble. O mon Maître, ayez pitié de lui, il vous cherche, accordez-lui votre grâce comme vous me l'avez fait. Je vois d'ici les tortures auxquelles peut être assujettie une âme de 18 ans. Je n'ai pas mangé ce matin, cela m'a donné un mal de tête qui me durera

presque toute la journée. La matinée, quelques tentations d'orgueil et beaucoup de fatigues. Ce matin, c'est l'évangile du Centurion dont je causerai à Avril, lundi prochain.

A 1 h., réunion de St Vincent de Paul qui m'a empêché de dire Tierce et Sexte. J'ai d'ailleurs l'impression que le jeudi, je devrais en demander la dispense.

J'ai vu mon pauvre père ce soir qui ne m'a rien dit. Mon Dieu, ayez pitié de lui. Cet après-midi, Guérard est venu me demander un livre de théologie et, ce soir, Chapelle. est venu au Salut. Mon Dieu, quels beaux fruits votre retraite va-t-elle faire mûrir !

Ce soir, j'ai recopié mon règlement. Pendant l'après-midi, travail assez bon, quelques moqueries, un peu de découragement à propos de ma migraine. Je me coucherai ce soir un peu plus tôt. Je n'ai pas fait de latin et je n'ai fait qu'une demi-heure de théologie. Tout ceci pour me remettre au niveau. Méditation de ce soir mal préparée, par suite médiocre. Ce soir le mal de tête cesse et je tiens ferme mon règlement.

O mon Maître, aidez-moi car cela m'est dur et je ne fais sûrement pas cela par exaltation mais parce que je vous aime, ô mon Dieu.

Vendredi 3 mars

J'ai dormi cette nuit sur le sol, nuit meilleure quoique j'ai eu un peu froid. Je me couvrirai plus la nuit prochaine. Lever à 6 h., récite Prime avec dévotion, communie avec ferveur.

La paix

Dans une courte méditation, je me suis aperçu que, dans mes considérations précédentes sur la paix en soi, je n'avais fait attention qu'aux dispositions négatives. J'ai compris combien la douceur était chose utile pour obtenir cette divine paix du coeur.

Je prends la résolution d'être doux : Heureux les doux, a dit le Christ.

Le jeûne m'affaiblit, semble-t-il, et je suis obligé de manger un peu de chocolat car mon travail s'en ressent. J'ai lu le Chrétien d'Elie Lessieur, très bon livre.

Ce matin, quelques touches d'orgueil, un sentiment immodéré de réserve envers B.

J'ai conservé toute la matinée la claire notion de la présence de mon Dieu.

Récité Tierce et Sexte.

Je suis fatigué en sorte que, ce soir, j'ai pris du dessert ne pouvant pas manger de viande et demain je mangerai un gros morceau de pain pour mon déjeuner. Je pense que, si je ne peux supporter mon règlement au point de vue alimentaire, je le réviserai sur ce point de vue.

Ce soir, ma méditation m'a conduit aux trois points suivants. Quand Pilate interroge Jésus, Jésus lui répond; quand les prêtres l'interrogent, il se tait car ils ne sont pas de bonne foi. Il en est de même encore actuellement, ce n'est pas avec un esprit critique qu'il faut chercher le Christ mais avec sa bonne volonté. Humiliation du Christ de voir le peuple lui préférer un bandit Barabbas. Humiliation du Christ sous les mauvais traitements et la dérision des soldats. Conséquence : aimer à s'humilier, sous la moquerie, sous l'injustice et penser pour s'y aider aux humiliations des saints.

Cet après-midi, un peu de lâcheté.

Samedi 4 mars

Bonne nuit, lever à 6 h. Prime avec dévotion. A la messe, H. m'a distrait et m'a causé des tentations dans ma communion. J'ai l'autorisation de communier demain à la messe de 6 h 20. Travail assez pénible le matin; des touches d'orgueil. Je récite Tierce et Sexte. Travail assez bon.

Le soir, ma méditation porta sur cette phrase : le Christ fut obéissant jusqu'à la mort sur la croix.

a) exemple d'obéissance d'abord à Dieu : c'est la soumission à ses saintes volontés, à nos supérieurs car ils représentent l'autorité qui vient de Dieu, à notre prochain car, en lui, nous avons un frère à servir et le Christ lui-même s'abaissa jusqu'à laver les pieds de ses disciples.

b) nous sommes un être en tant qu'orgueil et personnalité incommunicable et en tant que vivant d'une vie charnelle. La soumission que nous devons à Dieu est donc l'abaissement de notre orgueil et celui de nos sentiments qui est le plus fondamental dans notre vie charnelle, c'est-à-dire le désir du bonheur charnel, c'est-à-dire l'horreur de la souffrance et en particulier de la mort.

Or le Christ fut obéissant et ainsi il abaissa sa personnalité devant Dieu. Le Christ fut obéissant jusqu'à la mort et ainsi il abaissa son désir de bonheur, et il vainquit l'horreur de la souffrance en signe de soumission à Dieu. Ainsi dans ce sacrifice du Christ, toute l'humanité de mon Sauveur est bien courbée devant Dieu. C'est par cet acte qu'Il nous réconcilia, lui Homme parfait et Dieu égal au Père, avec son Père.

Comme je prévoyais une conversation avec GL., je compris combien je ne pouvais rien par moi-même et je me suis humilié dans les mains de mon Dieu. J'ai ainsi mieux compris la résolution de prier pour mieux remplir les devoirs dont mon Maître me charge envers mes frères. Puis je sentis que le Christ n'est pas une raison mais un amour et qu'après toute méditation un peu sèche ou abstraite, il est nécessaire de chercher la douceur de son Dieu, son amour, son souffle.

Je me suis porté ensuite sur une question qui me cause du souci à cause de l'orgueil. J'ai, par mes relations avec bien des camarades, une influence religieuse supérieure à l'ordinaire et il m'est très difficile de ne pas m'enorgueillir. Tu ne comprends donc pas, mon âme, que tout ce que tu es vient de Dieu, que dans ces occasions

tu ne prêtes que ta bouche à ton Dieu et que c'est l'Esprit qui te pousse à dire ce qu'il faut. Souviens-toi comme l'an passé avec S., tu étais bien dans le sujet sans le savoir. Vois les concordances entre ce que tu as dit à S. ou à d'autres, avec ce que disent des prêtres. Certes, pour te défendre de l'orgueil, il ne faut pas nier ces influences car la vérité seule est bonne et les ténèbres n'ont jamais engendré la lumière. Mais il faut que tu y trouves une occasion de t'humilier, de remercier Dieu de l'ineffable honneur qu'il te fait en te mettant son coopérateur. Ce n'est pas de l'orgueil qu'il faut engendrer mais de l'humilité et de l'amour.

J'ai vu GL. ce soir. Il était plein de bonheur avec une vie changée. Vraiment mon Dieu, que vous êtes bon pour nous et sitôt que nous vous entrouvrons la porte de notre âme, vous y entrez les mains chargées de richesses que nous puissions apprécier. Vous vous faites petits avec les petits, ô mon Dieu. Cela m'a été d'une grande édification de voir ce bon GL., si timide, se redresser contre ses vices et contre ses camarades. J'ai eu le soir une conversation avec S. qui m'a empêché de dire Complies. J'ai oublié de dire ma dizaine de chapelet.

Dimanche 5 mars

Lever à 6 h., communier avec GL. à la messe de 6 h. 20 avec dévotion.

Dans l'action de grâces, j'ai pensé à ceci. Quand nous prions, nous devons croire que nous serons exaucés, c'est-à-dire nous devons avoir la foi. Or il m'est arrivé souvent, lorsque ce que je demandais est arrivé, d'avoir scrupule de l'accorder, du moins en partie, à mes prières. Il y a là une faute due à un manque d'humilité. Il suffit de considérer que, lorsque je prie mon Maître, s'il m'exauce, c'est par un effet de sa pure miséricorde et nullement à cause de ma piété. Par suite, en reconnaissant que mes prières sont exaucées, je ne fais que constater la bonté de mon Dieu et j'échappe ainsi à la tentation de me considérer comme y ayant participé de quelques manières. Sois comme ce serviteur qui, lorsqu'il a fini de servir, se considère comme un serviteur inutile.

J'ai été chez les Bénédictines à la grand-messe. Quel beau Tractus que celui de la Quadragésime. Je suis revenu ensuite chez nous à pieds en préparant la *méditation sur l'évangile du centurion*. Celui-ci nous montre :

1- sa foi quant à la puissance du Christ : une seule parole du Christ suffit.

Bien remarquer que notre foi est d'autant plus grande que son objet nous est moins accessible. Or nous concevons toujours les actions réciproques par contact. Ainsi dans les pratiques superstitieuses les plus grossières, c'est par signe, par geste. De même dans les sacrements, nous avons toujours une partie sensible. Ici au contraire le centurion ne demande qu'une pensée du Christ pour que son enfant soit sauvé.

2- sa foi quant à la dignité du Christ.

Bien remarquer que le centurion, officier, occupe une place élevée dans la société tandis que Jésus est, aux yeux de tous, le fils de Joseph. Par suite, par ses paroles, le centurion montre bien qu'il a beaucoup mieux compris le Christ que la plupart des Juifs du temps, que cela lui a été révélé, comme à Pierre, non par la chair mais par l'Esprit.

Pendant toute la journée, je suis en contact intime avec Dieu, l'âme pleine de douceur. Le soir, je fais un peu de théologie. J'omets Complies à cause de S. Mais je dis mal ma dizaine de chapelet. J'ai le ferme courage de reprendre en totalité mon règlement.

Lundi 6 mars

Lever à 6 h. assez bon. Prime. La messe sans dévotion sensible, je suis encore gêné par les soupirs de H. Au lieu de m'en aigrir, je dois m'en humilier : comment de simples soupirs m'empêchent de prier ? Dans la matinée, je fis tout en un profond esprit d'obéissance qui me combla de joie. Je vis en union intime avec mon Dieu.

J'ai compris en passant le fait suivant. L'amitié ne peut résister à la séparation que si elle s'appuie sur Dieu. En effet, l'amitié demande une certaine ressemblance. Or quand on est séparé, chacun vogue à sa guise, sans point de repère. Par suite, la ressemblance s'altère et par cela mine l'amitié. Mais si l'amitié demande une certaine ressemblance, une amitié attire une certaine ressemblance. Or si chacun des deux amis pouvait, tout en étant éloigné, être près d'un même troisième ami, ils resteraient amis car ils auraient un point de repère. Or ceci est heureusement impossible. Cela l'est divinement et ce troisième ami, c'est mon Dieu. Chacun aime son Dieu, le même pour tous. Tous ses sentiments gravitent autour de Lui. Plus ils aiment Dieu, plus leurs personnalités sont conformes à la nature de Dieu, plus ils se ressemblent et plus ils s'aiment. Ainsi ils ne risquent pas de s'éloigner l'un de l'autre puisqu'ils marchent vers la même étoile. Mais, dira-t-on, l'amour de l'homme et de Dieu demande une certaine ressemblance. Or Dieu est tellement distant de l'homme. Oui mais si la connaissance de Dieu appartient au domaine naturel, s'il en est de même des demandes que l'on peut faire à Dieu, la charité, l'amour de Dieu est surnaturelle et pour nous un don de Dieu, un état qui ne dépend pas de nos lois psychologiques. C'est ceci qui en montre sa transcendance.

D'ailleurs on en a une preuve historique dans le fait que l'amour de Dieu n'est un sentiment connu des hommes qu'à partir de Jésus, c'est-à-dire à partir du mystère de la Rédemption. Dans tout ceci, je ne parle que d'état d'amour et non pas d'acte d'amour.

L'après-midi, en allant visiter un pauvre, j'ai explicité la pensée de Bossuet sur l'éminente dignité des pauvres : j'ai vu le Christ en eux. L'après-midi, bon travail. Je la finis par l'heure de théologie. J'ai d'ailleurs aussi fait ...

Le soir, réunion chez le Père Portal. Après, discussion avec Avril sur l'évangile du centurion. En particulier, il a insisté sur l'humilité du centurion à côté de celles des Juifs de la synagogue (évangile de St Luc), sentiment à expliciter dans le "non sum dignus".

Je n'ai pu dire Complies. Autrement, le règlement est rempli. Coucher à minuit - 1/4. Je me dispense de dire Prime demain.

Mardi 7 mars

Lever 6 h 1/2. Bon. Messe avec des distractions. Bonne communion suivie de l'action de grâce. Je dois relire les sujets sur la souffrance. A propos des tentations, j'ai comparé ceci au vieil homme de St Paul : tant que le vieil homme ne sera pas mort tout à fait en nous, chaque fois que le démon le piquera, nous en ressentirons la douleur, c'est-à-dire le trouble et ce n'est que lorsqu'il sera mort que nous resterons impassibles devant la tentation. Il faut donc se vider de soi.

Nous devons imiter la vie du Christ car c'est le Christ qui a possédé la plénitude de la grâce et celle-ci a formé sa vie de la façon la plus favorable à son effet. Donc de même si nous voulons avoir la grâce de Dieu, nous devons nous modeler sur le Christ pour aider en quelque sorte la grâce à venir en nous, cette coopération étant elle-même en quelque sorte déjà une aide de Dieu.

A midi, lu une homélie de St Jean Chrysostome sur la pénitence, sur l'orgueil dans le bien et le désespoir dans le mal, deux extrêmes. Récité Sexte et None. Excellent travail toute l'après-midi.

Ce soir, j'ai médité sur ce qui suit.

L'Incarnation n'est pas à proprement parler une cause immédiate de notre **Rédemption** mais une cause seconde puisque Jésus, avant d'être homme, devait s'incarner. Par suite, le fait de l'abaissement dans l'Incarnation est le fait d'un Dieu et non pas d'un homme-Dieu. Cependant l'incarnation nous donne la mesure de l'amour de Dieu pour nous. C'est le Christ qui, par son abaissement, lui qui était l'égal du Père quant à la divinité, qui constitue ainsi la réparation due par l'homme au Dieu qu'il avait quitté. Mais le Christ n'est pas seulement un rédempteur et ceci en ce sens qu'il a donné puissance aux enfants des hommes d'être faits fils de Dieu, mais aussi par les grâces que son sacrifice infini nous a méritées, non pas à cause de la souffrance mais à cause de la soumission. Mais le Christ est aussi un exemple, non seulement pour nous montrer ce que nous devons faire pour recevoir, le mieux possible et le plus abondant qu'il est en notre pouvoir, la grâce de Dieu, grâce à nos bonnes dispositions, mais aussi pour nous enseigner d'une façon sensible, c'est-à-dire bien plus susceptible de nous toucher et de nous faire comprendre des vérités que le raisonnement seul serait incapable de nous persuader. C'est ainsi qu'il a voulu nous montrer, par ses souffrances morales et physiques son horreur pour le péché, l'amour que nous devons avoir pour la souffrance, l'humilité, l'abjection, autant de dons qui sont folie aux Juifs et scandale aux Gentils.

Je me suis aperçu que je n'explicitais plus mes pénitences. Je prends la résolution d'explicitement mes pénitences du déjeuner et dîner. Ce soir, étude sur l'Eucharistie. Complies.

Mercredi 8 mars

Nuit assez bonne. Lever 6 h. Prime, messe et communion fervente. H. m'a moins distrait mais GL. manquait ce matin à la messe.

J'ai médité sur ce qui déplaît à Dieu dans le péché. Ce n'est pas principalement l'acte puisque la non connaissance de la loi ou l'irresponsabilité détruit le péché, mais c'est ce qu'est le péché par rapport à l'âme. C'est donc quelque chose d'essentiellement relatif à l'âme qui le commet. Ce n'est pas seulement l'intention car celle-ci est plus ou moins explicitée dans l'esprit de l'homme mais c'est surtout en rapport avec l'état de connaissance intellectuelle et affective de l'âme, c'est-à-dire suivant sa conception intellectuelle et affective de l'âme, c'est-à-dire suivant sa conception intellectuelle et affective de Dieu. C'est sous une autre forme la méditation que j'ai eue pendant ma retraite. On comprend ainsi l'expression de St Paul disant que la loi avait fait abonder le péché car elle avait donné aux âmes la connaissance de leurs désirs envers Dieu sans leur donner par elle-même le secours nécessaire à son observation. On comprend ainsi la parabole des talents. On nous demandera dans la mesure où nous avons reçu, c'est-à-dire dans la mesure de notre connaissance intellectuelle et affective de Dieu. Par suite, le même acte dans des âmes ayant reçu différemment est différemment mauvais. J'ai au contraire dans mes confessions l'habitude de considérer la faute en elle-même comme une valeur absolue, d'où une grande sécheresse dont j'ai honte quand je pense que Sainte Thérèse avait une telle douleur de ses fautes. C'est qu'elle alliait toujours ses fautes et la miséricorde si grande de Dieu pour elle. J'ai vu aussi que, pour conserver le calme en soi, il fallait tout faire en esprit d'obéissance et de soumission. Enfin, je commence à voir qu'une connaissance purement intellectuelle de Dieu ne suffit pas pour notre pauvre nature. Certes, la charité appuyée sur elle est une base solide et indispensable mais, pour nous entraîner au bien malgré nous, il nous faut des biens plus premiers, il nous faut des consolations où le Christ se fasse petit avec les petits. Aussi je prends la résolution de le demander à mon Dieu d'avoir égard à ma faiblesse et de ne pas me refuser ces consolations pour âmes faibles.

Au déjeuner, n'ayant pas assez de légumes, j'ai pris du dessert.

En autobus, j'ai de nouveau pensé au péché et je me suis souvenu d'une ancienne résolution où je devais m'efforcer de regretter davantage mes fautes. Je n'ai dit que Sexte. Entendu un prêche sur le Christ. Complies.

Jeudi 9 mars

Lever 6 h 5. Nuit assez bonne. Prime, messe, communion avec ferveur.

Je me suis aperçu que mes prières étaient négligées quant à leur forme et que la leçon que m'avaient donné les Bénédictines ne portaient plus ses fruits. J'ai pris la résolution de m'appliquer à mieux avoir dans l'esprit la grandeur de mon Dieu quand je le prie.

Ensuite mon esprit s'est porté sur la paix de l'âme. J'ai vu clairement que c'est là, la mesure de notre sainteté. Puisque d'ailleurs notre ciel, c'est la béatitude, c'est-à-dire la possessive contemplation de notre Dieu, il est bien évident que plus nous nous approchons sur cette terre de cet état, plus nous sommes près de Dieu et plus nous sommes saints. Il faut donc s'attacher à acquérir et conserver cette paix en soi.

Bien remarquer que cette paix n'est pas simplement le fruit d'une conscience tranquille, naturellement tranquille, mais surtout le résultat, le don créé du don increé qui est l'Esprit-Saint lui-même et, avec lui, toute la divinité venant habiter en nous. Cette paix, basée à la fois sur une bonne conscience et sur l'amour surnaturel de Dieu est donc surnaturelle.

*Je n'ai pas dit Sexte ni None à cause de la réunion de St Vincent de Paul. Travail assez bon. Ce soir, j'ai médité sur le début de la **passion** du Christ.*

J'ai compris combien notre petite intelligence du futur et notre grand oubli des choses passées atténuent en nous la douleur : l'homme n'a qu'une capacité limitée de souffrance. Mais si je considère le Christ connaissant tout et l'ayant sans cesse explicité de la façon la plus claire à l'esprit, d'autre part, ayant par sa chair la capacité de souffrir, on peut ainsi juger de la souffrance du Christ, de ses tentations de découragement quelques moments avant sa mort, de son agonie au jardin des Oliviers. Ce Christ qui avait comblé de biens tous ceux qu'il rencontrait, qui avait ressuscité des morts, qui avait guéri les malades, chassé les démons, montré la voie, la vérité, la vie, le Christ est en ce moment à genoux, seul dans la nuit, en train de lutter dans son humanité contre les craintes affreuses de la mort, contre le désespoir aussi de voir combien les hommes qu'il a tant aimés ne le comprendront pas et ne lui sauront pas gré de son sacrifice d'amour.

Pendant ce temps déjà, les apôtres, ceux qu'il a formés à sa suite, ceux-là dorment et ne se soucient pas des grandes choses qui se passaient alors à deux jets de pierre d'eux. O mon Maître, en ce moment, vous étiez, aux yeux des hommes, le grand Vaincu. Tous vous avaient abandonné, vos meilleurs disciples aussi et Pierre, celui que vous aviez désigné comme le chef des autres, Pierre allait vous renier. O mon Maître, vous avez connu à ce moment l'humiliation la plus écrasante qu'un homme peut éprouver et vous êtes un Dieu ! Mon Maître, que cela me serve de leçon et que, dans les échecs qui viendront dans ma vie, je pense à vous et que je vous offre le mépris dont je serai abreuvé en signe d'amour et de soumission.

Je fus dans la sécheresse au Salut. Avant, j'avais rencontré GL. qui m'expliqua pourquoi il ne pouvait aller à la messe en ce moment. Je crois que j'ai bien fait de lui en causer. Je vais dire Complies.

Samedi 11 mars

Lever 6 h. Prime, messe avec un peu de sécheresse. Communion.

Dans ma méditation, j'ai vu en particulier qu'il fallait expliciter le jeûne du matin et l'offrir à midi, qu'il faut chercher de plus en plus la paix du coeur, d'autant plus que j'ai grand sujet de la perdre avec le souci de cette quête que nous allons faire demain. Je suis énervé et humilié de voir combien je suis faible. Le moindre changement dans ma vie me tracasse et me travaille. D'autre part, je suis fort attaqué par l'orgueil, cela me fatigue. En un état ordinaire calme, on ne voit pas toutes ses faiblesses et l'on vit dans la faiblesse sans s'en apercevoir. Mais lorsqu'une occasion se présente, quel tumulte dans cette âme qui se prétend tranquille. Je crois que je n'ai pas assez goûté ce bienfait de Dieu, de m'avoir protégé toute ma vie des occasions dangereuses et des tentations. Qui sait s'il n'attendait pas de moi que je me fortifie davantage dans la tranquillité avant de permettre que je sois jeté dans la bourrasque. O mon Dieu, Domine, converte nos et salvi erimus : convertissez-nous et montrez-nous ce que vous demandez de nous ! Notre orgueil se nourrit de notre tranquillité mais combien notre humilité pourrait-elle se nourrir de ce sentiment que peut-être nous n'avons pas su célébrer ces temps de repos pour nous fortifier pour l'épreuve future.

Sexte, None et ce soir, Complies. Au total, journée énervée, ce qui m'a empêché de faire une méditation fructueuse sur le Christ au Jardin.

Dimanche 12 mars

Lever 6 h. J'ai été à la messe de 6 h 20, communion dans un calme suffisant. D'ailleurs, j'ai été beaucoup plus calme que je ne le pensais toute la journée et j'y peux voir l'aide de mon Dieu.

Sur les oeuvres

Pendant la méditation qui suivit ma communion, je vis que les oeuvres ne valaient que par leur valeur surnaturelle. Je m'en suis donné une explication psychologique. Ce n'est pas que le domaine surnaturel soit explicable tout entier par la psychologie toute naturelle mais les actions surnaturelles que nous faisons, en dehors de l'amour de Dieu et de tout ce qui va directement à la divinité, ont une base physique naturelle et par suite obéissent en partie aux lois de la psychologie. C'est ainsi qu'une oeuvre de charité faite par philanthropie ou par amour de Dieu, du fait naturel de la différence de sa raison, se déduit une différence naturelle sensible dans ses conséquences. D'autre part, la 2^e ème, action surnaturelle, a des conclusions surnaturelles qui en général ne peuvent être perçues que par la foi. Il est évident que, pour que l'orgueil ou le découragement ne soit pas la récompense de l'âme qui fait des oeuvres, c'est que cette âme soit désintéressée, c'est-à-dire qu'elle soit

entièrement détachée en affection du succès ou de l'insuccès de son oeuvre. Or pour mouvoir à faire une oeuvre il faut une force : si cette force ne vient pas de l'oeuvre même, c'est-à-dire de son but, elle vient du dehors. Or qu'est-ce qui peut promouvoir l'homme à faire quelque chose de son propre gré sans aucun intérêt de sa part, au moins naturel ? C'est là un sentiment totalement opposé à l'orgueil (égoïsme), notre plus grande passion. Ce ne peut être que pour Dieu, la seule aide qui puisse vaincre notre égoïsme.

Une autre considération sur ce qui suit. Ce n'est pas dans le manque de tentation que vous pouvez juger de notre sainteté mais dans l'adversité. Bien insister sur ce point quand on est tracassé par l'orgueil.

A 11 h 1/2, j'ai dit Sexte qui m'a calmé les nerfs. La quête fut très bonne et me donna un grand dégoût de l'argent. Couché à 9 h 1/2 sans dire Complies.

Lundi 13 mars

Lever à 6 h 1/4. Je n'ai pas dit Prime. Messe, communion. Le calme revient en moi.

Méditation sur le Psaume Judica me.

Le soir, j'ai fait avec Avril ma méditation hebdomadaire. C'était sur le Judica me, le psaume du commencement de la messe. Avril m'a montré très nettement l'interprétation de ce psaume dans le cadre de la messe. De l'âme du prêtre qui se sent éloigné de son Dieu et qui, par une humilité non secourue par une confiance intuitive suffisamment grande, craint de monter à l'autel de son Dieu, la volonté du prêtre au contraire, pesant ses affirmations : quia tu es fortitudo mea..., confitebor tibi..., spera in Deo..., se souvient des lumières que Dieu lui a jadis envoyées et demande à Dieu de l'éclairer. On voit ici la lutte permanente entre une volonté décidée et un coeur un peu dans les ténèbres entre la volonté et le sentiment.

Le premier verset "Judica me et discerne causam meam de gente non sancta" montre que David, en vertu de l'alliance, considérait son peuple et lui-même comme un peuple choisi par Dieu, mais nous pouvons en dire autant et même plus puisque, par le baptême, nous sommes faits enfants de Dieu. Bien remarquer ce qu'il y a d'un peu orgueilleux dans ce "judica me" et corriger aussitôt par "quia tu es Deus fortitudo mea" qui remet toute la raison de cette sanctification dans la volonté de Dieu.

Le phrase "ad Deum qui laetificat juventutem meam", on peut y voir l'interprétation d'un fait bien connu de l'ascèse et de la mystique : au début de la conversion, les douceurs spirituelles sont beaucoup plus sensibles qu'après, comme si Dieu se faisait petit avec les petits, sensible avec les sensibles.

On peut remarquer une certaine dualité : "quare me repulisti" et "quare tristis incedo", "repulisti" a un sens plus objectif que "tristis"; on peut considérer Dieu se cachant à l'intelligence de David et "tristis" comme Dieu ne se rendant pas sensible au coeur.

"Emitte lucem tuam et veritatem tuam" : "lucem" est très intuitif comme l'intention du coeur, "veritatem" est plus intellectuel. Ainsi je vois, dans la progression vers l'amour avec Dieu, deux moyens : la lumière du coeur et la vérité de l'intelligence.

Le verset le plus intéressant au point de vue prière, c'est "emitte lucem tuam et veritatem tuam". Il faut savoir prier son Dieu afin de sortir de son cercle, arriver à comprendre ce qui ne nous est pas encore assimilé car la vue des grands saints et leur mentalité donnent à réfléchir. Nous-mêmes, notre mentalité change et progresse et, quand je regarde le chemin parcouru, je suis tout étonné. Il nous faut donc chercher la vérité et prier Dieu pour cela.

L'église catholique nous donne les moyens et l'aide nécessaire pour cela par la foi en ses dogmes et par les sacrements ; mais pas plus que le monde ne peut apprendre pour ces choses, pas plus l'église ne peut nous dispenser d'assimiler et de monter par nous-mêmes au foyer divin.

Je me suis couché à 11 h 1/2 sans dire Complies.

Mardi 14 mars

Lever à 6 h 1/2 sans dire Prime. Messe et communion assez ferventes.

Voici deux résolutions : explicitement de plus en plus la messe et la communion afin de combattre la routine, apprendre le "Veni Spiritus sanctus", et commencer à développer en moi cette dévotion au St Esprit qui tient en ce moment si peu de place dans ma dévotion.

J'ai eu ensuite une excellente causerie avec Sen. En particulier, j'ai eu l'occasion de lui montrer que la foi réclamée par l'Eglise pour entrer dans son sein est une connaissance catéchétique du dogme, que cette connaissance catéchétique est un bagage que tout catholique emporte pour son ascension à la Divinité, comme je l'avais vu hier, ensuite que le baptême du Christ fut le dernier baptême de la loi et le premier baptême chrétien car le St Esprit descendit sur les eaux et que ce baptême fut bien fait dans le St Esprit.

A 10 h., je fus pris de faiblesses telles que je rompis le jeûne et je fus obligé d'aller me reposer un heure sur mon lit. Je fais aussi 1 h 1/2 de ... après et cela me retapa. J'explique ceci par la fatigue de dimanche qui me fit moins manger et par la nuit de lundi à mardi bien courte, 6 h 1/2 - 7 h. Je n'ai dit ni Tierce ni None, j'ai sauté l'heure de Sexte, j'ai fait une heure de théologie sur l'eucharistie.

Ce soir au Salut, méditation sur la personne du Christ. J'ai vu ses humiliations devant les Juifs, devant les soldats, devant les autorités. J'ai vu la lâcheté de ses fidèles qui l'abandonnent. Leur chef, Pierre, le renie trois fois. Au milieu de son oeuvre en apparence détruite puisque ses disciples sont dispersés et scandalisés de sa mort, au milieu de ses souffrances physiques et morales, au milieu même de l'abandon de son Père : "O mon Père,

pourquoi m'avez-vous abandonné ?" , j'ai compris que le Christ avait souffert tout ce qu'un homme peut souffrir et le Christ comprenait tout, sachant tout et ni l'ignorance, ni l'incapacité de souffrir longtemps ne pouvait atténuer sa souffrance.

Mon Dieu, dans la souffrance, dans le mépris de mes frères ou de mes supérieurs, je penserai à vous et je vous aimerai. L'humilité, vertu surnaturelle, n'est pas seulement un sentiment négatif qui repousse de nous l'orgueil mais un sentiment positif qui nous fait rechercher les humiliations, comme le Christ les a cherchées, parce qu'il est notre modèle puisque la vision béatifique dont il jouit est notre but. Pensons au Christ dans nos épreuves.
Je me couche à 10 h 1/4 sans dire Complies.

Mercredi 15 mars

Lever 6 h 5'. Prime, messe et communion avec beaucoup d'attention et de ferveur. Je me suis engagé à être doux. Pour la communion, je dois, avant, m'efforcer d'être humble et confiant ; après, d'être reconnaissant et courageux. En effet, la grâce que Dieu me fait tous les jours de le recevoir dans le doux sacrement de l'eucharistie me montre bien toute mon indignité, toutes les fautes où je retombe quotidiennement. D'autre part, mon peu de progrès après ces communions accentue en moi le sentiment de ma lâcheté. D'autre part, après la communion, comment ne pas remercier un Dieu si bon de s'être humilié sous la forme d'un peu de pain pour venir visiter une âme de pécheur et comment ne pas en être électrisé et ne pas faire la ferme résolution de s'appuyer sur l'aide que Dieu nous donne pour avancer dans le sublime chemin du ciel, notre patrie.

Enfin pour donner au journal une action plus pénétrante sur notre vie, j'ai décidé de relire le samedi le journal de la semaine, quitte à faire de temps en temps des révisions plus générales et à faire sortir en langage clair ce qui se sera petit à petit dégagé de mes méditations. Mon règlement tient toujours de a à w. J'ai dit Tierce et None. Le soir, j'ai entendu un sermon sur la foi, compagne indispensable de l'homme dans la souffrance, dans la tentation et surtout aux derniers moments de notre existence. Vraiment je n'utilise pas assez cette force de la méditation de la mort. Je prends la résolution de le faire car c'est un sujet qui, s'il n'est pas très élevé, nous prend tellement dans notre chair qu'elle peut aider à élever l'âme.

Le soir, en revenant, j'ai dit Complies avec piété.

Jeudi 16 mars

Lever 6 h 10'. Prime, messe, communion fervente.

J'ai vu avec plaisir que mon règlement tenait dans ses grandes charpentes, que fréquemment des impossibles me forçaient à le modifier mais que ce n'était que passer et qu'il revenait sur les mêmes positions après l'épreuve. Je dois cependant mieux dire la dizaine de chapelet le soir avec méditation sur les mystères du rosaire.

J'ai dit Tierce et None.

Cette journée fut assez médiocre, surtout à cause de ma paresse dans les conférences d'Agrég. A midi, j'ai eu le sentiment suivant. Je venais de dire à Av. que je ne pouvais continuer à assumer la charge de trésorier, ne pouvant assister aux séances. J'ai l'impression de l'avoir fait en simplicité et en me réjouissant d'avoir moins de ces maudites occupations mais j'en éprouvais malgré moi une certaine tristesse. Était-ce de ne pas pouvoir aller comme de coutume à la réunion ? Je l'ignore. D'autre part, je me reprochai de ne pas faire assez pour les autres, en particulier de ne pas m'occuper d'oeuvres sociales. Mais ensuite je me repris à penser que ma vie de prière était bonne et que je devais faire, non ce qui me plaisait, mais ce qui plaisait à Dieu. La plus grande gloire d'un chrétien, c'est d'obéir à Dieu. Ce sentiment se trouve encore plus explicite ce soir où il me semble que quelques-uns de mes camarades ont été au dîner de l'âme française. Je crois que mon sentiment était très pur et j'ai goûté un certain plaisir à être en paix.

Au salut, ma méditation porte un peu sur ce sujet et j'y trouvais de grandes consolations voyant que les différences d'activité des individus sur cette terre devaient être dues à la volonté de Dieu et que leurs récompenses compensaient largement les différences de bonheur d'ici-bas. Je l'ai vu d'une façon très claire dans une oraison très recueillie. J'ai médité sur la passion du Christ : le sentiment du Christ envers Pierre qui le reniait, d'où j'ai conclu à être plein de générosité envers mes camarades, que celui qui a la richesse d'aimer le Christ devait répandre cet amour sur ses frères. Le Christ fut renié par Pierre pour une servante, c'est-à-dire dans ce temps pour le dernier échelon de la société. Ainsi la faute infinie au point de vue divin était encore énorme au simple point de vue naturel. Pierre pleura amèrement et fut pardonné comme le dit St Jean Chrysostome dans une de ses homélies sur la pénitence où il montre le pouvoir des larmes pour le pardon des fautes.

Grande causerie avec Sen. où je sens que la déroute approche.

Je n'ai pu dire Complies.

Vendredi 17 mars

Lever 6 h 1/2. Messe, communion d'où je sors très calme et très recueilli. J'ai fait le ferme propos de mieux travailler.

Obéissance

J'ai vu que de nombreuses grâces m'arrivaient et allaient m'arriver pour réduire cet orgueil et mettre en pratique cette pensée que j'ai eue hier "la plus grande gloire d'un chrétien est d'obéir à son Dieu" et je me représente un Bénédictin bien recueilli obéissant au geste de son supérieur avec une activité ne le privant pas de sa paix. Bon travail le matin, le latin me donne des satisfactions.

A midi, j'ai dit Tierce et None avec piété. j'ai donné ma leçon en conscience.

La vie surnaturelle

Ce soir après avoir été chez nos pauvres, conversation très riche avec Toussaint qui semble avoir senti vibrer mon âme ; en lui exposant la vie surnaturelle mes propres idées s'éclaircissent et j'ai sûrement gagné autant que lui.

Voici le plan de notre conversation. Dieu est l'être et l'amour. Par sa création, Dieu nous fait participer à l'être. Par sa vie surnaturelle, Dieu nous fait participer à l'amour, c'est-à-dire à sa vie intérieure. Ces deux domaines sont irrationnels (?) l'un à l'autre : a) la vie surnaturelle n'est pas due à l'homme, b) il ne peut y arriver par ses propres forces mais par un don gratuit de Dieu.

Vérification historique : l'acte surnaturel par excellence, c'est l'amour de l'homme pour Dieu. Rien de cela dans les religions antiques. Ce n'est qu'après la mort du Christ que cet amour paraît. D'où pour la rédemption une très belle preuve. J'ai dit que l'acte surnaturel par excellence, c'est l'amour de l'homme pour Dieu. Je montre d'abord qu'un tel amour est contraire aux lois psychologiques qui veut que deux êtres qui s'aiment se ressemblent. D'autre part, comment vivre de la vie de Dieu sans l'aimer, peut-on comprendre quelqu'un quand on ne l'aime pas ? Cette vie surnaturelle consiste en la possession progressive de notre âme par Dieu qui veut y habiter, notion de la présence de Dieu chez les mystiques. J'ai montré la continuité entre notre vie terrestre et la vie divine, l'explication logique du ciel, du purgatoire, de l'enfer. L'intérêt de cette pensée qui explicite si clairement l'utilité de toutes nos bonnes actions, qui nous montre simplement notre progression sur le chemin de la vision béatifique. J'ai eu à distinguer l'acte d'amour qui peut être naturel de l'état d'amour qui ne peut être que surnaturel, à montrer que l'adoration, venant du sentiment de la grandeur infinie de Dieu par rapport à notre bassesse, pouvait être naturelle, que notre âme et notre intelligence sont des biens naturels que Dieu nous devait, à supposer qu'il nous a créés, pour atteindre notre fin naturelle.

Je l'ai encouragé à la méditation, à écouter l'Esprit qui souffle en lui et je lui ai montré en terminant combien le divin sacrement de l'eucharistie s'expliquait dans ce but d'union qui sera notre ciel. De même que quelqu'un qui vit au jour le jour n'a pas l'idée de son unité et de sa permanence dans le temps, de même quelqu'un qui vit en dehors de Dieu et des vérités divines n'a pas idée de l'être divin qui est en lui. Cette conversation fut très claire. Toussaint me parut heureux et se livra un peu à moi. Mon rôle est de servir d'outil à l'oeuvre de Dieu. Cependant si je ne fus pas énervé, je fus un peu tenté, ce qui occasionna une sécheresse passagère et petite d'ailleurs pendant ma méditation au Salut.

Sur les jugements que subit le Christ

J'ai médité sur la passion, en particulier sur les jugements qu'a dû subir le Christ :

- celui des prêtres : jugement de parti pris. Conclusion : pour trouver le Christ, il ne faut pas le chercher avec un esprit critique mais avec un esprit humble et plein du désir de le trouver vraiment.
- celui de Pilate : jugement d'intérêt et de politique. Pour chercher et trouver le Christ, il ne faut pas le chercher parce qu'on est ainsi en meilleure santé morale et qu'on est plus heureux mais parce qu'il est Dieu et que nous sommes ses créatures et nous devons le chercher en portant sa croix, l'emblème sacré des chrétiens.
- celui d'Hérode : jugement de persécution. Combien de persécutions n'a-t-on pas contre la religion, contre le Christ ? et moi-même quelle persécution n'ai-je pas contre certaines dévotions ? Il y a là toute une partie fort élémentaire de la religion qui t'échappe complètement : la communion des saints et le culte des saints.
- celui des soldats : jugement de raillerie. Remarquer comme les choses saintes sont toujours raillées haineusement. Le Christ est l'homme le plus aimé et le plus haï.

Je vais dire Complies.

Samedi 18 mars

Lever 6 h. Prime, messe, communion.

Dans ma communion, j'ai une plus grande impression de mon indignité à communier si souvent et je vais à la table sainte, humble et confiant.

Simplicité

Voici ce que j'ai vu, être doux dans la paix et la simplicité. Ce dernier point ne m'était jamais venu si bien à l'idée, être simple, c'est une marque d'humilité et d'innocence. Celui qui n'est pas simple a quelque chose à cacher, soit ses vices; soit son manque d'humilité qui est aussi un vice.

Le péché

Ensuite, je fus porté sur la considération du péché et je l'ai comparé à une faute de dessin ou de peinture dans un tableau représentant une belle figure. Plus la figure est belle dans ses autres parties, plus ce détail mal fait est détestable. Il en est ainsi de nos fautes. Plus nous sommes instruits par Dieu de ses désirs, plus nous sommes aimés par lui, plus nous sommes dans son intimité, et je ne peux prononcer ce mot qu'avec amour reconnaissant, plus la vision de nos fautes est détestable à Dieu et par suite plus nous devons la regretter. Ce petit détail mal fait n'aurait pas été remarqué si le reste n'avait été si beau. Donc juger ses fautes non d'après une valeur intrinsèque mais par rapport à l'amour de Dieu pour nous.

La soumission dans l'amour

Enfin dans la soumission à la volonté de Dieu, il faut allier de l'amour. Dieu ne veut pas nous conduire comme le mulet ou l'âne, il veut que nous soyons ses enfants. Par suite, c'est la soumission dans l'amour et l'amour dans la soumission qu'il nous demande.

Toussaint m'a paru satisfait de la conversation d'hier. Je lui ai passé le petit livre sur Jésus-Christ.

Apostolat

Le soir, j'ai ressenti un peu de sécheresse due à mes imperfections dans mon apostolat. Pour que l'apostolat soit vraiment une chose sainte et profitable aux uns et aux autres, il faut que l'intention en soit très pure car sans cela l'énerverment vient vite s'abattre sur le malheureux apôtre et lui faire payer cher son oeuvre. Il faut servir Dieu comme un serviteur qui sait qu'il n'est utile que dans la mesure et quand Dieu le veut et qui doit s'incliner aux moindres volontés de son Maître, plus confiant en ses voies que dans les siennes.

J'ai fini mon étude sur le sacrifice eucharistique. Je n'ai pu dire Complies car Sen. me montra des lettres d'un de ses camarades dont l'âme est vraiment vide de l'amour de Dieu, n'étant pas catholique.

Dimanche 19 mars

Lever 6 h., messe à 6 h 20', communion. Au début de ma messe, je suis fort tracassé par l'attente de la venue de GL. qui n'est pas venu. Ma communion fut fervente et l'action de grâce illumine particulièrement mon esprit.

Défauts et fautes

J'ai d'abord la notion intuitive de mes fautes, de mon indignité, de mes faiblesses. Puis je vis la distinction entre défaut et faute. La faute est un acte qui nous sépare de Dieu en détruisant en partie ou en totalité l'habitation de Dieu en nous. Le défaut est d'abord la source des fautes mais il est aussi la source ou la cause des tentations. Il me semble aussi que le défaut n'est pas un empêchement à l'union de notre âme à Dieu mais une gêne au progrès de cette union. Nous devons donc combattre nos vices pour deux causes : d'abord parce qu'ils sont source de nos fautes, et deuxièmement parce qu'ils empêchent par leur nature même une union plus parfaite de notre âme à Dieu. C'est dans un sens analogique qu'on peut dire que le péché originel est un défaut puisqu'il nous prive totalement de l'union à Dieu.

La communion des saints

J'ai enfin des lumières sur la communion des saints, sujet tout nouveau pour moi. J'ai vu que la force de cohésion, c'est l'amour de chacun de ses membres pour Dieu. C'est là un état surnaturel mais on peut s'en rendre compte par analogie à ce qui se passe dans le monde naturel. La foule émue par le même sentiment devient homogène : plus de classe, plus de riche ni de pauvre, de rouge ni de blanc, devant un spectacle qui s'empare de leur âme, voir les courses ou un spectacle. Mais une autre force de cohésion est que chacune des âmes collabore au salut et au bonheur béatifique de ses soeurs par la prière et par la souffrance. Dans le Pater, on ne dit pas : mon Père mais notre Père, donnez-nous..., pardonnez-nous..., délivrez-nous... Dans la messe, toute une partie des prières est offerte pour l'Eglise. Dans les messes des défunts, à côté de l'oraison particulière pour l'âme du mort pour lequel on dit la messe, il y a une oraison pour toutes les âmes du purgatoire. Quant à la souffrance surnaturelle, quel miracle ne fait-elle pas et les souffrances surnaturelles de la guerre ne font-elles pas éclore le mouvement catholique actuel. On peut aussi comparer la communion des saints à l'essaim d'abeilles autour de la reine.

Le péché

Je partis ensuite chez les Bénédictines. Là, je fis la suite de la méditation et je vis ceci. Puisque le péché déplaît tant à Dieu, que Dieu voulut que son fils mourut sur la croix de la façon la plus ignominieuse pour nous montrer à la fois et son amour pour nous et sa haine du péché, c'est que le péché est la destruction partielle ou totale de la puissance de Dieu en nous. Or la seule manière pour nous d'être sauvé, c'est d'avoir notre Dieu en nous. Comme Dieu nous aime infiniment, cette diminution de sa puissance en nous lui cause un déplaisir très grand.

Mais ce n'est pas tout. Dieu venant en notre âme; nous sommes une porte dont Dieu se sert pour conquérir le monde des âmes. Plus nous sommes saints, plus le fleuve de grâces qui se déverse par nous sur la terre est considérable. Si nous péchons, nous faisons obstruction à ce flot et ainsi nous nuisons à la cause de Dieu, non seulement à nous, mais à nos frères que Dieu aime tant. De sorte que la punition justement due sera en proportion non seulement de ce que nous aurons nui à la cause de Dieu en nous mais dans les autres. Or on ne peut nuire à Dieu et à son domaine sur notre âme et sur les âmes de nos frères que dans la proportion où il se sert de nous pour conquérir le monde. Donc plus nous avons reçu, plus le péché sera pour nous sévèrement repris. Ce n'est pas la valeur intrinsèque de la faute qui sera jugée mais le dommage qu'elle aura causé, non seulement en nous mais dans les autres. Il y a dans cette répercussion de notre faute sur l'état de nos frères quelque chose d'analogue à l'influence de nos prières sur l'état de nos frères. Cette répercussion ne se borne nullement au scandale mais à quelque chose de plus profond, de plus mystérieux aussi.

Sur l'amour de Dieu pour nous

Je fis aussi cette autre remarque, que nous sommes devant Dieu, d'une part une unité dans l'Eglise universelle, et d'autre part une âme personnelle devant Dieu, que par suite Dieu nous aime d'une part dans l'amour qu'il porte à son Eglise et d'autre part qu'il nous aime personnellement. C'est ce dernier point de vue sur lequel il faut insister auprès des intellectuels qui ne conçoivent pas un Dieu suffisamment personnel pour aimer personnellement chacune de ses créatures. Or on en a de nombreuses preuves. Les sacrements sont des applications individuelles

de la grâce et ce ne sont pas que des moyens, je dirais mécaniques, qui distribuent la grâce mais l'église enseigne que la vertu du sacrement est fonction des dispositions de celui que les reçoit, c'est-à-dire que l'on y voit l'action personnelle de Dieu, sa dilection particulière pour nous.

En revenant de chez les Bénédictines, j'ai médité sur la parabole de l'enfant prodigue que j'étudierai avec Avril demain. Je me suis confessé. L'après-midi, conversation en tête-à-tête avec Papa, bonne en définitive. Ce soir, j'apprends que R. pour lequel j'ai reçu l'ordre de prier a été ces jours-ci à l'église, y a entendu un sermon. Mon Maître, je crois en vous et en votre miséricorde.

Toute la journée, je fus près de mon Dieu. Je vais dire Complies.

Lundi 20 mars

Lever 6 h 1/2. Messe mal suivie à St Jacques. Ayant saigné du nez, je n'ai pas communiqué. J'ai dit Prime en revenant, d'ailleurs assez gêné, du docteur. Une sécheresse commence en moi, j'ai de la difficulté à dire Tierce et Sexte. L'après-midi, je recommence à saigner. Un peu fatigué, mon travail ne vaut rien.

Méditation sur l'Enfant Prodigue

Le soir, méditation avec Avril sur la parabole de l'enfant prodigue.

Trois parties relatives

1- à l'enfant prodigue

Il part sous l'empire de l'orgueil, croyant pouvoir se suffire à lui-même avec ses simples facultés naturelles, la part de son héritage. Il dissipe ainsi toutes les joies naturelles qu'il peut ressentir et, dans un malheur qui lui arrive, il sent tout le vide de son âme, il fait un acte d'humilité et de volonté en se décidant à retourner à la maison paternelle reconnaître sa faute.

2- au personnage du père

Dès le plus loin qu'il le voit revenir à lui, il ne lui fait pas le moindre reproche et le rétablit dans sa dignité première en lui redonnant sa robe primitive qu'il avait quittée, son anneau, signe de sa liberté, et ses sandales. C'est le pardon total, ce n'est pas le rachat de la faute. Le pardon est accordé à la contrition, la réparation à la pénitence. Il lui fait préparer les mets les meilleurs pour lui, c'est-à-dire ceux qu'il peut le mieux apprécier. De même, au début de notre conversion, Dieu se fait sentir à l'âme d'une façon bien plus affective et sensible.

3- au premier fils

Il ne se rend pas compte du bonheur qu'il a eu de rester avec son père, il ne l'apprécie pas et préférerait des joies plus sensibles. D'autre part, il a cette jalousie qui est déjà montrée dans la parabole des vigneron.

Je n'ai pas dit Complies.

Mardi 21 mars

Lever 6 h. Prime, messe, communion assez bonne.

Je suis repris rapidement de sécheresse, cela va durer toute la journée, mal de tête; d'autre part, assez mal dormi la nuit précédente.

A midi, je m'endors 3/4 d'heure. Je me lève très fatigué et ne fait pas grand-chose dans l'après-midi. Je reçois une lettre de Guilton qui me retape un instant mais je retombe dans le marasme. Je lis le renouveau catholique dans les lettres qui me remontent.

Communion des saints

Le soir, la consolation me vient entièrement au Salut et j'ai une méditation très fervente sur l'union à Dieu prise sous les aspects que nous sommes chacun le temple du St Esprit et les membres de la communion des saints. Je trouve en ce moment dans ces deux idées de grandes consolations. Chacun d'entre nous prie et souffre pour tous les autres et est aidé par les prières et les souffrances de tous les autres, que cela amplifie la valeur de nos prières que de penser qu'en les faisant, nous représentons à ce moment l'Eglise souffrante devant Dieu. Il est bon de se sentir membre du corps mystique du Christ, soldat de l'Eglise, ayant une place déterminée, jouant le rôle d'un membre particulier dans ce beau corps, ... au Christ et considérant cela comme notre plus grande gloire.

Je vais dire Complies.

Jeudi 23 mars

Lever 6 h. Prime, communion assez fervente.

Je suis toujours un peu dans la sécheresse. Cependant dans ma communion, j'ai le sentiment qu'il faut recommencer à marcher en avant, à soigner mes méditations afin d'avancer dans la vérité de ma religion. Pour cela, il est commandé de relire les méditations passées pour les rejeter dans l'esprit. Enfin mon travail doit être fait en esprit de paix et de pénitence, cela n'a pas encore d'influence sur mon travail car, ce matin, le travail (3 h. de conférence) est médiocre, bien meilleur cet après-midi. Je dis Tierce et Sexte.

Le soir, au Salut, méditation un peu sèche sur le Crucifié. Le Salut se termine dans la sécheresse qui me rend humble. La lecture des illusions de l'âme dans l'article Discernement des Esprits accentue mon humilité. Mon Dieu, je vous en rends grâce, vous me frappez pour me rendre humble, je baise la main qui me frappe. Autre réflexion. Dans l'ancien testament, le psalmiste prie pour lui. Dans le nouveau testament, le chrétien prie pour la communauté des fidèles.

Je n'ai pas dit Complies à cause d'une conversation avec Sen.

Vendredi 24 mars

Lever 6 h. Prime, lecture, messe à 8 h 1/4, assez médiocre. J'ai de plus en plus dans mes communions le sens que j'en suis indigne et je vais à la sainte table avec la confiance en Dieu et non en moi. Je m'étonne que, lorsque je communiais tous les deux jours, je n'aie pas éprouvé ce sentiment car je suis aussi indigne de recevoir le Maître un jour que l'autre. D'ailleurs je suis toujours dans un mélange de sécheresse et de tentations qui consolident mon humilité. Je dis Tierce, Sexte.

Péché

L'après-midi, conversation avec Toussaint sur le péché. En voilà le plan.

1- Dans le domaine naturel, la créature, en tant que créée dans le domaine naturel, peut connaître Dieu et par suite quelques-uns de ses attributs (puissance, infinité), lui doit l'acte d'adoration, c'est-à-dire de soumission. Or nous sommes créés pour une fin voulue par Dieu et, pour réaliser cette fin, Dieu nous soumet à une certaine loi naturelle. En transgressant cette loi, nous allons donc contrairement à la volonté créatrice de Dieu, donc contrairement à notre fin. C'est en ce sens que tout homme, ... ou du domaine surnaturel, pèche contre Dieu.

2- Dans le domaine surnaturel

a) envers nous-mêmes. Par le péché, nous empêchons la grâce divine de venir en nous et nous diminuons la possession de Dieu en nous. Or cette possession qui est le désir de Dieu et il l'a signifié par le sacrifice de son Fils, ne peut être diminuée sans que nous fassions injure à ce même amour de Dieu en nous. Par suite, nous devons autant haïr le péché que Dieu désire la possession de notre âme.

b) envers la communion des saints. Mais nous ne sommes pas seulement un but de l'amour de Dieu, mais aussi un moyen dont Dieu se sert pour conquérir les autres âmes. Plus Dieu sera maître chez nous, plus l'outil que nous sommes sera approprié à la fin que Dieu se propose. Donc le péché nuit aussi à l'oeuvre de Dieu dans tout le monde et en particulier dans la communion des saints. Donc nous devons regretter le péché dans la mesure où Dieu aime son Eglise et tout homme.

On voit ainsi que la faute doit être regrettée, non pas surtout par rapport à sa gravité intrinsèque, mais surtout à son effet dans l'âme. Or plus l'âme sera surnaturalisée, plus le péché y fera de ravages. Donc plus nous avons reçu, plus le péché est pour nous chose atroce.

On a parlé ensuite de la foi, faisant la distinction entre la foi volontaire où la grâce agit en collaboration de la volonté et la vertu de foi qui est un don de l'Esprit.

Je parlerai avec lui vendredi prochain de la Messe.

Purgatoire - Enfer

Cette méditation m'a donné l'occasion d'expliquer les peines du purgatoire. Le péché est pardonné mais il doit être réparé quant à ses effets, donc quant aux dégâts causés dans notre âme et dans les âmes de nos frères. Or la grâce que nous avons empêché qu'ils reçoivent, nous devons la mériter de nouveau à ces âmes par notre souffrance, surnaturalisée elle-même grâce à celles du Christ. C'est ainsi que les souffrances du purgatoire seront une réparation des fautes que nous avons commises. Pour l'enfer, ces âmes n'étant pas en état de grâce, par la même loi, elles tendent à réparer les dégâts causés par leurs fautes mais, comme le domaine surnaturel est connaturel au domaine naturel, ces âmes souffrent éternellement des souffrances infinies.

Au Salut, méditation un peu sèche mais vers la fin j'ai eu des consolations très douces où je voyais que j'étais en ce moment attaqué mais que c'était pour un temps et que je n'avais qu'à garder fidèlement mon règlement et acquérir la sainte humilité. Je n'ai pu dire Complies car j'ai fait, ce soir, une méditation avec Sen.

Samedi 25 mars

Lever 6 h., messe, communion fervente, Prime.

C'est toujours autour de l'humilité que gravitent mes pensées. Je suis toujours dans une certaine sécheresse mais je suis calme et c'est dans mon humilité même que je trouve le plus de joie.

Le travail fut bon le matin et soir. A midi, Sexte et Tierce bien dites, un peu trop vite peut-être. Pour lecture méditée, je lis l'Humble Vierge Marie et je me sens plus de ferveur quand je prie la sainte Vierge. J'ai eu l'occasion de voir GL., beaucoup à faire de ce côté.

Amitié

Ce soir, j'ai écrit à Guitton sur l'amitié. L'amitié ne peut durer que si elle s'appuie sur Dieu car l'amitié demande une certaine ressemblance qui ne se conserve que par l'instinct d'imitation exalté lui-même par l'amitié (il y a là la loi de l'action et de la réaction). Si l'imitation n'est pas possible (éloignement), les deux âmes vont à la dérive. Au contraire, si elles s'aiment en Dieu, elles ont le même modèle. C'est une méditation que j'ai déjà faite. Ce soir, ma méditation sur la passion du Christ n'a pas été longue, je m'endormais. Je sens que l'humilité entre plus profondément en moi. J'ai dit Complies.

Dimanche 26 mars

Lever 6 h, messe à la petite chapelle, communion fervente qui me mènera jusqu'à 7 h 1/2. Je suis très encouragé à continuer mes pénitences, en particulier m'imprégner plus de la raison d'imiter le Christ, de la vue du Christ dans les pauvres, de bien voir qu'ayant beaucoup reçu, ce que je fais n'est que très naturel. D'ailleurs je suis en ce moment très humble et je vois bien que toutes mes réflexions semi pédantes ne valent pas un bon Pater bien récité.

Je vais ensuite chez les Bénédictines. Messe très recueillie dont je conserve toute la journée le souvenir. D'ailleurs toute la journée je vis dans le calme de mon Dieu. Longue conversation avec Papa où je l'amène sur des sujets religieux qui me permettent de lui glisser certaines réflexions.

Dans ma méditation, je vois la nécessité d'acheter un réveil pour ma future règle. D'autre part, il m'est refusé le droit de modifier la règle passée mais je peux, dans son application, jouir d'une certaine liberté. Ainsi, je peux me lever depuis 5 h 1/2 et faire ma lecture méditée le matin. De même je peux moins me couvrir la nuit. Mais ces pénitences supplémentaires sont astreintes à avoir un objet défini, sans quoi elles ne sont pas autorisées. Je vais dire Complies.

Lundi 27 mars

Un peu fatigué du dimanche, j'ai été surpris par la tentation de ne pas aller à la messe et j'y ai succombé. Comme pénitence, je m'interdis de manger de la viande aux repas du soir pendant cette semaine. Je me suis ressaisi et tout le reste du règlement fut appliqué à la lettre. C'est mon refuge car je suis toujours dans la sécheresse. Je suis très calme, plein de componction mais pas le même élan mystique qu'il y a deux semaines. J'attends avec patience. J'ai dit Sexte et None pieusement.

Le soir, le P. Portal m'a demandé assez anxieux comme cela marchait. Cette question m'a surpris. J'irai le voir vendredi. J'ignore ce que cela veut dire. Puis une méditation avec Avril assez médiocre, j'étais d'ailleurs préoccupé de la question du Père. Je n'ai pas dit Complies à cause de la méditation. Coucher à 11 h 1/2.

Mardi 28 mars

Lever 6 h 1/2. Messe, communion assez fervente. Le commencement de la journée est dans la sécheresse, dans un grand calme. La sécheresse se dissipe et le calme reste. J'ai presque constamment le sentiment de la présence de mon Dieu.

Je dis Sexte et None. Fatigué de ma nuit précédente qui fut courte et assez mauvaise, je dormis une heure (mon heure de latin). Le travail fut assez bon.

Je prends la résolution de déplacer mon entretien avec Avril pour éviter cet excès de fatigue. Ce soir, j'ai médité sur l'obéissance, l'un des meilleurs moyens de se vaincre. L'une des formes de l'obéissance à Dieu, c'est la patience confiante dans les épreuves. Ce soir, j'ai repassé l'eucharistie-sacrifice dont j'aurai à parler à Toussaint. Je ne dis pas Complies car je suis fatigué.

Mercredi 29 mars

Lever à 6 h 10'. Prime, messe, communion assez fervente, toujours un grand calme. Mais ce matin, une grosse attaque contre le règlement car le froid m'a gêné dans mon sommeil. Je ne dissipe cette attaque qu'au moment de la communion. Tout le reste de la journée, je suis en repos et même à certains moments, je suis porté à la ferveur. J'ai été à 1 h. chercher les livres de lectures spirituelles, étrennes de ma Tante. Ce soir, j'apprends que cela va mal du côté de mon Père. Cela me fait beaucoup de peine. Vu mon Père pleurer la nuit sur moi, moi qu'il aime tant et qui ai répondu à toutes ses légitimes ambitions. J'en ai beaucoup de douleurs. J'ai la tête fatiguée. J'ai la tentation de retourner le fer dans la plaie et d'aviver ma souffrance en la méditant, sous prétexte que j'ai le coeur sec. J'en parlerai au Père Portal, vendredi. Je n'ai pas pu dire Sexte ni None. Je vais dire Complies.

Jeudi 30 mars

Ce matin, j'ai été au service de l'Abbé Mangent aux Carmes. La vue des jeunes prêtres m'attirent et me fait du bien. J'ai rencontré, après la communion, le Père Portal avec qui j'ai causé de ce qui s'était passé hier. Je fus ensuite de plus en plus entouré de ma douleur et la sécheresse s'accroît. Je suis obligé de me coucher à midi sans dire mes Heures. Le soir, la fatigue ne fait qu'augmenter ma sécheresse.

Vendredi 31 mars

Grande sécheresse, surtout après le repas de midi où je ne peux que m'étendre sur mon lit. J'ai donné ma leçon, ce qui m'a valu une petite détente. J'ai réussi jusqu'à présent à maintenir mes pénitences. Je me couche à 10 h. sans dire Complies. Conversation ordinaire avec Toussaint sur le sacrifice de la Messe. Il m'a dit en particulier que l'idéal de la sainteté, c'était d'être détaché de ce monde. Comme j'en suis loin !

Samedi 1er avril

Grande sécheresse. je vais à la messe et communie. Cela me reconforte un peu. J'irai ce soir chez moi. J'ai mangé, ce matin. L'après-midi, la situation s'améliore. je dis quelques psaumes de pénitence, je vais me confesser. Le soir, en allant chez moi, je suis redevenu maître de moi et très fort.

Dimanche 2 avril

Lever à 7 h. Je vais à Gentilly. Bonne messe, communion fervente où mes forces se refont. La chapelle de Gentilly me rappelle tant de souvenirs. Je vois le Père Portal qui me suit et me reconforte.

Une conférence de ... sur St Jean Chrysostome, très bonne pour moi. Je me propose de lui demander pour la copier, cela me remet tout à fait à l'aise.

L'idéal du prêtre, c'est la charité. Je ne suis pas touché sensiblement mais j'ai une grande énergie, calme, raisonnée du soldat qui obéit à son chef. D'ailleurs ma mère me soutient fort par sa sainte résignation et sa piété. Je vais dire Complies.

Lundi et mardi 3 et 4 avril

Messe, communion. J'ai dit aussi Prime mais, le matin en me levant, je suis dans la sécheresse, Prime me ranime.

Je suis assez occupé dans la journée de sorte que je ne peux remplir mon règlement mais la sécheresse diminue. J'emporterai pour Pâques : missel, bréviaire, théologie de Labauche sur Dieu, de ... sur la Messe, des lectures sur la Passion. Je suis très humble mais un peu excité par l'approche des vacances. On m'a parlé d'un garçon courageux à aider.

Dans ma méditation assez médiocre, j'ai eu cette pensée que, dans l'armée de Dieu, une charge est vraiment une charge et que les futurs chefs doivent être soumis à une discipline d'autant plus grande qu'ils sont eux-mêmes plus grands.

Le journal cessa jusqu'au jeudi 11 mai à cause du trouble qui s'empara de mon âme, de ma vocation qui se fait connaître douloureusement à mon Père. Je sors victorieux de cette longue suite de combats pénibles où j'ai aperçu dans toute sa vérité combien l'aide de Dieu est indispensable pour faire un peu de bien. Je suis de nouveau solide à ma vocation et je reprends mon règlement en ce qu'il a de compatible avec la préparation de l'Agrég.

Ma vie de prières demeure, celle de pénitence est réduite à la privation de dessert. Je vais reprendre mon journal de façon régulière. J'ai assez perdu de terrain au point de vue vertu pendant cette période. En particulier, je n'ai pas la sainte componction et c'est sur ce point que mes méditations me portent à faire effort. Au contraire, l'orgueil est bien détruit et le sentiment de ma faiblesse a fait de notables progrès en moi.

II - Autres retraites

1) Retraite du 3 janvier 1916

Carnet fait le 3 janvier 1916, le matin, à 6 1/2, est resté en étude pendant la semaine du 3 au 10 janvier; aucun de ces ordres ne pourra être changé ou complété, à moins pour la vie intérieure, après une communion; pour la vie extérieure, après deux communions de suite.

Note : vu et confirmé le 24 juin 1916.

Vie intérieure

Pratiques religieuses

- le matin : en se réveillant, petite invocation; s'étant habillé, prière lue dans le livre; pendant la marche, méditation étudiée; à chaque passage devant l'église, petite prière; une station à St François de Sales
- le soir : prière courte, dizaine de chapelet, plus s'il y a lieu.

Pensées : les bannir toutes sauf celles de piété et d'étude, de peines ou de joies légitimes.

Vie extérieure

- Actions : travailler sans se distraire, parler peu; répondre à tout ce qu'on vous demande, ne rien regarder dehors, même ce qui est permis, ne pas dire du mal ou des fautes d'autrui, être aimable.
- Tenue : doit être sévère, sérieuse, respectable.

2) novembre 1920 : le texte qui concerne l'emploi du temps est rédigé en sténo.

3) Pâques 1921 : résolutions

- lever 5 h; début du travail 5 1/2; déjeuner 7 1/2; prière 8 1/4
- matin : travail puis étude religieuse à 11 h 1/2; angelus, de profundis à 12 h.
- vêpres, oraison, instruction pieuse, instruction religieuse jusqu'à 13 h.
- travail de l'après-midi puis étude religieuse à 18 h 30; angelus et repas à 19 h.
- prière du soir, lecture à méditer de 19 h 15 à 20 h. 15
- puis étude religieuse à 21 h 30; coucher à 22 h.

4) Mars 1922 : résolutions

- lever 6 h, Prime, préparation à la messe, messe à 7 h, action de grâce,
 - le matin, une visite au crucifix et à midi, la prière et l'angelus,
 - de 12 h 1/4 à 13 h : lecture religieuse, à 13 h. récitation de deux petites Heures; une visite au crucifix; à 19 h, même prière qu'à midi,
 - après le repas, méditation et Salut; 21 h 39, journal; 22 h. Complies,
 - avant le coucher, une dizaine de chapelet et méditation des mystères du Rosaire.
- Une heure de latin, une heure de théologie.

Observations particulières

- Pénitence : sur les 6 jours de la semaine, sauf le jeudi, ne pas manger le matin; le jeudi, manger un bon morceau de pain pris la veille à midi; dans la semaine, sauf les nuits de samedi et dimanche, coucher sur le parquet (avec le traversin); privation absolue, sauf le dimanche et mercredi soir, de vin et de dessert.
 - 55 francs par mois sont réservés pour les dépenses.
 - Présence de Dieu : s'appliquer à la conserver par l'image, médaille ou la représentation du sanctuaire qui est en moi; méditation sur un sujet précis avec des conclusions précises; pendant ce carême, sur la Passion.
 - Travail : offrir les débuts de ses travaux à Dieu, les faire avec esprit d'obéissance, conscience et paix.
 - Récitation des psaumes : dire les psaumes lentement en psalmodiant au moins en esprit, genuflexion si possible (1 ère semaine, Tierce et Sexte; 2 ème, Sexte et None; 3 ème, Tierce et None). Tout psaume non compris doit être traduit le jour même.
 - Au Salut, faire un acte de contrition pour ses fautes de jeunesse. Aux petites Heures, avoir les deux intentions suivantes : demander des lumières pour édifier mes frères et des grâces pour mes frères.
- Note : les résolutions doivent être lues à l'examen de conscience de midi, et tous les samedis, lire le journal de la semaine.

5) Novembre 1921: notes en sténo, suivies de quelques remarques :

- le plan de Pâques 1921 reste en ce qui n'est pas modifié.
- communion tous les deux jours, non compris le dimanche, mais de façon à ne pas faire trois communions successives; confession toutes les semaines; préparation à la confession à la méditation de midi du jour précédent; préparation à la communion le soir du jour précédent; commémoration le jour même aux méditations.
- 50 francs à conserver par mois pour les dépenses personnelles, 55 francs en comptant les quêtes.

Résolutions et conseils :

- être doux, aimer à s'humilier, à la fin d'une méditation un peu rationnelle, chercher la douceur de son Dieu;
- lorsque Dieu se sert de toi, ne t'enorgueillis pas mais humilie-toi à cause de l'honneur que ton Dieu te fait;
- expliciter le "non sum dignus" : il faut se vider de soi-même, imiter la vie du Christ, expliciter ses pénitences, faire tout en esprit d'obéissance et de paix,
- demander à ton Dieu ses faveurs spirituelles, eu égard à ta faiblesse; quand tu pries, pense à qui tu parles, explicite tes prières et tes communions, pense au Christ dans tes souffrances;
- avant la communion, sois humble et confiant, a; près la communion, sois courageux et reconnaissant,
- use de la méditation de ta mort.

6) Retraite de novembre 1925 Ébauche d'un plan - Directions générales

1) Augmenter la générosité

a) dans le repos

Ne pas se laisser entraîner à dormir outre mesure, éviter de se coucher trop tôt ou de se lever après la sonnerie du réveil. En règle générale : 8 heures doivent suffire pour les jours ordinaires; 9 h., les nuits qui suivent les nuits incomplètes. Si nous arrivons à pacifier nos nerfs, nos nuits seront meilleures. Lutte contre la paresse du matin en brusquant le lever dès la sonnerie. Lutte contre la paresse du midi ou du soir en prenant une occupation qui nous intéresse. Une lecture spirituelle paraît indiquée.

b) dans le travail

Augmenter sa durée en évitant les pertes de temps, les interruptions inutiles. Augmenter son rendement en alternant convenablement les travaux; mathématiques, recherches et culture générale. De toute façon, se fixer l'heure de la fin des recherches pour éviter soit le découragement, soit un simple travail de présence. Quand la recherche donne, abandonner les rênes et pousser ferme sans cependant entamer sérieusement le temps dû aux études religieuses. La recherche doit toujours avoir le pas sur la culture.

Religion : Histoire de Battifol; histoire de Brémond; théologie de Labauche.

La lecture soulignée (après une première lecture d'ensemble) est à recommander.

Dans les trains, éviter les pertes de temps dues à la marche du train et, en général, à la conversation des voyageurs. En revenant de Vendôme, manger dans le train : repas frugal mais suffisant. Au retour, essayer de travailler au moins jusqu'à 10 h. 1/2. Si on se sent énervé, inutile d'essayer de dormir, continuer à lire.

c) dans les prières

En règle générale, d'obligation : la messe, Prime, vêpres, complies.

Dans les jours ordinaires, messe de 6 h. 1/2, puis oraison de communion et Prime.

La méditation aura lieu de façon à ne pas couper les heures de travail.

Récitation de l'angelus à midi et le soir.

2) Recherche de la Paix intérieure

a) par les moyens naturels qui la facilitent ou la rendent possible.

Humilité qui nous fait nous accepter tels que nous sommes à nous-mêmes.

Soumission à la Volonté Divine qui nous fait accepter ce qui nous arrive de l'extérieur. Maîtrise de soi qui nous fait dominer nos nerfs et organise convenablement nos actions. Ne pas céder à des inquiétudes injustifiées, qui

nous harcèlent malgré que nous les jugions telles. Chercher à juger les situations en nous dégageant de notre ambiance.

Savoir faire confiance à ses collaborateurs : confiance en leur miséricorde au sujet de paroles ou d'actions maladroites qui ont pu les choquer ou scandaliser; confiance en leur vie religieuse au sujet d'actes que nous ne pouvons ni ne voulons faire nous-mêmes; faire tout pour que l'oeuvre dont on s'occupe vive plus de sa vie propre que de celle de celui qui s'en occupe. Sans cette confiance réciproque, pas de collaboration stable et durable possible.

b) la demander par l'usage fréquent des sacrements et en particulier de la communion.

c) l'entretenir par les prières et, dans la journée, par des pensées faites simplement et en suavité, de façon à conserver en soi, soit le sentiment de la présence de Dieu, soit celui de la patience de Dieu.

3) Recherche d'une vie intérieure plus jaillissante

Ne pas se borner à tourner notre vie vers les vérités morales, psychiques et religieuses mais aussi vers la contemplation de la vie du Christ en tant qu'il l'a vécue dans son amour pour nous, plutôt que pour nous donner l'exemple. Ne pas négliger par suite ces textes historiques que nous ne pouvons pas encore aborder dans nos méditations en commun.

4) Recherche d'une plus grande maîtrise de la vie extérieure

- Dans la tenue, n'être ni trop distant ni trop proche. Préférer être trop proche que trop distant si la charité entre en action.

- Dans la conversation, chercher à ne pas trop dire ni trop peu, ne pas se laisser entraîner. Dans une société nombreuse, préférer ne pas trop dire. Dans un tête-à-tête, si la charité entre en action, préférer dire trop. Avoir confiance dans la persuasion de la charité pour atténuer les mauvaises positions et, dans l'attention non éveillée qu'on prête à nos discours pour les faire disparaître.

- Dans nos méditations en commun, essayer de faire méditer les autres plutôt que de toujours parler. Se borner en temps ordinaire à jeter du bois dans le feu ou à l'attiser. Diriger et rediriger toujours la méditation sur la vie intérieure; fuir les discussions ou insister à en causer en tête-à-tête; fuir les sujets qui ne sont pas abordables à la majorité. Mais ne pas craindre de se découvrir.

- Il faut être apôtres d'apôtres et non apôtres de chrétiens. Savoir faire agir, provoquer l'initiative au moins dans la réalisation. Faire de l'oeuvre, l'oeuvre de tous et non d'un seul. Sans cela, la collaboration n'est qu'un mythe. Un apôtre trop personnel détruit le soir ce qu'il construit le jour. Aussi ne pas t'immiscer sans qu'on t'appelle dans les affaires du groupe. Le silence est la dernière place au banquet. Dans l'Union, chercher plus à inspirer qu'à diriger et encore moins à organiser.

III - Méditation sur St Luc

1,6 : Tous deux étaient justes devant Dieu... La préparation morale d'une vocation.

1,13 : Ta prière a été exaucée.

Zacharie pria sans croire vraiment à l'exacte réalisation de sa prière. Une prière explicite est un acte de foi. Une telle prière n'est pas en contradiction avec la soumission à la volonté divine.

La soumission à la volonté divine n'est pas encore quelque chose de très parfait. Nous devons arriver à demander justement parce que c'est Dieu qui nous le demande. Dans ces conditions, notre volonté n'est plus seulement soumise à Dieu, c'est celle de Dieu. Mais nous n'avons plus de volonté propre. Nous sommes alors vraiment un avec le Christ comme le Christ est un avec Dieu.

Les raisons de prier ne sont plus alimentées par des considérations qui rattachent notre volonté à la volonté de Dieu, comme lui être agréable, remplir sa vocation. Les deux volontés doivent être tellement une que ces raisons deviennent en quelque sorte inutiles, de telle façon que c'est vraiment le Christ qui vit en nous et qui prie de nouveau son Père.

En un certain sens, la soumission à la volonté divine est plus un acte d'ascétisme qu'un état mystique ordinaire.

En particulier, nous nous imprégnons de cette soumission justement quand notre volonté tend à se séparer de celle de Dieu. Par conséquent, à la fin de nos méditations, nous devons plus tendre à cette union de volonté qu'à cette soumission. Cela convient mieux à notre gloire d'être enfants de Dieu. Inversement, c'est quand nous serons arrivés à cette union que nous serons vraiment des enfants de Dieu; autrement nous ressemblons plus à des serviteurs bien traités.

Voici un passage de St Augustin qui semble corroborer ce qui précède :

"On cherche par la lecture, on trouve par la méditation, on demande par la prière, on obtient par la contemplation". On conçoit que la contemplation exige comme conséquence l'union des deux volontés : celle de Dieu nous paraît si lumineuse que, comme les papillons, nous ne voyons plus que la lumière divine. Dans ces conditions, on veut justement ce que Dieu veut, on prie et on est exaucé.

1,18 : A quoi reconnaitrai-je que cela sera ?...

Doute dans la vocation à cause de ces difficultés : on prévoit plus facilement les difficultés de la vocation que les possibilités que la vocation nous donnera en nous transformant. Ce que l'on voit en particulier, ce sont les

difficultés que nous aurions à l'heure même pour réaliser en nous cet état de vocation ou les premières actions qu'elle nécessite. On ne voit pas que l'idée de la vocation est un point de départ, que cette idée doit nous façonner et, en le faisant, se former et se développer par elle-même. Le remède consiste à essayer au moins de se soumettre à la volonté divine, à augmenter en nous le potentiel d'abnégation, diminuer nos besoins, essayer de comprendre le sacrifice du Christ et, d'une manière générale, l'action de Dieu dans l'âme et dans le monde des âmes.

1,20 : Et voici que tu seras muet...

La lutte de Dieu et de l'âme. La souffrance intérieure du déchirement et du doute. Le trouble. Tout paraît pénible, toutes les solutions paraissent impossibles.

Remèdes : le pain quotidien, "A chaque jour suffit sa peine". Don total où l'âme s'avoue vaincue. Ex. : St François de Sales, St Vincent. Abnégation jusqu'à être damné pour l'amour de Dieu, ce qui est absurde dans l'expression autant que le scrupule, source de trouble. Mais qui est un acte de soumission où l'on se vide tellement de soi-même qu'il devient acte d'union.

1,30 Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu.

Position anxieuse de l'âme dont la vocation commence à lui faire faire des actes extérieurs. Moment qui nécessite une confiance absolue en sa vocation.

1,34 : Comment cela se fera-t-il puisque je ne connais point d'homme ?

Marie demande comment elle réalisera sa vocation; Zacharie, comment elle se réalisera. Dans la première question, un acte de foi et de générosité; dans la seconde, un acte de curiosité teintée de doute. Nous devons commencer à nous consacrer à la réalisation de notre vocation sans trop nous embarrasser de l'avenir : la vocation est alors un vrai ferment de progrès au lieu d'être une source de soucis.

1,35 : L'Esprit Saint viendra sur vous et la vertu du Très Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi l'Être saint qui naîtra de vous sera appelé fils de Dieu.

Tout ce passage décrit littéralement l'influence de l'Esprit sur le développement d'une âme qui réalise sa vocation. La Ste Vierge est l'Exemple parfait d'une âme religieuse seulement humaine.

1,38 : Voici la servante du Seigneur ! Qu'il me soit fait selon votre parole !

Sixième partie

Le Montcelet

Revue Mensuelle, 27 rue Bonaparte, Paris VI

Imprimeur - Gérant : C. Gaudefroy

L'Abbé Christophe Gaudefroy a créé une revue "Le Montcelet" pour établir un lien entre les participants aux groupes Légaut. Le nom vient de la montagne qui s'aperçoit au sud de Chadefaud-Scourdois, au sommet de laquelle se trouve une tour en ruine, sans doute, un vestige des relais du télégraphe qui parcourait la France au milieu du 19^{ème} siècle, but de promenade pour les locataires des deux "châteaux".

Dans la collection que nous avons, il manque plusieurs numéros dont les trois premiers. Le N° 4 porte la date du 28 novembre 1938 et le dernier, le N° 26, date du 29 avril 1940. C'est une mine de renseignements sur le vécu du groupe Légaut, à Paris ou à Chadefaud, en particulier sur les méditations faites par Légaut. Faute de pouvoir tout reprendre, je copie quelques textes qui décrivent l'hôtel de la rue Léo Delibes où Légaut s'installe au mois d'octobre 1938.

En parallèle, il envoyait au moins un extrait des lettres qu'il recevait. Malheureusement, nous ne possédons qu'une petite partie, de la page 27 à 35, qui est reprise intégralement.

I - Articles tirées de la revue "Le Montcelet"

1) Article du 28 novembre 1938 (Soniska Brothier)

Je reprends notre conversation du mois dernier, vraie conversation puisque certains d'entre vous ont répondu et dit leur joie de ce lien vivant et tangible qui nous unit de tous les coins de la France.

Il paraît qu'une description de la maison vous intéresserait. Donc la voici !

La rue Léo Delibes qui est une petite rue calme qui donne dans l'avenue Kléber (à droite quand on descend l'avenue en sortant du métro Boissière, à gauche quand on la remonte à partir du Trocadero) et l'immeuble n° 8, un hôtel particulier de grand style. La richesse de l'immeuble a quelque peu ému, peut-être scandalisé, quelques camarades. On accuse Jérôme d'avoir prononcé une parole, dison énergique, lorsqu'elle a visité cet immeuble avant que la location ne soit décidée. Une personne lui aurait dit : "Vous savez, cette maison a failli devenir une ambassade". Mais la Corse ne se laisse pas impressionner par ces raisonnements bourgeois et aurait répondu : "Ah ! ça, je m'en... !".

De fait, les dimensions du hall d'entrée, la majesté de l'escalier principal avec tapisserie et tapis rouge, les glaces et les boiseries de la salle de réunion impressionnent dès l'abord. Mais quand on a soi-même frotté ces mètres

carrés de glace (demandez à Légaut), astiqué ces parquets qui en avaient bien besoin, collé des papiers et refait des peintures (Henri surtout est bien placé pour le savoir) à longueur de journée..., on a tout de même la conscience assez tranquille. Il paraît que les gens d'en face, en voyant l'activité de cette ruche, se sont demandés quel magnat de la finance avait à sa disposition une si nombreuse domesticité.

Donc la maison est grande et bien constituée. Au rez-de-chaussée : un grand hall et la chapelle (petite), une grande salle de réunion-bibliothèque et, domaine particulier de Jérôme, le jardin d'hiver qui servira l'été de salle de réunion ou de salle à manger mais un peu froid maintenant ; une plate-bande en fait le tour avec de la verdure, du gazon, des myosotis, du lierre le long du mur et, dans les angles, des hévéas. Les citadins se consolent comme ils peuvent de n'avoir pas de soleil car tout le rez-de-chaussée est assez sombre à l'exception du jardin.

Au premier, une sorte d'antichambre a été transformée en petite bibliothèque où on consulte, sur place, les revues et journaux ainsi que les livres récents et où, dans un avenir que j'espère proche, on pense installer un petit atelier de reliure (pour Weisbuch). Sur cette bibliothèque ouvrent les chambres de Fontaine, Péguret, Légaut et Raynal, que chacun a meublée à son goût.

Au deuxième, l'appartement des Voirin, la chambre de Marguerite Rossignol. Au troisième, la famille Haumesser. On accède au quatrième par un escalier de service et aux chambres des camarades plus spécialement voués à la pauvreté, aux camarades de passage. Pour l'instant, ce sont des mansardes un peu nues et pas encore tout à fait propres mais nous arriverons bien à les transfigurer aussi. J'allais oublier le domaine spécial de Madame Rieuf : la cuisine qui ressemble assez à celle de la rue Galilée. On y descend par un petit escalier en sous-sol, immédiatement à gauche de la porte d'entrée.

Chacun s'occupe de l'entretien de sa chambre ou de son appartement. Madame Rieuf s'occupe de la cuisine et d'une partie du raccommodage, Madeleine de la lessive et du ménage des pièces communautaires; Lina des menus et des questions d'organisation générale.

Je trouve l'atmosphère assez différente de celle de la rue Galilée, non plus une aimable pagaille, mais une maison ordonnée où chacun a son rôle et chaque chose, sa place; non plus un lieu de rendez-vous un peu impersonnel, mais une maison particulière où chacun peut, dans la mesure où il le juge bon, sauvegarder son intimité.

Je vous ai dit un mot de la prière et des repas qui réunissent chaque jour tous les habitants de la maison. Ils ont encore d'autres activités communes, par exemple un travail sur l'Evangile qu'ils font entre eux et pour lequel ils se réunissent chez l'un ou chez l'autre, tous les jours, je crois. Le 10 novembre, j'ai eu la joie de pouvoir y participer, ainsi qu'à l'entretien du jeudi. Je pense que ces fins d'après-midi du jeudi sont un des meilleurs moments de la semaine. Vers 16 h 30, les gens présents et un ou deux venus de dehors se réunissent pour le goûter suivi d'une méditation et d'un moment de musique dans la petite bibliothèque du premier. La méditation de ce jour-là m'a semblé particulièrement recueillie, intime et vraie. Légaut nous parlait de la joie qui déborde du cœur du Christ à certaines heures, joie sans proportion apparente avec les circonstances qui lui donnèrent l'occasion de s'exprimer. Joie que nous pouvons connaître si, au lieu d'être étroits, mesquins, occupés de nous-mêmes, de nos fausses sécurités, de nos inquiétudes personnelles, nous croyons à la réalité de l'œuvre triomphante de Dieu dans le monde, en nous et en chacun de nos frères si nous savons les aimer comme Dieu les aime, en leur faisant confiance. A ce propos, une réflexion qui m'a paru très vraie sur la prière persévérante : savoir importuner Dieu de sa prière, ne jamais se lasser de prier pour tel ou tel frère par exemple, cela consiste essentiellement à croire sans défaillance et coûte que coûte, inlassablement, à la réalisation du royaume de Dieu dans l'âme de ce frère; en conséquence, ne jamais cesser de lui faire confiance.

Je crains fort d'être auprès de vous un intermédiaire bien malhabile, un interprète infidèle de ce qui se vit dans la maison mais je sens profondément quelle grâce c'est pour nous tous de nous être rencontrés. C'est ce à quoi je pense, chaque fois que j'arrive à Paris dans cette communauté qui est un raccourci de la plus vaste communauté de tous. C'est une grâce donnée, non pas pour que nous en savourions les bienfaits, mais pour que nous en comprenions les exigences : être la lumière du monde. Nous qui sommes assez nombreux, avec quelle force nous illuminerions le monde si nous étions vraiment chrétiens, si nous croyions à la toute-puissance de Dieu, si nous étions totalement donnés à notre œuvre là où nous sommes et si nous étions pleins de la charité qui excuse tout, qui croit tout, qui espère tout, qui supporte tout.

Excusez mon laïus. a tous bon courage. Fraternellement. S.B. (Beauvais)

2) Reportage du 15 février 1930 (Marie-Anne Febyre)

17 h 30 : débarquons du railway-ouest; traversée de Paris; arrivée rue Léo Delibes.

17 h 35 : l'immense porte en bronze de bois sculpté est fermée. Heurtoir inamovible mais heureusement le gong électrique fonctionne. Puis le portail roule sur ses gonds et revient à sa position première : système étrange et mystérieux. Un nouveau monde s'annonce. Une lumière filtre sous une porte à gauche, en haut d'un perron de bois. Une voix, c'est un des cours, pas de doute. J'ai franchi le dernier degré de la civilisation qui m'a nourri.

L'escalade des degrés en bois de santal recouverts de tapis de haute laine qui mènent au premier étage. Les murs sont hauts, drapés de velours aux couleurs doucement éteintes. Toujours le silence.

Grand palier, immense hall. Ma tête tourne : sur plusieurs centaines de rayons, des livres reliés en matière brune. Voyons, c'est de crin cardé et tissé, parfumé au serpolet de montagne. Toutes les reliures sont signées : "Travaux publics de Scourdois". Merveilleux !

Trois portes à gauche. Je risque tout. N° 1 : teinture fleurie, divan confortable, douce chaleur, plaque de marbre vert-espérance, inscriptions latines : "Ici Raynal habite; ici il reviendra". Porte à côté : éblouissement et... refroidissement (4°) mais tentures de satin blanc à rayures vertes, cheminée de marbre hautement louis-quinzième, décor mi-rustique, mi-urbain, fenêtres drapées de soie blanche effrangée, livres reliés en peau d'agneau (un troupeau entier a dû y passer). Horreur ! un baobab est couché en travers de la cheminée. Je recueille ses plaintes : Tu es ici dans le bureau-chambre du grand chef et tu vois en moi le dernier survivant de la race baobienne enfermé jadis dans une cave à champignons que le fanatisme des Léodelibiens baptise "jardin d'hiver". Porte N° 3 : une pancarte "Ici le jeune René (Péguret) a fermé sa porte à clef."

Je reprends l'escalier de santal : 2^{ème} étage, un palier vide. Je pousse la porte à ma droite. Personne, je suis dans la salle des archives. Sur la cheminée-sarcophage de marbre rose, une voix murmure à mes côtés : Que viens-tu faire dans ce paisible asile ? Troubler le sommeil de la momie qui dort sous ma surveillance ? Quand Jérôme va-t-elle t'enfermer dans le placard pyramidal qui lui est dû ? Va-t-en, je t'ai assez vu, parole de Zarathoustra ! La porte s'est refermée.

J'arrive au troisième palier. Gong électrique particulier, rythmes mélodieux, chants d'oiseaux, vieux airs de berceuses, ronronnement des bouillottes sur le feu, voiles blancs, laques roses. De plus en plus étrange ! Il me semble avoir vu deux enfants.

Retour au rez-de-chaussée. Une porte s'ouvre, celle de la salle aux discours. On transporte du thé et des gâteaux. Je me mêle à la foule, types de toutes races et de tous âges. Grande pièce sans autre issue que la porte; deux colonnes corinthiennes montent la garde à une extrémité; plafond d'albâtre richement sculpté, cheminée d'érable gris, appliques d'or, miroir de Venise... Luxe écrasant ! En face des colonnes, à l'autre bout de la salle, une immense porte vitrée et, au-delà, une lumière verdâtre, un froid intense; ce fut le cachot du baobab !

Près de la porte d'entrée, un gouffre à ma droite. Je plonge. Plus de merveille, la réalité quotidienne : vieilles chaises, vieille table, vieux fourneau, les cuisines du temple. Sortie du gouffre, dernière manifestation. Un coffre magnifique gît dans un recoin et me livre sa sagesse robuste et consolante : Pourquoi t'apitoyer sur mon sort ? Ne suis-je pas en coeur de noyer ? Henri m'astique aux jours de gala et, si le grand chef m'a jeté là, c'est qu'il avait des raisons pour ça.

Le reportage est fini, la porte se referme, voilà de nouveau Paris et ses bruits !

Marie-Anne. Febvre

3) Embellissement (2 juillet 1939)

Le Montecetlet manquerait à tous ses devoirs s'il ne signalait pas les transformations importantes qui changent l'aspect intérieur de la maison de la rue L.D. Le dénommé "jardin d'hiver", nom qui tombe en désuétude, c'est là qu'on s'aperçoit des pièges que les mots se chargent parfois de tendre à notre imagination, ce jardin a été l'objet d'une transformation qui a duré une bonne partie de l'année scolaire. Pourquoi donc les murs de cette pièce étaient-ils recouverts jusqu'en haut d'un treillage à claire-voie fait en baguettes de couleurs vert sombre ? Pour faire regretter peut-être le lierre qui n'y a jamais poussé ? Je ne jurerais pas qu'il n'ait été conçu dans l'espérance d'une vigne de serre chaude capable de faire mûrir du raisin en toute saison. Qui sait ? Peut-être aussi pour exprimer le même sentiment qui a fait tapisser les appartements et les murs des escaliers eux-mêmes des couleurs les plus foncées, un sentiment d'aversion tenace contre la lumière ? Le fait est qu'il était difficile d'être gai dans cette pièce.

De cette treille néant, il ne reste plus qu'un minuscule témoin. Jean, Jérôme, Henri et qui encore s'y sont donnés du mal. Les murs sont peints maintenant en couleur chamois clair. On y prend joyeusement le thé et les repas; la clarté a doublé. A l'une des extrémités, du côté de la bibliothèque, se trouvent des caeciers qui abritent des livres, des papiers, des cartons pour dossiers et méditations. Ce n'est pas tout. Il y avait un ornement du pavé qui était assez gênant, c'était la bordure au dessin savamment ondulé d'une plate-bande qui faisait le tour de la pièce. La céramique pointue qui protégeait contre nos empiètements, des pensées et des myosotis imaginaires avait le don de se mettre juste sous vos pas quand vous entrepreniez d'aller trouver quelqu'un dans la foule au moment du thé. Une bonne couche de ciment démocratique est venue enterrer pour toujours le jardin d'hiver et la poésie qu'il avait fait germer un moment lorsqu'on l'a ensemencé l'automne dernier et lorsque certains baobabs de trop fameuse mémoire étaient venus y entreprendre leur végétation forestière et tropicale, sous des auspices pourtant dont ils ne se sont pas montrés dignes. Quelqu'un a proposé innocemment de peindre en vert-de-pelouse cette jachère en ciment mais sa proposition, il faut le dire, n'a pas été accueillie avec sympathie par les intéressés. D'une petite divinité, les sourcils s'arquaient en bond de chat et les narines se gonflaient d'indignation. L'impétrant a dû subir le soupçon d'être un mauvais plaisant.

4) Chadefaud-Scourdois, Société civile et Immobilière (2 mars 1939)

La personnalité assez falote de Mlle Siegfried vient de se doubler de celle plus consistante de Mlle Chadefaud-Scourdois. au vrai, celle-ci est encore en espérance, elle attend une substance, un corps qui précisément ne doit être ni Chadefaud, ni Scourdois.

Dès son premier acte, elle reniera son nom et, si je ne me trompe, elle fera bien. Elle est de ces personnes auxquelles il faut souhaiter une vie très active mais assez courte. Si la mort est une chose très souhaitable dans l'ordre des personnes humaines, elle est surtout souhaitable pour les personnes morales. La vieillesse de celles-ci est si lamentable, elle étouffe tellement celles qui désirent naître. Ces personnes morales possèdent une telle facilité de se survivre par la seule force de l'inertie qu'il serait désirable qu'une limite d'âge leur soit donnée dès leur naissance. Ainsi parle l'un des parrains de Mlle, G.S. Elle commence très bien en renonçant aux formes de notre premier séjour en communauté; elle ne veut pas que nous soyons prisonniers de notre passé. C'est pourquoi elle a très bien fait de naître en carême. Espérons que ses membres seront aussi détachés qu'elle des habitudes créées par les lieux et les circonstances de nos charmants séjours à Chadefaud et Scourdois. Belle vie, bonne mort, Mlle Chadefaud-Scourdois !

II - Le Colombier du Montcelet (pages 27 à 35)

Voeux pour la nouvelle année de la part de Guy Giry, Odette Labarre, Lefèvre, Le Douaron, Michard, Mme Picou, Simone Imhoff, Weisbuch, Connet

Soulages Gérard, le 1 01 40

Je suis très touché des envois de colis de linge. Nous ne sommes pas suffisamment vêtus, même pas du tout : seulement une chemise, un chandail léger, une capote et point d'autre chose, pas de vareuse, un seul couvre-pied, pas de toile de tente, pas de cache-nez, pas de passe-montagne évidemment. Il y fait extrêmement froid (- 24 °). Mais grâce aux amis de Chadefaud, nos camarades ont pu avoir quelques vêtements nécessaires. Seuls deux ont les pieds gelés. Vivement merci !

Marguerite **Bosché**, le 1 01 40. Demain, je repars pour Vaudrimesnil après une bonne semaine en famille. Là-bas, je viens de déménager et maintenant, je serai logé dans une ferme, dans une atmosphère tout à fait paysanne. J'en suis heureuse.

Mlle **Brunel** Marie-Paule, le 2 01 40

Je connais encore peu de membres de la communauté mais je m'y associe avec la simple charité dont je suis capable.

Haumesser Jean, le 2 01 40

Lina m'a envoyé une jolie carte, illustrée par Henri, et où j'ai relevé de sympathiques signatures. Dois-je vous dire que celles de Mme Fuchs et de Lucie m'ont particulièrement touché ? et qu'elles réveillent en moi une bien fraternelle curiosité. Que sont-elles devenues depuis qu'elles nous ont quittés ? ... Vous aurez su que j'ai passé de bonnes journées à Vauvert. J'en suis revenu réconforté. Outre la joie unique de me sentir concrètement fondu au sein du foyer, j'articule des joies diverses, faciles à analyser et sur lesquelles le souvenir peut s'arrêter. Lina physiquement rayonnante de santé, parce que prudente malgré sa grande activité - des jumeaux affectueux, joueurs et bavards, avec l'accent méridionale - des triplés ravissants par leurs progrès physiques, leurs gentillesse et leurs sourires gazouillants. J'en ai presque oublié la guerre.

Houziaux, le 2 01 40

Je suis, depuis le 15 décembre, près d'une ville bien connue du S.W. des Vosges. L'installation du service Météo fut pénible mais elle est terminée. Le temps est assez froid, souvent brumeux. Les bois sont très beaux sous la neige et le givre.

Marinette **Matthieu**, le 3 01 40

Un gros merci tout de suite pour le très bon Montcelet reçu hier. Vous pourriez voir ma mine, vous constateriez que je souris en vous écrivant, très joyeuse d'avoir eu de vos nouvelles et tous ces détails et les bonnes paroles de Légaut sur la nécessité nouvelle de notre groupe fraternel.

Mlle **Lemoine**, le 3 01 40. Je vous transmets une demande de Georges Belleville. Il s'inquiète de savoir si, en dehors des lettres aux mobilisés et du "journal", on a prévu l'envoi de livres. Ils pourraient rendre service mais, ajoute-t-il, le renvoi semble difficile et le livre envoyé serait, pour l'expéditeur, livre perdu... On peut toujours, n'est-ce pas, lancer un appel au désintéressement des camarades de l'arrière. Pour ma part, je fouillerai ma bibliothèque... à mon prochain voyage à Lyon.

Abbé **Vernet**, le 3 01 40

Depuis plus de trois ans que je n'ai approché géographiquement du groupe. Le Montcelet me remet en contact avec lui. Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas connaître tous ceux dont le Montcelet parle. Cela me fait vieux, j'ai l'air de l'ancien qui ne connaît plus bien les jeunes du village. J'étais réformé depuis mon service militaire. Je n'ai pas encore passé devant une commission de réforme. En attendant, je reste ce que j'étais, curé de campagne avec cinq communes mourantes; en tout, pas 480 habitants. Si la guerre est meurtrière comme l'autre, vite les maisons se dépeupleront, tomberont en ruines; les buissons et la lavande envahiront les petits champs de blé aux flans des montagnes, luttant avec le ravin. Si la guerre n'est pas autant meurtrière, l'agonie sera plus longue mais

certaine dans les conjonctures actuellement prévisibles. Je me sens plus aumônier d'un asile de vieillards que curé car pas mal de jeunes sont partis.

Le groupe de Gap, se souvenant de ses origines, garde pas mal de choses communes avec vous tous. Aussi quand une occasion se présente de retrouver un de votre groupe, il se sent de suite en famille. Nous espérons un moment renouer davantage nos liens. Maintenant il ne faut pas y songer. Nous verrons après... En attendant cet après, j'ai eu le plaisir de marier Weisbuch et J. Rolland que Chadefaud avait fait rencontrer. Cela, n'est-ce pas un lien entre Gap et Chadefaud ? Bonne santé, mon Père. Quand vous irez rue Léo-Delibes, saluez ceux que j'y connais, par exemple, je n'y connais plus que Jéromin...ette, et saluez aussi ceux que je n'y connais pas, ce sont aussi des frères, n'est-ce pas ?

Abbé **Blanvillain**, le 4 01 40. Je me permets de vous envoyer, au début de cette année, mes meilleurs vœux et, par vous, à toute "la Famille" de Chadefaud et de Scourdois ou de Paris dont les membres sont dispersés.

Madeleine **Lebecel**, le 4 01 40

Après avoir été en demi-chômage pendant trois mois car l'intendance avait réquisitionné les usines de laine, nous recommençons depuis une dizaine de jours à pouvoir travailler et nous en avons grand besoin pour faire face à la vie de plus en plus difficile. Nous avons donc eu l'audace de vous envoyer ce matin un échantillon de notre "art" en chaussettes, et nous vous demandons de bien vouloir en parler rue Léo-Delibes. Dans ce moment, pour nous un peu dur, peut-être par les uns et les autres, pourrions-nous avoir quelques commandes ?

Chaussettes pure laine renforcée 2 fr, en trois taille (39-40, 41-42, 43-44)

(franco pour une douzaine). Pull-over, col roulé, kaki.....75 fr

11 rue d'Enfer, St Michel sur Orge

Mme **Rousseau**, le 4 01 40

Une bonne grippe me permet de mettre un peu d'ordre dans ma correspondance. Dieu en soit béni ! Autrement, nos amis auraient peut-être reçu nos vœux autour de Pâques... Nous vous demandons de passer tous nos vœux fraternels et chrétiens à la communauté, à ceux qui sont au front, à ceux qui les attendent courageusement, aux foyers dispersés et éprouvés, à nos amis d'Alsace et de l'Est ou du Nord ou de Paris dispersés à travers la France. Avec eux, nous prions pour la paix du monde, le salut de la France, le soulagement de tous ceux qui souffrent pour la justice. Nous demandons pour tous la Paix dans l'Amour de Celui qui s'est donné par amour.

Quant à François, il s'est envolé vers la Bretagne. Je vous avais dit qu'il était à l'E.P.S. de St Aignan sur Cher où d'ailleurs il a passé un excellent trimestre. Mais il avait passé en septembre le concours d'élève pilote de l'armée de l'air et il a été reçu. Il a voulu partir de suite... Nous avons donc laissé notre grand garçon s'engager dans une direction grosse d'imprévus et de dangers de tous ordres, priant Dieu de le garder de tout ce qui pourrait le gêner moralement dans un milieu sûrement plus difficile et dangereux que l'E.P.S.

Mme **Rieuf**, le 5 01 40

Je viens vous souhaiter une bonne santé à vous et à tous ceux de la rue Léo-Delibes, et que le Bon Dieu et la Ste Vierge nous ramènent tous les nôtres à la rue Léo-Delibes. Marcel a passé 10 jours avec moi; il a été faire le déménagement de Scourdois à Chadefaud. J'ai eu le bonheur de voir à la messe de Lempdes Mlle Miolane et Yvonne. Marcel passe le conseil de révision le 10 de ce mois à St Flour.

Marie-Anne **Febvre**, le 5 01 40

Le Père Racine est retourné à Madras. L'espoir de revoir la France a été dur à abandonner.

Bessou, le 30 12 39

J'ai reçu votre lettre avec beaucoup de plaisir. Je vais vous raconter comment la lettre a été ouverte et comment les images ont été choisies. Le facteur venait de passer. Mimi vite y court; elle trouve les lettres et les prend. Elle les a apportées sur la table et regarde les titres. et voilà qu'elle trouve deux grosses lettres et voilà qu'elle lit sur la plus grosse : Té mi Bé na Jean. C'est pour nous, dit-elle. Moi, je n'y fais pas attention car je vois un dessin. Puis elle s'en va et, après avoir fermé la porte, j'entends ses pas précipités. Elle monte l'escalier deux à deux et elle crie à vous percer le tympan : Maman; t'as une lettre de l'Abbé... Je ne continue pas car je n'ai pas entendu le reste. J'ai attendu un bon moment avant qu'elles (je note "elles" au pluriel car Thérèse avait aussi accouru) ne soient redescendues. Oh ! mais quand elles sont descendues, ces grandes gamines, elles ne portaient que trois images dont l'ourson blanc était pour Nadette. Alors je n'avais qu'à choisir entre deux images qui étaient "la chèvre" dont on ne voyait que la tête et un peu des épaules et elle avait de grandes cornes; c'était ça qui était magnifique. Alors je me suis décidé à prendre la chèvre aux grandes cornes. Je n'ai pas pris le "hibou" ou la chouette car c'était coloré et je me suis dit, dans ma cervelle de linotte, que ce ne devait pas être une vraie photo. Voilà que Mimi appelle Jean et lui donne le hibou ou chouette avec la lettre. Mais il n'avait pas fini de la déplier qu'il la rapporte avec un prétexte que c'était trop mal écrit et qu'il n'avait pas besoin de se crever les yeux dessus. Alors Mimi la prit et la lui lit lentement afin qu'il comprenne, l'oreille collée à la vitre. Écoutez ! Quand Mimi a eu fini, Jean enleva son oreille qui était écarlate par le froid de la vitre, car il avait neigé et il s'était amusé avec Louis, un des voisins, et aussi la luge. Il frotta son oreille avec sa main et il dit avec dégoût : Oh ! que cette vitre est froide, mon vieux !

Mathieu Lucien, le 7 01 40. La voici maintenant, cette bonne perm. Yvonne est retournée dans son pays noir.

Que je suis heureux d'avoir pu voir de mes yeux, ainsi, le milieu dans lequel se déroule la vie d'Yvonne et moi, à

ma batterie, à mon petit plateau enneigé, creusé de trous d'hommes. Nous allons bien tous deux. Yvonne a vraiment une belle santé pour tenir le coup avec la vie qu'elle mène. Elle a heureusement là-bas deux ou trois personnes amies. C'est une aide très précieuse.

Briquet, le 9 01 40. Qu'en cette nouvelle année, Dieu nous accorde la santé. Que le groupe se retrouve plus uni dans l'amour du Christ. Que le monde reçoive la Paix.

Monsieur l'Abbé, au cours des vacances dernières, au moment de la première communion de Jean-Claude, ma femme et moi, nous avons senti que notre petit garçon n'avait pas de missel pour l'aider à suivre et à comprendre le saint sacrifice de la messe. Nous en avons parlé avec le Père Laféteur qui partageait notre avis que les missels existants, même les plus simples, n'étaient pas du tout à la portée des petits enfants. Les prières de la messe sont presque toujours la traduction littérale du latin et le sens leur échappe presque complètement. Nous avons formé le projet assez audacieux de recopier ces prières après les avoir simplifiées et en les dénaturant le moins possible. La guerre est venue. Mais grâce à mes fonctions nouvelles, je dispose de loisirs assez nombreux et j'ai repris ce projet. Ce petit missel serait donc mis entre les mains de Jean-Claude qui va avoir 7 ans et qui sait tout juste lire. Je ferai quelques dessins représentant les actes essentiels du prêtre et je les intercalerai dans le texte pour le guider.

Si ce que j'ai fait n'est pas trop mauvais, voudriez-vous me le retourner aussitôt que vous pourrez car j'ai besoin du texte pour déterminer la nature et le nombre des dessins.

Geneviève **Plouin**, le 9 01 40

Rien de plus grave que d'être aux prises avec celle-là si souvent nommée "mère de tous les vices" dont on cache l'affreuse tiédeur sous le bel habit des occupations absorbantes.

J'ai aimé beaucoup de choses dans le dernier Montcelet, depuis cette espérance que vous nous donnée de voir un jour tranché le noeud gordien. Ce serait beau de savoir qu'il est partout appris aux enfants, non pas à rabâcher Dieu jusqu'à l'indigestion, mais à droitement centrer leur vie sur lui. Base première et profonde à cette nécessité qu'entrevoit Légaut. Le bel épi de blé me remet en tête une jolie page de Louis Mercier... Et comment ne pas souhaiter à Jérôme d'autres rêves dont nous aurions écho par le Montcelet !

Hélène **Plo**, le 10 01 40

Voici que c'est du Midi que je vous écris car, après une consultation assez affolante en novembre, suivie d'une autre plus sereine en décembre, il a été décidé qu'il était sage de me soigner encore malgré les circonstances actuelles et le désir de reprendre un rôle actif, si modeste et si peu étendu soit-il. Malgré les apparences, je suis donc toujours bonne au repos plus qu'au travail ! et, après trois ans et demi d'arrêt et de petits soins, après les grands, je suis à peine au niveau où je vous ai revu pour la dernière fois à Scourdois... J'ai appris et conquis beaucoup de choses depuis ce temps-là ! Dieu n'éprouve pas en vain et il est si près de ceux qu'il cloue à la croix à côté de son Fils...

Clémence, le 11 01 40

Je me suis bien amusée du rêve de Jérôme et surtout de la conclusion. J'ai failli réveiller Maman par mon éclat de rire. La poésie de l'âne et du chameau me plaît beaucoup. Et aussi la réflexion de Légaut sur ce qui doit devenir nécessité (c'est trop vrai).

Georges **Lefevre**, le 11 01 40

Tous renseignements pris auprès de différentes mairies de Paris (6°-15°), il nous est à peu près impossible de nous marier à Paris : ni ma fiancée ni moi n'y avons notre domicile ni notre résidence. Aussi malgré notre grand désir, nous avons dû décider le mariage pour Valence sur Rhône, domicile de ma fiancée... On prétend que les formalités concernant le mariage ont été réduites à rien ou presque... Rien de plus illusoire !

Pierre **Voirin**

Au sujet des rapports entre officiers et hommes de troupe de mon unité, voici mes remarques. Au début (jusqu'à ces dernières semaines), manque d'imagination absolue des officiers, se traduisant vis-à-vis des hommes par une indifférence complète. Chez quelques-uns seulement, égoïsme foncier aboutissant au même résultat. Chez un ou deux, attitude dédaigneuse et hautaine marquant une séparation sans espoir.

Résultats : mécontentement croissant chez les hommes et absence générale d'estime à l'égard des officiers.

Jugements sévères sur leurs capacités à commander, à organiser, sur leur vie privée aussi; jugements quelquefois injustes, peu nuancés, mais exprimant du moins une réaction d'honnêteté foncière et une réelle divination du rôle de l'officier que jamais cependant ils ne seront appelés à exercer.

Aujourd'hui, la situation s'est sensiblement modifiée. Les conditions précaires de cantonnement ou de nourriture ont amené des réclamations. Les tentatives pour établir un esprit chic entre les hommes sont venues uniquement du milieu des hommes. Les deux faits devenus un jour apparents ont réveillé les endormis. Des notes reçues de l'Armée pour veiller au bien-être des soldats, physique et moral, ont fait le reste.

Résultats. Un souci réel de s'intéresser aux hommes est apparu, désir de faire plaisir très apparent. Réalisations concrètes concernant la nourriture et le logement. L'avis des hommes est sollicité; un climat de bienveillance s'est établi. Les contacts entre les deux mondes ont été favorisés par la présence dans les bureaux de quelques secrétaires et d'un sous-officier qui ont joué le rôle d'intermédiaires pour informer, suggérer, réclamer, appliquer. Tous les officiers n'ont pas participé au changement, il a suffi que quelques-uns s'en occupent. Tout

geste de sympathie venant de tel ou tel officier tend plutôt, maintenant, à être surestimé. Le renversement est curieux et montre combien le Français est foncièrement gouvernable. Étant très sensible, ce qui est plutôt la marque d'un être évolué, il jette sa sensibilité avec violence contre toute indifférence ou injustice qui atteint sa dignité mais, avec la même vigueur, il fait confiance et se remet à ceux qui le jugent en homme. Ce sont beaucoup plus les variations brusques de cette sensibilité que le fond lui-même qui fait le renom du soldat français, indiscipliné incorrigible.

Delas, le 2 02 40

J'ai reçu le Colombier de cette semaine. Très vraie, cette disproportion entre notre salaire et la paye des hommes. Très vrai, notre grand confort (sauf en ligne). Oui, nous sommes proches des hommes pendant le travail mais, dès que nous redevenons libres, nous nous séparons d'eux. Mais Zadou, dans la suite de sa lettre, continue sévèrement. J'ai bondi à la lecture.

Je ne vous parle pas de ma batterie, de mon groupe. Nous sommes tellement favorisés. Je vous parle de ceux que j'ai vu passer, de ceux que nous accueillons ou qui nous reçoivent. Oui, nous dépensons à peu près tout. Oui, nous nous laissons aller à une vie facile, aisée. Mais enfin, c'est plus négligence, enfantillage qu'abrutissement... Si je songe à d'admirables camarades, chrétiens ou non, pleins d'un tel mouvement de charité vers les hommes que j'en suis confondu. Le foyer du soldat est absolument généralisé. Le nôtre a T.S.F., bibliothèque, jeux. L'organisation est sérieuse. Les sommes sont groupées et nous avons entre nous des contacts, des rencontres, des conférences.

Marguerite Rivard, le 4 02 40

Merci de tout coeur de votre commande ! Nous vous l'enverrons cette semaine. Vous aurez été, avec Zadou-Naïsky, le seul écho à notre appel...

S'unir est relativement facile. La difficulté, c'est de s'unir sans se séparer des autres. L'Abbé Bach avait toujours de cela une grande crainte et, plus d'une fois, il nous a mis en garde contre ce danger qui menace toutes les associations. Pourtant, les groupes ont du bon, ils sont un acheminement vers le "qu'ils soient un", encore si loin d'être réalisé. Ils reculent les frontières de l'individu. Mais il y a encore des frontières et le centre d'intérêt reste toujours et avant tout, pour la plupart, la vie de la tribu, si j'ose dire.

Ridard, le 8 02 40. Je suis heureux que vous ayez de temps en temps, rue Léo-Delibes, la visite de Ginette. Il n'est rien de pire, dans les circonstances actuelles, que de consentir à se laisser isoler. D'ailleurs je crois que maintenant qu'elle y a goûté, elle continuera à venir régulièrement. Vous avez eu la chance de voir Légaut. Bien qu'étant tout près de lui, je n'ai pas encore réussi à le voir. Michard est revenu de permission dans sa chambre voisine de la mienne et il continue son existence très occupée et très active. Je l'entrevois à peine, le soir, lorsqu'il revient se coucher.

Tanazacq, le 11 02 40

Ma situation ? Toujours dans l'expectative militaire en dépit de graves infirmités physiques qui s'affirment, sans évolution dangereuse d'ailleurs mais d'autant plus pénibles qu'elles sont inapparentes aux tiers. Irène, qui a repris ses classes en janvier, et Jean insatiablement curieux, vont bien. Je me trouve chargé de la surveillance d'une pharmacie dans la zone des armées (ce n'est pas simple) du fait de la mort de mon grand-père. Requis à 82 ans, sans aide possible pendant plusieurs mois, se sachant sacrifié en cas d'évacuation et gardant dans ses yeux l'horreur de quatre ans et demi d'occupation allemande, il n'a pas hésité à aller jusqu'au bout de ses forces pour servir civils et militaires. Je n'ai pu le rejoindre que pour le voir mourir en bon chrétien et en bon Français, sans une plainte pour lui-même.

Marie-Anne Febvre, le 12 02 40

Marie-Thérèse a fait une sorte de scarlatine fruste (épidémie ici) avec complication de rhumatisme. Elle va mieux mais est encore au lit depuis 8 jours.

Henriette Fontaine, le 14 02 40

Je pense aussi que l'idée des lettres circulaires par groupes est à reprendre. Peut-être permettraient-elles un rapport plus direct, plus étroit.

La neige tombe, au loin, à travers les branches de gros ormes particulièrement beaux, tout est blanc. Ce qu'il y a de plus beau ici, ce sont les arbres. On les sent si pleins de vie, si libres... Nulle part, je n'en ai vu d'aussi beaux et je me souviens de ma pitié pour les arbres du Bois lorsque je débarquai à Paris.

Je ne puis jouir d'ailleurs que très peu aujourd'hui de leur magnificence. Je ne peux pas comme jadis me perdre dans une nature pourtant si belle. Néanmoins, lorsqu'il s'agira de la faire découvrir à ma petite fille, je sens que ce sera possible.

Je crois que je ne saurai jamais assez rendre grâce... Vous seriez heureux de voir ma petite fille et vous aimeriez encore plus sa petite maman... Et voilà que déjà nous avons reçu la promesse d'un autre petit enfant. J'ai lu avec une certaine émotion les vers de Geneviève Plouin dans le dernier Montcelet. Il est des heures pourtant où je crois plier sous la charge, quand la fatigue physique se fait si lourde et qu'il faut pourtant satisfaire aux occupations qui sont miennes. La confiance renaît dans toute la tendresse qu'Elisabeth m'apprend à lui porter, dans toute celle qu'elle fait naître pour le petit enfant promis. Je crois que c'est une vraie maman que vous retrouverez comme vous les désirez, mais ce seront mes petits qui m'auront fait telle, je ne l'étais pas avant

qu'ils ne fussent. Jusqu'à maintenant, je n'ai rien appris à ma petite fille et elle m'a tout donné. Elle chante très doucement en ce moment en jouant avec ses mains et ce sont de beaux éclats de rire quand je la regarde !

Paul **Meunier**, le 16 02 40

Une batterie de repérage a le double avantage d'être indépendante, rattachée directement à un corps d'armée (ce qui lui vaut une paperasse invraisemblable) et de s'étendre sur un large front, ce qui donne une vue d'ensemble. Nous sommes amenés à de fréquents déplacements pour visiter les postes. Je vous assure que certains, accrochés au massif qui tombe brutalement dans la plaine, je les explore avec un profond plaisir. Il faut grimper dans la forêt et, un moment, la vue se découvre très loin. Malheureusement, le temps est rarement clair et il fait froid, ce qui ne facilite pas l'étude du terrain. Par instants, lorsque tout est calme, on se croit très loin des avant-postes.

J'ai été surpris de voir assez peu de militaires près des premières lignes, tout est terré. De temps en temps, il y a quelques tirs réciproques d'artillerie mais il n'arrive rien de grave. L'autre jour, j'étais à un kilomètre de l'éclatement. J'ai été surpris du bruit. Je n'avais entendu jusqu'ici l'arrivée que d'obus d'exercice. On a surtout une impression d'impuissance. Je ne sais pas si j'aurais peur, je n'ai pas eu l'occasion, il ne me semble pas.

D'ailleurs il n'y a pas lieu de s'inquiéter pour l'instant. Et puis je ne crois pas l'artillerie bien dangereuse si l'on se camoufle à temps, sauf bien entendu le percutant, très exceptionnel, et dont on ne s'aperçoit pas.

J'ai exploré des villages évacués, souvent pillés systématiquement, avec volonté de destruction. Je crois que les caves sont les gros responsables. Le spectacle est alors pénible et puis on s'y habitue. Vous savez que je ne donne pas dans la littérature guerrière attendrie. Je dois dire pourtant, en réplique de l'impression de Troyes, que l'atmosphère des troupes en position est sympathique. Les gens se sont adaptés de bonne humeur.

Chez nous, une grosse partie de l'effectif est répartie dans les postes. Là, ils forment une équipe de gens qui se groupent par affinité. Pour deux d'entre eux, ils restent à six vivant constamment ensemble; ils sont reliés par un fil téléphonique à la portion centrale. Souvent, ils reçoivent le ravitaillement cru et se débrouillent pour faire la cuisine, construire la maison, l'observatoire, entretenir leur feu et aussi pour remplir leur mission (car ils ne sont pas ermites). Il y a des petites fraternités extrêmement unies et sympathiques. Je vous affirme que, lorsqu'un gars est relevé pour une raison extérieure, il se plaint.

La portion centrale est installée dans un très petit village extrêmement compliqué, tout à fait dans le style de la province. Nous avons un confort inespéré si près du front. Nos gars sont bien installés aussi. Ils ont colonisé et organisé le village. Les officiers se sont beaucoup occupés d'eux. Il y a un foyer avec cinéma parlant (un grand film par semaine). Le recrutement est tel que nous avons peu d'hommes très démunis. Pour ceux-là, il existe une caisse alimentée en partie par les officiers et qui les aident. Les femmes des camarades s'occupent un peu de leurs familles. Tout cela existait avant mon arrivée et contribue à maintenir des rapports amicaux entre les hommes et les officiers. Je suis certain que, si tous les officiers agissaient comme mes camarades, l'armée serait plus sympathique et plus forte.

Je voudrais accepter sans réticence ma situation, la vivre le plus possible sans regret, me persuader que cette attente n'est pas stérile. J'y réussis mal encore et par moments. Je redoute la perspective indéfinie. Surtout, je n'ai pas le sentiment que tout cela aura une valeur pratique, prépare une Europe plus juste et durable. Je vous avoue que je ne prie jamais pour la victoire. Je trouve indigne de solliciter Dieu dans nos luttes matérielles. Et puis, je pense que nous avons en face des frères chrétiens. C'est une sensation curieuse que donne ce pays frontière où la limite des deux nations est arbitraire. Nous vivons près de gens qui sont de même culture, de même foi que ceux qui, à dix kilomètres, hébergent une armée opposée. On voit mal, avec les positions militaires actuelles, ce qui résoudra le conflit. En tout cas, il semble de plus en plus que la durée sera le facteur important et, dans tous les cas, il faut s'attendre, pour après, un affaiblissement considérable de nos moyens de vivre, ce qui est redoutable, surtout pour les gens âgés, et pour les autres, il suffira de renoncer un temps à une certaine facilité.

Avant de terminer, je veux dire que je réussis à exorciser ces pensées sérieuses et un peu sombres et que c'est bien souvent que je suis tout à la joie de ces quelques jours passés près de Marie Valer, joie humaine et vivante qui donne un autre sens à ma vie, même perdue dans ce village. Beaucoup sont étonnés d'apprendre cette nouvelle. Il y a longtemps que nous nous attendions. Je vous assure que, malgré l'inquiétude possible, l'immense durée des séries de quatre mois, je suis bien calme et confiant.

Pierre **Voirin**, le 16 11 39

De Robert Orain, j'ai reçu une carte bien sympathique. Il est tout proche des premières lignes, sinon dedans, et connaît dans toute son ampleur la question des campements improvisés... Son petit mot était optimiste; à ses heures de solitude, il retrouve Péguy et sa petite "espérance".

Je vais relire longuement vos réflexions sur le "jugement". Une première lecture m'a profondément intéressé. Je voudrais mettre au point une petite méditation sur l'attitude du chrétien pour le temps présent. Je pense surtout aux militaires.

J'apprends qu'Albert Chauvin est actuellement à Rayack (Syrie). Je pense qu'en écrivant là-bas au détachement météorologique de l'armée, on peut le toucher. Je vais essayer.

Cette nouvelle forme de guerre qui fait appel aux plus difficiles vertus met l'homme en face de son être ennuyeux et inutile sans le nourrir par l'action. S'il y gagne en clarté et en connaissance de lui-même, il y perd

en appréciation de sa valeur réelle et seuls ceux qui possèdent l'espérance de leur salut et du salut du monde peuvent efficacement soutenir la rude épreuve de la découverte d'eux-mêmes. Il y a, pour ceux-là, lutte et épreuve intime mais le "bien-être" moral, pour les raisons dites plus haut et pour d'autres, est de pure spéculation.

Dans ma baraque de planches, au début d'une grande journée de 24 heures, quelque part sur un terrain des premières lignes, j'entends au loin une canonnade sourde et continue et mes voisins sont de gentils rongeurs qui font frémir discrètement la paille de ma couchette.

Giry Guy, le 17 02 40

Vous savez, je pense, que nous attendons une petite fille pour juin.

Marguerite **Rossignol**, le 17 02 40. Geneviève Joal m'annonce son mariage, au mois d'avril, avec François Deschamps, professeur de mathématiques à Paris. Elle demande aux camarades de bien vouloir prier pour eux. Paulette Grunberg va assez bien, paraît-il. Quant au petit Jean Michel, il est superbe.

Guilbert, le 20 02 40

Mes amitiés à tous ceux de Paris et, par la voix du Montcelet, à tous les absents.

Marguerite **Sy**, le 21 02 40

Pour moi, je vois partout des lueurs d'aurore. A travers tant de tristes et terribles choses, un renouveau travaille le monde. Renouveau, ces beaux mouvements de jeunesse qui n'ont rien de "passif et de végétatif". Renouveau, ces vies qui s'orientent vers le positif, à l'arrière comme au front; ces volontés données à la plus belle des tâches : la construction d'un monde nouveau. Oui, dès maintenant, beaucoup y travaillent. Beaucoup amorcent ce progrès, en eux et dans leur zone d'influence.

Abbé René **Teysse**, le 22 02 40

J'ai été appelé sous les drapeaux le 16 septembre dernier, à Albi, puis de là, j'ai été envoyé ici à Sète pour suivre le peloton des E.O.R.. Dans quelques semaines, je serai sans doute à Saint-Maixent comme E.O.R. Au point de vue militaire, je suis privilégié car, étant sursitaire, je fais mon temps normal de service militaire pendant que les camarades de ma classe combattent déjà sur le front.

Manasse - Moris, le 24 02 40

Ah! je vous assure, la cohérence, "l'être" du groupe n'aurait pu être mis en évidence d'une manière meilleure que par cet échange d'idées, d'expériences, d'opinions qui est le Colombier. La vie du groupe est d'une bonne trempe. Avec combien de joie ai-je lu la réflexion tellement actuelle et mûrie par les événements de Simone Miquel du 27 12. Les considérations de Matthieu sur la nécessité de la discipline et de la subordination à certains moments... Quant à moi, depuis plusieurs années, à la suite de mon état d'émigré et de "sans-patrie", j'ai une approximation assez proche de la réalité. La perte définitive des conditions originales de l'existence et du milieu habituel, le changement radical du monde autour de moi m'ont accordé ce sens aigu du réel, ce besoin de connaître et de comprendre la réalité. Ils se développent, dès le début de la guerre, aussi chez les Français. Mais je vous assure en même temps que j'ai l'impression très nette que la plupart des camarades du groupe profitent mieux que je ne l'ai fait de ce changement radical de leur situation...

Transmettez mes amitiés très fidèles à Légaut et Voirin et à tous les autres.

Légaut, le 22 02 40

La vie continue lentement. Jadis, je m'ennuyais souvent parce que mon travail était un travail très exigeant et que souvent je n'étais pas capable de l'assumer vraiment. Maintenant, je ne m'ennuie plus. Il y a une certaine passivité qui se glisse dans nos veines, comme un chloroforme, mais qui me paraît plus naturelle que cette drogue. Passivité qui est une forme charnelle de la patience, telle qu'on en voit partout l'hiver, quand l'arbre concentre sa vie dans ses racines et que l'oiseau s'enfouit dans la boule de son duvet.

Vivre le présent, sans que rien formellement ne le rattache au passé et à l'avenir. Faire de la fidélité une continuité avec ce qui était vraiment éternel dans le passé sans s'attacher à la continuité des formes extérieures et matérielles. Faire de l'espérance, non pas la source d'espoirs précis, mais une capacité de joie pour vivre simplement la vie présente.

Cela me change beaucoup mais, si cela ne me changeait pas, cela ne m'apprendrait rien. C'est parce que j'ai eu de grands espoirs et que j'ai continué jusqu'à l'extrême la fidélité formelle au passé que cette passivité est, pour moi, si pleine de vie. J'ai l'impression que ce temps d'arrêt, cette coupure entre le passé et le futur, sont tout à fait providentiels pour moi. Cette guerre est arrivée à son heure ou, plutôt, je suis arrivé à temps pour que cette guerre ne me rencontre pas trop tôt ou trop tard. Si l'opération dure longtemps et que vraiment rien de formel ne puisse plus relier le passé à l'avenir, que seulement les énergies spirituelles demeurent pour assurer la fondamentale continuité, je crois qu'en vérité le jugement de Dieu, qui est résurrection, rajeunissement, aura opéré son miracle. Les liens naturels du passé sont trop solides pour un homme moyen. Il ne peut pas les briser lui-même et, s'il le fait, c'est par une révolte qui détruit tout. La mort, sous une forme ou une autre, est bien une libération. Le sacrifice n'est une destruction qu'aux yeux du passé charnel; il ne détruit que ce qui n'existe pas. C'est une consécration et l'occasion d'un recommencement virginal.

Je suis toujours dans mon groupe, quoiqu'officiellement avisé de ma mutation à un État-Major d'armée.

J'attends sans hâte car je ne désire pas plus ce qui va venir que je ne regretterai ce que je quitterai. Bientôt, le

deuxième tour de permission va commencer. Nous nous retrouverons un peu, comme l'autre fois. Mais sans doute, le monde sera encore dans l'hiver où il est plongé depuis plus de six mois et ce sera de vitalité plutôt que d'action commune dont nous pourrions parler. A Dieu ! Donnez à tous mon souvenir. Vive le présent, seule et dense réalité, qui exclut dans son apparente immobilité, dans sa superficielle opacité, l'éternité de Dieu et Dieu lui-même !

Abbé Nédoncelle, le 24 02 40

Votre aimable compte-rendu dans le Montcelet m'a fait le plus vif plaisir. Je vous en remercie de tout coeur et je saisis cette occasion de vous exprimer de nouveau toute ma sympathie. Quel dommage de ne pouvoir être plus souvent et visiblement des vôtres !

Escudié Louis, le 1 03 40

Voilà fort longtemps que je ne vous ai donné de mes nouvelles ! J'ai pris ma permission à Montauban du 9 au 20 janvier et depuis, les froids extrêmes m'avaient un peu engourdi. Je dispose bien de quelques instants chaque jour mais peu prolongés, en sorte que je lis fort peu, que j'écris beaucoup à toute la jeunesse que j'ai abandonnée à la mobilisation et qui me harcèle de lettres. Le reste du temps est pris par mon service et par les conversations avec les hommes de mon unité. Je vis le plus possible très près d'eux, essayant de les comprendre. Cela me paraît plus utile en ce moment où, après tant de mois d'inaction, de sottes besognes militaires, ils ont tendance à "noyer le cafard" dans la boisson. Mal qui fait des progrès considérables, aussi bien parmi les officiers que parmi les hommes. Le commandement pense relever le moral à coup de cinéma, de concerts, de théâtres plus ou moins grivois. Ce qui montre qu'on sous-estime les hommes et qu'on ne croit pas aux moyens spirituels, même quand les chefs sont catholiques pratiquants. Je suis d'ailleurs ahuri du manque de sens psychologique des officiers de carrière tout particulièrement. Ils ne connaissent que l'écorce. Telle est du moins l'expérience que je fais dans mon petit coin. Je souffre un peu en ce moment de mon isolement. Je voudrais plus de solitude pour pouvoir réfléchir et avoir avec qui causer de ce qui m'intéresse. Je sais bien que ces échanges sont souvent factices, irréels mais je suis ainsi fait que les échanges me soutiennent car je sens bien que je reçois beaucoup de mes camarades. J'ai l'amitié de Georges qui m'est fort précieuse et je suis uni à tous très souvent en priant, en revivant les heures de Chadefaud.

Madeleine Lebecel

Marguerite Rivard est décédée le 26 février. Elle n'était pas malade mais telle que vous l'avez toujours connue, aussi vivante, aussi pleine d'entrain et d'enthousiasme, lorsqu'elle fut atteinte de grippe le 18 janvier pendant la neuvaine pour l'Unité des Églises. Elle s'en remit très bien puisque, le dimanche 4 février, elle put sans fatigue se rendre à l'église pour assister à la messe. Le 5, on ne sait pourquoi, à midi, elle faisait 39° de fièvre. Le docteur revint l'après-midi et déclara qu'elle faisait une rechute de grippe. L'évolution de cette dernière ne ressembla en rien à la première puisque, chaque jour, Guérite se sentait plus affaiblie. Le fait est qu'elle pouvait à peine parler et n'ouvrait même plus les yeux, mais elle garda sa lucidité jusqu'au bout.

Le mardi 13, le docteur la trouva plus mal. Elle commença, ce jour-là, ses crises d'étouffement. Comme nous nous étions promis la vérité, je lui révélai nos inquiétudes, le mercredi 14 à 10 heures. Elle réclama tout de suite à être administrée et le fut ce même jour à midi. Le 17, le docteur lui appliqua un nouveau traitement de sérum à haute dose et obtint en quelques jours des forces inattendues qui nous rendirent un peu d'espoir. Le mardi 22, elle demanda qu'on lui lise le courrier, dicta même une lettre, réclama sa montre pour voir l'heure..., s'intéressa à ce qui se passait autour d'elle.

Le dimanche 25, elle fut reprise d'une crise d'étouffement plus forte dans l'après-midi. Elle eut cependant une nuit paisible. Le lundi, à 9 heures et demi, en se réveillant, elle demanda quel était le programme. Elle dit : "Il faut ce qu'il faut. Prépare-moi un jaune d'oeuf dans un peu de lait". Pendant qu'on le préparait, elle envoya dire que, si on tardait, elle ne pourrait plus l'avalier. Elle le prit avec beaucoup d'efforts. Comme ses coudes s'étaient entamés par suite d'une position de quatre jours sur le ventre, je lui fis ses pansements. Elle se sentait très fatiguée, le coeur défaillant. A 11 h. et demi, elle demanda une piqûre d'eucalyptus. Pendant que je faisais bouillir la seringue, elle me rappela, se trouvant plus mal. Puis elle me demanda de nouveau sa piqûre, répétant ce que nous avons entendu tant de fois : "Il faut faire ce qu'il faut". Vers midi moins le quart, elle dit d'une voix très faible : "Jamais je n'ai étouffé comme cela..., c'est fini !" Elle ouvrit de grands yeux comme pour voir une dernière fois autour d'elle mais elle ne parla plus. Nous commençâmes les prières et le dernier signe de connaissance qu'elle a donné fut en entendant "que votre règne arrive, que votre volonté soit faite", elle remua la tête dans un signe d'assentiment. Mais je suis convaincue qu'elle a compris notre prière et tout ce que nous avons pu lui dire de tendresse jusqu'à son dernier soupir. Il était midi.

Vous savez tous quelle était son attitude devant la souffrance. Aussi cette phrase que nous avons entendue si souvent au cours de sa maladie ne vous surprendra pas : "Quel travail de souffrir ! Pour que nous soyons éprouvés ainsi, il faut que, dans le monde, il se passe quelque chose de grand en ce moment et qui mette en fureur "l'adversaire". N'eut-elle pas une vision prophétique lorsqu'elle me raconta, très émue, à son réveil du lundi 5 février : "Il faut que je te raconte le rêve que j'ai fait cette nuit, qui m'a impressionnée. Deux figures grimaçantes se tenaient au pied de ton lit et ne voulaient pas s'en aller; c'est à toi qu'ils en voulaient. Ils te

regardaient d'un air méchant, en ricanant, en te montrant du doigt. Ce qu'on va chercher tout de même. C'était deux diables, ils s'appelaient Béco et Séco".

Dans sa lutte, elle demanda seulement le courage pour souffrir patiemment jusqu'au bout, se confiant en ce que Dieu voudrait. Le jour où elle reçut l'Extrême-Onction fut une journée très heureuse, paisible pour elle. Plusieurs fois elle me dit : "Je suis heureuse. Comme c'est bon de parler à coeur ouvert, de pouvoir tout se dire. Comme tout est clair, comme tout est simple". Le soir de ce même jour, elle dit au docteur : "J'ai joué ma dernière carte en recevant l'Extrême-Onction". Au Père Assomptionniste qui venait la visiter, un jour, elle recommanda (non pour elle mais pour s'édifier lui-même, nous a-t-il dit) : "Mon Père, je voudrais vous dire une chose. Mettez bien dans la tête des gens qu'il ne faut pas attendre le temps de l'épreuve pour fortifier sa foi car, lorsqu'on souffre trop, on est comme une bête". Elle qui vécut et souffrit pour la paix, désira que toutes les messes offertes à son intention soient dites pour la paix.

Soniska **Brothier**, le 24 02 40

Beaucoup de travail m'empêche et m'empêchera de donner signe de vie pendant longtemps. Je griffonne cependant quelques lignes pour affirmer : je n'oublie personne. Qu'on le dise à Lina, Yvonne Gaston, Mme Diener et à son mari, à Louise Galliot qui ne verront plus la couleur de mon encre. A eux, à tous ceux de la maison, connus et inconnus, je demande une prière pour grand-père mort récemment. Je suis en contact épistolaire avec Soulages. Il a de nouveau été en ligne, puis au repos depuis janvier; il a bien souffert du froid. Aux ex-Galiléens, à tous, souvenir très fidèle.

Simone **Zadou**, le 26 02 40

Mon époux part aujourd'hui à Verdun pour huit jours et reviendra s'encroûter encore pour X temps. Les 7 & 8, ça a été bien bon pour tous les deux. Il paraît que Jérôme s'offre aussi des excursions..., on sait tout ! Tant mieux pour elle et Pierre, bien sûr. Georges m'arrivera sans doute en perm. le Jeudi-Saint. Nous pensons aller en Auvergne à Pâques car je ne sais si je pourrai y aller cet été par suite de..."Zadouillot" en préparation, dont la naissance est pour septembre. J'aurais préféré vous annoncer la nouvelle de vive voix mais comme je n'irai pas à Paris avant le 10 ou 17 mars, je suis trop impatiente. L'heureux "père" se dilate d'enthousiasme par avance et l'heureuse "mère" se réjouit quand elle n'a pas mal au coeur en classe. Bien fraternellement à tous, sans oublier mon enfant de chœur.

Barrau Paul, le 29 02 49

Elle va à merveille, ma petite bibliothèque, grâce toujours au groupe. Je voudrais dire à tous la satisfaction de mes camarades qui y puisent largement et qui passent, grâce à elle, des soirées sans cafard, en ces longues journées d'oisiveté. J'attends du Claudel, du Péguy... A ce sujet, si vous pouvez nous recommander des ouvrages vraiment indispensables dans nos bibliothèques, n'hésitez pas. Ces suggestions seraient reçues avec gratitude.

Raynal à Jérôme, le 1 03 40

Légaut vous avait, je crois, annoncé mon prochain mariage avec une de mes compatriotes, infirmière militaire. Je vous en ai peut-être déjà parlé. Vous devinez combien agréable était pour moi ce séjour qui s'était prolongé plus que je ne l'aurais espéré au début de la guerre. Malgré tout, nous avons accepté cette séparation avec force. Il nous semblait qu'il était bon que nous la connaissions avant notre mariage... Maintenant nous savons que notre amour est bien fort puisqu'il nous garde vivants et confiants dans cet éloignement.

Nous serions bien heureux de sentir qu'avec nous la communauté prie pour que la grâce que nous allons recevoir soit bien accueillie, qu'en nous réalisant, elle nous épanouisse et que, par elle, le foyer que nous fonderons soit bien ouvert, bien chrétien et aussi bien fidèle à notre passé. En attendant ce beau jour, c'est dans le recueillement que j'essaie de vivre... Le problème est délicat, il faut essayer de rester bien près des camarades, non seulement pour pouvoir les aider, mais aussi pour recevoir d'eux un aliment de vie.

Péguret à Jérôme, le 13 03 40

Le mariage de Raynal aura lieu vers le 26 ou 28 oct.

Bonnes nouvelles de Michard, Suzanne Hérat, Marguerite Bosché, Gabrielle Lestang, Matthieu, Marie-Anne Febvre et son fils Jean, Marguerite Miolane, Andrée Cuq, Connet, Teyssède.

III - Liste des abonnés du Montcelet

1- Albert Hélène Mme	54 - Vaucouleurs
2- Angebault	17 - Rochefort
3- Arnaud Marcel	05 - Gap
4- Arnoult	
5- Bardiot Georgette	94 - Vincennes
6- Barbazanges Victor	51 - Etoges

7- Barillé Mme	75010 Paris	
8- Bauchel Marie	57 - Rombas	
9- Bazin	17 - La Rochelle	
10- Bazin Denise	45 - Ste Geneviève des Bois	Inst.
10- Beaudou abbé	82 - Montauban	Petit séminaire
11- Beaulieux Solange	94 - Charenton	
11- Berriot Raymond et Marie-Louise	64 - Pau	
12- Berton Madeleine	16 - Varcillac Lanville	
13- Billon Simone	75018 Paris	
14- Boitard Jean	41 - Blois (EN de Coeurdevey)	
15- Bonnafous Jacqueline	28 - Anneau	
16- Bordenave Marcelle	94 - St Mandé	
17- Bosché Marguerite	50 - Vaudrimesnil par Saint-Lô	Inst.
18- Bougerie Jeanne	56 - Vannes	
19- Briquet	77 - Champeaux	
20- Brothier Jacques et Soniska Auget	52 - Chaumont	Prof. Lycée
21- Brunet Hélène	43 - Malataverne	
22- Brunel Marie-Paule	26 - Valence	
23- Calmard abbé	63 - Vernet la Varenne	curé
24- Chrétien	02 - St Quentin	
25- Chapelle Adrien	28 - Nogent le Rotrou	
26- Chassard Aline	08 - Mézières	
27- Chevalier	95 - Eaubonne	
28- Chevalier Jacques Mme	60 - Abancourt	
29- Codis abbé	12- Rodez	
30- Clermont Denise		
31- Coeurdevey Edouard	87 - Abbaye Le Solignac	Ec. N.
32- Connet Mme	41 - Chitenay	Inst.
33- Couderc Francine	46 - Cahors	
34- Couturier	69 - Lyon	Institut des Chartreux
35- Crubelier Maurice	05 - Briançon	
36- Cuq Andrée	81 - Arthes par St Juery	
37- Daric Mlle	14 - Lion sur Mer	Enseign.
38- Dehan		
39- Dessenau		
40- Diener Mme	24 - Ligneux	
41- Ditry		
42- Dufrière Mélia	30 - Nimes	
43- Epinat Albert	42 - Jonzieux	
44- Ehrhard Jean	67 - Gresswiller	
45- Escudié Louis abbé	82 - Montauban	
46- Fargues Marie-Thérèse	28 - Combres	Inst.
47- Fèbvre Marie-Anne Mme	63 - Puy de Dôme	
48- Felzino	92 - Courbevoie	
49- Fontaine Henriette Mme	81 - Cammalières par Lacaze	Inst.
50- Fontbonne Marie		
51- Galichet	74 - Bonneville	
52- Galliot Louise	Tunis	
53- Garraud Mme	60 - Nombecq par Vandoeuvre	
54- Gaston Yvonne	30 - Nimes	
55- Gaudefroy Clémence	60 - Beaucamp le Vieux	
56- Gaudefroy Christophe abbé	75006 Paris	
57- Genet Germaine	75018 Paris	
58- Girault	89 - Asnières sous Bois	
59- Girard Camille	78 - Houilles	
60- Giry Guy - Jeanne	49 - St André de la Marche	Mme Inst.
61- Glossinde André	54 - Haubecourt	
62- Grunberg Paulette Mme	31 - Toulouse	
63- Guilbert Pierre et Marguerite Charlut	36 - Levroux	
64- Guiraud Jeanne	82 - Ségur par Laguépie	

65- Hasdenteufel Yvonne	75018 Paris		
66- d'Haucourt Geneviève	35 - Rennes		
67- Haumesser Jean et Lina	30 - Vauvert		
68- Heckly Lucie	54 - Gresswiller	Inst.	
69- Henkine Rose	41 - Marchenoir		Inst.
70- Hérat Suzanne	61 - Alençon		
71- Hoffman Jeanne	92 - Boulogne		
72- Host Victor et Renée Held	80 - Amiens		
73- Iénich Natacha	28 - Chartres		
74- Imhoff Simone	60 - Mouy		
75- Imhoff Henri - Marguerite	75016 Paris, 8 rue Léo Delibes		
76- Jeanjean Mlle	92 - Sèvres		
77- Joal Geneviève - François Deschamps	31 - Toulouse		
78- Jobic Henriette	89 - Soigny		
79- Labarre Odette	73 - Albertville		
80- Lanfranchi Mlle	75018		
81- Langlois Mlle			
82- Laporte Jean	94 - Villeneuve St Georges		
83- Lapouge abbé	75018 Paris		
84- de Laroque Maurice	74 - Annecy		
85- Lebecel Madeleine	91 - St Michel sur Orge		
86- Lechevalier Jean	35 - Rennes		
87- Le Douarou	75016 Paris		
88- Lefevre Jean - Brunel Marie-Paule			
89- Lefort	71- Mont par Bourbon-Lancy		
90- Lemoine Mlle	07 - Vlas les Bains		
91- Leroy Mlle	50 - Regneville sur Mer		
92- Lestang Gabrielle	13 - Marseille		
93- Leboulanger	60 - St Maur en Beauvaisi		
94- Levert Mme Paule	45 - Orléans		
95- Lion Andrée	94 - Vincennes		
96- Machet Mme	21 - Sussy		
97- Manassé-Morris	06 - Nice		
98- Martineau	75018 Paris		
99- Masson René et Yvonne	78 - Rambouillet		école
100 - Mathieu Lucien et Yvonne	62 - Henin-Liétard		
101- Mathieu Marinette	13 - Marseille		
102- Maurillaud Madeleine	17 - Salignac de Pons		Inst.
103- Meunier Paul - Marie Valer			
104- Michard Madeleine Mlle	42 - Regny		
105- Miolane Marguerite	42 - St Chamond		
106- Miquel Simone, née Bacon et J.B.	83 - Toulon		
107- Morillaud Marie	17 Herignac par Chevanceaux		
108- Mourier Suzanne	13 - Marseille		
109- Munch Anna	67 - Lacbenheim par Heiligenberg		
110- Négrin Fredo abbé	46 - Bouissou par Assier		
111- Neuville Henri	77 - Provins		collège
112- d'Ouince Père S.J.	75007 Paris		
113- Orain Robert et Jeanne	75016 Paris		
114- Pasquier Georgette	75018 Paris		
115- Pedemay Henri	76 - Epreville par Martainville		
116- Perrin Marie-Thérèse Mlle	44 - La Baule	Prof. Philo	
117- Perrochon Suzanne	36 - Châteauroux		
118- Philippe	54 - Angervillers		
119- Picou Marius	94 - Villiers sur Marne		
120- Picou Roger	94 - Champigny sur Marne		
121- Plé Hélène	42 - Pouilly les Fleurs		
122- Plouin Geneviève	14 - Orbec		
123- Poisson Roger	75015 Paris		
124- Poisson Hélène Mme	18 - Marmagne		

125- Primard	93 - Noisy le Sec
126- Rabillier Geneviève	75016 Paris
127- Raymond Gilberte	77 - Le Touquin école
128- Renevier Pierre	42 - St Etienne
129- Reynaud Mlle	75016 Paris
130- Rieuf Mme	43 - Lempdes
121- Rivard Marguerite Mlle	91 - St Michel sur Orge
132- Robveille Mlle	61 - Lonlay l'Abbaye
133- Rossignol Marguerite	75016 Paris, 8 rue Léo Delibes
134- Rousseau Maurice Mme	71 - Chitenay Inst.
135- Santoire René - Jeanne Fortunié	42 - St Etienne
136- Sarralde Henri	75016 Paris 8 rue Léo Delibes
137- Schneider	54 - Tremblecourt
138- Souchaud Mme	86 - Lisant
139- Subrenat Andrée, née Langonais	79 - Niot (décédée à 25 ans)
140- Sy Marguerite Mlle	69 - Caluire
141- Tanazacq	93 - Pierrefitte
142- Tarraquois Cecile	69 - Lyon
143- Tennon Mme	45 - Marcilly en Vilette
144- Tischauer Eva	75017 Paris
145- Valer Marie	56 - Guillers
146- Vernet abbé	05 - Gap
147- Vers Rose	42 - St Etienne
148- Voirin Pierre et Jérphine	75016 Paris 8 rue Léo Delibes
149- Vialon Mlle	93 - Le Blanc-Mesnil cours compl.
150- Viple Mlle	92 - Sèvres E.N.S.
151- Weisbuch Jacques- Jeanne Rolland	05 - Gap
152- Zadou-Naïsky Georges et Simone Lorient	60 - Clermont

IV - Mobilisés du groupe Légaut

1- Albert Jean	lieutenant	139° RIF	mort en octobre 1939
2- Chauvin Albert	Syrie	Sect. Météo du Levant	
3- Bazin Jean	lieutenant	33° RAC	
4- Barillé Jean	caporal	Hôpital complémentaire Jeanne d'Arc	
5- Barrau Paul		151° RIF	
6- Belleville Georges		R 108	
7- Briquet	lieutenant	CA 3 352° RI	
8- Brothier Jacques	ss-lieutenant	151 RAF 2ème Batterie	
9- Chauvin Jean		Cie de l'Air 2/116	
10- Chassard	caporal	Base Aérienne 112, Poste Météo	
11- Chevalier Pierre	ss-lieutenant	1 er ECP	
12- Connet	caporal-chef	Groupement Marocain, 2 ème Bat.	
13- Delahaye		Cie de l'Air 2/116	
14- Delas	lieutenant	373 RALVF 5 ème Batterie	
15- Ehrhard Jean	ss-lieutenant		
16- Epinat Albert		SRA 263	
17- Escudié Louis (abbé)	maréchal des logis chef	115 RAL	
18- Fauvel Henri	aumônier divisionnaire		
19- Fessard	lieutenant	21° Bat. d'instruction du 32° RI	
20- Fontaine		Cie de l'Air 2/116	
21- Fumadelle		257 RI	
22- Ginisty	sergent	15° Cie de Pionniers	
23- Girard Camille	sergent chef	14° RCA	
24- Giry Guy	lieutenant	5° Cie de Passage	
25- Glossinde André	lieutenant	165° Rég. Art. 9° Batterie	
26- Grunberg Jean		42° RADT 8° Batterie	
27- Guilbert Pierre	lieutenant	11° RATT - E.M. 2 ème groupe	
28- Héland	lieutenant	Ecole de Pilotage	
29- Hémond	sergent	15° CDA	

30- Houziaux		Cie de l'Air 2/116
31- Haumesser Jean	lieutenant	E.M. 45° Brigade
32- Host Victor		Equipage d'ouvrage 138 RIF
33- Klein Léon	caporal	Hôpital complémentaire Ste Marie
34- Kurz Michel	lieutenant	Cie télégraphiste
35- Le Douaron		
36- Lefèvre Jean	E.O.R.	Ecole mil. d'Artillerie
37- Légaut Marcel	capitaine	3 groupe du 404 RADCA
38- Leloup		329° Rég. Art. 2 Batterie
39- Matthieu Lucien	lieutenant	156° Rég. Art.
40- Meunier Paul	ss-lieutenant	91° Bat.COALVFR
41- Merlet Raymond	E.O.R.	Ecole Spéciale Militaire Saint Cyr
42- Miquel Jean-Baptiste	Officier du chiffre à bord de la "Marseillaise"	
43- Michel Jean	ss-lieutenant	21 BIC
44- Michard Henri	lieutenant	147 RIF
45- Moissonnier Pierre,	ordonné prêtre devant son bataillon par Mgr Audrain	
46- Olivier		Cie de l'Air 2/116
47- Orain Robert		165° RI 1 groupe mortiers
48- Pannetier	brigadier chef	1 section E.M. CDA
49- Pedemay	lieutenant	110 RALC
50- Péguret René		Ecole Mil. Poitiers
51- Philippe	sergent	SFRCI
52- Poisson Roger		maréchal des logis 225° RAD 15 Batterie
53- Raynal René	sergent	Bat. d'Instruction des SCF Toul
54- Renevier Pierre		Mitrailleuses DAT
55- Ridard		aspirant 147° RIF
56- Rufier Paul	lieutenant	Montrouge
57- Soulages Gérard	caporal	55° Rég. Inf. Col.
58- Subronat		
59- Teyssedre René (abbé)		EOR Saint Maixent
60- Teston	lieutenant	Cie d'Instruction des Sursitaires
61- Thonon		RIF Cie hors rang - infirmerie
62- Verschueren	lieutenant	4 Rég. Inf.
63- Voirin Pierre		E.M. de l'Air
64- Weber Eugène	E.O.R.	Dépôt d'Inf. Orléans
65- Weisbuch Jacques		66° Rég. Inf.
66- Zadou-Naïsky Georges	ss-lieutenant	26 Cie Hippo du 13 Train

Sommaire du cahier N° 6

I - Histoire du groupe Légaut

1- Le groupe Tala 1925-1929 (Intertala)	1
2- Les débuts du groupe (Légaut 1933)	2
3- Liste des retraitants (1927-1929)	5
4- Histoire du groupe (Légaut 1959)	8
5- Histoire du groupe (Légaut 1962)	15

II - L'organisation du groupe Légaut

1- L'organisation de notre mouvement	40
2- Le sens du groupe	42
3- La vocation de notre groupe	43
4- Règlement (décembre 1928)	50
5- Projet de règlement	52
6- Liste des circulaires (novembre 1928)	53

III - Les prières du groupe Légaut

1- Introduction à la prière	54	
2- Les prières publiées		58
3- Prières diverses		63
4- Prières manuscrites de Légaut	69	
5- Recueil de prières attribué à Gaudefroy	75	
IV - Récits		
1- André Glossinde (1977)		89
2- André Derem (1991)	101	
3- René Raynal	106	
4- Lina Haumesser (1970)	112	
5- André de Peretti (2002)	137	
6- Etienne Borne (1992)	138	
7- Renée Host : Victor Host (2000)	139	
8- Jacques Brothier (1977)		143
9- Pierre Voirin	144	
10- Raymond Bourrat		145
11- Figures d'anciens		147
V - Manuscrits de Légaut		
1- Journal de 1922		149
2- Autres retraites		169
3- Méditation sur Luc		172
VI - Le Montcelet		
1- Quelques articles		173
2- Le Colombier du Montcelet		176
3- Liste des abonnés		186
4- Liste des mobilisés		188